

















Retraite annuelle de huit jours







060.3  
L862  
R. P. G. LONGHAYE, S. J.

# Retraite annuelle de huit jours

D'APRÈS LES

EXERCICES DE SAINT IGNACE

NOTES, PLANS, CADRES, DÉVELOPPEMENTS

TROISIÈME ÉDITION

ÉDITIONS CASTERMAN

66, rue Bonaparte

PARIS, (VI<sup>e</sup>)

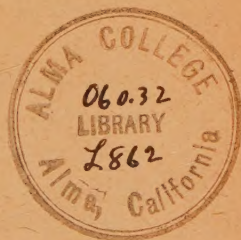
28, rue des Sœurs-Noires

TOURNAI

1925

22, rue de Tournai

LILLE



Property of

CLGA

Please return to

Graduate Theological

Union Library

7376



*IMPRIMATUR*

Tornaci, 26 januarii 1925.

V. CANTINEAU, v. g.

## AVIS

---

Le titre de ces notes en définit le but pratique et en mesure l'usage possible. Il ne s'agit ni de commenter *ex professo* les Exercices, ni de les révéler à des débutants, ni de les pousser à fond, comme on ferait au troisième an, par exemple; mais d'en raviver, entre deux années d'étude ou d'emploi, l'idée précise et les impressions maîtresses.

Par suite, rien qu'une spiritualité élémentaire, la spiritualité immédiate et formelle du livre même, suffisante à retremper dans le surnaturel une âme religieuse moyenne.

Par suite encore, nulle érudition ascétique; pour tout commentaire ou point d'appui, l'Écriture Sainte, notre premier *Thesaurus*.

Ce qu'on aurait souhaité de mettre avant tout dans ce travail, c'est la solidité, la clarté; une pleine et facile satisfaction d'intelligence, préparant les affections et résolutions; une exacte fidélité à la pensée de Notre Bienheureux Père, mais sans scrupule de *littéralité* minutieuse.

Les développements, amples d'ordinaire et quasi oratoires de forme, ne représentent nullement les *points* proprement dits — les *points* se trouvent à part, dans les marges — ils représentent ce que pourrait être la méditation faite, la méditation intégrale. On a espéré qu'ils ne seraient pas tout à fait inutiles,



soit à qui donne la retraite, soit à qui voudrait, pendant la retraite même ou après coup, revoir et approfondir tel sujet déjà médité. Ne pourraient-ils, d'ailleurs, être employés avec choix devant d'autres catégories de retraitants, voire même dans la prédication aux fidèles? Dieu le veuille!



## DISPOSITIONS A LA RETRAITE

*Titre des Exercices. — Annotations I, VI, XVI*

Que sont les Exercices? Où nous mènent-ils? — Le titre nous le dit, et, plus complètement encore, la première Annotation. Or, pour la mieux entendre, il n'est que de la retourner.

*Les Exercices.  
L'Annotation I  
retournée.*

— J'ai à sauver mon âme : c'est ma fin suprême.

— Pour sauver mon âme, je dois ordonner et disposer ma vie. D'après quoi? Evidemment d'après le plan de Dieu, d'après la volonté de Dieu. Cette volonté n'est-elle pas le tout du devoir, de la vie morale? Une fois connue, elle a de quoi déterminer absolument et immédiatement ma volonté d'homme. Qu'importe l'objet commandé ou défendu? Sachons seulement ce que Dieu veut ou ne veut pas, et tout sera dit... O sainte volonté, vérité pratique, ordre parfait, seule voie du salut, je vous adore par avance, quelle que vous puissiez être pour moi!

*a) Fin suprême : le salut. — Condition immédiate : la vie ordonnée d'après la volonté divine.*

Or, pour l'accomplir, cette volonté divine, il faut la connaître, donc la trouver, donc la chercher. — Mais quoi! L'ignoré-je? Se cache-t-elle? Oui et non. Il est comme deux volontés divines à mon égard. La première m'est commune avec tout homme, tout chrétien, tout religieux, tout jésuite; je la lis dans ma conscience, dans l'Evangile, dans mes vœux de religion, dans l'Institut de la Compagnie. Et pourtant, cette volonté première elle-même, en connais-je assez bien toute l'extension, toute la valeur, toute la force déterminante? Ne l'oublié-je pas trop souvent dans le détail de mes actions? N'ai-je pas besoin d'en réveiller le souvenir, de m'en rendre l'impression toute vive et, pour ainsi parler, de la découvrir à nouveau? — Il est d'ailleurs, pour moi, comme une seconde volonté de Dieu, volonté particulière, à moi

*b) Condition médiate : recherche et découverte de cette volonté.*

*Surtout de la volonté particulière de Dieu*



sur moi dans  
cette retraite  
même.

Dispositions  
possibles.

personnelle, actuelle : telle réforme opportune, par exemple, tel sacrifice demandé. Cette volonté particulière, la vois-je assez bien? N'aurais-je pas quelque frayeur de la trop bien voir? A son égard, il est quatre dispositions possibles : l'insouciance, la torpeur qui ne songerait pas même à la chercher ; — l'infidélité positive qui, la voyant, détournerait tristement les yeux comme le jeune homme dans l'Evangile (Marc. 10) ; — la pusillanimité qui, entrevoyant des exigences redoutables, se garderait d'approfondir ; — la droiture enfin et le courage, résolu à l'accomplir sans réserve et, dès lors, à la chercher sans négligence... O mon Dieu, que cette dernière disposition soit la mienne ! *Domine, ut videam!* (Luc. 18, 41) *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (1 Reg. 31, 9).

c) Préliminaire indispensable : ôter de soi toutes les affections déréglées.

Voici enfin un préliminaire indispensable à la recherche de la volonté divine : c'est l'élimination de toutes les affections désordonnées. Combien sont-elles? Légion ; mais on peut les réduire à quatre : joies des sens, curiosités vaines de l'esprit, intempérances du cœur, satisfactions de l'amour-propre. On n'en compterait, si l'on voulait, que deux : le sensualisme, l'orgueil ; voire même qu'une seule : l'amour, le culte, l'idolâtrie de soi, d'où le mépris de Dieu : *Amor sui usque ad contemptum Dei* (S. Augustin).

Sans cela, on ne trouve pas, on ne cherche pas.

— Qu'il faille, dans une certaine mesure, ôter (*tolere*) de mon âme toutes ces affections, qu'il faille y renoncer loyalement *avant* même de bien chercher et de trouver à coup sûr la Volonté divine, c'est chose évidente. Si je tiens formellement à conserver une seule affection de ce genre, je me garderai de chercher la Volonté divine qui, je le pressens, la condamnerait. — Si je ne suis qu'à demi résolu au sacrifice pressenti, je risque fort de chercher mal et de ne trouver pas, de me faire illusion, d'amoindrir, d'altérer à mes propres yeux la Volonté divine, pour l'accommoder, s'il se pouvait, avec l'affection qui me reste trop chère.

Mais quoi! *Oter* de moi toute affection dérégulée, ne serait-ce pas ôter de moi la concupiscence, le péché originel? Impossibilité, chimère. — Oui, s'il s'agissait de ne les plus *sentir*; mais il ne s'agit que de ne les plus *vouloir*, afin de ne plus les *suivre* dans mes déterminations pratiques; les Exercices ne visent que là. *Ut homo ordinet vitam suam quin se determinet ob ullam affectionem quæ inordinata sit* (Titre).

Objections et réponses: a) En quel sens est possible et enjointe cette élimination.

Mais alors n'y a-t-il pas cercle vicieux? Si je ne puis bien chercher et trouver la Volonté divine qu'après élimination des affections dérégulées; par ailleurs, comment les éliminer, comment le vouloir et y penser même, si ce n'est au nom et en vertu de cette même Volonté déjà connue? — Eh bien! ne la connais-je pas dès maintenant, au moins assez pour savoir qu'elle les réprouve? Partons de cette connaissance initiale, imparfaite encore, et travaillons loyalement à l'élimination qu'elle nous enjoint. En revanche ou en récompense, tout effort contre nos affections dérégulées nous rendra cette connaissance plus nette, plus vive, plus féconde. Loi générale, du reste. On n'agit que si l'on a commencé de voir, mais plus on agit, mieux on voit; et cela est particulièrement vrai dans les choses d'ordre moral et surnaturel. On purifie son cœur sous une première et indispensable lumière de l'esprit, mais cette lumière augmente dans l'esprit à mesure que l'on purifie son cœur. Donc, point de cercle vicieux, mais action et réaction de deux forces solidaires qui vont grandissant l'une par l'autre.

b) Qu'elle pré-suppose une connaissance de la Volonté divine et qu'elle l'augmente.

Du moins n'est-ce pas renverser quelque peu l'ordre pratique? Comment dois-je sortir des Exercices? L'âme préparée et disposée à ôter de moi les affections dont il s'agit, puisque c'est cette disposition même que les Exercices doivent mettre en moi (Annot. I). D'autre part, on me presse d'y entrer avec un cœur grand et libéral envers Dieu (Annot. V), c'est-à-dire, comme on l'explique, déjà résolu à sacrifier mes affections dérégulées, en somme dans

c) Qu'elle peut être, à l'égard des Exercices, résultat et moyen tout ensemble.



la disposition même avec laquelle je dois sortir. Bref, ils sont pour me la donner, et l'on m'avertit que je ne les ferai bien que moyennant cette disposition préalable. — Rien de plus rationnel pourtant. Cette disposition à sacrifier les affections déréglées, je la sais déjà nécessaire; je l'ai déjà dans une certaine mesure : sans cela, ferais-je les Exercices? Leur œuvre sera de l'augmenter, de l'affermir. Mais elle se fera d'autant mieux, cette œuvre, que je l'aurai prévenue par le désir de me rendre meilleur, par un effort loyal de ma volonté pour répudier en principe et condamner par avance tout ce qui, en moi, fait obstacle à la pleine connaissance de la Volonté divine, au bon ordre de ma vie, à mon salut.

Entrer dans les Exercices avec un cœur grand et libéral.

Je comprends dès lors pourquoi saint Ignace veut que j'entre dans les Exercices comme dans une arène. J'en dois sortir victorieux : *ut homo vincat scipsum* (Titre); mais c'est à condition d'y entrer déjà résolu à vaincre, à *me vaincre*, c'est-à-dire, les affections déréglées qui font le mauvais moi, l'ennemi de Dieu et le mien.

Deux degrés visibles déjà :

... la sagesse (Annot. V).

... la générosité (Annot. XVI).

Et dans cette résolution initiale de vaincre, excellent prélude aux victoires effectives, on entrevoit déjà les deux degrés que saint Ignace marquera plus nettement par la suite : la résistance d'abord, la détermination de n'accorder rien aux affections déréglées, l'offrande totale de notre vouloir et de notre liberté au bon plaisir de sa Majesté divine (Annot. V), le jugement pratique, la saine raison surnaturelle par où l'on s'offre tout entier au travail; — puis l'offensive, l'*agere contra*, s'affermissant et s'exerçant dès l'abord par la prière, la prière courageuse, énergique, telle qu'elle se trouvera dans les colloques des *Etendards* et des *Trois classes*. L'Annotation XVI nous pousse d'emblée et tout ensemble à la *sagesse* résolue qui retranche l'obstacle, et à cette *libéralité* glorieuse qui fait à Dieu des offrandes encore plus valables et méritoires, en lui sacrifiant spontanément plus qu'il n'exige en rigueur.

Prenons ces sentiments, entrons dans les Exer-

cices avec un cœur grand et libéral. Dès le seuil, condamnons sans réserve toutes nos affections déréglées : ce n'est que sagesse ; prions déjà Dieu de les contrarier, de les réduire par la famine et malgré nous s'il le faut : ce sera générosité. A ce prix, la pleine vue de la Volonté divine, la pure et parfaite ordonnance de notre vie, le gage suprême de notre salut.

---



## PRINCIPE ET FONDEMENT

Toute la vie chrétienne, religieuse, parfaite, est dans ce beau mot de saint Paul : *Veritatem autem facientes in caritate, crescamus in illo, per omnia, qui est caput, Christus* (Ephes. 4, 15). *Faire la vérité*, c'est-à-dire, non seulement admettre en esprit et tenir fermement le vrai des choses, mais y ajuster sa conduite, le traduire en actes, le faire passer de la conviction dans la pratique. Or, c'est la sagesse même, la vertu, la perfection, la sainteté. Qu'est en effet tout cela, sinon la fidélité à l'ordre essentiel? Et qu'est l'ordre essentiel, sinon l'ensemble des rapports vrais entre les êtres, rapports fondés sur leur essence ou leur nature vraie? Garder en tout l'ordre essentiel, être sage, vertueux, parfait, saint, c'est donc pratiquer la vérité, faire la vérité. Or, qu'on ne puisse la faire, au moins méritoirement, que dans et par la charité, dans et par l'amour de Dieu, nous le verrons dès la méditation fondamentale (Indifférence). Qu'il nous faille croître toujours et par tous moyens dans cette pratique de la vérité; que de cette pratique, Jésus-Christ Notre-Seigneur soit, en Lui-même, l'exemplaire parfait et, en nous, le premier agent nécessaire : toute la suite des Exercices nous le montrera.

Qui veut faire la vérité doit commencer par la bien voir. Or, dans le *Fondement*, saint Ignace nous en offre, une vue première, élémentaire, à la fois théologique et immédiatement rationnelle, car il y suffirait de la raison. Vérité dans nos relations pratiques avec Dieu; — vérité dans nos relations pratiques avec les créatures; — vérité dans nos dispositions habituelles de volonté à l'égard de ces mêmes créatures : trois méditations en une. Faisons-les dans la forme régulière de la méditation proprement dite, car saint Ignace ne le défend pas plus qu'il ne

l'enjoint et, d'ailleurs, nous n'abordons pas les Exercices pour la première fois. Cherchons surtout la conviction profonde : c'est l'intention manifeste de notre Bienheureux Père, mais n'imposons pas silence à notre cœur.

## I

## Fin de l'homme

Vérité à faire dans nos relations avec Dieu :

*Homo creatus est., salvet animam suam.*

Précisons tout d'abord l'objet de cette première méditation. Trois choses vont m'être apprises par le texte : — ma *condition*, résultat nécessaire de mon origine : étant *de* Dieu, je suis *à* Dieu ; — ma *fonction*, déterminée par ma condition : étant *à* Dieu, je suis *pour* Dieu comme pour ma fin obligatoire ; — ma *destinée*, attachée à ma fonction bien remplie : si, de fait et en usant bien de ma liberté, je vis pour Dieu comme pour ma fin obligatoire, je vais *à* Dieu comme à ma fin béatifique. Telle est la vérité triple et une qu'il me faut bien voir pour me préparer à la faire.

Préludes :  
1) Triple objet de cette méditation.

— 2) Moi en face de Dieu.

Mettons-nous, en esprit, face à face et seul à seul avec Dieu. *Videre meipsum quomodo sto coram Deo Domino Nostro. (De trib. class.)*

— 3) *Domine, ut videam!*

Demandons la lumière, mais une lumière pénétrante, qui ne s'arrête pas aux froides régions de l'esprit, qui descende à ces profondeurs mystérieuses où l'esprit touche à la volonté, où la lumière se fait chaleur, où la conviction se fait résolution. Ce sont là, pour moi, choses connues, rebattues, sues par cœur ; mais non pas usées, certes, mais inusables, mais à *découvrir* toujours. Mon Dieu, une fois de plus, je vais essayer de me les enfoncer dans l'âme comme un glaive. Oh ! pesez de votre main sur la mienne, afin que le glaive entre jusqu'au fond, *usque ad divisionem animæ et spiritus, compagum quoque ac medullarum* (Hebr. 4, 12).



— PREMIER  
POINT : MA CON-  
DITION : *Crea-*  
*tus*.

Je ne suis ni  
sans cause, ni  
ma propre cau-  
se : c'est Dieu,

... Cause pre-  
mière de mon  
être corporel,

... Cause immé-  
diat de mon  
âme,

... Cause tou-  
jours actuelle  
et active (con-  
servation).

Confession  
humble, fière,  
joyeuse.

— De là, ma  
condition :  
*Dépendance*.

1<sup>re</sup> Dépendan-  
ce de fait.

— Quelle est donc ma condition vraie? — Elle résulte de mon origine, et mon origine est en Dieu ; je suis une créature, *creatus*, la créature de Dieu. Manifestement, je ne me suis pas fait moi-même ; je ne suis pas ma propre cause ; ma cause est hors de moi, avant moi, au-dessus de moi ; ma cause première, c'est la cause des causes, c'est Dieu.

Dieu est la cause première de mon être corporel. Ma chair remonte, de génération en génération, et suivant une loi posée par Dieu même, à ce limon primitif dont il fit la chair-d'Adam.

Dieu est la cause immédiate de mon âme. Cette âme est créée par Lui, directement, sans cause intermédiaire vraiment efficace, c'est-à-dire, capable, en soi, d'un tel effet. — Donc, par moi-même, par tous les éléments qui me composent, par mon fonds et ma substance, je suis l'œuvre de Dieu ; je suis, peut-on dire, le premier don que j'ai reçu de Dieu, son premier bienfait, support ou piédestal nécessaire de tous les autres.

Et comme c'est par Dieu que j'ai commencé d'être, c'est par Dieu que je continue. Mon corps, mon âme, leur union : Dieu n'a pas seulement fait tout cela une première fois, une fois pour toutes ; il le fait actuellement, à chaque instant de mon existence ; il me verse l'être goutte à goutte, pour ainsi dire, seconde par seconde. Pour me l'ôter, il n'aurait pas besoin d'une action positive ; il n'aurait qu'à cesser d'agir. Au moment où je pense ces choses, je reçois de Lui, avec mon être même, la puissance de les penser.

Confessons-le donc humblement, mais en toute joie, avec cette joie saine et profonde que l'on éprouve à se sentir dans le vrai. Oui, mon Dieu, il en est ainsi. *Amen*.

— Ma condition suit de mon origine. Etant de Dieu, je suis à Dieu ; étant créature, ma condition se résume en un mot : *dépendance*.

Dépendance de fait, tout d'abord. Comme il n'a tenu qu'à Dieu de créer mon âme, il ne tiendrait qu'à Lui de l'anéantir. Il ne le fera pas, je le sais :

mais parce que je sais qu'Il ne voudra pas le faire. Comme il n'a tenu qu'à Lui d'unir une âme à un corps, il ne tient qu'à Lui de dénouer le faisceau, de rompre l'union. Quand? A son heure. Laquelle? Je l'ignore, c'est son secret; c'est la grande, l'irrécusable marque de ma dépendance. Mais encore, la conservation positive étant donnée, cette dépendance de fait s'affirme et se renouvelle à chaque instant. Chaque respiration m'en avertit, chaque battement de mes artères me le signifie, si je sais entendre. Ces respirations, ces battements sont comptés; ils s'arrêteront au chiffre marqué de Dieu, connu de Lui seul; et moi, je n'y pourrai rien, je n'en sais rien. Voilà ma dépendance de fait. — Oui, Seigneur, quand vous voudrez!

Mais surtout reconnaissons ma dépendance de droit, car elle va faire la grande loi pratique de ma vie.

2<sup>e</sup>Dépendance de droit.

Dépendance radicale, absolue, illimitée. Auteur de mon être, Dieu en est, dans toute la force du terme, le propriétaire, le souverain. Je suis *de* Dieu, donc je suis *à* Dieu. C'est l'évidencé, mais il faut m'en pénétrer, m'en imprégner.

Dépendance absolue.

Dépendance sans égale ni analogue. Je dépends de Dieu plus et autrement que le sujet ne dépend du prince, le serviteur du maître, l'animal de l'homme, le champ du possesseur, l'argile du potier : *Numquid dicet lutum figulo suo : quid facis?* (Isaï. 45, 9) Et pourtant l'argile pourrait lui dire : « Tu es maître de ma forme extérieure; mais comme tu n'as pas fait ma substance, je ne t'appartiens qu'à demi. » Et moi, le dirai-je à Dieu?

Dépendance sans égale,

Dépendance essentielle, inaliénable. Dieu peut me soumettre à un sien représentant, à un sien délégué; il ne peut me céder, me vendre, se dessaisir de moi en faveur d'un autre propriétaire. *Ego Dominus, hoc est nomen meum; gloriam meam alteri non dabo* (Isaï. 42, 8). Or, dès là que Dieu m'a créé, son domaine absolu sur moi fait partie nécessaire de sa gloire; il fait partie de l'ordre essentiel, inviolable à

essentielle, inaliénable,



universelle,  
m'atteignant  
tout entier,

Dieu même, qui n'y dérogerait pas sans se nier et se détruire.

Dépendance universelle quant aux éléments qui me composent. Cherchons en moi ce qui ne serait pas à Dieu. Il faudrait trouver ce qui ne serait pas *de* Dieu. Quoi donc? Mon corps, mes sens, mon âme, ses facultés, mon temps, un instant quelconque de mon temps?

Non, puisque chaque instant de ma durée est un don actuel de Dieu.

rigoureuse  
et glorieuse  
à la fois :

Dépendance à la fois rigoureuse et glorieuse. Elle fait toute la moralité, tout le devoir. Elle m'astreint absolument, jusqu'à m'ôter tout droit sur moi-même, comme sur une chose qui appartient à autrui.

... rigoureuse,  
parce qu'elle  
m'ôte tout droit  
sur moi-même,

Vivre pour moi, disposer de moi en propriétaire, à ma fantaisie, poser un seul acte réfléchi qui ait pour terme final, unique, ma satisfaction personnelle, c'est voler Dieu, c'est me voler moi-même à Dieu.

... glorieuse,  
parce qu'elle  
honore ma li-  
berté,

Telle est la rigueur, l'indéniable rigueur de ma dépendance. — Par ailleurs quelle gloire dans cette dépendance même! En fait je suis libre, maître de mes actes. Dieu l'a voulu pour me donner l'honneur d'ajuster spontanément le fait au droit, ma conduite à ma condition, de *faire* moi-même la vérité et non pas seulement de la subir. Aussi bien, que m'enlève cette dépendance absolue? Tout droit à l'égoïsme.

... parce qu'elle  
ne m'ôte que  
l'égoïsme,

Est-ce donc là me ravalier? Mais encore cette dépendance acceptée peut seule m'affranchir des autres; elle m'établit pratiquement dans le plus haut degré d'indépendance où puisse monter une créature. Dieu seul a l'indépendance parfaite, parce qu'Il ne dépend que de Lui-même, ce qui est ne pas dépendre du tout. Pour moi, créature, le seul idéal réalisable est de ne dépendre que de Dieu. Or, plus je dépendrai de Lui en fait et par mon libre assujétissement, moins je dépendrai du reste, hommes et choses : qui ne le sait? qui ne le voit? On va criant : « Ni Dieu ni maître! » Moi, je veux avoir Dieu pour maître, et parce que c'est la vérité, l'ordre, la justice, et parce que c'est la condition

... parce qu'elle  
m'affranchit  
seule de toute  
autre dépen-  
dance.

indispensable pour n'avoir d'autre maître que Dieu.

— Confession  
et acceptation  
de ma dépen-  
dance.

Concluons par une confession enthousiaste et réfléchie, par une acceptation ardente et résolue de ma dépendance à l'égard de Dieu. Oui, Seigneur, je ne suis pas à moi, pas du tout à moi ; je suis à vous, tout à vous, à vous seul. Je m'abandonne, je me renonce et me renie sans réserve, et j'en triomphe parce que tout mon honneur est là, comme le vôtre.

— Comme ma condition résulte de mon origine, ma fonction résulte de ma condition : condition de créature, mais de créature libre, d'être dépendant, mais fait pour connaître et vouloir sa dépendance.

— SECOND  
POINT : MA  
FONCTION OU  
FIN IMMÉDIATE.

— Ma fonction ! J'en ai donc une ? Sans doute. Œuvre de la Sagesse même, je suis pour quelque chose, pour un but, pour une fin. Créature intelligente et libre, j'ai à poursuivre cette fin sciemment et spontanément.

— J'en ai une.

— Ma fonction ! De qui me vient-elle ? Evidemment de Celui-là même d'où me vient mon être, de Celui qui, me créant, est mon propriétaire et maître absolu. Ce n'est pas à moi d'orienter, selon mon caprice, une vie qui ne m'appartient pas ; c'est à Celui auquel elle appartient, c'est à Dieu.

— Elle vient  
de Dieu.

— Ma fonction ! Quelle est-elle ? C'est demander quelle est ma fin. Et que peut être ma fin, sinon celle de toute créature, sinon Dieu ? Toute autre serait indigne de Lui et, j'ose le dire, de moi-même. Etant *de* Dieu et *à* Dieu, je suis *pour* Dieu, pour tendre à Dieu, pour aller à Dieu par l'exercice de mes aptitudes natives, par la connaissance, par l'amour agissant. Appliquer à Dieu mon esprit, attacher à Dieu mon cœur, mon amour, ajuster à la volonté de Dieu ma volonté personnelle et tous ses actes, conformer autant que possible à la perfection même de Dieu, mon âme qui est son image : voilà ma fonction dans son aspect premier, général. Elle m'est indiquée, imposée, par tout ce que je sais de la nature de Dieu et de la mienne.

— Elle con-  
siste à vivre  
pour Dieu.

— Elle est  
écrite dans mes  
aptitudes natu-  
relles.

— Ma fonction ! J'en trouverai le détail précis dans toutes les lois que Dieu me donne : loi natu-

... détaillée  
dans toutes les  
lois qui m'obli-  
gent.



rellé, lois positives, Décalogue, Evangile, Institut de la Compagnie. Je le trouve déjà dans les trois mots des Exercices : louer, respecter, servir Dieu. — *Louer* Dieu : quoi de plus juste et de plus facile? — *Respecter* Dieu en Lui-même et en tout ce qui tient à Lui : sa présence, son entretien, son culte, les personnes qui le représentent, qui lui sont consacrées, moi-même qui suis son temple, etc... Le respecter, c'est-à-dire, porter en tout le sentiment pratique de ce qu'Il est et de ce que je suis, de mes vraies relations à son égard, de sa transcendance et de ma dépendance. Le respecter, chose déjà plus astreignante. « Le respect est : incommodez-vous » (Pascal). Le respect est déjà humilité. — *Servir* Dieu. Qu'est-ce à dire? Faire *ce qu'Il veut*, ne faire que ce qu'Il permet : c'est l'obéissance nécessaire; — le faire absolument *comme Il le veut* : c'est la fidélité plus parfaite; — le faire *parce qu'Il le veut* : c'est la pureté d'intention. Ajoutons encore le devoir d'accepter tout ce qu'Il m'envoie. — Louer, respecter, servir Dieu : triple fonction, triple lumière, triple gloire. Que de gens se plaignent d'ignorer pourquoi ils sont au monde et ce qu'ils sont venus y faire! Moi je le sais. O bienfait de Dieu!

— Fonction multiple en ses phénomènes, unique en son fond.

— Ce qu'il importe de méditer, c'est le caractère universel et exclusif de cette fonction. Ne l'estimons pas seulement principale, supérieure, dominante : je n'en ai pas d'autre, elle est unique. Tout emploi, tout exercice, toute action de détail, n'est que la forme extérieure, le phénomène, l'espèce sensible, accidentelle, indifférente en soi, de cette fonction unique et universelle. J'ai à faire mille choses et je n'en ai à faire qu'une seule : d'un mot, servir Dieu. Il ne s'agit pas pour moi de servir Dieu *et* d'étudier, *et* d'enseigner, *et* de prêcher, *et* d'écrire, *et* de missionner au loin, *et* de résider ici ou là, *et* de vivre *et* de mourir. Il ne s'agit pas même de servir Dieu *avant* de faire tout cela. Non, il s'agit de servir Dieu *en* faisant tout cela; tout cela n'est, ne vaut et ne compte, que comme forme accidentelle de ma

— J'en'ai pas à servir Dieu *et* à faire ceci ou cela.

... ni même *avant* de faire ceci ou cela, ... mais *en* faisant quoi que ce puisse être.

fonction unique : servir Dieu. Ainsi absolument, à la lettre, je n'ai qu'à servir Dieu, ce qui sera précisément faire la vérité dans l'amour. Tout ce qui, dans ma conduite, irait *contre* cette fonction unique, serait désordre positif, absolu, formel. Tout ce que je fais *en dehors* de cette fonction unique, tout acte réfléchi, consenti, imputable, que je ne rattache pas à cette fonction unique par une intention au moins virtuelle, est désordre au moins négatif, action inutile, perdue, parce qu'elle est étrangère à ma fonction, à ma fin, à ma condition, à la vérité pratique de ma condition.

Et ici, comment ne pas envisager d'un coup d'œil ma façon personnelle de vivre?

Comment ne pas pousser vers Dieu un cri de repentir? *Miserere mei Deus!*...

— De ma condition d'homme résulte ma fonction; de ma fonction dépend ma destinée finale, éternelle, telle que Dieu la veut dans sa bonté infinie, telle que j'ai moi-même à la vouloir : mon salut.

Etrange mot, quand on y renferme, quand on y borne tout son christianisme pratique. La vie chrétienne, la vie même religieuse et parfaite, serait-elle donc une menace, un péril? Le chrétien, le religieux même, serait-il un naufragé, un incendié, s'échappant à grand-peine d'une catastrophe? Oui et non; il n'est pas que cela, il n'est pas surtout cela; mais il est bien réellement cela; je suis cela moi-même, encore bien que, par vocation et par devoir, je vise plus haut. Jusqu'au dernier soupir je reste un homme qui a son salut à faire, un homme qui, sans une révélation que je n'ose me promettre, n'est et ne sera pas certain de son salut. Cherchons à beaucoup servir Dieu par amour pur; mais que la sainte crainte de Dieu nous reste présente! Poursuivons la perfection, mais n'oublions pas le soin formel, la notion commune, élémentaire, du salut, de *mon* salut. Eh quoi! se peut-il qu'un Jésuite l'oublie en fait? Oui, ce semble, et de deux manières. Il peut négliger la crainte sous prétexte de se conduire par

Donc, je n'ai qu'à servir Dieu.

— Tout acte contraire est coupable; tout acte étranger est perdu.

— TROISIÈME  
POINT : MA DESTINÉE FINALE.  
*Salvet animam suam.*

1<sup>o</sup> Le salut :  
idée élémentaire,  
fondamentale,

... Je pourrais l'oublier,



... soit par illusion d'amour pur,  
... soit en m'estimant déjà sauvé par la vocation même.

... Grave péril.

— Mon salut ou ma perte : dilemme personnel, inévitable.

Mon salut : intérêt incomparable.

2<sup>o</sup> L'unique voie du salut : ma fonction, *per hæc*.

amour : c'est risquer fort de n'avoir bientôt assez ni l'un ni l'autre. Il peut, sans y prendre garde, arriver à considérer son salut comme garanti par la vocation même : n'est-ce pas risquer de la perdre? Ainsi les Juifs s'estimaient saints par le seul fait d'avoir dans les veines le sang d'Abraham. Double péril, et bien réel. Les plus parfaits ont leurs heures de tremblement, quelquefois d'épouvante. Et moi?

Car c'est de *moi* qu'il s'agit, de *mon* sort éternel à moi qui suis ici, qui médite présentement ces choses. Ciel ou enfer : alternative sans moyen terme, dilemme terriblement pratique et tout personnel. Mon histoire, quel qu'en soit l'aspect humain, aboutit à l'un de ces termes. J'aurai vécu ici ou là; j'aurai été, dans la Compagnie, ceci ou cela; j'y aurai fait ceci ou cela : n'importe. En fin de compte, il restera de moi une âme sauvée ou une âme perdue, un élu ou un réprouvé.

Quel intérêt! Qui lui est comparable? Ah! le «*quid prodest?* » la grande parole qui a commencé de faire un Xavier! je la sais par cœur, je la tiens pour vraie, incontestable. Me semblerait-elle usée, banale? Non certes; mais comme je voudrais qu'elle me touchât davantage! Saint Ignace, mon Père, dites-la-moi avec cet accent qui maîtrisait Xavier! Seigneur mon Dieu, dites-la-moi de cette voix qui brise les cèdres, qui perce les cœurs! Le salut, le soin efficace du salut : vérité élémentaire, premier mot de toute retraite, de toute mission. Oh! que j'ai besoin de me le rappeler, de me l'intimer avec insistance!

— Et comment me sauver? — Par ma fonction bien remplie : tout est là. Vivre pour Dieu et non pour moi-même; dépendre de Dieu, non pas en principe seulement et en théorie, mais de fait et en pratique, non pas çà et là, de temps à autre, mais partout et toujours; faire de mon existence entière un perpétuel sacrifice, un véritable holocauste à Dieu, sous la triple forme de la louange, du respect et du service : voilà le chemin du

salut et il n'y en a pas d'autre. *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos?... Declina a malo et fac bonum* (Ps. 33, 13, 15). *Si vis ad vitam ingredi serva mandata* (Mat. 39, 7). Chemin étroit et rude! Sans doute, Notre-Seigneur lui-même l'avoue et s'en exclame : *Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam!* (Mat. 7, 14) Mais faut-il arriver, oui ou non?

— Voie ardue, mais unique. Il faut arriver.

Rigoureuse nécessité qui décide et emporte tout; mais en même temps, bonté souveraine de Dieu qui attache ma béatitude à sa gloire. Ma louange, mon respect, mon service, tout ce que je puis lui donner de gloire extérieure, il faut bien qu'il l'exige, puisque c'est l'ordre; mais qui en a besoin, qui en profite pour son bonheur? Est-ce Lui? Est-ce moi? *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov. 16, 4). Oui, à cause de soi-même, pour soi-même comme raison et terme nécessaires, mais non pas à son avantage et comme appoint nouveau à sa béatitude qui ne peut croître. Tout l'avantage est pour moi, si je le veux comme il l'a voulu. C'est parce qu'il le voulait qu'il m'a créé. Il m'a créé pour faire, en moi, un autre heureux que Lui-même. A moi de me sauver, de me béatifier en me conformant à son dessein d'amour.

— Par ailleurs, bonté de Dieu qui unit mon bonheur à sa gloire.

... qui ne me crée que pour faire un heureux.

Ainsi tout revient à ces deux dilemmes unis et solidaires : me sauver ou me perdre; vivre pour Dieu ou vivre pour moi. Que la solution serait aisée sans le péché originel, sans l'orgueil et le sensualisme, sans le *moi* superbe et jouisseur, ennemis de Dieu par essence et mes grands ennemis, mes seuls ennemis à moi-même! En fait, deux amours se disputent ma volonté libre, comme ils se disputent le monde (saint Augustin) : amour de Dieu, amour de *moi*, du mauvais *moi*. Si le second l'emporte, j'y perds à jamais le *moi* de la saine nature et de la grâce, le *moi* destiné au ciel, le *moi* véritable et définitif. *Qui amat animam suam perdet eam, et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam* (Joan. 12, 25).

— Deux dilemmes solidaires : Vivre pour Dieu ou pour moi; me sauver ou me perdre.

— Les deux amours rivaux

...les deux moi.

— COLLOQUE.

O Dieu, mon Créateur par bonté pure, mon propriétaire absolu, mon Maître souverain, mais qui ne voulez l'être que pour me faire participer à votre bonheur, à votre nature même, je confesse cette vérité, je la bénis, j'en triomphe. Donnez-moi le courage de la faire par ma dépendance absolue!

## II

## Fin et usage des créatures

Vérités, à faire dans mes relations pratiques avec elles. — *Et reliqua super faciem terræ sita... quantum ipsum ad eum impediunt.*

Je me suis vu seul en face de Dieu; mais voici, de fait, entre Lui et moi, une infinie multitude d'êtres qui entrent en contact avec ma vie, qui influent sur elle, qui provoquent en sens divers mes jugements, mes sentiments, mes actes. De tous ces êtres que dois-je penser, que dois-je faire, moi qui ne veux vivre que pour Dieu et mon salut? Dans mes rapports pratiques avec tous ces êtres, quelle est la vérité essentielle qu'il me faut réaliser?

— Avant tout, prenons de ces êtres une vue un peu plus nette. *Reliqua super faciem terræ sita* : qu'est-ce à dire? En général et très certainement, tout ce qui s'interpose, à un titre quelconque, entre moi et ma fin dernière, tout ce qui n'est pas Dieu et moi-même. En détail, tout peut se réduire à cinq catégories : — les personnes avec lesquelles je vis, mes supérieurs, mes frères, mes élèves, etc., ou que je rencontre accidentellement, soit par office, soit par occasion pure; — les objets matériels et visibles, vivants ou inanimés, naturels ou façonnés de main d'homme : la terre qui me porte, la nature que je vois, avec tous ses spectacles, même supraterrrestres comme le ciel et ses astres; — les substances, avec leurs formes variées et leurs énergies natives; — les ouvrages humains, les édifices, mon toit, ma cham-

— Préfudes,

1) Objet précis, revue sommaire des créatures.

... en général, tout ce qui n'est pas Dieu ou moi.

... en détail, cinq catégories :

a) personnes,

b) autres objets visibles.



bre, mon pain, mon vêtement, mes livres et papiers, etc.; — les *formes habituelles de l'activité humaine*, en tant qu'elles s'offrent à moi, soit comme exercice personnel, soit comme spectacle, comme simple matière à mes appréciations, simple objet de curiosité, d'intérêt, de sympathie, etc.; ainsi les institutions sociales ou politiques, les sciences, les lettres, les arts, l'industrie et choses semblables; — les *événements ou circonstances* qui modifient mes relations actuelles avec les personnes et les choses : événements communs à l'Eglise, à la Compagnie, à la France, par exemple, et dont je reçois le contre-coup personnel; événements particuliers et qui n'atteignent que moi seul : succès ou insuccès, santé ou maladie, etc.; les *situations*, qui sont comme des circonstances plus durables, qui déterminent, pour un temps du moins, mes relations habituelles et régulières avec les personnes et les objets : ainsi le séjour, l'emploi, etc. — Voilà, comme partagée en cinq corps et plus visible d'autant, cette grande armée des êtres qui ne sont ni Dieu ni moi, qui m'entourent, qui me sollicitent de mille manières, et à travers lesquels je dois marcher droit à Dieu, mon unique fin.

— Envisageons-les d'un coup d'œil d'ensemble; transportons-nous par l'imagination *in montem excelsum valde*; voyons Dieu au-dessus de ma tête et, sous mes pieds, ce que vit Notre-Seigneur au jour de la tentation : *omnia regna mundi et gloriam eorum* (Math. 4, 8).

— Et maintenant, ô mon Dieu, sur tous ces êtres que je vois, apprenez-moi trois choses : leur condition, leur destination providentielle, la façon de me comporter à leur gard. La *vérité*, Seigneur, et le courage de la *faire*!

— Or, tous ces êtres sont, comme moi, des créatures, *creata sunt*. Les uns sortent directement de la main Créatrice : les substances corporelles ou spirituelles ou mixtes, personnes, vivants d'ordre inférieur, objets inanimés. Que ces objets soient façon-

c) formes habituelles de l'activité humaine.

d) événements.

e) situations.

2) Dieu sur ma tête, l'univers sous mes pieds.

3) Lumière et courage.

— PREMIER POINT : condition de tous ces êtres : *Creata sunt*.

... les uns immédiatement :  
(substances corporelles ou spirituelles.)  
... les autres médiatement :  
(formes de l'activité humaine, événements, situations.)

nés de mains d'homme, peu importe : Dieu en est bien la cause première, puisqu'il a créé, puisqu'il conserve actuellement et la matière de ces objets et la main qui les façonne et l'intelligence qui conduit cette main. Voilà qui vaut également pour toutes les formes de l'activité humaine, commerce, industrie, arts, sciences et le reste. Autant de créatures : Dieu est à l'origine de tout cela : il fournit à ces activités leur objet, qui est ou lui-même ou les êtres par lui créés; il a fait, il conserve, c'est-à-dire, il crée, au moment même de leur exercice, les activités humaines qui s'exercent de fait sur ces objets. — Et les relations pures, transitoires ou durables, les événements, les situations? Rien en cela qui ne soit voulu ou permis de Dieu, rien qui ne soit réellement *fait* par lui comme Cause première, encore bien qu'il y laisse ou y fasse concourir à l'ordinaire, les causes secondes créées par lui-même, les lois physiques, le libre arbitre humain. Il est donc bien vrai, je le confesse : tout ce qui n'est pas Dieu est immédiatement ou médiatement créature de Dieu : *reliqua super faciem terræ sita creata sunt*.

— Conséquence première : tous ces êtres sont à Dieu, non à moi.

Et voici la conséquence première, indéniable. Etant *de* Dieu comme moi, toutes sont à Dieu comme moi. Toutes sont la propriété de Dieu et non la mienne. Dieu peut disposer souverainement de toutes, et moi d'aucune; Dieu peut les rapporter finalement à soi, il le doit même, car c'est l'ordre; et moi je ne le puis sans désordre, sans usurpation, sans vol.

En disposer finalement pour moi, c'est voler Dieu.

Le propriétaire humain — et moi, Jésuite, je ne saurais plus l'être, au moins en exercice — a, devant les hommes, le droit d'user et d'abuser; mais, devant Dieu, non pas. Là, il n'est qu'usufruitier, fermier, locataire, toujours responsable et révocable. Le Prodigue a pu dire à son père : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit* (Luc. 15, 12); moi, je ne puis le dire à Dieu, car rien n'est à moi.

Pas à moi, les *personnes*; je vole Dieu si je les

fais servir finalement à ma gloriole ou à ma joie. — Pas à moi, les *objets* : je vole Dieu si je les emploie finalement pour mes aises ou mon faste. — Pas à moi, les *événements*, les *situations* : je vole Dieu si je les arrange ou les exploite dans mon seul intérêt. — Pas à moi, les *formes habituelles de l'activité humaine* : spectateur ou acteur, je frustre Dieu de son droit si, dans le spectacle des œuvres humaines et dans l'estime que j'en fais, je m'inspire uniquement ou principalement de mes impressions d'homme; si, dans la part active et personnelle que j'ai l'occasion de prendre à telle ou telle forme du travail humain, art, science et le reste, je ne cherche que mon intérêt ou mon plaisir. Bref tout est à Dieu, et je dois compter, en tout, avec l'unique Propriétaire et Maître. Donc, chaque fois que je m'approprie de fait, en l'employant à mon seul bénéfice, quelqu'une des créatures de Dieu, je vole Dieu, c'est trop clair.

Mais encore et bien réellement, je violente cette créature même, en la détournant de sa fin pour la soumettre à mes vains désirs. Elle en souffrirait, elle vengerait Dieu et se vengerait elle-même, si elle avait le sentiment et la puissance; en tout cas, elle rendra témoignage contre moi au Jugement; elle attend ce jour avec gémississement, dit saint Paul : *Nam exspectatio creaturæ revelationem filiorum Dei exspectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens... Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (Rom. 8. 19, 20, 22).

... C'est aussi violenter la créature en la détournant de Dieu.

— Non, point de limites aux droits de Dieu : tout y est soumis, ou rien; — point de lacunes au plan divin, point d'exceptions à l'ordre essentiel : tout y entre, ou rien; tout est à Dieu, rien n'est à moi. Voilà la stricte *vérité*; je n'ai, moi, qu'à la *faire*.

— O mon Dieu, augmentez en moi la lumière, la bonne volonté, le courage! — Mais quoi donc! Vais-je être et me comporter, parmi vos œuvres, comme un enfant pauvre introduit dans un palais, ébloui des magnificences qu'il y trouve, n'osant toucher à

— Moi, parmi les créatures : un fils dans la maison de son père. — Discretion respectueuse et cordiale.



rien, de peur de briser ou de salir! Quelle contrainte! Non, Seigneur, je serai comme un fils de famille, usant de tout avec discrétion, mais avec simplicité, avec joie, dans la mesure du bon plaisir paternel. Dès ce monde, je suis chez mon Père; tout ce qui m'entoure est ou le personnel ou le mobilier ou le train de sa maison. Et voilà bien la vérité pratique, à faire par amour. La suite va me le rendre plus facile encore.

— SECOND

POINT: Destination providentielle de tous ces êtres.

— Personnes, objets, formes ou exercices naturels de l'activité humaine, événements, situations : tout ce qui m'entoure est de Dieu, donc à Dieu; mais pour qui?... Evidemment pour Dieu comme fin médiate et suprême : qu'il s'agisse des créatures ou de moi, Dieu ne peut abdiquer son droit souverain, donner à quelque autre sa gloire : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov. 16, 4).

1<sup>o</sup> Leur fin dernière: Dieu.

Mais, voici une autre évidence : tous ces êtres, qui viennent toucher et affecter diversement ma vie, ils sont pour moi comme fin immédiate et subordonnée; de tous ces êtres, à Dieu la gloire; à moi, dans son intention, le bienfait. Vérité rigoureuse, intention indubitable. Au moment précis où l'un de ces êtres me rencontre et me touche, Dieu, qui l'a voulu ou permis, Dieu, qui veut en tout mon bien, veut que cet être y serve de façon ou d'autre; en ce moment précis, il veut cet être pour moi, il le conserve, il le fait agir, il le crée comme à nouveau pour moi. *Creata sunt propter hominem... Et omnia hæc propter me.*

Vérité rigoureuse.

Bienfait immense.

Bienfait continu, immense, bonté admirable. Dieu a fait le monde pour l'homme, par amour pour l'homme; il l'a muni, meublé, embelli, peuplé, pour la sûreté, la commodité, l'agrément même et finalement, pour le bonheur suprême de l'homme. Bonté pour tous, pour chacun, pour moi. Pour moi, dans l'intention de mon bien, il a préparé *ab aeterno* tous les êtres avec lesquels je suis ou serai jamais en rapports : — pour moi, le monde; — pour moi, cette famille chrétienne qui m'a transmis la foi; —

... pour moi,  
le monde,  
... ma famille,  
... la Compagnie.

pour moi, la Compagnie, avec tout ce qui la compose et tout ce que je lui dois : ces Pères, ces maîtres, ces frères ; la règle, la direction de l'âme et de l'esprit, la tradition de sainteté, le trésor d'exemples, de mérites qui ne sont pas miens et dont je puis cependant tirer bénéfice ; — pour moi, la Sainte Eglise qui me transmet Jésus-Christ tout entier : sa doctrine, sa loi, ses conseils, ses Sacrements, car eux-mêmes sont bien pour l'homme, *sacramenta propter homines* ; — pour moi, l'Eglise militante, sa hiérarchie qui m'encadre, me soutient, me pousse et me guide sur le chemin du bonheur ; — pour moi, l'Eglise triomphante, les anges, mon ange gardien, la très Sainte Vierge ; — pour moi, l'Humanité même de Notre-Seigneur, glorieuse au Ciel, mais présente au tabernacle et qui, par là même, daigne compter parmi les *reliqua super faciem terre sita*. Est-ce que Notre-Seigneur n'est pas bien réellement à moi, pour moi ? *Parvulus enim natus est nobis et Filius datus est nobis* (Isaï. 9, 6). *Natus est vobis, hodie Salvator* (Luc. 2, 11). Oui, Dieu m'a bien réellement traité comme un roi traite son fils. Il m'a construit un palais, le monde ; il m'a composé une maison princière, un personnel choisi pour mon éducation d'héritier du ciel, pour ma garde : ma famille, la Compagnie, l'Eglise, personnel royal et plus que royal, puisque le Verbe incarné en est lui-même, non certes comme subordonné à moi, mais comme destiné à me servir. — Est-ce un rêve, une pieuse hyperbole ? Voyons. — Tout cela, depuis le brin d'herbe jusqu'à l'Humanité sainte de Notre-Seigneur, est-il de Dieu ? Tout cela, est-il capable de concourir à mon bonheur ? De tout cela Dieu veut-il, oui ou non, que je profite ? Donc tout cela n'est-il pas voulu pour moi, créé pour moi, *creata sunt propter hominem* ? Oh ! qu'il fait beau voir tout dans cette lumière ! C'est bien là voir et aimer Dieu dans toutes les créatures et toutes les créatures en Dieu, selon la 17<sup>e</sup> règle du Sommaire. Les voir ainsi, c'est voir la vérité ; les aimer ainsi

... la Sainte Eglise,

... militante,

... même triomphante,

... même l'Humanité de Notre-Seigneur.

Tout cela, merveille et réalité.

— Action de grâces.

pratiquement, c'est *faire* la vérité. O mon Dieu, que je la voie, que je la fasse, par reconnaissance pour tant de bienfaits!

3° Leur unique rôle auprès de moi : servir à ma fin unique.

— Mais voici qui va déterminer le bienfait sans le restreindre; voici qui l'achève bien plutôt. Ces créatures innombrables, qui viennent me toucher de toutes parts, Dieu les veut et les fait pour moi; mais il ne les abandonne pas en gaspillage à ma fantaisie, comme des jouets à celle d'un enfant; il les offre à ma liberté raisonnable, comme moyens de ma fin unique, comme instruments de mon unique travail et, par suite, de mon unique bonheur.

... Chose évidente en droit. Le plan de Dieu est un et universel.

... j'en ai ici-bas qu'une chose à faire, donc rien n'est que pour m'y aider.

Chose évidente en droit. Dieu est conséquent avec lui-même; son plan est un et universel. Or, dans ce plan, je n'ai qu'une chose à faire : tendre à ma fin et, du même coup, à mon vrai bonheur; glorifier Dieu et, par là, sauver mon âme. Voilà le seul exercice légitime de mon activité; voilà où elle doit aller sans exception ni déviation. Donc, dans le plan unique et logique de Dieu, tous les objets, tous les instruments, tous les stimulants, toutes les occasions de mon activité, ne peuvent être que moyens à l'égard de ce terme unique. Dieu, qui ne veut de moi *que* cela, ne les met donc sur mon chemin *que pour* cela. Personnes, choses matérielles, événements, situations, spectacles offerts à mes yeux ou à mon esprit, exercices proposés à telle ou telle de mes énergies natives : chacune de ces créatures vient, à son heure, me provoque à penser, à sentir, à faire. Or, je ne dois rien faire, ni rien sentir ou penser *volontairement* que selon ma fin dernière, selon Dieu. Donc, toutes sont pour me pousser à Dieu, toutes me sont moyens pour aller à Dieu. Je n'ai qu'une fonction parce que je n'ai qu'une fin; donc tout le reste ne doit être à mes yeux, comme à ceux de Dieu même, que moyen d'atteindre cette fin, qu'instrument de cette unique fonction. — Voilà bien le droit. Manifeste en lui-même, il éclate encore par l'absurdité de l'hypothèse contraire. Si d'une créature quelconque, si d'une seule créature, il

Absurdité de l'hypothèse contraire.



m'était loisible de tirer formellement et finalement autre chose que la gloire de Dieu, c'est-à-dire ma gloire et mon plaisir; j'aurais donc deux choses à faire ici-bas, deux fins à poursuivre; le plan de Dieu serait incohérent ou incomplet. Absurde.

— Mais voyons le fait lui-même rendre hommage au droit et le confirmer par une expérience continue, souvent douloureuse. Oûi, je le constate chaque jour : toutes les créatures sont à moi, à ma disposition, à mon commandement, dès que, autant que, aussi longtemps que j'en veux user pour la gloire de Dieu et mon salut; elles cessent de l'être, elles m'échappent ou me résistent, si je prétends obtenir d'elles quelque autre genre de service. Si je demande à une créature de m'aider à glorifier Dieu, elle le fait toujours, de gré ou de force, par nature ou à l'encontre de sa nature. Contemplation, usage, abstention, selon les cas : avec ces trois armes, ces trois sceptres, je puis toucher en maître toute créature et la contraindre de me servir. Les Martyrs ne se sont-ils pas fait servir, à la lettre, par la persécution, les bourreaux, le fer, le feu? — Par contre, demandons, — ce n'est que trop facile — aux personnes, de flatter mon amour-propre et de contenter mon cœur; aux objets matériels, aux saisons, etc., d'assurer à point nommé mes aises, mes délices; aux événements, aux situations, de seconder et de satisfaire mes goûts, mes désirs et intérêts naturels : pour quelques succès rares et toujours insuffisants à mon gré, que de déceptions! Combien de chocs douloureux! Quelle lutte misérable contre la résistance ou l'impuissance de la créature!

— Il est donc bien vrai, ô mon Dieu! l'expérience me le crie, comme la raison et la foi : toutes vos créatures sont pour *me servir à vous servir*, et non pour autre chose; — elles ne sont à moi que si je suis à vous; elles ne concourent à mon bonheur que si je le mets en vous. *Diligentibus Deus omnia cooperantur in bonum* (Rom. 8, 28). Je le confesse,

— Chose évidente, même en fait,

— De tout je puis user à coup sûr pour ma fin dernière.

— De rien je ne puis obtenir à coup sûr mon plaisir naturel.

— Confession amoureuse du vrai rôle des créatures.

je vous en bénis; je les vois, ces créatures, dans la vérité de leur rôle. Donnez-moi le courage de m'établir et de me tenir dans la vérité du mien.

—TROISIÈME  
POINT:mon rôle  
à l'égard de tous  
ces êtres : *Unde  
sequitur...*

1° En user  
pour ma fin  
unique,

Et cette vérité, la voici : N'étant que moyens, toutes les créatures sans exception doivent être envisagées et traitées comme tels, non autrement, ni plus ni moins. Conséquence irrécusable de leur situation et de la mienne : *unde sequitur*. Tous ces êtres, qui m'approchent, m'affectent, me sollicitent en sens infiniment divers, je dois *en user* pour l'œuvre unique de ma vie, au bénéfice de ma fin unique et de la leur tout ensemble, selon l'ordre, la vérité pratique, l'intention de Dieu qui, ne voulant de moi que sa gloire et mon salut, ne les met sur mon chemin que pour cela. Quoi de plus évident?

Selon la nature, un seul criterium, le plaisir ou le déplaisir,

... une seule règle : jouir.

A vrai dire, la nature proteste ou, du moins, s'étonne. Les créatures lui apparaissent diversement agréables ou désagréables. Dès lors, si je l'écoutais, mon jugement serait vite formé, mon choix serait vite fait; j'aimerais, je poursuivrais, je saisirais tout ce qui me flatte; je haïrais, je fuirais, je repousserais tout ce qui me contrarie ou me gêne. Hélas! n'écoutez-je pas trop souvent la nature?... Écoutons la raison et la foi. Or, à leurs yeux, agrément ou désagrément ne comptent point; les créatures sont diversement utiles ou nuisibles à ma fin dernière : attrayantes ou repoussantes n'importe : cette considération n'a droit d'entrer ni dans mes jugements, ni dans mes choix. En somme, la nature, le faux sens humain me disent : « *Jouis* »; la raison, la foi, la grâce, le sens divin et le droit sens humain tout ensemble, me disent : « *Use* ». — Jouir des créatures, user des créatures : tel est le second des deux grands dilemmes pratiques, d'ailleurs, simple extension ou application du premier : vivre pour moi, vivre pour Dieu. Jouir, user : voilà, tout de nouveau et quant à la création tout entière, les deux pôles de la vie morale; et je sais du reste auquel des deux se trouvent la vérité, l'ordre, le bonheur, avec la fonction accomplie et la fin dernière atteinte.

Selon la raison et la foi, un seul criterium : la fin dernière,

... une seule règle : user,

User, jouir : seconde forme du grand dilemme pratique.

— Mais la fin dernière, mon unique et légitime Souveraine, ne me commande pas seulement en général d'user pour elle-même de tous les êtres que je rencontre. C'est usage unique, elle ne l'impose pas seulement; elle le détermine et le précise, elle le mesure et le limite. Je dois user de tout pour ma fin; je dois choisir, prendre ou laisser dans l'unique intérêt de ma fin; — je dois user des créatures en proportion exacte de leurs relations vraies avec ma fin dernière, ni plus ni moins, *tantum quantum*. C'est le bon sens le plus élémentaire. L'instrument est pour la besogne; on le prend parce qu'il y est apte, autrement on ne le prendrait pas; d'ailleurs on ne l'emploie que pour la besogne à laquelle il convient et, dès qu'elle est faite, on le dépose. User des créatures, et non pas en jouir; en user pour la fin dernière, d'après les exigences de la fin dernière, dans la mesure exacte de ces exigences : voilà qui suit inexorablement des principes déjà posés : *unde sequitur utendum esse tantum quantum*.

2° En mesurer l'usage d'après ma fin unique, *tantum quantum*.

Bon sens élémentaire, oui, et, d'autre part, perfection déjà bien haute en soi-même, abstraction faite de l'intention, du motif de charité que saint Ignace n'énonce pas encore. Perfection de la sagesse, de la prudence, de la tempérance, de la force même. Tout est donc pesé, calculé, mesuré d'après la stricte vérité pratique, *media ad finem*. Et comment, sans une certaine mortification quasi continuelle et universelle? Chez qui use ainsi des créatures, la volonté est donc supérieure, de fait, à toutes les affections déréglées. Si telle est ma conduite, je règne, de fait, sur moi-même et sur toute chose.

— Bons sens élémentaire, mais déjà haute perfection :

... sagesse,  
... prudence,  
... tempérance,  
... force,

... *Et mihi res, non me rebus, subungere conor* (HORACE).

... Je suis maître de moi comme de l'univers (CORNEILLE).

Perfection de la justice encore, de la fidélité. L'homme qui n'use de tout que dans le pur intérêt de la fin dernière et dans la juste mesure de cet intérêt, n'est-il pas sans reproche, sans péché, même vénial, déjà établi, au moins par ses actes, dans la pratique du second degré d'humilité?

... justice.

.. pratique du second degré d'humilité,



— Triple objection de sentiment contre l'usage *tantum quantum*.

— Quant aux choses mêmes, à la vie présente, c'est en désespérer, s'en isoler, s'y rendre impropre.

— Mais cette perfection n'est-elle pas trop rebu-  
tante? Ne soulève-t-elle pas une triple objection de  
sentiment? Aujourd'hui surtout, il importe de la  
concevoir et de la résoudre.

N'envisager les choses de la vie présente que  
comme moyens et rançon de l'avenir éternel, n'est-  
ce pas s'isoler de cette vie, en « désespérer » (Vigny),  
s'y rendre inutile? Sophisme très ancien, car les  
impies disent du juste dans la Sagesse : *Quoniam  
inutilis est nobis* (2, 12). Sophisme très populaire de  
nos jours; mais pur sophisme. Et d'abord c'est se  
figurer l'ascétisme exceptionnel des anachorètes  
comme étant la loi commune, le seul christianisme  
conséquent. Mais en outre le chrétien, l'ascète, le  
saint lui-même, peuvent toujours, au moins par voie  
de *contemplation*, tirer parti des créatures dont, par  
hypothèse, ils s'interdiraient l'usage ou l'exercice  
personnel, des institutions ou industries humaines,  
par exemple : métiers, beaux-arts, commerce, politi-  
que, etc. Ils peuvent même y participer activement,  
parfois ils le doivent, sous la seule obligation de les  
rapporter à une fin supérieure. Serait-ce donc les  
méconnaître, les dédaigner injustement, les avilir?

— Non. C'est  
les maintenir  
dans la vérité  
et la gloire de  
leur rôle.

Non, c'est les maintenir dans la vérité de leur rôle  
et, par là même, dans sa gloire. Je les ravalerais au  
contraire, et moi-même avec elles, si j'en faisais ma  
fin, mon Dieu, ou plutôt si, ne les rapportant qu'à  
moi-même, je me faisais leur fin, leur Dieu.

— Quant aux  
personnes.  
Quoi, m'en ser-  
vir et non les  
servir!

— Mais les personnes! Est-ce qu'il n'y a pas  
quelque chose de peu généreux, de blessant, d'amer,  
dans cette idée de m'en servir, au lieu de les servir;  
de les exploiter pour moi au lieu de me dévouer  
pour elles? Quoi! les plus chères, celles que la nature  
m'enjoint d'aimer, un père, une mère, des frères,  
etc., ne seront que des instruments de mon salut  
personnel, qu'une sorte de marchepied pour monter  
au paradis! Ceux-là auraient-ils donc raison qui  
accusent le christianisme de n'être qu'un égoïsme  
transcendantal? — Sophisme encore, et combien  
répandu! Mais la réponse est aisée, admirable,

— Non. Le bon  
moyen pour me  
servir d'elles est  
de les servir;

triomphante. D'une part, le meilleur moyen de *me servir* des personnes pour mon salut, c'est précisément de *les servir*, de me dévouer pour elles, de leur sacrifier tout, hors Dieu et mon salut. — D'autre part, le premier service à leur rendre, c'est précisément de me servir d'elles selon l'esprit de la présente méditation; c'est « de les aimer du seul amour que demande la charité bien réglée; » c'est de n'en point faire ma fin, mon Dieu ou, plus exactement, plus pratiquement, de ne me point faire moi-même leur fin, leur Dieu. Me servir des personnes pour Dieu ou les exploiter pour moi-même, pour mon amour-propre ou ma joie, avec l'illusion de les aimer pour elles-mêmes et de me dévouer à elles : voilà le vrai dilemme pratique. Lequel des deux partis leur est le meilleur? Sainte Chantal n'a-t-elle pas bien servi son fils Celse Bénigne, quand elle lui a passé sur le corps pour se faire religieuse? En me servant des personnes pour ma fin dernière et la leur du même coup, je ne leur ôte pas mon affection vraie, ne les prive pas, à l'occasion de mes bons offices temporels; je les édifie et leur obtiens des grâces : quoi de mieux?

— Mais pour moi-même! Quelle vie me fait cette perpétuelle inquiétude de n'user de tout que pour mon salut, que dans l'exacte mesure où le demande mon salut, *tantum quantum*? Quoi! jamais un peu d'aisance, d'abandon, de laisser aller aux impressions du plaisir, aux simples mouvements de la nature! Toujours l'œil sur le tarif et la balance à la main! Le fameux duc d'Albe, à sa table royalement servie, faisait, dit-on, peser publiquement le pain qu'il mangerait et mesurer le vin qu'il boirait. Voilà l'image de mon existence entière! — Et voilà l'objection principale, éternelle, le cri de l'amour-propre et des sens. Que leur répondrai-je? — Qu'il le faut et que c'est la bonne façon de m'aimer; — que, pour moi, Jésuite, c'est ma règle, celle qui me prescrit une certaine dose, au moins, de mortification continue (Summar. XII); — qu'il ne s'agit pas de faire

...le bon moyen pour les servir est de me servir d'elles pour Dieu et mon salut.

— Quant à moi-même, contrainte perpétuelle.

— Or, il le faut; — c'est la règle (Summar. XII); — non calcul anxieux, mais simple attention à suivre ma conscience.

cent fois le jour tout un calcul pour établir à froid et méthodiquement la mesure précise dans l'usage de telle créature qui se présente; qu'il suffit de m'habituer à suivre en tout la dictée, le plus souvent rapide et spontanée, de ma conscience; à ne m'accorder aucune jouissance défendue ou excessive et présumée périlleuse, ou enfin qui ne se surbordonnerait pas, au moins virtuellement, à une intention surnaturelle; à me priver même quelquefois et à me contraindre par delà l'obligation stricte, pour assurer d'autant, par ces petites réactions volontaires, l'empire sur les créatures et sur moi-même, l'exercice, toujours obligatoire du *tantum quantum*; — par-dessus tout, qu'il faut porter allègrement cette contrainte nécessaire, et moins comme nécessaire que comme bienheureuse, *non ex tristitia aut necessitate* (2 Cor. 2, 7); qu'il faut faire cette vérité par amour et dans l'amour, *veritatem facientes in caritate*. Oui, elle sera douce à faire, parce que je la ferai par amour; elle me sera bienfaisante et bienheureuse, parce que, bien faite, elle augmentera d'autant mon amour pour Dieu.

— non resser-  
rement crain-  
tif, mais fidélité  
par amour.

— COLLOQUE :  
... avec  
de la vérité.

— Seigneur, je vois la vérité à propos des créatures qui m'entourent, personnes, choses, événements, situations et le reste. Je vois votre droit exclusif sur elles, votre dessein sur elles et sur moi : dessein d'amour, qui les met toutes à mon service dès que je veux les employer toutes au vôtre; dessein de sagesse et de justice, qui m'oblige, pour mon vrai bonheur, à les envisager telles qu'elles sont, à les estimer ce qu'elles valent, à en user uniquement pour leur fin qui est la mienne. Je la vois, cette vérité, je la confesse; mais il s'agit de la faire à l'encontre de ma pauvre nature qui arrête son regard aux créatures mêmes et son désir aux jouissances immédiates, infimes, qu'elle espère en tirer. Donnez-moi donc plus de courage, ô mon Dieu; augmentez en moi l'unique principe du courage, l'amour, votre amour! C'est lui qui me fera bien user de vos créatures, lui qui m'apprendra le secret de



l'allégresse dans le sacrifice, l'union généreuse et charmante des contraintes nécessaires avec la sainte et joyeuse liberté de vos enfants.

### III

#### Indifférence de volonté à l'égard des créatures

*Vérité à faire (à mettre, à établir) dans ma disposition habituelle et volontaire à leur endroit.*

Toutes les créatures que je rencontre, n'étant que pour ma fin dernière, ne valent moralement et pratiquement que par le rapport qu'elles ont avec cette fin. Voilà qui ne peut plus me faire doute. Or, chez plusieurs d'entre elles, ce rapport avec ma fin est inhérent à leur nature même, essentiel, immuable, visible dès le premier coup d'œil. Par nature, les unes s'harmonisent avec ma fin, par exemple, l'Institut de la Compagnie, les Règles; les autres s'opposent à ma fin; par exemple, les occasions prochaines du péché. Les unes sont donc essentiellement bonnes et désirables; les autres essentiellement mauvaises et à rejeter. Cela est simple, court et clair. Mais entre ces deux extrêmes se tiennent, comme dans un milieu vaste, une infinité d'êtres qui, par nature, ni ne favorisent ma fin, ni ne la combattent. Leur rapport, leur opposition ou harmonie à l'égard de ma fin, sera chose accidentelle, variable, déterminée par les circonstances, organes et ministres de la volonté de Dieu. Ainsi, telle situation personnelle, telle étude, tel emploi, tel séjour, telle société, telle disposition d'esprit, d'âme ou de corps. Tant que Dieu, par le ministère des circonstances, n'aura pas manifesté, créé même, le rapport actuel de tous ces êtres à ma fin, que sont-ils à l'égard de cette fin qui est mon tout? Ils sont neutres, indifférents. Et tant que dure cette neutralité, cette indifférence objective, que doit être, à leur endroit, non pas mon jugement : il

— PRÉLUDES

1) Objet précis de la méditation, état précis de la question.

— *Objet* : les créatures dont le rapport à ma fin (harmonie ou opposition) n'est ni essentiel ni encore déterminé par un signe de Dieu.

— *Question* : que doit être, à l'égard de ces créatures, ma

disposition habituelle de volonté?

Réponse :  
l'indifférence.

est tout fait; je dois les tenir pour ce qu'ils sont, pour neutres; — non pas ma conduite : elle reste libre par hypothèse, puisqu'ils ne sont encore pour moi ni le bien ni le mal; — mais ma disposition habituelle de volonté? — Saint Ignace répond d'un mot : *indifférence*; ni affection ni aversion *consenties*, moins encore *fomentées* : *indifférence*, à quoi l'on pourrait donner comme synonyme pratique : *détachement*. Et c'est là une conséquence nécessaire de tout ce qui précède : *Quapropter necesse est facere nos indifferentes erga res creatas omnes...*, etc. — Nous avons donc à méditer : d'abord la nécessité impérieuse de cette indifférence, ainsi sommairement décrite et suffisamment comprise déjà; — puis, à l'encontre des sophismes ou impressions contraires, sa nature vraie, intime, et ses avantages; — on dirait bien en deux mots : sa *rigueur* et sa *douceur*.

2) Lumière  
et courage!

— O mon Dieu, donnez-moi la claire vue de cette disposition de volonté, qui doit être la mienne, et le courage pour m'y mettre et m'y tenir!

— PREMIER  
POINT : Nécessité rigoureuse de cette indifférence.

1<sup>o</sup> Nécessité logique, rationnelle.

— Ces créatures étant encore indifférentes à ma fin, ma volonté doit leur être indifférente à elles-mêmes.

— Tout d'abord, cette disposition, cette indifférence habituelle de ma volonté, s'impose à moi comme une nécessité logique, rationnelle. Quoi de plus évident? — Dans ses dispositions habituelles, comme dans ses déterminations ou actes transitoires, ma volonté doit se régler sur la fin dernière et sur le rapport des objets à la fin dernière. Or, par hypothèse, les objets en question n'ont pas encore de rapport actuel et visible à ma fin dernière, ils y sont indifférents. Donc ma volonté habituelle doit les traiter comme indifférents, ou leur être indifférente : c'est tout un.

— Ces créatures étant encore sans valeur actuelle, je ne puis leur en prêter une par affection ou par aversion volontaires.

— La fin dernière vaut seule par elle-même; tout le reste n'a qu'une valeur de relation à la fin dernière. Or, dans l'hypothèse, la relation de tous ces êtres à la fin dernière n'apparaît pas encore, n'existe pas. Donc ils sont encore sans valeur. Donc je me tromperais de leur en prêter une par ma sympathie ou mon antipathie volontaire. Bref, indifférence

*objective* d'une part, indifférence *subjective* de l'autre : proportion logique, rationnelle; vérité de la disposition volontaire répondant à la vérité de l'objet.

— Mais insistons encore plus sur la nécessité pratique de l'indifférence. C'est un fait d'expérience élémentaire, que nos dispositions habituelles de volonté sont la préparation et la garantie normales de nos actes. Nos actes, ceux-là surtout qui demandent effort et courage, restent trop souvent en deçà de nos dispositions volontaires antécédentes; ils ne les dépassent quasi jamais. De là, deux conséquences, ou deux aspects de la même.

— Il m'est absolument et uniquement nécessaire de glorifier Dieu, de me sauver. — Pour glorifier Dieu, pour me sauver, il m'est nécessaire d'user habituellement des créatures selon l'intérêt de ma fin unique, ni plus ni moins, *tantum quantum*. — Pour user habituellement ainsi des créatures, il m'est moralement nécessaire de tenir ma volonté bien libre à leur égard, de n'y attacher par avance aucune affection ou aversion volontaire, c'est-à-dire, de m'y rendre habituellement indifférent de volonté. L'indifférence est donc la condition et la garantie normales du bon usage des créatures et, par suite, de ma fidélité à Dieu, de mon salut : *Necesse est*.

— Pour assurer le service de Dieu et mon salut, je dois de toute nécessité, disposer mon âme à ne se déterminer jamais par une affection déréglée (*Titre des Exercices. — Annot. I*). Mais comment m'assurer de ne me déterminer jamais par une affection de ce genre, si j'en entretiens volontairement une seule? — Par ailleurs, qui déroge à l'indifférence, même en un seul point, entretient, au moins sur ce point-là, une affection déréglée; il aime ou repousse une créature pour elle-même et sans égard à la fin dernière. Donc si je ne me fais indifférent, je vis dans un continuel péril de me déterminer par

2° Nécessité pratique.

Principe : mes dispositions habituelles de volonté préparent et garantissent seules mes actes.

Donc : a) L'indifférence prépare et garantit seule, en moi, le bon usage des créatures.

b) L'indifférence prépare et garantit, seule, en moi, l'absence de toute détermination par affection déréglée... donc, ma fidélité à Dieu.

... donc, mon salut.



des affections déréglées, de faillir au service de Dieu, de compromettre mon salut.

Exemples concrets : genre d'étude, emploi, séjour, etc.

— Précisons, concrétisons cette évidence déjà frappante. Soit, par exemple, un genre d'étude, une spécialité, un emploi, un séjour et autres choses semblables. Supposons que je nourrisse à l'endroit de quelqu'une d'entre elles une affection volontaire; qu'arrivera-t-il si, un jour, soudainement peut-être, l'obéissance ou les événements, organes de Dieu à leur manière, me refusent ce que j'aime ou m'enjoignent de l'abandonner? S'agit-il d'une répugnance volontairement entretenue? Où en serai-je quand je me verrai mis en demeure d'accepter ce qui me répugne? Sacrifice ou résignation ne s'improvisent guère dans la pratique; on ne retourne point ainsi, à commandement, à point nommé, sa volonté, son cœur. Donc c'est risquer tout que de ne les pas maintenir libres, indifférents, pour tout dire. Donc cette indifférence habituelle de volonté, ce détachement habituel du cœur sont nécessaires au bon usage des créatures et, par suite, au service de Dieu, au salut. *Necesse est.*

— On n'improviser pas à point nommé les sacrifices ou les acceptations.

8° Nécessité universelle — indifférence étendue à tout.

— Nécessité logique, nécessité pratique, nécessité universelle, indifférence étendue à tout, *circa res creatas omnes*. Elle ne comporte pas plus d'exceptions que l'ordre essentiel lui-même; rien n'y échappe, comme rien n'échappe au plan de Dieu. Ici encore, et à considérer les choses en général, point de doute possible. *Nemo potest duobus dominis servire* (Luc. 16, 13). Or, tenir tout ensemble à Dieu et à une seule créature pour elle-même ou, plus réellement encore, pour soi-même, c'est entreprendre de poursuivre deux fins dernières, de servir deux maîtres, deux dieux. Mais en outre, qu'est-ce que nourrir volontairement un seul désir ou une seule répugnance en écoutant la nature et oubliant la fin dernière? C'est nourrir une affection déréglée. Or, une seule affection déréglée peut suffire au péché, même grave, et un seul péché grave à la réprobation, tout comme une seule impru-

... on ne peut poursuivre à la fois deux fins dernières :

... on risque trop si l'on nourrit une seule affection déréglée.

dence peut causer la maladie, et une seule maladie, la mort. L'âme n'est donc en sûreté que si elle se fait indifférente à toutes les créatures, sans exception. *Necesse est facere nos indifferentes circa res creatas omnes.*

— Le principe est évident; le détail sera inexorable. Entrons-y courageusement à la suite de saint Ignace. — Il nous veut indifférents de volonté entre la *santé* et la *maladie*. La santé, pour un Jésuite, ce n'est pas seulement le bien-être; c'est la joie de se sentir fort, actif, utile. Et la maladie? Et l'infirmité durable? Avec la souffrance ou, tout au moins, le malaise, n'est-ce pas l'inaction, l'impuissance, l'humiliation de n'être plus rien, l'impression de n'être qu'une non-valeur, qu'un fardeau? N'importe! L'une et l'autre étant, de soi, indifférentes à ma fin, je ne *voudrai* pas plus l'une que l'autre; il le faut, *necesse est*. — Autre objet, *longue vie* ou *prompte mort*. Longue vie, cela veut dire une œuvre menée à terme, une carrière fournie, une trace laissée peut-être. Prompte mort, cela veut dire, au sens humain, avortement. N'importe! La fin dernière s'accommode de l'une comme de l'autre et il faut que, par avance, ma volonté s'en accommode aussi, *necesse est*.

— Voici maintenant, en regard, la *richesse* et la *pauvreté*. Allons au pratique. Pour un Jésuite, la richesse ne peut être que la largeur facile, régulière, assurée, de la vie commune, ou bien encore l'abondance des livres, des instruments de travail. La pauvreté serait le dénûment effectif, les privations inévitables, la vie précaire, au jour le jour, celle du missionnaire en pays tout neuf, de l'apôtre en pleine persécution. Consultons la fin dernière. Ces deux situations lui sont indifférentes : qu'elles le soient donc aussi à ma volonté! *Necesse est*. — Et que le soient pareillement l'*honneur* et l'*ignominie*! L'honneur, c'est-à-dire, la situation d'un homme couru, apprécié, estimé dans la Compagnie et au dehors; — l'*ignominie*, c'est-à-dire, dans l'ordinaire et sans

— En détail,  
indifférence

... à la santé,

... à la vie,

... à la richesse  
(ce qu'elle peut  
être pour nous),

... à l'honneur,

compter même les grandes humiliations toujours possibles, un succès habituellement médiocre, l'obscurité, la situation d'un homme réputé du commun, perdu dans la foule. Quelle différence pour la nature ! Mais quelle indifférence quant à la fin dernière ! Est-ce même assez dire, et la fin dernière ne s'accommode-t-elle pas mieux de l'ignominie que de l'honneur, de la pauvreté que de la richesse ? Du moins, soyons indifférents.

... à quoi que  
ce puisse être.

— *Et consequenter in cæteris omnibus* ; il en va de même pour tout. L'emploi, le séjour, les compagnons, la vie entière enfermée dans un même lieu et une seule fonction, dans une classe ou un confessionnal, par exemple ; ou bien, tout au contraire, promenée brillamment d'œuvre en œuvre et de théâtre en théâtre ; mes idées personnelles en tout ordre, doctrinal, pratique, politique, ou tout au moins la liberté de les enseigner, de les appliquer, de les afficher : choses indifférentes que tout cela, puisqu'elles le sont, par elles-mêmes, au regard de la seule qui compte, de ma fin. Et puisqu'elles y sont indifférentes, je dois leur être indifférent, *necesse est*.

— Voir courageusement,  
sentir profondément cette  
nécessité impérieuse de l'indifférence.

— Oh ! n'ayons pas peur de sentir, et jusqu'au fond de l'âme, l'impérieuse, la rigoureuse nécessité de cette indifférence universelle. Tout-à-l'heure, la douceur viendra ; mais, dût-elle ne jamais venir en ce monde, avertissons-nous, convainquons-nous, pénétrons-nous de la force des choses qui nous imposent inexorablement, à l'égard de toute créature, le détachement préalable et habituel de la volonté, du cœur. Sans lui, sans l'indifférence, nul espoir de perfection ; tout à craindre pour le bon usage des créatures, pour la fidélité à Dieu, pour la vocation, pour le salut. Regardons fixement cette nécessité inéluctable et dont Dieu même ne peut nous donner dispense. Avec son aide, assurons-nous cette énergie calme de l'homme résolu, déterminé, qui s'est dit une fois pour toutes : « Il le faut ». C'est difficile, c'est douloureux. Et quand ce le serait bien plus encore ? *Il le faut*. Impossible d'hésiter, de regarder



à droite ou à gauche, pour chercher quelque échappatoire; il faut en passer par là, *il le faut*. Tais-toi nature! Tu n'as pas voix au conseil : ou plutôt il n'y a pas conseil, parce qu'il n'y a pas ombre de doute. La fin dernière a seul droit de parler, et c'est elle qui dit : *Il le faut*. — Mon Dieu, mon Dieu, lumière et courage pour voir cette *vérité* et pour la faire!

— C'est la ruse habituelle du démon de nous faire envisager l'indifférence par son côté purement négatif et *privatif*, de donner au détachement une face sévère, effrayante, « hideuse, » dirait Bossuet. Ecartons le fantôme, voyons la vérité tout entière. Elle porte en elle-même de quoi nous défendre le cœur.

Qu'est-ce donc, au vrai, que l'indifférence?

— L'insouciance de l'idiot, du blasé? — Non. Dégradation suprême. La royauté de la fin dernière nous élève; elle ne nous dégrade pas.

— La politique mesquine de l'épicurien modérant ses désirs pour s'épargner les mécomptes, voulant goûter un peu de joie et n'y pas compter?

Non. L'indifférence est une sagesse généreuse, et nullement un calcul égoïste.

— La prétendue impassibilité du stoïque niant la douleur; ou, ce qui revient au même, la brutalité du sauvage chantant, sur le bûcher, sa chanson de mort? — Non. Mensonge à la nature des choses : la douleur est la douleur, comme la joie est la joie; un soufflet est un soufflet, comme une caresse est une caresse. Mensonge à la nature humaine : l'homme sent, il souffre, il jouit. Jésus-Christ, l'Homme parfait, s'est avoué triste à en mourir. L'indifférence ne méconnaît aucune vérité; elle est elle-même la vérité. Qu'est-elle donc?

— Le dépit boudeur du découragé, du sceptique, de l'*ironiste* qui se targue de passer parmi les choses et les hommes.

— SECOND POINT : nature vraie de l'indifférence, — son prix, — sa douleur.

1° Ce que n'est pas l'indifférence :

a) l'insouciance,

b) l'épicurisme pratique,

c) l'impassibilité stoïcienne, double mensonge :

... à la nature des choses,

... à celle de l'homme,

d) le dépit jouant la froideur ou l'ironie,

La raillerie au front, le deuil au cœur, armé  
Du rire, masque pris pour traverser le monde,  
Comme on traverse un lieu suspect ou mal famé.

Non, l'indifférence n'a rien de commun avec cette autre grimace de vanité.

e) l'insensibilité,

— Serait-elle l'insensibilité, la mort des impressions naturelles? — Non, car elle ne détruit pas la nature; non, car elle ne gît pas dans le sentiment, mais dans la volonté, *ita ut non velimus*. Il est vrai que, à force de s'établir dans l'indifférence de volonté, on amoindrit la vivacité de l'impression naturelle; que, par une longue habitude de maîtriser la sensibilité, on tendrait à la rendre elle-même indifférente. Mais y arriverait-on jamais? En tout cas, ce n'est point là ce qu'on nous demande. L'indifférence de volonté peut se rencontrer avec les impressions contraires les plus vives; elle n'en est que plus méritoire, au moins actuellement. Notre-Seigneur, au jardin, a-t-il manqué d'indifférence?

f) Le vide et la mort du cœur.

— Bref, la nature et le démon conjurés nous présentent l'indifférence comme l'extinction des désirs, des affections légitimes et naturelles, comme le vide et la mort du cœur. Odieux mensonge. Le cœur des grands indifférents, des saints, n'a-t-il pas battu à rompre leur poitrine? Voyez saint Stanilas Kostka, saint François Xavier, saint Philippe de Néri. Le Verbe, en s'incarnant, a daigné prendre un cœur d'homme : était-ce pour éteindre le cœur de l'homme? Son cœur à lui, le Sacré-Cœur, était-il, ici-bas, vide et mort?

2° Ce qu'est l'indifférence :

— L'indifférence, vide et mort du cœur! Mais c'est précisément le contraire; c'est le cœur plein d'un amour dominant, qui exclut les amours incompatibles avec lui-même, et se surbordonne à lui-même tous les autres; le cœur plein d'une vie qui élimine les éléments morbides et s'assimile les éléments sains. Vide et mort du cœur! Mais tout d'abord cela ne se peut pas, c'est pure chimère,

.. Notre e-prit, jusqu'au dernier soupir,  
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,

... toujours une  
préférence do-

et, dès lors, l'indifférence pour tel objet ne peut

naître que de la préférence donnée à un autre ; on ne saurait être indifférent à tous les objets absolument et sans exception : on ne saurait l'être qu'à *tous moins un*, moins l'objet qu'on préfère à tous, et par cela même qu'on le préfère.

minante, un amour qui élimine ou se subordonne tous les autres ;

— Voilà qui se vérifie dans l'ordre de la sensibilité. Tout sentiment vif, toute passion *actuelle*, amour, désir, crainte, espoir, joie ou douleur profondes, suspend *actuellement* les autres passions, on les tire à soi, les enrôle à sa suite, à son service. Il en ira de même dans l'ordre de la volonté. Si je veux énergiquement et habituellement une chose, je cesserai de vouloir les autres ou je ne les voudrai plus que dans l'intérêt de celle-là. Et comme les passions secondaires n'auront pu s'éclipser que devant la passion régnante, les volontés accessoires ne pourront être éliminées ou asservies que par la volonté qui domine tout. C'est le fait universel et l'expérience quotidienne : l'indifférence ne peut naître que d'une préférence, et ici, la cause et l'effet sont tellement inséparables, qu'on peut, sans erreur, les identifier dans le langage pratique et dire : l'indifférence n'est et ne peut être qu'une *préférence* ; l'indifférence à toute créature, *circa res creatas omnes*, n'est et ne saurait être que la préférence donnée à Celui-là seul qui prime toute créature, au Créateur, à Dieu. Vivre dans l'indifférence volontaire, habituelle, qu'on me demande, c'est vivre dans l'habitude volontaire d'aimer Dieu pratiquement par-dessus toutes choses, de préférer Dieu à tout.

... ici, la disposition volontaire, habituelle, de préférer Dieu à tout ; l'amour de Dieu par-dessus tout.

— Pour nous en convaincre mieux, entrons dans quelques détails. — Comment me faire, dans une juste mesure, indifférent aux personnes ? Impossible si Dieu ne m'est plus cher que toutes et ne suffit à mon cœur, si je ne goûte et ne pratique, au moins dans mes tendances volontaires, la forte parole du Maître : *Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus, et qui amat filium aut filiam plus quam me, non est me dignus* (Mat. 10, 33).

— Vérification de détail. Indifférence aux personnes,



... à toute la création visible

— Comment me faire indifférent à la création visible, si je n'ai au cœur l'amour dominant de la Beauté invisible; si je dis à Dieu par ma volonté sincère : *Quid mihi est in cælo, et a te (extra te) quid volui super terram?*

... au séjour, à la société, etc.

— Comment me faire indifférent au séjour, à la société ou à la solitude s'il ne me suffit de trouver partout Dieu, mon souverain amour? — Comment l'être, autant qu'il convient, aux études et aux curiosités purement humaines, aux doctrines et aux opinions libres, si je ne mets au-dessus de tout la science de Dieu, la science garantie par Dieu, la science utile à la gloire de Dieu? — Comment vivre dans la disposition habituelle d'accepter du même cœur toutes les situations, tous les emplois, tous les événements, les succès ou les insuccès, la maladie comme la santé, la mort comme la vie? Il n'est qu'un moyen : aimer en tout et plus que tout la Sainte Volonté de Dieu, m'en contenter, en faire, comme Notre-Seigneur, le pain suffisant de mon âme : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus...* (Joan. 4, 34).

— En tout, l'indifférence est la disposition habituelle d'aimer Dieu par-dessus toutes choses;

— Donc, ensemble ou détail, tout le dit et le proclame : point d'indifférence aux créatures, qu'à raison et à proportion de la préférence donnée à Dieu. Nous établir dans l'indifférence habituelle envers les créatures, c'est nous établir dans l'habitude volontaire d'aimer Dieu plus que toutes les créatures. Voilà ce que saint Ignace nous demande, ni plus ni moins. — Ni *moins*, car tel est l'ordre essentiel; — Ni *plus*, car il ne nous enjoint nullement de n'aimer pas les créatures. — Quoi donc? — De ne les point aimer pour elles-mêmes; de ne point les adorer, et moi-même en elles; de les aimer toutes en Dieu et Dieu en elles, selon sa très sainte et divine Volonté (*Summar.* 17). L'amour de Dieu n'élimine pratiquement que ceux qui lui sont réfractaires et irréductibles par nature, les convoitises, par exemple; ou ceux qui lui feraient accidentellement concurrence, échec; tels, dans certaines occa-

... rien de moins,  
... rien de plus.

sions, celui de la famille, du séjour, de l'emploi. Hors de là, il conserve toutes les affections naturelles, il les élève et les consacre en se les rendant sujettes, vassales, tributaires. Avec lui, rien n'est perdu de ce qu'il fait bon garder.

— Connaissant mieux l'indifférence, nous pouvons mieux l'apprécier désormais. Or, quel n'en est pas l'avantage, le prix ! On ne finirait pas de le méditer. — Elle nous élève à la plus haute *indépendance* possible, à la seule possible, non pas égale à celle de Dieu, mais semblable. Dieu n'a besoin que de Lui-même ; l'indifférent n'a besoin que de Dieu. — Elle fait la liberté de notre mouvement vers la perfection et vers les âmes, de notre vie intérieure et de notre dévouement apostolique ; donc elle nous garantit, et nous garantit seule, la double fin de notre vocation. — Elle seule fait le religieux sincère, droit, conséquent avec lui-même, le Religieux paisible dans l'âme, content de soi et, par suite, de son état. Hélas ! hélas ! n'est-ce pas surtout par l'expérience du contraire qu'il m'est trop aisé de m'en convaincre ? *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?*... (Ps. 42, 5) — Elle seule fait le Religieux égal et constant dans la dignité de son attitude. — N'est-elle pas le germe immédiat et inépuisable de mille vertus ? Sans effort, sans cesser d'être elle-même, ne devient-elle pas, selon les occasions, obéissance, résignation, conformité à la volonté divine, docilité, mansuétude et le reste ? Et ce n'est pas merveille puisqu'elle est détachement, abnégation, disons le mot, humilité, second degré d'humilité.

— Oui, avantages sans nombre, sans prix. Voici pourtant celui où il faut insister, celui qui renferme et domine à la fois tous les autres. Si elle est fille de l'amour divin, elle en est aussi, et bien réellement, la mère. Lui seul peut la faire naître, mais elle seule peut le faire grandir.

L'amour de préférence, que nous commençons d'avoir pour Dieu, est seul capable d'introduire en

3<sup>o</sup> Ce que vaut l'indifférence, ses avantages :

... indépendance,

... liberté de la perfection, de l'apostolat,

... droiture, dignité, paix, égalité, bonheur de la vie religieuse ;

... toutes les vertus en germe immédiat,

... second degré d'humilité,

— mais, par-dessus tout, progrès dans l'amour de Dieu.

... l'indifférence, fille et mère de cet amour.

nous l'indifférence aux créatures; mais l'indifférence aux créatures peut seule élargir nos âmes et les ouvrir toutes grandes à l'invasion croissante de l'amour de Dieu. On ne fait le premier pas dans l'indifférence qu'en vertu d'un amour initial, d'une préférence initiale et imparfaite encore que l'on a pour Dieu; mais on ne se maintient, mais on n'avance dans la voie d'un amour plus parfait, d'une préférence plus absolue, qu'en se maintenant, qu'en avançant dans le détachement habituel, dans l'indifférence habituelle de volonté à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu. L'indifférence est la vérité mise dans nos dispositions volontaires et habituelles, et elle ne peut y être mise que par une première impulsion de charité; *veritatem facientes in caritate*; — mais la persévérance et le progrès dans la charité ne sont possibles que moyennant la persévérance et le progrès dans l'indifférence. Par là seulement nous réaliserons le vœu de saint Paul : *Crescamus in illo, per omnia, qui est caput, Christus*. — Cercle vicieux peut-être? — Nullement. Entre l'amour de Dieu et l'indifférence, entre la charité et la vérité, il n'y a qu'influence mutuelle, action mutuelle et croissante comme entre la grâce et la fidélité, entre la vie et la nourriture. La grâce précède, la fidélité suit; mais elle maintient et augmente la grâce. Pour se nourrir, il faut vivre; mais, pour conserver et fortifier sa vie, on a besoin de se nourrir.

Entre elle et lui, influence mutuelle et progressive.

— Vérifications et application personnelles.

— Interrogeons-nous donc loyalement. Aimons-nous Dieu, aimons-nous Jésus-Christ, autant que nous le devrions, autant que nous le voudrions? Sommes-nous arrivés, touchons-nous du moins à cet idéal du Jésuite : *Servire multum Deo Domino nostro, ex puro amore?* (Reg. ad sentiendum, 18) — Non, hélas! — Et pourquoi? — Parce que nous aimons trop quelque autre objet, nos aises, nos idées, notre gloriole, notre indépendance et tout ce qui les intéresse; parce que nous entretenons, plus ou moins sciemment et volontairement, quelque

Pourquoi n'aimons-nous pas assez Dieu?



affection déréglée; en un mot, parce que nous ne sommes pas assez indifférents. — Et désormais voulons-nous progresser dans l'amour de Dieu, croître en Jésus-Christ de toutes manières? — Oui, certes, — Eh bien! le moyen est simple, la condition est unique, indispensable. Bannissons de notre volonté cet amour de la créature qui fait échec au souverain amour; jetons à la porte cette idole qui fait de notre cœur une sorte de temple mixte, partagé entre la créature et Jésus-Christ. Jésus-Christ, mon unique Seigneur, me dit comme à l'Evêque de Laodicée, en lui reprochant sa tiédeur : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum, ut locuples fias* (Apoc. 3, 18). Cet or pur, éprouvé par le feu, cette richesse, la seule véritable, n'est-ce pas la charité, l'amour de Dieu? Mais elle s'achète, elle se paye. Comment? Par le sacrifice des affections déréglées, par l'indifférence. Est-ce trop cher? L'homme qui découvre un trésor dans un champ, vend tout le reste pour acheter le champ et, du même coup, le droit sur le trésor. Et moi, pour acquérir un plus grand amour de Dieu, ne vendrai-je pas allègrement toutes les créatures, avec les pauvres petites joies que je pourrais en attendre? — Oui, c'est l'évidence : pour mieux aimer Dieu, il faut nous faire indifférents, *neccesse est*.

Voulons-nous  
l'aimer davan-  
tage?

Faisons-nous  
indifférents.

Nécessité nouvelle, transcendante, qui domine et embellit toutes les autres, qui fait la plus haute valeur de l'indifférence et son engageante douceur. Oui, l'amour de Dieu nous payera de tout le reste. Pour aimer Dieu, faisons-nous indifférents : *Neccesse est facere nos indifferentes*.

— Et pour mieux nous y décider, voyons nettement, d'un dernier regard, les moyens pratiques de nous faire indifférents, d'arriver au détachement habituel de la volonté. Or, il y en a trois. — Avant tout, Dieu aidant, ne nous déterminons jamais par une affection déréglée. — Mais quoi? N'est-ce point là le fruit même de l'indifférence, et ne rencontrons-nous pas de nouveau le risque d'un cercle vicieux?

— Comment?

Trois moyens :  
1° ne point  
nous détermi-  
ner par affec-  
tion déréglée.  
(Qu'il n'y a  
point là de cer-  
cle vicieux.)

— Non vraiment. Quel est le fruit de l'indifférence? L'habitude et, par suite, la certitude morale de ne nous déterminer jamais que d'après la fin dernière, que selon Dieu. D'autre part, une habitude ne s'acquiert que par la répétition de ses actes, et pour nous faire habituellement indifférents, avant de l'être dans toute la force et la gloire du terme, il faut nous comporter bien des fois comme si nous l'étions déjà. Chaque détermination légitime, chaque acte de préférence pratique donnée à Dieu, chaque victoire particulière sur les séductions de la créature, est pour établir, affermir et enraciner notre volonté dans l'indifférence habituelle, et, pour atteindre ce but, il n'est que cela. — Que faire encore? Si nous avons conscience de quelque affection mal ordonnée, ne la caresser pas par les complaisances volontaires du souvenir, de l'imagination, du rêve, du cœur. Quelle imprudence de fortifier en nous le rival de Dieu, de son amour! — Enfin, rappelons-nous l'esprit de l'*Annotation XVI*, cet esprit de réaction généreuse que saint Ignace développera plus tard, mais qu'il n'hésite pas à nous offrir comme disposition excellente à la retraite même.

Loin d'entretenir en nous telle ou telle affection déréglée dont nous aurions conscience, renions-la dans l'âme, contrarions-la, frustrons-la de fait et au delà même du nécessaire; prions Dieu de nous y aider en la frustrant et la contrariant lui-même; il le fera mieux que nous. A ce prix, nous achèterons l'habitude de l'indifférence, le progrès dans l'amour de Dieu, de Jésus-Christ.

— COLLOQUE:  
L'indifférence  
par amour et  
pour croître  
dans l'amour.

— Et voilà matière à notre colloque final, à un acte de la charité la plus parfaite, à un *Suscipe* loyal, fervent. *Quid mihi est in cælo, et a Te quid volui super terram?... Sume, Domine, et suscipe... Da mihi tuum amorem et gratiam, nam hæc mihi sufficit.*

2<sup>o</sup> ne pas caresser l'affection déréglée;

3<sup>o</sup> la contrarier même *in licitis*, et prier Dieu de la contrarier malgré nous.

## IV

Jésus-Christ modèle dans la pratique  
du fondement*Méditation complémentaire, facultative.*

— Quand on nomme simplement Notre-Seigneur, on vise sa Personne et, sa Personne étant divine, on ne peut dire simplement et absolument : Notre-Seigneur est une créature. Mais si, par une abstraction permise, on considère isolément sa sainte Humanité, il reste vrai qu'elle est créée comme la nôtre. Son corps, formé du sang virginal de Marie, vient par elle, du premier homme, du limon primitif, de Dieu créateur. Son âme est, comme la nôtre, œuvre immédiate de Dieu. En somme, son Humanité est, envers Dieu, dans les mêmes relations de dépendance que la nôtre, et sa vie terrestre nous est le modèle de ces relations parfaitement soutenues, de cette *vérité faite dans l'amour*.

— Représentons-nous donc Jésus-Christ sur terre, priant pendant la nuit : *Erat pernoctans in oratione Dei* (Luc. 6, 12). Agenouillons-nous en arrière et un peu obliquement, de manière à le voir prier.

— Demandons par lui, le véritable esprit de créature, l'esprit pratique d'adoration et de dépendance filiales.

— *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum* (Joan. 4, 23).

— Or, le voici, l'adorateur parfait. Il connaît le Père comme je ne saurais le connaître, comme il en est lui-même connu : *Sicut novit me Pater, et ego agnosco Patrem* (Joan. 10, 15). Pour moi, c'est l'impossible. Ce qui ne l'est pas, c'est de travailler toujours à connaître Dieu moins mal, pour l'adorer moins mal; c'est d'imiter Jésus-Christ en appliquant, comme Lui, toutes mes puissances humaines

— PRÉLUDES.

1) La sainte Humanité de Notre-Seigneur créée comme la nôtre,

... dépendante comme la nôtre.

2) Jésus-Christ en prière,

3) L'esprit d'adorateur, de serviteur.

— PREMIER POINT : Jésus-Christ et la fin de l'homme.

— Adoration en esprit et en vérité, — adoration adéquate à l'objet.

à méditer Dieu, à l'adorer. *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (Ps. 83, 3). *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* (Ps. 34, 10).

— Louange intime, publique.

Jésus-Christ homme loue Dieu, le glorifie de cœur et de bouche, *opportune, importune* — mais est-ce jamais inopportun? — *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ* (Matt. 11, 25). Il l'annonce, le publie, le rend célèbre sur terre. *Manifestari nomen tuum hominibus* (Joan. 17, 6). *Ego te clarificavi super terram* (Ibid. 4). Il l'exalte à ses propres dépens, lui renvoyant tout l'honneur de sa doctrine, de ses actes, de ses miracles, de sa sainteté. *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me* (Joan. 7, 16). *Verba quæ ego loquor vobis a meipso non loquor; Pater vero in me manens, ipse facit opera* (Joan. 14, 10). *A meipso facio nihil, sed sicut docuit me Pater, hæc loquor* (Joan. 8, 28). *Quid me vocas bonum? Nemo bonus nisi solus Deus* (Luc. 18, 19).

— Respect.

Jésus-Christ homme respecte son Père : en Lui-même et dans son commerce direct : *qui, in diebus carnis suæ, preces supplicationesque... cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia* (Hebr. 5, 7), — dans son Temple, d'où il chasse les vendeurs. *Zelus domus tuæ comedit me* (Joan. 2, 17), — dans ses représentants officiels, même indignes : *Super cathedram Moysi sederunt scribæ et Pharisei. Omnia ergo quæcumque dixerint vobis servate et facite* (Matt. 23, 2, 3).

— Service.

Jésus-Christ homme sert Dieu parfaitement : pour l'amour de son Père, il fait parfaitement la vérité, toute vérité. Il n'est venu que pour cela. *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr. 10, 9). *Quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (Joan. 6, 38). Il ne cherche que cette volonté, non sa propre volonté d'homme. *Christus non sibi placuit* (Rom. 15, 3). *Quæ placita sunt ei facio semper* (Joan. 8, 9). *Non quero voluntatem meam, sed voluntatem ejus*



qui misit me (Joan. 5, 30). Il s'y porte de toute son ardeur. *Baptismo habeo baptizari, quomodo coartor usquedum perficiatur!* (Luc. 12, 50). Et quel baptême! La croix, la mort. Malheur à qui l'en détourne! *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum!* (Joan. 18, 11). — Jésus-Christ vit de faire la volonté de son Père. *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus* (Joan. 4, 34). — En tout, il s'unit à la volonté divine; tantôt par une adhésion joyeuse : *Ita Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* (Mat. 11, 26); tantôt par une résignation héroïque : *Verumtatem non mea voluntas, sed tua fiat* (Luc. 22, 41).

Jésus-Christ n'a point à sauver son âme; il ne peut la perdre; elle possède déjà Dieu, elle voit Dieu. Néanmoins, parce que c'est l'ordre, parce que nous avons besoin de cet exemple, il fait tout comme s'il avait à conquérir ce qu'il possède, à défendre ce qu'on ne peut lui ôter. Il n'a pas à se combattre; et pourtant il s'humilie et se mortifie. (Baptême au Jourdain, jeûne au désert, tentation permise et repoussée.) Il est l'innocence même : *Bene omnia fecit* (Marc. 7, 37). *Quis ex vobis arguet me de peccato* (Joan. 8, 46) et cependant il fait pénitence, il accumule bonnes œuvres sur bonnes œuvres, mérites sur mérites.

— Jésus-Christ homme est, parmi les créatures de Dieu, ce que fut le premier homme au paradis terrestre, mais avec de bien autres lumières et un bien autre cœur. Et comme il emploie à la glorification du Créateur tous ces êtres qui ne sont ni le Créateur, ni lui-même!

Il les contemple. Il voit, comprend, goûte le monde, en philosophe et en artiste incomparables : n'est-il pas de nécessité, l'un et l'autre? Il voit, comprend, goûte le monde en toute vérité, en toute pureté. C'est pour lui surtout que *invisibilia ipsius* (Dei)... *per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur* (Rom. 1, 20). C'est lui qui, mieux que per-

— Jésus se comporte comme s'il avait à sauver son âme.

— SECOND POINT : Jésus-Christ et les créatures, le second Adam.

— Il les contemple.

sonne, voit Dieu dans toutes les créatures et toutes les créatures en Dieu. Qu'on aurait de sainte joie à faire avec lui la contemplation *ad amorem*! — ne l'a-t-il pas souvent faite? — à réciter avec lui, en union de sa divine intention, quelques versets au moins du *Benedicite omnia opera Domini Domino*! Récitons-les, en le priant de nous prêter son Cœur. Chantons à Dieu, avec lui, l'hymne de la création.

— Il en use.

— Il *use* des êtres créés; il en use en toute mesure, *tantum quantum*, en tout empire sur elles et sur lui-même, en toute perfection, avec une aisance et une sûreté magnifiques. Au commencement, la Sagesse incréée et créatrice, le Verbe, se jouait à travers le monde, c'est-à-dire, que, sans effort ni erreur, il ordonnait et disposait tout, *cuncta componens... ludens in orbe terrarum* (Prov. 8, 30, 31). Voici que maintenant, dans cette Humanité, qui est personnellement sienne, la Sagesse incarnée, le Verbe incarné, se joue encore parmi les choses, ajustant les moyens à la fin, les fins inférieures à la fin suprême, avec une force et une suavité merveilleuse : *Attingit enim a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (Sap. 8, 1). A travers les créatures qui l'environnent, Jésus-Christ passe, il *évolue* en Maître et, tout ensemble, en artisan uniquement préoccupé de son œuvre unique. Il choisit, prend ou écarte, avec un discernement parfait, une justesse exquise et une indépendance souveraine. Sa conduite n'a qu'un motif et qu'une mesure : la volonté de son Père, la gloire de son Père. Librement et sans attache, mais simplement et sans façon, il use des choses agréables quand elles se présentent : d'une hospitalité riche (Simon, Zachée, Lazare); — de la consolation que lui donnent — si rarement hélas! — le bon vouloir, la foi, la reconnaissance, l'amour de quelques âmes. Il repoussera la royauté que veut lui donner la foule, comme il a refusé les œuvres du tentateur. Il usera héroïquement et triomphalement des créatures les plus répugnantes au sens humain, des

liens, des fouets, des clous, du fiel, des opprobres, de la mort.

— Comme il use des créatures, il en accepte la privation; il s'en prive même spontanément pour la gloire de son Père. Il est pauvre par choix, sans capital, sans domicile qui lui appartienne, sans autres moyens de subsistance que son travail à Nazareth et la charité des bonnes âmes durant son apostolat. Il jeûne, il veille. Il se passe (non sans en souffrir) des consolations humaines, au jardin, il se passe des consolations divines sur la croix. La volonté du Père lui suffit, *meus cibus est*.

— Il s'en passe ou s'en prive.

Et dans ce parfait usage des créatures, y a-t-il, à leur égard, ombre de mépris, d'exploitation égoïste? Au contraire. Jésus-Christ honore, comme œuvre de son Père, tout ce qui n'est pas opposé au Père, tout, hormis le péché et la convoitise. Il se sert des personnes pour glorifier Dieu : mais en cela même, il les sert merveilleusement. Comment se sert-il d'elles? Comment glorifie-t-il son Père à leur occasion? En se dévouant, en se sacrifiant, en s'immolant pour elles, avec une entière abnégation, une entière humilité... *Circuibat... curans omnem languorem et omnem infirmitatem*. (Mat. 9, 35). *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare et dare animam suam redemptionem pro multis* (omnibus) (Mat. 20, 28). *Ego autem in medio vestrum sum sicut qui ministrat* (Luc. 22, 27). *Et animam meam pono pro ovibus meis* (Joan. 10, 15). C'est là son mandat : *Hoc mandatum accepi a Patre meo* (Ib. 18); c'est par là, de cette façon, que son Père entend qu'il se serve des créatures, par là que son Père se tient glorifié, pour cela que son Père l'aime : *propterea diligit me Pater* (Ibid. 17). Ainsi, d'une part, il ne se sert d'elles qu'en les servant; d'autre part, en se servant ainsi d'elles, en les faisant, par son intention très pure, servir uniquement à la gloire de son Père, il les sauve, il leur donne la vie éternelle. *Et ego vitam æternam do eis* (Joan. 10, 28). *Ego veni ut vitam habeant et*

— En se servant d'elles, il les honore et les sert elles-mêmes :

... les personnes.

*abundantius habeant* (Ibid. 10). En se servant d'elles pour glorifier Dieu, il les élève jusqu'à lui-même, jusqu'à Dieu même; il les fait *divinæ consortes naturæ* (2 Petr. 1, 4). A ce compte, se plaindra-t-on qu'il ne les serve pas, qu'il ne les aime pas finalement pour elles-mêmes?

... les êtres  
inférieurs  
à l'homme.

Quant aux *créatures inférieures*, s'il les domine de toute la hauteur de sa volonté libre, où voit-on qu'il les dédaigne en elles-mêmes et surtout qu'il les ravale? Tout au contraire, il les relève et les maintient à leur vrai rang d'honneur, il respecte et consacre leur dignité naturelle, qui est toute à servir la fin dernière. Il fait plus : il leur donne une place et un rôle dans son œuvre surnaturelle, dont elles ne peuvent, du reste, avoir l'intelligence et le bénéfice senti. L'eau et l'huile deviennent matière de ses sacrements, véhicules de la grâce; le pain et le vin deviennent espèces sensibles de sa propre chair. Toutes les beautés de la nature et de l'art sont admises, invitées même, à l'honneur de décorer ses temples et de rehausser son culte. Au contact de Jésus-Christ, tous les êtres qui nous entourent se transforment en instruments de notre sanctification, de notre élévation surnaturelle, de notre union béatifique à Dieu. Jésus-Christ ne méprise, ne hait, ne repousse que le péché. Il accepte, il adopte, il embellit tout le reste; il l'enrôle et le consacre au service de l'œuvre divine. Lui seul pouvait faire tant pour honorer la créature, et nous voyons qu'il l'a fait.

— Toute la  
création enrô-  
lée dans l'œu-  
vre surnaturel-  
le.

— TROISIÈME  
POINT : Jésus-  
Christ modèle  
de l'indiffé-  
rence.

1<sup>o</sup> Il la pra-  
tique :  
... impossibilité  
de l'hypothèse  
contraire,

... témoignage  
de ses actes.

— Jésus-Christ n'est pas moins le type accompli, transcendant, de l'indifférence de volonté qu'il nous demande. Il l'est doublement.

Avant tout, qu'il vive dans cette indifférence parfaite, c'est trop évident. L'hypothèse contraire nous révolte comme absurde et sacrilège. Qui voudrait supposer en Lui l'ombre même d'une affection déréglée? — En outre, ses actes rendent témoignage. Pour user de tout avec cette mesure exacte et cette indépendance souveraine, il faut être détaché



de tout dans l'âme. Pour traverser avec cette magnifique égalité de conduite les situations les plus diverses, les plus extrêmes, il faut ne tenir, dans le cœur, dans la volonté, qu'à l'Objet qui ne change pas, qu'on ne peut perdre malgré soi, qui seul est capable de suffire toujours.

Mais de plus, en pratiquant l'indifférence, Jésus-Christ Notre-Seigneur la précise, la détermine, montre clairement par son exemple où elle gît, ce qu'elle est.

2° Il nous enseigne d'exemple ce qu'elle est exactement.

Homme réel, homme complet, en tout semblable aux hommes ses frères (Hebr. 2, 17), il a, tout comme nous, une imagination, une sensibilité, du sang, des nerfs; il a voulu être éprouvé par toutes nos épreuves, sauf la convoitise, fille et mère du péché (Hebr. 4, 15). Les choses de la vie l'affectent donc, l'impressionnent comme nous, autant que nous, plus que nous, en un sens; car la perfection même de ses organes est pour lui rendre les sensations corporelles plus vives; car l'exquise délicatesse de son âme, le sentiment exact et profond qu'il a de sa dignité (Joan. 13, 3, 13), vont à lui rendre plus sensibles tous les degrés, toutes les nuances de l'hommage ou de l'affront, de la confiance et de l'amour qu'on a pour lui; mais aussi, par contre, de la défiance, de la froideur, de l'injustice, de la haine. A tous ces contacts parfois agréables, mais le plus souvent cruels, jamais cœur humain n'a pu vibrer plus exactement et plus amplement que le Sacré-Cœur.

Jésus-Christ homme vrai, complet, sensible, impressionnable, comme nous.

Donc, son indifférence, sa royale et magnifique indifférence, n'est pas dans le sentiment, mais dans la volonté fixée en Dieu, préférant Dieu à tout. Elle laisse la sensibilité entière; elle domine les affections naturelles, mais elle les laisse toutes vives, elle ne les étouffe ni ne les éteint. Il faudrait ici repasser tout l'Evangile; rappeler, d'une part, la perfection toujours égale des actions du Seigneur Jésus, son incomparable possession de lui-même, son empire absolu sur les choses et sur les impressions

Tout l'Evangile en témoigne.

qu'elles lui donnent; — d'autre part, constater et prendre sur le fait ces impressions mêmes, si réelles, si bien humaines, avouées par l'Évangéliste et par Notre-Seigneur en personne : joie, enthousiasme, désir, aversion, sainte colère, sentiment de la dignité blessée, crainte, douleur, dégoût et le reste. Il est bien vrai, Jésus-Christ homme sent tout, comme je le sentirais, moi; mais, chez lui, le sentiment ne prévaut jamais, ne décide jamais. Donc, toute sa conduite le prouve : tandis que la sensibilité vibre au contact, au choc des créatures, sa volonté reste toujours dans la disposition habituelle de n'en tenir compte; elle reste libre, c'est-à-dire, indifférente. Et voilà, ni plus ni moins, ce qu'il nous demande à nous. — Ne pouvant tout voir, notons du moins ce qu'est son indifférence envers les personnes, comment, toujours disposé, toujours résolu à leur préférer Dieu, il les aime pourtant d'un indéniable amour. — Il aime la foule : *Misereor super turbam* (Marc. 8, 2); — il aime son pays, la nation où il lui a plu de naître; — il pleure sur Jérusalem qui en est la tête et le cœur : *Videns civitatem, flevit super illam* (Luc. 19, 41. Cf. Mat. 32, 37). Et pourtant il contrarie et combat les idées de la foule, de la nation, jusqu'à se faire renier, maudire, crucifier. — Il aime les siens, ses apôtres, ses fidèles, ses amis, il a ses prédilections naturelles, légitimes; Jean est, par excellence, le disciple que Jésus aimait. *Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (Joan. 13, 1). Il souhaite leur affection réciproque, leur présence consolatrice (Jardin); — Il souffre de les quitter (Cène), et les en console tendrement, façon manifeste de s'en consoler lui-même : *Filioli, adhuc modicum vobiscum sum* (Joan. 13, 33 etc). Mais quand ses plus chers semblent entrer en conflit, en rivalité, avec Dieu; de quelle vigueur soudaine éclate la préférence souveraine! Avec quelle fermeté, quelle rudesse même, il écarte les opposants à la volonté de son Père! A Pierre qui se révolte contre la Passion

— Jésus-Christ  
et les personnes  
en particulier :

... la foule, la  
nation,

prédite, il répond : *Vade post me, Satana, scandalum es mihi* (Mat. 16, 23). Et tout à l'heure, il lui disait : *Beatus es... Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Ibid. 18). — Il aime sa très sainte Mère, et si l'Evangile ne l'affirme nulle part, c'est qu'il est trop impossible d'en douter. — Néanmoins, comme il la sacrifie à son divin Père ! Comme il la fait souffrir, sachant bien qu'il la dédommagera au centuple ! Il la quitte quatre fois : pour rester au Temple, pour commencer sa vie publique, pour aller mourir, pour monter au ciel : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse* (Luc. 2, 49). — Un jour, on dirait qu'il la renie : *Quæ est mater mea?* (Mat. 12, 48) et il s'en explique au sens précis de l'indifférence : *Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei qui in cælis est, ipse meus frater et soror et mater est* (Ibid. 50). Ainsi le Père est préféré à tout ; dans les habitudes de cette volonté si parfaitement réglée et ordonnée, le Père prime tout, détermine tout, mesure tout ; les créatures et sa propre Mère ne valent et ne comptent définitivement que par leurs relations avec Dieu, qu'en fonction de Dieu. Et voilà bien l'indifférence, voilà tout l'esprit du *Fondement*.

— Bénissons-le donc de nous enseigner à les juger, à les estimer ce qu'elles valent, à en user dans la vérité, dans l'ordre, à les aimer non finalement, en elles-mêmes, mais en Dieu et Dieu en elles. — Demandons-lui le courage de faire, nous aussi, la même vérité, dans cette charité de Dieu qui l'animait, le remplissait, et le gouvernait.

.. sa sainte  
Mère

— COLLOQUE  
à Notre-Seigneur.

## LE TRIPLE PÉCHÉ

d'après la lettre des Exercices.

Nous avons médité l'ordre, pour y conformer notre vie, la vérité de nos relations avec Dieu, les créatures et nous-mêmes, pour la réaliser dans nos actes, dans nos déterminations, dans nos dispositions habituelles de volonté. — Méditons présentement le désordre, le faux, pour nous en défaire et nous en défendre. Voyons-le tout d'abord dans ses effets, signes authentiques de l'estime qu'en fait Dieu, la Vérité Souveraine.

PRÉLUDE.  
1) Son rôle;

— Le premier prélude n'est pas, comme ailleurs, dans les contemplations proprement dites, une véritable construction de lieu, fond ou décor permanent d'une scène qui s'y déroule sous nos regards. C'est une image initiale, bonne à saisir notre âme dès le début, à provoquer déjà une considération rapide (*considerare*) à nous incliner déjà vers le sentiment déterminé où toute la méditation doit nous conduire. Image d'ailleurs profondément vraie, « *suggestive* », impressionnante. Oui, mon âme est bien réellement dans mon corps comme dans un cachot, dans un atelier servile, dans un bagne. Pour tous, conséquence du péché originel, de la révolte de la chair contre l'esprit. *Corpus quod corrumpitur aggravat animam et deprimit sensum multa cogitantem* (Sap. 9, 15). *Caro enim concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem; hæc enim sibi invicem adversantur* (Gal. 5, 17). — Pour le grand nombre, pour moi, peut-être, conséquence du péché actuel trop fréquent, trop facile, d'un sensualisme, d'un naturalisme habituel, qui épaissit les murs du cachot, alourdit les chaînes, rend plus difficile et plus nécessaire tout ensemble, l'effort de l'âme pour les soule-

... sa vérité  
profonde :

... le corps, pri-  
son et bagne de  
l'âme :



ver. Hélas! n'en vais-je pas faire l'épreuve dans cette méditation même?

Oui encore, tout mon être, corps et âme, est bien réellement exilé, exilé de la patrie céleste où nul vivant n'est admis. O Sainte Vierge, notre Mère! *Ad te clamamus exules filii Ercæ!* — Exilé aussi, et par ma faute, de cette sphère supérieure de pensées et de sentiments, où se meuvent les âmes plus agiles, parce qu'elles sont plus pures, et dont la conversation est déjà dans le ciel.

... tout l'homme  
en exil,

Enfin, quelle compagnie m'entoure? Les brutes. Je les domine par l'esprit; mais je me trouve à leur niveau par mes appétits corporels; mais je puis tomber au-dessous par des dépravations qu'elles ignorent, et mon esprit même peut servir à me ravalier plus bas que leur instinct.

... en compa-  
gnies brutes,  
parfois au-des-  
sous d'elles.

Avouons, humilions-nous devant cette première et juste image de ma condition. D'autres vont suivre, qui l'effaceront de notre souvenir actuel, mais en nous humiliant plus encore.

Demandons-la, cette humiliation; demandons-la profonde et profondément sentie. Honte nécessaire : elle commence toute conversion, comme l'orgueil est au fond de tout péché. Honte accablante, car nous allons nous voir plus vils, en un sens, que le démon, que le premier pécheur, que tel damné, peut-être. Honte presque généreuse pourtant : celle qu'on éprouverait à voir punir un complice moins coupable, tandis qu'on serait soi-même épargné.

2) Demander  
la honte de moi-  
même.

On peut observer ici que, en fait, la honte ressortira au moins autant de la méditation suivante (*fœditas peccati in se*); que d'autre part, la crainte, autant que la honte résultera de celle-ci. D'où, cette conclusion vraisemblable : les mêmes faits ou exemples vont à inspirer des sentiments assez divers, concourant d'ailleurs à former la contrition comme résultante; mais on reste maître de s'attacher actuellement à un sentiment parmi les autres; il est même bon de le faire, pour plus d'unité, pour

Nota. Pour-  
quoi la honte  
ici et de préfé-  
rence?

plus de puissance dans l'impression actuelle. Ici, notre bienheureux Père nous mène surtout à la honte : suivons-le.

— PREMIER  
POINT : Pêché  
es Anges.

— Le châtimement des Anges rebelles est, par sa date, le premier des jugements authentiques de Dieu sur le péché, le premier stimulant de la honte que je cherche.

A) Le fait (mé-  
moire).

Me rappeler :  
1<sup>o</sup> leur nature,

Les Anges ! Rappelons-nous leur nature. Quelle grandeur ! Quelle beauté ! — Purs esprits — et non pas au bain, ceux-là — toute intelligence, tout amour ; premiers chefs-d'œuvre, premiers-nés de la Puissance créatrice, et combien chers à Dieu par là même ! Dès leur création et, sans doute, encore plus qu'à celle du monde visible, *vidit Deus quod esset bonum* (Gen. 1, 10 etc).

2<sup>o</sup> leur vocation  
surnaturelle,

Rappelons-nous leur vocation transcendante et immédiate, leur élévation à l'ordre surnaturel, leur destination à la vision intuitive, destination supérieure aux exigences et aptitudes natives de toute créature, même purement spirituelle, destination gratuite pour eux comme pour nous. Quel surcroît ! Quelle marque surabondante de l'amour divin !

3<sup>o</sup> leur épreuve  
(l'Incarna-  
tion ?)

Rappelons-nous leur épreuve. Etant libres, il convenait qu'ils en eussent une, qu'ils eussent l'honneur de coopérer à leur propre béatitude. — Est-ce l'Incarnation future qui fut proposée à leur adhésion, l'union du Verbe avec une nature moindre que la leur ? — Tradition vénérable, vraisemblable, glorieuse à Dieu et à notre humanité. Nous pouvons la suivre, encore bien qu'elle ne soit ni article de foi, ni nécessaire, soit à notre foi, soit au plein effet de la méditation actuelle.

4<sup>o</sup> leur révolte,

Rappelons-nous leur péché. Quel qu'en ait été l'objet, ce fut certainement un péché d'orgueil, le seul possible à leur nature toute spirituelle et encore maintenue dans son intégrité primitive. Ce fut un éblouissement d'eux-mêmes et de leur propre excellence, une ambition pratique d'opposer leurs lumières et leurs volontés à celle de Dieu, de se suf-

fire à eux-mêmes comme lui, contre lui. Aussi leur applique-t-on bien ces paroles d'Isaïe au roi de Babylone : *Quomodo cecidisti de cælo, Lucifer?... Qui dicebas in corde tuo : In cælum conscendam... similis ero Altissimo* (Isaï. 14. 12, 13, 14).

Rappelons-nous leur châtement. A leur cri de révolte répond celui de la fidélité indignée, le cri de saint Michel et qui deviendra son nom même : *Quis ut Deus?* Alors s'élève, dans la milice céleste ainsi partagée, un grand combat d'esprits qui se contredisent et de volontés qui s'entrechoquent. *Et factum est prælium magnum in cælo : Michael et Angeli ejus præliabantur cum dracone; et draco pugnabat et angeli ejus. Et non valuerunt, neque locus eorum inventus est amplius in cælo* (Apoc. 12, 7, 8). Regardons. Leur place est vide. C'est que leur châtement est soudain comme leur révolte, et que le combat ne dure qu'un instant. Lucifer devenu Satan, tombe aussi rapide que l'éclair. *Videbam Satanam sicut fulgur de cælo cadentem*, dit Notre-Seigneur (Luc. 10, 18).

5° leur châtement

α) immédiat,

Châtement soudain; châtement trois fois terrible. En un instant, Dieu passe, à leur égard, de l'amour à la haine. En un instant, leur nature est, non pas amoindrie, mais retournée d'un extrême à l'autre, d'un pôle à l'autre. Faite pour le vrai, leur intelligence est séduite par le faux; l'ange déchu devient menteur et père du mensonge : *Mendax est et pater ejus* (Joan. 8, 44). Faite pour le bien, leur volonté est inclinée au mal, *spiritus malignus* (1 Joan. 2, 13, 14).

β) trois fois terrible :

α) amour de Dieu, changé en haine;

β) leur nature retournée :  
... du vrai au faux,  
... du bien au mal,

Esprit pur, affranchi de la matière qui nous pèse, il devient — affreuse merveille! — l'esprit d'impureté, l'esprit immonde, *spiritus immundus* (Mat. 12, 43, etc). Enfin, dès cet instant, l'enfer est créé pour les rebelles et ils y tombent. Notre-Seigneur dira plus tard aux hommes réprouvés : *Discedite... in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus* (Mat. 25, 41). Châtement soudain, immédiat, châtement terrible; mais voici le comble :

... de la pureté à l'impureté;

γ) l'enfer créé pour eux.

c) irrévocable!

châtiment irrévocable. C'est pour jamais; pas de repentir possible, car l'ère de la liberté est close pour eux; pas de rémission offerte, pas de rédemption, pas de Jésus-Christ.

Voilà le fait de foi.

O mon Dieu, je m'en souviens, je le confesse sur votre parole... Voilà bien le fait, l'histoire des anges rebelles, et dans ce fait, dans cette histoire, éclate, ô vérité souveraine, votre pensée authentique sur le péché.

B) Lesens du fait (intelligence). Y réfléchir, mais comment et jusqu'où?

Enormité du péché des anges.

— Après nous être souvenus, réfléchissons, appliquons notre esprit, *trainons-le* bon gré mal gré sur cette vérité qui le dépasse. Qu'allons-nous faire pourtant? Discuter la Justice divine, la citer à comparaître devant la nôtre? Témérité sacrilège. La réflexion nous dit assez que le péché des Anges fut énorme, comme refus de respect et d'obéissance à leur Créateur et Seigneur; qu'il fut aggravé par la transcendence de leurs lumières; que, voyant mieux que nous ne saurions le faire *la vérité* de leurs relations essentielles avec Dieu, ils furent d'autant plus coupables de ne pas s'y conformer, s'y tenir, selon le mot de Notre-Seigneur: *in veritate non stetit* (diabolus) (Joan. 8, 44), — qu'ils le pouvaient cependant, étant libres, et que la faute est bien toute à eux qui ne voulurent pas s'aider des ressources de leur libre arbitre (Saint Ignace); — que, si l'objet de leur épreuve fut l'Incarnation future, si leur péché fut de renier et de repousser par avance Jésus-Christ, il est trop juste qu'ils n'aient en rien bénéficié de la Rédemption de Jésus-Christ lui-même; qu'ils se soient condamnés de leur propre mouvement à être, pour jamais, étrangers à Jésus-Christ, *sine Christo* (Ephes. 2, 12), — et dès lors, à tout espoir de réconciliation. — Rien de plus vrai, mais rien qui éclaire à fond le mystère et l'épuise jusqu'à le supprimer. En ce point, tout notre effort d'esprit vient s'heurter à deux comparaisons, dont la première nous épouvante, dont la seconde nous relève, mais qui nous confondent l'une et l'autre.

Mais le mystère demeure,

... et deux comparaisons nous confondent:

1° La faute et

— Comparaison de la faute au châtiment. Un ins-



tant d'ivresse volontaire, un éclair d'orgueil consenti, et, en regard, une éternité de supplices ; point de retour possible, de résipiscence, de repentir ; leur liberté dépensée, épuisée, finie, dans cet acte unique. O mon Dieu, quelle proportion ! Et pourtant c'est justice, puisque c'est vous qui jugez ainsi. *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (Ps. 118, 137)... Tenons-nous-en là, ne cherchons pas plus loin que ce fait divin qui s'impose. S'il nous déconcerte, est-ce merveille ? Prétendrions-nous *comprendre* la justice de Dieu ? Ce serait comprendre Dieu, l'égaliser par notre intelligence, chose impossible, même avec le secours de la foi ; car ce compte, Dieu ne serait plus Dieu, ou nous serions Dieu nous-mêmes. — Donc adorons et taisons-nous, sinon pour dire : *O altitudo !* (Rom. 11, 33), sinon pour tirer cette conclusion manifeste : entre Dieu et le péché, il faut qu'il y ait une opposition, une incompatibilité infinie, puisque, dès que le péché se montre, cette Nature infiniment paisible, bonne, aimante, se tourne toute en haine ; puisqu'elle entre à l'instant dans une sorte de convulsion violente, pour le secouer, le rejeter, le vomir. — Voilà le plus clair de mes réflexions possibles. Quant au reste, silence, adoration, prosternement, devant cette colère de l'infinie Bonté, de l'infini Amour.

— Comparaison de la condition des anges rebelles à la mienne. — Pour eux, un seul péché, et irréparable ; pour moi, tant de péchés, et la réparation toujours possible jusqu'à la mort. — Pour eux, pas de Jésus-Christ ; pour moi, tout Jésus-Christ, tout son sang toujours prêt à couler sur mes souillures ; la source du pardon toujours ouverte, intarissable jusqu'au dernier instant de ma liberté, *fons patens domui David et habitantibus Jerusalem* (Ecclesiast.), *in ablutionem sceleris* (Zachar. 13, 1) ; un effort de contrition sincère, quelques pas à faire, quelques mots à dire, et me voilà réconcilié. Certes, je comprends la colère du pauvre quand il voit les riches gaspiller en folie des trésors qui nourriraient

le châtiment, un instant et l'éternité : mystère de justice.

Quelle n'est donc pas l'aversion de Dieu pour le péché !

2° La condition des anges rebelles et la mienne :  
...poureux, l'irréparable, pas de Jésus-Christ ;  
... pour moi, la réparation toujours offerte en Jésus-Christ.

(Jalousie du démon contre moi.)

Mystère de miséricorde pour moi et d'amour.

dix familles comme la sienne; mais je comprends encore bien mieux la jalousie de Satan, cette jalousie qui a fait entrer dans le monde la mort avec le péché; *invidia autem diaboli mors intravit in orbem terrarum* (Sap. 2, 24). Je comprends sa rage quand il compte mes confessions. Mais où je ne me comprends plus, où je me perds, c'est en comparant la prodigalité des miséricordes à mon égard et leur parcimonie au sien; la facilité quotidienne et plus que quotidienne, que j'ai de rentrer en grâce, et l'impossibilité de le faire où il a été mis du premier coup, pour jamais. Tant de largeur d'un côté, tant de rigueur de l'autre! Pourquoi? *Unde hoc mihi?* (Luc. 1, 43) — Abîme de Bonté, abîme de Justice, Dieu incompréhensible des deux parts; et c'est l'ordre, il faut qu'il en soit ainsi.

C) Les impressions et conclusions morales du fait (volonté, sentiment):

— Je me suis souvenu, j'ai réfléchi; reste d'appliquer à ce terrible sujet mes facultés affectives, ma volonté, mon cœur. Non que cette succession doive être absolument rigoureuse et mathématique. Mes facultés naturelles sont inséparables, et tout le possible, c'est que chacune prenne, à son tour, un plus large rôle. Déjà ma volonté a eu le sien, en appliquant tout à l'heure ma mémoire et mon intelligence (*volendo totum illud memorari et intelligere*); mais, au point où j'en suis arrivé, il lui convient de se faire plus active encore et plus pressante; elle doit appliquer ma sensibilité à prendre, aussi vives que possibles, les impressions que le péché des anges, avec ses suites, est pour me donner à moi, pécheur.

... effroi.

— Impression d'épouvante. Voilà comment Dieu juge et frappe le péché. Que n'ai-je donc pas à craindre?

... honte, devant le démon lui-même.

— Impression de honte, selon l'esprit du second prélude. — Honte accablante. Je suis, en un sens véritable, au-dessous du démon, car il n'a péché qu'une fois. — Honte généreuse par un côté. En présence du démon, j'ai lieu de me sentir dans l'embarras, dans la gêne; je rougis devant lui d'être

si souvent et si facilement pardonné, comme je rougirais d'être opulent et prodigue, si je voyais Lazare attendre en vain les miettes de ma table. Et combien plus me faut-il rougir devant Dieu; rougir de cette miséricorde qui me confond; rougir de l'abus que j'en fais en y pensant si peu, en m'y préparant si peu! Ah! mes confessions ordinaires! Quelle routine peut-être! Quelle médiocrité! Que serait-ce donc si, avec une sorte de demi-conscience, je me jouais du pardon toujours offert, et si je m'en prévalais pour vivre paisible dans le péché véniel d'habitude!

... devant Dieu  
surtout

Impression de reconnaissance infinie. *Miseri-cordiæ Domini, quia non sumus consumpti, quia non defecerunt miserationes ejus* (Thren. 3, 22). Reconnaissance qui adoucit la honte, mais qui ne l'éteint pas, qui plutôt l'avive. N'est-il pas indigne à moi de traiter avec cette nonchalance, avec cette désinvolture, la Bonté souveraine qui me pardonne toujours!

... reconnais-  
sance qui atten-  
drit la honte et  
l'avive du  
même coup.

Effroi, honte, reconnaissance : livrons notre âme à ces impressions si bien motivées; contrai- gnons-y notre âme indolente et paresseuse.

— Et comment Dieu a-t-il traité le premier homme pécheur? Exemple parallèle au précédent, méditation dont le cadre est déjà tracé et pourra se remplir plus vite.

— SECOND  
POINT : péché  
d'Adam :

Voici Adam, mon premier ancêtre, et tout d'abord, sa nature, la mienne. Corporelle en même temps que spirituelle, dès lors quelque peu inférieure à celle de l'Ange : *Minuisti eum* (hominem) *paulo minus ab Angelis* (Ps. 8, 6), elle l'emporte glorieusement en un point : c'est elle que le Verbe fera personnellement sienne, et non pas la nature angélique : *Nusquam enim angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit* (Hebr. 2, 16). — Or, dès le premier instant, la nature humaine est élevée au-dessus d'elle-même, destinée, elle aussi, à la vision intuitive de Dieu. En attendant la Gloire, elle a la Grâce, la grâce habituelle et actuelle;

A) Le fait  
(mémoire).

L'homme  
1<sup>o</sup> sa nature,

2<sup>o</sup> sa vocation  
surnaturelle.

comme, aujourd'hui, l'enfant sortant du baptême, elle est juste et sainte avant d'avoir rien fait. Rappelons en outre ses privilèges accessoires : belles lumières, science vaste, pure noblesse de sentiments ; séjour déjà délicieux, d'où sans souffrir ni mourir, elle n'aura qu'à passer, qu'à glisser doucement dans un autre plus délicieux encore, du paradis terrestre au Paradis céleste, comme on passe d'un salon d'attente à la salle du festin. Dieu a-t-il assez aimé, assez comblé cette seconde créature ?

3° son épreuve,

Vient l'épreuve, par où elle doit mettre du sien dans son propre bonheur. Vient la tentation, où nous relèverons surtout un mot, le mot décisif : *Eritis sicut Dii* (Gen. 3, 5). Qui le prononce ? L'ange déchu, celui qui disait pour son propre compte : *Similis ero Altissimo*. Il sait ce que vaut cette ambition et ce qu'elle coûte ; mais il n'ignore pas non plus que c'est, pour la créature, le piège éternel, le fond de tout orgueil, de tout péché. Il y a été pris le premier ; il y prend l'homme. La chute est consommée, le châtement suit. Avec le péché, la mort fait son entrée dans le monde. *Peccatum in hunc mundum intravit et, per peccatum, mors*

4° sa chute,

5° son châtement :

a) mort de l'âme, retrait de la vie surnaturelle et de ses annexes,  
b) mort corporelle,

(Rom. 5, 12). — Mort de l'âme, perte de la justice originelle, de la vie surnaturelle, divine, surajoutée, dès l'abord, à la vie de la nature ; plus de ciel en perspective, l'enfer mérité. — Mort du corps, selon la menace de Dieu : *Morte morieris* (Gen. 2, 17). L'homme a bravé la menace : il devra peiner, souffrir et, finalement, retourner à la terre d'où il est sorti : *Donec reverteris in terram de qua sumptus es ; quia pulvis es et in pulverem reverteris* (Gen. 3, 19). Bref, toute sa destinée surnaturelle est virtuellement détruite ; elle le serait irrémédiablement sans Jésus-Christ. — Avec elle s'en vont ses glorieuses annexes : science facile, exemption de la douleur, et Jésus-Christ même ne nous les rendra pas. — Avec elle se perd l'ordre intime qui, dans l'être humain, tenait tout en paix et en joie. La nature est, non pas totalement viciée et rendue mau-

c) nature blessée,



vaïse (Calvin), mais *blessée* (*Concil. Trid.*), et par le retrait des dons surnaturels, et par l'invasion de la concupiscence : révolte de la chair contre l'esprit, scission humiliante, douloureuse, périlleuse, dans la nature humaine, pourtant demeurée *une* en soi. Révolté contre Dieu, l'homme vivra en état de révolte contre lui-même, et la révolte passant au dehors, armera contre lui la création naguère soumise et amie. Désormais, lutte sans trêve contre les éléments, contre les animaux, contre le sol rebelle et avare (Gen. 3).

...concupiscence, désordre et révolte intimes.

...révolte extérieure, la création;

Rappelons encore la vie personnelle du premier pécheur, d'Adam : neuf siècles de pénitence, le spectacle du meurtre d'Abel, première apparition effective de la mort ici-bas; tant d'autres crimes qu'Adam voit commettre par sa postérité immédiate et qui sont nés du sien.

d) vie personnelle d'Adam.

Rappelons surtout le point mystérieux et redoutable par excellence : le caractère héréditaire de la peine, de la tache même; tous les hommes contenus moralement dans le premier homme, pécheurs en lui, punissables et punis à cause de lui : *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit et, per peccatum, mors; et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt* (Rom. 5, 12. Cf. 15, 17, 18, 19). Le péché, la tache, la peine, sont transmis avec le sang, avec le germe de vie : loi universelle, inéluctable, sauf pour Marie, par grâce, et pour la Sainte Humanité du Sauveur par nécessité personnelle. — Et tous les péchés actuels commis

e) conséquence pour toute sa race :

...péché originel,

au cours des siècles, toutes les violences, les horreurs, les abominations qui font de l'histoire humaine un cauchemar et une nausée! Chacun de ces actes est libre sans doute; mais, comme Notre-Seigneur a dit : *Necesse est ut veniant scandala* (Mat. 18, 7), il pourrait dire : *ut veniant peccata*. La convoitise étant donnée, il ne se peut que la flamme ne sorte pas de cette fournaise et les miasmes de cet égout. Adam le voit et le prévoit; il

... tous les péchés actuels, libres en détail, mais nés du premier.

se fait premier auteur de la convoitise et de ses suites : voilà une part de son châtimement.

B) Leçons  
du fait  
(intelligence).

— Et voilà, sous mes yeux, le fait primordial de l'histoire humaine, le fait dont j'ai en moi la preuve continuelle, quant à la concupiscence du moins. Et qu'en penserai-je? Quelles leçons à en tirer, quelles conclusions? — Repassons d'un coup d'œil

Folie et malice  
du péché  
d'Eve et  
d'Adam.

les circonstances de la chute : — malice du démon, sorte de revanche prise sur Dieu aux dépens de l'homme; — imprudente curiosité d'Eve; — folie de croire à la parole tentatrice formellement contradictoire à celle de Dieu : *morte morieris... Nequaquam morte moriemini* (Gen. 3, 4); — complaisance d'Adam, mauvaises excuses de l'un et de l'autre; — en tout, faiblesse de la nature, même en son état d'innocence primitive. Mais le but présent n'est pas

... malgré l'apparence de la matière :

de *contempler* en détail la scène biblique. Mieux vaut considérer avec effroi la disproportion apparente entre l'objet matériel du péché commis et le châtimement, soit personnel au coupable, soit commun à toute sa race. Quoi! pour un seul fruit cueilli malgré la défense, l'humanité entière déchue du ciel! — Et quand Dieu n'aurait interdit au premier homme que de toucher à telle fleur, à tel brin d'herbe!...

... mais tout est dans le mépris de la volonté de Dieu.

Tout est dans l'interdiction méprisée. Aussi bien, plus l'objet était vulgaire, plus il était facile de s'en priver, et cela même rend la désobéissance moins excusable. — Mais non, n'essayons pas de justifier la sévérité divine; avouons-la plutôt, mesurons-en la rigueur, mais ne la discutons pas; croyons, tremblons, adorons. Ici comme ailleurs, le plus légitime office de ma raison est de confesser le mystère et de se prosterner devant lui.

Croyons,  
adorons.

C) Impression, conclusions morales du fait (volonté sensible).

— Et ne sera-ce pas aussi le meilleur acte de ma volonté sensible? Encore une fois, tremblons devant l'horreur de Dieu pour le péché; humilions-nous, sentons douloureusement notre part de la honte originelle, la vile convoitise qui est en nous. Faisons taire les murmures du cœur aussi bien que les arguties de l'esprit. Pour l'un comme pour l'autre,

... effroi,  
... humiliation  
(la convoitise en moi).

le péché originel restera toujours mystère; mais vous en avez ainsi jugé, Seigneur, et je n'en veux pas davantage : *Justus es Domine, et rectum judicium tuum* (Ps. 118, 137). — *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* (Mat. 11, 20).

— Un dernier pas dans cette voie ingrate mais salutaire. Il ne s'agit plus d'évoquer par la mémoire un fait historique, mais de concevoir deux hypothèses; — l'une possible, celle d'un homme damné pour un seul péché mortel; — l'autre plus possible, probable, quasi certaine moralement, celle de bien des hommes, peut-être, damnés pour des péchés moindres que les miens, en tout cas et surtout, après un moindre abus de la grâce.

— J'examine la première, ô mon Dieu, non dans un esprit chagrin et critique, mais pour adorer avec plus de lumière votre Justice dont j'aurais horreur de douter; *ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris* (Ps. 50, 6). Un homme damné pour un seul péché mortel!... Tout d'abord, c'est le cas de l'Ange rebelle; donc, ici, rien de nouveau pour mon esprit. — Rien contre la justice, d'ailleurs. Tout péché mortel est un choix conscient et voulu entre le bon plaisir de la créature et la volonté du Créateur, une préférence que l'homme se décerne à lui-même en se comparant pratiquement à Dieu. Monstrueux désordre, ou plutôt renversement absolu de tout ordre, insolence, impiété, sacrilège, idolâtrie. Quelle peine ne semblera trop dure, si peu que je connaisse Dieu, son droit, sa sainteté, sa transcendence infinie? — Mais encore l'homme qui pèche une seule fois mortellement, sait qu'il n'en faut pas plus pour sa damnation éternelle, et il accepte la conséquence de son acte. De quoi se plaindra-t-il si Dieu ratifie l'acceptation? Me plaindrai-je, moi, que Dieu fasse dépendre l'éternité d'un instant, d'un seul faux coup de barre donné par cette pauvre liberté humaine si faible, si combattue? Ce serait trop méconnaître la Sainteté divine, trop méconnaître aussi le mystère d'amour, de miséri-

...adoration du mystère (péché originel).

— TROISIÈME POINT : le péché d'un réprouvé.

A) Double hypothèse à concevoir.

BC) Leçons et impressions.  
1<sup>e</sup> hypothèse : un seul péché mortel, et l'enfer.

... Rien de nouveau pour moi (cas de Satan).

... Rien d'injuste,

... Malice intrinsèque de tout péché mortel (mépris de Dieu, acceptation consciente de l'enfer),

... aggravée, de fait, par le mystère d'amour que je ne dois pas oublier.

— Justice, amour: chacun des deux mystères me confond;

... mais tous deux conspirent à m'apprendre la malice du péché.

Quelle est-elle donc, pour que la Bonté même le punisse ainsi!

2<sup>e</sup> hypothèse — combien probable, surtout sous cette forme: nombre d'hommes damnés après avoir abusé moins que moi de la grâce.

— Pourquoi pas moi comme eux, plutôt qu'eux?

corde, qui contrebalance le mystère de justice; ce serait oublier ou méconnaître Jésus-Christ mort, de fait, pour ce malheureux sur lequel je raisonne. Car, ô mon Dieu, il en faut toujours revenir là. Justice, amour; mystère à droite, mystère à gauche; partout l'infini, l'incompréhensible; partout vous-même, ô Dieu, vous que mon intelligence n'égalerait, c'est-à-dire, ne comprendra jamais. Cette fois encore, tout l'effort de ma raison aboutit à une confession d'impuissance, et cette confession, j'y trouve une joie austère, la joie de sentir et d'avouer que vous me dépassez, que vous me confondez par la transcendance infinie de tous vos attributs qui ne font qu'un, qui sont vous-même. — Justice, amour. Si ma raison ne peut les comprendre ni l'un ni l'autre, au moins les voit-elle se concilier, concourir ensemble à projeter une lumière formidable sur la gravité intrinsèque du péché, d'un seul péché mortel. Dieu est tout bonté, tout amour : témoin Jésus-Christ, que je vais regarder mieux tout à l'heure, mais qu'il faut me rappeler dès maintenant et toujours. Or, ce Dieu, la Bonté même, juge que l'enfer n'est point de trop pour un seul péché mortel. Donc, il faut qu'il y ait entre lui et le péché mortel une opposition, une incompatibilité infinie comme lui-même. *Credo*.

— Et maintenant un regard sur l'autre hypothèse. Peut-être, probablement, des hommes, des hommes *sans nombre* (saint Ignace) brûlent en enfer pour des péchés moindres que les miens. Chose plus probable encore : ils y sont à jamais, après avoir abusé de moins de grâces que moi. Car voilà, dans la question, un élément essentiel, et il m'accable. D'où vient cette inégalité en ma faveur? D'où vient cette longue patience de Dieu à mon égard, quand il s'est plus vite lassé pour d'autres? Seigneur, Seigneur, pénétrez-moi de reconnaissance et de honte! J'ai rougi devant Satan lui-même. Je rougis maintenant devant ces malheureux inconnus qui sont avec lui dans l'enfer sans l'avoir autant mérité que moi. Et



combien plus encore devant Vous, si bon, devant Jésus-Christ que vous avez livré pour moi !

— Jésus-Christ ! C'est bien par Lui qu'il sied de finir ; car en Lui s'embrassent, en Lui se confondent et s'identifient les deux mystères ; en Lui se disent à la fois et le dernier mot de la haine de Dieu pour le péché et le dernier mot de son miséricordieux amour pour le pécheur, pour moi. De là, ce colloque, riche thème d'une méditation entière, exercice complet des trois puissances de l'âme, souvenir historique, enquête rationnelle, affections et résolutions surtout.

— Regardons, envisageons fixement, contemplons et considérons le Crucifié, non tel qu'on le peint pour ménager notre délicatesse, mais tel que l'ont fait ses bourreaux, tel qu'Isaïe l'a vu et décrit d'avance (Isaï. 53). On ne le reconnaît plus, ce n'est plus lui, on regrette sa beauté disparue : *Et desideravimus eum* (2). Sa face est voilée et comme cachée par le sang, par les crachats, par l'ordure peut-être : *Et quasi absconditus vultus ejus* (3). Plus de charme, plus de grâce : *Non est species ei neque decor* (2) ; presque plus de forme humaine : *Et non erat aspectus*. Ce n'est qu'une plaie : *Vulneratus* (5), un débris sanglant, broyé, écrasé : *Attritus* (5) ; un lépreux, un maudit : *Et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo* (4). Homme de douleurs, savant, par expérience personnelle, en tout genre de douleur et d'infirmité : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (3) ; mais encore plus savant peut-être en matière d'humiliation et d'opprobre : *Despectum et novissimum virorum* (3) ; indigne d'estime, indigne de nos regards, n'était l'horreur du spectacle qui les attire et les repousse à la fois : *Unde nec reputavimus eum* (3). — Il meurt délaissé, trahi, vendu, renié, condamné par tous les genres de suffrage. Il meurt dans la situation d'un imposteur démasqué, faux prophète, faux thaumaturge, confondu, impuissant à se défendre de fait et même de parole : *Quasi agnus coram*

— COLLOQUE.  
Introduction,  
souvenir, con-  
templation : le  
Calvaire, mais  
au vrai.

... douleur  
physique,

... opprobres,

*tondente se obmutescet, et non aperiet os suum* (7). — Il meurt abandonné de Dieu, lui-même l'avoue : *Deus, Deus meus, ut quid me dereliquisti?* (Ps. 21, 2; Mat. 27, 46 etc). — Il meurt torturé, accablé, anéanti dans sa chair, dans son cœur d'homme, de fils — car la douleur de sa Mère lui est un nouveau supplice; — dans son cœur d'ami, de bienfaiteur, d'apôtre, dans son cœur même de Juste, de Saint, d'irréprochable devant Dieu. Quelle douleur lui manque? Quelle douleur égalerait la sienne? *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (Thren. 1, 11).

— Mais qu'est-ce à dire? Pourquoi? Comment?... Et tout d'abord, ô Verbe incréé, Créateur vous-même (par indivis avec le Père et le Saint-Esprit) du monde et de l'homme, qui donc vous a mis au point de devenir homme? Fils coéternel du Père, qui vous a fait fils d'Adam? — Etant Dieu vous êtes le Vivant par excellence, la vie même et la source de la vie. Homme-Dieu, second Adam mille fois plus saint que le premier dans son innocence et dans son élévation originelles, vous avez tout droit d'être immortel. Qui donc vous a réduit à mourir, et d'une telle mort? Unique et Bien-Aimé de Dieu, seul objet parfaitement digne de ses complaisances, qui donc a pu faire de vous un objet d'aversion et de colère? *Obstupescite, cæli, super hoc!* (Jerem. 2, 12).

— Le divin mourant daigne répondre, et pourquoi ne le ferait-il pas dans les termes qu'emploiera son apôtre : *Proprio Filio suo non pepercit* (Deus) (Rom. 8, 32)? — Chez saint Paul, ils ne disent que miséricorde et bonté. En eux-mêmes, dans leur force totale et dans la réalité où ils s'appliquent, c'est-à-dire, en Jésus-Christ même, ils ont deux sens. O Jésus Crucifié que j'interroge, donnez-moi de les bien comprendre tous les deux!

— *Proprio Filio suo non pepercit*. — Adore la justice de mon Père. Oui, je n'ai pas cessé d'être le Juste, le Saint, l'Unique, le Bien-Aimé. Mais il a plu au Père de transporter en moi, de mettre sur

... souffrances  
du cœur.

— Question  
posée au Dieu  
mourant :  
pourquoi  
l'Incarnation,

... la mort,

... cette mort ?

— Réponse de  
Jésus-Christ,  
double et une.

— *Proprio Fi-  
lio suo non pe-  
percit* (Deus).  
Justice.—Saint-  
té de la Vic-  
time,

moi — quoi donc? — la coulpe même du péché, de ton péché? Impossible : elle est à toi seul. — Quoi donc? — L'apparence, la responsabilité de ton péché : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum* (Isaï. 53, 6). Dès lors, à ses yeux, je suis devenu toi-même et tous les pécheurs, le pécheur type et quasi unique; je suis devenu le péché fait homme, l'incarnation du péché. *Eum qui non noverrat peccatum, pro nobis (nostri loco) peccatum fecit* (Deus) (2 Cor. 5, 20).

... simple apparence du péché,

Or, il n'en a pas fallu davantage pour changer l'amour en haine et me faire traiter comme tu vois. Eh bien! commences-tu de concevoir l'horreur de mon Père pour le péché? Que sont, au prix, les autres exemples : déluge, feu du ciel sur Sodome et Gomorrhe, enfer pour un seul péché mortel, humanité déchue en masse pour le seul péché d'Adam, Anges damnés pour un seul éclair d'orgueil? Ne valais-je pas, au gré de mon Père, infiniment plus que toutes les âmes, que tous les Anges, que tout l'univers et tous les univers possibles? Et il ne m'a pas épargné, moi qui n'ai du péché que l'apparence. Voilà comment il hait le péché. Dans mon supplice et ma mort, je suis la plus haute, la plus terrible, l'incomparable expression de cette haine.

... affreuse réalité du châtiment,

... en tout, exemple incomparable de la haine de Dieu pour le péché.

Pour t'amener à la concevoir, moi-même je ne puis t'en dire plus, comme lui-même n'en pourrait faire davantage.

— *Proprio Filio suo non pepercit.* — Par contre, mais tout aussi réellement, que pourrais-je te dire et que pourrait faire Celui qui peut tout, pour te faire mieux concevoir et confesser son amour pour le pécheur, pour toi? Offensé, le Père a voulu que la réparation fût infinie et, dès lors, ni homme ni ange ne pouvait être le réparateur demandé. *Quæsi vi de eis virum qui interponeret sedem et staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem eam, et non inveni* (Ezech. 22, 30). Ne le trouvant pas dans la création, nous l'avons fait nous-mêmes, ce Rédempteur : homme inférieur à Dieu, capable ainsi

— *Proprio Filio suo non pepercit* (Deus).  
Amour.

... la réparation décrétée,  
... le réparateur cherché en vain.

... créé de Dieu tout exprès :

... et c'est son  
propre Fils

... qu'il livre,

... et qui se li-  
vre lui-même.

— *Non hunc,  
sed Barabbam!*  
— Le Père et  
Jésus-Christ le  
disent eux aus-  
si, avec la fou-  
le.

d'expier, de souffrir; égal à Dieu, Dieu lui-même, pouvant dès lors attacher un prix infini à la souffrance expiatoire. Moi, le Verbe, j'ai dit au Père : *Ecce venio* (Hebr. 10, 5, 6, 7). Et le Père m'a donné, adapté un corps... *Corpus autem aptasti mihi*, une âme d'homme pour en faire la rançon de l'homme, la tienne. Mon Père a aimé le monde coupable, il t'a aimé, toi, pécheur, jusqu'à me livrer à ta place, moi, le Juste, mon Humanité créée tout exprès pour le sacrifice : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3, 16). Et moi, dans mon cœur d'homme, je t'ai aimé jusqu'à ratifier l'échange et me livrer spontanément pour toi : *Oblatus est quia ipse voluit* (Isaï. 53, 7). *In fide vivo filii Dei qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Gal. 2, 20). *Animam pono pro ovibus meis... Nemo tollit eam a me; sed ego pono eam a meipso* (Joan. 10, 15, 18). — Tout à l'heure, la foule criait : *Non hunc sed Barabbam!* (Joan. 18, 40) et, de sa part, c'était un crime. — Et pourtant, dans sa sainteté, dans sa justice, dans son amour pour toi, mon Père optait comme la foule. Non; qu'on n'épargne pas l'Innocent, le Bien-Aimé! Je le livre, je le condamne, pour que ma Justice apaisée puisse épargner le pécheur... Et moi, j'acquiesçais au cri de la foule, au vœu de mon Père : *Non me, sed Barabbam!* Pour te prouver son amour, le Père pouvait-il faire plus que de me sacrifier à toi? Pour te prouver le mien, pouvais-je faire plus que de mourir en te sauvant? *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Joan. 15, 13). Mon Père et moi, nous te disons d'une commune voix : *Quid ultra debui facere vinctæ meæ et non feci?* (Isaï. 5, 4)

Haine infinie de mon Père pour le péché; amour infini de mon Père pour le pécheur : voilà comment moi, le Créateur, je suis homme; comment moi, l'innocent, l'immortel, je meurs, et de cette mort. Cette haine et cet amour, qui m'ont réduit là, tu ne



peux pas plus les nier que les comprendre : ils sont écrits sur ma chair avec mon sang.

— Telle est la réponse double et une du divin Crucifié. — A mon tour de m'interroger et de me répondre.

— Questions posées à moi-même.

Devant cette Justice de Dieu, que dois-je sentir? Quelle épouvante! *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (Luc. 23, 31). — Mais quelle honte aussi! Verrais-je de sang froid et sans vouloir me cacher sous terre, le supplice d'un homme condamné à faux pour un crime que j'aurais moi-même commis? Et que se passe-t-il au Calvaire? J'ai rougi devant un réprouvé moins coupable que je ne suis; j'ai rougi devant le démon lui-même. Avec quelle confusion, avec quelle horreur de moi, dois-je lever les yeux sur Celui qui meurt en croix à ma place, l'Innocent, le Saint, mon Dieu! Rappelons-nous ce grand pécheur voyant saint François-Xavier se flageller pour lui, et lui arrachant des mains la discipline. Et moi, ne voudrais-je pas détacher Notre-Seigneur de la Croix pour m'y mettre à sa place, à la mienne bien plutôt? *Sic decet implere omnem justitiam* (Mat. 3, 15).

— Que ressentir devant cette justice?  
... Epouvante,  
... confusion.

Devant cet Amour aussi, moi pécheur, moi religieux, moi Jésuite, je me demande : Qu'ai-je fait jusqu'à cette heure? Qu'ai-je fait pour Jésus-Christ mourant pour moi? Mais d'abord, que n'ai-je pas fait contre lui? Que ne fais-je pas tous les jours? Fautes légères, Dieu merci, mais si facilement commises! Et la réparation, où est-elle? Compagnon de Jésus, privilégié de son Sacré-Cœur, je connais, je goûte cette dévotion essentiellement réparatrice; je parle de réparer pour autrui : comment ai-je réparé pour moi-même? Et à cette heure où je médite, que fais-je pour Jésus-Christ? Quel effort assez loyal pour mieux entendre le mystère de justice et d'amour, pour former les sentiments et surtout les résolutions, qu'il appelle?

— Que penser de moi devant cet amour? —  
Quid fecerim pro Christo,

... quid faciam,

Et dans l'avenir, dans cet avenir qui commence aujourd'hui et recommencera chaque jour jus-

... quid facere debeam.

qu'au dernier, que dois-je faire? Que ferai-je? Continuerai-je à offenser, avec cette insouciance déplorable, Celui que je vois mourir pour moi? Cette méditation, cette retraite vont-elles passer en effleurant mon âme et la laisser à ses molles habitudes? Non, Seigneur Jésus, ma victime, qu'il n'en soit pas ainsi! Je le veux, je vous en conjure par votre Sang, par votre Cœur.

### LE PÉCHÉ MORTEL

[Simple indication d'un autre cadre, d'après l'esprit de la méditation précédente; — à la fois plan d'un sermon sur la matière, et sujet d'exercice que l'on pourrait donner dans une retraite annuelle, même à la place du thème consacré, déjà bien connu des retraitants.]

— Principe et méthode : lire simplement dans les actes de Dieu son jugement sur le péché mortel.

— Partons de ce principe : nous aurions un immense besoin de comprendre la malice du péché : mais *Delicta quis intelligit?* (Ps. 18, 13). Qui peut comprendre la sainteté de Dieu, Dieu lui-même? Donc tout le possible sera de regarder faire Dieu, d'apprendre par ses actes ce qu'il pense du péché, ce que, dès lors, nous en devons penser nous-mêmes.

— PREMIER POINT : Dieu terrible à punir; deux faits : chute de l'ange et de l'homme.

— Or, deux faits nous le mettent aux yeux : la chute de Lucifer et celle du premier homme. Représentons-nous ces deux faits dans toute leur lumière, dans toute leur force (Voir l'exercice précédent); mais n'essayons pas d'en raisonner : constatons, croyons, adorons, tremblons, rien de plus.

— Mais cette impression nous viendra peut-être : Dieu est souverainement indépendant; il n'a nul besoin de ses créatures, de leur bonheur, lequel n'ajoute rien à sa Béatitude, comme, d'autre part, leur malheur n'y peut rien ôter.

Bref, dans notre juste épouvante, nous serions tentés d'estimer Dieu bien prompt, bien facile, peut-être même bien enclin, à punir. — Est-ce vrai? Y incline-t-il ou y répugne-t-il par nature?

— SECOND POINT : Dieu

— Deux faits vont répondre, deux faits à méditer

avec la même insistance que les deux autres : — le dialogue d'Abraham avec Dieu, à propos de Sodome et de Gomorrhe : *Numquid perdes justum cum impio?* (Gen. 18, 23-33) ; — mieux encore, peut-être, la mission de Jonas à Ninive, sa prophétie sans effet, ses murmures contre la clémence divine et la leçon des choses qu'il reçoit (Jonas. cap. 3 et 4) ; épisode merveilleux de sens et de vie, où l'on voit, comme nulle part ailleurs, l'étroitesse dure et vindicative du cœur humain et, en regard, la largeur miséricordieuse du Cœur de Dieu, trop heureux de n'avoir pas à frapper, à détruire, faisant même entrer en ligne de compte les *animaux* qui péri-raient dans le désastre... *Et jumenta multa* (Jonas, 4, 11). Développer, insister.

— Non la pente naturelle de Dieu n'est pas de punir. — Mais alors, devant ces deux séries, ces deux *binaires* de faits contradictoires, où en sommes-nous et que penser ? — Nous sommes à notre vraie place et d'où nous ne sortirons jamais : entre deux mystères, justice et amour ; deux mystères qui n'en font qu'un, puisqu'ils sont Dieu même, Dieu infini et incompréhensible dans l'un et dans l'autre. Déjà, pourtant, de la rencontre, du choc apparent de ces deux séries de faits, de ces deux mystères, une conclusion se dégage et s'impose : Qu'est-ce donc que le péché, pour que Dieu, qui répugne si fort à punir, le punisse avec une telle rigueur ? (Cf. supra) — Il suffit ; je sais, là-dessus, tout ce que j'ai besoin de savoir. — Et pourtant, il y a mieux encore.

— Un dernier fait englobe et dépasse tous les autres, les concilie, et, du même coup, les renforce au delà de toute mesure. C'est le fait de Jésus-Christ au Calvaire, dernier mot de la Justice et de l'Amour à la fois (*Triple péché, Colloque*).

répugnant à punir ;  
deux faits :  
... dialogue d'Abraham avec Dieu (Sodome et Gomorrhe, ... Jonas à Ninive.

— Ces deux ordres de faits, opposés en apparence, et concluant ensemble contre le péché.

— TROISIÈME POINT : qui concilie et renforce les deux autres : le Calvaire.

## MON PÉCHÉ PERSONNEL

*Exercitium secundum.*

— Trois remarques préalables :

1° L'objet précis de la méditation, du procès actuel de ma conscience : mes péchés de l'année.

(sauf à remonter plus haut, si l'on veut).

2° Le plan, identique à celui de N. B. Père, sauf le numérotage des parties.

En cela, ni témérité, ni dommage.

3° La grâce demandée et le fond de l'Exercice. Entre les deux, un rapport large, sans rigueur exclusive.

— Trois observations préalables. — 1° Dans une retraite annuelle, et à considérer la situation normale des retraitants, il semble plus pratique de viser tout d'abord et directement les fautes de l'année, les fautes postérieures à la dernière retraite. Si vénielles qu'elles soient par la grâce de Dieu, les considérations de notre Bienheureux Père trouveront à s'y appliquer sans rien perdre de leur valeur utile. Chacun, du reste, est maître de remonter plus haut dans son passé de pécheur, selon le besoin ou l'attrait et sauf la direction contraire qu'il aurait reçue.

— 2° Le plan de la présente méditation suit exactement celui des Exercices, à part le numérotage des parties ou points. On verra mieux par la suite, en seconde Semaine par exemple, que, dans la langue de saint Ignace, le mot *points* n'a pas une signification invariable, toujours conforme à l'acception courante que nous lui donnons. On en peut conclure dès maintenant que, surtout pour des retraitants qui ont déjà pratiqué les Exercices, il n'y a ni témérité ni dommage à modifier le numérotage des parties, sans rien omettre ni rien déplacer, sauf un seul détail et secondaire.

3° Ici encore, tout comme dans le *Triple péché*, ne cherchons pas, entre la grâce demandée (2° Prélude) et le corps de la méditation, une corrélation absolue, rigide, exclusive. Nous demanderons une douleur ardente, des larmes même, larmes du cœur, de la volonté — c'est l'essentiel — larmes des yeux, si Dieu nous les trouve utiles, et certes, il y aura de quoi pleurer. Or, les réflexions proposées dans la suite de l'exercice, nous pousseront plus immédiatement à la honte (*foeditas peccati in se*), à l'in-



dignation contre nous-mêmes (*quis sim ego... quis sit Deus contra quem peccavi*); à la frayeur du châtement qui aurait dû m'atteindre (*exclamatio admirativa*, etc). N'importe, encore une fois. Tout concourt à l'effet d'ensemble, et les larmes ne devraient-elles pas jaillir du souvenir de notre *ingratitude*, souvenir qui n'est qu'implicite dans le texte, mais où saint Ignace nous laisse maîtres d'appuyer?

— Les deux Préludes d'après saint Ignace.

— Avant tout, assemblons, posons sous nos yeux la matière, l'objet de la méditation proprement dite, instituons rapidement et sommairement le *procès* de notre âme; abrégeons, résumons l'acte d'accusation de notre conscience contre elle-même; évoquons d'un coup d'œil nos fautes depuis un an. Fautes contre Dieu, contre le prochain, fautes dans le gouvernement direct, visible ou secret, de notre personne. Toutes nos fautes? Non : les principales, les plus habituelles, si bien habituelles, hélas! que nous les rapportons toujours identiques à notre confesseur; que, peu à peu, la liste en semblerait dressée une fois pour toutes; que nous la savons d'avance par cœur, et le confesseur aussi; — fautes trop habituelles pour nous émouvoir beaucoup, peut-être même pour nous émouvoir assez, quand nous les regardons seulement d'une confession à l'autre, et Dieu veuille que nous échappions toujours au péril de contrition insuffisante, de nullité pour le Sacrement! Mais quand nous les envisageons ainsi d'ensemble, leur aspect change. Pourquoi? Précisément parce que nous voyons mieux alors l'habitude que nous en avons prise, notre routine, peut-être notre indolence, notre stagnation spirituelle. — Quelles sont-elles donc, ces fautes habituelles de l'année? Citons, comme témoins à charge, tout ce qui encadre notre vie, maison, chapelle, chambre, prie-Dieu, table de travail et le reste. Revoyons d'un coup d'œil les personnes par nous fréquentées, supérieurs, frères et condiscipules.

— PRÉLUDES.

I. Matière de la méditation, procès de ma conscience depuis un an.

Mes fautes habituelles et principales depuis un an.

Grande utilité à les voir ainsi ensemble.

Témoins à charge.

ciples, élèves, gens du dehors. Rappelons notre emploi, nos occupations courantes; rappelons les quelques circonstances, qui pour nous, ont marqué durant cette année, circonstances joyeuses, pénibles, critiques. Saint Ignace nous donne là le programme excellent d'un examen sérieux et combien utile; mais il ne nous laisse pas le temps de nous y livrer et de l'approfondir. Marquons-en du moins les résultats les plus immédiatement sensibles, les plus fâcheux surtout. — Eh bien! c'est chose faite; voilà devant moi mes fautes de l'année, *Peccatum meum contra me est* (Ps. 50, 3). Il s'agit maintenant de le juger, de me juger moi-même. La mémoire a fait son office; que la raison chrétienne et religieuse fasse le sien. De fait, c'est encore ici un exercice des trois puissances, et la méditation proprement dite commence en cet endroit.

Le tout, rapide  
et sommaire.

II. Corps de  
la méditation.  
— PREMIER  
POINT : laideur  
de mes péchés.

... abstraction  
faite de la loi et  
de la sanction.

— A. Péchés  
dans mes rela-  
tions directes  
avec Dieu :

... sans-gêne,  
insolence, in-  
gratitude.

— Est-ce assez  
humiliant?

— Entrons premièrement dans l'hypothèse de saint Ignace : pas de loi positive qui défende, pas de châtiment à redouter. Considérons mes péchés habituels en eux-mêmes, d'après les seules idées de sagesse naturelle, de justice naturelle, de dignité naturelle, d'honneur naturel, qui sont en moi, qui font le meilleur de moi. — Considération vaste, féconde, humiliante, à me faire rentrer sous terre. Venons au détail.

— J'ai examiné mes relations directes avec Dieu : la sainte messe dite ou entendue, la sainte communion, les visites au Saint-Sacrement, le bréviaire, l'oraison, etc. — Qu'y ai-je vu? Trop souvent négligence, paresse, irrévérence, peut-être ennui et dégoût volontaires. Mais qu'est-ce à dire? C'est-à-dire, de moi à Dieu : indécatesse, impolitesse, sans-gêne, manque de savoir vivre, désinvolture vulgaire, peut-être insolence, grossièreté; en tout cas et par-dessus tout, ingratitude. — Est-ce vrai? — Or, n'y eût-il ni loi ni sanction, est-il bien glorieux de me trouver, sans pouvoir y contredire, indélicat, impoli, mal élevé, par-dessus tout, ingrat?

Si quelqu'un venait me jeter ces qualificatifs à la face?... Mais comment ne pas me les infliger à moi-même? *Ergo et tu confundere et porta ignominiam tuam* (Ezech. 16, 52).

— J'ai examiné mes relations habituelles avec le prochain. Que de fautes! Fautes positives, de parole ou d'action; torts faits à la réputation d'autrui, ressentiments, mépris intérieurs et le reste.

B) Péchés contre le prochain :  
... actions, paroles, omissions,

Fautes négatives ou d'omission : refus de service, manque d'intérêt à ce qui ne m'est pas personnel, insouciance de l'homme qui ne pense guère qu'à soi. Mais tout cela, qu'est-ce donc au fond?

*Egoïsme* : voilà le mot vrai, l'unique. Egoïsme qui dédaigne pratiquement de sortir de soi, qui tend à ne vivre que de soi et pour soi; égoïsme qui, d'instinct et d'habitude à demi consciente, se sacrifie les autres au lieu de se sacrifier pour eux. Est-ce donc là mon cas? Non pas toujours, certes; non pas même habituellement, je l'espère; mais cela devient mon cas chaque fois que je pêche contre le prochain, et dans la mesure précise où je le fais. — Or, n'y eût-il ni loi ni sanction, est-ce chose honorable que l'égoïsme? On a beau s'évertuer à détruire ou à retourner la morale : on n'arrachera jamais tout à fait de la conscience humaine le mépris de l'égoïsme et l'estime du dévouement. Et si quelqu'un me disait en face : « Vous, homme bien né, bien élevé, homme distingué, vous religieux, apôtre, vous, professeur officiel d'abnégation, de dévouement, prenez-y donc garde : vous n'êtes, en bien des rencontres, qu'un égoïste qui se cache aux yeux d'autrui et aux siens propres »; qu'aurais-je à répondre en conscience? Egoïsme et illusion par complaisance à soi-même : comment ne pas me reconnaître plus ou moins à ces deux traits? *Ergo et tu confundere et porta ignominiam tuam*.

... d'un mot, égoïsme,

Est-ce assez humiliant?

— J'ai examiné mes relations avec moi-même; j'ai vu, dirai-je, la façon dont je me gouverne, ou la façon dont je m'abandonne à ma nature, sans grand souci de la gouverner? Me suis-je vu exempt

C) Pêché envers moi-même.

... sensualisme,

... amour-propre, vanité ridicule.

Est-ce assez humiliant?

de sensualisme et d'amour-propre? Sensualisme, culte de mes aises, dépendance des choses matérielles; en tout, menace ou échec à la liberté, à la dignité de mon âme. Amour-propre sous bien des formes : susceptibilité, jalousie peut-être; en tout cas, prétentions, jactance ouverte ou timide et oblique, entêtement du sens propre; vanité sotte, ridicule, donnant peut-être à ceux qui m'entourent une comédie que je suis seul à ne pas voir, moi si prompt, d'ailleurs, à la saisir ou à l'imaginer dans autrui.

— Sensualisme, amour-propre : on ne fera jamais que ce soient là choses bien glorieuses. Admettrais-je qu'on vînt me dire : « Vous qu'une règle oblige à une garde très sévère de vos sens, et une autre au soin de vous mortifier quelque peu en toutes choses; vous êtes étrangement asservi à ces mêmes sens qu'il vous faudrait garder et mortifier. Vous, professeur d'humilité chrétienne et parfaite, ne vous laissez-vous jamais prendre en flagrant délit d'amour-propre, de vanité ridicule, et surtout peut-être quand vous jouez devant nous et devant vous-même je ne sais quelle petite comédie d'humilité? » On n'ose me le dire, peut-être par crainte des représailles; mais moi, ne devrais-je pas me l'avouer quelquefois? Eh bien! loi et sanction à part, cela n'est ni beau ni fier. *Ergo et tu confundere et porta ignominiam tuam.*

— En somme, je reste convaincu d'inconséquence, de déraison, de faiblesse, de lâcheté, d'ingratitude.

Oui, confusion bien méritée, honte bien réelle; car lorsque j'envisage ainsi d'ensemble ces fautes usuelles, qui ne m'enlèvent pas pourtant la grâce de Dieu, elles me convainquent d'inconséquence, de déraison, de faiblesse, de lâcheté, d'ingratitude. Est-ce vrai? Est-ce glorieux? Ignominie secrète, en partie du moins; mais ne sera-t-elle point dévoilée au Jugement?

I. Exercice de modestie.

Si Dieu me le faisait subir?...

Rappelons-nous le noviciat, les exercices de modestie, où l'on me signalait fraternellement mes défauts extérieurs. Que deviendrais-je si Dieu me faisait tout à l'heure, ici, publiquement, mon exercice de modestie, mon *Speculum* complet, intime;



s'il me manifestait au grand jour, tel que me font mes péchés d'habitude? Quoi! faut-il ne devoir l'estime de mes frères qu'à une illusion charitable de leur part, et, de la mienne, à une dissimulation permise d'ailleurs et favorisée par le silence de Dieu? Il ne durera pas toujours, ce silence. Prévenons les révélations futures, prévenons la confusion à venir, tardive, stérile, en nous plongeant dès aujourd'hui dans cette honte si bien due à nos fautes même vénielles, si salutaire à notre âme dont elle commencera la réhabilitation. Pour conclure ce premier point, quoi de mieux qu'un humble aveu de notre misère? Ne le marchandons pas.

Il le fera au jugement.

Prévenons-le par l'humiliation volontaire.

— Mes péchés m'ont fait peu d'honneur, mais surtout ils ont fait injure à Dieu. Nouvel aspect, et plus grave, et plus douloureux. Mortel ou véniel, tout péché implique un choix fait par moi entre Dieu et moi-même, une préférence accordée à moi-même sur Dieu. Dieu veut, mais je ne veux pas; Dieu ne veut pas, mais je veux. Il plaît à Dieu, mais il me déplaît à moi. Qui l'emportera? Qui l'a emporté chaque fois que j'ai péché, même véniellement? Mon goût ou ma répugnance, mon bon plaisir, ma volonté, moi en somme. Pratiquement donc, je me suis préféré à Dieu, j'ai pris le pas sur Dieu. Pratiquement, je n'ai pas dit seulement comme Lucifer : « Je serai semblable ou même égal au Très-Haut ». J'ai fait comme faisait Lucifer, du reste; je me suis constitué supérieur à Dieu, en mettant ma volonté au-dessus de la sienne, mon bon plaisir au-dessus du sien. Là est le péché, même véniel. Manifestement je n'ai pas choisi, je ne me suis pas préféré ainsi, de sang-froid, avec une préméditation réfléchie, calculée; je n'ai pas mis en regard et pesé les deux termes : Dieu et moi, comme je le fais après coup, à cette heure; et vraiment, pour aller jusqu'à cette folie monstrueuse, il faudrait avoir l'enfer dans l'âme. Cependant ma conscience me disait-elle, oui ou non, que Dieu ne voulait pas ce que je faisais, ou qu'il voulait ce que

— SECOND POINT : laideur de mon péché en tant qu'offense de Dieu.

— Dans tout péché, même véniel, je choisis entre Dieu et moi, je me préfère à Dieu.

Pas de péché sans cela.

je refusais de faire? Si ma conscience ne me disait absolument rien, il n'y a pas eu péché formel. Si je reconnais que j'ai péché, formellement péché, c'est reconnaître que ma conscience m'avertissait suffisamment de la volonté divine; c'est reconnaître que j'y ai préféré la mienne, que je me suis préféré à Dieu.— Seigneur, Seigneur, au cours de cette année, depuis ma dernière retraite, combien de fois ne m'est-il pas arrivé de choisir à vos dépens, de me préférer à vous!

Comparons donc les deux termes : Dieu et moi.

A) Comparaison générale, médiate et graduée :

— Qui êtes-vous donc et qui suis-je? Car, pour apprécier au vrai la folie, l'insolence, l'ingratitude que mes péchés supposent, j'aurais besoin de mesurer la distance qui nous sépare. Et qui mesurera l'infini?

— Dieu et moi, Dieu l'offensé et moi l'offenseur, Dieu que je sacrifie et moi que je préfère à Dieu! Les deux termes sont tellement éloignés, qu'un rapprochement immédiat, une confrontation directe, risquerait d'éblouir sans éclairer. Il fait bon jalonner, pour ainsi dire, cette incommensurable étendue, comme, pour supputer celle d'un vaste panorama, l'œil s'aiderait de quelques points de repère, collines, bois, villages, etc. De là une série d'intermédiaires, utiles à guider ma pensée dans son effort pour atteindre de moi jusqu'à Dieu. Saint Chrysostome indiquait déjà cette méthode. « Si toutes les nations sont, devant Dieu, comme une goutte d'eau; un seul homme, que sera-t-il? Quelle part, quel atome représentera-t-il dans cette goutte d'eau? (*In Epist. ad Ephes. c. I hom. III*). De là, cette gradation, esquissée dans saint Ignace, et que nous pouvons encore étendre. Que suis-je, moi, au prix des quatorze ou quinze mille Jésuites qui font la Compagnie actuelle? Qu'est la Compagnie même, au prix de toute l'Eglise aujourd'hui vivante et militante? Et l'Eglise militante du vingtième siècle, qu'est-elle, si l'on ne considère que le nombre, qu'est-elle au prix de l'Eglise militante de tous les siècles depuis le Calvaire jusqu'au Jugement dernier? Et l'Eglise militante de tous les siècles, qu'est-elle,

... moi devant la Compagnie entière; la Compagnie devant l'Eglise actuelle; ... l'Eglise actuelle, devant celle de tous les siècles; ... l'Eglise militante de tous

comme perfection et sainteté, si je la compare à l'Eglise triomphante, aux Anges et aux Elus déjà consommés, glorieux? Et l'Eglise triomphante elle-même et, à plus forte raison, l'univers matériel, avec son immensité, qu'est-ce devant Dieu? Une goutte de rosée, un grain de sable à peine capable d'incliner une balance : *Quoniam tanquam momentum stateræ, sic est ante Te orbis terrarum, et tanquam gutta roris antelucani quæ descendit in terram* (Sap. 11, 23). C'est trop peu dire. L'univers est, devant Dieu, moins que n'est pour moi la goutte d'eau, le grain de sable et de poussière, moins que l'atome; il est comme n'étant pas. *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram Eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt Ei* (Isaï. 40, 17).

les siècles, devant l'Eglise triomphante;

... et tout cela devant Dieu.

Et maintenant, que puis-je être, moi, si, supprimant tous les intermédiaires, je me mets seul en regard de Celui devant qui tout est comme n'étant pas? Quel atome dans cet atome! Quel rien dans ce rien! Oui vraiment, *Ad nihilum redactus sum* (Ps. 72, 22). — Et cet atome, que Dieu a fait conscient et libre, mais qui n'en reste pas moins atome et quasi néant, il se préfère pratiquement à Dieu, et vingt fois le jour peut-être. Est-ce vrai? Ne me préfère-je pas à Dieu, quand, pour ne me pas gêner, je lui refuse l'attention et le respect dans la prière; — quand je m'accorde sciemment le pauvre plaisir d'une critique ou d'une épigramme blessante; quand je sacrifie son bon plaisir à mes aises ou à ma vanité? Folie absurde en soi et odieuse! L'inadvertance l'atténue, sans doute, mais ne l'excuse pas tout à fait; car, encore une fois, ou je n'ai pas péché formellement, ou j'ai vu, dans une lumière suffisante, que Dieu ne voulait pas ce que j'ai voulu quand même.

Que suis-je donc, moi, devant Lui?

Et je me préfère à Lui, avec une conscience suffisante de ma folie!

— Dieu et moi, Dieu que je sacrifie pratiquement, et moi que je préfère! Serrons de plus près la comparaison, le contraste; opposons les qualités aux qualités, les titres aux titres, osons dire, les attributs aux attributs.

B) Comparaison directe et détaillée.

1<sup>o</sup> Dieu, l'Es-  
prit pur;  
... moi, pauvre  
âme,  
*in ergastulo...*  
*meam fœdita-*  
*tem corpoream.*

Et je me  
préfère!

2<sup>o</sup> Dieu, son  
intelligence in-  
finie;

... moi, maché-  
tive raison.

Et je me  
préfère!

3<sup>o</sup> Dieu, sa  
volonté souve-  
raine, indépen-  
dante, toute  
puissante.

Dieu, l'Esprit *pur*, absolument et infiniment pur, sans composition ni altération, ni souillure possibles; sans rien qui pèse à son activité infinie, sans rien qui puisse faire tache ou même ombre à son infinie sainteté. Moi, pauvre âme emprisonnée, mise au cachot, au bagne, *in ergastulo*, dans une chair vile, pesante, caduque, mortelle, promise à la dissolution, foyer de la convoitise : *Omnem meam fœditatem corpoream!* Et c'est moi, c'est quelquefois précisément cette chair misérable, que je préfère à Dieu en l'offensant pour la flatter!

Dieu, l'intelligence infinie, qui voit tout, qui sait tout, qui n'apprend rien du dehors, mais trouve en soi toute vérité, toute lumière; qui ne dépend pas des objets comme s'ils s'imposaient à elle, mais les détermine, les mesure, les constitue dans leur être propre par l'idée même qu'elle en a; Dieu, la Sagesse, la Science, l'Infaillibilité nécessaire; Dieu, la Vérité, la source de toute vérité. — Moi, pauvre petite raison bornée, étroite, dépendante des objets, car ils s'imposent à elle, mais surtout des impressions qui menacent de la fausser; pauvre chétive raison, ignorante, vacillante, changeante, si souvent trompée, toujours si courte! Et j'en suis fier! Et j'en défends les idées, les conceptions, les opinions, aux dépens de la charité, de la modestie, de la docilité, de l'obéissance! Je l'oppose arrogamment à ceux qui me commandent ou m'instruisent de par Dieu; je fais prévaloir mes lumières, mes vues, mes fantaisies d'esprit, contre les vues et les dictées pratiques de Dieu; bref, je donne raison à ma raison contre la sagesse ou l'intention de Dieu!

Dieu, la Volonté souveraine, toujours en acte, sans indétermination, sans hésitations ni retours; toujours immuable, une, enfermant l'innombrable multiplicité de ses effets dans un acte unique, éternel; Volonté absolument et infiniment libre, indépendante de tout, sinon de sa sagesse et de sa perfection même, ce qui est tout le contraire d'une dépendance; Volonté que nulle force étrangère ne



détermine, à laquelle rien ne résiste, contre laquelle rien ne prévaut; car si Dieu permet aux volontés créées de combattre, un temps, la sienne, il faudra bien qu'elles s'y rajustent, soit de gré, par le repentir, soit de force par le châtiment; Volonté toute puissante, sans intermédiaire entre elle et son effet : *Quia ipse dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt* (Ps. 48, 5). — Et moi! Misérable volonté, le plus souvent endormie et qu'il faut réveiller à coups de fouet, comme une bête paresseuse; volonté languissante, molle, impuissante, flottant au gré des impressions, faible devant les résistances. Eh bien! c'est cette volonté pitoyable qui s'oppose, qui se préfère à la Volonté divine; c'est ce roseau branlant qui se croise, dans une lutte folle, avec le sceptre et le glaive du Tout-puissant. Le sceptre s'abaisse pour un temps, le glaive diffère de frapper; la Bonté empêche la Justice d'achever sur l'heure ce roseau qui se froisse et se meurtrit lui-même par son ridicule effort. Mais, ou je leur ferai réparation, ou ils se relèveront l'un et l'autre pour me briser. — Tout cela est-il inexact, est-il excessif pour le cas présent, le mien? Dans la moindre de mes fautes coutumières, n'y a-t-il pas refus, opposition plus ou moins consciente, à la volonté de Dieu, préférence donnée à la mienne?

Dieu, la rectitude, la pureté, la sainteté même; d'où rien ne peut émaner que de juste, de pur, de saint comme Lui. En regard, moi qui, par mes convoitises originelles, mais surtout par mes habitudes pécheresses, deviens un foyer, une source de laideurs et de misères, une plaie envenimée qui suppure l'abjection, le mal, *ulcus et apostema*. — Est-ce me calomnier, outrer les choses? Il est écrit: *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum; et malus homo de malo thesauro cordis sui profert malum* (Luc. 6, 45). Eh bien! quel genre de trésor est mon cœur, et qu'en tiré-je quand je l'ouvre? Qu'en tiré-je pour Dieu? L'or, l'encens, la

... moi, mapauvre volonté.

Et je la préfère à celle de Dieu!

4° Dieu, abîme et source de bien, de pureté, ... moi... ce qui sort de moi, de mon cœur.

... ce qui en sort pour Dieu : l'or, l'encens, la myrrhe?

myrrhe? Oui, sans doute; mais que l'or de ma charité est chiche et terne! Que l'encens de ma prière est fade! Et la myrrhe de la mortification, où est-elle, elle qui devrait être partout? En revanche, que de choses déplaisantes pour lui, dans ce pauvre cœur que je n'aurais pas même besoin de lui ouvrir, car il le pénètre et le scrute mieux que moi-même; *scrutans renes et corda* (Apoc. 2, 23). Mes péchés sont là pour en rendre témoignage. Saint Paul a dit : *Christi bonus odor sumus Deo* (2 Cor. 2, 15).

... ce qui en sort pour mes frères : l'édification? le parfum de Jésus-Christ?

Est-ce que j'exhale devant Dieu le parfum authentique de Jésus-Christ? Mais ce parfum, je le dois aussi aux hommes, à mes frères en religion, qui sont mon premier prochain. Et dans nos relations quotidiennes, quand ils approchent de moi, quand ils respirent mon âme dans mes actes visibles, dans mes paroles, ma tenue, ma démarche, ma physiologie; que sentent-ils monter du fond de cette âme, quelle atmosphère, quelle haleine morale? Est-ce l'esprit de foi, l'esprit surnaturel, ce qu'on nomme excellemment le bon esprit? Est-ce la dignité religieuse, la distinction simple, telle qu'on la respirait en approchant de Jésus-Christ? Est-ce le respect, la docilité, la charité franche, bonne, gaie? Est-ce l'entrain, l'espoir, le courage? Oui, est-ce bien là, est-ce bien *toujours* ce qui me sort, pour ainsi dire, par tous les pores, ce qui rayonne de moi comme une sainte et douce contagion? Ne m'arrive-t-il jamais de répandre et de propager des impressions et influences contraires : esprit bien humain, bien terre-à-terre, indocilité, critique, humeur chagrine, aigreur, désenchantement, découragement, scepticisme ironique ou triste à l'égard des grandes et nobles choses, du zèle, de la vertu même et de la sainteté? Grave question : mes péchés font la réponse. Ah! Dieu merci, je ne suis pas un scandaleux; je ne suis pas *odor mortis in mortem* (2 Cor. 2, 16); mais suis-je toujours assez *odor vitæ in vitam?* (Ibid) Qui que je sois, il reste vrai que, du fond de ma pauvre nature, ce n'est pas la

sainteté qui s'exhale toujours; ce n'est pas le souffle de l'Esprit-Saint, le parfum de Jésus-Christ.

— Et, pour en revenir à me comparer, à me confronter avec le Dieu que j'offense, il reste vrai que, quand je pêche, même véniellement, mais surtout avec une facilité, avec une quasi insouciance habituelles, j'ai le malheur de préférer à Dieu, la Sainteté même, ce foyer de misère et de mal que je suis.

— Enfin méditons un dernier contraste, non plus entre la bassesse de l'offenseur et la grandeur infinie de l'offensé, mais entre leurs situations, leurs procédés réciproques. D'une part, voici Dieu, l'indépendant suprême, unique. Dieu qui se suffit, qui n'a nul besoin de moi; Dieu dont la félicité ne gagnera rien à la mienne, et ne perdrait rien à mon malheur éternel. Que fait-il cependant? Il se comporte comme si mon salut devait le ravir de joie et ma perte le désespérer. Pour me donner part à sa propre et divine béatitude, pour s'épargner la nécessité de me perdre, il me donne, me livre, me sacrifie Jésus-Christ. Bonté pure, bonté absolument gratuite, spontanée, désintéressée, généreuse jusqu'à en devenir incompréhensible : n'est-elle pas l'infini? — Et maintenant me voilà, moi, moi qui suis dans la dépendance totale de Dieu; moi qui ai de lui un besoin immense; moi qui le sais bien et le dis avec une conviction sincère; moi qui n'ai certainement pas et n'aurai jamais l'horrible courage de renoncer à lui, au ciel. Et avec tout cela, que fais-je? Comment me comporté-je, d'après l'indéniable témoignage de mes habitudes pécheresses, véniellement pécheresses? Eh bien! ce Dieu, auquel je n'aurai jamais l'affreux courage de renoncer, je n'ai pas non plus, au moins je n'ai pas assez, le saint courage de m'en assurer la possession par une plus sévère pureté de conscience. Je n'ai pas le courage de lui sacrifier, en détail et au jour le jour, mille besoins prétendus, factices, minimes en tout cas, peut-être ridicules et humiliants, mille caprices de mon corps, de mon esprit, de mon

Et je me préfère au Très pur, à la source de tout bien!

5<sup>e</sup> Dernier contraste :

Dieu n'a pas besoin de mon bonheur,

et il se comporte comme s'il en dépendait.

J'ai un immense besoin de Dieu, et je me comporte, par mes péchés habituels, comme si j'avais d'autres besoins plus graves, plus chers.

Folie envers  
moi-même;

... ingratitude  
envers la Bonté  
gratuite et ado-  
rable de Dieu,

... envers l'a-  
mour, le Sang,  
le Cœur de Jé-  
sus-Christ,

humeur, de ma langue, de mon amour-propre; car enfin chacune de mes fautes vénielles n'est que la satisfaction d'un de ces caprices-là. Est-ce assez d'inconséquence, de folie? La main de Dieu me tient suspendu, comme par un fil, au-dessus du néant, de l'enfer plutôt; et moi, par ma déplorable facilité au péché véniel, je m'agite, je me démène, pour relâcher, pour amincir ce fil que j'aurais horreur de couper. Et qu'est-ce donc si j'ai péché mortellement dans mon passé? Il y aura donc eu tel moment où je me redressais contre cette main qui me soutient au-dessus de l'abîme, où je l'insultais, où je m'efforçais de m'en détacher, de la déchirer si j'avais pu. O folie! folie! Mais ô ingratitude! Cette Bonté gratuite, adorable, ne lui ai-je jamais dit par mes actes, par le péché mortel : « Laissez-moi. Je n'ai pas besoin de vous; je ne veux plus de vous »? Ne lui dis-je pas au moins tous les jours, par mon péché véniel volontaire : « Vous exigez trop en échange de vos bienfaits; je ne vous dois pas tant que cela; je n'ai pas si grand besoin de vous, que je veuille, pour vous complaire, me passer de mes aises, de mes plaisirs? » Est-ce vrai, oui ou non? Et si je me rappelle — comment l'oublier, du reste? — que cette Bonté infinie s'est faite, pour moi, chair et victime, que vois-je, et quelle comparaison! D'une part, Jésus-Christ, ses attrait, son amour, son sang prodigué pour gagner et fixer mon cœur; d'autre part, moi, ce pauvre et misérable cœur qui se dispute à Jésus-Christ : qui, après s'être donné en principe, se reprend et se refuse en mille détails; qui dit pratiquement à Jésus-Christ : « Non, vos attrait, votre amour, votre sang, ne valent pas tant de sacrifices ». J'ai honte de mon aveuglement, mais que penser de mon ingratitude? Est-ce que je ne vais pas trouver enfin, dans cette dernière considération, la douleur intense, les larmes que saint Ignace me demande comme fruit de la méditation entière?

TROISIÈME

— Or, il me demande tout d'abord et précisément



en cet endroit, un cri ardent, passionné, (*exclamatio... cum ingenti affectu*) qui rappelle le cri puissant et les pleurs attribués par saint Paul à Notre-Seigneur lui-même. Cri d'étonnement et d'effroi. Comment les créatures, toutes les créatures, au ciel, sur terre, dans l'enfer même, ne se sont-elles pas encore armées pour venger Dieu de mon péché, selon le mot de la sagesse : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (Sap. 5, 21)? [Cf. le texte des Exercices]. Soyons loyal envers moi-même. Quelle impression me donnent ces paroles véhémentes de notre Bienheureux Père, du plus sage et du plus pondéré des hommes? Si même je regarde ma vie entière et si j'y trouve le péché mortel; peut-être aurai-je encore une certaine peine à entrer dans les sentiments du pénitent de Manrèse, à m'en approprier, du moins, l'énergie. — S'il en va de la sorte, humilions-nous. Voilà comment les saints apprécient le péché grave; et qui donc a raison, d'eux ou de moi? Qui d'eux ou de moi, se rencontre le mieux avec la pensée de Dieu même?

Que si je m'en tiens à cette dernière année de ma vie, si je n'y vois, Dieu merci, que fautes vénielles, estimerai-je, dès lors, ce cinquième point de saint Ignace inapplicable à mon état d'âme actuel? Ce serait une erreur. Je ne m'étonnerai pas que la terre me porte encore et que l'enfer ne m'ait pas encore englouti; mais voici deux autres questions, deux autres étonnements, dont je ne saurais nier le bien-fondé, le caractère actuel et pratique.

Pourquoi, comment, avec ma facilité déplorable au péché véniel, Notre-Seigneur me tolère-t-il encore dans la Compagnie, me laisse-t-il encore ma vocation? Suis-je en bonne voie pour approcher de l'idéal du Jésuite, tel que le tracent les Exercices, les Règles, la *Summa et scopus Constitutionum*? Si saint Ignace revenait au monde, le van à la main, pour nettoyer son aire, pour épurer sa Compagnie; ai-je droit de compter qu'il ne me rejetterait pas comme un fétu sans poids ni valeur? Ne sais-je pas

POINT : Sentiments et affections.

Le cri d'étonnement de St Ignace.

Quelle impression me donne-t-il,

... et même dans l'hypothèse du péché mortel :

... et si je ne regarde que cette année, que mes péchés véniels d'habitude?

Alors même, deux étonnements, deux frayeurs :

1<sup>o</sup> Comment St Ignace, comment Notre-Seigneur me tolèrent-ils encore dans la Compagnie?

que, de son vivant, il en a rejeté d'autres, peut-être moins volontairement imparfaits, moins médiocres, moins pécheurs? — Et Notre-Seigneur en personne, n'a-t-il pas fait écrire par saint Jean à l'évêque de Laodicée : *Quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo?* (Apoc. 3, 16). Eh bien! suis-je fervent? suis-je tiède? Ma facilité aux fautes légères n'a-t-elle pas commencé de provoquer ce que saint Ignace appelle quelque part le dégoût de sa divine Majesté?

2<sup>o</sup> Pourquoi Dieu n'a-t-il pas encore permis pour moi des tentations redoutables,

Autre question, ou autre forme plus précise et plus concrète, de la première. Saint Paul écrivait aux Corinthiens : *Tentatio vos non apprehendat, nisi humana* (1 Cor. 10, 13); c'est-à-dire, les tentations communes, inséparables de la pauvre nature humaine, celles où suffisent les forces communes, les grâces communes. Selon l'Apôtre, les Corinthiens devaient demander à Dieu, mais aussi mériter par leur conduite, que la Providence éloignât d'eux les tentations exceptionnelles, violentes, extrêmes, où peut se jouer en un moment le sort d'une vocation, d'une âme. Et moi, tel que j'ai vécu cette année, tel que je vis d'ordinaire, pourquoi, jusqu'à cette heure, Dieu n'a-t-il pas mis sur mon chemin des épreuves redoutables, critiques, décisives, où j'aurais eu toute chance de succomber? Il l'a fait pour d'autres que je nommerais; leur vocation y a péri : Dieu sauve leurs âmes! Pourquoi, comment ne l'a-t-il pas encore fait pour moi? Le mérité-je? On le mérite et, seulement *de congruo*, par la vigilance et la prière. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem* (Mat. 26, 41). Suis-je donc de ceux qui veillent et prient assez? Mais encore, à ces grandes épreuves toujours possibles, on se sépare, autant qu'il est donné à l'homme, par l'habitude de lutter, de résister, de vaincre, dans les épreuves communes et de chaque jour. Cette habitude est-elle en moi, ou plutôt l'habitude contraire? Mes péchés font la réponse; par eux-mêmes ils attirent sur moi les tentations redoutables et, en

... quand j'y prête par ma facilité indolente au péché vénie!

même temps, ils me désarment contre elles. Et si je ne m'efforce pas sérieusement de rompre avec eux, si je ne secoue pas sans retard la malheureuse insouciance qu'ils me laissent peut-être dans l'âme; où est la garantie morale de ma persévérance, de mon avenir? O Bonté, Bonté infinie, qui m'épargnez encore les grandes crises, est-ce donc Vous que j'ai pris à tâche de vaincre, de décourager, de pousser à bout?

— Ah! je n'ai, du moins, nulle peine à entrer dans le sentiment du Colloque, à vous bénir ô mon Dieu, du temps que vous me laissez encore; à concevoir le ferme propos d'en bien user, de ne plus vous offenser ainsi avec cette pitoyable aisance de cœur, avec cette folle et outrageuse désinvolture, avec cette criante ingratitude. Je ressemble trop au figuier stérile. Voilà, peut-être, bien plus de trois ans que je produis peu ou rien, que je vous donne tout droit de prononcer l'arrêt fatal : *Succide ergo illam : utquid etiam terram occupat?* (Luc. 13, 7). Jésus-Christ daigne encore répondre : *Dimitte illam et hoc anno* (Ibid. 8). Mais qui sait, ô mon Dieu, si cette année qui suivra la retraite, ne sera pas le dernier effort de votre patience, de votre longanimité à mon égard? Oh! donnez-moi donc d'ouvrir les yeux, de me repentir, de me résoudre!

COLLOQUE  
(Saint Ignace).

Le figuier  
longtemps  
stérile

## LE TRIPLE COLLOQUE MÉDITÉ

*Exercitium tertium.*

Saint Ignace nous l'offre comme forme de prière. Prière singulièrement opportune. Quel doit être le fruit de cette première Semaine? Une contrition profonde, un ferme propos sérieux, efficace, une conversion réelle et durable du moins bien au meilleur. Or, si nous devons nous y efforcer par nous-mêmes, nous y sommes impuissants à nous seuls. Prions donc. — Prière toute rationnelle et

— LE TRIPLE  
COLLOQUE.

opportune ici,

... très ration-  
nelle dans sa

gradation ascendante,

pratique. Elle ne fait que remonter, comme il convient, les degrés providentiels par où descend toute grâce. Tout don procède de Dieu, de la Sainte Trinité, du Père Céleste, en vertu d'une attribution spéciale et bien fondée. *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum* (Jac. 1, 17). Par ailleurs, dans l'ordre actuel de Providence depuis le péché, rien n'est possible que par Jésus-Christ médiateur nécessaire, universel, unique. *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum : Homo Christus Jesus* (1 Tim. 2, 5). *Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. 1, 12). Deux vérités de foi. Enfin, d'après saint Bernard, interprète du sentiment catholique, il a plu à Dieu que tout nous vînt par Marie, la Co-rédemptrice, la Toute-Puissance suppliante : *Omnia nos voluit habere per Mariam*. En outre, ceux que nous invoquons connaissent parfaitement ce que nous les prions de nous faire connaître : nos péchés, notre désordre, le monde. Dieu en a la science transcendante, adéquate, infinie ; Jésus Homme et sa Mère en ont l'expérience douloureuse. Saint Ignace nous met donc bien sur le chemin, puis à la source même, de toute lumière et de toute grâce. Prière excellente, encore un coup.

... et parce que ceux que j'implore savent et peuvent.

2° En même temps, méditation implicite et très utile.

Dégageons-la.

Mais encore excellent thème de méditation. Pourquoi ? Parce qu'il nous fera entrer plus avant dans la connaissance, non seulement de nos péchés, mais de leurs conséquences et, surtout peut-être, de leurs causes habituelles. Méditation implicite et qu'il nous servira grandement de dégager. La prière n'y perdra rien ; au contraire, elle y gagnera de se répéter plusieurs fois et d'être plus fervente, étant mieux comprise. Et les trois objets où s'applique la prière feront naturellement autant de points pour la méditation.

PRÉLUDES.  
1) Le Calvaire.

— Je suis au Calvaire, à genoux et me frappant la poitrine comme le publicain au seuil du Temple ; Marie est debout à son poste ; Jésus-Christ agonise



en Croix. Au-dessus, le ciel est ouvert, le Père Céleste regarde agoniser son Fils.

— Faisons une première fois et très sommairement le Triple Colloque.

2) Le Triple Colloque.

— Revenons d'abord à mon péché, péché de l'année qui finit, péché véniel mais trop habituel et trop facile. [Chacun reste libre de remonter plus haut dans son passé.]

— PREMIER POINT: premier objet : mon péché.

Or, ce péché, il m'en faut d'abord une connaissance, non pas superficielle, mais intime, deux fois intime : et quant à lui et quant à moi-même; une connaissance qui le pénètre et qui me pénètre jusqu'au fond.

A) Connaissance deux fois intime.

Efforçons-nous donc de le pénétrer, de nous en faire une idée plus complète. Que de choses à considérer pour cela!

1° Quant à lui-même : bien le pénétrer.

Sa laideur, sa malice intrinsèque. Je l'ai vue (*Péché personnel*). Passons, faute de temps.

a) Laideur intrinsèque.

Sa folie, son insolence, son ingratitude. — Passons.

b) Folie, insolence, ingratitude.

Ce qu'il a coûté à Jésus, à Marie; sang du Fils, larmes de la Mère. Rappelons-nous et passons.

Ce qu'il a coûté ou ôté à moi-même. Tâchons d'en prendre conscience; regardons-y de près. Un voyageur descend de Jérusalem à Jéricho, il trouve des brigands sur sa route : *Incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, et, plagis impositis, abierunt, semivivo relicto* (Luc. 10, 30). Voilà mon histoire, mon fait, ma faute. Au cours de cette année, j'ai rencontré, tous les jours peut-être et plus d'une fois le jour, de menues satisfactions qui m'ont tenté, que j'ai accueillies, que j'ai payées d'un péché véniel; satisfactions des sens, de l'esprit curieux et léger, de l'amour-propre indocile, susceptible, dominateur, vindicatif, envieux peut-être. Où sont-elles? Tout a passé, *abierunt*; cela valait bien la peine d'offenser Dieu! — Mais encore, en s'enfuyant, elles m'ont plus ou moins dépouillé, *despoliaverunt*, elles m'ont volé. Quoi? Une part, au moins, de mon trop mince trésor de vertus, de

c) Mal qu'il me fait à moi.

- Le voyageur et les brigands

... *Abierunt*,

... *despoliaverunt*,

bonnes habitudes; quelque chose de mon ancienne délicatesse de conscience, de mon ancien goût à la prière, de mon ancienne ardeur à la perfection, à l'apostolat; quelque chose de la ferveur, des sentiments, des vœux surnaturelles de mon Noviciat. Si ce chétif capital de mon âme n'a point, Dieu merci, péri tout entier, comme il est amoindri! Ne devait-il pas, au contraire, aller toujours croissant? Il a décrû; et si, ce qu'à Dieu ne plaise! j'étais tenté de m'en soucier peu, tenté de sourire en pensant à mes simplicités, à mes naïves ardeurs de novice, il faudrait m'avouer que la décroissance est considérable. — Qui m'a donc ainsi volé, appauvri, presque ruiné? Qui, sinon mes péchés véniels, lesquels, en se multipliant, remplacent peu à peu les saintes habitudes d'autrefois par des habitudes contraires? — Il y a plus; ces pauvres satisfactions, si fugitives et si rapaces, elles m'ont blessé, couvert de mille petites plaies, car chaque péché véniel en est une; et ces plaies répétées me laissent et m'entretiennent dans un état de malaise, de pesanteur, de langueur et d'anémie spirituelles. Voilà bien la vie de mon âme, pauvre vie chétive, moitié de vie, *semiviro relictò*. Je n'y pense pas à chaque menue tentation qui me sourit; je ne m'en aperçois guère, peut-être, à chacune de mes confessions hebdomadaires; mais en retraite, mais quand j'envisage d'ensemble toute une année, je serais trop malheureux de ne pas mieux voir le dégât, le ravage lent et continu que fait dans mon âme la facilité au péché véniel.

*plagis impositis,*

*semiviro relictò,*

d) Mal qu'il fait autour de moi, aux individus;

paroles contraires à la charité.

Essayons maintenant d'entrevoir, de conjecturer le tort, le mal qu'elle peut faire autour de moi. — Tort aux individus tout d'abord. Ce mot piquant, aigre, amer peut-être; cette critique, cette épigramme, ce sarcasme : jusqu'où ont-ils blessé le cœur d'un frère? Quel ressentiment laisseraient-ils dans mon cœur à moi? Jusqu'où nuiront à sa réputation, à son entrain, à son courage, ces traits d'esprit quelque peu méchants qui font vite leur tour d'une communauté, quelquefois d'une province, alors que,

pourtant, il y a faute à les rapporter, voire même à les écouter avec faveur? On a vu des Religieux découragés, paralysés, au moins un temps, par des critiques trop vives sur leurs essais, sur leur talent, sur leur valeur. Ici, point d'illusion, de complaisance à moi-même. Je me tiens dans l'hypothèse du péché véniel; j'espère n'avoir rien de grave sur la conscience; mais prenons garde! Dans ces péchés de la langue à l'encontre de la charité, de la justice peut-être, la limite fatale est-elle toujours bien certaine, bien visible? Un voleur d'argent sait au juste quelle somme il dérobe; un voleur de réputation, un médisant, un critique, un railleur, un caustique, sait-il toujours le mal qu'il fait? N'entend-on jamais, entre Religieux même, telles paroles dont il semble que le souvenir se doit porter malaisément à la Sainte Table, à l'autel? Notre-Seigneur n'est-il pas très sévère à qui traite son frère d'écervelé (*Raca*) ou de sot (*Fatue*)? Rappelons-nous l'Evangile (Mat. 5, 22). Si le péché mortel peut entrer dans une vie religieuse, c'est tout d'abord — chose évidente — par la porte qu'a fermée le second vœu; mais c'est ensuite par celle que doit garder la charité; la discrétion charitable du langage : *Pone, Domine, custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis* (Ps. 140, 3). — N'aurais-je pas besoin, moi, d'une connaissance plus intime, d'une appréciation plus exacte de mes libertés en ce genre? *Delicta, quis intelligit? Ab occultis meis munda me!* (Ps. 18, 13).

— Essayons encore d'entrevoir, de conjecturer le tort que mes péchés peuvent faire à la communauté, à toute la Compagnie. Péchés de la langue, avant tout. Paroles de blâme contre les supérieurs, contre le gouvernement, les procédés, les méthodes, les études, les œuvres mêmes de la Compagnie. Ce mot, cette boutade, par où se soulage un amour-propre froissé, où vont-ils? A la désunion entre frères, à la désunion entre inférieurs et supérieurs, au découragement du zèle, à la mésestime de la Compagnie,

[D'ailleurs sont-elles toujours et certainement légères? Question redoutable.]

β) Mal fait à la communauté, à la Compagnie entière : ...par la parole, (critique, mécontentement, mauvais esprit.

de l'Institut parfois et de la vocation même. Quel dommage fait à ceux qui m'écoutent et, pour moi, quel rôle! Suis-je sûr, bien sûr, que ce rôle, si j'ai parfois le malheur de le prendre, ne m'entraîne, en aucun cas, au delà du péché véniel? Car, en ce point aussi, la question se pose, et plus inquiétante peut-être qu'en matière de charité individuelle. — Mais je n'y pense pas. — Sans doute, et la culpabilité formelle en est amoindrie. Cependant suis-je excusable de n'y pas penser, d'exhaler ma mauvaise humeur sans prendre la peine de regarder aux conséquences? Or, les conséquences, les voilà et si je les ignore, je connais trop mal mon péché. — Après les paroles, l'exemple... Quel est, que vaut, que produit naturellement le mien? A me voir faire, apprend-on, respire-t-on l'esprit religieux, l'obéissance, la charité, toutes les vertus? Il est écrit d'un roi : *Peccavit et peccare fecit Israel* (3 Reg. 14, 16), et, quand on vit parmi les hommes, on ne pêche guère sans les faire pécher et sans en devenir responsable. Eh bien! moi, avec ma triste facilité aux fautes légères, suis-je dans la Compagnie, un homme qui pêche et fait pécher? Suis-je de ceux qui édifient, dont le contact préserve, épure, élève et ennoblit les âmes?

... par l'exemple, *peccavit et peccare fecit*.

... *ab alienis parceservotuo*

... par la solidarité de mes démerites devant Dieu.

Après l'effet naturel de mes paroles, de mon exemple, méditons la solidarité des mérites et démerites dans la communauté, dans la Compagnie entière. Elle existe devant Dieu, cette solidarité, et bien autrement réelle que celle que nous prête la folle opinion des hommes. Les mérites de chacun augmentent la bienveillance de Dieu pour la Compagnie, écartent d'elle les châtements temporels, les grandes épreuves, les désastres, attirent sur elle les grâces insignes de perfection intérieure et d'apostolat. Tout au rebours, les démerites de chacun sont, pour le corps entier, un dommage, une menace au moins, car ils provoquent ce que saint Ignace nomme « le dégoût de sa divine Majesté ». — Eh bien! moi, tels que mes péchés habituels me



font, suis-je de ceux qui appellent efficacement les bénédictions d'en haut sur la Compagnie, qui lui servent, comme on dit, de paratonnerre? Moi son enfant, moi qui l'aime du fond de mon cœur, vivant comme je vis, lui suis-je utile ou nuisible? Lui fais-je du bien ou du mal? Hélas! l'un et l'autre. Lequel plus que l'autre? La réponse est dans la balance de mes vertus et de mes péchés. — Dirai-je comme pour m'étourdir : « Après tout, je crois être de la moyenne, ni meilleur ni pire que le commun? » — Ma conscience, mon esprit de foi, mon amour pour la Compagnie, me répondraient par cette question grave : « Sincèrement, devant Dieu, te réjouirais-tu d'apprendre que, parmi les Jésuites qui t'entourent aucun n'est meilleur que toi? N'en serais-tu pas effrayé plutôt? »

— Enfin, pour connaître à fond mes péchés, il faudrait les comparer aux grâces reçues : grâces communes, inhérentes à la vocation, lumières admirables, vœux, règles, direction et le reste; — grâces à moi personnelles et singulières, que je sais, que j'entrevois, que je devrais m'efforcer de mieux connaître; — grâces qui ne font pas de mon péché véniel un péché mortel, mais qui pourtant le rendent pire qu'il ne serait chez un séculier, par exemple — pourquoi? — parce qu'elles me convainquent de plus de déraison, d'indélicatesse, d'ingratitude; — grâces qui, rapprochées de ma facilité au péché véniel, me mettent dans la situation d'un fils qui dirait à son père : « Vous me comblez de bienfaits, de prévenances; et moi, qui ne veux être ni déshérité, ni maudit, je n'attenderai pas à vos jours, je ne vous souffletterai pas, je ne vous insulterais pas, je ne vous cracherai pas au visage; mais n'espérez pas que je me gêne pour éviter de vous déplaire, de vous contrister en mille détails ». De bonne foi, n'est-ce pas là souvent ma conduite? Je n'y réfléchis pas : mais voici le moment d'y réfléchir.

— Injure faite à Dieu, à Jésus-Christ; tort fait à mon âme; tort fait au prochain, à la communauté,

... Suis-je finalement utile à la Compagnie par mes vertus ou nuisible par mes péchés?

e) Mes péchés comparés aux grâces reçues.

Quelle situation me fait cette comparaison à l'égard de Dieu, de Jésus-Christ?

— RÉSUMÉ.  
En tout cela, quelque chose

d'inappréciable.

à la Compagnie; contraste déplorable entre les avances de Dieu et mes réponses habituelles : voilà pour me faire pénétrer quelque peu dans la connaissance de mon péché. Dirai-je : « Tout cela ne peut se mesurer, se peser, se chiffrer exactement; il y a là, pour ma conscience, quelque chose de conjectural, d'infini, d'incalculable? » Soit; mais après? Conclurai-je à m'en émouvoir peu, à n'y prendre garde, comme à chose abstraite et vague? Tout au contraire. Efforçons-nous de mieux connaître; abandonnons à la miséricorde ce qui restera nécessairement d'inconnu; crions à Dieu avec d'autant plus d'instance : *Delicta quis intelligit? Ab occultis meis munda me et ab alienis parce servo tuo* (Ps. 18, 14).

2° Connais-  
sance intime  
quant à moi :  
me pénétrer du  
vrai sentiment  
de mes fautes.

— Et maintenant que j'ai pénétré quelque peu mon péché, il faudrait m'en pénétrer moi-même. Que le sentiment que j'en conçois descende aux profondeurs de mon âme! Qu'il soit comme la parole même de Dieu, *vivus et efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus, compagum quoque ac medullarum!* (Hebr. 4, 12)

B) Détestation.

— Mais par-dessus tout, que la détestation de mes péchés, que ma détermination à les fuir soit égale à la connaissance que j'en puis avoir. Autrement cette connaissance demeurerait stérile; elle me ferait même plus coupable. Qui me donnera cette détestation loyale, profonde, active? La réflexion m'y a préparé : que la triple prière achève!

— O Marie, vous connaissez *le péché* et d'autant mieux que vous y êtes absolument étrangère, car on ne l'apprécie jamais si bien que quand on ne l'a pas commis : c'est la loi. O Marie, vous connaissez *mon péché*, car je vous le confesse. *Confiteor... Beata Mariæ semper Virgini*; vous savez bien mieux que moi ce qu'il vous a coûté, ce qu'il a coûté à Jésus. Obtenez de Jésus qu'il me le fasse connaître et détester comme vous-même. *Ave Maria*.

— O Jésus, vous qui connaissez *le péché* pour en

avoir porté le fardeau en votre chair sur la Croix : *Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* (1 Petr. 2, 24) ; ô Jésus qui connaissez mon péché, pour en avoir senti et goûté en votre cœur la désolante ingratitude ; vous qui le haïssez de tout l'amour que vous portez à votre Père et à moi-même ; Jésus médiateur, obtenez-moi de le connaître, de le détester autant que peut le faire un Père et comme vous ! *Anima Christi*.

— Père Saint, Trinité Sainte, qui, seule et par vous-même, savez adéquatement ce qu'est le péché, mon péché, parce que vous seule concevez adéquatement la Majesté qu'il offense ; vous qui le haïssez d'une haine adéquate à votre sainteté infinie, adéquate au désir, si magnifiquement désintéressé, que vous avez de mon bonheur ; accordez-moi de le connaître, de le détester autant que peut faire une créature aidée de vos lumières et de votre grâce. *Pater noster*.

— Péché, désordre : deux notions connexes, inséparables et pour trois raisons. — Le péché est fils du désordre premier, originel, inhérent à ma nature, de la convoitise. — Le péché est désordre en lui-même, étant toujours une rupture de l'ordre essentiel. — Le péché est père du désordre ; il tend par nature à entretenir, à augmenter en moi la convoitise, le désordre originel. — Méditons donc le désordre volontaire qu'entretient en moi le péché ; continuons, sous ce nouvel aspect, le triste inventaire d'une âme où le péché habituel déplace, dérange et renverse tant de choses.

— L'ordre, dans la vie pratique et morale, consiste, on l'a déjà vu, à ne se jamais déterminer par quelque affection dérégulée (*Titre des Exercices*). Or, tout péché même véniel, est une détermination de ce genre. Quel n'est donc pas mon désordre volontaire, habituel ! Oui, habituel, et c'est comme tel que je veux le préciser, le détailler afin de le mieux connaître. — Je suis tout entier pour Dieu ; or, par une large part de mes habitudes, je vis pour moi. Désor-

— SECOND  
POINT, second  
objet : mon désordre.

— Désordre et  
péché : deux notions connexes.

A) Connaissance de mon désordre.

1° Désordre proprement dit.

... Je me détermine par affections dérégulées !

... je vis de mille riens.

dre. — Je dois vivre de Dieu, et je vis de mille riens. Désordre, désordre dans mes pensées, dans mes curiosités d'esprit, dans mes souvenirs et mes rêves, dans mon estime pratique des personnes, des choses, des événements; dans mes désirs et mes aversions, dans mes espoirs et mes craintes, dans mes joies et mes tristesses.

... je jouis des créatures au lieu d'en user; ... je les détourne de leur fin;

— Je dois user des choses, et je ne songe trop souvent qu'à en jouir. Désordre. — Je dois rapporter toute créature à sa fin dernière, à Dieu. Et que fait mon péché véniel, dont la créature est quasi toujours l'objet ou l'occasion? Il la détourne de sa fin, et j'ai médité plus haut que, par là même, il lui fait injure et violence. Mais ce n'est pas tout. En péchant, au sujet ou à l'occasion des créatures, je ne les détourne pas seulement de Dieu, je les retourne contre lui, sa volonté, sa gloire; je le guerroye de ses propres dons, comme un fils qui chercherait à blesser son père avec une arme que son père viendrait de lui donner; j'insulte Dieu de ses propres dons, comme l'épouse infidèle qui livrerait à l'étranger les bijoux reçus de l'époux; car c'est ainsi que Dieu se plaint de l'âme pécheresse. *Et tulisti vasa decoris tui de auro meo atque argento meo, quæ dedi tibi, et fecisti tibi imagines (idola)... Et sumpsisti vestimenta tua multicoloria, et operuisti illas; et oleum meum et thymiana meum posuisti in conspectu eorum, in odorem suavitatis* (Ezech. 16. 17, 18). — Il y a plus encore. Dieu se

... je fais Dieu même serviteur et complice de mon péché.

(conservation active,

plaint que je le fasse complice matériel, serviteur, esclave de mon péché. *Existimasti inique quod ero tui similis* (Ps. 49, 21). Et c'est vrai à la lettre. Au moment précis où, par un simple péché véniel, j'abuse d'une créature et de moi-même, Dieu conserve, Dieu crée actuellement pour lui et cette créature et moi-même, cet esprit, cette volonté, ces sens, cette main, cette langue, auteurs ou instruments de mon péché; — mais encore il concourt matériellement à mon activité pécheresse, à cette pensée volontaire, à ce désir, à ce geste, à cette parole qui

concours)



l'offense; il s'y est résolu, condamné une fois pour toutes, et il est infiniment rare qu'il s'y dérobe par un refus miraculeux de concourir. Le voilà donc serviteur et complice matériel de la faute que je commets contre lui-même; *Existimasti inique quod ero tui similis*. Sa sainteté demeure entière; mais quelle injure à sa dignité! Un homme abusant de sa force physique, saisit la main d'une femme et lui fait commettre un meurtre ou signer une infamie. Cette femme est-elle coupable? Non. Est-elle outragée? Atrociement. Or, voilà à quoi Dieu s'est exposé par sa loi générale du concours; voilà quelle servitude outrageuse lui impose chacun de mes péchés. Quel désordre en soi, ou plutôt quel renversement de l'ordre! Ah! certes, je n'y pense pas en péchant; je reculerais si j'y pensais. Mais suis-je innocent de n'y pas penser? Et la pauvre excuse, vraiment, de ne point penser suffisamment à ce que je fais, alors que Dieu même est en cause!

— Méditons une conséquence ou un aspect nouveau du désordre habituel où m'entretient mon péché. Ma vie en devient un chaos de contradictions humiliantes, déplorables. — Contradiction entre ma conduite et mes principes, entre ma volonté et mon intelligence : *Video meliora proboque; Deteriora sequor*. — Contradiction entre ma conduite et mes sentiments les meilleurs, les plus profonds, Dieu merci, et les plus intimes. Est-ce que je ne veux plus, et du fond de l'âme, la perfection, l'union à Dieu, la réciprocité généreuse d'amour à l'égard de Jésus-Christ? Et parfois cependant, qui le dirait, à me voir faire? Je suis donc bien pire que je voudrais être. Et par où? Par ma faiblesse, par ma connivence au désordre, par ma facilité au péché véniel. Elle me divise d'avec moi-même, elle m'oppose à moi-même, elle fait de moi une contradiction vivante. — Contradiction entre ma vie pratique et ma profession de Religieux, de Jésuite. Rappelons-nous les Règles XI et XII du Sommaire, la *Summa et scopus Constitutionum*. Suis-je l'homme cru-

2<sup>o</sup> Contradictions multiples dans ma vie pratique :

a) ma conduite et mes principes;

b) ma conduite et mes sentiments intimes;

c) ma conduite et ma profession de Religieux;

a) ma conduite et l'opinion que cette profession donne de moi ;

cifié au monde et à qui le monde est crucifié? Suis-je, de cœur et de fait, le frère authentique de nos Saints, des héros du Ménologe, vrais interprètes de l'Institut, car ils en ont réalisé, ils en ont *fait la vérité* dans l'amour? — Contradiction, entre ma vie réelle et l'opinion que ma profession donne de moi aux étrangers. Cette opinion, je dois la vouloir, la soutenir, pour l'honneur de la Compagnie, de l'état religieux, de Dieu même. Que faire donc? Renoncer à ma profession? Préservez-m'en, Seigneur! Vivre plus courageusement selon ma profession, renoncer une bonne fois à mes habitudes de péché facile, d'imperfection indolente et tacitement voulue? Oh! oui. Entre ces deux extrêmes, défection et conversion au meilleur, peut-il y avoir un moyen terme? Oui, hélas! une existence louche, équivoque, toute d'accommodements, d'inconséquence, de dissimulation, presque d'hypocrisie matérielle devant les autres et devant moi-même : travailler, car je le dois, à paraître un vrai Jésuite, et me résigner tacitement à ne pas l'être. O droiture! ô sincérité! ô probité! ô honnêteté!... Que faire pourtant? Entre ces trois façons de faire, désertion, conversion, inconséquence et duplicité pratique, il faut choisir.

c) ma conduite et mes enseignements d'office.

— Contradiction encore entre ma vie trop facilement pécheresse et mes enseignements, mes injonctions, mes exigences, mes conseils et directions pratiques. Par état, je devrai enjoinde à des séculiers, à des femmes, à des enfants, la ferveur, la fidélité, l'abnégation, des vertus que je ne pratiquerai pas assez énergiquement pour moi-même. Avec la conscience de mon infidélité, de mon irrésolution personnelles, aurai-je, oui ou non, le courage de prêcher autrui? Si je ne l'ai pas, je trahis mon ministère. Si je l'ai, me voilà faisant par faiblesse ce que les Pharisiens faisaient par orgueil et hypocrisie, imposant aux âmes des fardeaux que je n'ose toucher du bout du doigt; me voilà réduit à dire tout bas aux âmes : « Faites ce que

j'enseigne et ne faites pas comme je fais. » Quel malaise! Quelle impuissance!

— Ajoutons un dernier désordre, une contradiction dernière. Ce désordre multiple, ces contradictions que je suis forcé de m'avouer, me plaisent-ils ou me déplaisent-ils? Hélas! l'un et l'autre. — Humiliions-nous.

— Car ce désordre, ces contradictions, ce chaos moral, entretenus par l'habitude du péché, saint Ignace m'en demande l'horreur : *ut abhorrens...* Est-ce trop dire? Quoi! moi qui professe et poursuis d'office la perfection, c'est-à-dire, l'ordre absolu, transcendant; moi, apôtre par vocation, moi, professeur patenté, prédicateur et champion attitré de la morale chrétienne, dernier mot de l'ordre essentiel, j'aurais, en moi-même et quant à moi-même, de l'indulgence, des complaisances, des sourires pour ce désordre dont Jésus-Christ, mon Chef, m'a constitué l'ennemi! Je ne concevrais pas, je ne me donnerais pas à son égard, par un effort de raison, de foi, de volonté, cette horreur, non pas sentie peut-être, mais voulue et voulante, qui me pousserait, comme le veut saint Ignace, à me purifier et à m'ordonner, à refaire l'ordre en moi avant de le faire dans les autres! *ut abhorrens, me emundem meque ordinem!* Ah! que je me sens faible, indécis peut-être! Eh bien! prions.

— Très sainte Vierge, le plus beau modèle, après Jésus-Christ, de l'âme ordonnée, droite, pure, sincère et conséquente avec soi-même, de l'âme unifiée, en accord et en paix avec soi par l'unique intention de glorifier Dieu; obtenez-moi le sentiment profond de mon désordre trop volontaire; obtenez-m'en l'horreur pratiqué! *Ave Maria.*

— Seigneur Jésus, vous l'homme parfait, l'homme éminemment sincère, probe, pur, conséquent; vous, l'honnête homme par excellence; vous dont toutes les puissances naturelles servent, dans l'ordre et dans l'harmonie la plus absolue, une volonté uniquement attachée à celle du Père; vous, l'ordre fait

— Dernière contradiction : le désordre même, la contradiction même, me plaisent et déplaisent à la fois.

B) Horreur pour mon désordre,

horreur logique, nécessaire;

... horreur pratique et de volonté.

... Demandons-la.

— Triple Colloque, appliqué à mon désordre.

homme; obtenez-moi, ô Médiateur, de voir et d'abhorrer mon désordre, comme vous le voyez vous-même, comme vous l'abhorrez de tout votre amour pour l'ordre et pour moi! *Anima Christi*.

— Père Saint, Trinité Sainte, mon Dieu, qui concevez l'ordre éternel d'après vous-même et l'imposez à ma volonté libre pour l'honneur de la vérité, qui se confond avec vous-même, et pour mon propre bonheur; accordez-moi de voir mon désordre avec vos yeux, de l'abhorrer avec vous, d'en sortir pour me rapprocher de vous! — *Pater Noster*.

— TROISIÈME  
POINT, troisième  
objet; le  
monde.

— Reste un dernier objet à connaître, à juger, pour achever de me connaître et de me juger moi-même. Il s'appelle le monde.

A) Connaissance du monde. — Sens double du mot: un esprit ou système de vie; ceux qui vivent de cet esprit.

Qu'y a-t-il sous ce nom tant de fois maudit par l'Ecriture? Deux choses qui moralement, n'en font qu'une: un esprit pratique, un code ou système de vie, d'une part; — de l'autre, une foule, la foule hélas! le grand peuple, l'immense majorité du genre humain, tous ceux qui vivent d'après ce système, selon cet esprit, quand même ils ne le professent pas plus ou moins ouvertement.

— Etudions cet esprit.

— Qu'est-il? La convoitise érigée en règle (St Jean);

Ici, que m'importe-t-il de connaître? Cette foule? Non; je l'étudierai ailleurs, quand il s'agira d'apostolat. Cet esprit ou système? Oui. Quel est-il donc? Saint Jean me répond: *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo. Quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (Joan. 2, 15, 16). Rien de plus net; l'esprit mondain, le monde envisagé comme système, c'est la triple concupiscence érigée en règle pratique; c'est le désordre passant pour l'ordre même, le mal passant pour le bien, si toutefois on les distingue encore; — le péché, si péché il y a, devenu le droit, l'agrément naturel ou même la fatalité de la vie, tout au plus une bagatelle amusante ou négligeable, une faiblesse qui peut faire sourire, mais qu'on serait trop dur de condamner. L'esprit mondain, le monde, en tant



que système ou code pratique, c'est l'indépendance, la légitimité des appétits naturels quelconques, *naturam sequere*; c'est la jouissance de soi-même et de toutes choses devenant l'idéal de la vie, et non l'usage pour je ne sais quelle vie ultérieure; — bref, c'est l'amour de soi poussé au mépris de Dieu, *amor sui usque ad contemplum Dei* (saint Augustin, de Civit. Dei).

...tout au moins la vie guidée par l'appétit quelconque de nature; — finalement *amor sui usque ad contemplum Dei*.

— Cet esprit mondain, ce monde ainsi défini, où le chercher, où m'étudier à le connaître, à le prendre sur le fait? Hors de moi, dans le grand peuple des mondains de profession? — Non encore une fois : en moi-même. Il y est donc? Sans doute, puisqu'il est la convoitise et que la convoitise est en moi. Ce mondain, qui est une part de moi-même, a-t-il cessé de vivre? Je l'ai rentré en entrant dans la Compagnie; mais, malgré que j'en eusse, il y est entré avec moi. Je l'ai condamné à mort, et toute ma vie religieuse, brève ou longue, doit se passer à l'exécuter constamment, patiemment, à petits coups, puisque, par malheur, on n'en finit avec lui qu'en finissant de vivre. Eh bien! où en est cette exécution nécessaire, obligatoire, promise? Dans l'unité substantielle de ma personne, de mon *moi*, il y a, moralement, comme trois *moi* : celui de la mauvaise nature, des convoitises, le mondain; celui de ma grâce et de Jésus-Christ, le Religieux; au-dessus de ces deux rivaux et avec la charge de dirimer leur querelle éternelle, le *moi* décisif et définitif, la volonté, la liberté. Qu'a-t-elle fait? Auquel des deux a-t-elle donné la victoire? Hélas! tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Auquel le plus souvent? Chacune de mes fautes, même vénielles, n'est-elle point une concession volontaire au mondain, une blessure que ma volonté laisse faire par le mondain au Religieux.

— Etudions cet esprit en moi.

Il y vit par la concupiscence jamais éteinte.

(Les trois *moi* en un.)

— Mondain en fait et en action dans toutes mes fautes, même vénielles; mondain de disposition et d'inclination prochaines par la convoitise encore trop vivante et puissante en moi : oui, c'est vrai,

Il y triomphe de fait dans chacun de mes péchés.

voilà ce que je suis, moi que Jésus-Christ a séparé du monde, enrôlé à sa suite pour combattre le monde. Faut-il m'en convaincre davantage? Voyons.

— Ses signes trop manifestes en moi :  
— appétit des jouissances,  
... des aises,  
... des amusements de l'esprit et du cœur;  
— indocilité,  
— entêtement;  
— prétentions, susceptibilité,

— Les mondains de profession vivent pour jouir, vivent de jouir. Et moi? — Ils flattent leur corps, aiment leurs aises, redoutent et fuient la gêne, la privation, la souffrance. Et moi? — Ils amusent leur esprit de mille curiosités, leur cœur d'affections sans règle, volontiers sensuelles, coupables. Suis-je absolument indemne de tout cela? — Les mondains de profession, frivoles ou sérieux, sont indociles, entichés et entêtés de leurs opinions, de leurs vues.

— indépendance,

Et moi? — Ils sont prétentieux, infatués d'eux-mêmes, susceptibles, chatouilleux en amour-propre, peu obéissants, volontiers rebelles, affectant l'indépendance et s'en donnant l'illusion. Et moi? — Ils

— critique,

sont frondeurs, critiques, railleurs, caustiques, rancuneux, jaloux. Puis-je dire: « Rien de tout cela ne me regarde »? — Ils aiment la notoriété, l'éclat, la

goût de l'éclat, de la primauté.

gloriole; ils veulent être vus, appréciés, tenus en honneur; ils veulent primer, exceller, dominer. Et moi, dans mon milieu, dans ma sphère, à leurs yeux même quelquefois?... — Voilà déjà bien assez de traits par où je leur ressemble, et qui me convain-

— Oui, je suis Religieux et mondain tout ensemble, souvent plus mondain que Religieux.

quent d'être un mondain en soutane, toujours par un malheureux fond d'âme, trop souvent par faiblesse et capitulation formelle de volonté. Non, je ne puis dire comme Jésus-Christ, mon modèle, mon Chef : Voici venir Satan, le prince du monde, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne. *Venit princeps mundi hujus, et in me non habet quidquam* (Joan. 14, 30). Il me dirait plutôt, lui, comme Josué à l'Ange inconnu : Es-tu des nôtres ou de nos ennemis? *Noster es, an adversariorum?* (Jos. 5, 13) Et que répondre? Ah! Seigneur, l'un et l'autre : Religieux par état, par le fond du cœur, et mondain par une trop grande part de moi-même; votre compagnon d'élite et votre ennemi trop souvent; un pied dans votre camp et l'autre dans celui de Lucifer; citoyen de la cité de Dieu et de la cité des hommes

tout ensemble ! Dualisme, quasi duplicité, qui fait ma honte et mon péril. Il est trop vrai : de par votre appel privilégié, je suis séparé du monde pour n'appartenir qu'à vous, à votre Evangile, *segregatus in Evangelium Dei* (Rom. 1, 1) ; et d'instinct, de désir, de fait bien souvent, je vous échappe, je déserte, pour retourner un peu à ce monde d'où vous m'avez tiré.

— Eh bien ! ce monde, cet esprit du monde que je reconnais en moi, pour lequel j'avoue, en rougissant, mes complaisances, quel sentiment me conviendrait à son égard ? — L'horreur, dit saint Ignace, le moins exagéré, le moins emphatique des hommes : *ut abhorrens*. Et qu'il a raison ! Que cette horreur est bien motivée ! Ce monde, cet esprit mondain, qui n'est que la convoitise sous toutes ses formes, c'est lui qui gêne en moi l'amour de Dieu et tend à le détruire : *Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo* (1 Joan. 2, 15). Et la chose va de soi. Cet esprit du monde est la sagesse de la chair, le sens terrestre, bassement humain, l'antithèse radicale à l'esprit surnaturel, à l'esprit de foi, l'ennemi de Dieu par là même : *Sapientia carnis inimica est Deo* (Rom. 8, 7). Cet esprit du monde exclut absolument le Saint-Esprit : *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere* (Joan. 14, 17). Il a tué Jésus-Christ, et Jésus-Christ l'a vaincu : *Ego vici mundum* (Joan. 16, 33) ; de l'un à l'autre, l'incompatibilité est absolue, l'inimitié irréconciliable : *Quæ autem conventio Christi ad Belial?* (2 Cor. 6, 15). Cet esprit du monde, c'est le paganisme éternel, l'éternel athéisme pratique, niant en action les droits de Dieu, ce qui est nier virtuellement son existence même. Et ce serait trop d'abhorrer l'ennemi de Dieu que je porte en moi !

Ennemi de Dieu, mais encore et par une suite nécessaire, mon ennemi, à moi, ennemi capital, mortel, seul redoutable, unique, en fin de compte. Qui me tient à demi séparé de Dieu, de Jésus-Christ ? Qui tend, par nature, à m'en détacher absolument ?

B) Horreur pour ce monde qui est en moi.

1<sup>o</sup> Horreur bien motivée.

a) le monde l'esprit mondain est l'ennemi de Dieu en moi comme partout.

b) le monde, l'esprit mondain, vivant en moi, est mon pire ennemi, à moi.

Qui est cause, cause première et constante, de mon désordre, de mon péché? Qui compromet la paix, la joie, la dignité de ma vie religieuse? Qui menace ma persévérance, mon salut? Lui, cet esprit mondain, cette concupiscence toujours vivante et follement caressée, lui, cette âme infime et fatale, cette âme de désirs terrestres, de convoitise et de péché, que je ne puis aimer sans me perdre, que je dois haïr pour me sauver. *Qui amat animam suam perdit eam; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam* (Joan. 12, 25). Ce moi infime et fatal, cette âme de péché, cette convoitise, ce monde que je porte en moi, qui me maintient de tout son effort loin de Dieu, en hostilité avec Dieu, qui, de tout son effort, prépare ma ruine éternelle, il est trop vrai, je dois le haïr, l'abhorrer *en moi*, de tout l'amour que j'ai pour moi-même, que je dois avoir pour Dieu.

2<sup>e</sup> Horreur  
pratique, al-  
lant au fond  
et au vif.

— Encore cette haine doit-elle être pratique et conséquente avec elle-même; cette horreur pour le mondain que je suis, pour le monde qui vit en moi, elle doit porter juste, atteindre au profond et au vif des choses. S'arrêtera-t-elle aux péchés que ma mondanité instinctive me fait commettre, au désordre où cette mondanité me fait vivre? Non, poussons plus avant. Suffira-t-il même de détester, en général et comme dans l'abstrait, ma sensualité, mon amour-propre, le mauvais *moi*, le mondain qui double et contrarie en moi le Religieux? Non, pas encore. Jusqu'où donc ira cette réprobation, cette horreur, non de sentiment mais de volonté, que saint Ignace me demande? Lui-même s'en explique dans les Exercices : *Ut abhorrens, res mundanas ac vanas a me removeam*. Que le mot *abhorrens* porte ici sur ces vanités mondaines ou sur le monde même qui vient d'être nommé (ita P. Roothaan), peu importe cette question grammaticale. Saint Ignace tranche la question de fond dans les Constitutions, plus explicites en ce point. Il m'avertit que je dois, *omnino et non ex parte abhorrrere ab*



*omnibus quæ mundus amat et amplectitur*, et il cite, comme exemple : *honores, famam, magni nominis existimationem in terra* (Summar. XI). Qu'est-ce à dire? Qu'il me faut écarter, rejeter, abhorrer absolument et sans réserve, non seulement l'esprit mondain, mais tout ce qui lui agrée, tout ce qui le flatte, le nourrit, le fait vivre : l'éclat, le succès personnel, la grande notoriété, à fortiori les aises, le confortable, la jouissance. Dans la confession, le ferme propos indispensable n'est jamais si bien garanti que lorsqu'il porte, non sur le péché seul, mais sur les occasions chères et charmantes du péché; lorsqu'on les sacrifie de cœur, pour écarter à coup sûr le péché même. Il n'en va pas autrement ici. Mon horreur pour le monde n'est qu'illusoire, si elle ne s'étend pas à ces choses vaines et mondaines, jusqu'à ces choses, toutes ces choses, qu'aime et embrasse le monde; choses, de soi, indifférentes, mais trop flatteuses à ma pauvre nature pour ne pas nourrir en moi l'esprit mondain. Logique redoutable, car, au nom de la plus élémentaire sagesse surnaturelle, elle me commande déjà les mêmes renonciations qu'on me demandera, par la suite, comme gages d'amour pour Jésus-Christ. Logique inéluctable, d'ailleurs. Puis-je aimer Dieu, sortir du désordre et du péché habituel, puis-je assurer ma tendance à la perfection, ma persévérance, mon salut même, sans abhorrer pratiquement le mondain qui est en moi? Et puis-je l'abhorrer pratiquement, loyalement, efficacement, si ma volonté reste attachée à ce qui le nourrit, le fortifie, l'arme incessamment contre le Religieux que je voudrais être, et contre Dieu que je voudrais faire régner en moi?

... à toutes les satisfactions que le monde aime et qui nourrissent en moi l'esprit mondain.

— Combien cela m'est nécessaire!

Je le vois; mon esprit n'y peut contredire; mais que ma volonté est faible! Par combien de fibres, délicates mais tenaces, n'est-elle pas attachée à ces choses vaines et mondaines qu'on me presse d'écarter, d'abhorrer! Que je les aime encore, hélas! Et qui me retournera ainsi d'une extrémité à l'autre?

— Mais que j'y suis impuissant!

Prions.

— Triple Col-  
loque appliqué  
au monde qui  
est en moi.

Qui me fera passer, à leur égard, de l'amour à la haine, non pas sentie, mais sincèrement voulue et pratique? Mes forces n'y suffisent pas. Prions.

— Très Sainte Vierge, vous qui, dès votre première apparition dans l'Evangile, au jour de l'Annonciation, laissez transparaître et jaillir spontanément du fond de votre âme ce qu'il y a de plus contraire à l'esprit du monde, l'humilité, la chasteté; — vous qui connaissez et jugez le monde d'autant plus exactement et sévèrement qu'il ne vous a jamais ni dominée ni même effleurée; — vous qui le haïssez comme l'irréconciliable ennemi de votre Fils, de Dieu; — vous qui l'abhorrez particulièrement en moi, de tout l'amour maternel que vous portez à vos deux fils, à Jésus dont le monde me sépare, à moi-même que le monde sépare de Jésus; — Très Sainte Vierge, obtenez-moi la lumière, une lumière inexorable, pour connaître sans illusion tout ce qui reste mondain en moi, dans mes jugements, dans mes sentiments, mes déterminations, mes démarches; obtenez-moi surtout de ne plus rechercher, de fuir plutôt, sauf l'intérêt de la discrétion, de la simplicité, de l'apostolat même, les satisfactions naturelles qui flatteraient et nourri-raient en moi la convoitise, l'esprit mondain! *Ave Maria.*

— Seigneur Jésus, ennemi nécessaire et irréconciliable du monde, victime et vainqueur du monde, voyez la situation que vous me faites. Comme vos Apôtres, vous m'avez séparé du monde en principe, en droit, par ma vocation même : *De mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo* (Joan. 15, 19). *De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo* (Joan. 17, 16). Vous n'en êtes pas : c'est le fait de votre sainteté essentielle; je n'en suis pas : tel est mon devoir d'état. — Comme vos apôtres cependant, vous m'avez laissé au milieu du monde : *Hi in mundo sunt* (Joan. 17, 11), *non rogo ut tollas eos de mundo* (Joan. 17, 15). — Jésuite, et non Char-troux ou Trappiste, vous m'obligez de rencontrer

sans cesse le monde, de le fréquenter, de le respirer pour le combattre et le guérir.

— Comme à vos Apôtres, vous m'avez laissé le monde dans le sein et dans les veines, en y laissant la concupiscence. Feu au dehors, feu au dedans : situation plus périlleuse encore que celle des trois jeunes Hébreux dans la fournaise. Comment ne pas brûler? Le puis-je sans Vous? Mais que ne puis-je avec Vous? Obtenez-moi donc, ô Médiateur, de sentir à quel point je suis, non pas seulement investi, mais envahi et pénétré par l'esprit du monde! Obtenez-moi la force de l'abhorrer, de l'écarter sans relâche en écartant courageusement les satisfactions qui l'alimentent. Priez votre Père pour moi comme pour vos Apôtres : *Non rogo ut tollas eos de mundo* — du monde considéré comme peuple, — *sed ut serres eos a malo* — du monde considéré comme esprit (Joan. 17, 15). *Anima Christi*.

— Père Saint, vous que le monde ne connaît pas, car il vit de vous oublier, de vous ignorer, de vous méconnaître : *Pater Juste, mundus Te non cognovit* (Joan. 17, 25) ; vous que le monde nie en fait et parfois en paroles ; vous qui l'abhorrez parce qu'il repousse votre Fils Jésus, parce qu'il est, dans le fond, idolâtrie, athéisme et qu'il vous détruirait s'il le pouvait ; accordez-moi de le voir en moi tel que vous le voyez, de l'exécrer en moi sans réserve comme vous l'y exécutez vous-même! *Pater Noster*.

## L'ENFER

Exerc. V. — Applications des sens.

— Deux observations :

1<sup>o</sup> Pourquoi méditer l'enfer ?

Pourquoi méditer l'enfer dans une retraite où suivant l'hypothèse normale et commune, je n'examine qu'une année de ma vie et n'y trouve, grâce à Dieu, que fautes vénielles ? Parce que j'en ai toujours besoin, étant, jusqu'à ma dernière heure, en péril de me damner. Ainsi en jugeaient un Louis de Gonzague, un Berchmans, un Stanislas. Et moi?...

Notre-Seigneur trouvait bon pour sainte Thérèse de lui donner la vision, la sensation de l'enfer, de lui montrer par où elle aurait pu y aboutir. Serait-ce moins bon pour moi ? Saint Ignace, d'ailleurs, s'en explique dans le second prélude. Jésuite, j'ai pour idéal une vie toute d'amour, *multum servire Deo ex puro amore* (Reg. ad sent. 18. Cf. Summar. Const. 17). Mais l'effet naturel de mes fautes trop nombreuses, trop facilement consenties, est non seulement de m'arrêter dans la poursuite de cet idéal, mais de me le faire oublier sensiblement lui-même. Viennent alors les tentations : que deviendrais-je si la crainte ne me reste ? Péril très réel, très pratique, très grave : oublier la crainte sous prétexte de vivre d'amour, et oublier peu à peu l'amour à force de lui être infidèle. Serait-ce plus ou moins mon cas ?

2<sup>o</sup> Comment méditer l'enfer ?

— Application de l'imagination, de la sensibilité physique et morale ;

Comment méditerai-je l'enfer ? Saint Ignace nous y fait appliquer en imagination nos sens externes et internes, notre sensibilité physique et morale, le tout sous la lumière de l'intelligence et, finalement, au bénéfice de la volonté. Méthode puissante, car elle saisit tout l'homme. Méthode rationnelle, sérieuse, solide, parfaitement légitime et pratique : toutes nos puissances naturelles travaillent de concert sur un fond résistant, indéniable, divin. Tout ce que nous pourrons voir, entendre, sentir, ima-



giner de l'enfer, est manifestement implicite dans la formule authentique de la réprobation : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* (Mat. 25, 41). Tout notre effort sera de la comprendre, de la développer; et si notre imagination nous sert mal, ce ne pourra être que par impuissance à évaluer, à épuiser le sens terrible de la divine formule. Il n'est pas, aujourd'hui, superflu de nous le dire : nous marchons en pleine lumière, en pleine vérité.

— Pas plus que saint Ignace, nous ne prétendons marquer exactement le lieu de l'enfer, ni en chiffrer scientifiquement les dimensions. Mais nous avons besoin de nous faire une image vraisemblable où se puissent arrêter nos yeux. La sainte Ecriture nous y aidera. Dans l'Ancien Testament, l'enfer s'appelle souvent le *lac*, l'abîme; dans l'Apocalypse, il est l'étang de soufre et de feu, le puits de l'abîme, la grande fournaise dont la fumée obscurcit l'air et le soleil. Je ne suis donc pas téméraire de me figurer un lac, une mer, d'immense étendue, de profondeur insondable; mais un lac de feu, un cratère gigantesque en incandescence éternelle. Et, ne pouvant le mesurer tout entier du regard, je dois, pour me fixer sur un objet précis, nettement saisissable, détacher, isoler en esprit, de cette immensité, un coin, un golfe, une baie, tout le reste fuyant à l'infini.

— Après ce premier coup d'œil, prions sous la dictée de saint Ignace; demandons la crainte comme dernière sauvegarde et aussi comme fondement permanent, inébranlable de l'édifice que doit couronner en nous l'amour : *Confige timore tuo carnes meas!* (Ps. 118, 120). — *Sancti nominis tui, Domine, timorem et amorem fac nos habere perpetuum* (Oratio Dominicæ infra octav. Corpor. Domini).

— Regardons, essayons de voir. — Quoi donc? — L'enfer lui-même, cette baie, ce golfe, au bord duquel nous sommes; qui s'ouvre et s'étend à perte de vue, jusqu'à un horizon où les ténèbres ferment la nappe de feu. Autour, une ceinture de roches

... au fond, rien que la sentence authentique : *Discedite, etc.* (Mat. 25, 41)

— PRÉLUDES.

1° Un golfe, une baie du lac infernal.

2° Lacrainte, sauvegarde suprême, fondement permanent de l'édifice dont l'amour est la base.

— PREMIER POINT: les spectacles de l'enfer : 1° l'enfer même.

abruptes, noires, éclairées à leur base par le reflet de la nappe enflammée, de temps à autre aussi peut-être, par une pluie de feu tombant du ciel invisible, comme elle tombait sur Sodome : *Igitur Dominus pluit super Sodomam et Gomorrhham sulphur et ignem a Domino, de cælo* (Gen. 19, 24). Voyons cette mer de feu, tantôt stagnante, ailleurs roulant par grandes ondes, ailleurs soulevée et démontée par un vent de tempête.

2° les réprouvés :

... leurs corps  
(on peut les sup-  
poser ressuscité),

... leurs attitudes,

... leurs visages, leurs regards;

... les spectacles qu'ils ont eux-mêmes sous les yeux.

— Dans cette mer, voyons se montrer ou disparaître les âmes réprouvées. Saint Ignace leur prête des corps de feu; il ne nous défend pas de supposer la résurrection déjà faite, les âmes emprisonnées à nouveau dans l'ergastule de leur propre corps. Il a repris vie, mais sans se transfigurer en gloire, gardant toutes les laideurs du cadavre, n'ayant plus de vie que pour souffrir : *Et procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vite; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii* (Joan. 5, 29). — Voyons les attitudes : les damnés roulés par la flamme comme des épaves; émergeant un moment à la surface, et comme s'élançant pour sortir du gouffre, puis replongés par les démons ou se replongeant eux-mêmes de fureur; ici l'immobilité, la torpeur morne du désespoir qui s'abandonne; ailleurs les agitations stériles de la rage qui se débat. — Contemplons les visages, les regards. Avons-nous vu quelquefois sur terre la face humaine abrutie par le vice, bassement enlaidie, soit par la honte, soit, au contraire, par l'impudence, crispée et bouleversée par une violente passion, terreur, colère, désespoir? C'était hideux! Combien plus, ici, ces bouches contractées, ouvertes et hurlantes, ou serrées par une fureur muette; ces yeux hagards, farouches, sanglants! Voilà quelque chose du spectacle que donnent les réprouvés. Et quel spectacle ont-ils? Celui-là même qu'ils donnent, et qui est horrible. Encore sont-ils hantés des plus désolantes visions, épouvantés par l'alternative ou la rencontre d'une nuit affreuse et d'une aveuglante lumière. « Ce ne sont

que ténèbres, dit sainte Thérèse, et cependant, ô mystère! on aperçoit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue ». Appliquons aux réprouvés, par un *a fortiori* légitime, ce que la Sagesse dit des Egyptiens pendant les trois jours que dura la plaie des ténèbres. *Et personæ tristes, illis apparentes, pavorem illis præstabant. Et ignis quidem nulla vis poterat illis lumen præbere, nec siderum limpida flammæ illuminare poterant noctem illam horrendam. Apparebat autem illis subitaneus ignis timore plenus*, etc (Sap. 17, 4, 5, 6).

Que voient-ils encore et que pouvons-nous voir avec eux? Les démons. Satan est ici chez lui. Plus besoin de se déguiser pour séduire; il se montre tel quel, *in figura horrenda atque terribili*. Toujours torturés malgré leur triomphe ou à raison de leur triomphe même, et plus furieux d'autant, ils se vengent sur leurs victimes, les frappent, les piétinent : *Incurrare ut transeamus* (Isaï. 51, 23), les repoussent du talon dans le brasier.

— Rêve, cauchemar, hideuse fantasmagorie! Oui, sans doute et il ne faudrait pas s'y arrêter longtemps. Mais quoi! n'est-elle pas le développement nécessaire et nécessairement affaibli de la sentence évangélique : *Discedite... in ignem*?

Prêtons maintenant l'oreille aux bruits de l'enfer.

Crépitement des flammes; sifflements ou mugissements de tempêtes; grondements ou éclats de tonnerre : quoi de plus vraisemblable?

Quand tout cela fait un peu de silence, écoutons les mille voix des damnés : gémissements, sanglots, grincements de dents, *fletus et stridor dentium* (Mat. 13, 42); râles sourds de la rage qui s'étouffe, rugissements de la souffrance aigüe, du désespoir. Ici-bas, nous aurons peut-être, une fois ou l'autre, entendu quelque chose de semblable, et nous en aurons été saisis aux entrailles. Qu'est-ce donc en enfer?

Mais, parmi ces clameurs confuses, des paroles montent aussi de l'abîme. Écoutons-les. — Confes-

3<sup>o</sup> les démons.

— Tout cela, faiblecommentaire du *Discedite a me in ignem...*

— SECOND POINT : les bruits de l'enfer.

1<sup>o</sup> Flammes, tempêtes, tonnerre;

2<sup>o</sup> Plaintes et clameurs confuses;

3<sup>o</sup> Paroles articulées :

a) Confession  
stérile. (Sap. v)

sions stériles, furieuses de leur stérilité. Elles sont écrites au chapitre V de la Sagesse. *Ergo erravimus... nos insensati... Lumen intelligentiæ non illuxit nobis, et sol justitiæ non est ortus nobis* (4, 6). Est-ce bien vrai pourtant? Ah! la lumière ne se refusait pas, mais nous l'avons refusée : *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehendunt* (Joan. 1, 5). Le soleil de justice, Jésus-Christ, resplendissait, et pour nous, si nous l'avions voulu. Nous nous en sommes détournés, nous aurions voulu plutôt l'éteindre. C'est que nous tenions à notre nuit : *Dilexerunt magis homines tenebras quam lucem* (Joan. 3, 19). Nous tenions à nos œuvres de ténèbres, *opera tenebrarum* (Rom. 13, 12), et nous redoutions, nous haïssions la lumière qui les eût percées à jour. *Omnis enim qui male agit odit lucem, et non venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus* (Joan. 3, 20). Aveuglement volontaire, folie de l'esprit née de l'égarement du cœur, de sa lâcheté trop grande pour l'effort de la vertu : *Nullum virtutis signum voluimus ostendere* (Sap. 5, 13) : De là notre perte; elle est bien notre œuvre : *In malignitate nostra consumpti sumus* (ibid). Nous avons un peu joui sur terre, bien peu, et à quoi bon? que nous en reste-t-il? *Quid nobis profuit superbia? aut divitiarum jactantia quid contulit nobis? Transierunt omnia illa tanquam umbra* (Sap. 5, 8, 9), etc. Parfois nous souffrions de nos plaisirs même, et peut-être nous sommes-nous donné pour nous perdre plus de mal qu'il n'en eût fallu pour nous sauver. *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis et ambulavimus vias difficiles* (Sap. 5, 7). Oui, voilà quelque chose de la confession du damné : *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt* (Sap. 5, 14). Confession qui ne réhabilite pas, qui n'attendrit pas l'âme, qui ne la soulage pas; remords qui étouffe et non repentir qui dilate; *mea culpa* qui n'est que rage et non douleur et amour. Les yeux restent secs, le cœur serré, dur; le mal fait horreur et l'on ne peut plus



s'en dép rendre; on l'abhorre furieusement et on l'aime forcément sans plus pouvoir en jouir.

De là, malédiction contre soi-même: *Pereat dies in qua natus sum!* (Job. 3, 3) Et c'est bien plus vrai pour le réprouvé que pour Job. Par sa faute, il s'est fait un malheur de son existence même, de sa création, premier bienfait de Dieu et support de tous les autres, premier gage de l'amour divin à son égard. *Bonum erat ei si non natus fuisset homo ille* (Mat. 26, 24). Notre-Seigneur l'a dit de Judas, par où nous savons Judas réprouvé, ce que nous ne savons certainement de nul autre. Mais doutons-nous qu'il y en ait bien d'autres et que cette parole ne soit dans la bouche de tous? — Imprécations, malédictions, appels désespérés au néant. *Tunc incipient dicere montibus : cadite super nos, et collibus : operite nos* (Luc. 23, 30). L'enceinte infernale ne s'écroulera pas; le néant ne répondra pas.

b) malédictions  
contre  
soi-même;

Injures et malédictions mutuelles; reproches sanglants du complice, du séduit au séducteur, du disciple à son maître en incrédulité, en impureté, à cet écrivain, à ce poète qui l'a corrompu, à ce soi-disant critique, à cet historien, à ce philosophe qui lui a ravi la foi. Imprécations de tous contre tous; bien plus qu'Ismaël, chaque damné ne connaît que des ennemis, il est lui-même l'universel ennemi; *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum* (Gen. 16, 12). Mépris, haine, injures : en enfer, voilà l'unique lien social, voilà tout le commerce social. O charité chrétienne! ô charité de la Compagnie! Aurais-je quelquefois la tentation de vous estimer trop onéreuses ou trop fades?

c) imprécations  
mutuelles;

... mépris, haine, injures;  
c'est en enfer  
tout le commerce  
social.

Et les railleries du démon, ses ricanements, ses sarcasmes! « Homme favorisé de Dieu à mes dépens, destiné à remplir là-haut ma place vide, te voilà donc au même point que moi! *Et tu vulneratus es sicut nos, nostri similis effectus es!* (Isaï. 14, 10). Misérable fou, tu as cru à mes mensonges, plus qu'aux paroles de ton Dieu; tu as estimé mon joug

d) sarcasmes  
du démon;

plus doux et mon fardeau plus léger que celui de ton Maître : que t'en semble aujourd'hui? »

e) par-dessus  
tout,  
blasphème.

Mais sans doute, le blasphème est la note dominante, la note aiguë de l'affreux concert. L'enfer est le lieu propre du blasphème; en ce point seulement, démons et damnés s'accordent, ils vocifèrent à l'unisson. Clameurs forcenées contre les élus qu'on jalouse, contre la Très Sainte Vierge, contre le Rédempteur dont on s'est fait un fléau, contre le Père tout aimant dont on s'est fait un ennemi éternel. Clameurs qui ne soulagent pas, du reste : on les sait impuissantes, et — nous le verrons mieux tout à l'heure — on souffre même à les proférer. Dès ce monde — c'est un fait d'expérience — chez certaines âmes gravement infidèles, le blasphème échappe comme à regret, il semble arraché de force par une sorte de tic affreux dont elles ont horreur sans en être, hélas! innocentes. C'est le cas éternel du réprouvé. — Mais moi qui médite ces choses! Certes le blasphème me dégoûte, m'indigne, me révolte, quand je suis contraint de l'entendre ou de le lire sous quelqu'une de ses formes, blasphème vulgaire ou élégant, populacier ou soi-disant scientifique. Ayons pourtant le courage du vrai. Ma voix s'unira finalement, soit à la louange éternelle, soit à l'éternel blasphème. Auquel des deux? Je n'en sais rien. Qui? moi, fils des Saints, maudire la sainteté! Moi, enfant de Marie, exécrer ma Mère! Moi, compagnon de Jésus, détester et anathématiser mon Chef! Moi, né pour glorifier Dieu, moi, le héraut officiel de sa gloire, lui crier une éternelle injure! Eh bien! oui, cela serait si je cédaï trop à ces malheureuses convoitises, à cet amour de moi-même auquel je résiste si mollement. Hâtons-nous, prenons les devants, à peu près comme saint François de Sales écolier, tenté de désespoir. — Saints du ciel, mes aînés, je vous glorifie : *Lætamini in Domino et exultate, Justi, et gloriâmini omnes recti corde!* (Ps. 31, 11) — Mère immaculée, je viens, à mon tour, vous proclamer Bienheureuse;

— Jésus mon Sauveur, mon Roi, mon ami, mon frère, je fléchis le genou à votre nom : *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe!* — Dieu, mon Créateur, mon Père qui êtes au ciel, je vous adore, je vous exalte, je vous magnifie de tout mon cœur : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus sabaoth!* Que par vous, que de vous me vienne le courage de tout faire, de tout sacrifier pour ne courir pas le risque de vous blasphémer éternellement!

— Le damné s'est adoré dans tous ses sens, il a péché par eux tous et au bénéfice d'eux tous. Il est donc juste qu'il soit puni en eux tous : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (Sap. 11, 17). Il l'est même avant la résurrection et en l'absence de leurs organes naturels. Puni dans son odorat, par ces puanteurs affreuses qui, d'ailleurs, suivent quelquefois, dès ce monde, les manifestations diaboliques; l'enfer est un cloaque autant qu'un brasier. — Puni dans son goût par la faim furieuse, la soif ardente, l'amertume, la nausée éternelles. — Puni dans son toucher, dans sa chair, et déjà dans la partie sensible de son âme par le feu : *Discedite... in ignem* (Cf. *de Imitatione Christi*, I 24, 3). Et qui dira, qui pourra sentir en idée ce que c'est que de vivre éternellement dans le feu? — Tout cela s'impose à ma foi ou à la logique immédiate de ma foi. J'y crois et j'en tremble; mais il faut passer vite, et faute de temps, et pour ne pas trop m'attarder aux horreurs physiques de l'enfer, et parce que saint Ignace m'invite à m'élever des sensations aux sentiments, aux amertumes de l'âme réprouvée, à ses larmes, à ce ver de la conscience, ver immortel comme le feu est inextinguible : *Ver mis eorum non morietur, et ignis non extinguetur* (Isaï. 66, 24). Ouvrons donc, éclairons jusqu'au fond, s'il est possible, une âme damnée. Pour cela, deux clefs, deux lumières : d'un côté, la parole de Jésus-Christ : *Discedite a me, maledicti*; de l'autre, l'expérience psychologique élémentaire.

— TROISIÈME  
POINT : les sensations et les sentiments du damné 3<sup>o</sup>, 4<sup>o</sup>, 5<sup>o</sup>pp. de saint Ignace.

A Les sens du damné :  
... l'odorat.

... le goût,

... le toucher.

*Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*  
Sap. 11, 17.

B) L'âme du  
damné : enfer  
moral,

... *nullus ordo,  
sempiternus  
horror.*

1<sup>o</sup> Vue géné-  
rale de cet état.

— la volonté en  
guerre contre  
l'intelligence,  
haïssant la vé-  
rité que l'in-  
telligence lui  
montre;

— la volonté en  
guerre contre  
elle-même, gar-  
dant forcément  
l'appétit du  
vrai du juste,  
et les haïssant  
forcément;

— toute la na-  
ture du réprou-  
vé en déchire-  
ment, en con-  
vulsion.

L'âme du damné est elle-même un enfer, si l'enfer est, par une de ses définitions authentiques, la terre du désordre et de l'horreur : *Terram... ubi... nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* (Job. 10, 22). Qui fait l'ordre dans une âme, et, avec l'ordre, la paix, le bien-être moral, la dignité sentie, la joie de vivre? C'est l'accord de ses puissances naturelles allant toutes ensemble à leur fin commune et dernière; c'est la vérité, surtout la vérité pratique, vue, aimée, réalisée, ou, tout au moins, réalisable par cet amour : *Veritatem facientes in caritate* (Eph. 4, 15). — Or, dans l'âme damnée, l'accord entre les puissances naturelles est à jamais rompu; la vérité pratique est clairement vue; mais, étant devenue à jamais irréalisable, au lieu d'être aimée, elle est haïe forcément et stérilement et furieusement et douloureusement. Le péché originel avait insurgé la chair contre l'esprit; la réprobation soulève à jamais la volonté contre l'intelligence et, du même coup, disloque et déchire la volonté en l'opposant à elle-même. — Comment? — L'intelligence voit la vérité; la volonté abhorre cette vérité que l'intelligence lui montre. A vrai dire, elle en garde l'appétit naturel, invincible; mais comme elle se sent condamnée, repoussée par cette vérité même et à jamais incapable de la faire; l'appétit naturel, à jamais inassouvi, comprimé, impossible, au lieu de s'épanouir en amour, éclate en haine : c'est la loi, l'universelle expérience. Aussi donc, intelligence fixée dans le vrai, mais volonté fixée dans le mal ou dans le faux pratique, c'est tout un; force irréductible de nature poussant cette volonté misérable à désirer le vrai, le bien, à ébaucher dans cette direction un mouvement d'amour qui ne s'achève jamais et ne peut jamais s'achever; — par contre et par suite, force irréductible de nature poussant à se retourner contre eux dans un élan de colère; — choc violent et continu, guerre inexpiable de la volonté contre l'intelligence et contre elle-même; toute la nature



de l'homme n'étant plus que contradiction, chaos, convulsion éternelle : voilà bien, voilà nécessairement, évidemment, la situation de l'âme damnée, l'irréremédiable désordre dont elle sent, goûte et savoure inutilement l'horreur : *ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat*.

— Oui, elle voit la vérité bien plus clairement et vivement que nous ne pouvons faire, parce que rien ne la lui voile, rien ne l'en distrait ni ne l'en détourne. Imaginons un réprouvé qui ait connu et pratiqué les Exercices de saint Ignace, qui ait été Jésuite — hélas ! pourquoi non ? — Comme il repasse tous les thèmes qui nous sont si familiers : le Fondement, le péché, le triple colloque et les autres ! avec quelle lumière, mais avec quel désespoir et quelle rage ! Ah ! si nous pouvions sentir aujourd'hui, comme il le sent trop tard lui-même : qu'étant à Dieu, l'homme ne doit vivre que pour Dieu ; que les créatures sont moyens pour la fin dernière et non pas instruments de jouissance ; qu'il importe d'en détacher la volonté, de la tenir habituellement indifférent à leur égard ! Si nous pouvions sentir aussi vivement que ce malheureux, la laideur, la bassesse, la folie, l'ingratitude noire du péché, de notre péché, le péril où nous jettent nos fautes vénielles si fréquentes, car les siennes, peut-être, l'ont acheminé lentement vers l'enfer. Si nous pouvions juger comme il les juge, et ce désordre habituel des affections et déterminations, et cet esprit du monde survivant dans le Religieux ! Lui-même a caressé le mondain qu'il portait dans l'âme ; il s'est endormi dans les douceurs nonchalantes du désordre et ne s'en est réveillé que pour tomber dans le désordre éternel. — Mon Dieu, mon Dieu ! Je ne vous demande pas, comme le mauvais riche pour ses frères, de m'envoyer un damné qui m'instruise ; mais instruisez-moi vous-même, faites-moi voir ces réalités terribles dans la clarté où les voit celui-là !

— Comme on médite, comme on voit et sent en enfer tout ce que nous méditons :

... Fondement,

... péché,

... triple colloque,

Clarté, mais désespoir et fureur ; tandis que moi,

moi plus coupable peut-être — *nescio, Deus scit* (2 Cor. 12. 2, 3) — je puis encore aimer les vérités qui me condamnent et retrouver dans cet amour le courage de les mieux *faire*. O bonté ! ô longanimité de Dieu ! — Je voudrais suivre encore cette malheureuse âme, repassant malgré elle et avec une amertume infinie, ces méditations généreuses, le Règne, les Etendards, le Troisième degré d'humilité, qui la faisaient tressaillir d'enthousiasme ; ces contemplations qui lui ont jadis tiré des larmes ; ces mystères de la vie et de la Passion du Sauveur, et jusqu'à la contemplation *ad amorem*, devenue pour elle, forcément et volontairement tout ensemble, *contemplatio ad odium*. Partout le divorce déchirant, l'affreuse guerre entre l'intelligence qui voit et la volonté qui hait, qui, d'ailleurs, souffre indiciblement de haïr, et qui pourtant veut haïr, sans pouvoir ni s'y résigner ni s'en défendre.

... Règne, Etendards, vie et mort de Notre-Seigneur,

... contemplation *ad amorem* (adodium).

2<sup>e</sup> Trois aspects de cet état. Sentiments du damné :

a) envers lui-même :

... idolâtrie

... et horreur ;

— Cette guerre éternelle, voyons-la sous trois aspects et comme sur trois terrains : dans les sentiments du damné envers lui-même, envers les créatures, envers Dieu.

— Il s'aime par nécessité de nature ; il s'idolâtre plus que jamais, étant confirmé en orgueil. Du même regard, sans ombre ou illusion possible, il voit ce qu'il voudrait être : beau, grand, fier, généreux, sublime ; il voit ce qu'il aurait pu être : tout cela et mieux encore, un saint ; il voit ce qu'il a été : un fou et un lâche ; il voit ce qu'il est : un damné, l'être vil, ignoble ; hideux et odieux par excellence ; il voit qu'il l'est par sa faute et ne peut s'en prendre qu'à lui-même ; il voit qu'il le sera toujours, toujours accablé, muré, scellé, sous le mépris de Dieu, de ses Anges, de ses Saints, des démons, de ses compagnons d'enfer, et sous le sien propre. Alors, quoiqu'il s'aime, ou plutôt parce qu'il s'aime et à proportion qu'il s'aime, le voilà pris, à son propre égard, d'aversion, de dégoût, d'horreur. Imaginons, essayons de sentir à quelle rage peut aller cette haine de soi, ce retournement

violent et forcé de l'amour de soi. Ici-bas, à certaines heures, on en soupçonnerait quelque chose. Un homme a commis un grand crime, une grande bassesse, il se voit déshonoré, perdu; il se prend en horreur. Que fait-il? Parfois il en devient fou, parfois il se tue; le plus souvent, il cherche à s'étourdir, à s'oublier comme il peut, par l'ivresse, par quelque diversion bruyante, par l'activité extérieure, agitée, fébrile. Mais en enfer? Là, pas de folie, pas de suicide, pas d'ivresse, pas de diversion, d'oubli, pas même une distraction d'un instant, pas de sommeil non plus; toujours ce dédoublement, ces deux *moi* en tête-à-tête, en face à face, dont l'un contemple l'horreur de l'autre sans pouvoir en détourner les yeux, dont l'un abhorre l'autre sans pouvoir cesser de l'idolâtrer, et d'autant plus qu'il l'adore éperdûment.

Dévorée du besoin de se fuir, l'âme damnée voudrait d'instinct se jeter, se répandre, se *dissiper*, comme ici-bas, sur les créatures extérieures. — Où sont-elles? Le feu, les démons, les autres réprouvés tous hideux, haïssables et haïssants comme l'âme elle-même : voilà tout ce qui lui reste actuellement de la création entière. — Mais le monde des souvenirs, les créatures d'autrefois, personnes, choses, situations, formes aimées, délicieuses souvent, de l'activité personnelle : le damné va-t-il, par un effort de mémoire, s'en rendre l'illusion, le plaisir? Le peut-il? Le voudrait-il? Les aime-t-il encore? Oui, d'un amour extravagant, forcené, inextinguible, puisque le damné est confirmé, en tout genre de dépravation et de malice, comme en orgueil. Mais en même temps il les hait, et parce qu'elles l'ont perdu, et parce qu'elles se refusent à sa faim malade, enragée, éternelle. Ici encore, contradiction, chaos, supplice de l'âme divisée d'avec elle-même, insurgée contre elle-même, sans pouvoir jamais s'unifier, se réconcilier avec elle-même. O créatures, *o reliqua super faciem terræ sita!* Pour peu que je vous adore en cette vie, ou plutôt que je m'adore en

b) envers les  
créatures :

vous, idoles, formes changeantes et superficielles de la grande idole qui est moi-même, voilà donc où vous m'acheminez : à vous haïr en me haïssant!

envers Dieu :

Chassée d'elle-même par l'horreur, délaissée ou refoulée par les créatures extérieures, où l'âme ira-t-elle? A Dieu, car il ne reste que lui. D'ailleurs, entre l'intelligence et lui, plus d'intermédiaires qui offusquent le regard et brouillent l'objet; plus de ces voiles ou de ces fantômes que nous avons, nous vivants, tant de mal à déchirer ou à dissiper. La fantasmagorie du monde a passé : *Præteriit figura hujus mundi* (I Cor. 7, 31). La fascination de la bagatelle n'est plus là pour obscurcir le vrai bien : *Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona* (Sap. 4, 12). Nous savons, nous croyons, nous, que Dieu est le Bien suprême, unique. Le damné ne le sait pas seulement; il le *voit*, il le *sent*, avec une acuité de vision et une intensité de sentiment où nous n'atteignons pas sur terre, et d'autant qu'aucun autre bien ne s'interpose plus entre lui et Dieu.

... le damné voit et sent que Dieu est le Bien unique;

... il le désire invinciblement et de toutes ses forces.

Dieu se refuse : *Nescio vos*.

Le désir se change invinciblement en haine.

Dieu la méprise : *Nescio vos*.

Avec cette claire vue du Bien unique, il en a fatalement l'appétit invincible, la faim, la soif dévorantes; par nécessité de nature, sa volonté s'élance vers Dieu, comme le feu monte, comme la pierre tombe. Ah! si ce désir pouvait s'achever en amour!... Impossible. Du premier bond, il est arrêté, repoussé, brisé par refus inexorable, divinement paisible et dédaigneux : *Nescio vos* (Luc. 13, 25, 27). — Alors s'accomplit la loi universelle, inéluctable : l'amour repoussé, méprisé, se tourne en haine. Lourdement retombée sur elle-même, la volonté du réprouvé n'en peut rester là. Elle se ressaisit, recueille et bande ses forces pour un nouvel élan vers Dieu, mais tout de fureur cette fois. Elle maudit, elle blasphème ce Souverain Bien qui, parce qu'il se refuse, devient son souverain mal. Ah! si elle pouvait l'anéantir! Elle sent si bien que, tant qu'il existera, il n'y a pour elle que tortures! Fureur impuissante comme, tout à l'heure, le désir. Même réponse : *Nescio vos*. Dieu reste impassible et



sourd ; ni le désir, ni la colère n'arrivent à la hauteur de son dédain. Mais qui dira, qui sentira, qui concevra le supplice, le déchirement de l'âme, cette insurrection, ce choc sans trêve de la nature contre elle-même ? C'est la nature qui contraint le réprouvé de désirer Dieu, puisqu'il le voit et le sent tout aimable, seul aimable ; c'est la nature qui le contraint de haïr Dieu, puisque Dieu se refuse à jamais. Ici-bas la haine peut être un soulagement, un plaisir, étant une revanche orgueilleuse de la nature humiliée ; et voilà pourquoi le pardon est si difficile à l'orgueil. En enfer, la haine est un supplice pur, et à raison de son impuissance amèrement sentie, et parce qu'elle est à la fois la nature et contre la nature. Ici-bas, on jouit de haïr, ou on en triomphe ; en enfer, on veut haïr et l'on s'en veut mortellement de haïr. Haïr les Saints, la très sainte Vierge, haïr Jésus-Christ, la sainte Eucharistie, le Sacré-Cœur, haïr Dieu même : quelle horreur d'y penser !... Quel effroi de me dire que rien ne me garantit absolument, moi, contre cette effroyable destinée ; que je vis dans l'alternative d'aimer Dieu éternellement ou de le haïr éternellement ; que la question reste pendante et le restera jusqu'à mon dernier souffle de vie ! Ah ! Seigneur, que je me hâte donc enfin de vous aimer sérieusement, effectivement ! Vivons dans l'esprit pratique de la contemplation *ad amorem*, pour nous assurer de ne la point faire éternellement comme la doit faire le damné. Oui certes, il doit la faire, il ne peut s'empêcher, de la faire, mais au rebours et avec rage.

Il reconnaît intégralement (*integre recognoscam*) les bienfaits de Dieu sur lui ; il les pèse avec une indicible profondeur de sentiment (*ponderare multo cum affectu*). Il sent Dieu présent et agissant dans l'enfer et en lui-même. Elle est là, comme partout, cette divine Essence, et, si elle se dévoilait, l'enfer deviendrait le Paradis ; mais elle n'est là que pour se refuser à jamais. Elle est là, cette divine Puissance, conservant, créant incessamment, comme à

— Ainsi, deux nécessités de nature : l'une qui fait désirer Dieu, l'autre qui le fait haïr.  
— Haine qui n'est pas soulagement, mais pur supplice.

Sort affreux, possible pour moi.

Encore la contemplation *ad amorem* :

... les bienfaits de Dieu,

... sa présence,

... son opération,

nouveau, et les flammes, et le réprouvé; mais elle n'est là qu'à comme éternelle ouvrière du supplice. Il est là, le divin Amour lui-même : n'est-il point partout où est Dieu? mais il est là dans sa contre-partie nécessaire, dans ce qu'on pourrait appeler son *envers* terrible, qui est la haine du péché, du réprouvé même qui ne fait plus qu'un avec le péché. Chose inouïe mais évidente : l'amour n'est plus là que pour haïr. Dès lors, il n'y est que pour être haï, car tout ce qui nous pousse à l'amour, nous vivants : bienfaits de Dieu, présence et opération de Dieu, Beauté souveraine de Dieu, tout cela, le réprouvé en conçoit volontairement et fatalement tout ensemble, une haine désespérée, intolérable pour lui-même et à jamais.

... son amour,

... sa beauté.  
Tout cela n'ins-  
pirant plus que  
haine.

C) Comble du  
supplice. Il est :

1<sup>o</sup> irrévocable,  
sans espoir ;

2<sup>o</sup> continu,  
sans trêve ;

3<sup>o</sup> éternel,  
sans terme,

— A jamais ! A jamais ce double élan de l'âme, cette ronde monotone de la bête autour de sa cage, cet essor avorté de l'oiseau captif se heurtant à la voûte, aux parois, aux grilles et retombant brisé sur le sol. Et certes notre idée sur l'enfer serait par trop incomplète si, à toutes les horreurs physiques et morales, à tout ce que nous pouvons imaginer de la peine du sens et de la peine du *dam*, nous n'ajoutions, comme un sceau ou un couronnement plus terrible que le reste, la triple idée, le triple sentiment de l'irrévocable, du continu, de l'éternel. — Irrévocable, le *Discedite a me* ; pas de retour, pas de pardon, pas de réconciliation possible ; Dieu a banni le réprouvé pour jamais. Aurions-nous dans notre passé le souvenir d'une rupture, d'une affection humaine irréparablement brisée, d'une dernière rencontre après laquelle il aurait fallu nous dire : « c'est fini ; plus rien de commun entre lui et moi » ? Quelle amertume ! Mais en enfer, quel désespoir, désespoir universel, absolu, sans la plus faible lueur au plus lointain horizon ! « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » Qu'a-t-on jamais su dire de plus affreux ? — Continu, le supplice ; ni intervalle, ni repos ; pas de diversion, d'oubli, de sommeil ; pas de folie, pas de mort. — Eternel,

l'enfer : *in ignem æternum*. Fixité absolue, immuable, d'un état qui ne pourrait durer un instant sans tuer la victime et qui ne lui fera jamais la grâce de la tuer. Vivre dans le feu, vivre dans l'abjection, dans l'horreur de soi, dans la haine forcée et torturante de Dieu ; vivre ainsi tant que Dieu sera Dieu ! Cette vie, qui est la seconde mort : *in stagno ardenti igne et sulphure, quod est mors secunda...* (Apoc. 21, 8), la vivre, non point successive et fragmentée, comme est la nôtre sur terre, mais la vivre, la sentir, la savourer tout entière à chaque seconde, s'il y avait encore des heures, des minutes et des secondes là où il n'y a plus de temps ; la vivre ainsi dans toute son horreur continuellement présente, actuelle, intégrale, avec la certitude de la vivre toujours, l'épuiser à chaque instant sans l'épuiser jamais ! On a défini l'Eternité bienheureuse : *Interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio* (Boèce). On définirait aussi bien l'enfer : la sensation toujours actuelle, totale, indivise, d'une interminable mort(1). Mon Dieu!...

— Avant de conclure, cinq questions, dont la dernière introduira le Colloque. — 1° Le fond de tout cela, est-ce ma foi même ? Oui : *Credo... vitam æternam*, et en ses deux formes, paradis, enfer.

2° Ces détails, que je me suis efforcé de saisir, sont-ils un jeu d'imagination pour éblouir l'intelligence, ou un effort loyal, mais impuissant pour égaler la parole du juge : *Discedite...*?

3° Cet enfer n'est-il pas, et en toute certitude morale, le lieu, le sort éternel d'une multitude de mes semblables ? Multitude inférieure ou supérieure à celle des Elus : je l'ignore, et qu'importe ici ? Multitude plus que probablement immense, dans tous les cas. Multitude où je retrouverais, sans aucun doute, bien des hommes que le monde appelle grands, que j'étudie par devoir ou par goût, dont

... et savouré  
tout entier à  
chaque instant,

— Cinq questions :

1° Le fond des choses est-il ici ma foi même ?

2° Le détail est-il jeu d'imagination ?

3° La réprobation n'est-elle pas dès maintenant le sort d'un grand nombre ?

(1) Boèce, il est vrai, parle de Dieu seul et de l'éternité divine ; mais il pouvait, nous pouvons, parler ainsi des élus eux-mêmes.

les actes, les exploits, les écrits me fascinent peut-être.

4° Ne peut-elle devenir le mien?

4° Mais encore et par-dessus tout, cet affreux sort me regarde-t-il, me menace-t-il personnellement? Ne l'ai-je pas une seule fois mérité dans ma vie? Et si tel est mon bonheur, ne puis-je toujours aboutir à l'enfer, comme le pouvait saint Paul lui-même : *Nè forte, cum aliis prædicaverim, ipse reprobis efficiar* (1 Cor. 9, 27). Qui m'a promis le don suprême et souverainement gratuit de la persévérance finale? Ne pouvant le mériter *de condigno*, le mérité-je au moins *de congruo*, par la ferveur et la fidélité de ma vie religieuse? Entre la réprobation et moi, qu'y a-t-il? La grâce : qu'est-ce que j'en fais? — ma frêle liberté : qu'est-ce que j'en fais? Vais-je la fortifiant par le courage quotidien de la vertu? Vais-je la débilitant par l'habitude nonchalante des fautes vénielles?

5° Pourquoi ne l'est-elle pas encore?

5° Pourquoi, enfin, au lieu de méditer l'enfer avec espérance et amour, n'y suis-je pas plongé sans espoir?

— COLLOQUE.  
Deux observations.

— A cette dernière question répond le colloque. Mais il n'a pas besoin d'explication, de paraphrase. Deux observations seulement.

1° Pourquoi les trois séries de réprouvés?

1° A quoi bon ce partage des réprouvés en trois séries? A fixer ma pensée sur un objet très net, à faire saillir d'autant la Bonté infinie qui ne m'a pas laissé me ranger dans aucune de ces catégories indiquées.

2° Esprit du Colloque : détenté de l'âme.

2° Dans quel esprit faire ce colloque? Tout le dit : le titre même, *Colloquium misericordiæ*; la Personne à laquelle nous parlons : *ad Christum Dominum Nostrum*; le texte ou le thème entier du Colloque, pur et simple hommage à la longanimité divine; le *Pater* final, le nom de Père que nous pouvons encore donner à Dieu. Oui, nous vivons encore sous l'empire de la miséricorde; oui, le sang de Jésus-Christ coule toujours pour nous; sa croix est toujours plantée sur le bord de l'enfer, comme pour nous en barrer le chemin; c'est parce que

Longanimité de Dieu.



nous nous tenions fortement à cette croix que nous avons pu nous pencher sur l'abîme sans vertige et relever les yeux avec espoir. Oui, Dieu, tant offensé, est encore notre Père, et si nous ne sommes pas excommuniés de la famille surnaturelle, c'est bien la pitié, la miséricorde du Père, qui ont jusqu'ici écarté de nous les tentations extrêmes, les chances graves et prochaines de réprobation. Cette méditation a dû resserrer, consterner nos âmes; le colloque est pour les relever, les détendre, les dilater par une confiance filiale et une gratitude sans bornes. Elles ennobliront sans la détruire, elles rendront plus délicate, plus généreuse, plus agissante, la crainte que doivent nous inspirer l'enfer, d'une part, et, de l'autre, ces molles habitudes au péché véniel qui risquent de nous acheminer à l'enfer.

De notre  
part, confiance  
filiale.

## JÉSUS-CHRIST ET LE RÉPROUVÉ

*Un aspect spécial de la peine du dam — méditation d'un prêtre ou d'un religieux damné — canevas et développement partiel — grand effet possible, mais usage discret suivant les dispositions présumées des retraits.*

Rappelons tout d'abord le fait de foi. Par indivis avec le Père et le Saint-Esprit, le Verbe a créé l'enfer, non pour moi, mais pour le démon : *Discedite... in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus* (Mat. 25, 41). Il s'est incarné, il s'est fait victime pour me sauver de cet enfer créé par lui-même. Et malgré tout, je reste libre de le forcer à me condamner comme juge, à me précipiter dans cet enfer qu'il a voulu m'épargner au prix de son sang. Et alors, contre sa volonté première et antécédente, par une volonté seconde et conséquente que je lui aurais moi-même imposée, Jésus-Christ, dans l'enfer, se ferait mon supplice, mon bourreau, et doublement; par son absence et par sa présence, entendons, par son souvenir.

— Je suis au Calvaire, Jésus-Christ en croix, moi à ses pieds. Sur la droite, à une hauteur im-

— PRÉLUDES:  
1) Le fait de foi : je puis forcer Jésus-Christ de me condamner à l'enfer et là de se faire mon bourreau deux fois :  
a) par son absence,  
b) par sa présence (souvenir).

2) Le Calvaire entre l'enfer et le ciel.

(Image initiale à fixer d'abord, puis à écarter au cours de l'exercice, pour la retrouver à la fin.)

Le dilemme éternel : Jésus-Christ pour ami ou pour bourreau.

3) Concevoir et goûter l'horreur de la seconde hypothèse.

[Désormais, imaginons-la réalisée.]

— PREMIER POINT : L'absence de Jésus-Christ,

— Avec lui me manquent :

1<sup>o</sup> la vérité, la vérité faisable, aimable.

2<sup>o</sup> l'ordre,

mense, un coin du ciel qui s'ouvre, des voix lointaines qui arrivent pourtant jusqu'à moi. Elles chantent : *Sedenti in throno et agno, benedictio et honor et gloria et potestas in sæcula sæculorum!* (Apoc. 5, 13). Sur la gauche, un précipice et, au fond, l'étang de feu d'où monte une clameur de haine : *Quid nobis et tibi, Jesu, Fili Dei?* (Mat. 8, 29) Et Jésus me dit : Veux-tu m'avoir éternellement pour ami ou pour bourreau? Veux-tu m'aimer ou me haïr éternellement? Choisis.

— Demander le sentiment et l'horreur des conséquences du mauvais choix. O Jésus, je vais avoir le courage de me mettre dans la situation où vous mîtes un jour sainte Thérèse. J'écarte l'image de votre croix qui me parle d'espérance; je me suppose réprouvé. Donnez-moi d'entrevoir, de sentir un peu ce double tourment de votre absence éternelle et de votre éternel souvenir!

— J'ai donc forcé Jésus-Christ de me dire : *Discede a me, maledicte* : il s'est retiré de moi comme Sauveur et Médiateur. La rupture est consommée. la séparation, absolue, éternelle; Jésus-Christ me manque pour jamais, et tout avec lui.

— *La vérité*; non la vérité spéculative, au contraire, mais la vérité réalisable, *faisable*, aimable par conséquent. La vérité, c'était lui : *Ego sum veritas* (Joan. 14, 6). La vérité m'était aimable en lui, faisable par lui seul, par sa grâce, par amour pour lui : *Sine me nihil potestis facere*. Lui absent, faire la vérité m'est impossible; par suite, je ne puis que la haïr, que le haïr, lui qui est la vérité (Cf. méditation précédente).

— *L'ordre*, la vérité de mes rapports pratiques avec Dieu, les créatures et moi-même. Cet ordre, Jésus-Christ l'ayant restauré partout, pouvait seul l'établir en moi, l'y maintenir ou l'y rétablir. Ici plus de Jésus-Christ; donc, plus d'ordre, le désordre absolu, contre nature, intolérable, irréparable, *nullus ordo... sempiternus horror* (Cf. médit. précédente).

— *La paix*, qui est *tranquillitas ordinis* (S. Augustin); la paix avec Dieu, avec les créatures, avec moi-même. Ici-bas, le monde m'offrait la paix, sa paix à lui, par la satisfaction des convoitises; Jésus-Christ m'offrait aussi la paix, sa paix à lui, par leur défaite et leur sujétion : *Pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat, ego do vobis* (Joan. 14, 27). Paix seule véritable, seule assurée, possible par lui seul qui est *Princeps pacis* (Isaï. 9, 6); — paix annoncée dès son berceau : *Pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. 2, 14); — paix rétablie par son sang : *Pacificans* (Deus) *per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in cælis sunt* (Colos. 1, 20); — paix devenue la promesse et le salut fraternel du Ressuscité : *Pax vobis!* (Joan. 2, 19). Et j'ai choisi la paix du monde; j'ai repoussé la paix de Jésus-Christ! Qui me la rendra? Personne, puisqu'il n'est plus là. Mon état, c'est la guerre, la guerre inexpiable contre Dieu, les créatures et moi-même; guerre forcée, déchirante, éternelle, où je ne pourrai jamais ni vaincre, ni traiter, ni me rendre à discrétion, ni fuir, ni mourir. (Cf. médit. précéd.)

3° la paix,

— *L'amour*. Qui donc aimerai-je? — Moi-même? Ah! Jésus-Christ seul me rendait aimable, en me purifiant, me réhabilitant, m'embellissant, me transfigurant à son image et ressemblance. Lui absent, il ne reste plus en moi que l'homme de la convoitise et du péché, rien que de vil, de hideux, de haïssable. — Aimerai-je les créatures qui m'environnent, démons et réprouvés? Aimerai-je, à distance et par souvenir, celles qui m'ont tant séduit sur terre? Je ne puis que les haïr puisqu'elles m'ont perdu. — Aimerai-je Dieu, Jésus-Christ qui est Dieu? Non, jamais. Envers Jésus-Christ, son Sacrement d'Amour, son Sacré-Cœur, envers Dieu même comme Dieu, je n'ai plus, je ne puis plus avoir que cette haine affreuse qui est le retournement, la convulsion de l'amour. (Cf. médit. précéd.)

4° l'amour

— *L'espérance*. Espérance de quoi? Espérance en 5° l'espérance,

qui? Retranché du monde, je n'ai plus qu'un désir : le ciel, la vision de Dieu. Qui pouvait me les assurer? Jésus-Christ seul : *Nemo venit ad Patrem nisi per me* (Joan. 14, 6). *Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. 4, 12). L'unique bien que je désire ne m'était possible que *per ipsum et cum ipso et in ipso*. C'en est donc fait : plus de Jésus-Christ, dès lors, plus d'espérance, désespoir absolu, universel. (Cf. médit. précéd.)

6<sup>e</sup> la vie.

— Vérité, ordre, paix, amour, espérance : tout cela, c'est *la vie* de l'âme. En se retirant, en emportant avec lui tout cela, Jésus-Christ a donc emporté ma vie. Aussi bien, la vie de l'âme, n'est-ce pas lui-même? *Ego sum... vita* (Joan. 14, 6). *Qui habet Filium habet vitam; qui non habet Filium, vitam non habet* (Joan. 5, 12). Ah! que n'a-t-il emporté du même coup mon existence? Non; il me la laisse pour me punir d'avoir obstinément repoussé la vie. J'existe à jamais, pour goûter et savourer à jamais toute l'horreur d'une mort qui ne tue pas (Cf. médit. précéd.).

— SECOND  
POINT : la présence (le souvenir) de Jésus-Christ.

— Si, du moins, en emportant ma vie, il m'avait ôté la mémoire! Non, encore non. Il a retiré de moi toutes ses influences vitales et il m'a laissé son image ineffaçable. Contradiction affreuse! Il est absent, et j'en meurs; il est toujours là, et j'en meurs. *Quia phantasma est*, disaient les Apôtres en le voyant marcher sur les eaux (Mat. 14, 26). Et moi, je crie : Arrière divin spectre! laisse-moi t'oublier! — Les démons, par lui chassés, lui disaient : *Quid nobis et tibi, Jesu, filii Dei? Venisti huc ante horam torquere nos* (Mat. 8, 29). Et moi je crie avec eux : « Quoi de commun, désormais, entre vous et moi? Pourquoi revenir me torturer ici, non pas avant l'heure, mais au contraire, quand tout est fini, rompu, consommé? Vous ne me connaissez plus, vous me le dites : *Nescio vos*; laissez-moi donc ne plus vous connaître; je n'existe plus pour vous; cessez donc d'exister pour moi! » —



Non, le spectre est toujours là, qui me hante, m'obsède, me fascine; je ne puis détourner mes yeux ni les clore. Hélas! que c'était facile sur terre! Je l'ai trop fait, et maintenant mon supplice est de ne pouvoir perdre de vue celui dont je détournais la vue si follement. Au ciel, on vit de sa présence; ici je meurs de ne pouvoir oublier l'Absent éternel. Oui, le voilà bien qui me brûle les yeux comme l'éclair; le voilà bien, avec tous ses titres, tous ses droits, tous ses attraits, qui sont mon éternel tourment.

— Je le revois tout d'abord comme Maître. Il avait si bien tous les droits! *Tu solus Dominus*. Il était si bon! *Magister bone!* (Luc. 18, 18). Son joug était si suave! *Jugum meum suave est et onus meum leve* (Mat. 11, 30). Que pesait donc la dépendance chrétienne, la dépendance religieuse? Que pesaient quarante, cinquante, soixante années d'abnégation sous un Maître si doux? Qu'était-ce, au prix de la récompense promise, au prix des horreurs éternelles que j'endure? *Momentaneum et leve* (2 Cor. 4, 17). Je le savais, je le prêchais, mais pour les autres, et il semblait que je l'ignorasse pour moi-même; je me comportais, misérable fou, comme si j'avais trouvé le fardeau trop lourd, le joug trop rude. Et me voilà sous la verge de fer : *Reges cos in virga ferrea* (Ps. 2, 9). Je pourrais siéger avec Lui sur son propre trône : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo* (Apoc. 3, 21); et, comme tous ses ennemis, me voilà sous ses pieds, vil escabeau qu'il dédaigne, qu'il foule, qu'il accable du poids de sa Majesté vengeresse : *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum* (Ps. 119, 2). Au fond, j'ai voulu ne pas dépendre, être mon seul maître, mon seul vrai Dieu. Je savais pourtant, j'entrevoyais qu'agir de la sorte, c'était me mettre sous le joug du démon. J'ai fermé les yeux pour ne point voir, et j'ai maintenant ce que j'ai choisi, le despote au lieu du Maître légitime, la bête féroce au lieu de l'Agneau couronné.

10 JÉSUS-  
Christ comme  
maître,

2° comme  
Capitaine Sau-  
veur.

— Jésus-Christ Maître, Jésus-Christ Roi, Jésus-Christ « Capitaine Sauveur » (Bossuet) : j'avais compris ces choses ; j'en avais eu le sens, le goût, la fierté, l'enthousiasme ; j'avais crié, moi aussi : *Oportet illum regnare* (1 Cor. 15, 25). Oh ! ces idées de droit, de justice militante et conquérante, de dévouement à une Personnalité royale, sainte, adorée ! Je les avais, je les goûtais, j'étais tout de feu à les prêcher ; mais je n'avais pas le courage de les faire par amour. Ma bouche disait : *Oportet illum regnare* ; ma vie, faisant écho, répondait tout bas : « Oui, qu'il règne sur les autres, qu'il règne sans qu'il m'en coûte rien ! » Et je me rapprochais pratiquement de ceux-là même que je combattais, de ceux qui allaient criant : *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc. 19, 14). Elles baissaient, elles pâlissaient peu à peu, ces nobles idées du Règne, des deux *Etendards*, qui avaient passionné ma jeunesse religieuse ; peut-être même, çà et là, me surprenais-je à en sourire comme d'une poésie de novice, d'enfant. Elles me reviennent maintenant, elles ricanent à mon oreille avec une intolérable ironie. Elles étaient le vrai pour moi comme pour tout le monde ; elles se sont accomplies hors de moi, parce que je n'ai pas eu le courage de m'en assurer le bénéfice. Jésus-Christ règne dans son ciel ; il y règne avec ses Elus, avec ceux qui furent mes frères, mes élèves, avec telle et telle âme que j'ai moi-même conquises à sa royauté d'amour. Et moi, que suis-je ? qu'ai-je voulu être ? Un de ces ennemis vaincus qu'il tient à jamais sous ses pieds avec un dédain tranquille : *Oportet illum regnare donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus* (1 Cor. 15, 25).

3) Jésus-Christ comme bienfaiteur :

— Plus amer encore, s'il se peut, est le souvenir de Jésus-Christ comme bienfaiteur, le souvenir de ses dons que j'ai retournés contre lui, contre moi-même, que j'ai transformés en instruments de mon supplice éternel.

a) création.

Verbe, Créateur, il m'avait donné l'être, la vie.

Ce don premier, support de tous les autres, qu'en ai-je fait? Ah! oui, *Melius erat ei (mihi) si non esset natus homo ille* (Marc. 14, 21).

Verbe, il s'était fait chair pour moi, pour moi comme si j'eusse été seul au monde, car le bienfait de l'Incarnation ne se *partage* pas plus que ne se partage, à la Sainte Table, la chair du Verbe incarné. Oh! l'Incarnation! le fond du Mystère : un Dieu fait Homme; le mode du Mystère : Marie, l'Immaculée, vraie Mère de Dieu, Bethléem, Nazareth, la vie cachée, tous les trésors de grâce et de vérité qui transparaissaient dans l'Enfant Dieu, dans le Jeune homme Dieu! J'ai goûté ces merveilles; j'en ai parlé, j'en ai écrit; peut-être — ironie atroce! — lit-on encore sur terre quelques pages qui en traitent dignement et qui sont signées de mon nom. Mais quoi! L'Incarnation a-t-elle donc été un bienfait pour moi? N'a-t-il pas été prédit que Jésus-Christ était *positus in ruinam et in resurrectionem?* (Luc. 2, 34) Jésus-Christ n'a-t-il pas dit lui-même : *Si non venissem et locutus fuisset eis, peccatum non haberent; nunc autem excusationem non habent de peccato suo?* (Joan. 15, 22). Il est bien vrai, mon péché, ma folie, ma lâcheté ont changé et bouleversé toutes choses. Par là, Celui qui voulait être ma résurrection est devenu ma ruine; Celui qui venait à moi le cœur ouvert, les mains ouvertes, m'apportant la vie et la vie surabondante, ne sera venu, de fait, que pour me rendre plus coupable, plus réprouvé. Et je maudis sa venue, son Incarnation; je les maudis par force et en éprouvant une indicible horreur à les maudire.

Après son Incarnation, sa Rédemption, et tout ce qui devait m'en assurer le bienfait, son Eucharistie, son Cœur. Le sang de Jésus-Christ avait coulé tout entier pour moi; il m'avait lavé au baptême, et tant de fois au sacrement de Pénitence! Prêtre, je le buvais, je le versais sur d'autres âmes, je le laissais perdre pour moi-même, je le

b) Incarnation,

c) Rédemption, Précieux Sang, Eucharistie, Sacré-Cœur.

foulais aux pieds. Il pouvait être sur moi, comme sur les portes des Hébreux en Egypte, une sauvegarde contre l'Ange exterminateur; et il est sur moi comme sur les Juifs déicides : *Sanguis ejus super nos!* (Mat. 27, 25). Je n'ai point voulu qu'il éteignît mes chères convoitises, et maintenant il tombe sur moi en pluie de feu. Et il me faut le maudire.

— Oui, en vérité, mon pire supplice, mon pire bourreau, c'est bien Jésus-Christ même, le souvenir implacable de tous ses mystères, de tous ses bienfaits. Qui me donnera de les oublier? Non, il faut les avoir toujours présents; il faut sans relâche en repasser le catalogue, en répéter la litanie, mais avec rage et désespoir. Je Lui disais sur terre : « Par votre avènement, par votre nativité, par votre agonie et votre passion, par votre mort et résurrection, délivrez-moi Seigneur! » — Aujourd'hui, parmi mes sanglots et mes grincements de dents, je lui crie : « Par votre avènement, par votre nativité, par votre agonie et votre passion, par votre mort et votre résurrection, vous me déchirez, vous me torturez, Seigneur! »

Et si quelque chose peut augmenter encore ce déchirement, cette torture, c'est, non plus le souvenir de ces bienfaits généraux, à la fois communs à tous et invisibles, mais celui des avances toutes particulières, toutes singulières, que Jésus me faisait à moi; celui des grâces de choix, des signes privilégiés, authentiques, où éclatait sa prédilection pour mon âme et d'où je n'ai su tirer qu'une réprobation plus sévère.

Là, dans toute cette histoire intime de mon âme, Jésus-Christ n'était plus seulement le bienfaiteur magnifique, prodigue; il s'offrait comme ami : il attestait son dessein de l'être à jamais. Et que voilà bien le plus déchirant de mes inoubliables souvenirs!

— Il m'aimait!... Anges et démons peuvent en rendre à la fois témoignage : *Ecce quomodo amabat*

Les Litanies  
du Saint Nom  
de Jésus en  
enfer.

4) Jésus-  
Christ comme  
ami.



*eum* (Joan. 11, 36). — Il m'aimait!... Lui... moi! <sup>a) Il m'aimait.</sup> Créateur, il m'avait fait tout exprès pour m'aimer et, parce que, — ô merveille! — il m'aimait avant de me faire : *In caritate perpetua dilexi te* (Jerem. 31, 3). — Il m'aimait! Le Verbe s'était fait chair parce qu'il m'aimait de toute éternité; il s'était fait chair pour m'aimer deux fois, en Dieu et en homme tout ensemble; pour m'aimer d'un amour que je sentirais plus présent, plus proche de moi; pour m'aimer à ma propre manière, avec un cœur semblable au mien. Son Cœur, son Sacré-Cœur! Quelle vision horrible pour le damné! « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qui m'a tant aimé, moi. » — Il m'aimait! Toutes les preuves d'amour, il me les a données sans réserve : assiduité, confidences, attentions, faveurs innombrables, sang et vie. Comme homme, il m'a aimé jusqu'au terme de sa vie, jusqu'au dernier souffle exhalé en Croix pour mon salut : *In finem dilexit* (Joan. 13, 1). Homme-Dieu, il m'a aimé durant ma vie, à moi, jusqu'à la fin, « *in finem*, » jusqu'à la dernière seconde de lucidité, de liberté, où s'acheva mon impénitence. Son amour m'a suivi jusque là; mais il ne pouvait passer outre. Et maintenant c'est fini, pour jamais fini. Ah! Seigneur, aimez-moi encore un instant! Impossible. Mais que dis-je! Impossible à moi-même de concevoir, ou tout au moins, d'*achever* un tel désir. Je sais trop bien qu'il est chimère.

Jésus m'aimait; il voulait donc être aimé de moi; car ce désir de réciprocité dans l'amour, c'est la loi des cœurs, loi établie par lui-même et que son Cœur, son vrai cœur d'homme, ne pouvait démentir. Il voulait donc mon amour. Pourquoi? Qu'en attendait-il? Étais-je indispensable à son bonheur? N'importe : il m'aimait en homme et, dès lors, il *ne pouvait pas* ne pas souhaiter mon amour; il *ne pouvait pas*, durant sa vie mortelle et passible, ne pas souffrir de mes refus. Oui, par un miracle, ce Cœur mortel, déjà béatifié par la vision de l'essence divine, s'était réservé la faculté de souffrir;

b) Il voulait mon amour.

et il a souffert de mes ingratitudes, que la prescience divine lui rendait présentes; et il a pleuré sur moi comme sur Jérusalem. Durant ma vie à moi, il ne souffrait plus; mais ne me pressait-il pas de ses avances? Ne me suppliait-il pas de l'aimer? Ne frappait-il pas humblement, persévéramment à la porte de mon misérable cœur? *Ecce sto ad ostium et pulso* (Apoc. 3, 20). Il voulait mon amour! L'ignorais-je, moi dont l'office était de réclamer pour lui l'amour des autres? Il voulait mon amour! Le méritait-il trop peu? — Et maintenant il n'en veut plus. Si par impossible, je le lui offrais, si, voyant comme je le vois enfin, qu'il est tout aimable, seul aimable, je pouvais lui crier comme saint Pierre : *Etiam Domine, tu scis quia amo Te* (Joan. 24, 14); il répondrait : Trop tard, *Nescio vos*, ou plutôt il ne daignerait pas répondre. Mais que dis-je encore? Je ne puis plus, moi, pousser ce cri qui m'eût sauvé à ma dernière heure. C'est fini; j'ai vaincu, j'ai lassé cet amour qui sollicitait le mien; je l'ai éteint dans le Cœur de Jésus et, du même coup, le désir qu'il avait de la réciproque. J'ai fermé, j'ai glacé le Sacré-Cœur. Voilà ma victoire à moi. Et mon orgueil de réprouvé n'y peut prendre la moindre jouissance. Ne pouvant plus aimer Jésus-Christ ni en être aimé, je le hais sans pouvoir m'en défendre, mais je le hais malgré moi et avec une indicible horreur de le haïr.

— COLLOQUE.  
Retour à la situation du second prélude.

— Assez, assez. Écartons l'affreuse hypothèse de la rupture consommée entre Jésus-Christ et moi. Sortons de l'enfer comme en sortit sainte Thérèse après sa vision; replaçons-nous dans la situation supposée au second prélude. Non, ma perte n'est pas accomplie, ma sentence prononcée; je suis encore au pied de la Croix; Jésus m'aime encore, il me presse encore de l'aimer. C'est pour l'obtenir enfin qu'il me présente à nouveau la redoutable alternative : « Ou m'aimer éternellement ou me haïr éternellement; ou m'avoir pour ami dans le

ciel, ou m'avoir pour ennemi et pour bourreau dans l'enfer ».

— Ah ! Jésus, mon choix est fait ; l'idée même de le remettre en question m'est insupportable. — Oui, mais pourquoi le soutiens-tu si mollement ? Pourquoi ces perpétuelles inconséquences ? Pourquoi ces fautes vénielles si nombreuses, si facilement consenties, qui t'acheminent de loin au sort affreux que tu viens de méditer?... — Résolution... Prière...

---

## LA MORT

*Proficiscere, anima chris'tiana*

— PRÉLU-  
DES :

1) Le fait : je  
mourrai. Les  
circonstances :  
imaginons les  
plus heu-  
reuses.

Comme dans les contemplations proprement dites, soit d'abord le fait (*Historia rei*), puis une multiple hypothèse qui sera déjà un multiple vœu. Je mourrai, oui, moi, je mourrai : voilà le fait. En douté-je? — Non. — Y pensé-je? — Guère, et, quand j'y pense, la chose me semble peut-être assez lointaine et imprécise. Lointaine? Qui m'e l'a promis? Imprécise? Eh bien! précisons-la, regardons le fait bien en face : je mourrai. Entourons-le d'ailleurs, des hypothèses les plus enviables, et daigne le Maître les réaliser! Je meurs Jésuite! Oh! oui Seigneur, et coûte que coûte, et plutôt demain que hors de ma vocation! Je meurs suffisamment averti, suffisamment lucide, muni de tous les secours de l'Eglise, entouré de mes frères, assisté, du moins, par un d'entre eux. Ainsi soit-il, Seigneur!

2) Simple  
image initiale :  
mon lieu mor-  
tuaire.

— Imaginons le décor de la dernière scène : cette infirmerie de scolasticat ou de collège, cette chambre bourgeoise de dispersion, cette hutte de missionnaire, et le reste. Donnons-nous-en l'impression, mais sans chercher à maintenir cette image initiale; car, en méditant, je me placerai tantôt à ma dernière heure, tantôt à l'heure présente où je médite.

3) Double  
grâce : bien  
mourir, vivre  
de manière à  
bien mourir.

— Demandons deux grâces : mourir en vrai Jésuite; plus immédiatement, vivre comme il le faut vivre pour cela, pour me trouver alors *cum plena voluptate et gaudio* (Modus posterior Electionis, IV). Saint Ignace le dit du Jugement qui doit suivre la mort, mais pratiquement c'est tout un.

— Thème de  
la méditation :  
le *Proficiscere*,  
*anima chris-  
tiana* — le  
double regard

— *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo.* Pour mieux saisir et assembler les leçons de la mort, demandons-les à ce texte de l'admirable *Recommandation de l'âme*. La mort est le grand



départ, la grande émigration sans retour. Or, l'émigrant, l'homme qui sort pour jamais du pays de ses habitudes et s'en va en terre nouvelle, cet homme a deux préoccupations et comme deux regards; regard en arrière, à ce qu'il laisse; regard en avant, à ce qu'il pense trouver là-bas. De là, deux points dans cet exercice.

— *Proficiscere*. C'est l'Eglise, c'est la Compagnie qui me le dira, je l'espère, et d'un accent tout maternel et pour m'encourager; cette intention est visible dans le contexte. Mais l'Eglise ne pourra ôter au mot sa rigueur impérative, l'empêcher d'être un arrêt absolu, irrévocable, indiscutable, immédiatement exécutoire. Dans les habitudes actuelles de la justice humaine, on éveille le condamné avec cette formule quasi consacrée : « Allons, un tel ! L'heure est venue. » De sa voix douce, l'Eglise ne me dira pas autre chose. « Allons, mon enfant ! L'heure est venue; pars, va-t'en, *proficiscere*. Pas d'échappatoire, pas de pourvoi en grâce, pas de sursis; la mort n'attend pas, Dieu n'attend pas, il faut partir. »

— *Proficiscere de hoc mundo*. — Dernier *status*, immédiatement divin, bien autrement radical que tous les autres. Plus question de changer de maison, de quitter telle ville, de passer dans une autre province, d'aller en mission ou en exil. Dieu dit à Abraham : *Egredere de terra tua et de cognatione tua et de domo patris tui* (Gen. 12, 1). L'Ange dit à saint Joseph : *Fuge in Aegyptum, et esto ibi usque dum dicam tibi* (Mat. 2, 13). Pour moi, l'Eglise me dit bien autre chose : *Proficiscere de hoc mundo*. Tout ce que les yeux de l'homme ont accoutumé de voir et ses oreilles d'entendre, toute la création, toute la société humaine, tout le cadre, tout le décor, tout l'horizon de la vie terrestre va passer et s'évanouir comme une fantasmagorie : *Præterit enim figura hujus mundi* (1 Cor. 7, 31). Le sol qui me portait va manquer sous moi, il me semble que je vais tomber à la renverse, dans un vide sans

de l'émigrant — sur ce qu'il laisse, sur ce qu'il va trouver.

— PREMIER POINT : regard en arrière; ce que je quitte.

1<sup>o</sup> Le *Proficiscere*, sentence rigoureuse : « Allons, un tel ! L'heure est venue ».

2<sup>o</sup> *Proficiscere de hoc mundo*... quitter, non plus tel lieu, mais tout lieu terrestre et visible.

fond. « Le trou noir », disent les mondains, « le saut dans la nuit ». En attendant le *Proficiscere*, ma nature ne sentira-t-elle pas quelque chose de cette impression?

— *Proficiscere de hoc mundo*, donc, abandonnons tout, *reliqua super faciem terræ sita* :

— *Proficiscere de hoc mundo*. Je quitte la terre, donc tout ce qui est sur la terre et de la terre, *reliqua super faciem terræ sita*, toutes les créatures, tout ce qui n'est pas Dieu et moi-même. *Siccine separat amara mors!* (1 Reg. 15, 32). Oui, séparation universelle, adieu universel.

a) objets,

Adieu à tous les objets qui me furent agréables et utiles. Je suis pauvre, Dieu merci. Point de palais à quitter, de meubles somptueux, de collections rares, de joyaux, comme ce Mazarin qui se trainait, mourant, dans sa galerie de tableaux et se lamentait sur chacun; comme la grande actrice Rachel, faisant étaler ses parures sur son lit, pour les voir et les palper encore. Mais le cœur peut se prendre à tout. Ces livres familiers, instruments de mon travail, délices de ma curiosité; ces notes, ébauches, de ma pensée! A d'autres, mes livres! Au feu, sans doute, mes notes ou ébauches! Il faut les quitter en tout cas.

b) situation, rôle, influence,

Adieu à la situation morale que j'avais pu me faire, à ma petite renommée, à ma petite importance, à ma petite influence dans mon étroit milieu. On me regrettera peu, on m'oubliera vite; et, sauf les prières fidèles de quelques bonnes âmes, à quoi me servirait leur souvenir? En serais-je seulement informé?

c) desseins, entreprises, activité humaine.

Adieu à mes projets et entreprises. Ce livre, que j'avais commencé d'écrire, ne s'achèvera pas; cette œuvre de zèle, ébauchée par moi, s'achèvera par un autre. — Adieu à toutes les formes ou exercices de mon activité humaine, à cette allégresse naturelle du *moi* qui se sent agir et vivre. Je ne ferai plus rien, je ne serai plus rien. *Venit nox quando nemo potest operari* (Joan. 9, 4). Me croyais-je nécessaire au monde, à l'Eglise, à la Compagnie? Non, sans doute; c'eût été trop fou. Mais n'étais-je

pas quelque peu utile dans ma petite sphère, dans mon petit champ d'action? La charité me le disait peut-être, ou la complaisance; et volontiers je les laissais dire, sauf à protester modestement du contraire. Aujourd'hui, en m'envoyant la mort, Dieu me dit péremptoirement que non. « Serviteur inutile, je te signifie ton congé; je te casse aux gages : *Non enim non poteris villicare* (Luc. 16, 2). Tu n'as plus rien à faire au monde; le monde n'a que faire de toi, et moi, ton Dieu, moins encore. Tu ne manqueras pas au monde, tu n'y laisseras pas de vide réel. Toi disparu, les choses iront leur train comme devant, dans la communauté, dans la Province, dans la Compagnie, dans l'Eglise. Disparaiss donc, va-t'en, *Proficiscere*. Il est bien vrai. Si je mourais en mer, le navire stopperait quelques secondes, le temps de jeter mon cadavre par-dessus bord; puis la marche recommencerait, la mer se refermerait, et tout serait dit. Mourant dans mon lit, en communauté, aurais-je même tant d'honneur? Mes frères présents, quelques bonnes âmes peut-être se dérangeront une heure ou deux pour me veiller mort, pour m'escorter à l'église, au cimetière; puis elles retourneront à leurs affaires, elles se hâteront pour regagner le temps qu'elles m'auront donné. Quant à la marche générale des choses, elle ne s'arrêtera pas même une seconde comme le vaisseau.

Adieu aux personnes. — Religieux, je n'ai plus à briser les grands liens de la famille; mais n'ai-je pas des frères que j'aime, des élèves, des amis, une clientèle d'âmes? Adieu à tous! Il y a plus : adieu à toute société humaine, à tout visage humain. *Non aspiciam hominem ultra*, dit Ezéchias pensant mourir (Isaï. 38, 11). Il faut partir seul. Oh! sentons par avance le froid de cette solitude absolue. Quand on s'en va en terre lointaine, inconnue, quel repos moral de pouvoir compter sur un compagnon de voyage! Ici, personne. Dirai-je : « Qui m'aime me suive? » Qui donc m'aimerait à ce

J'étais donc  
un serviteur  
inutile.

Je ne man-  
qu岸 pas au  
monde.

d) personnes,

... toute per-  
sonne vivante.

Je pars seul!

point? Et quand même, qui serait maître de partir avec moi? Les fidèles de Milet conduisent, en pleurant, saint Paul jusqu'au vaisseau : *Et deducebant eum ad navem* (Act. 20, 38); ils ne s'embarquent pas avec lui. L'Eglise militante, la Compagnie militante, qui m'assistent, vont rester forcément sur le rivage; elles ne pourront que me tendre les bras de loin. Il faut partir seul dans l'inconnu.

o) une moitié  
de moi-même,  
mon corps.

Adieu, non plus seulement à tout ce qui n'est pas Dieu et moi, mais encore à une trop chère moitié de moi-même, à ce pauvre corps. Baigne de mon âme, *ergastulum*, soit; peut-être, à cette dernière heure, véritable instrument de torture, jusqu'à me faire crier, dans un sens moins noble que saint Paul : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom. 7, 24) Comme j'y tiens cependant! Comme je me rattache d'instinct à l'espoir de guérir, c'est-à-dire, de ne pas le quitter encore! Il faudra pourtant lâcher prise. Va-t'en, pauvre âme, *proficiscere*. Oui, va-t'en seule, dépouillée, nue et plus que nue, puisqu'il faut laisser en arrière, comme un vêtement usé, ce corps même qui était pour toi bien autre chose. *Sicut egressus est nudus de utero matris suæ, sic revertetur* (Eccl. 5, 14).

— Ce que  
j'emporte: mes  
œuvres, leur  
valeur devant  
Dieu, rien de  
plus;

... mes rares  
mérites,

... mes nom-  
breux péchés.

— L'Ecriture ajoute : *Et nihil auferet secum de labore suo* (Ibid). Non, rien, aucun fruit humain de mon travail ici-bas. Mais ne dit-elle pas ailleurs : *Opera enim illorum sequuntur?* (Apoc. 14, 13) Mes œuvres, au sens unique de leur valeur morale, mes œuvres bonnes ou mauvaises, mes mérites, — où sont-ils? — mes péchés, — où ne sont-ils pas? C'est tout ce qui me reste et que j'emporte; c'est mon bagage, tout mon bagage. Et il faut l'emporter, malgré que j'en aie; il faudra l'ouvrir, l'étaler devant une douane qu'on ne fraude pas. *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum* (2 Cor. 5, 10). Ce bagage, qui est en même temps le dossier de mon jugement, si je pouvais le recomposer, le refaire



tout différent! Trop tard. Il faut m'en aller tel quel, avec mes œuvres telles quelles, avec mon passé tel quel. On ne vit qu'une fois.

— En somme, partir seul, n'emporter du monde et des créatures que l'usage que j'en aurai fait, voilà ma condition, peut-être prochaine, en tout cas certaine, fatale, inévitable. Que faire, grand Dieu! que faire, sinon pour me trouver alors *cum plena voluptate et gaudio*, du moins pour approcher de cet idéal! A cette redoutable question, deux réponses, l'une à la préoccupation de mes œuvres, l'autre à celle de la séparation.

3<sup>e</sup> Dans ces conditions, comment par tir *cum plena voluptate et gaudio*?

Deux condi-  
tions.

— a) pureté  
de vie ou péni-  
tence :

assurer mo-  
ralement ma  
justification fi-  
nale;

confession  
ordinaire: faire  
chacune com-  
me pour mourir  
(contrition);

alléger la pei-  
ne temporelle,  
vie pénitente.

*Beati immaculati in via* (Ps. 118, 19). Heureux, à la mort, les innocents, les purs, les Gonzague, les Berchmans, les Kostka! — En suis-je? — Heureux, du moins, les pénitents, les purifiés, les pardonnés! — En serai-je? Qui me le garantit d'avance? Contrition finale, purification finale, persévérance finale : c'est tout un. Or, la persévérance finale n'est régulièrement promise à personne, elle ne se mérite pas *de condigno*. — Mais encore à la dernière heure même, qui me garantira mon pardon, c'est-à-dire, ma contrition, seul élément qui puisse faire doute? Après tous mes efforts, je ne saurai pas de science absolue si je mérite amour ou haine, et il faudra mourir dans un acte suprême de confiance. — Mais enfin, ce pardon final, mon seul espoir, comment le mériter *de congruo*, l'assurer autant que possible? Je le sais, mais le fais-je? Que sont mes confessions, non pas seulement confessions de retraite ou de triduum, mais confessions courantes et de chaque semaine? Ayons donc la sagesse de me comporter à chacune, j'entends par la contrition surtout, comme si je devais mourir aussitôt l'absolution reçue. — Enfin si, comme je l'espère, je meurs en grâce, purifié de la coulpe du péché, restera la peine temporelle, la dette, l'amende, peut-être énorme, exigée par la douane du ciel. Ayons donc la sagesse de l'acquiescer d'avance, de l'alléger au moins, par la pénitence habituelle, pénitence de simple résigna-

tion aux souffrances de la vie, pénitence d'action plus spontanée. Vivons pénitents. C'est le secret pour mourir dans la paix, sinon dans la joie.

— .b) indifférence, détachement habituel ;

dès lors, nul regret à ce qu'on va quitter.

— *Beati pauperes spiritu* (Mat. 5, 3). Heureux, à la mort, les détachés, les indifférents selon saint Ignace! *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur, et fures effodiunt et furantur* (Mat. 6, 19). On meurt sans regret quand on a vécu ainsi. — Que pourrait-on regretter? La vie? On ne la voulait pas plutôt *brevem quam longam*. — La terre, le monde? On y vivait comme sous la tente ou dans une hôtellerie; on y passait en voyageur, en exilé, en pèlerin, les yeux fixés sur la cité permanente. — Les créatures, personnes, choses, situations, emplois, œuvres? On ne les appréciait finalement que comme moyens et conditions de l'œuvre unique: aussi, l'œuvre unique achevée, dépose-t-on sans peine ces outils, désormais sans valeur pratique. — Le corps mortel? Instrument hors d'usage; on l'abandonne, sûr d'ailleurs de le retrouver un jour; — bague de l'âme, foyer des convoitises : comment se plaindre de le voir détruit, éteint? — prison, geôle où l'on était captif loin de Dieu : *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino* (2 Cor. 5, 6). Est-ce donc un mal d'en sortir pour aller à Dieu? *Bonam voluntatem habemus peregrinari a corpore et presentes esse ad Dominum* (2 Cor. 5, 8). Oh! oui, heureux les détachés, les indifférents! Ceux-là peuvent mourir en chantant, comme le voyageur de Juvénal.

*Cantabit vacuus coram latrone viator.*

La mort, la grande voleuse, n'a plus rien à leur prendre. — Ils peuvent mourir « en dansant » (Fr. André de Montalembert, scol. S. J. Juillet 1870), ou du moins en tressaillant intérieurement d'allégresse, comme dut tressaillir saint Joseph, quand il lui fut dit : *Surge... et vade in terram Israel* (Mat. 2, 20). — Eh bien! où en suis-je, moi? Est-

ce une mort semblable que je me prépare? Est-ce une mort anxieuse et désolée? Pourquoi attacher mon cœur à ce que la grande voleuse m'ôtera? Pourquoi enlacer, resserrer autour de ce pauvre cœur des liens qu'elle trancherait d'un coup en le déchirant lui-même? Seigneur, Seigneur, donnez-moi le courage de la prévoyance, du bon sens!

— L'émigrant ne regarde pas seulement en arrière; il interroge, anxieux, l'horizon, l'avenir, le pays nouveau. Le connaît-il déjà quelque peu? Y aurait-il déjà quelques ressources prêtes, quelques fonds placés? Mais surtout, y aurait-il des amis, des parents? y serait-il attendu, désiré, aimé? Il fait si bon pouvoir se promettre quelque chose de tout cela! Mais quel serrement de cœur si tout cela manque! — Eh bien! qu'en est-il, à cet égard, de moi qui meurs?

— La terre où je vais, l'éternité où j'entre, m'est-elle connue? Oui et non. Non certes, quant à l'impression sensible : *Nec oculus vidit, nec auris audivit* (1 Cor. 2, 9). Mes yeux de chair vont s'éteindre, mon âme seule verra : comment voit une âme? Et que verra-t-elle? Des esprits purs, des âmes; plus de formes sensibles, à part la Très Sainte Vierge et l'Humanité Sacrée de Notre-Seigneur. Mais comment l'âme séparée voit-elle des formes sensibles, comment voit-elle l'esprit pur? — Et comment concevoir ce mode nouveau d'existence où elle doit entrer, non plus successif et mesuré par le temps, mais immobile, comme accablé du poids de l'éternité divine?

Autant de mystères, et qui donnent le frisson de l'inconnu. — La foi vient à mon secours, la foi, lumière suffisante, admirable, unique. A vrai dire, la raison peut me garantir par elle-même un au-delà; mais une certitude de raison pure est chose bien froide à qui meurt. Cet au-delà éternel, la foi me le garantit bien mieux encore; mais surtout elle est seule à m'en donner l'idée précise, certaine. La foi, lumière magnifique projetée dans cette ombre,

— SECOND POINT : regard en avant : ce que je vais trouver.

— Trois questions angossantes.

— 1<sup>re</sup> La terre où je vais m'est-elle connue?

Non, quant à l'impression qu'elle me donnera;

... oui, par la foi.

La foi : ma lumière, ma paix, ma joie, à la mort.

Foi essentielle : dernier argument de l'Eglise en ma faveur.

Foi actuelle, plus que jamais nécessaire (et combat-tue peut-être).

dans cette nuit de la mort : *Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt* (Offic. Sancti Laurentii). La foi : condition unique de repos, de paix, d'assurance, de joie, à la dernière heure. La foi essentielle, fidèlement conservée, est la dernière circonstance atténuante que plaidera en ma faveur l'Eglise, avocate et mère : *Licet enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit* (Ordo comm. an.). La foi plus que jamais actuelle et en exercice : voilà l'effort suprême dans lequel j'aurai à mourir; effort traversé peut-être — c'est d'expérience fréquente — par les assauts désespérés de l'enfer: effort indispensable, car tout est perdu si mon dernier acte libre n'est pas, au moins implicitement et dans son fond, mon dernier, mon plus vigoureux acte de foi. A l'aide, Seigneur! *Adauge nobis fidem* (Luc. 17, 5). *Credo, Domine; adjura incredulitatem meam* (Marc. 9, 23). Que je puisse alors m'écrier triomphalement comme saint Paul : *Cursum consummavi, fidem serravi* (2 Tim. 4, 7). Oh! qui m'en donnera l'assurance? — L'esprit habituel de foi, la foi toujours présente, actuelle, active, éclairant tous les pas et démarches de ma vie. Les anciens Justes sont morts dans la foi, dit saint Paul : *Iusta fidem defuncti sunt omnes isti* (Hebr. 11, 13). C'est qu'ils avaient vécu dans la foi, qui est l'atmosphère du Juste. *Iustus autem meus ex fide vivit* (Rom. 1, 17). Vivons donc de la foi, ayons-la, exerçons-la sans relâche; appliquons-la, surtout à explorer, à reconnaître par anticipation ce pays des âmes, cette terre nouvelle où m'introduira la mort. — Je le sais bien déjà, c'est là ma cité permanente, mon vrai pays, la maison de mon Père, la mienne, mon véritable *chez moi*. Mourir, c'est y rentrer, y entrer plutôt. *In domum Domini ibimus* (Ps. 121, 1). *Surgam et ibo ad Patrem* (Luc. 15, 18). « Je veux aller à la maison », disait Bellarmin agonisant. Si je le sais, pourquoi donc y penser si peu? Pourquoi négliger de la mieux connaître, surtout quand le Fils

Esprit habituel de foi : gage de ma foi finale et victorieuse.

La mort transfigurée par la foi : moins de part que de tout.

... Vivons de la foi : conversation avec elle.



unique est venu m'en apporter des nouvelles? *Unigenitus*, qui est in sinu Patris, ipse enarravit (Joan. 1, 18). Par quelle aberration fatale à moi-même, ne pas y fréquenter d'avance, ne pas m'y établir, ne pas y vivre déjà par la pensée, le désir, le cœur? *Nostra autem conversatio in cœlis est* (Phil. 3, 20). Pourquoi, au lieu de cela, remplir avidement mes yeux, mon imagination, ma mémoire, de tous les prestiges, de la bagatelle, *fascinatio nugacitatis* (Sap. 4, 12)? Veux-je donc mourir en pleine angoisse? Veux-je aborder le seuil paternel en étranger, avec moins de désir que de frayeur?

— Seconde question, seconde angoisse : là-bas, là-haut, trouverai-je des ressources prêtes, des fonds placés! — Oui, si je veux. — Et quoi donc? — Mes bonnes œuvres, mes mérites, disons le mot pratique, mes sacrifices. Autant d'avances faites à Dieu, de créances acquises sur Dieu, de placements à la banque de Dieu. Et le créancier, le banquier, le dépositaire, est le seul nécessairement fidèle et toujours solvable. *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum serrare in illum diem* (2 Tim. 1, 12). Et quels intérêts me servira-t-il? *Momentaneum et leve tribulationis nostræ* : voilà mon apport, le capital que j'avance; — *æternum gloriæ pondus* : voilà le revenu qui m'est promis (2 Cor. 4, 17). Dieu entend ainsi les affaires. Et moi, comment entends-je les miennes? Un riche de ce temps, mais qui était aussi un grand chrétien, disait à chaque sacrifice fait pour Dieu : « Encore un dans la tirelire » [M. Jos. de la Bouillerie]. Et moi? Si Dieu arrêtait demain mon compte et brisait ma tirelire, serais-je bien riche? Hélas! quand se présente un sacrifice, la nature voit, compte et sent ce qu'elle y perd; mais si ma foi me rappelait toujours que c'est pur gain, puisque c'est une avance faite à Dieu! *Thesaurizate vobis thesauros in celo, ubi neque arugo neque tinca demolitur et ubi fures non effodiunt et furantur* (Mat. 6, 20). Bonnes œuvres, mérites, sacrifices : encore un

— 2<sup>e</sup> Seconde question : trouverai-je là-bas des ressources, des fonds placés?

Oui, mes mérites, mes sacrifices.

— Dieu, mon créancier fidèle, toujours solvable, magnifique.

Faisons donc ma fortune céleste.

coup, à la mort, ce sera toute ma fortune. Regret de l'avoir négligée, ou joie de l'avoir courageusement accrue : c'est à choisir.

— 3<sup>e</sup> Troisième question : trouverai-je, là où je vais, des amis, une famille ?

Oui, l'Eglise me le rappelle.

Oui, ma vraie famille est là-haut.

Voilà pour rendre ma mort joyeuse ;

... mais à trois conditions :

— Enfin et surtout, dans ce monde invisible où je vais entrer, suis-je connu, aimé, attendu ? — Si je le suis ? Mais l'Eglise me le rappelle en termes splendides : « Pars de ce monde, âme chrétienne, au nom, sous la garde et les auspices du Père, qui est ton Père, du Fils qui t'a rachetée, du Saint-Esprit qui est en toi ; au nom des Anges, des Archanges, de tous les Saints et Saintes de Dieu ! » Mieux encore, l'Eglise convie magnifiquement toute l'assemblée du Ciel à se porter à ma rencontre, comme une famille aime à venir tout entière au devant de l'absent qui rentre enfin. Or, tout est bien vrai ici. Ce monde surhumain, c'est mon monde à moi ; cette famille divine, c'est ma famille. Là est Dieu, Dieu mon Père, en vertu d'une adoption transcendante, impliquant infusion de sa propre vie, participation de sa propre nature, *divina consortes naturæ* (2 Petr. 1, 4). Là est Jésus-Christ, mon frère, mon vrai frère, car la plénitude de sa vie divine a reflué sur moi, en moi ; *De plenitudine ejus omnes nos accepimus* (Joan. 1, 16) ; Jésus-Christ, le réparateur, le centre, le nœud vivant de la grande unité familiale, du grand corps familial dont je suis membre, *membrum redemptionis* (Ordo commend. animæ. Cf. Joan. 17. 21, 22, 23). Là est la Très Sainte Vierge, ma Mère, sacrée telle au pied de la croix ; Mère adoptive, mais dont le sang coule tous les jours dans mes veines avec celui de son Fils. Là sont les Anges, les Saints, mes nobles aînés, sous et par l'Aîné Divin, Jésus-Christ, *primogenitus in multis fratribus* (Rom. 8, 29). O réalité souveraine ! O merveilleuse transfiguration de la mort ! Je ne pars plus ; je rentre, et où rentré-je, dans quelle société ! A ne regarder que cela, comment ne pas mourir *cum plena voluptate et gaudio* ?

— Oui, mais à trois conditions. La foi d'abord et toujours ; car tout cela, c'est l'invisible, c'est

l'espéré, l'espéré, dont la foi seule fait pour moi toute la certitude et la consistance, *fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* (Hebr. 11, 1). Seigneur, augmentez donc ma foi !...

a) d'abord et tous jours,

Que faudrait-il encore pour jouir, en mourant, de me réunir à ma parenté céleste ? Il faudrait n'avoir pas lieu de me sentir trop indigne d'elle, de rougir et de trembler à la pensée d'y faire tache et dispare. Si Dieu me prenait aujourd'hui tel que je suis, paraîtrais-je le cœur à l'aise devant saint Ignace, devant les Saints, devant la Très Sainte Vierge, devant Notre-Seigneur, devant Dieu qui ne prédestine que ceux qu'il voit suffisamment conformes au type de son Fils, *quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* ? (Rom. 8, 29) Oserais-je m'estimer sûr d'être reconnu, d'être avoué comme ayant bien le trait de famille ? Hâtons-nous donc de le dégager, de l'accentuer en moi ; travaillons d'avance et toujours à me faire accueillir des miens du ciel au moins comme un Prodigue purifié, réhabilité. — Enfin, comment mourir joyeux dans la pensée du rendez-vous céleste, si on l'a peu désiré pendant la vie ; si on ne l'a pas préparé, anticipé de son mieux ; si l'on n'a pas entretenu par avance, avec la parenté céleste, un commerce étroit, cordial, assidu, une familiarité respectueuse et simple, qui est la piété même par définition, par essence ? *Nostra autem conversatio in cælis est* (Philip. 3, 20). Qu'il fera bon mourir, si j'ai ainsi vécu, l'esprit et le cœur attachés à ma famille de là-haut, appliqué à la connaître, assidu à l'invoquer, sachant la mêler, l'associer à toutes mes œuvres et entreprises, en un mot vivant et conversant avec elle ; par suite, impatient de la rejoindre, de la voir, de la connaître enfin comme je suis moi-même connu ! *Nunc cognosco ex parte, tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum* (1. Cor. 13, 12). — Eh bien, puis-je me reconnaître à ces traits ? Est-ce là ma façon de vivre ? Moi qui ai pour idéal

b) une suffisante ressemblance avec ma parenté céleste,

c) une familiarité anticipée avec les miens du ciel.

C'est la piété même.

Que ais-je et t égard ?

Désiré-je le  
rendez-vous  
céleste?

Suis-je en re-  
lations assi-  
dues avec ma  
parenté céles-  
te?

L'associé-je  
à ma vie?  
L'invoqué-je?

— Suis-je seu-  
lement assez  
curieux de la  
connaître?

de beaucoup servir Dieu par pur amour; (*Regul. ad sent.* 18), dans ma vie réelle et pratique, ai-je seulement, autant qu'il faudrait, ce premier et nécessaire élément de la vertu d'Espérance, qui est le désir du ciel? Que vaut ma piété, ma familiarité avec Dieu, avec Notre-Seigneur, avec la Très Sainte Vierge, avec les saints Anges, avec mon Ange gardien, avec les Saints et Saintes de Dieu, que l'Eglise, quand je mourrai, conjurera de venir à ma rencontre? Les Saints en particulier, en fais-je mes compagnons de travail, mes auxiliaires? Comment les invoqué-je? Comment récitée-je, le soir, leurs Litanies, ces Litanies que j'entendrai une dernière fois à mon lit de mort, abrégées, hâtives et comme haletantes? Puissé-je être alors en état de les suivre! Puissé-je surtout m'y unir chaque soir comme je voudrais pouvoir m'y unir au grand soir! Les Saints! M'étudié-je volontiers, avidement, à les connaître, moi si curieux peut-être, de biographie profane, de psychologie profane, moi qui aime à vivre en esprit avec les grands acteurs ou même les comparses de la scène humaine? Ce doux, ce merveilleux dogme de la Communion des Saints, je le crois, je le professe, mais ai-je la passion, le goût, l'idée même d'en tirer, à mon profit, toutes les conséquences? — Assez d'oubli, de nonchaloir, de manque de foi pratique; préparons-nous enfin une mort joyeuse, fréquentons, cultivons mes amis, mes parents du ciel.

— CONCLUSION  
et COLLOQUE.  
— Ma situa-  
tion au grand  
départ:

— *Proficiscere anima christiana de hoc mundo.* — *Venite benedicti Patris mei* (Marc. 13, 34). Voix de l'Eglise militante qui dit : *pars*; voix de l'Eglise triomphante, de son divin Chef, qui dit : *viens*. Méritons de les entendre toutes les deux, ou plutôt d'entendre la seconde pour avoir compris d'avance la première. Détachons-nous du monde visible d'où la mort me chassera; de tout mon esprit, de tout mon cœur, de toutes mes forces, attachons-nous au monde invisible que la foi, la foi seule, me montrera ouvert sur ma tête, où l'on m'attend, où la

... consolée par  
la foi,



mort libératrice me permettra enfin d'entrer. C'est le secret de la fin joyeuse, paisible au moins.

Et malgré tout, elle restera châtement du péché : *stipendia enim peccati, mors* (Rom. 6, 23), douleur et terreur pour la nature. Entre le monde que je quitte et celui où je vais, n'y aura-t-il donc pas quelque chose comme un trait d'union vivant, pour m'adoucir la transition et m'embellir le passage? Est-il bien vrai que je m'en irai absolument tout seul? Oh! si quelqu'un de la terre pouvait m'accompagner! Oh! surtout si quelqu'un du ciel, quelqu'un de ma famille glorieuse, daignait se détacher pour venir me prendre! Eh bien! oui, ce n'est pas un rêve. Il vient, le voilà, et c'est l'Aîné de la famille céleste, Jésus-Hostie, Jésus-Viatique. *Accipe, frater, viaticum Corporis Domini Nostri Jesu Christi, qui te custodiat ab hoste maligno et perducat ad vitam aeternam*. Il vient à la fois de la terre et du ciel. Il vient de la terre, puisqu'il vient du tabernacle. L'Eglise militante ne peut me suivre dans le grand passage; elle ne peut que supplier les Saints de me faire accueil à la frontière de leur monde; mais plus puissante sur lui que sur eux, elle le convoque, le requiert d'office et d'urgence; elle me l'amène, elle me l'apporte, et il s'y prête, puisqu'il l'a voulu. Il vient du ciel aussi et principalement, puisqu'il y trône à la droite du Père; il en vient sans cesser d'y être, il s'en détache sans s'en détacher. *Descendit de celo Filius hominis qui est in celo* (Joan. 3, 13). Il avait dit aux Apôtres : *Et si abiero et paraverero vobis locum, iterum venio et accipiam vos ad meipsum, ut ubi ego sum, et vos sitis* (Joan. 14, 28), et voilà que cette parole s'accomplit à la lettre pour moi. Non, je ne m'en vais pas sans provisions, au risque de défaillir sur la route; fort de cet aliment je puis, mieux qu'Elie, marcher jusqu'à la sainte montagne de Dieu (3 Reg. 19, 8). Non surtout, je ne m'en vais pas seul. J'ai un protecteur (*qui te custodiat*), j'ai un guide (*et perducat*). Et quel guide, quel protecteur encore?

... mais toujours pénible à la nature.

— Qui surtout me l'adoucirait? ... Si quelqu'un de la terre pouvait m'accompagner!

... Si quelqu'un du ciel pouvait venir me prendre!

Double rêve, littéralement réalisé dans le Saint-Viatique.

Quelqu'un vient à moi du tabernacle, et du ciel,

Jésus-Christ, aliment, défenseur, guide.

Celui qui, pour moi, pour nous tous, a daigné goûter la mort (Hebr. 2, 9), et l'a vaincue par là même; Celui qui, avant moi et pour moi, a franchi le grand passage *ex hoc mundo ad Patrem* (Joan. 13, 1); Celui-là même qui m'attend sur l'autre rive pour me juger. Quoi! mon propre Juge, mon terrible Juge, venir en personne pour m'introduire, pour me porter lui-même à son tribunal, pour me présenter lui-même à lui-même! O merveille! ô force! ô joie! Non, je ne suis plus seul. Partons, Seigneur Jésus, partons à nous deux!

Jésus-Christ,  
mon Juge de  
tout à l'heure.

Nous partons  
à deux!

— Méditation  
sévère, conclu-  
sion joyeuse...  
Pourquoi non?

— Quoi donc! Cette méditation, sévère à la nature, va-t-elle s'achever, se perdre dans un transport de joie? Pourquoi non? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la mort elle-même? Il ne tient qu'à moi, et je sais comment m'y prendre.

— TROIS COL-  
LOQUES, bien  
indiqués : à  
St Joseph, — à  
la T. Ste Vierge  
— à Jésus-Via-  
tique. Au moins  
le dernier.

— Deux de-  
mandes : n'être  
pas privé du  
Viatique mé-  
me; — recevoir  
comme en Via-  
tique ma com-  
munion quoti-  
dienne, en fai-  
re le Viatique  
efficace de cha-  
que journée.

— Trois colloques sembleraient indiqués : — l'un à saint Joseph, patron des morts saintes; — l'autre à la Très Sainte Vierge : *Ora pro me, peccatore, nunc et in hora mortis*; — le troisième à Jésus-Hostie, à Jésus-Viatique. — Faisons au moins le dernier, et de toute mon âme. O Jésus, ne permettez pas que rien me prive de vous recevoir à ma dernière heure, ni une mort subite ou solitaire, ni la nature du mal qui m'emportera! *Esto nobis prægustatum mortis in examine!* O Jésus que je reçois tous les jours, apprenez-moi, de grâce, à vous recevoir tous les jours en Viatique, à vous offrir tous les jours les mêmes dispositions qui conviendront à ma communion de mourant : le même détachement du monde et de tout ce qui est du monde, du péché et des occasions agréables du péché; le même désir du ciel, la même confiance en vous, en votre miséricorde, envers votre Sacré-Cœur! O Jésus, soyez bien, de fait, mon Viatique de chaque journée. Alors, j'aurais toute chance de jouir de votre dernière visite, de mourir *cum omni voluptate et gaudio*.

## LE JUGEMENT PARTICULIER

*Exercice utile contre les illusions possibles de la conscience. — Il trouverait assez bien sa place logique et pratique à la suite du Pêché personnel ou du Triple colloque médité. — D'ailleurs, simple cadre. — Quatre points, tous élémentaires.*

*Nota.*

— Le Juge, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Neque enim Pater (per se) judicat quemquam, sed omne judicium dedit Filio (Joan. 5, 22). Et potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est (ibid. 26).* — Son apparition immédiate après ma mort. Je comparaitrai devant Lui sur-le-champ, sur place : *Amodo videbitis Filium hominis venientem (Mat. 26, 24).* C'est vrai du Jugement particulier comme du Jugement général.

— PREMIER  
POINT : le Juge.

— Moi seul à seul, face à face avec lui. A quoi bon des témoins, un accusateur, un avocat ? Le Juge sait tout ; il savait tout dès ce monde : *Opus ei non erat ut quis testimonium perhiberet de homine : ipse enim sciebat quid esset in homine (Joan. 2, 25).*

— Son regard. — Ses regards, dans l'Evangile : *Circumspiciens eos (Judæos) cum ira... (Marc. 3, 5).* — *Videns civitatem (Jerusalem), flevit (Joan. 19, 41).* — *Conversus Dominus respexit Petrum (Luc. 22, 61).* — *Intuitus eum (adolescentem), dilexit... (Marc. 10, 21).* — Son regard sur moi. Le vœu de l'Eglise : *Mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus appareat (Ordo com. animæ).* — En tout cas, son regard sera, comme sa parole, *pene-trabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medularum et discretor cogitationum et intentionum cordis (Hebr. 4, 12).* Et il faudra le soutenir, ce regard ; impossible de le fuir, de m'en détourner, de baisser les yeux. *Quid respondebis Deo omnia mala tua scienti, qui interdum formidas vultum hominis irati ? (de Imit. Christi I, 24, 1)*

— SECOND  
POINT : le pro-  
cès.

— Le procès sera instantané, *in momento, in ictu oculi* (1 Cor. 15, 22). Ni hésitations, ni débats contradictoires, pleine et immédiate évidence. — Procès universel, totalement et rigoureusement équitable sur le fait, le droit, la mesure. Ici déjà, *Liber scriptus proferetur*. Quel livre ! Ma conscience même, pénétrée par le regard de Jésus-Christ. *In quo totum continetur* ; oui tout : — mes actes, sans exception ; tels quels ; — mes innombrables paroles, si vite oubliées de moi-même ; — mes désirs, intentions, consentements ou complaisances volontaires à telle ou telle pensée ; le tout, si confus pour moi-même, enfin débrouillé, mis en plein jour ; — l'exacte gravité de mes fautes, en elles-mêmes, dans leurs conséquences, dans leur rapport avec les lumières et grâces reçues. Alors enfin, j'aurai *intimam cognitionem peccatorum meorum* ; je sentirai pleinement *deordinationem operationum mearum*. Plaise à Dieu que ce ne soit pas trop tard ! Plus de vaines excuses, d'illusions plus ou moins volontaires : voilà ce que j'étais, ce que je suis et reste pour l'éternité.

— TROISIÈME  
POINT : la sen-  
tence.

— Deux sentences, déjà libellées dans l'Evangile : *Veni, benedicte*. — *Discede, maledicte*. Ce sera, pour moi, l'une des deux. Laquelle ? Celle que j'aurai voulue, préparée, faite d'avance. Ici-bas, horrible angoisse du prévenu, tandis que délibèrent les jurés, puis les juges. Au tribunal de Jésus-Christ, point de délibération, procès instantané, arrêt immédiat. Du moins, essayons d'imaginer l'état d'une âme qui entend prononcer l'une des deux paroles. Encore un coup, n'entendrai-je pas, moi, l'une des deux ?

— QUATRIÈME  
POINT : condi-  
tions de la sen-  
tence favora-  
ble ;

— Prévenir les terreurs du Jugement ; faire en sorte de m'y trouver *cum omni voluptate et gaudio* : c'est l'œuvre de toute ma vie. — Deux conditions surtout.

1<sup>o</sup> me juger  
d'avance et me  
faire juger.  
Guerre aux  
illusions.

— Me juger moi-même d'avance et me laisser juger, ou plutôt me faire juger par les représentants de Jésus-Christ sur terre, confesseurs, supé-



rieurs. — Guerre aux illusions, c'est-à-dire, pratiquement aux affections déréglées qui les produisent.

— Confessions parfaites, même les confessions courantes. A chacune, le Juge divin me remet dans les mains ce *livre écrit* qui me sera présenté au dernier jour, et me dit : « Efface si tu veux. » Où vit-on jamais pareille forme de justice? Quelle merveille! Et c'est rigoureusement vrai. Au dernier jour et quant à la culpabilité au moins, toutes les pages peuvent être blanches; il ne tient qu'à moi. — Comptes de conscience absolument loyaux et sincères. Pleine ouverture d'âme. Laissons le regard de la direction plonger au dernier fond de nous-mêmes (*Summar. Constit.* 32, 41). Celui de Jésus-Christ pénétrera plus avant encore, mais il ne trouvera pas l'ombre même d'une dissimulation qui serait un commencement de mensonge au Saint-Esprit. Dès lors, plus à trembler devant le Juge.

Confessions parfaites.

Comptes de conscience.

- En outre, Il a dit lui-même : *Nolite judicare, ut non judicemini* (Mat. 7, 1). *Nolite judicare et non judicabimini; nolite condemnare et non condemnabimini* (Luc. 6, 37). Il a posé le principe, la règle du jugement qu'il nous faudra subir : *In quo enim judicio judicaveritis, judicabimini* (Mat. 7, 2). Oracle évangélique, divin, précis d'ailleurs et formel, et qu'il faut prendre à la lettre. Non qu'il autorise les péchés autres que le jugement téméraire ou seulement peu charitable porté sur autrui; mais, de fait, l'homme qui ne juge pas est humble et charitable, et voilà qui le garantit de tout autre péché grave. Donc, si je veux comparaître en paix au tribunal de Jésus-Christ, point de jugement, soit téméraire, soit seulement sévère et jouissant de l'être, soit exprimé — ce serait le pire — soit seulement nourri en silence avec une joie maligne de la volonté. Triste joie, méchante, orgueilleuse, triste pente à estimer peu les autres, pour m'attribuer le droit de m'estimer supérieur. Usurpation, inconsciente mais réelle, du pouvoir judiciaire de Jésus-Christ : *Tu quis es, qui judicas alienum ser-*

2° Ne pas juger moi-même les autres.

*vum! Domino suo stat aut cadit* (Rom. 14, 4). Grave péril pour moi-même, à l'heure d'être jugé. *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam* (Jac. 2, 13). — Au contraire, promesse formelle de n'être même pas jugé si l'on n'a pas jugé soi-même. De ce chef encore, ma sentence dernière est dans mes mains.

— COLLOQUE  
à Notre-Sei-  
gneur, mon Ju-  
ge futur.

— Où vit-on jamais l'accusé régler d'avance et à l'amiable, avec son juge, un procès capital? On le voit tous les jours dans le christianisme; on va le voir en moi-même. Je vais conférer avec mon Juge divin, m'adresser à son cœur, le prendre, si je l'ose dire, par le cœur. Est-ce donc qu'on peut le séduire, lui arracher une injustice, un passe-droit, l'impunité? Non, certes. Mais j'obtiendrai qu'il m'aide à me juger loyalement moi-même et à me défendre de l'inclination à juger sévèrement autrui. A ces deux conditions, je pourrai lui dire en toute confiance : *Juste Judex ultionis, Donum fac remissionis Ante diem rationis!*

## JUDAS

— Double leçon que Judas nous donne; double objet précis et double utilité possible de cet exercice : 1° assurer le ferme propos, en le faisant porter au delà du péché même, sur les occasions chères du péché, ou — c'est tout un — sur les affections déréglées, mères du péché; — 2° nous attacher de toutes nos forces à la confiance : Judas ne se perd qu'en la perdant.

— Deux images initiales — 1° Jésus descendant, un matin, de la montagne où il a prié toute la nuit (Luc. 6, 12 sq), entouré de disciples, choisissant parmi eux douze intimes; Judas, l'un des choisis; sa physionomie bonne, ouverte, pure, joyeuse. — 2° Judas sortant du Cénacle sur le mot du Maître : *Quod facis fac citius* (Joan. 13, 27); sa physionomie sombre, farouche, basse, ignoble.

— Deux grâces à demander, analogues à la double leçon, et qui se retrouveront dans le colloque : résolution courageuse à l'encontre de mes affections déréglées; — confiance inconfusable au Cœur miséricordieux de Jésus.

— Précisons brièvement les antécédents de Judas, les causes de sa chute. Quel homme était-ce? Une sorte de monstre, voué au mal, sinon par fatalité de naissance, au moins par une perversion exceptionnelle et précoce? — Impression fausse, inconciliable avec des faits historiques certains et des vraisemblances atteignant à la certitude morale. Non, Judas est un homme comme un autre, meilleur même, au début, que beaucoup d'autres. Il commence bien, il persévère un temps, il déchoit et se perd en s'abandonnant à une affection déréglée. Voilà le vrai. Judas commence comme moi; les mêmes causes pourraient me faire finir comme lui.

— Judas commence bien. Sinon, comment se ferait-il disciple de Jésus-Christ? Comment sur-

*Nota.*  
Double objet précis : les affections déréglées, grand péril de l'âme; — la confiance, ressource dernière.

— PRÉLUDES.  
1) Deux images : Judas entrant dans le collège apostolique, ... Judas sortant du Cénacle pour trahir.

2) Deux grâces correspondant à la double leçon.

— PREMIER POINT : vrais antécédents de Judas.

1° Il commence bien.

tout, après une première sorte de probation, le Maître le distinguerait-il et en ferait-il un des douze privilégiés? Sans doute, Notre-Seigneur prévoyait l'issue fatale, et, s'il choisit Judas quand même, à chaque instant donné, ne prend-il pas l'âme telle qu'il la trouve, et ne la traite-t-il pas en conséquence, aimant celle qu'il voit actuellement pure, encore bien qu'il la voie finalement réprouvée? Mais conçoit-on le Maître souverainement sage et saint, admettant à son intimité, honorant d'une vocation sublime, un homme qui, dès ce moment, aurait été pécheur, voleur et traître dans l'âme? (Cf. *Knabenbauer*, S. J. In Matt. 10, 4, comment. T. II, p. 377). — Voilà donc Judas associé à Pierre, à Jean, aux neuf autres : *qui connumeratus est in nobis et sortitus est sortem ministerii hujus* (Act. 1, 17). Le voilà tout près du Maître, vivant et conversant avec lui : *homo unanimis... qui mecum dulces capiebas cibos, in domo Dei ambulavimus cum consensu* (Ps. 54, 14). Le voilà membre de la communauté apostolique, de ce noviciat, le plus glorieux de tous, de ce cénacle mobile que Jésus promène à travers la Galilée et la Judée. Il a donc part à l'enseignement privilégié du Maître, enseignement direct, sans paraboles, sans voiles provisoires; par là même et sur le même pied que les autres, moins disciple que confident, moins serviteur qu'ami. *Vobis datum est nosse mysteria regni caelorum* (Mat. 13, 11). *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos, quia omnia quaecumque audivi a Patre meo nota feci vobis* (Joan. 15, 15). Il voit de près la sainteté de Jésus et ses œuvres miséricordieuses. A lui aussi, une part de cette autre parole : *Dico enim vobis quia multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis, et non viderunt, et audire quæ auditis, et non audierunt* (Luc. 10, 24). Peut-être, comme les soixante-douze missionnaires envoyés par Jésus (Luc. 10), prêchait-il et fait-il des miracles en son nom; peut-être est-il de ceux qui peuvent dire : *Domine, Domine,*

... disciple spontané de Jésus-Christ;

... choisi comme Apôtre d'après les dispositions actuelles;

... compagnon de Jésus, novice sous un tel Maître.



*nonne in nomine tuo prophetavimus, et in nomine tuo dæmonia ejecimus, et in nomine tuo virtutes multas fecimus?* (Mat. 7, 22). En tout cas, il est plus de deux ans dans ce paradis terrestre, dans cette *beatitudo terrestris*, qu'est la première et suréminente Compagnie de Jésus. Même vocation que moi, même formation, plus haute et plus immédiate encore.

C'est dire qu'il persévère, un temps, aussi bien qu'il a commencé. On le voit dans une circonstance éclatante. A Capharnaüm, un jour, Notre-Seigneur annonce la Sainte Eucharistie. Là-dessus, murmure, désertion; le vide se fait autour du Maître. Et lui — avec quelle tristesse grave, on le devine — dit aux Apôtres : *Numquid et vos vultis abire?* (Joan. 6, 68). — *Domine, ad quem ibimus?* répond saint Pierre; et les douze restent, et Judas reste avec eux. Or, cette fidélité extérieure suppose un temps, au moins, de fidélité intime, de foi, d'attachement, de ferveur. Combien dure ce temps? Quand la déchéance commence-t-elle? A quel moment précède l'âme de Judas perd-elle la grâce sanctifiante, en se livrant tout entière à l'avarice, au vol, en attendant la trahison? — Mystère. A vrai dire, la trahison est annoncée un an d'avance et dans cette même scène de Capharnaüm. *Nonne ego vos duodecim elegi? et ex vobis unus diabolus est* (Joan. 6, 71). Mais rien n'oblige d'entendre à la lettre et en rigueur le présent grammatical; rien ne défend d'expliquer ainsi : l'un de vous est un démon en germe, en voie de se faire tel, et qui finira tel. En somme, il est moralement certain que la déchéance n'a pas été soudaine : l'amour de l'or n'a pas de ces effets foudroyants. Il est moralement possible qu'elle ait été rapide et, par conséquent, tardive. Il est encore moralement certain qu'elle n'a pas été ostensible, que les Apôtres ne l'ont pas vue ni même soupçonnée. Autrement, quand Notre-Seigneur, à la Cène, disait : *Unus vestrum me traditurus est* (Mat. 26, 21), tous les yeux se seraient

2) Il persévère un temps.

Nombreuses défections à propos de l'Eucharistie prédite. Judas reste comme les onze autres.

Il a dû être fervent à ses heures.

Quand la déchéance intime commence-t-elle, se compte-t-elle?

Elle ne peut être instantanée.

Elle peut avoir été tardive, donc assez rapide.

Elle est restée secrète. De fait, au Cénacle même, les

Apôtres ne la  
soupçonnent  
pas.

Longanimité  
de Notre-Sei-  
gneur — de la  
Compagnie  
quelquefois.

tournés vers Judas ; or, il n'en fut rien, chacun ne trembla que pour soi-même. *Et contristati valde, cæperunt singuli dicere : Numquid ego sum, Domine?* (Mat. 26, 22) Par là s'explique peut-être la longanimité de Jésus qui garde Judas près de sa personne, qui lui laisse la charge d'économe ou procureur. Eût-il ainsi patienté si Judas était devenu pour les onze une pierre de scandale, s'il eût travaillé à les détacher du Maître, à diminuer leur affection, leur confiance, leur foi, par insinuations, murmures, critique habituelle, par tout ce qui s'appelle mauvais esprit ? Le doute est permis au moins. Longanimité miséricordieuse de Jésus ; longanimité de la Compagnie, encore plus étonnante, ce semble, en certains cas. Sachons la comprendre ; et, puissé-je n'en avoir jamais besoin pour moi-même !

3<sup>e</sup> Il déchoit  
et se perd en se  
livrant à une  
affection déré-  
glée.

N'en ai-je  
aucune ?

Voici, du moins, qui s'impose comme l'évidence. Tardive ou non, la déchéance a pour cause une affection déréglée, affection non combattue mais caressée, nourrie, devenue passion, et passion toute puissante. Pour Judas, c'est l'amour de l'argent : *fur erat* (Joan. 12, 6). — Dirai-je : « Oh ! de ce côté je n'ai rien à craindre ? » Comme s'il n'y avait pas d'autres affections capables de dévoyer l'âme religieuse et de la mener bien loin ! Séductions du cœur, des sens : pour les écarter à coup sûr et à tout jamais, suffit-il de la vocation même et des vœux ? Séductions d'un autre ordre, amour-propre sous bien des formes : goût du succès, de l'éclat, de la popularité ; attachement à tel genre d'étude, à telle forme ou méthode d'apostolat, à tel emploi ou séjour. N'a-t-on pas vu sortir de la Compagnie plutôt que d'accepter un déplacement ? — Indépendance de volonté, susceptibilité. N'est-on jamais sorti de la Compagnie plutôt que d'accepter une humiliation ? — Indépendance d'esprit, chose aujourd'hui si redoutable ; entêtement d'une idée, d'une opinion, d'un système ; fascination de la science pour elle-même, des joies intellectuelles pour

elles-mêmes. Fascination du nouveau, du moderne en tant que nouveau et moderne, chagrin dédaigneux à l'endroit de tout ce qui est ancien, traditionnel, immuable; présomption naïve d'appartenir à une génération bien plus éclairée que ses devancières. Combien d'échecs possibles à l'esprit d'indifférence! Combien de périls pour la fidélité, pour la vocation et, de nos jours, hélas! pour la foi même! Peu importe l'objet de l'affection dérégulée, peu importe à l'ennemi de quel lien il nous enlace, de quelle arme il nous tue. Il a pris Judas par l'avarice : n'a-t-il pas d'autres moyens de me prendre? Suis-je libre de toute affection dérégulée? Or, toute affection dérégulée est un fil ou une chaîne dont Satan tient le bout. — Non, Judas n'était pas un monstre de perversité native; c'était un homme comme moi, appelé, choisi, favorisé, comblé par Dieu comme moi; à telle heure de sa vie, il a pu être meilleur et plus fervent que moi. *Quomodo obscuratum est aurum?* (Thren. 4, 1) Je le sais et je ne dois pas ignorer ce qui me perdrait moi-même. Veillons et prions.

La même cause ne peut-elle produire en moi le même effet?

— Etudions maintenant les effets de l'affection dérégulée dans l'âme de Judas. Ils éclatent vers le moment de la Passion et trahissent les ravages antérieurs, comme fait, en se déclarant, une maladie plus ou moins longtemps couvée, comme un écroulement soudain révèle le travail, plus ou moins lent, des causes de ruine. Penchons-nous sur cette ruine morale, suivons, sans en rien perdre, les symptômes ou conséquences de l'affection mauvaise.

— SECOND POINT: ravages de l'affection dérégulée.

— Cœur fermé, tout d'abord : — fermé aux pauvres; *non quia de egenis pertinebat ad eum* (Joan. 12, 6); — fermé à Jésus-Christ, à ses avertissements, à ses avances touchantes et comme désolées, pendant la Cène, au Jardin. *Amice, ad quid venisti?* (Mat. 26, 50). *Juda, osculo Filium hominis tradis* (Luc. 22, 48).

— 1<sup>o</sup> Cœur fermé : aux pauvres, à Jésus-Christ même.

Et c'est bien la loi universelle, vérifiée à tous les degrés d'application pratique. Jésus frappe à

Loi universelle : toute affection de ce

genre ferme  
proportionnel-  
lement le cœur  
à Jésus-Christ.

la porte du cœur. *Ecce sto ad ostium et pulso* (Apoc. 3, 20). *Aperi mihi, soror mea, amica mea* (Cantic. 5, 2). Mais l'affection déréglée est là, qui refuse l'entrée à Jésus, parce qu'il faudrait sortir pour lui faire place. N'est-ce pas vrai? N'en sais-je pas quelque chose?

— 2<sup>o</sup> Droiture  
faussée.

Loi universel-  
le : toute affec-  
tion volontaire-  
ment déréglée  
pousse à la dis-  
simulation exté-  
rieure, à l'il-  
lusion intime.

— Cœur fermé, mais aussi droiture faussée. Comédie de compassion pour les pauvres. *Quare hoc unguentum non venit trecentis denariis et datum est egenis?* (Joan. 12, 15) Et nous avons déjà vu la suite. — Hypocrisie, hypocrisie cynique à la Cène. *Numquid ego sum, Rabbi?* — Hypocrisie odieuse et révoltante au Jardin : *Et confestim accedens ad Jesum, dixit : Ave, Rabbi, et osculatus est eum* (Mat. 26, 25, 49). Là encore, c'est la loi. Toute affection déréglée, volontairement déréglée, fait échec à la droiture, et d'autant plus que l'âme est plus éclairée de Dieu, plus unie à Dieu par état. Cet amour des aises, cette vanité, cette susceptibilité, cette prétention : il faut que je les cache pour mon honneur personnel en communauté, pour l'honneur de ma robe au dehors. Dissimulation extérieure, effort pour paraître ce que je n'ai pas le courage de vouloir être. Il y a plus. Cette affection déréglée, je la sens, au moins vaguement, condamnée par la conscience, par la foi, et d'ailleurs je n'ai pas le courage de la sacrifier. De là dissimulation intime, effort malheureux et malhonnête pour ne pas voir la lumière, pour concilier les inconciliables, pour arranger l'affection déréglée avec la foi et la conscience, pour mentir quelque peu, non plus aux hommes, mais à moi-même et à Dieu. Illusion volontaire, improbité volontaire. Qui est le parfait honnête homme? L'homme qui ordonne sa vie sans se déterminer par aucune affection qui soit désordonnée en elle-même, l'indifférent de volonté. Voilà l'homme probe, l'homme droit, le parfait honnête homme; et il n'y a que lui.

Le seul hom-  
me parfaite-  
ment honnête  
est l'indifférent  
de volonté.

— 3<sup>o</sup> Honneur  
perdu.

— Cœur fermé, droiture faussée, mais encore honneur perdu, c'est-à-dire, le sens élémentaire de



l'honneur. L'affection déréglée a grandi; elle est devenue passion; elle ne sait plus même être hypocrite, elle s'affiche sans vergogne. Judas va trouver les princes des prêtres. L'œil ardent, la main tendue, il offre son honneur et le marchande. Voyons : combien? *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam?* (Mat. 26, 15). Pas de diplomatie, de décorum; il va droit à l'infamie et l'épouse franchement, brutalement. C'est ignoble. Ayons pourtant le courage du vrai. Un religieux, qui n'est pas un Judas, qui veut très sincèrement tout sacrifier plutôt que de l'être, entretient pourtant, sans y prendre assez garde, une affection déréglée, l'amour du succès, par exemple, des louanges, de la faveur humaine, de la popularité. Ne risque-t-il pas de négocier, avec plus ou moins d'inconscience, beaucoup de petits marchés, d'où Jésus sortira, non pas trahi, certes, mais plus ou moins diminué, plus ou moins sacrifié? Est-il sûr de ne jamais dire pratiquement aux mondains qu'il fréquente : « Que me donnerez-vous si je laisse à votre porte quelque chose de la gravité, de la réserve, de la dignité qui conviennent à mon état; si, dans mes relations avec vous, j'efface plus ou moins le religieux qui vous gêne? Donnez-moi quelques sourires, quelques succès de salon; faites-moi une réputation de joli causeur, d'homme spirituel, aimable, entendant les choses, point bigot, sachant le monde et la vie. Au prix de cette menue monnaie, je ne serai pas gênant. » Avec les gens de foi vacillante ou inconsequente et d'opinions avancées, ce religieux, qui aime trop à plaire, ne sera-t-il pas tenté d'amoindrir quelque peu la sainte intransigeance du vrai? Pourquoi? Pour se faire une pose d'esprit large, compréhensif, généreux, pour s'épargner les cruelles épithètes de rétrograde, de réactionnaire? — Surveillant ou professeur dans un collège, n'achètera-t-il point de quelques faiblesses la popularité, le renom de bon enfant? — Philosophe ou théologien dans un scolasticat, ne lui arrivera-t-il jamais de

Conscience à vendre : *Quid vultis mihi dare?* (Mat. 26, 15)

— Comment toute proportion gardée, je pourrais dire quelque chose d'analogue.

.. aux mondains,

... aux gens d'opinions avancées,

... à mes élèves,

... aux moins édifiants de mes ères.

transiger sur la régularité, sur la charité, sur le bon esprit, sur la tenue et la dignité religieuses, de consentir à paraître, à être même un peu moins bon religieux qu'il ne voudrait. Il veut plaire. A qui? Non pas aux plus édifiants de la communauté. Il accepterait volontiers d'entendre dire qu'il n'est plus enfant, qu'il n'est plus novice, qu'il commence à prendre de l'expérience, à mettre les choses au point. Gardons-nous de rien forcer; admettons que, Dieu aidant, rien de tout cela ne soit grave. En tout cas, ce n'est pas fier. N'est-il pas vrai que tout cela s'appelle respect humain, et que, dans le respect humain, il y a toujours un marché tacite, un écho, bien lointain, mais pourtant réel, du *Quid vultis mihi dare?* N'est-il pas vrai aussi que le même désir de plaire pourrait nous mener bien plus loin? — Revenons à Judas; achevons de voir où l'avarice le mène.

— 4<sup>e</sup> Ame  
sous le joug, et  
toujours plus  
pesant :  
... joug de  
l'habitude,

— Cœur fermé, droiture faussée, honneur perdu ; ajoutons : âme sous le joug, et deux fois. Joug de l'habitude, joug du démon. Passée en habitude, difficile à soulever. Quand Judas commençait de voler son maître, si on lui eût dit : « Prends garde, malheureux ! Dans six mois, tu le vendras pour trente pièces d'argent ; » Judas se fût récrié, il eût haussé les épaules. Il en est venu là pourtant. Tyrannie croissante de l'habitude ; tyrannie croissante du démon, empire que l'âme lui donne en se livrant aux affections dérégées, naturelles alliées du démon. C'est le diable qui met au cœur de Judas la pensée de trahir. *Cum diabolus jam misisset in cor ut traderet eum Judas Simonis Iscariotæ* (Joan. 13, 2). C'est Satan qui, au cours de la Cène, entre victorieusement dans ce misérable cœur et le pousse à l'exécution immédiate. *Et post buccellam, introivit in eum Satanas...* *Cum ergo accepisset buccellam, exivit continuo* (Joan. 13. 27. 30). Satan assiège aussi mon âme, et mes affections dérégées, en même temps qu'elles la ferment à

... joug du  
démon.

Jésus, tendent par elles-mêmes à l'ouvrir pour Satan. O folie de les entretenir!

— Cœur fermé, droiture faussée, honneur perdu, âme sous le joug : tous ces ravages de la passion sont-ils consommés par le sacrilège? La bouchée, *buccella*, offerte par Notre-Seigneur et que le traître ne reçoit que pour introduire avec elle le démon, serait-elle le pain eucharistique? Probablement non, d'après le contexte (saint Augustin. Cf. *Knabenbauer*, S. J. in Joan. 13. 30. p. 416). Par ailleurs et d'après l'ensemble de la narration, l'incident qui concerne Judas semble devoir se placer avant l'institution du grand sacrement. Non, Dieu n'aura pas permis au sacrilège d'attrister et de souiller la première de toutes les messes, la première de toutes les communions. Qu'il en soit béni!

Mais ce que Judas n'a pas eu le temps de faire, ce que, trop vraisemblablement, il eût fait, d'un mot, la communion sacrilège, est-ce donc chose absolument impossible au prêtre, au religieux dominé par certaines affections déréglées? Ne peuvent-elles rendre les confessions trop peu sincères? Ne peuvent-elles mener l'âme à un état où, sans une illusion difficilement innocente, on n'oserait pas approcher de la sainte table ou de l'autel? Question grave. Il suffit de la poser, mais il y a lieu de la poser.

— Cœur fermé, droiture faussée, honneur perdu, âme sous le joug; pour achever, désarroi mental et moral, vertige d'esprit et de cœur. A la fin, où en est Judas? Que veut-il? Saurait-il le dire? Il trahit, mais en même temps il espère que Jésus saura esquiver le péril. Qui le prouve? C'est que la condamnation lui est une surprise, un choc qui le réveille et le pousse au repentir. *Tunc videns Judas, qui eum tradidit, quod damnatus esset penitentia ductus*, etc. (Mat. 27, 3). Il espérait donc une autre issue à l'affaire et, s'il l'espérait, il la désirait. Mais quoi! N'est-il pas manifeste qu'il la craignait en même temps? De là, ses précau-

... 5° Sacrilège? Eucharistie profanée?  
En fait et plus que probablement, non.

Le sacrilège est-il impossible dans le sacerdoce, dans l'état religieux?

— 6° Aveuglement final, incohérence, chaos d'esprit et de cœur.

tions injurieuses, celle qu'il recommande aux soldats. *Tenete eum et ducite caute* (Marc. 14, 44). Quelle incohérence! quel chaos! Judas, semble-t-il, ne voit plus nettement qu'un seul objet, son salaire, son argent; tout le reste flotte et se heurte dans la nuit, tout est chaos et délire; seule, l'affection déréglée, l'idée fixe, la monomanie furieuse du gain, fait l'unité parmi ces divagations et ces incohérences de cauchemar.

— Le tout, œuvre progressive de l'affection déréglée.

— Endurcissement, hypocrisie, cynisme, esclavage, délire et, tout à l'heure, désespoir : travail effroyable opéré peu à peu dans une âme d'Apôtre, par la convoitise grandissante; lamentable victoire de la passion sur la grâce la plus abondante et privilégiée, sur Jésus-Christ même, à qui elle arrache un de ses familiers, un de ses intimes, et cela dans son école, dans le noviciat où il est maître et instructeur, entre ses bras, sous sa main, cependant toute puissante. Il a dit de ses brebis : *Non rapiet eas quisquam de manu mea* (Joan. 10, 28). Oui, nul ennemi du dehors, ni le démon, ni le monde séducteur ou persécuteur. Oui, personne ne me séparera malgré moi de la charité de Jésus-Christ : *quis nos separabit (invitos) a caritate Christi?* Mais je puis, moi, forcer cette main souveraine à s'ouvrir et à lâcher prise. Hélas! il suffit que je le veuille. Et qui m'amènerait à le vouloir? Une affection déréglée quelconque. Si je m'y livre, un moment peut arriver où, de par sa Sainteté infinie, Jésus sera contraint de me laisser fuir. Veillons, prions, combattons.

... œuvre qui pourrait s'accomplir en moi.

— TROISIÈME POINT : Pénitence de Judas.

Elle lui restait possible.

...mais effroyablement difficile : dernier ét

— Judas sort du Cénacle avec le démon dans le cœur. Est-il déjà perdu? Non, pas encore. Il ne l'est pas encore quand il trahit par un baiser; pas même, absolument parlant, quand il se passe au cou le nœud fatal. Il peut encore se sauver, puisqu'il peut encore se repentir. Mais ce repentir indispensable, ce repentir toujours possible, à vrai dire, il se l'est rendu effroyablement difficile et c'est précisément le dernier effet, le plus terrible, de la



convoitise longtemps victorieuse. Pour remonter de cet abîme à la pénitence véritable et complète, il faudrait, avec une grâce exceptionnelle, un prodigieux effort.

Judas le commence, il l'ébauche; on peut même dire que, matériellement parlant, il l'accomplit tout entier. Détestation du péché, confession, satisfaction : tels sont les trois actes réguliers du pécheur qui se convertit. Or, lequel lui manque? — Non pas la confession. *Peccavi tradens sanguinem justum* (Mat. 27, 4). — Non pas la satisfaction, y compris tout d'abord cette marque première et authentique du ferme propos, cette partie essentielle du repentir, laquelle consiste à se détourner, à se séparer de la créature pour laquelle on a péché : *aversio a creaturis* (saint Augustin). Judas rapporte l'argent de la trahison : *Retulit triginta argenteos* (Mat. 27, 3). On refuse de le reprendre, et avec quelle dureté méprisante, cynique! *Quid ad nos? Tu videris* (Mat. 27, 4). Judas le jette; cet argent lui brûle les mains; il ne veut plus le voir, lui qui, la veille, ne pouvait plus voir autre chose. *Projectis argenteis in templo, recessit* (Mat. 27, 5). Le voilà donc, en un sens, affranchi de l'affection déréglée; il l'a même prise en horreur; il se repent donc, c'est écrit : *Pœnitentia ductus* (Mat. 27, 3). Que manque-t-il encore à sa contrition, à sa réhabilitation, à sa justification, à son salut? La confiance, l'amour au moins initial, toujours implicite dans la confiance. Son repentir n'est fait que d'horreur et d'effroyante; c'est celui de Caïn, au moins quand le fratricide dit : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear* (Gen. 4, 13); c'est déjà celui du réprouvé. Instinctivement, pratiquement, il défie le Cœur de Jésus, le Sacré-Cœur, d'être assez généreux pour lui faire grâce. Injure suprême, sceau qu'il met à sa réprobation. Osons modifier l'Evangile et supposer en Judas la confiance qui lui manque. Voyant Jésus condamné, en marche vers le calvaire, il fend la foule comme

terrible effet de la convoitise longtemps victorieuse.

Elle apparaît commencée, ébauchée, complète même quant à ses éléments quasi matériels : ... confession, ... satisfaction, séparation d'avec la créature qui l'a perdue,

... donc, affranchissement de l'affection déréglée, donc repentir,

... mais tout d'horreur et d'effroi, sans confiance ni amour,

Osons sup-  
poser le con-  
traire...

... nous véné-  
rions aujour-  
d'hui St Judas.

Il était libre,  
La grâce ne lui  
a pas manqué.

S'était-il ren-  
du la corres-  
pondance qua-  
si impossible?

Ce ne serait  
que le dernier  
triomphe de  
l'affection dé-  
réglée.

Véronique; c'est aux pieds de Jésus qu'il vient tomber le front dans la poussière; c'est à Jésus qu'il dit son *peccavi*; c'est sous le pas de Jésus, qu'il jette le prix de la trahison. Etait-ce donc plus difficile? Et que serait-il arrivé alors? N'aurait-on pas vu le pénitent absous, relevé, embrassé par la Victime, recevant le baiser de paix en échange de l'affreux baiser du jardin? Est-ce trop d'imaginer Judas disputant à Simon l'honneur de porter la Croix, puis, sur le Calvaire, prosterné à distance et se frappant la poitrine comme le publicain de l'Evangile! Le voilà réintégré dans le collège apostolique; les yeux baissés, pleins de larmes mais aussi d'espoir et de joie, il reparaît dans ce Cénacle d'où il est sorti pour trahir. Il voit la gloire du Ressuscité; peut-être — que sait-on? — il est honoré d'une apparition particulière. Il assiste à l'Ascension, reçoit le Saint-Esprit et part, lui aussi, à la conquête du monde. Il est apôtre, il est martyr, et jusqu'à la fin des temps, l'Eglise universelle fête, un jour par année, saint Judas le pénitent. — Pourquoi n'est-ce qu'un rêve? Pourquoi l'homme qui pouvait devenir saint Judas est-il le seul dont la damnation individuelle nous soit certaine? *Vae autem homini illi per quem Filius hominis tradetur! Bonum erat ei si non natus fuisset homo ille* (Mat. 26, 24). Il n'a tenu qu'à lui; il a eu la grâce vraiment suffisante, c'est-à-dire, suffisamment efficace de soi. Penserai-je, et non sans quelque vraisemblance, que, à force d'endureissement, il s'était mis dans une quasi impossibilité morale d'y correspondre, de se hausser jusqu'au repentir vrai, confiant, aimant? Soit! mais à qui la faute? A l'affection déréglée qu'il a lui-même nourrie, flattée, embrassée éperdument. C'est elle qui a éteint dans son âme la dernière étincelle, le dernier sentiment généreux, comme une maladie qu'on n'a pas voulu combattre use le tempérament jusqu'à le rendre incapable de supporter le remède ou l'opération nécessaire.

— Revenons humblement sur moi-même. Ai-je des affections déréglées? Quelles sont-elles? Quelle est la plus vivace, la plus redoutable? Je dois la reconnaître et me l'avouer. Peut-elle faire en moi ce qu'elle a fait en Judas? Le Jésuite que je suis est-il mieux défendu, mieux à couvert qu'un Apôtre?

— Adressons-nous à Notre-Seigneur, apportons-lui, présentons-lui ces affections, cette affection plus périlleuse que les autres. Demandons-lui... quoi? De la fouler aux pieds lui-même? Non. — Demandons-lui le courage de le faire, nous, par la résistance quotidienne, par la réaction généreuse et qui dépasse la simple résistance. Demandons-lui, selon l'esprit de la seizième Annotation, en attendant le Règne et les Etendards, de nous aider Lui-même en contrariant cette affection, en lui refusant son objet. Enfin et surtout, quelle que puisse être jamais notre misère, si loin et si bas qu'une affection déréglée ait pu — ce qu'à Dieu ne plaise! — nous entraîner sur la pente de la trahison; conjurons le Sacré-Cœur de ne jamais permettre que nous doutions de Lui.

— CONCLUSION, COLLOQUE.

Lemêmesort est-il impossible pour moi?

Présentons à Notre-Seigneur mes affections déréglées.

Demandons-lui : de nous donner le courage de les combattre. ... de les contrarier lui-même, ... de nous préserver à tout jamais de la défiance, du désespoir.

## SAINT PIERRE

*Encore un exercice de prévoyance, en même temps que de contrition confiante, amoureuse. Il semble bien fait pour clore une première semaine abrégée.*

## — PRÉLUDES

1) Les antécédents de St Pierre : nature franche, vive, généreuse ; grâces de choix.

Une ombre : le sens humain et juif.

Bref rappel de la chute, du relèvement, du pardon.

2) La scène du chemin de Césarée, image initiale, *ad libitum*.

3) Défiance de moi, confiance en Dieu.

— Rappelons brièvement les faits. Belle et riche nature que celle de saint Pierre : droiture, franchise, ardeur vive et généreuse ; matière excellente aux opérations supérieures de la grâce, et la grâce opérera largement. Pierre est plus vite et mieux éclairé que d'autres. *Beatus es, Simon Bar Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.* (Mat. 16, 17). Il montre déjà de nobles vertus : — l'humilité. *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine* (Luc. 5, 8) ; — l'ardeur au renoncement. *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te* (Mat. 19, 27) ; — la fidélité persévérante. *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes* (Joan. 6, 69). — Parmi tout cela, une ombre, un reste de sens humain et juif, qui résiste à l'idée même de la Rédemption par opprobre et douleur. *Absit a te Domine! Non erit tibi hoc* (Mat. 16, 22). Encore n'est-ce point là précisément ce qui causera sa chute. Il tombera par présomption ; il se relèvera par une contrition cordiale et confiante, à laquelle un pardon magnifique répondra.

— On peut, sans y être obligé, se remettre aux yeux, comme image initiale, la scène du chemin de Césarée (Mat. 16, 13-20) ; Pierre dans son beau, dans sa gloire, confessant la divinité de Notre-Seigneur et recevant, en échange, la promesse d'être un jour le fondement de l'Eglise. D'autres images viendront, amenées, à tour de rôle, par la suite de la méditation.

— Demandons à Notre-Seigneur d'apprendre, aux dépens de l'Apôtre, la défiance pratique de nous-mêmes, puis, à son école, la confiance pratique



dans l'appui et, au besoin, dans la clémence du divin Cœur.

— Qui a fait défaillir, non pas la foi de saint Pierre [*Ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* (Luc. 22, 32)] mais son courage? La présomption. Encore a-t-il la malheureuse fortune de nous la montrer successivement sous trois formes, peut-être les trois seules possibles.

— Vient d'abord la présomption ardente, bruyante, exaltée, féconde en protestations, en défis. On est au Cénacle, on touche à la Passion. Le Maître avertit les siens de l'épreuve qui les attend, du scandale qui les menace, de leur dispersion, de leur défection morale par là-même. *Omnes scandalum patiemini in me in ista nocte. Scriptum est enim : percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis* (Mat. 26, 31). L'avis est même personnellement adressé à Pierre. *Simon, Simon, ecce Satanas expectavit vos, ut cribraret sicut triticum* (Luc. 22, 31). Notre-Seigneur lui prédit même implicitement sa chute, puisqu'il lui prédit son relèvement. *Et tu aliquando conversus...* (ibid. 32). A ces mots consternation générale et silence. Pierre seul parle, il proteste; âme impétueuse et primesautière, il s'emporte, du premier coup et sans réflexion, à s'élever au-dessus de ses frères, à démentir la Vérité même. *Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor* (Mat. 26, 33). C'est presque dire comme le Pharisien : *Non sum sicut ceteri hominum* (Luc. 18, 11). Encore Pierre ne prend-il même pas, comme cet homme, la précaution oratoire d'en remercier Dieu. — Jésus insiste, Jésus précise; l'annonce de la chute se fait pleinement explicite : avant telle heure, tu m'auras renié trois fois. Rien n'y fait; une fois lancé, Pierre ne s'arrête plus; il tient tête au Seigneur, il le dément tout de nouveau en face; il le suivra en prison, à la mort, il ne le reniera jamais. Soit entraînement, soit honte de paraître moins dévoués et moins braves, les autres, qui se taisaient tout à l'heure, se mettent présente-

— PREMIER POINT. Cause de la chute de St Pierre : la présomption sous trois formes.

— 1<sup>o</sup> Présomption positive, exaltation, défi au péril.  
Pierre, à la Cène.

... s'élève au-dessus des autres,

... tient tête à Notre-Seigneur lui-même.

ment à l'unisson : *Similiter et omnes discipuli dixerunt* (Mat. 26, 35). C'est autour du Seigneur, comme une petite émeute de fidélité indignée. Et le Seigneur ne répond plus. Cette présomption bruyante ne se guérit point par la parole ; il lui faut une leçon des choses, une épreuve humiliante et douloureuse : elle l'aura.

— Les protestations de fidélité valent comme l'intention qui les dicte, comme l'appui où elles se fondent.

Mais quoi donc ! faut-il s'interdire les promesses, les serments, les cris enflammés de l'âme ? Non, saint Pierre a mal dit : *Nunquam scandalizabor*, et saint Paul a bien dit : *Quis nos separabit ?* Où gît la différence ? Dans l'intention plus ou moins consciente, dans le point d'appui où l'on se fonde pour défier ainsi l'avenir. Où est la faute de saint Pierre ? Dans sa confiance en lui-même, en sa force et sa fidélité naturelles, confiance naïvement mêlée à sa foi, à son amour, si réels pourtant l'un et l'autre. C'est le péril des natures vives, ardentes, généreuses, les mieux douées après tout.

— Est-ce le mien ? Me sentirais-je plutôt faible, hésitant, craintif ? En conclurais-je trop vite : « Au moins, ce n'est pas la présomption qui me perdra ? »

— 2<sup>e</sup> Présomption négative, négligence des moyens nécessaires.

— Prenons garde ! On est présomptueux de plus d'une manière, et le même Apôtre va me le faire voir. Outre la présomption positive, bouillante en propos, il y a une présomption négative, indolente : celle qui consiste dans la négligence ou l'oubli des précautions nécessaires. Celle-là est trop possible à tout le monde ; hardi ou timide par nature, je risque toujours d'y tomber.

Pierre au Jardin.

Nous sommes au Jardin. Avec Jacques et Jean, les deux autres privilégiés qui seuls ont vu, comme lui, la résurrection de la fille de Jaïre et la Transfiguration, Pierre va voir de près l'Agonie du Maître, le plus étonnant et, pour eux, osons le dire, le plus *scandalisant* de ses mystères. Tout d'abord, Jésus leur demande de faire, avec lui et pour l'amour de lui, cette sorte de veillée d'armes. *Tristis est anima mea usque ad mortem : Sustinete hic et vigilate mecum* (Mat. 26, 38). Il ne l'obtient pas, et il en

souffre, et il s'en plaint, surtout à saint Pierre. *Et invenit eos dormientes, et dicit Petro : Sic non potuistis una hora vigilare mecum* (ibid. 40). *Et ait Petro : Simon dormis! Non potuisti una hora vigilare!* (Marc. 14, 37). Quelle leçon, quelle réponse aux protestations de tout à l'heure! Pauvre Pierre, qui voulais me suivre en prison, me donner ton sang, tu ne sais pas même me donner une heure de ton sommeil! Veille donc et prie, sinon pour moi, au moins pour toi-même et par prudence élémentaire. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* (Mat. 26, 41). Peine perdue. Les Apôtres se rendorment, et là précisément est la seconde forme de présomption, la présomption négative, inerte, indolente, qui prétend, de fait, arriver au but en se passant des moyens, résister aux tentations sans s'être donné la peine de les prévoir et de les prévenir.

Ni vigilance,  
ni prière.

N'est-ce pas plus ou moins mon histoire? Tout me dit, comme aux Apôtres : Veille; garde avec grand soin les portes de tes sens, des yeux surtout, des oreilles et de la langue (*Summar. Const.* 29); — préviens les tentations en faisant usage de leurs contraires (ibid. 14); tiens-toi sur le qui-vive à l'égard des créatures, choses, personnes, opinions, influences, à l'égard du démon, de toi-même par dessus tout, de ta chair, c'est-à-dire, plus généralement, de ta nature sensitive, impressionnable, si faible à soutenir les beaux élans de l'esprit, de l'âme ». — Tout me dit également : « Prie; répète et retourne en mille variantes le *Ne nos inducas in tentationem*; appelle constamment la grâce; elle est seule capable de soutenir ta nature ». — Eh bien! le fais-je? le fais-je assez? Si je le faisais mieux, ne serais-je pas bien moins pécheur? Faisons-le donc à l'avenir. Ne nous laissons plus vivre et comme bercer mollement, au gré des circonstances et des impressions mouvantes. Surveillons-nous, gouvernons-nous, tenons-nous en bride. Mais encore, pour

J'ai besoin  
de l'une et de  
l'autre.

Comment les  
prati-qué-je?

en avoir l'attention et le courage, prions déjà celui qui, sans nous dispenser d'agir ni se substituer à nous, opère en nous le vouloir et le faire, à titre de coopérateur indispensable et d'agent principal. *Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere* (Philip. 2, 13).

3<sup>e</sup> Présomption d'imprudence, de témérité.

— Voilà Pierre déjà tout affaibli, manque de vigilance et de prière. Je vois bien un brusque ressaut de sa nature impétueuse. « Seigneur, si nous frappons de l'épée? » (Luc. 22, 49). Et, sans attendre la permission, il frappe, assez gauchement du reste, car c'est bien lui, d'après saint Jean (Joan. 18, 26). Mais l'instant d'après, ce beau feu tombe; le pourfendeur s'enfuit comme les autres, abandonnant comme eux Celui qu'il jurait de suivre au cachot et au supplice. *Tunc discipuli ejus, relinquentes eum, omnes fugerunt* (Marc. 14, 50). Encore une oscillation pourtant. Pierre se ressaisit, revient sur ses pas, se remet à suivre le divin captif, mais de loin, — à ma manière, hélas! — *Petrus autem sequebatur eum a longe* (Mat. 26, 58). Dernier retour d'attachement, de fidélité; mais combien faible, combien imparfait! téméraire, d'ailleurs, et qui aboutit à une troisième sorte de présomption. Laquelle? Celle qui se jette sans précaution ni garantie dans l'occasion de faillir. On l'introduit chez le Grand Prêtre; il se mêle aux ennemis de Jésus, prend part à leur conversation, se chauffe à leur feu. *Erat autem cum eis Petrus stans et calefaciens se* (Joan. 18, 18). Une première fois reconnu et interpellé, une première fois faible, il n'a pas la sagesse de se dérober, de sortir. Qui le retient? La curiosité? C'est écrit : *Sedebat cum ministris ut videret finem* (Mat. 26, 58). L'intérêt et l'amour pour la Victime? Qui peut en douter? Mais peut-être aussi la crainte vague de se compromettre davantage en s'esquivant; peut-être, encore et surtout, l'indécision, l'inertie d'une volonté déjà détendue et qui ne sait plus prendre son parti, une sorte de stupeur, d'engourdissement moral qui le cloue sur place. En tout cas,

Pierre chez le Grand-Prêtre, parmi les ennemis de Jésus.



c'est imprudence, et la suite le montre bien. Les reniements se succèdent, ils vont jusqu'au parjure; la chute se consomme, elle est profonde, lamentable; n'y insistons pas, mais posons-nous plutôt la question personnelle et pratique. Saint Pierre se mêlant, sans précautions ni garanties suffisantes, aux ennemis de son Maître, n'est-ce pas le Religieux trop engagé dans les relations mondaines, et cela sans vraie utilité apostolique, sans mission ni direction, bref, sans grâce d'état, par curiosité sinon par plaisir? N'est-ce pas le Religieux engagé de même dans les lectures soit frivoles, soit romanesques, soit périlleuses à l'intégrité de sa doctrine, à la tranquillité de sa foi; le Religieux promenant sa dissipation, son oisiveté, sur des bagatelles étrangères à sa vocation, s'emplissant d'images et d'impressions qui devraient lui être plus qu'étrangères, en commerce de curiosité pure, de pure coquetterie intellectuelle, avec des esprits dévoyés, sophistiqués, ennemis subtils de sa croyance et de sa naturelle rectitude? Présomption inconsciente, peut-être, mais réelle et redoutable. *Qui amat periculum, in eo peribit* (Ec. 3, 27).

Le Religieux engagé, sans intention pure ni grâce d'état, dans les sociétés mondaines,

... dans les lectures frivoles ou pires,

... dans un commerce de pure curiosité avec les esprits hostiles à sa foi.

— Et maintenant jetons un dernier regard sur saint Pierre dans l'atrium du Grand Prêtre; écoutons avec effroi ses protestations de ne point connaître Jésus-Christ, ses imprécations, ses parjures. *Tunc cœpit detestari et jurare quia non novisset hominem* (Mat. 26, 74). C'est donc où peut aller la plus belle, la plus généreuse nature, quand elle a trop naïvement compté sur elle-même; quand elle a oublié la vigilance et la prière, et que, pour comble, elle s'est volontairement fourvoyée parmi les occasions dangereuses. O saint Apôtre, que votre humilité devait être éloquente, lorsque vous vous donniez vous-même en exemple, pour armer les âmes contre toutes les formes de présomption! Parlez ainsi à la mienne! Il ne se peut qu'elle n'en ait plus ou moins besoin.

— Résumé du premier point: où la présomption peut mener les meilleures âmes.

— Après la leçon, sévère, douloureuse, ingrate à

— SECOND

POINT : le relèvement :  
... la grâce et la fidélité, de concert.

méditer, en voici une autre, douce, attendrissante et finalement triomphale; après la chute, le relèvement. Deux forces y concourent, la grâce et la fidélité; d'une part, l'indulgence, les prévenances même du Seigneur Jésus; d'autre part, le repentir vrai, celui qui aime et se confie. Forces inégales en soi, la première ayant, de nécessité, le premier rôle; forces d'ailleurs indispensables l'une et l'autre. Voyons-les agir de concert.

1<sup>o</sup> Jésus commence, il prévient.

— Jésus commence, et il le faut bien. Dans la justification chrétienne, le Prodigue ne reviendrait pas si son Père n'allait à lui tout d'abord. Au moment précis du troisième reniement, par une coïncidence éternellement prévue et voulue, Jésus, entraîné d'un lieu à un autre, traverse la cour du palais. *Et conversus Dominus respexit Petrum* (Luc. 22, 61).

— Son regard.

Qui dira ce regard, pénétrant comme un glaive, mais doux, enveloppant comme une caresse; et ce sourire si grave, si triste, si bon; cette parole muette et si claire pourtant : « Eh bien ! pauvre Pierre, que t'avais-je annoncé ? » — Seigneur Jésus, regardez-moi de la sorte ! Mais quoi ! Ne le fait-il pas dans cette retraite, dans ces exercices de première semaine, en cet instant ? A moi d'ouvrir les yeux.

2<sup>o</sup> Que fait St Pierre.

— Trois choses : a) il se souvient ;

Et sous ce regard, sous ce rayon, que va faire Pierre Lui-même ? Trois choses. — D'abord il se souvient : *Et recordatus est Petrus verbi Domini...* (Luc. 22, 61). Il avait donc oublié ! Oui, sa vocation, sa fidélité de trois ans, son amour, ses prérogatives, sa première communion, son ordination sacerdotale, ses belles promesses à la Cène, la prédiction du Seigneur et son audace à la démentir : tout cela effacé, disparu dans le vertige de sa frayeur présente. Pour tout ramener, il faut une secousse brusque, un sursaut. — Et moi donc, serais-je si malheureusement facile au péché, si je ne vivais d'oublier, de m'oublier ?... Oui, le mot est d'une déplorable justesse. Chaque fois que je tombe, il est rigoureusement vrai que je m'oublie moi-même et moi tout entier, tout ce que j'ai reçu de Dieu, tout ce que je

lui dois, tout ce que je lui ai promis, tout ce que j'espère, tout ce qui fait pourtant le dernier fond de mes pensées, de mes sentiments, de ma volonté; bref, tout ce que je sais, tout ce que je crois, tout ce que j'aime, tout ce que je suis et veux être. Oubli trop facile parmi les occupations et préoccupations extérieures. Oubli qui atténue, sans doute, la culpabilité actuelle; mais n'est-il pas lui-même indirectement volontaire, coupable dans ses causes habituelles : langueur spirituelle entretenue, entraînement d'activité naturelle, dissipation, manque de recueillement et de prière? Soyons donc plus attentif, plus énergique, à me rappeler souvent, très souvent, ce qu'est Jésus-Christ et ce que je suis moi-même.

— Pierre s'est souvenu, il s'est retrouvé; il sort, *Et egressus foras Petrus* (Luc. 22, 62). Est-ce esoin de cacher sa honte, horreur du lieu qui vient d'en être le théâtre, besoin de lâcher la bride à sa douleur? En tout cas, c'est sagesse, sagesse instinctive ou raisonnée, peu importe. Il fuit l'occasion du péché, la société des ennemis de Jésus. Que ne l'a-t-il fait plus tôt? Pourquoi s'y est-il engagé tout d'abord? Mais enfin le voilà sorti. — Grande leçon pour moi, grand exemple. Sortons, quand il y aura lieu, de cette réunion mondaine où je sentirais la dissipation m'envahir. — Sortons, même entre frères, de cet entretien qui tourne au dénigrement, à la critique; retirons-nous de fait, si c'est possible; détournons la conversation ou, tout au moins, laissons-la tomber pour ma part, enfermons-nous dans un silence qui sera une protestation, une sorte de retraite intérieure. — Sortons de cette lecture, de cette rêverie qui commencerait à troubler mon imagination, ma foi peut-être. Dès le premier pressentiment du danger, rejetons-nous en arrière, dérobons-nous, arrachons-nous.

*Et egressus foras Petrus flevit amare* (Luc. 22, 62). Il pleure, et il y a de quoi, certes. Judas a-t-il pleuré? C'est rigoureusement possible, car il y a des

b) il sort de l'occasion du péché?

c) il pleure.

pleurs de rage; c'est moins probable cependant. A parler en général, le repentir pleure, le remords ne pleure pas, moins encore le désespoir; ils se resserrent plutôt et s'étouffent en eux-mêmes. L'amour y manque, et c'est l'amour blessé, conscient de sa blessure, qui détend le cœur et mouille les yeux. Pierre pleure : c'est qu'il aime encore et qu'il espère. Il pleure amèrement, c'est-à-dire, que sa douleur est immense, qu'elle serait inconsolable s'il ne regardait que son péché. Mais point d'amertume, au sens extrême du mot; rien de ce dépit, de cette aigreur, de cette colère, qui attestent moins le regret de la faute que les tourments de l'orgueil mécontent de soi. Les larmes de Pierre sont larmes de foi, d'espérance, d'amour. Dans les Méditations de la vie du Christ attribuées à saint Bonaventure, on voit l'Apôtre s'en allant, le Samedi-Saint, pleurer auprès de la très sainte Vierge. Belle et touchante idée! Ainsi, Marie aurait-elle commencé par lui son rôle de Refuge des pécheurs? — Et saint Pierre ne cessera plus de pleurer. Une tradition bien vraisemblable porte que ses larmes fréquentes avaient creusé, sur ses joues, deux sillons visibles. Pourquoi non? *Peccatum meum contra me est semper* (Ps. 50, 5). Il fait si bon pleurer de repentir et d'amour! Jésus pardonne, mais plus le pénitent ose y compter, moins il se pardonne à lui-même; sans scrupule, sans trouble, sans irritation, il pleure encore, il jouit de ses larmes; elles sont la première et naturelle revanche de son amour. Qui me donnera de pleurer ainsi? *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum?* (Jerem. 9, 1). Comme dans la méditation des péchés personnels, demandons à Dieu, par l'entremise de saint Pierre, *lacrymas de meis peccatis*.

30 Comment  
Jésus pardon-  
ne... Trois  
traits.

— Jésus a commencé d'un regard la réhabilitation de son apôtre; il va l'achever, mais avec quelle générosité, quelle délicatesse, quelle ampleur de pardon! Oui, vraiment, *Apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio* (Ps. 129, 7). Là



s'ouvrirait toute une méditation nouvelle; détachons-en trois traits.

— Dès sa résurrection, Notre-Seigneur veut qu'il en soit fait part à saint Pierre. Ses anges en donnent aux Saintes Femmes commission expresse. *Surrexit non est hic... dicite discipulis ejus et Petro quia præcedit vos in Galilæam* (Marc. 16, 6, 7). Se figure-t-on l'Apôtre entendant ce message et se le faisant répéter. « Comment? Comment? En êtes-vous sûres? L'ange a vraiment prononcé mon nom? — Mais oui, parfaitement sûres : *Dicite discipulis ejus et Petro*. — Il m'a donc déjà pardonné! Je suis donc toujours son Apôtre, son Pierre! » Et là-dessus, il court au tombeau, le cœur battant à rompre. Jésus a voulu que, dès la première heure, la confiance du pénitent devînt certitude. Après sa très sainte Mère, c'est par l'Apôtre renégat qu'il inaugure l'*officium consolandi suos*.

— Au cours de la journée, avant l'apparition collective du soir, saint Pierre en a une pour lui seul. Quand ceux d'Emmaüs reviennent, on leur dit : *Surrexit Dominus vere et apparuit Simoni* (Luc. 24, 34). Imaginons cette entrevue : Pierre poussant un cri, se jetant, tombant comme une masse aux pieds du Maître. Les larmes étouffent-elles sa voix? Et s'il peut parler, que dit-il? Répète-t-il le mot du Prodiges : *Peccavi in cælum et coram te* (Luc. 15, 21), ou sa propre parole d'autrefois : *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine?* (Luc. 5, 8). Et Jésus le relève, l'embrasse; il lui dit, sans doute, comme naguère au paralytique : *Confide, fili : remittuntur tibi peccata tua* (Mat. 9, 2). — *Et tu, aliquando conversus, confirma fratres tuos* (Luc. 22, 32). Quelle joie dans le cœur du pardonné! Quelle joie plus grande encore dans le Cœur divin qui pardonne! Voit-on cela? Sent-on cela?

— Enfin, si nous ne pouvons contempler à loisir l'incomparable scène du lac de Tibériade, rappelons-nous du moins les trois points qui font saillie.

La chute, le repentir, le pardon n'ont point

a) La commission nominale pour Pierre donnée par les Anges aux saintes femmes.

b) L'apparition à Pierre seul.

c) La scène du lac de Tibériade. Là encore, trois traits.

a) La nature

de St Pierre  
non pas chan-  
gée, mais cal-  
mée, assagie,  
surnaturalisée  
par l'humilia-  
tion de la chute.

changé, dans son fond, le tempérament de saint Pierre; il est toujours ardent, impétueux, il le sera toujours. A cette pêche miraculeuse, qui reproduit la première, saint Jean s'écrie : « C'est le Maître : *Dominus est* (Joan. 21, 7) ; il n'y a que lui pour faire ces choses là. » Sur quoi, Pierre oublie la pêche, le butin à mettre en sûreté; il ne voit plus que Jésus, il se jette à l'eau pour le rejoindre plus vite. Mais aussi comme cette nature, demeurée ardente et prompte, est assagie, calmée, surnaturalisée! Par où? Par l'humilité, fille de l'épreuve. *Præiusquam humiliarer ego deliqui... Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas* (Ps. 118, 67, 71). — Combien modestes ses réponses à la triple interrogation du Maître! Où sont les protestations enflammées du Cénacle? Pierre dit simplement ce qu'il sent dans l'âme; il s'effraie de l'insistance de Jésus, il s'en remet à lui-même, n'osant plus s'en fier à soi. *Domine, tu omnia nosti, tu scis quia amo te* (Joan. 21, 17). La grâce ne mutile pas, ne déprime pas, n'efface pas la nature; elle la conserve en l'élevant.

β) Sagesse,  
finesse, délica-  
tesse adorable  
dans le procédé  
de Notre-Sei-  
gneur.

Et comment procède Notre-Seigneur, avec quelle sagesse, quelle finesse, quelle délicatesse par-dessus tout! La sagesse apparaît dans la réparation complète, adéquate, symétrique même, de l'ordre violé. Pour trois négations, trois protestations d'amour. N'y a-t-il pas aussi une douce finesse, on oserait presque dire une douce malice, dans la première des trois questions? *Simon Joannis, diligis me plus his?* (Joan. 21, 15). Tu paraissais t'en vanter naguère, quand tu disais : « Que tous les autres se scandalisent : moi, je ne me scandaliserai pas. Que t'en semble aujourd'hui? Es-tu encore aussi sûr d'aimer plus et de résister mieux que les autres? » Et notons que, dans sa réponse, Pierre esquivera la comparaison. Sagesse, finesse charmante du Seigneur; mais surtout délicatesse adorable. Pierre est ménagé autant qu'on peut l'être; nul reproche, nul souvenir direct du passé; rien qu'une allusion voilée sous le

symbole, adoucie par la bonté grave de l'accent. A Pierre de comprendre, et nous voyons s'il comprend bien.

Admironons enfin l'ampleur, l'intégralité, la magnificence plus que royale du pardon. Pierre n'est pas seulement ménagé : il est glorifié ; non seulement il n'est pas dépouillé de ses privilèges, il y est confirmé, il y est rétabli par une déclaration actuelle, efficace, définitive. Cette primauté hiérarchique, déjà promise et plus d'une fois, il l'exerce symboliquement quand Jésus le renvoie présider à la dernière manœuvre de la pêche miraculeuse. *Ascendit Simon Petrus, et traxit rete in terram plenum magnis piscibus* (Joan. 21, 11). On voit déjà dans son rôle futur le chef des pêcheurs d'hommes. Or, ce n'est encore là qu'un symbole ; voici mieux. A la triple négation répond la triple profession d'amour, et à la triple profession d'amour une triple et solennelle investiture : *Pasce agnos... pasce agnos... pasce oves...* les brebis, c'est-à-dire, les mères, les pasteurs eux-mêmes. Ainsi l'a toujours entendu la tradition, au témoignage du gallican qui fut Bossuet. « C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement d'aimer plus que tous les autres Apôtres, et ensuite de paître et gouverner tout et les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre ». (Sermon sur l'unité de l'Eglise, premier point). La suprématie spirituelle, la Papauté, n'appartenait encore à Pierre, elle n'existait même, jusqu'à ce moment, qu'en promesse, en espérance. *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Mat. 16, 18). *Tibi dabo claves regni cælorum* (ibid. 19). Maintenant c'est chose faite. Comme l'Eucharistie, annoncée à Capharnaüm, est instituée au Cénacle, ainsi, la Papauté, promise à Pierre sur le chemin de Césarée, est créée à cette heure précise. Pierre quittera les rives du lac, non seulement pardonné — il l'est déjà — non seulement réhabilité — il n'a plus besoin de l'être

γ) Ampleur magnifique du pardon.

La primauté de Pierre confirmée. — La Papauté actuellement et définitivement instituée en sa personne.

— mais honoré, exalté en gloire, avec la suprématie spirituelle en titre et en acte, avec l'apostolat pour mission, avec le martyre en perspective. *Alius cinget te et ducet quo tu non vis* (Joan. 21, 18); le tout, à charge d'aimer, s'il se peut, plus que les autres et de suivre Jésus, non plus de loin, mais de tout près : *Sequere me* (ibid. 10), de se dépenser sans mesure à l'œuvre du zèle. Et voilà comment Jésus pardonne; voilà le Maître, le Maître offensé, à qui j'ai affaire; voilà son Cœur.

— CONCLU-  
SION, COLLO-

— Sortons de cette première semaine, toute proportion gardée, comme St Pierre sortit de cette rencontre solennelle avec Notre-Seigneur.

— Mais moi, qui achève ici la partie pénitente de cette retraite, je puis, je veux en sortir comme saint Pierre sortit de cet entretien mémorable. J'en sortirai plus amplement purifié et pardonné, confirmé dans ma grande vocation, non point, assurément, prince des pasteurs, ni même pasteur en titre, mais auxiliaire officiel des pasteurs, prêtre de fait ou d'espérance, apôtre par état. J'en sortirai plus que jamais attaché de cœur à la double fin de la Compagnie, la même qui est assignée à saint Pierre; plus que jamais résolu à la perfection personnelle, qui est l'imitation, la suite fidèle de Jésus-Christ : *Sequere me*; à la dépense loyale de tout moi-même pour le salut des âmes et surtout pour la gloire de Dieu : *Pasce agnos*. J'en sortirai déjà plus totalement livré à cette loi intérieure d'amour et de charité qui est l'âme de la perfection comme du zèle; plus ardemment épris de ce Jésus qui me pardonne, plus énergiquement décidé à faire la vérité, par amour : *Veritatem facientes in caritate*. La suite des Exercices est pour m'apprendre, pour m'animer à grandir de toute façon en ce même Jésus qui est mon chef : *Crescamus in illo per omnia qui est caput, Christus* (Éph. 4, 15).

— Offrons, par ses mains, à Notre-Seigneur même tous les sentiments de notre âme pénitente.

— Adressons-nous donc à Lui par saint Pierre. Assemblons une dernière fois toutes les salutaires affections conçues dans les méditations précédentes : crainte de Dieu, honte de moi-même, de ma facilité aux fautes vénielles, du désordre relatif de ma vie, de ma mondanité pratique; douleur de mon



ingratitude envers le Sacré-Cœur, envers la Bonté infinie de Dieu; résolution humble et confiante de mieux veiller, de mieux prier, de mieux tenir à distance les ennemis de mon âme, de fuir inexorablement les chères occasions de mon péché. Faisons passer tous ces sentiments par l'âme pénitente de saint Pierre, puis, avec son aide et par son entremise, dans le Cœur même de Notre-Seigneur. Conjurons ce divin Cœur de les accueillir, de les confirmer, de les foudre dans l'amour: *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.*

---

## LE RÈGNE

Second fon-  
dement des  
Exercices.

Seconde méditation fondamentale, préface à la contemplation des mystères de Notre-Seigneur, comme elle en est la clef, la philosophie pratique (Director. XIX).

Ici apparaît  
la double vérité  
à faire dans  
l'amour :  
...vérité obliga-  
toire pour tous ;  
...vérité suré-  
rogatoire (mais  
non pour nous) ;  
conformité en-  
tière à N. S.  
souffrant et hu-  
milié.

— Ici commencent d'apparaître deux degrés dans cette vérité qu'il s'agit, pour nous, de *faire* en esprit d'amour. Vérité première : mise en pratique de nos relations essentielles avec Dieu, avec les créatures, avec nous-mêmes. Vérité supérieure : imitation de Jésus-Christ, union à tous les états de Jésus-Christ, surtout à ses états humiliés et douloureux, et cela par pur amour de sa divine Personne. Jésus-Christ étant donné, n'est-ce pas encore *faire la vérité* que de nous traiter et nous laisser traiter comme il s'est traité et laissé traiter lui-même ? Serait-ce encore faire la vérité, au moins la vérité complète, que de nous comporter pratiquement comme étant plus délicats et plus grands seigneurs que lui ? *Sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus ; et servo. sicut dominus ejus* (Mat. 10, 25). Pourquoi ? — Parce que *Non est discipulus super magistrum, nec servus super dominum suum* (Ibid. 24). Voilà la vérité de nos relations à son égard.

— Faute de  
temps, néces-  
sité de courir vite  
au principal.

— Méditation riche et vaste. Dans une retraite annuelle, où l'on ne peut s'y appliquer qu'une fois, il importe, faute de temps, de courir vite au principal, à la seconde partie, qui est le fond vrai de l'exercice, la première servant d'introduction.

— PREMIÈRE  
PARTIE OU IN-  
TRODUCION.

— Evoquons d'un bref regard les villes et bourgades que parcourait Notre-Seigneur. *Et circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens in synagogis eorum et prædicans Evangelium regni* (Mat. 9, 35).

— Préludes :

Image initiale et utile, mais qu'on ne saurait garder présente, ni en considérant le roi terrestre,

1) L'apostolat

ni en appliquant cette hypothèse ou parabole au Roi personnel de Jésus-Christ.

— Demandons de n'être pas sourds à l'appel de Notre-Seigneur, mais prompts et diligents à faire sa sainte volonté. Nous n'avons pas, Dieu merci, fermé l'oreille au grand appel, à la vocation ; mais qu'en est-il des mille appels particuliers et quotidiens qui nous provoquent à vivre en tout selon cette vocation même ? — Prions une première fois.

— Cela fait, rappelons-nous très brièvement la parabole. Voici donc un roi, un empereur du monde chrétien, comme le Charlemagne des chansons de Geste. Grandissons-le jusqu'à l'extrême limite du possible. Il a tout les titres, le droit héréditaire, confirmé, sanctionné dans sa personne, et par le commun suffrage, et par une élection particulière de Dieu. Il a tous les prestiges légitimes : génie, caractère, vertu, bonté. Il est de ces hommes qui entraînent tout, qui se font suivre au bout du monde. Hélas ! on y réussit à moins de frais.

Un jour, il annonce à ses peuples une guerre qu'il a résolue de par l'inspiration divine, guerre sainte, croisade véritable : il s'agit de conquérir tous les pays infidèles, pour les donner finalement à l'Eglise, à Jésus-Christ.

De par Dieu toujours, ce roi peut garantir, non seulement la victoire au drapeau, mais la vie sauve à tous les braves : les lâches seuls périront. Quelle chimère ! Oui, si l'on songe aux guerres humaines ; mais sans laquelle ce rêve chevaleresque demeurerait trop éloigné de la réalité divine. Par suite, le Roi peut promettre à tous les siens une part effective aux bénéfices de la victoire. Une seule condition, et moins onéreuse que séduisante : les soldats voudront bien consentir à n'être pas plus grands seigneurs que leur chef, à ne pas s'épargner plus qu'il ne s'épargnera lui-même. Volontiers il les déferait de l'égaliser, de se donner autant de peine, de s'infliger autant de privations et de fatigues. C'est mieux que Henri IV à Fontaine-française, di-

2) La fidélité à son appel.

— La parabole, le roi terrestre,

... ses titres.

... ses prestiges personnels,

... son entreprise;

... ses conditions.

sant : « A moi, Messieurs, et faites comme vous m'allez voir faire ; » mieux que Napoléon à Austerlitz, menaçant ses troupes de s'exposer lui-même s'il les voit faiblir.

Les réponses  
à son appel.

— Tout cela supposé, que vont répondre les nobles âmes ? Imaginez un homme lisant la proclamation royale, puis, branlant la tête ou haussant les épaules et disant : « A quoi bon cette guerre ? Le prince ne pouvait-il rester tranquille chez lui et me laisser tranquille chez moi ? »

Si cette para-  
bole est aujour-  
d'hui démodée.

On a senti là battre le cœur de notre bienheureux Père, le cœur d'une époque de foi et d'honneur. Le P. Olivaint, un petit bourgeois moderne, dit, dans une de ses *Retraites*, que pareil appel l'eût transporté. Par contre, un archevêque m'a dit, à moi : « Ne prêchez pas ces choses-là : elles ne sont plus de notre temps ». Espérons cependant, pour l'honneur de la démocratie contemporaine, qu'elle n'éteint pas jusqu'à la notion même du dévouement à une cause, à un chef. L'honneur, la générosité sont de tous les temps et de tous les régimes. — Aussi bien, jetons bas l'échafaudage pour démasquer l'édifice ; laissons la chimère terrestre pour contempler la réalité divine, plus belle cent fois. Place au Roi céleste, à celui qui ne tombe, ni ne change, ni n'abdique ! *Christus heri et hodie, ipse et in secula* (Hebr. 13, 8). C'est où commence notre méditation proprement dite.

— SECONDE  
PARTIE : objet  
principal de  
l'exercice.

— PRÉLUDES  
définitifs :  
1) Moi, devant  
Jésus-Christ  
qui m'appelle,

— Et d'abord saint Ignace m'invite à voir Jésus-Christ, mon Seigneur et Roi éternel, et, devant lui, tout l'univers, tous les hommes, qu'il appelle sans exception, mais encore individuellement, nominativement. C'est me proposer, m'imposer presque une seconde composition de lieu, plus actuelle que la première, car elle est, pour moi, le fait de ce jour et de cette heure. Oublions même, après un rapide coup d'œil, l'univers, le genre humain convoqué en masse ; ne songeons plus qu'à moi.

... fait actuel et  
composition de

— Rien d'imaginaire, d'ailleurs. En ce moment précis, me voici mis en demeure de faire une fois de



plus la contemplation du Règne; donc, en ce moment précis, le Roi céleste me fait l'honneur de me mander pour me déclarer ses intentions.

— Renouvelons donc la prière de tout à l'heure. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra* (Ps. 94, 8). O Jésus, daignez m'y aider vous-même!

2) Nouvelle prière et plus instante. Ne sim surdus sed promptus et diligens!

— Or, pour me rendre prompt et diligent à faire sa volonté sainte, les motifs abondent; ils s'accumulent, comme feraient sur une balance des poids dont chacun suffirait à tout emporter. Force irrésistible de chaque détail, force plus irrésistible encore de l'ensemble. N'en perdons rien; nous répondrons après. Suivons les trois points de saint Ignace, fort inégaux, du reste, comme développement.

— Supposons tout d'abord que les choses se passent à la mode humaine. J'ignore encore les desseins du Roi céleste; je sais seulement qu'il va daigner m'en instruire; j'attends mon tour d'audience; en attendant, je pense à lui, et déjà quatre motifs péremptoires me déterminent par avance à faire tout ce qu'il pourra bien vouloir.

— PREMIER POINT : l'appel et les raisons de m'y rendre.

1<sup>o</sup> La personne du Roi céleste :

— Ses droits avant tout, son double titre de Créateur et de Rédempteur. Fait par lui, reconquis par lui, je lui appartiens deux fois et sans réserve. Que faut-il de plus? *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (1 Reg. 3, 9).

a) ses droits,

— Ses attraita ensuite. Génie, héroïsme, sainteté, bonté ineffable, grâce infinie : quel charme lui manque? Et comme il éclipse le roi idéalisé de la parabole! Les ennemis de Jésus disent parfois : « Il est trop beau pour avoir existé. » Je dis moi : « Il est trop beau pour avoir été inventé. » Je sais d'ailleurs qu'il existe, et encore plus parfait que je ne puis le concevoir; je sais qu'il est là, qu'il m'appelle. Ah! Seigneur, quand vous ne seriez qu'un homme, vous seriez l'homme auquel on ne peut rien refuser. Je n'en veux pas davantage. *Loquere Domine, quia audit servus tuus*.

b) ses attraita

— Ses bienfaits encore, mais ai-je le temps de

c) ses bienfaits,

les compter? Son sang, mon baptême, l'Eucharistie, ma vocation, toutes les grâces connues et inconnues. Ses bienfaits! Je n'en suis pas seulement couvert; j'en suis fait, à la lettre. Ma substance, mon être même en est le premier, support et piédestal de tous les autres. Dès lors et sans penser à tout le reste, que lui refuserais-je? Suis-je sans mémoire ou sans cœur? Il suffit. *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.*

d) ses pardons

— Ses pardons enfin. — Un général a trahi son prince. Condamné, il attend l'heure de mourir. La porte du cachot s'ouvre; au lieu des bourreaux, c'est le prince qui paraît. — « Vous êtes une mauvaise tête, mais un brave cœur. Que feriez-vous si je vous accordais la vie et vous rendais votre épée? — Ah! sire, je me ferais tuer pour vous. » — N'est-ce pas bien mon cas de pécheur? Et ici, comment ne pas me sentir monter au cœur et aux yeux les larmes d'un saint Pierre? Que refuser à qui m'a tant pardonné? *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.*

— La personne du Roi divin, ses droits, ses charmes, ses pardons, ses bienfaits : me voilà déjà terrassé doucement par ces quatre forces, déjà gagné, sans hésitation ni réserve, à ces intentions royales que je ne connais pas encore.

2<sup>e</sup> L'entreprise, la guerre proposée.

a) Son objet principal, l'ennemi à réduire : mon sensualisme, ... mon orgueil.

— On m'introduit. Je tombe aux pieds du Maître en lui répétant : *Loquere, Domine*. Il me relève et s'explique. « Ma volonté est de soumettre toute la terre ». — C'est votre droit, Seigneur, et ce sera son bonheur à elle. Il vous a été dit : *Postula a me, et dabo tibi gentes hereditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (Ps. 2, 8); et vous-même avez dit par la bouche du Prophète : *Ego qui loquor justitiam et propugnator sum ad salvandum* (Isaï. 63, 1).

— J'entrevois un appel à l'apostolat, mais Jésus n'y insiste pas pour le moment. Il poursuit : « Je veux soumettre tous mes ennemis. *Et omnes hostes.* — Lesquels, Seigneur et où sont-ils? — Ne cherche

pas au dehors ; ne songe pas au monde, au démon : ils ne peuvent rien que par ceux qui sont en toi-même. *Ton sensualisme, ton orgueil, ton moi* jouisseur et superbe : voilà l'ennemi que j'entends réduire. Il est le mien, parce que je suis la Pureté et la Vérité : mais il ne peut rien contre ma Personne ; il est le tien et il peut te perdre, me forcer à te repousser ; il est le père de ton péché, de ton désordre ; il est le mondain qui subsiste en toi. C'est donc lui que je t'appelle présentement à combattre, à réduire, à tuer ».

— Pour moi, l'appelé, cette guerre est donc nécessaire, indispensable. A défaut de Jésus, la seule force des choses me mettrait le glaive en main et me dirait : « Meurs ou tue. » Il est trop vrai : ou je vaincrai mon sensualisme, mon orgueil, mon amour-propre charnel et mondain ; ou ils me frapperont de mort éternelle. *Quis est homo qui vult vitam?* (Ps. 33, 13) *Et quare moriemini, domus Israel?* (Ezech. 33, 11) Est-ce que je veux mourir à jamais?

— Guerre indispensable. Mais quelle en sera l'issue? Victoire certaine pour la cause, pour le drapeau, pour Jésus-Christ qui le porte. Quand finira l'Eglise militante, le monde présent ; la convoitise ennemie sera pour jamais refoulée, murée, scellée dans l'enfer. Victoire certaine pour moi-même : il me suffit de le vouloir. Oui, ce qui était chimère dans la parabole, est ici pure et pleine réalité. Sous le drapeau de Jésus-Christ, on ne meurt que si l'on n'a pas le courage de vouloir vivre. Et que promet-il aux victorieux ? Le ciel. Pour tous, la vision intuitive, la gloire, la béatitude éternelle, dépassant, en soi, tout mérite, et cependant mesurée, graduée, avec un discernement infailible, suivant le mérite propre de chacun. Voilà qui m'attend, si je veux.

Ainsi donc, tel est mon Roi céleste, que, tout à l'heure, pour adhérer sans réserve à ses desseins, je n'avais pas même besoin de les connaître. D'autre part, si nécessaire est, pour moi, la lutte où il m'appelle, que, pour m'y résoudre, je n'aurais pas

b) La nécessité de cette guerre.

c) La victoire certaine, certaine pour moi, si je veux.

Et quelle victoire !

même besoin du prestige irrésistible de mon Roi. Me voilà donc résolu, deux fois résolu. A quoi bon poursuivre? Mais non; tout n'est pas dit, le Roi divin parle encore, il achève de préciser ses conditions.

d) La condition suprême, la merveille : ...le Roi céleste payant de sa personne contre les convoitises qui ne menacent que moi.

— « Ma volonté est de réduire mes ennemis, mes deux ennemis, le sensualisme, l'orgueil, et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père. Aussi, qui voudra venir en ma compagnie doit me suivre à la peine pour me suivre à l'honneur ». Eh quoi! divin Maître, vous combattrez vous-même, vous paierez de votre Personne. Qu'avez-vous à craindre, vous, de l'orgueil et des sens? Pourquoi entrer avec effort dans cette gloire qui, de plein droit, est vôtre et dont, en fait, vous n'êtes jamais sorti? Ah! c'est bien ici la merveille. Appliquons-y tout mon esprit, tout mon cœur. Merveille éblouissante, mais pure et absolue vérité.

En cela, rigueur de vérité théologique, seule explication valable de ses souffrances et de ses opprobres.

*Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam? (Luc. 24, 26)*

Evoquons d'un regard la vie et la mort de Jésus, toutes ses humiliations, toutes ses souffrances. Les subit-il par contrainte et à regret? Non. Comme Verbe, par indivis avec le Père et le Saint-Esprit, il a, de toute éternité, composé pour son Humanité future, ce programme de vie et de mort. Comme homme, il l'a librement accepté. *Oblatus est quia ipse voluit* (Isaï. 53. 5). *Ego pono animam meam... nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso* (Joan. 10, 17. 18). *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta* (Hebr. 12. 21). Mais pourquoi? Pour me racheter? Pour offrir à son Père la satisfaction infinie que son Père voulait librement? — Non; ce luxe d'opprobres et de tourments n'y était pas nécessaire; il suffisait d'une parole, d'une oraison jaculatoire, d'un désir muet; car tout cela, venant de sa part, c'était déjà l'infini. — Pourquoi donc? Par surabondance, par excès, par sainte folie d'amour? — Soit, oui, sans doute, et voilà qui m'engagerait plus que tout le reste.



Mais, en Dieu, la folie est encore sagesse, calcul surhumain, transcendant. *Quia quod stultum est Dei, sapientius est hominibus* (1 Cor. 1. 25). — Pourquoi donc enfin? Le voici. Dans son ordre de Providence, le Verbe incarné, s'il m'ôte la tache originelle, me laisse la convoitise, le sensualisme, l'orgueil. Par ailleurs, dans l'ordre moral, il n'y a pas d'homéopathie : les contraires se guérissent par les contraires, le sensualisme par la mortification, l'orgueil par l'humiliation. Or, ce double et indispensable remède répugne tellement à ma nature, que je n'aurais jamais eu le courage de le prendre, que je me serais même fait l'illusion de pouvoir m'en passer. Par là, et par là seulement, tout s'éclaire. Pour dissiper l'illusion et stimuler mon courage, le Très pur, le Très humble de cœur se traite, se laisse traiter, se fait traiter comme s'il avait lui-même à se guérir de la convoitise, comme s'il était le plus sensuel et le plus superbe des hommes ; il se prodigue à lui-même le double antidote qui n'est nécessaire qu'à moi ; il se plonge dans une mer d'opprobre et de sang, pour avoir meilleure grâce à me dire ensuite : « Voilà par où l'on passe, et c'est le grand chemin de la vie. » *Quo ego vado, vos scitis, et viam scitis* (Joan. 14. 4). Imaginons un médecin qui s'infligerait tout d'abord à lui-même la rude hygiène ou l'opération douloureuse dont le malade aurait peur. A Rome, sous l'empire de Claude, un sénateur, Pétus, est condamné à mort, avec le privilège du suicide. Comme il hésite, sa femme, Arria, lui ôte le glaive des mains, s'en frappe la première et le lui rend avec ces mots : « Prends ; cela ne fait point de mal : *Sume, non dolet.* » Stoïcisme à part, c'est précisément le rôle de Jésus-Christ à mon endroit. Humiliation, souffrance : double antidote nécessaire à mon mal d'orgueil et de sensualisme ; double glaive dont je dois me frapper moi-même, pour atteindre le double ennemi qui est en moi. Sans intérêt ni besoin personnel, Jésus boit à longs traits la coupe amère, et.

jusqu'à ne m'en laisser que quelques gouttes, puis il me la rend et me dit : « Refuseras-tu d'achever le calice que j'ai presque épuisé pour te rendre cœur? » Jésus se frappe le premier du double glaive; puis il me l'offre teint de son sang et me dit : « Par nécessité, pour l'amour de toi-même, par gratitude aussi, pour l'amour de moi, ne voudrais-tu pas t'infliger quelque chose de la peine que je me suis infligée pour l'amour de toi? »

Et que me demande-t-il? De me contenter de son propre sort.

— Récapitulation des motifs.

Ne répondons pas encore. Assemblons, entassons tous les motifs déjà médités : — la personnalité du Roi divin, cette personnalité quatre fois irrésistible; — la guerre contre le *moi* jouisseur et superbe, guerre indispensable à mon salut, guerre où il ne tient qu'à moi de vaincre, et la victoire, c'est le ciel; — enfin et par-dessus tout, l'ineffable générosité qui fait du Roi divin mon premier compagnon d'armes; la gloire et la joie de marcher avec lui, *venire mecum*, de peiner avec lui, *laborare mecum*, sous ses yeux qui veillent, sous sa main qui protège, près de son Cœur qui aime; en tout, *per ipsum et cum ipso et in ipso*; en tout, si étroitement uni à lui que, sans plus pouvoir peiner et souffrir lui-même, c'est pourtant lui qui, me prêtant sa force, peinera et souffrira en moi. Est-ce bien là, oui ou non, ma situation réelle, actuelle? Est-ce bien le sens de l'appel que Jésus m'adresse à moi, ici, aujourd'hui? — Eh bien! que vais-je lui répondre?

— SECOND POINT : Réponse du bon sens. (S. Ignace).

— Si peu que j'aie de jugement, de saine raison, de bon sens élémentaire, je m'offrirai sans réserve au travail, je m'engagerai à combattre, autant que besoin sera, mon orgueil et mon sensualisme. Saint Ignace y compte si bien qu'il l'indique d'un mot et passe. Passons un peu moins vite et notons ces quatre points.

— Quatre observations.  
1<sup>o</sup> La réponse du bon sens va déjà loin.

— S'offrir sans réserve au travail nécessaire, cela va loin; c'est le premier et le second degré d'humilité; c'est l'indifférence réelle, habituelle, plénière; c'est toute faute évitée, tout devoir accompli, toute règle observée à la Berchmans.

— A le bien prendre, cela peut dépasser même, en quelque mesure, la simple et continuelle *résistance* à la convoitise, et la sagesse même peut demander, çà et là, un certain effort de *réaction*, une certaine *offensive*, laquelle est partout le meilleur garant de la *défensive* nécessaire. Le malade, l'anémique, s'il veut se refaire un tempérament, ne s'interdira-t-il pas, par simple prudence, telle satisfaction qui ne serait pas immédiatement nuisible? Le chrétien sérieux, s'il veut s'assurer moralement de ne faire jamais au *moi* superbe et jouisseur aucune concession illicite, n'est-il pas conduit à priver quelque peu et à contrarier la nature, au delà du nécessaire, du commandé? Ainsi, entre la réponse des sages et celle des généreux, la différence ne semble pas être *surtout* dans l'objet de l'offrande, mais dans la mesure et plus encore dans le motif : ici, l'intérêt surnaturel, la vertu d'espérance pleinement pratiquée, avec la charité initiale, imparfaite, qu'elle implique toujours; tout à l'heure et par delà cet intérêt déjà surnaturel, l'honneur, l'amour, la charité pure et parfaite à l'égard de Jésus-Christ Dieu.

— Dans les habitudes pratiques de ma vie, suis-je toujours l'homme de jugement sain et de raison élémentaire? Ne me voit-on pas trop souvent reprendre en détail l'offrande intégrale que j'ai loyalement faite de tout moi-même pour le saint travail, pour le saint combat contre la convoitise, le sensualisme, l'orgueil? Question grave, à laquelle mes péchés font réponse. *Multiplatae sunt enim iniquitates nostrae, et peccata nostra responderunt nobis* (Isaï. 59, 12).

— A ce compte, si la sagesse élémentaire est, chez moi, faible et vacillante, puis-je aspirer quand même à la générosité, à l'amour? Une certaine logique dirait : non; l'expérience pratique dit plutôt : oui. Elle dit qu'il est difficile, sinon moralement impossible, de s'en tenir au bon sens pur; qu'on reste en deçà quand on ne vise pas au delà. Elle dit

2° Elle peut impliquer même une certaine part de réaction, d'offensive.

Hygiène de l'âme,

3° Suis-je, moi, toujours fidèle au simple bon sens?

4° Ai-je néanmoins le droit d'aspirer au degré supérieur?

que, comme il est difficile de se défendre sans une certaine part d'offensive, l'âme ne peut guère se maintenir dans le bon sens pratique, soutenir l'offrande totale au labeur, qu'en s'élevant plus haut, à la sphère de la pure charité. Elle dit que l'amour pour Jésus-Christ est un appoint précieux, un stimulant quasi nécessaire à l'amour bien entendu de soi-même. Donc mes inconséquences, mes infidélités à la sagesse surnaturelle ne me rendent ni incapable, ni indigne de m'approprier la réponse des généreux, de la faire pour mon propre compte, avec un humble sentiment de ma faiblesse, mais avec un sincère désir. Puis-je, d'ailleurs, m'en dispenser? Ne suis-je point, par vocation, compagnon de Jésus, enrôlé parmi les insignes et les plus aimants? Ne suis-je pas tenu à la onzième règle du *Sommaire*, et tout l'esprit du *Règne* n'est-il pas là? Elevons donc mon courage! Obligé par état à la poursuite de la perfection, prenons, Dieu aidant, les pensées et les sentiments des parfaits.

— TROISIÈME  
POINT : réponse  
de l'honneur et  
de l'amour.

1<sup>o</sup> L'offrande  
de plus haut  
prix. — Quoi,  
en pratique,  
pour moi, Jésus-  
te?

— Que veut donc de moi le Roi céleste qui m'appelle? Une offrande non vulgaire et de haut prix. Regardons-la tout d'abord en face. Que sera-t-elle en général? Une offensive, une réaction ardente, rigoureuse, constante et universelle, contre le *moi* jouisseur et superbe, contre l'amour-propre charnel et mondain. Mais encore, pour moi déjà fixé dans la vie religieuse, par où se traduira-t-elle en pratique, dans le détail? Car il importe de préciser.

a) Quelles formes de réaction  
contre le *moi*  
joueur?

— Réagir contre le *moi* sensuel et jouisseur, cela veut dire, non seulement me refuser toute jouissance ou mauvaise, ou immédiatement périlleuse, ou simplement excessive, mais encore beaucoup de jouissances permises et inoffensives en elles-mêmes. Cela veut dire, non seulement accepter de bonne grâce les gênes, les menues privations et souffrances que Dieu envoie; non seulement proscrire et persécuter en moi toutes les formes de la mollesse, de la désinvolture, du sans-gêne, tous les



manques de modestie extérieure selon nos règles, de tenue, de dignité religieuse; mais m'imposer vaillamment, par delà le nécessaire et le convenable, une somme appréciable de gênes, de privations, de petites souffrances corporelles, pourvu que l'obéissance y consente et que l'on n'aille pas à compromettre, soit la paix de l'âme, soit le libre jeu de l'activité scolaire ou apostolique. C'est la 12<sup>e</sup> règle du *Sommaire* après tout.

— Réagir contre le *moi* orgueilleux ou vain, cela veut dire, non seulement ne jamais l'écouter et le satisfaire, non seulement élever et purifier mon intention dans les circonstances qui pourraient le flatter, dans la rencontre de n'importe quel succès légitime et même désirable; mais, dès que je suis libre de contrarier positivement mon amour-propre, ne point fuir ni même négliger l'occasion. — Précisons encore. — Le *moi* superbe est indépendant, indocile. Ce sera donc trop peu de m'interdire absolument toute résistance intérieure ou extérieure à l'autorité, toute critique, tout murmure tacite mais volontaire; ce sera peu d'accepter et de suivre la direction spirituelle, intellectuelle, administrative; ce sera peu de ne point manœuvrer pour me soustraire aux avertissements ou aux blâmes, de ne point me tenir à distance de ceux qui m'auront averti ou blâmé d'office. Au contraire, j'irai à eux, pour qu'ils me rendent le service de m'avertir encore; en tout, j'irai au devant de l'obéissance, de la direction, dût-elle m'humilier, et pour cela même.

— Le *moi* superbe est susceptible, irritable. Suffira-t-il de ne céder jamais volontairement à l'irritation, à la rancune, à la tristesse, au découragement, dans le cas d'un échec, d'une piqure ou blessure d'amour-propre? — Non, loin de boudier et d'éviter ceux qui m'auront humilié de façon ou d'autre, je les rechercherai dans l'occasion, pour triompher du ressentiment naturel, ajoutons, pour les mieux connaître, ce qui, d'ordinaire, le fera vite tomber.

— Le *moi* superbe est personnel, égoïste, despoti-

b) Quelles formes de réaction contre le *moi* superbe,

...indépendant, indocile,

... susceptible, irritable,

...égoïste et  
despotique et  
jaloux.

que, jaloux. Réagir contre lui, ce sera donc, non seulement ne jalouser personne, ne pas exploiter les autres et m'en faire servir, ne pas les affliger par une indifférence dédaigneuse, par des procédés raides, brusques, hautains; mais accomplir attentivement et largement la règle qui m'enjoint de leur céder en tout la meilleure part, de trouver juste et bon qu'on la leur donne plutôt qu'à moi (*Summar.* 29); — mais adopter et pratiquer en tout la belle devise d'une illustre chrétienne, Madame de Maintenon : « prendre sur moi et penser aux autres. » (*Entretien avec Madame de Glapion*, 1703); — mais, et bien mieux encore, être parmi mes frères, et en général parmi les hommes, ce qu'était Notre-Seigneur parmi les Apôtres : *Ego autem in medio vestrum sum sicut qui ministrat* (Luc. 22, 27); faire profession d'être venu dans la Compagnie, comme il est venu dans le monde, non pour être servi, mais pour servir; *Sicut Filius hominis non venit ministrari sed ministrare* (Mat. 20, 28).

— Voilà quelque idée de ce que sera, dans ma vie normale de Jésuite, l'offrande supérieure, intégrale, soutenue, que le Roi céleste veut de moi, que je lui ai déjà et plus d'une fois promise. Voilà qui saura me préparer aux offrandes plus généreuses encore qu'il pourrait vouloir, y compris mon sang. Hors de cette vue nette du réel et du pratique, la contemplation du *Règne* risquerait fort de n'être qu'un rêve héroïque, un roman de chevalerie spirituelle, sans influence comme sans précision.

2° Les deux  
raisons décisives :

— Et pour obtenir le renouvellement loyal de mon offrande, le Roi céleste touche en moi deux ressorts, l'honneur, l'amour.

a) l'honneur,

— L'honneur d'abord, l'honneur de lui être en tout un serviteur insigne. Aidons-nous d'un souvenir : embelli ou non par l'auteur, il n'en garde pas moins toute sa valeur de symbole. En 1809, pendant la seconde campagne d'Autriche, Marbot est capitaine et aide de camp de Lannes. Du haut du couvent de Molk, on lui montre le Danube

[Marbot]

gros, débordé, charriant des troncs d'arbres, et, sur l'autre rive, un corps ennemi dont on voudrait connaître le chef. Il s'agit d'aller, la nuit, saisir par surprise un ou deux soldats de ce corps et de les amener pour qu'on les interroge. Le fleuve, l'ennemi : deux chances de mort presque inévitables. Le maréchal dit : « Il ira ». Et l'Empereur : « Je ne commande pas ; je propose, et vous n'encourez pas ma disgrâce en refusant ». Marbot sent une sueur froide, puis il se raisonne ainsi : « Comment ! l'Empereur a une armée de 150.000 braves, une garde de 25.000 hommes d'élite ; et c'est moi qu'il choisit ! » J'irai, Sire, conclut-il sans hésiter (*Mémoires du général de Marbot*, Plon, 3 in-8° t. II, p. 149 suiv.). — Et moi, que penserai-je ? Voici Jésus-Christ, Notre-Seigneur et Roi éternel ; devant lui, tout l'univers, *universum orbem*, toute l'humanité, toute l'Eglise, des milliers, des millions d'âmes qui valent la mienne et plus peut-être. Et c'est moi, pauvre pécheur, qu'il appelle encore à le suivre de plus près dans cette lutte contre la double convoitise, où lui-même ne s'est engagé, ne s'est signalé, que pour l'amour de moi ! Lui dirai-je en face : « A d'autres, cet honneur ! Il coûte trop cher ! » Mais quoi ! ne l'ai-je pas accepté déjà ? L'honneur, mon honneur d'homme, de chrétien, de Jésuite ! Avouerai-je que j'y suis peu ou point sensible ? Non certes. Eh bien ! où le mettre ? A briller, à primer, dans la Compagnie et au dehors, par le talent et le savoir-faire ? A être aujourd'hui un scolastique de belle espérance, et demain un professeur, un prédicateur, connu, cité, vanté dans les journaux et revues catholiques ? L'honneur vrai du Jésuite est d'être aussi Jésuite que possible, aussi étroitement uni que possible à Jésus volontairement humilié, mortifié, crucifié. J'ai de l'amour-propre : tournons-le là. Je veux sortir de la foule : sortons-en par là. J'ai soif de gloire : la gloire est là pour moi, la gloire vraie, solide, éternelle, la seule assurée à mon bon vouloir, la seule où je puisse, moi Jésuite,

aspirer sans forfaiture et même sans ridicule. Seigneur Jésus, vous, le plus humble et le plus fier des hommes, vous l'homme d'honneur par excellence, donnez-moi, rendez-moi le sens, l'ambition, le courage de mon véritable honneur.

b) L'amour,

→ Mais dût l'honneur me toucher trop peu, il resterait l'amour, l'amour que Jésus me porte et qu'il daigne attendre de moi ; il resterait tout ce que je viens de méditer : les attrait irrésistibles de mon Roi céleste, son intervention désintéressée, héroïque, sanglante, dans cette guerre aux convoitises, où je suis seul en péril. Nierai-je que mon Roi soit aimable ? Nierai-je qu'il m'ait aimé, moi, d'une prédilection singulière ? Me déclarerai-je incapable de l'aimer comme il me fait l'honneur de le désirer encore, c'est-à-dire, plus que le commun des âmes ? Et pourquoi ? Parce qu'il faudrait renoncer totalement à l'amour de moi-même, le contrarier, le harceler jusqu'à le réduire ! En ce moment et par le fait même de méditer le *Règne*, j'entends Jésus me dire, comme à saint Pierre : *Diligis me plus his ?* (Joan. 21, 15) ou, selon le mot de saint Ignace : *Visne magis affici ?* Répondrai-je non ? Hypothèse odieuse, insoutenable, contradiction formelle à ma vocation, à mes engagements, à tout mon cœur. *Etiam Domine, tu scis quia amo te.* Moi qui vous connais mieux que tant d'autres, moi, votre privilégié, votre intime, votre compagnon d'office, je veux vous aimer mieux que le commun des âmes ; je veux — car tout est là — sacrifier, immoler inexorablement et totalement à votre amour ce triste moi, ce moi jouisseur et superbe, votre misérable rival, votre ennemi. Je le veux, et parce que je vous aime, et pour vous aimer davantage, puisque c'est lui qui m'en empêche, lui seul. Qu'en cet instant du moins, tous les autres motifs s'éclipsent devant celui-là comme les étoiles devant le soleil ! Je ne vois plus, je ne sens plus qu'une chose : c'est que je vous aime, que je veux vous aimer toujours plus ; que je veux travailler, peiner avec vous, pour le seul bon-



heur d'être avec vous, *tecum*; que je veux me mortifier et me laisser mortifier, m'humilier, et me laisser humilier, pour être comme vous, avec vous, *tecum*. — David, fuyant devant Absalon, veut congédier le brave Ethaï, un étranger que rien n'oblige à le suivre. Ethaï répond : *Vivit Dominus et vivit dominus meus rex : quoniam in quocumque loco fueris, domine mi rex, sive in morte, sive in vita, ibi erit servus tuus* (2 Reg. 15, 21). Et moi, Seigneur Jésus, moi qui ne suis pas pour vous un étranger, mais un sujet, un familier, un intime, moi engagé par vocation et par vœu à vous suivre partout et de tout près, comment ne pas vous tenir compagnie dans l'humiliation et la souffrance? Je le dois par office et par serment; je le dois par gratitude, puisque vous avez voulu vous mortifier et vous humilier pour l'amour de moi. Mais quand ces deux motifs n'existeraient pas, je voudrais encore, parce que je vous aime, vous chercher et vous joindre partout où vous êtes, m'enchaîner à vous pour la seule joie d'être avec vous.

— Faisons donc l'offrande, le colloque, tel, sauf un point, que saint Ignace me le dicte. Goûtons-en, approprions-nous-en toute la solennité, toute l'ardeur, toute la joie austère et sainte. — Oui, ô éternel Seigneur de toutes choses, vous qui avez sur moi tous les droits, je vous fais mon offrande, je la refais plutôt, et la renouvelle, bien décidé à m'y mieux tenir. Je la fais en présence de votre infinie Bonté, me rappelant et confessant que, si vous me demandez le combat, l'effort, la peine, c'est dans mon intérêt, non dans le vôtre, c'est par bonté pure et pur amour. Je la fais en présence de votre glorieuse Mère et de tous vos Saints, glorieuse nuée de témoins dont le regard m'engage, magnifique armée d'auxiliaires dont la protection m'aidera. Je la fais, non par enthousiasme de cœur, peut-être même malgré les cris de ma sensibilité en révolte, mais par

— COLLOQUE :  
l'offrande, aux  
termes de St  
Ignace.

détermination réfléchie, par acte libre et ferme de ma volonté. Je la fais, non pas en général et dans le vague, mais en la précisant et l'ajustant à ma situation actuelle. — Je vous atteste que ma volonté, à la fois première et définitive, décisive, absolue, est de vous imiter sans regarder aux conditions et à la manière; d'être avec vous où que vous soyez. Or, je vous vois dans le dénûment, dans la souffrance, dans l'opprobre; c'est donc là que j'irai vous rejoindre, ou, ce qui revient au même, c'est cela que j'appelle sur moi. Je ne vous demande pas seulement de vous imiter en prenant bien, à votre exemple, les privations, souffrances et humiliations qui pourraient me venir : simple sagesse que cette prière-là, et non pas offrande généreuse. Je vous demande qu'il m'en vienne; je vous demande formellement et positivement une part, ma part, de votre calice. Je vous la demande, non pour un avenir lointain et vague, pour je ne sais quelles circonstances exceptionnelles et imaginaires, mais pour aujourd'hui, pour demain, pour tout le cours de ma vie réelle et normale. Je souhaite, non pas que Votre Majesté très sainte veuille bien m'appeler à l'état de pauvreté — c'est chose déjà faite — mais qu'elle me fasse sentir, et malgré moi, s'il le faut, quelques effets de cette pauvreté que je vous ai vouée. Je souhaite de rencontrer, comme vous, sur mon chemin, l'injure même, si elle peut aller sans péché ni scandale, mais surtout et absolument, le blâme, la critique, *omne vituperium*. Oui, oui, que mes supérieurs m'avertissent, me reprennent; oui, que mes frères me critiquent, pourvu que ce soit avec charité, sans aigreur; que l'opinion me discute et me conteste, soit dans la Compagnie, soit au dehors! Quand je n'en aurais pas besoin pour le bien de mon âme, je le voudrais, ô mon Roi, je le veux, je le demande, pour être comme vous, avec vous. Et quand cela viendra, si ma nature se soulève, je la démens et la condamne par avance. En

ce cas, rappelez-moi que je vous ai demandé précisément ce qui m'arrive. Si jamais il me vient en pensée qu'on me traite moins bien que d'autres et au-dessous de mes mérites, rappelez-moi comment on vous a traité vous-même, ô Jésus; donnez-moi, oh! donnez-moi de ne me comparer jamais qu'à vous! *Amen! Amen! Amen!*



## L'INCARNATION

— PRÉLUDES.  
(S. Ignace).

Le fait remis tout d'abord dans l'esprit, le cadre esquissé par l'imagination, l'intention actuelle précisée d'après le fait et formulée en une prière : procédé tout rationnel et pratique.

Saint Ignace veut-il que la triple composition de lieu, par lui indiquée, se fasse en une fois, dès le début? Non, plus que probablement. Le présent mystère est un drame en trois actes ou scènes. Il semble donc plus naturel et plus utile de donner à chaque scène son décor propre, de faire, à chaque point, la composition de lieu correspondante.

A plus forte raison, saint Ignace ne peut entendre que nous fassions tout d'abord passer devant nous, comme dans un défilé muet, tous les personnages du drame, puis, que nous les écoutions parler, puis enfin, que nous les regardions faire. Contemplons, tour à tour, chaque acte complet, avec son triple élément, personnes, paroles et actes. Il est manifeste que les trois *points* indiqués par notre bienheureux Père, ne sont pas, dans son intention comme dans notre langage courant, les trois parties successives de l'exercice, mais trois *points de vue*, applicables, tour à tour, à chacune des trois parties (*Director*. 19, 5, 6).

— PREMIER  
POINT ou ta-  
bleau : le mon-  
de après le pé-  
ché originel et  
sans Jésus-  
Christ.

Dans cette hy-  
pothèse, deux  
choses certai-  
nes : — la vision  
intuitive per-  
due pour tous ;  
— l'enfer mora-  
lement inévi-  
table.

— Plaçons-nous dans l'hypothèse nécessaire au premier point ou tableau. D'une part, le péché originel développe toutes ses conséquences ; d'autre part, ni la Rédemption n'est décrétée, ni, par suite, l'Incarnation ; le premier Adam vit seul et se continue dans toute sa race ; le second Adam n'est pas venu, ne doit pas venir. A ce compte et abstraction faite de toute question ou opinion théologique, deux choses sont certaines : plus de ciel, de vision intuitive à espérer ; par contre, l'enfer inévitable, non



point fatalement et légalement, comme peine du seul péché originel, mais moralement. Qu'est-ce à dire? Que, pour chacun, il est extrêmement difficile, quasi impossible, de vaincre la convoitise, d'éviter le péché actuel et mortel, par suite, d'échapper à la damnation: que, pour le genre humain vu d'ensemble, il ne se peut que l'immense majorité n'aboutisse pas à l'enfer. Voilà pourquoi saint Ignace peut dire d'une façon générale que les hommes y *vont*, y *descendent* comme par une pente invincible.

Cela supposé, qu'est la vie humaine? Qu'est le monde? Pour le concevoir, assemblons tout ce que nous pouvons connaître, soit du monde païen, soit du monde apostat et révolutionnaire. Tableau déjà fort triste; mais encore faudra-t-il le charger et le noircir. Le païen, antique ou moderne, bénéficie pourtant, sans le savoir, de Jésus-Christ éternellement présent et agissant devant Dieu. L'apostat en bénéficie de même, et de plus il garde, inconsciemment, voire malgré lui, bien des restes de la vérité, de la moralité chrétiennes. Or, dans le monde que nous supposons, rien de semblable: il n'y a que la nature pécheresse et convoiteuse; il n'y a pas, il n'y aura pas de Jésus-Christ pour la réparer. Qu'en est-il donc du genre humain?

— Le voilà qui passe tout entier sous nos yeux... Quelles diversités infinies, mais quelle unité lamentable! — Diversités de race: la blanche, la noire, la jaune, la rouge (Amérique); mais communauté d'origine et d'infection originelle; tous, fils d'Adam, portant au front son signe, au cœur son péché.

— Diversités de civilisation: la vie sauvage, barbare, nomade; la vie raffinée, avec ses splendeurs, commerce, industrie, politique, arts; ici des tentes, des huttes, des tanières; ailleurs, les Memphis, les Babylones, les Athènes, les Romes, les Paris, les Londres. Corruption partout la même; grossière ou élégante, qu'importe? Qu'importe que le sépulcre soit plus ou moins blanchi ou même doré?

— Inégalité des conditions et fortunes; riches

— Dès lors, où en est le monde?

Plus bas que le monde païen ou apostat.

— 1° Les personnes, différences et unité.

— Races.

— Civilisations.

— Conditions  
et fortunes.

plus que jamais dissolus, fastueux, superbes; pauvres plus que jamais désolés, méprisés, jaloux; maîtres durs et cruels, sans que rien les en empêche; — esclaves de titre ou de fait, avilis, abrutis, rampants, furieux. Au fond et pour tous, même indigence du bien suprême, esclavage des passions, égalité dans le vice, égalité future dans l'enfer.

— Valeur individuelle native  
ou acquise.

— Inégalité dans la valeur individuelle de nature ou de culture; — talent, génie, science, ou, au contraire, ignorance, vulgarité, hébètement; âmes naturellement droites ou fausses, nobles ou basses, délicates ou grossières, bonnes ou méchantes, charmantes ou hideuses; mais, hélas! partout même aveuglement quant aux vérités nécessaires, même impuissance au bien, même force, intime et quasi invincible, de perversion, même germe de mort éternelle.

— Situations  
actuelles ou  
transitoires.

— Diversité dans les situations actuelles, transitoires : la paix et ses délices amollissantes; la guerre, la guerre païenne et plus que païenne, avec ses horreurs; la liberté politique et ses tumultes anarchiques, le despotisme et son arbitraire sanglant; la santé, ses tentations, volupté, orgueil de vivre; la maladie, ses douleurs inconsolées, mornes ou furieuses; le rire, la joie, souvent coupable, toujours précaire, décevante et brève : *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat* (Prov. 14, 13); *Risum reputavi errorem et gaudio dixi : quid frustra deciperis?* (Eccle. 2, 2) la douleur, les larmes, ou stériles, ou criminelles et qui en méritent de plus amères, chose navrante à penser. — Rire ou larmes : quoi, au terme éternel? *Fletus et stridor dentium* (Mat. 8, 12).

— Ages de la  
vie.

— Les divers âges ou stades de la vie. Naître : à quoi bon dans notre hypothèse? Le péché tourne au mal et en malheur le premier don de Dieu. *Nihil enim nobis nasci profuit, nisi redimi profuisset* (Liturg. Sabbato sancto. *Exultet*). — *Quis, putas, puer iste erit?* (Luc. 2, 26). Plus que probablement un damné. — Vieillir, mourir : quelle tristesse,

quelle épouvante ou quel abrutissement ! Que peut être la mort sans Jésus-Christ ?

— En somme, sous le bariolage des costumes et des masques, lugubre défilé d'ombres, courant en folles, ou allant en aveugles, ou se traînant en désespérées, au gouffre final, à la seconde mort, à l'enfer.

— Et tous ces chemins ou étapes mènent à l'enfer.

— Mais elles parlent, ces ombres, ces quasi comparses, ces acteurs, grands et petits du drame humain. Écoutons leurs paroles, toutes leurs paroles, depuis le beau langage académique, oratoire ou simplement de bonne compagnie, jusqu'aux propos de taverne, de corps de garde ou de baignoire. Du haut en bas et sous la variété des styles, paroles vaines — ce sont les plus innocentes ; — paroles impures, paroles méchantes, amères, paroles menteuses ; paroles impies, blasphèmes, blasphèmes de goujats, blasphèmes de savants, et de lettrés. En somme, bagatelle, mensonge, méchanceté, ordure, impiété : si ce n'est pas là, Dieu merci, tout le concert humain, n'en est-ce pas, tout ensemble, et la basse continue et la note aiguë, dominante ? Voilà le son que rend naturellement l'âme pécheresse et qui la révèle. *Quomodo potestis bona loqui, cum sitis mali ? Ex abundantia enim cordis os loquitur. Bonus homo de bono thesauro profert bona, et malus homo de malo thesauro profert mala* (Mat. 12, 34, 35).

— 2<sup>o</sup> Les paroles,

... vaines,  
... impures,  
... méchantes,  
... menteuses,  
... impies ;

... le concert humain, révélateur de l'âme humaine.

— Et que font les hommes ? Saint Ignace dit : « Ils se frappent mutuellement et se tuent ». C'est la lutte pour la vie : lutte violente et sauvage, les éborgements, la chasse à la proie humaine ; lutte courtoise de formes, habile, sournoise, hypocrite ; au fond et partout, lutte, méchanceté cruelle. C'est le choc sans trêve des égoïsmes, ou leurs ménagements réciproques, intéressés et politiques. C'est le Darwinisme en action, l'élimination du faible par le fort. C'est la violence et la fraude régnant sur le monde. Dans un roman du XIX<sup>e</sup> siècle (*Petits et grands* par Marin de Livonnière), deux terroristes, voulant saisir un couple d'émigrants près de s'em-

— 3<sup>o</sup> Les actions : la lutte pour la vie, ... lutte violente ou perdue.

barquer, s'engagent dans un marais qu'ils ne connaissent pas et s'y enlizen. Le plus vigoureux se soulève une dernière fois, en enfouissant dans la vase la tête de l'autre, puis il disparaît à son tour. Image de la lutte entre les convoitises rivales. Or, quel frein leur reste, où Jésus-Christ n'est pas?

... les horreurs  
de l'histoire  
vraie :

L'histoire vraie est pleine de ces horreurs, et pourtant, dans l'histoire vraie, Jésus-Christ a sa place et toujours une certaine part d'action. Qu'en serait-il, à le supposer absent, absent de partout et pour toujours? Pour concevoir le monde sans lui, renforçons donc et beaucoup, les plus sombres peintures des historiens profanes ou des écrivains sacrés. Plus de vérité, dit Osée (4, 1, 2), plus de pitié, plus de science de Dieu sur la terre. La malédiction, le mensonge, l'homicide, le vol et l'adultère : déluge qui couvre tout. Le sang touche le sang, tant les flagues sont nombreuses et rapprochées. — Michée parle de même (7, 2-8). « Plus de saint ici-bas, plus d'homme droit parmi les hommes. Tous se tendent des embûches sanglantes ; le frère fait la chasse à son frère pour le tuer. Le mal qu'ils font, ils l'appellent le bien. Parmi eux, le meilleur est comme le chardon ; le plus probe, comme l'épine des haies. Ne vous fiez pas à votre ami, ne vous fiez pas à votre chef. Car le fils insulte le père, la fille s'élève contre la mère, et les premiers ennemis de l'homme sont ses proches, ses familiers. » Écoutons saint Paul décrire les sages mêmes du paganisme livrés par Dieu aux passions ignobles, au sens réprouvé. Ils sont « pleins d'iniquités en tout genre, de malice, d'impureté, d'avarice, de méchanceté, d'envie, de désirs homicides. Ils sont querelleurs, fourbes, méchants, médisants et calomniateurs haïssables à Dieu, prompts à l'injure, superbes, enflés, ingénieux à mal faire, insoumis à leurs parents, insensés, déréglés en tout, sans cœur, sans bonne foi, sans pitié. » (Rom. 1. 26, 28-32)

...historiens  
profanes;  
...écrivains  
sacrés :  
...Osée(4, 1, 2),

... Michée (7,  
2-8),

...S. Paul  
(Rom. 1, 26,  
28-32),

...l'Ecclésiaste  
(4, 1, 2, 3).

Plus de vérité, dit Osée (4, 1, 2), plus de pitié, plus de science de Dieu sur la terre. La malédiction, le mensonge, l'homicide, le vol et l'adultère : déluge qui couvre tout. Le sang touche le sang, tant les flagues sont nombreuses et rapprochées. — Michée parle de même (7, 2-8). « Plus de saint ici-bas, plus d'homme droit parmi les hommes. Tous se tendent des embûches sanglantes ; le frère fait la chasse à son frère pour le tuer. Le mal qu'ils font, ils l'appellent le bien. Parmi eux, le meilleur est comme le chardon ; le plus probe, comme l'épine des haies. Ne vous fiez pas à votre ami, ne vous fiez pas à votre chef. Car le fils insulte le père, la fille s'élève contre la mère, et les premiers ennemis de l'homme sont ses proches, ses familiers. » Écoutons

saint Paul décrire les sages mêmes du paganisme livrés par Dieu aux passions ignobles, au sens réprouvé. Ils sont « pleins d'iniquités en tout genre, de malice, d'impureté, d'avarice, de méchanceté, d'envie, de désirs homicides. Ils sont querelleurs, fourbes, méchants, médisants et calomniateurs haïssables à Dieu, prompts à l'injure, superbes, enflés, ingénieux à mal faire, insoumis à leurs parents, insensés, déréglés en tout, sans cœur, sans bonne foi, sans pitié. » (Rom. 1. 26, 28-32)

— Écoutons encore l'Ecclésiaste (4, 1-3). « Je me suis tourné vers un autre spectacle, et j'ai vu les



calomnies et injustices qui se font sous le soleil; j'ai vu les larmes de l'innocent, et personne n'était là pour le consoler, et il ne pouvait résister à la violence qui l'opprimait, étant dénué de tout secours. Alors j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants, et j'estime plus heureux que les uns et les autres celui qui n'est pas né, qui n'a pas encore vu les maux que voit le soleil. » Ainsi se demandait-il déjà si la vie vaut la peine de vivre; ainsi plusieurs se le demandent-ils encore, et parmi ceux-là même auxquels la vie semble ne refuser rien. Or, en ce temps, comme au nôtre, Jésus-Christ existait devant Dieu, il agissait en faveur du monde. Que serait-ce donc sans lui?

— *Misereor super turbam* (Marc. 8, 2). Qu'il sorte de mon cœur, ce cri, sorti plus d'une fois du Sacré-Cœur, sorti dès l'éternité des profondeurs mêmes de Dieu! Qu'il résume tout ce lamentable spectacle! Qu'il en soit le fruit immédiat! La sainte Trinité, dit saint Ignace, voit les hommes *in tanta cæcitate, et quomodo moriantur et descendant in infernum*. Vivre à l'aveugle, mourir, descendre en enfer : sous ces trois mots, voilà donc la destinée moralement inévitable, universelle. C'est où vont et aboutissent les choses humaines, les âmes. Quoi! tout ce magnifique déploiement d'activité, d'intelligence, de caractère, de courage! Lumières de l'esprit, chaleur de l'âme, amitié, tendresse, générosité, dévouement, vestiges de la rectitude première, vertus naturelles, perçant encore çà et là, parmi les viles convoitises, comme des fleurs qui émergeraient de la boue : hélas! hélas! *Margaritas... ante porcos* (Matt. 7, 6)! Toutes ces perles, toutes ces fleurs seront donc finalement piétinées par le pourceau infernal! Des statisticiens plaignent les millions que l'industrie laisse perdre, faute d'exploiter ceci ou cela. De quelles larmes devrais-je pleurer, moi, apôtre d'office, l'avilissement, la stérilité, le gaspillage, la perte irréparable de toutes ces richesses d'esprit et d'âme! On s'afflige si l'incendie dévore un monu-

Le tout, à charger et à renforcer, dans l'hypothèse où il n'y aurait pas de Jésus-Christ.

— Impression morale dominante : immense pitié.

ment, un musée, une bibliothèque; à la bonne heure! mais qu'est-ce que tout cela en comparaison? Je souffrirais cruellement, à voir des hommes noyés, brûlés, massacrés devant moi, sans pouvoir les défendre; et je ne souffrirai pas, devant l'agonie et la mort éternelle des âmes! J'aurais horreur de voir un beau jeune homme, sous l'influence de quelque poison foudroyant, pâlir, verdigriser, tomber, râler, expirer dans les convulsions. Il s'agit de bien autre chose, de l'humanité quasi entière, empoisonnée par le péché originel, et qui meurt faute du Médecin qui la guérirait. O Jésus, ô Trinité Sainte, donnez-moi quelque chose, donnez-moi beaucoup de votre pitié pour la foule! *Misereor super turbam*.

— SECOND  
POINT : le décret de l'Incarnation.  
1° La Sainte Trinité...

— Maintenant remontons au delà des temps, à ce que l'Écriture appelle « les jours de l'éternité », *a diebus æternitatis* (Mich. 5, 2). Point de monde créé, ni ciel, ni terre; Dieu seul, dans sa lumière inaccessible, *qui lucem inhabitat inaccessibilem* (1 Tim. 6, 16); les trois divines Personnes, dans leur solitude auguste et, en même temps, dans leur société infiniment suffisante et béatifique. Essayons de les contempler « sur le trône de leur Majesté »; c'est-à-dire par-dessus tout, dans leur indépendance absolue, dans cette gloire incommunicable de se suffire à elles-mêmes, de ne rien gagner pour elles-mêmes à l'existence de la créature, à son libre hommage, à son salut éternel. Si tout le reste échappe à notre imagination, cela du moins est constant pour notre foi, pour notre raison même.

2° Etat des choses

Or, que voient-elles éternellement dans ce temps qui n'existe pas encore, mais qui leur est présent tout entier? Elles voient l'homme créé par une première et gratuite expansion d'un amour qui veut faire d'autres heureux que lui-même. Elles voient l'homme élevé du même coup, par une seconde et plus gratuite expansion du même amour, à une destinée surnaturelle, à la vision intuitive de leur commune essence, par suite, à une réelle participation de leur nature propre (2 Petr. 1, 4). Or, elles

voient l'homme tel que nous l'avons vu tout à l'heure, tel que le font et le péché originel et le péché actuel qui en découle. Cette bonté deux fois gratuite, elles la voient méconnue, outragée et, dans un certain sens, paralysée. Elles voient détruit ce plan surnaturel d'amour qu'il leur a plu d'abandonner, pour une part, à la liberté humaine.

A ce spectacle, que vont-elles faire? Ce qu'elles voudront, car elles peuvent tout ce qu'elles veulent, et elles ne peuvent rien vouloir contre leur Sainteté, contre leurs divins attributs.

Vont-elles anéantir l'humanité infidèle à sa raison d'être? Pourquoi pas? A travers les siècles futurs, Dieu entend des blasphémateurs lui reprocher la création et appeler à grands cris le néant.

3<sup>e</sup> Question :  
que vont-elles  
faire, les trois  
Personnes di-  
vines?

Anéantir  
l'humanité?

Qui sait? Nous trouverons peut-être quelque injure  
Qui l'irrite à ce point, que, d'un bras forcené,  
Il arrache des cieux notre planète obscure  
Et brise en mille éclats ce globe infortuné.

Notre audace, du moins, vous sauverait de naître,  
Vous qui dormez encore au fond de l'avenir,  
Et nous triompherions d'avoir, en cessant d'être,  
Avec l'humanité forcé Dieu d'en finir.

(M<sup>me</sup> ACKERMANN. *Poésies philosophiques*, PASCAL, fin.)

Vont-elles, les trois Personnes divines, laisser les choses à leur cours naturel, l'homme à ses convoitises, à son péché, à l'enfer moralement inévitable? Ici encore, pourquoi non?

Laisser les  
choses suivre  
leur cours?

Vont-elles enfin remédier au mal par une troisième et suprême expansion d'amour, encore plus admirable et plus gratuite que les deux autres?

Sauver l'hom-  
me par un coup  
d'amour su-  
prême?

Eh bien! oui, la résolution en est prise. « Faisons la Rédemption du genre humain; rachetons, reconquérons ce qui est à nous et presque partout refuse de l'être; réparons l'homme déchu, en réparant l'offense qu'il nous a faite ». — Voilà le principe posé; mais le mode? Il sera plus admirable encore. Absolument parlant, Dieu pourrait mesurer la réparation sur les puissances naturelles de l'offen-

4<sup>e</sup> La solu-  
tion, le décret :  
— en principe,  
la Rédemption;  
— comme mo-  
de, l'Incarna-  
tion.

seur, il pourrait se contenter d'une satisfaction finie. — Non : qu'elle soit adéquate à la Majesté offensée, qu'elle soit infinie. — Quoi donc ! Dieu se montre plus exigeant que sa Sainteté ne l'oblige de l'être ? Au contraire, il se montre plus libéral que jamais, car il donne à l'homme pécheur ce qu'il n'avait pas donné à l'homme innocent. Quoi donc ? Son propre Fils. Ineffable invention de la sagesse et de l'amour. Dieu veut librement la Rédemption ; il veut, pour sa Justice, une satisfaction infinie en valeur. Or, pour satisfaire, il faut que le Rédempteur soit inférieur à Dieu, et, pour donner à la satisfaction une valeur infinie, il faut que le Rédempteur soit égal à Dieu, Dieu lui-même. *Quomodo fiet istud?* (Luc. 1, 34). Les trois divines Personnes tranchent le problème : *Decernitur... ut secunda Persona homo fiat* ; elles inventent, elles décrètent l'Incarnation de la seconde d'entre elles ; elles inventent, elles décrètent Jésus-Christ, l'Homme-Dieu.

L'Incarnation, seule capable de donner à la Rédemption une valeur infinie.

L'Incarnation : Dieu et l'homme en un seul sujet personnel, en un seul moi !

— L'homme... Dieu!... Essayons de concevoir l'abîme qui sépare ces deux termes : ici, l'incompréhensible divinité ; là, cette créature, osons le dire, cet animal raisonnable que nous sommes. — Eh bien ! ils seront unis en unité de personne ; il y aura un Être unique, une Personne unique, un *Moi* unique, indivisible, auquel appartiendront à la fois la divinité et l'humanité, les attributs, la perfection illimitée de Dieu, et les limitations, les imperfections, physiques et métaphysiques, de l'animal raisonnable, de l'homme. Le voilà donc, Il apparaît, à cet instant logique, dans les desseins éternels, Celui qui, selon l'ordre nouveau de Providence, doit être l'Α et l'Ω, le premier et le dernier, le principe et le terme (Apoc. 22, 13), mais, en même temps, le centre, le nœud vivant des divins conseils sur l'homme, leur cohésion, leur consistance : *Et omnia in ipso constant* (Coloss. 1, 17). Voilà conçu et résolu le *mysterium Christi* (Eph. 3, 4), le *sacramentum absconditum a sæculis in Deo*



(Ibid.), le *magnum pietatis sacramentum* (1 Tim. 3, 16), le mystère où triomphe, où s'épuise, à la lettre, la divine Bonté, car enfin que peut-elle me donner de plus qu'elle-même? — Dieu, par la bouche d'un Prophète, se représentera cherchant lui-même un Rédempteur qui le dispense de punir : *Et quæsi de eis virum qui interponeret sepem, et staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem eam, et non inveni* (Ezech. 22, 30). Non, l'humanité, telle quelle, ne pouvait offrir à Dieu les réparations voulues; et cet homme qu'il ne trouvait pas, Dieu le fait lui-même; le voilà, *Ecce homo* (Joan. 19, 5); et cet homme est personnellement le Fils de Dieu, il est consubstantiel à Dieu, il est Dieu.

Qu'admirer ici le plus? Le prodige de la divine condescendance. Dieu inventant une merveille, qui le rende capable de s'abaisser jusqu'à nous, sans pourtant se dégrader, se détruire? — Les étranges noces que fait à son Fils le Roi immortel des siècles! Mésalliance et plus que mésalliance; car, entre les deux conjoints, la divinité et l'humanité, la distance est infinie, et encore l'union est plus que conjugale, puisqu'elle va jusqu'à l'unité, jusqu'à l'identité personnelle. Est-ce tout? Non; l'humanité est déchue de son intégrité première, elle est souillée, avilie. Est-ce que l'époux daigne jamais revenir à l'épouse adultère? Eh bien! reviens à moi, dit le Seigneur à l'humanité coupable et je te reprendrai (Jérém. 3, 1). Il fait plus, il vient à elle pour la provoquer à revenir. Miracle de condescendance qui, dans son énoncé même, s'affirme authentique, divin; car quelle imagination humaine eût jamais inventé pareille chose? *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio!* (*Liturg. Sabb° 8°. Exultet*)

Condescendance inouïe, mais aussi dernière et triomphale expansion — on dirait volontiers explosion — de la Bonté, de l'Amour! *O inæstimabilis dilectio caritatis!* *Ut servum redimeres, Filium tradidisti* (ibid.). Et à quoi le livre-t-il? Dans la parabole, le maître envoie ses serviteurs pour réclamer

Impression morale dominante : admiration, confusion, ravissement devant la condescendance divine;

admiration, reconnaissance infinie pour cette troisième et suprême effusion de l'amour divin,

des vigneronns ses droits de propriétaire. Les serveurs écartés ou tués, il envoie son propre fils, se disant qu'on le respectera : *Verebuntur filium meum* (Mat. 21, 37). Dieu a d'autres desseins et n'a pas la même illusion. S'il envoie son Fils, ce n'est pas uniquement pour rentrer dans son dû ; c'est aussi pour acquitter et dégager les vigneronns en payant à leur place. Mais en outre, il sait qu'on ne respectera pas son Fils, qu'on le repoussera, qu'on le tuera ; il y consent, il l'envoie malgré cela, il l'envoie pour cela même. En l'incarnant, il le fait capable d'être immolé et, s'il l'incarne, c'est pour qu'on l'immole. De sa part, le Fils accepte, il s'offre à l'immolation. *Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluiisti ; corpus autem aptasti mihi... Tunc dixi : Ecce venio* (Hebr. 10, 5, 7). Le triomphe de l'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*. (Joan. 15, 13). Osons le dire : Dieu, l'Immortel par essence, nous envie ce pouvoir ; en s'incarnant, il se fait à lui-même une vie mortelle pour avoir la joie de nous la donner. En nous créant, il nous avait donné du sien, un reflet de sa puissance de connaître et d'aimer. En élevant tout d'abord Adam à une destinée surnaturelle, il lui donnait de soi, le rendait participant de la nature divine. En s'incarnant pour nous racheter, il se donne et se livre lui-même, il aime jusqu'au dernier terme du possible, du possible divin. Oui, merveilleuse a été la première institution de la dignité humaine, mais plus merveilleuse encore sa restauration. Si nous n'y trouvons, si nous n'y pouvons trouver rien de plus que la vision intuitive en espérance, du moins quelle main nous la rend, et à quel prix ! Entre Dieu et nous, quelle union plus étroite et plus complètement familiale ! Abîmons-nous dans l'admiration et la reconnaissance. Chantons avec l'Eglise : *O vere necessarium Adæ peccatum quod Christi morte deletum est ! O felix culpa quæ talem*

... couronnant et dépassant la première (création) et la seconde (élévation primitive au surnaturel).

*ac tantum meruit habere Redemptorem! (Lit. Sabb. Sancto).*

— La plénitude des temps est venue; le décret éternel va s'accomplir; c'est le troisième acte du drame, et qui semble contraster fort avec les deux autres. J'ai eu sous les yeux tout l'univers, tout le genre humain. J'ai essayé de contempler les trois divines Personnes dans leur solitude éternelle; je les ai entendues décréter le plus grand fait de l'histoire. Après toutes ces magnificences, que reste-t-il? Un court dialogue entre un ange et une jeune fille, rien de plus. Dialogue incomparable du reste, mais le temps manque pour le savourer en détail, l'Evangile à la main. Dégageons du moins le trait qui fait saillie; c'est l'humilité, tout la respire dans cet accomplissement du décret.

—TROISIÈME  
POINT: l'exécution  
du décret,  
l'Annonciation.

Tout n'y est  
qu'humilité.

Le lieu tout d'abord : une chambrette décente, mais pauvre, dans une bourgade galiléenne d'assez chétif renom. Ne disait-on pas en manière de proverbe : *A Nazareth potest aliquid boni esse?* (Joan. 1, 46)

— 1° le lieu,

Les acteurs, au moins quant à leur rôle actuel et le sentiment avec lequel ils y entrent. Gabriel est deux fois grand, et comme archange et comme porte-parole de Dieu. Mais que fait-il? Son office d'envoyé, dit saint Ignace. Il obéit donc, et c'est déjà, c'est excellemment être humble. Il salue, il vénère, avec une simplicité pleine de foi, cette enfant juive qui, dans un instant, va devenir plus grande que lui. Il adore de tout près ce mystère de l'Incarnation qui, selon une opinion respectable, aurait fait l'objet de son épreuve et qu'il aurait, dès lors, adoré. Mais Marie? Très Sainte Vierge et Mère, s'il nous en coûte de connaître si peu le détail de votre vie; pour votre gloire, du moins, nous en savons assez par la scène même de l'Annonciation. Elle s'humilie et rend grâces, dit saint Ignace. Lisons l'Evangile; prenons sur le fait et sur le vif cette âme virginale, la plus belle après celle que Dieu va créer tout à l'heure. En Marie, trois mouve-

— 2° les acteurs  
visibles,  
leur rôle pratique,  
l'esprit de  
leur rôle :  
... Gabriel,

... Marie.

ments successifs et tout spontanés : frayer de la louange; alarmes pour la virginité qui lui est si chère; enfin, ce point éclairci, obéissance où tout se conclut. Ainsi, l'humilité a le premier et le dernier mot; entre deux, c'est la virginité qui s'exhale. Pureté parfaite, humilité parfaite : voilà les deux fleurs naturelles de cette âme, ses deux parfums. Ah! elle est bien déjà la première élève du Maître, la première suivante du Roi militant qu'elle accepte pour fils, la première, après lui, à triompher des deux ennemis qu'il vient combattre, de la chair et de l'orgueil.

— 3<sup>e</sup> l'acteur invisible, premier, tout puissant sur les deux autres.

Substance du fait : le Verbe s'incarnant, s'anéantisant. » (S. Paul).

Mode du fait : le Verbe s'incarnant au sein d'une fille d'Adam.

C'est qu'il agit déjà pleinement et sur l'ange et sur Marie, l'acteur invisible, l'acteur premier; il agit avant même d'avoir commencé d'être sous la forme définitive de Verbe incarné. Rappelons-nous la substance du fait. L'Incarnation même n'est-elle pas, en soi, un mystère d'humilité, d'abaissement, de quasi anéantissement, dit saint Paul? *Qui cum in forma (natura) Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo; sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo* (Philip. 2, 7). Rappelons-nous le mode du fait : le Verbe s'incarnant au sein d'une femme. Pourquoi le second Adam, comme le premier, n'apparaît-il pas homme parfait, brillant de jeunesse et de force? Par amour, d'abord, et pour être plus complètement des nôtres. Il ne lui suffit pas d'appartenir à l'espèce humaine; il veut être de notre race, vrai fils de l'homme, ayant aux veines notre sang, non par similitude pure, mais par héritage et participation effective. *Quia ergo pueri (homines) communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem* (Hebr. 2, 14). Cette chair, ce sang, qu'il ne devra pas à un père terrestre, il vient les demander au sang déjà immaculé d'une fille d'Eve. Elle sera donc vraie Mère de Dieu, elle le portera neuf mois dans son sein, elle le tiendra, petit enfant, sur ses genoux. Chef-d'œuvre, quant à lui,



de l'amour qui veut s'unir plus étroitement à ce qu'il aime, mais aussi chef-d'œuvre d'humilité.

Un dernier trait l'achève. Marie a prononcé le *fiat* que le ciel daignait attendre. A l'instant même, le Sacré Corps de Jésus-Christ est formé en elle, formé du premier coup, pense justement le sens catholique, formé de tous ses membres et organes déjà parfaits dans leur petitesse nécessaire. A l'instant même, sa très sainte Ame est créée, unie au corps; elle a déjà pleine conscience et possession de soi; déjà elle adore, elle prie, elle répare, elle mérite. A l'instant même, la seconde Personne de la sainte Trinité s'empare de ce Corps et de cette Ame, elle se les approprie personnellement et à jamais; le Verbe se fait chair et commence d'habiter parmi nous. A l'instant même, la petite maison de Nazareth devient le temple par excellence, et combien plus glorieux que celui de Jérusalem! Les chastes entrailles de Marie deviennent la nouvelle arche d'alliance, le premier tabernacle de l'Emmanuel. Dieu a frappé son plus grand coup de maître; rien de plus grand ne s'est accompli ou ne s'accomplira jamais. Et pourtant qui le sait? Qui le soupçonne? Comme la nuit couvre la petite maison de Nazareth, l'ombre et le silence enveloppent le mystère. Nazareth l'ignore, et Jérusalem, et Rome. Joseph, le fiancé, ne le saura que plus tard, et après quelles angoisses! Dans quelques jours seulement, Elisabeth en sera informée par le Saint-Esprit. A cette première heure, Marie elle-même le sait-elle autrement que par la foi? Car Elisabeth la proclamera heureuse d'avoir cru : *Et beata es, quæ credidisti* (Luc. 1, 45). Nul bruit, nul éclat, nul signe visible. Le Verbe ne cache pas seulement sa gloire; il cache l'acte même de la cacher. *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel, Salvator* (Isaï. 45, 15). Voilà bien le Roi du Règne; il s'affirme à sa manière souveraine et qui n'est qu'à lui. Voilà bien le Roi de l'humilité; on le reconnaît au premier coup d'œil, car il entre au monde humblement. On

— 4<sup>e</sup> l'ombre  
et le silence qui  
couvrent le fait.

ne le voit pas encore sur son champ de bataille; dans le sein de Marie, il ne fait que prendre son armure, c'est-à-dire notre humanité (saint Augustin); les neuf mois qui vont suivre ne seront que sa veillée d'armes; et déjà pourtant il combat, il triomphe de l'orgueil.

— COLLOQUE  
(S. Ignace).

— Pour le Colloque, suivons saint Ignace, usons de la liberté qu'il accorde au sentiment de chacun; mais gardons à cette prière finale un caractère bien actuel et pratique. Admirons pour mieux imiter.

### CONNAITRE, AIMER, SUIVRE JÉSUS-CHRIST

*Glose ou considération sur le troisième Prélude des exercices  
de la seconde Semaine.*

Vie et joie  
de tout esprit,  
de Dieu même :  
connaître, al-  
mer, agir.

Connaître, aimer, agir : c'est toute la vie de l'âme, de l'être spirituel, de Dieu même. Dieu vit de se connaître adéquatement, de se voir immédiatement, de s'aimer infiniment et justement, d'être et de se sentir la Perfection absolue, illimitée. En me créant intelligent et libre, en m'élevant à l'ordre surnaturel, il n'a voulu, dans son amour deux fois gratuit, que me donner part à cette joie, à cette gloire, à cette vie. Pour moi, connaître Dieu, aimer Dieu, agir sciemment et librement selon Dieu, c'est-à-dire, me conformer à Dieu, reproduire Dieu en moi selon mon pouvoir : voilà la vie normale, glorieuse, bienheureuse dès ici-bas, l'unique chemin du ciel.

Pour moi,  
connaître Dieu,  
aimer Dieu, a-  
gir selon Dieu,  
c'est-à-dire re-  
produire Dieu  
en moi.

Or, dans le second plan surnaturel, dans l'état de nature réparée, Jésus-Christ remplit tout, étant à la fois Dieu et médiateur nécessaire entre Dieu et moi. Connaître, aimer, reproduire Dieu ne m'est chose possible que *per ipsum (Christum) et cum ipso et in ipso* : bref, la connaissance, l'amour, la reproduction de Dieu en moi, deviennent pratiquement la connaissance, l'amour, l'imitation de Jésus-Christ,

Dans l'ordre  
actuel de Provi-  
dence, connaî-  
tre, aimer, re-  
produire Dieu,  
c'est, pratique-  
ment, connaî-  
tre, aimer, sui-  
vre Jésus-  
Christ.

la fidélité à suivre Jésus-Christ. De là, cette triple prière par où commenceront désormais tous les exercices. De là tout l'effort des Exercices eux-mêmes : de là, en dehors de la retraite, l'effort constant pour avancer toujours dans la connaissance, l'amour et l'imitation de Jésus-Christ. Connaître la vérité, ce sera pratiquement connaître Jésus-Christ et, par lui et en lui, Dieu même : *Quoniam Christus est veritas* (1 Joan. 5, 6). *Ego sum via, et veritas, et vita* (Joan. 14, 6). Aimer, imiter Jésus-Christ et, du même coup, la Perfection divine, ce sera faire la vérité dans l'amour. Avancer toujours dans la connaissance, l'amour et l'imitation de Jésus-Christ, ce sera précisément croître en tout, à propos de tout, malgré tout et au moyen de tout, en Celui qui est notre chef, Jésus-Christ : *Veritatem autem facientes in caritate crescimus in illo, per omnia, qui est caput Christus* (Eph. 4, 15). Insistons quelque peu.

Connaître Jésus-Christ : premier élément de la vie surnaturelle, divine, éternelle, dit Jésus-Christ même, car, ébauchée sur terre, elle s'achèvera dans l'éternité. *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. 17, 3). Et en effet, connaître Jésus-Christ, c'est connaître Dieu. N'est-il pas, d'office, le suprême témoin du Père? *Deum nemo vidit unquam : Unigenitus, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (Joan. 1, 18). Lui-même nous l'affirme. *Ego quæ vidi apud Patrem meum loquor* (Joan. 8, 28). Le Père même nous le confirme. *Hic est Filius meus dilectus... ipsum audite* (Mat. 17, 5). Mais surtout, Jésus-Christ n'est-il pas, dans son être même, le parfait et suprême témoignage du Père, de la Trinité, de Dieu? Du spectacle de la création nous concluons Dieu, ses attributs essentiels. Dans la Révélation que Jésus achève et consume, dans la parole de Jésus-Christ témoin du Père, nous entendons Dieu compléter merveilleusement le témoignage des créatures. Dans le Personnage théandrique, nous voyons Dieu présent, par-

— A) Connaissance de Jésus-Christ, et, en lui, de Dieu.

— 1<sup>o</sup> Jésus-Christ, suprême témoin de Dieu.

Jésus-Christ, suprême témoignage de Dieu, sa parfaite image.

lant, agissant; nous voyons de nos yeux, nous contemplons à loisir, nous palpons de nos mains le Verbe de vie. *Quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de Verbo Vitæ* (Joan. 1, 1). Du même coup, nous voyons le Père, qui en est inséparable quant à la nature : *Qui videt me videt et Patrem* (Joan. 14, 9); nous voyons le Saint-Esprit, inséparable, au même titre, de l'un et de l'autre. Non que, en Jésus-Christ, la divinité se montre *sicuti est, facie ad faciem* (1 Cor. 13, 12). A travers la sainte Humanité du Sauveur, je la vois encore *per speculum in ænigmate* (Ibid.) ; mais jamais l'enigme, le voile, ne furent si transparents, jamais le miroir si fidèle. *Quoniam Deus, qui dixit (voluit) de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei, in facie Christi Jesu* (2 Cor. 4, 6). Admirable parole et qui cependant pourrait être plus rigoureuse encore. La face humaine du Christ Jésus ne réfléchit pas sur nos cœurs, à la manière d'un simple miroir, une lumière qu'elle reçoit elle-même du dehors. Elle est plutôt le globe de verre dépoli qui tamise et adoucit pour nos yeux, une clarté intime et trop vive; elle est la nuée légère et brillante qui voile l'éclat du soleil et atteste, en même temps, qu'il est là. A travers l'Humanité de Jésus-Christ, j'entrevois le Verbe qui se cache et, du même coup, le Père, puisque le Verbe est la splendeur de sa gloire et l'image adéquate de sa substance, *splendor gloriæ et figura substantiæ ejus* (Hebr. 1, 3). En vérité, si Dieu veut nous rester invisible en ce monde, pouvait-il, par ailleurs, se laisser entrevoir de plus près?

—2° Donc nécessité de connaître Jésus-Christ,

Elle m'est donc nécessaire, indispensable, cette connaissance de Jésus-Christ et, par Jésus-Christ, du Père : indispensable à mon âme comme l'air et le pain à mon corps; indispensable à mon apostolat, lequel consistera tout d'abord à la répandre; indispensable à la dignité, à la paix, à l'essence même de



ma vie religieuse, à ma joie intellectuelle et morale, à la noblesse et au ravissement de ma pensée, à la pureté et, tout ensemble, à l'assouvissement de mon cœur.

Or, pour cela, il me la faut, non pas superficielle, mais profonde, intime, *cognitionem intimam* : — intime quant au divin Objet, c'est-à-dire que, ne pouvant l'épuiser dans ses insondables richesses, *investigabiles divitias Christi* (Eph. 3, 8), je dois au moins le pénétrer aussi avant que possible ; — intime quant à moi-même, c'est-à-dire, que je dois pénétrer de Jésus-Christ toutes mes puissances naturelles, intelligence, imagination, cœur ; le faire peu à peu descendre dans toutes les habitudes de mon souvenir, de ma pensée ; l'y établir à demeure, l'y naturaliser, l'y faire habiter, selon la forte expression de saint Paul : *Christum habitare per fidem in cordibus vestris* (Ephes. 3, 17).

En suis-je là ? Et d'abord l'ai-je pénétré lui-même autant que je le pouvais ? Ai-je scruté à fond sa doctrine, ensemble et détails ? Ai-je revu en idée toutes ses actions et démarches ? Ai-je saisi et respiré, entre les lignes de son Evangile, tout son esprit, tout son caractère, toute son âme ? Ai-je appris à partager, à revivre en imagination tous ses états, ou humbles, ou souffrants, ou glorieux ? Le vois-je bien tel qu'il est au tabernacle, au Ciel ? Ai-je bien présents à l'esprit tous ses titres, tous ses rôles, toutes ses relations, lesquelles achèvent de le manifester lui-même : relations avec son Père, avec moi, influences pratiques de Sauveur, de Médiateur, de compagnon, d'ami, de frère ? Connais-je suffisamment son action, visible ou demi-cachée, sur le monde, sur les âmes, c'est-à-dire, au moins et surtout, l'histoire de l'Eglise, l'histoire des Saints ? Ah ! qu'elle est incomplète et courte, ma science de Jésus-Christ ! Et n'y a-t-il pas là de ma faute ? Ne mérité-je point ma part du reproche qu'il faisait à ses Apôtres : *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me !* (Joan. 14, 9)

de le connaître intimement :

a) intime-  
ment quant à  
lui-même, de le  
pénétrer, desavoir sur lui tout  
le possible :

... sa doctrine,

... ses actes,

... son  
caractère,  
... ses divers  
états,

... ses titres, ses  
relations, rôles  
et influences  
multiples ;

b) intimement  
quant à moi-  
même : — péné-  
trer de lui tout  
mon être, intelli-  
gence, imagi-  
nation, cœur.

Si ma connaissance n'atteint guère que la surface du divin Objet, par ailleurs, ne reste-t-elle pas trop à la surface de mon âme? On peut connaître Jésus-Christ par l'intelligence et l'imagination, en théologien, en psychologue moraliste, en poète, et ne le pas connaître assez, ne pas l'étudier assez avec le cœur et par le cœur. Et pourtant Jésus-Christ n'est point seulement et surtout un thème incomparable à la spéculation ingénieuse, à l'éloquence, à l'enthousiasme esthétique. On ne l'étudie jamais si bien que par la prière et à genoux. Et ne faut-il pas qu'il s'empare de mon âme tout entière, lui qui doit animer et informer toute ma vie?

— 3<sup>e</sup> Donc,  
étudier Jésus-  
Christ toutema  
vie;

Ainsi, durât-elle des siècles, elle serait toujours trop courte pour l'étude de Celui qu'on n'épuiserait jamais. Fussé-je moi-même un génie, une lumière de l'Eglise, un saint Augustin, un saint Thomas; devant Jésus-Christ, à l'égard de Jésus-Christ, je ne puis être qu'un éternel écolier. Certes, j'aurais horreur de me dire un jour : « En voilà bien assez : je connais de Jésus-Christ tout ce que j'ai besoin d'en connaître. » Prenons garde ! Il est trop facile de le dire pratiquement. J'ai des curiosités, des curiosités passionnées peut-être. Ai-je, avant tout, la sainte curiosité de Jésus-Christ? Qui? Moi, Jésuite, moi voué d'office à posséder, à enseigner « la science éminente de Jésus-Christ, mon Seigneur » (Philip. 3, 8), à publier « les insondables richesses du Christ » (Ephes. 3, 8), je pourrais être moins curieux de mon Jésus-Christ que de telle science ou de tel art, de mathématiques ou d'histoire naturelle, de littérature ou de musique, de sociologie, de politique, voire d'industrie et de commerce ! Inconséquence, absurdité, indignité, contre-sens vraiment monstrueux, oui, monstrueux, et si j'inclinai à trouver l'épithète excessive, je me convainrais par là même de connaître et d'apprécier bien peu Celui dont je parle. Eh bien ! cette inconséquence est possible, elle est facile ; je n'ai qu'à laisser faire ma pauvre nature. Mon Dieu, elevez-moi, soutenez-moi

me faire pas-  
sionnement cu-  
rieux de Jésus-  
Christ;

au-dessus d'elle ! Rendez-moi curieux de Jésus-Christ avant tout, mais encore curieux de Jésus-Christ en tout ; rendez-moi attentif à le chercher partout où il se trouve. Et où ne se trouve-t-il pas ?

Tout objet, toute science qui agit ou influe sur l'âme a, dès lors, un rapport nécessaire à Jésus-Christ, roi de l'âme ; il y a là, de fait, soit une analogie avec le mystère du Dieu-Homme, soit un prétexte à l'attaquer, soit un argument pour le défendre ; et quand on ne cherche point en toutes choses ce rapport à Jésus-Christ, quand on ne s'en avise même pas, il est trop clair qu'on ne connaît pas assez Jésus-Christ, qu'on n'est pas assez curieux de Jésus-Christ. Voyons donc Jésus-Christ en toutes choses et toutes choses en Jésus-Christ. Saint Bernard disait : *Aridus est omnis animabus, si non oleo isto infunditur. Insuper est, si non hoc sale conditur. Si scribas, non sapit mihi nisi legero ibi Jesum. Si disputes aut conferas, non sapit mihi, nisi sonuerit ibi Jesus* (Super Cantic. sermo xv). — En suis-je là ? Et pourtant qui devrait en être là sinon le Jésuite ? Qu'il ne s'intéresse à rien, sinon par rapport à Jésus, en fonction de Jésus, pourrait-on dire ! Ce sera ne savoir que Jésus et Jésus crucifié, selon l'extension très légitime que l'usage donne au mot de saint Paul : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (1 Cor. 2, 2). Non que le Jésuite fasse profession d'ignorance. Au contraire, il voudrait tout savoir, afin de glorifier son Jésus en tout et de tout. Mais savoir tout pour cet unique but et dans cette unique lumière, c'est, en vérité, ne savoir qu'une chose, que Jésus-Christ. Ainsi le savait la Très Sainte Vierge, elle qui conservait comme une fortune tout ce qui avait trait à lui, qui assemblait, comparait, confrontait sans relâche toutes les données anciennes et nouvelles dont elle pouvait s'aider pour le mieux connaître ; elle qui faisait ce saint et délicieux travail, non pas dans sa seule intelligence, mais surtout dans son

entouteautre  
étude, chercher  
le rapport, pro-  
chain ou loin-  
tain, qu'elle  
peut avoir avec  
Jésus-Christ.

finalément, ne  
savoir que Jé-  
sus-Christ (ex-  
tension légitime  
du mot de  
S. Paul), c'est-  
à-dire voir Jé-  
sus-Christ en  
toutes choses et  
toutes choses en  
Jésus-Christ.

cœur. *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo* (Luc. 2, 19). O Marie, obtenez-moi de le faire, moi aussi ! O Jésus, donnez-moi de désirer vous connaître comme vous désirez d'être connu de moi, vous qui n'avez rien à y gagner !

Connaître, aimer, suivre Jésus-Christ : trilogie sacrée, triple occupation de ma vie entière. La connaissance introduit le reste ; voilà pourquoi nous y avons insisté longuement. Quant à l'amour et à l'imitation, qu'il suffise d'une indication brève.

— B) Amour de Jésus-Christ. Sa nécessité pour moi (un seul point de vue).

Ma tendance invincible : aimer et être aimé ;

aimer à la fois *éperdument*, *purement* et *sûrement*, c'est-à-dire pouvoir compter sur la valeur vraie de ceux que j'aime, sur leur affection réciproque, sur mon union perpétuelle à eux.

Evidemment Dieu seul peut être aimé ainsi ;

il le mérite seul, comme tout aimable et tout aimant ;

— *Si quis non amat Dominum Nostrum Jesum Christum, sit anathema!* (1 Cor. 16, 22). Oui,

malheur à moi si je n'aime pas mon Seigneur Jésus-Christ ! N'en méditons qu'une raison parmi tant d'autres. J'ai de naissance, et ma vocation me laisse, un invincible besoin d'aimer et d'être aimé.

Ma nature veut aimer *éperdument*, sans limite, sans mesure. Ma conscience m'avertit d'aimer *purement*, sans excès ni désordre. Ma nature encore aspire à aimer *sûrement*. Qu'est-ce à dire ? Qu'il me faut pouvoir compter sur trois choses : sur la valeur vraie de ce que j'aime, donc, sans péril de mécompte et de désenchantement ; — sur la réciprocité d'affection, sans jamais ressentir ni appréhender même la douleur d'aimer seul ; — sur la perpétuité de ma propre affection, de celle qu'on m'accorde en échange, de mon union à la personne que j'aime, sans crainte de satiété, de rupture, de séparation, de mort. Voilà comment j'entends aimer. Mais qui puis-je aimer ainsi, tout à la fois sans mesure, sans désordre, sans trouble ni appréhension d'aucune sorte ? Dieu seul : c'est évident, n'insistons pas : Dieu seul peut combler mon cœur. Et qui lui manque pour cela ? Est-ce l'amabilité ? Est-ce l'amour ?

Non, rien ne lui manque, à lui ; mais quelque chose me manque, à moi, pour jouir, au moins pour jouir aisément, de son amabilité souveraine et de ses prévenances amoureuses. Il est tout aimable, je le sais, je le crois ; mais je me sens dépassé, accablé, par cette amabilité transcendante, infinie. Il m'aime, je



le confesse : il me l'a si bien prouvé, surtout en me donnant Jésus-Christ ! *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3, 16). Mais qu'il ressemble peu à celui dont je suis capable, cet amour sans intérêt personnel, sans besoin de réciprocité, cet amour magnifiquement impassible, qui ne peut ni jouir, à proprement parler, de ma reconnaissance et de mon bonheur, ni souffrir aucunement de mon ingratitude, voire de ma perte ! Et puis les créatures sont là, tout près ; leurs attraits parlent à tous mes sens. O mon Dieu, elles vous disputent mon cœur et j'ose le dire, la partie n'est pas égale : Vous êtes trop haut et Vous me semblez trop loin.

mais il me dépasse et m'accable par la transcendance de ses amabilités, de son amour même.

— Mais le Verbe s'incarne, et tout change. Dieu s'approche, l'inaccessible beauté, l'incompréhensible amabilité m'apparaissent traduites et comme transposées en beauté, en amabilité humaines : *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (Tit. 3, 4). Je vois les attraits divins à travers une âme d'homme ; je vois cette âme elle-même à travers un sourire et un regard d'homme ; je l'entends chanter dans une voix d'homme et avec un accent bien authentiquement humain. Ce n'est pas tout. En Jésus-Christ, Dieu m'aime deux fois : à la manière divine, transcendante, impassible, mais aussi à la manière humaine, à ma manière, avec toutes les émotions suaves ou fortes, joyeuses ou tristes, où je reconnais ma façon d'aimer. Dieu prend un vrai cœur d'homme, il en prend tous les mouvements naturels, toutes les passions légitimes. En tout cela je me retrouve moi-même, et comme tout cela est le fait personnel d'un Dieu, je ne crois plus seulement que Dieu est aimable et qu'il m'aime ; je le vois, je le sens. *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei... Ut, dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur*. Dieu est l'objet suprême de mon amour ; l'homme en est le plus haut objet proportionné. Or, voilà qu'ils ne font plus qu'un dans un

Ici, double bienfait de l'Incarnation :

Jésus-Christ me traduit en amabilité humaine l'infinie amabilité de Dieu ;

Jésus-Christ m'aime en Dieu et en homme tout à la fois.

être personnellement unique. Le voilà donc trouvé, Celui qui comblera mon cœur, Celui que je puis aimer éperdument, purement, sûrement, le seul qu'il me soit permis et possible d'aimer de la sorte. Je ne le vois pas, il est vrai, des yeux de mon corps; mais combien aisément je le conçois, je me le figure, d'après la connaissance que j'ai de l'homme, de moi-même! Et comme Dieu se rend visible et sensible et aimable en lui! Aimons-le donc, vivons de l'aimer. Hors de lui, qui aimerais-je? Personne? Impossible : ce serait la mort de mon cœur. Les créatures, c'est-à-dire, moi-même à leur occasion, moi-même en elles? Triste objet, triste amour, triste vie, si c'en est une. Or, le dilemme pratique s'impose : ou vous aimer, ô Jésus, vous aimer comme vous devez l'être, plus que tout, plus que moi sur-tout; — ou me replier sur ce misérable *moi*, végéter, languir, vieillir dans un égoïsme vulgaire, plat, morne, désolé, périlleux, coupable. *Sine amico non potes bene vivere; et si Jesus non fuerit tibi præ omnibus amicus, eris nimis tristis et desolatus* (de Imit. Christi, l. II, c. 8, 3). Certes, mon choix est fait, mais il faut m'en souvenir toujours, il faut le renouveler constamment et le refaire. Aidez-moi, Seigneur!

Aimons donc Dieu à travers Jésus - Christ, qui est homme et en Jésus-Christ qui est Dieu.

L'aimer ainsi ou m'adorer moi-même : pas de milieu.

C) Fidélité à suivre Jésus-Christ. Ici encore, bienfait de l'Incarnation.

— « Qui m'aime me suive! » Diction familier, mais juste, expressif. Comment ne pas suivre Jésus si on l'aime? Comment prétendre l'aimer, si on ne le suit pas? Or, le suivre dit deux choses : imiter ses vertus, partager ses états, les épreuves de sa vie mortelle. N'insistons pas sur la seconde, car nous avons médité le *Règne*, mais revenons sur la première et envisageons dans une lumière nouvelle le bienfait de l'Incarnation.

J'ai pour idéal obligé la perfection même de Dieu.

Je ne suis homme, intelligent, conscient, libre, que pour avoir l'honneur de former spontanément mon être moral d'après Dieu même, comme, par mon être naturel et sans effort de ma part, je suis à son image et ressemblance. La sainteté de Dieu commande la mienne; elle en est le motif souverain,

obligatoire. *Sancti eritis, quoniam ego sanctus sum* (1 Petr. 1, 16). La sainteté, la perfection de Dieu détermine la mienne; elle en est le prototype, l'exemplaire suprême, l'idéal. *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester celestis perfectus est* (Mat. 5, 48).

Mais comment faire? A part les résistances de ma nature déchue, le modèle est si haut! Comment traduire en actions humaines, variées, successives, cette activité divine, cet acte divin unique, indivisible en soi, éternel? Comment ajuster aux détails de mon existence quotidienne, cette perfection qui n'en dépend pas, que je ne vois pas s'y appliquer, s'y exercer? Comment imiter, avec ma nature mobile, impressionnable, cette sainteté paisible, sereine, immuable, indéfectible? Entre cet idéal accablant et le chétif imitateur, ne faudrait-il pas un moyen terme?

Eh bien! l'Incarnation me le donne; le voilà. En Jésus-Christ, je vois la perfection, la sainteté de Dieu traduites et transposées à mon usage, comme j'y voyais tout à l'heure les divines amabilités. Pour reproduire Dieu en moi, je n'ai plus qu'à regarder, qu'à imiter cet homme semblable à moi par toutes les façons naturelles de penser, de sentir, d'agir; cet homme engagé comme moi dans le train, dans le tourbillon des choses terrestres; y évoluant, s'y gouvernant avec une sagesse, une sûreté, une pureté impeccables. Désormais voilà mon idéal tout proche de moi, sur le même plan de nature, sur le même terrain de lutte pratique. A voir faire Jésus-Christ, j'apprends comment une âme d'homme vit selon Dieu, comment elle exprime en soi et rayonne autour de soi la perfection même de Dieu. Mais encore, à voir faire Jésus-Christ, j'apprends comment, pécheur et convoiteux que je suis, je puis mener battant mes convoitises, à quel prix, par quels coups généreux, sanglants s'il le faut, je puis dégager, achever, polir en moi une image moins imparfaite de Dieu. Le programme est net, la voie ouverte et

Mais comment la reproduire en moi? Comment le pouvoir? Comment m'y prendre?

Or, Jésus-Christ vient me la traduire en vertus humaines.

Je n'ai donc plus qu'à imiter, qu'à suivre Jésus-Christ.

lumineuse. Pour aller au Père, il faut passer par Jésus-Christ. *Et quo ego vado scitis, et viam scitis... Ego sum via... Nemo venit ad Patrem nisi per me* (Joan. 14, 4, 6). — Pour imiter Dieu, il n'est que d'imiter Jésus-Christ. Dieu ne se reconnaîtra lui-même que dans les copies fidèles de Jésus-Christ : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. 8, 29). En Jésus-Christ éclate la vérité pratique, la vérité faite, vécue, pour parler le langage moderne, ou comme dira excellemment saint Ignace, la vie vraie (*Etendards*, 3<sup>e</sup> prélude). Pour la vivre à mon tour, je n'ai qu'à connaître, à aimer, à suivre toujours mieux Celui qui me la montre en soi.

— Connaître, aimer, suivre Jésus-Christ.

Entre ces trois notions pratiques :

... connexion,

... proportion,

... solidarité,

action et réaction mutuelles.

La connaissance précède,

engendre l'amour et la fidélité.

La fidélité, inversement, avive l'amour et la connaissance.

— Connaître, aimer, suivre Jésus-Christ : encore un mot sur ces trois grandes fonctions du chrétien, du Jésuite. Elles sont connexes, inséparables en droit. A quoi bon connaître, si l'on n'aime pas, et comment aimer sans suivre? En outre, elles sont étroitement solidaires, faites pour se fortifier, on dirait presque pour s'engendrer mutuellement. L'amour naît de la connaissance; l'imitation naît de l'amour : telle est la suite élémentaire des choses. Mais, dans une certaine mesure, la série inverse n'est-elle pas vraie? N'est-il pas vrai, dans une certaine mesure, que l'imitation avive l'amour et que l'amour avive la connaissance? Ainsi, d'une part, pourquoi suivons-nous Jésus-Christ de loin, comme saint Pierre? Parce que nous l'aimons trop peu. Et pourquoi l'aimons-nous trop peu, sinon parce que nous le connaissons mal! Solidarité incontestable. Mais d'autre part, ne puis-je dire : Pourquoi connais-je si peu Jésus-Christ? Parce que je ne l'aime pas assez. Et pourquoi suis-je tiède à l'aimer? Parce que je suis lâche à le suivre. Solidarité inverse, mais bien réelle. Si j'avais plus de courage à le suivre, mon amour grandirait d'autant, car c'est le propre de l'amour de grandir par son exercice même. Si j'aimais plus mon divin Seigneur, je le connaîtrais d'autant mieux, et parce que mon amour grandis-



sant augmenterait en moi la sainte curiosité de le connaître, et parce qu'il épurerait, parce qu'il fortifierait mes yeux, ces « yeux illuminés du cœur » que saint Paul souhaite au chrétien : *Spiritum scientiæ et revelationis in agnitione ejus, illuminatos oculos cordis vestri* (Eph. 1, 17). Mieux suivre Jésus-Christ pour le mieux connaître, acheter par la fidélité un accroissement de lumière : procédé pratique, déclaré indispensable par l'auteur de l'Imitation. *Qui autem vult plene et sapide Christi verba intelligere, oportet ut totam suam vitam illi studeat conformare* (Lib. I cap. 1, 2).

Cette fois encore, n'imaginons pas qu'il y ait cercle vicieux, ne disons pas : Que faire ? Par où commencer ? De vrai, entre ces trois éléments de la vie morale, de la vie chrétienne, *connaître, aimer, agir*, il n'y a qu'action et réaction, échange d'influences, on dirait volontiers flux et reflux, et c'est là, dans l'ordre moral, un phénomène élémentaire. Quant à la pratique, à l'ordre pratique, il est aisé de le concevoir. Je connais un peu mon divin Maître, je l'aime un peu. Soyons fidèle à le suivre dans la mesure encore étroite de cette connaissance initiale, de cet amour imparfait. Qu'arrivera-t-il infailliblement ? Cette fidélité proportionnelle à mon amour et à mes lumières d'aujourd'hui, ne peut manquer d'aviver l'amour et les lumières d'où elle procède. A leur tour, cet amour moins tiède, ces lumières moins troubles demanderont une fidélité plus généreuse. Ne la refusons pas. Et ainsi de suite. Me voilà engagé dans une série d'actions et de réactions par où la connaissance, l'amour, la fidélité iront se poussant et se soulevant mutuellement dans une ascension continue. Jamais arrière ! Ainsi croîtrai-je de toutes façons en Jésus-Christ mon Chef ; ainsi m'avancerai-je, sans recul ni retard, jusqu'à la virilité parfaite de l'âme, jusqu'à la maturité plénière de Jésus-Christ, *in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (Eph. 5, 13). Quand m'arrêter ? Jamais en ce

Que faire cependant ?

A chaque moment donné, suivre fidèlement Jésus-Christ selon mon degré actuel de connaissance et d'amour.

De là, progrès infaillible, continu, indéfini en soi, arrêté par la mort seule et la récompense.

monde. Où arriverai-je? Au terme où la connaissance deviendra vision, où l'amour deviendra indéfectible et béatifique, où la ressemblance avec Jésus-Christ, laborieusement conquise ici-bas, deviendra transformation parfaite, spontanée, nécessaire et délicieuse, parce que nous verrons de nos yeux, et Jésus-Christ, et l'essence divine elle-même. *Cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* (1 Joan. 3, 2).

---

## LA NATIVITÉ

— Suivons les préludes indiqués, sauf à répartir entre les deux parties du Mystère les deux compositions de lieu.

— Saint Ignace me convie à me faire, en imagination, non seulement spectateur de l'événement, mais acteur et, par suite, contemporain. Entrons pleinement dans cette touchante hypothèse; poussons-la jusqu'au bout en toute fidélité et simplicité. Nous aurons besoin, pour cela, d'une seconde supposition, greffée sur la première, mais non pas plus chimérique ou malaisée.

— Je suis un enfant orphelin, moitié mendiant, moitié manœuvre à tout faire. En ces jours-là, j'exploite Bethléem et les environs, car l'édit d'Auguste y amène bien des voyageurs, postérité plus ou moins authentique de David.

Un soir par un temps assez froid mais sec et beau, j'avise sur la route, à quelque distance de la bourgade, un groupe modeste. Un homme dans la force de l'âge, à la physionomie ouverte et digne, ayant d'ailleurs l'air et la mise d'un artisan, chemine à pied, tenant par la bride un âne sur lequel est assise une femme enveloppée d'un long manteau et presque entièrement voilée. Je m'approche, j'offre, à tout hasard, mes petits services : on les décline aimablement, n'ayant qu'en faire. Je demande alors l'aumône, plus par habitude qu'autrement : ces voyageurs ont-ils de quoi donner? Cependant, sur un signe de l'homme, la femme relève un peu son voile, écarte son manteau, met la main dans un petit sac de cuir suspendu à sa ceinture et en tire une menue pièce de monnaie qu'elle me présente. Un simple coup d'œil m'a montré que cette femme sera bientôt mère; mais surtout j'ai pu voir un instant son jeune visage, son regard, son geste, son

— PRÉLUDES  
(S. Ignace) :

Entrons pleinement dans le rôle que notre bienheureux Père m'indique.

— PREMIER  
POINT :  
le voyage.

— Moi, petit pauvre, serviteur de qui veut m'employer, mendiant ou gagnant ma vie aux environs de Bethléem.

Rencontre de la S<sup>te</sup> Famille encore inconnue.

Services  
offerts.

Aumône  
obtenue.

sourire! Quelle pureté! Quelle noblesse! Quelle bonne grâce! A peine ai-je pu balbutier un merci. Tandis que le couple s'éloigne, je le suis des yeux, immobile sur place, ébloui de cette vision rapide, envahi par une sympathie soudaine et toute puissante; il m'en coûte de quitter si vite ces inconnus.

Comment je me mets, quasi malgré eux, à leur service.

O bonheur! Un petit paquet, mal assujetti sur la croupe de l'âne, se détache et tombe; les voyageurs n'y prennent pas garde et continuent de marcher. Je cours, je le ramasse, je le rapporte. Nouveau sourire et si cordialement reconnaissant! Mais une autre idée m'est venue. « Laissez-moi vous porter cela jusqu'à la ville : c'est tout près ». — « Mais pourquoi? Nous ne pourrions plus rien te donner et tu vas perdre l'occasion de quelque aubaine ». — « Oh! je vous en prie. J'ai tant de plaisir à être avec vous! » — « Pourquoi donc? » — « Je ne sais pas ».

Comment j'apprends leurs noms.

Les deux époux semblent se consulter du regard. « Laissez-le faire, Joseph, dit la jeune femme ». — Joseph est donc le nom du mari. — Joseph consent et me voilà portant sur ma tête le léger fardeau, marchant derrière eux d'un pas allègre, tout heureux, tout fier d'être bon à quelque chose et d'aller en leur compagnie. Mais je n'ose parler. Eux-mêmes se taisent. Une fois seulement, j'entends Joseph dire à sa jeune femme : « Vous n'êtes point trop lasse, Marie? » — Ah! je sais maintenant leurs deux noms. — « Ne craignez rien, répond-elle. Je me trouve bien et Dieu est avec nous ». Je me permets alors d'intervenir. « Nous arrivons, du reste; voici Bethléem ».

Bethléem, l'hôtellerie, point de place.

— Je conduis mes voyageurs à l'hôtellerie. Le maître est sur le seuil. Il toise du regard l'humble couple et, avant que Joseph ait ouvert la bouche, il le prévient d'un signe de tête qui veut dire : non. Joseph parle néanmoins. « Pas de place, » répond l'homme d'un ton péremptoire. Joseph insiste : « Il nous en faudrait si peu! » — « Quand je vous dis qu'il n'y en a pas, » réplique durement l'hôtelier, et il tourne le dos en ajoutant : « Cherchez ailleurs. »



Les époux se retirent et je les suis, avec des larmes de colère dans les yeux. Ne sont-ils pas devenus mes amis, presque mes protégés? A ce moment, nous croisons un nouveau groupe, nombreux et bruyant celui-là. Je me retourne et je vois l'hôtelier accourir, s'empresse: je l'entends crier de faire place. Je n'y tiens plus et je m'écrie : « Il y en a donc toujours pour les riches ! » — « Tais-toi, enfant, me dit Joseph avec une douceur grave, presque sévère. Il faut savoir souffrir quand Dieu le veut ». Et je reste interdit. Je n'avais jamais entendu pareil accent.

Nous frappons à quelques maisons particulières. Partout, refus qui m'irritent et me désolent, sans troubler le calme des voyageurs. Cependant les heures passent, la nuit est tombée depuis bien longtemps. De guerre lasse, je m'enhardis à proposer, en rougissant, mon propre asile, une grotte-étable à quelques pas de la ville. « Cela vaudra toujours mieux que rien. » — « Voulez-vous? demande Joseph. — « Si vous le voulez, répond Marie ». — « Allons. » Et je prends les devants, consolé, plus glorieux que jamais : c'est moi qui vais leur donner l'hospitalité. J'aide à l'installation, j'allume au fond de la grotte un petit feu de branches sèches; nous n'avons pas d'autre lumière. Les voyageurs me forcent de partager les quelques provisions qui leur restent, après quoi je veux sortir pour les laisser seuls, mais ils me retiennent, ne voulant pas que je passe la nuit dehors. Je me retire du moins dans un coin de l'étable. De là, je vois Joseph disposer une sorte de couche où Marie pourra reposer enveloppée de son manteau. Lui-même s'assied à quelque distance et la regarde avec un indicible respect. Pour moi, immobile, retenant mon souffle, je les contemple de loin tous deux. Pourquoi donc ne me suis-je jamais senti si heureux de ma vie?

Or, durant cette veille, mes yeux s'ouvrent. En récompense de mes humbles services, Dieu me dit à l'âme qui sont mes hôtes, d'où ils viennent et pour

Autres démarches infructueuses.

J'offre mon propre asile, l'étable abandonnée où je m'abrite la nuit.

J'aide à l'installation.

La veillee... Dieu m'éclaire; il m'apprend qui sont mes hôtes...

... Joseph,  
... Marie,

quoi, Joseph, c'est l'homme juste, l'époux vierge, le confident discret, l'instrument humble et fidèle du grand Mystère. — Marie c'est la Vierge par excellence, devenue mère par l'opération du Saint-Esprit. Dans le monde entier, pas de personnes aussi augustes que ces deux pauvres. Mais surtout — ah ! quelle révélation ! — l'enfant, qui ne peut plus guère tarder à paraître, c'est Lui... Lui, le Désiré des nations, le Messie qu'appelaient nos pères, qu'annonçaient nos Prophètes. Oui, c'est Lui, c'est bien Lui. Oh ! s'il allait naître ici même, tout à l'heure ! Si, plus heureux que Balaam, j'allais le voir des premiers, sans retard et de tout près ! *Videbo eum, sed non modo ; intuebor illum, sed non prope* (Num. 24, 17).

... surtout  
l'Enfant qu'elle  
porte.

S'il allait  
naître ici !

Mais quoi !  
le Messie dans  
une étable,

... tant de  
pauvreté, -  
d'abaissement !

Mes idées juives et la lumière  
de Dieu victorieuse.

Elle me mon-  
tre par avance  
l'avenir terro-  
re du Messie,  
sa mort.

— Illusion, chimère ! Non, le grand Roi, fils de David, ne peut apparaître ainsi. Son père adoptif, un ouvrier ! Sa mère, une femme pauvre ! Son lieu natal, son premier palais, une étable, mon asile à moi, bon pour les animaux et pour moi ! Tout à l'heure, sur la route, en ce moment, ici même, j'aurais vu la pauvreté lui faire cortège, sous ses trois formes les plus douloureuses : dénuement, dépendance, humiliation ! Se peut-il qu'elle entoure son berceau, plus extrême encore et plus humiliante ? Serait-il venu ici tout exprès pour y naître plus obscur encore et plus misérable que sous le toit du charpentier de Nazareth ? Étrange chaos dans mes pensées, étrange conflit entre mes idées juives, terrestres, charnelles, et la lumière qui m'envahit grandissante, irrésistible. Elle l'emporte malgré tout. Oui, je n'en puis douter : Dieu paraît vouloir que son Fils naisse de la sorte. Est-ce donc pour cela que Joseph a quitté sa demeure ? Est-ce pour cela que César, qui n'en sait rien, a mis en branle tout l'univers ?

Et cette destinée, qui commence ainsi, quelle en sera la suite, quel en sera le terme ? Dieu me le fait voir comme dans un éclair. Ce sera la peine, la faim, la soif, le froid, le chaud, les injures, les

outrages. Bon pour moi, tout cela, mais pour lui!... Et que vois-je au bout? Une croix, la mort. — Incarnation, Rédemption : l'Esprit-Saint me fait entrevoir le double bienfait. Qui en est cause? L'amour. Qui en aura le profit, la joie? Tout homme, s'il le veut, moi tout le premier, oui, moi, et comme si le prodige, comme si le bienfait étaient pour moi seul : car ils sont indivisibles par nature, chacun les a tout entiers, on ne les partage pas, comme j'ai partagé tout à l'heure l'humble repas de la sainte famille. Il est donc vrai : tout cela se fait, tout cela se fera pour moi. Pour moi, le Messie; pour moi, sa pauvreté volontaire; pour moi, sa vie rude et humiliée; pour moi, sa fin sanglante. Quelle stupeur! Quel éblouissement! Quel vertige! Et pourtant c'est la vérité pure. Dieu me la met au cœur avec une force inconnue, invincible. Je comprends à peine, mais je crois. *Credo, credo.*

Elle me révèle l'Incarnation, la Rédemption, ... et comment l'une et l'autre sont indivisibles, sont pour moi.

— Joseph me tire de cette demi-extase. Il s'approche et, un doigt sur la bouche, comme pour me faire signe de respecter le repos — ou la prière — de Marie, il me montre le feu éteint. Je sors aussitôt, pour aller ramasser quelques branches mortes, quelques herbes sèches. La recherche se prolonge un peu, et quand, je rentre, voici du nouveau. L'étable est pleine d'une clarté pâle et douce. Quelqu'un est là, qui n'y était pas tout à l'heure, un enfant enveloppé de langes, couché sur la paille de la crèche. Marie se tient à genoux d'un côté, Joseph de l'autre, le couvrant d'un regard d'adoration et d'amour. Je laisse glisser de mes mains ce que j'apporte et je tombe, moi aussi, à genoux, comme terrassé par une invisible puissance. C'est Lui! c'est Lui; mes yeux le voient, Seigneur : *Viderunt oculi mei salutare tuum* (Luc. 2, 30). — Contemplation, silence. Mais bientôt quel flot de pensées m'assaille! Je suis toujours le petit pauvre, le petit serviteur indigne et cependant me voilà en pleine lumière chrétienne : elle rayonne sur moi de la face du Nouveau-Né.

— SECOND POINT : la Nativité.

... Je sors quelques moments pour le service de la sainte famille.

Au retour, je trouve le mystère accompli, l'Enfant dans la crèche.

A sa vue, mes lumières augmentent, ma foi se fait complète.

— 1° Qui est-il?  
En apparence, un enfant  
dans les langes.

— Faut-il demander qui il est? — Pour mes regards, un petit enfant. A la différence de ses pareils, ses traits sont déjà formés, expressifs, à la fois charmants et augustes. C'est le plus beau des enfants des hommes, mais, après tout, un enfant, avec la petitesse de cet âge et de sa dépendance absolue. Marie l'a couvert de langes décents, mais humbles. Elle a voilé ce petit corps, qui n'est pourtant pas la chair de péché, mais qui en porte la ressemblance : *In similitudinem carnis peccati* (Rom. 8, 3). Elle a emprisonné ces membres si frêles, comme pour prévenir des mouvements que l'enfant ne saurait pas gouverner, qui le blesseraient peut-être. Et où l'a-t-elle déposé, la pauvre Mère? Une crèche pour berceau! Moi-même n'en ai-je pas eu un meilleur? Pauvreté, faiblesse, dépendance, abaissement : mes yeux ne voient pas plus loin.

... en réalité,  
*Deus de Deo,*  
*lumen de lumi-*  
*ne, Deus verus*  
*de Deo vero.*

Mais pour la foi que Dieu me donne, mais dans la réalité supérieure qu'il me découvre, que n'est-il pas, ce nouveau-né? Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu éternellement engendré par le vrai Dieu; Splendeur de la gloire du Père, Image adéquate de sa substance, Parole substantielle et toute puissante, en qui toutes choses ont leur support, leur consistance, leur cohésion (Hebr. 1, 3. — Col. 1, 17). Cet enfant d'une heure, qui naît pour nous, qui nous est donné, il s'appelle de plein droit l'Admirable, le Maître des divins Conseils, le Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, c'est-à-dire, de la nouvelle et définitive alliance, le Prince de la paix (Isaï. 9, 6). C'est le Verbe fait chair, le Verbe céleste, éternel, qui vient au monde sans quitter la droite de son Père, *Verbum supernum prodiens, nec Patris linquens dexteram*. Ce vrai fils de l'homme par sa Mère, c'est personnellement le Fils coéternel de Dieu, qui descend du ciel et n'en est pas moins dans le ciel : *Qui descendit de cælo, Filius hominis qui est in cælo* (Joan. 3, 13). C'est le Créateur, le Rédempteur, le Juge, le Roi immortel des siècles.



Et que ne pourrait-on dire encore? Oui, rassemblons toutes ces idées magnifiques; couronnons-en, comme d'autant de fleurons, cette petite tête. Oui, Enfant adoré, je n'aurai jamais pour vous assez d'hommages. *Tu es Christus Filius Dei vivi* (Mat. 16, 16). *Tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti* (Joan. 11, 27). *Rabbi, tu es Filius Dei, tu es Rex Israel* (Joan. 1, 49). *Dominus meus et Deus meus* (Joan. 20, 28).

— Mais j'écoute en vain : il ne dit rien, ce Verbe enfant. Faudra-t-il donc lui apprendre à parler comme on me l'a fait à moi-même? Oui, car il veut suivre en tout la loi commune de cet âge. Et cependant tous les trésors de la sagesse et de la science ne sont-ils pas réunis là, dans ce petit être si frêle? *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ* (Colos. 2, 3). Oui, mais ils y sont cachés, *absconditi* (ibid.); la sagesse et la science veulent rester muettes. Pourquoi? Ce n'est pas impuissance. Depuis neuf mois déjà, toutes les facultés de cette âme sont en éveil et en action. En ce moment, elle parle tout bas au Père. *Ideo, ingrediens mundum, dicit: Hostiam et oblationem noluisti; corpus autem aptasti mihi. Holocausta pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi: Ecce venio... Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr. 10, 5, 6, 7, 9). Elle me parle à moi. « Je t'ai aimé d'un amour éternel; voilà pourquoi je t'ai attiré, ayant pitié de toi (Isaï. 30, 3). J'ai fait mieux, car je viens à toi pour t'attirer de plus près, plus suavement, plus sûrement. C'est pour toi que je nais, que je suis petit enfant et fils de ton premier ancêtre (Isaï. 9, 6). Me voilà désormais avec toi jusqu'à la fin des siècles, pour ta vie entière, pour l'éternité, si tu veux (Mat. 28, 20). Ne crains rien, Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde pour juger le monde, mais pour le sauver (Joan. 3, 12). Moi, ton Roi, je viens à toi en toute mansuétude (Mat. 21, 5); je viens t'enseigner la justice et combattre pour ton salut (Isaï. 63, 1). J'ai le mot de la vie éternelle (Joan. 6, 60), et

— 2<sup>o</sup> Que dit-il?  
De bouche et en apparence, rien.

De cœur et en réalité, il s'offre au Père,

... il se donne à moi.

cette vie, je viens te l'apporter, te l'apporter abondante (Joan. 10, 10). Mais, pour la recevoir, il faut te changer, te convertir, te faire, par l'humilité, semblable aux petits enfants, à ce petit enfant que je suis moi-même. » (Mat. 18, 3, 4)

Que fait-il ?  
En apparence,  
rien ;

... en réalité,  
des merveilles.

Dieu, il crée,  
il conserve tout,  
et sa Mère, et  
moi-même.

Et que fait-il là, dans cette crèche ? Mais que pourrait-il faire ? Enfant d'une heure, n'est-il pas l'impuissance même, l'inaction même ? Oui, pour les yeux de chair ; mais pour les yeux illuminés du cœur (Eph. 1, 18), mais dans la réalité cachée, suprême, divine, il en va bien autrement. Comme son Père, l'éternel ouvrier, il travaille, lui aussi, et opère déjà sans relâche. *Pater meus usque modo operatur, et ego operor* (Joan. 5, 17). Emprisonné dans ses langes, n'ayant pas même le libre usage de ses petites mains, il porte sur trois doigts la terre qu'il a créée (Isaï. 40, 12), qu'il crée incessamment à cette heure même, par la conservation active. Il concourt de haut, comme cause première et actuelle, à toutes les énergies et activités du monde et du ciel. Il soutient dans leur être et leurs qualités propres, il applique à leur action aveugle ou libre toutes les créatures ensemble : et cette crèche, et cette grotte, et cet empereur qui, sans le savoir, l'a envoyé naître ici même, oui, tout, jusqu'à sa Mère, qui ne subsiste et ne dure que par lui. Je n'en puis douter, il fait tout cela, il le fait indivisiblement avec le Père et le Saint-Esprit, puisqu'il est le Verbe, puisqu'il est Dieu.

Dieu incarné,  
Dieu enfant,

Mais, ô Dieu incarné, Dieu naissant, ne faites-vous rien de plus spécial, de plus approprié à l'heure présente, à la situation où je vous contemple avec stupeur ? Ah ! s'il fait quelque chose ?... Jamais action ne fut plus magnifique, plus victorieuse.

... il désarme  
son Père, il rachète  
actuellement et suf-  
fisamment le  
monde ;

Action sur Dieu même. Il le désarme, il le fléchit. Cette crèche est déjà un autel où commence le sacrifice expiatoire pour les péchés de la terre, où il a déjà toute sa valeur. Dieu est là, dans son Christ enfant, se réconciliant à soi-même le monde cou-

pable : *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi* (2 Cor. 5, 19). Il n'y sera pas plus à la Croix. Dieu veut une réparation infinie : eh bien ! la voilà, déjà suffisante, déjà complète en son fond essentiel, en son efficacité rédemptrice. L'infini égale l'infini ; les actes muets de cette âme d'enfant ne valent pas moins que le sang du Calvaire. Le nouveau-né pourrait remonter au Ciel tout à l'heure, et la Majesté de Dieu serait satisfaite, nous serions sauvés.

Action sur les âmes, sur la mienne, révélation pour mon esprit, force et attrait pour mon cœur. Cette crèche est une chaire d'où le Maître commence à enseigner par l'exemple, en attendant la parole : *Cœpit facere et docere* (Act. 1, 1). J'y apprends le mépris de tout ce que l'homme déchu aime et embrasse, aises corporelles, richesse, éclat, honneur ; j'y apprends l'estime et l'amour de tout ce qu'il dédaigne et abhorre, gêne, pauvreté, obscurité. Entre ces deux extrêmes, la Sagesse incarnée marque déjà son choix, et ce choix est un oracle ; je sais désormais à quoi m'en tenir. En même temps, le charme personnel du Dieu enfant, pauvre humilié volontaire, mais surtout la grâce intérieure, la grâce surnaturelle par lui conquise, me rendent aimable ce que repoussent mes instincts juifs, mondains, charnels. Si la crèche est une chaire, elle est bien aussi le trône de la grâce (Hebr. 14, 16) ; avant même d'être élevé de terre, sur la Croix, Jésus enfant commence d'attirer tout à lui.

Action contre les convoitises, orgueil et sensualisme, contre le monde dont elles sont l'âme, action judiciaire et militante. La crèche est déjà bien réellement un tribunal où siège la Vérité incarnée. La convoitise, ma convoitise, le monde, le mondain qui est en moi, tout cela est jugé de haut et condamné sans appel : *Nunc judicium est mundi* (Joan. 12, 31). A la Croix, l'arrêt sera définitivement promulgué ; mais dès maintenant il est rendu, il s'impose. Mais encore, dans ce nouveau-né muet et inerte en apparence, je reconnais le Roi du Règne :

... il m'apprend le mépris de ce qu'il méprise et l'amour de ce qu'il aime.

... il conquiert pour moi la grâce de penser et de sentir comme lui.

... il juge, condamne, combat victorieusement le sensualisme, l'orgueil.

le fort armé qui doit chasser le prince du monde, le champion héroïque de Dieu et de mon âme contre des ennemis dont j'ai tout à craindre, et Lui rien. Le voilà qui apparaît sur le champ de bataille où l'appelle le plus désintéressé des amours. Autel, chaire, tribunal, trône de la grâce, la crèche est bien encore son premier char de guerre. Le premier pas de mon champion céleste est d'un géant; *exultavit ut gigas ad currendam viam* (Ps. 18, 6); sa première rencontre avec l'ennemi est une victoire éclatante. J'y vois à plein sa divine stratégie. C'est donc bien vrai : on ne triomphe du sensualisme, de l'orgueil, que par une réaction généreuse de pauvreté, de souffrance, d'abaissement. Et avec la leçon me vient le courage. Que refuser tout d'abord à mon intérêt si manifeste? Que refuser surtout au Dieu qui, pour l'amour de moi, se fait si pauvre, si obscur, si petit?

En tout cela, quel abîme entre l'apparence et la réalité!

— Ainsi, partout, quel abîme entre les réalités divines et les apparences humaines! Regardons une dernière fois ce petit être frêle et charmant, en dormi dans son berceau misérable. Dès cette heure, en pleine connaissance de cause, avec une énergie toute puissante, il enseigne, il juge, il combat, il triomphe, il glorifie son Père, il sauve le monde; entre Dieu et l'homme il rétablit la paix.

— TROISIÈME POINT : le chant des Anges (simple indication). Gloire à Dieu, désormais pleine et parfaite.

— Les Anges nous en sont garants, les Anges dont le chant résonne, lointain d'abord, puis grandissant. Oui, gloire à Dieu dans le ciel, car voici venu au monde le Roi des adorateurs en esprit et en vérité, le seul capable d'égaliser, par son hommage, la Majesté qu'il adore. Dès cette heure, Marie pourrait le prendre dans la crèche et l'élever vers le ciel en disant : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso, est tibi Deo, Patri omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria*. Oui, paix ici-bas aux hommes, paix avec Dieu, paix entre eux, paix de chacun avec soi-même. Voici venu Celui qui, par la vertu de sa chair, détruit l'antique inimitié, qui la tue en lui-même, en s'immolant lui-même, qui réconciliera

Paix aux hommes.



et pacifiera dans son sang, qui réconcilie et pacifie déjà par l'offrande qu'il fait de lui-même, non seulement Israël et la gentilité (Ephes. 2, 14, 16), mais tout, c'est-à-dire, le ciel et la terre. *Quia in ipso complacuit (Deo) omnem plenitudinem habitare, et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in cælis sunt* (Coloss. 1, 19, 20).

— Paix aux hommes de bonne volonté, ajoute l'interprétation courante. D'autres entendent : Paix aux hommes du bon plaisir divin, paix aux hommes parce que, par la vertu de cet enfant, ils redeviennent les objets de la bienveillance divine (Knabenbauer, in Lucam p. 122-124). Vérité des deux parts. En Jésus-Christ, la bienveillance divine, la paternité divine est reconquise pour tous, elle s'offre sans exception à tous, puisqu'il naît pour tous, comme il mourra pour tous; mais ceux-là seuls en auront, de fait, le bénéfice et la joie, qui accepteront pratiquement le bienfait, qui répondront à la bienveillance divine par leur bon vouloir personnel.

— Saint Ignace nous renvoie au colloque de l'Incarnation, et là même, il nous laisse libres, soit de nous adresser à telle ou telle des Personnes engagées dans le mystère, soit de faire telle ou telle demande, pourvu que la demande soit analogue au mystère même. Usant de cette liberté, ne pourrait-on conclure ainsi la méditation présente :

— O Jésus, Jésus enfant, pauvre et humilié pour l'amour de moi, je me suis fait, en idée, contemporain et spectateur immédiat de votre entrée en ce monde. Rien de plus rationnel que cette fiction. Mais en outre j'ai pris à votre égard le rôle d'un petit pauvre, d'un petit serviteur indigne. Était-ce fiction encore? Non, non; cela du moins était et demeure, pour toute ma vie, réalité pure et pratique. Devant vous, devant votre divin Père, je suis, par nature, un pauvre, puisque je n'ai rien sans l'avoir reçu de lui par vous (1 Cor. 4, 7). Je suis, par ma faute, un pauvre chétif, méprisable, dénué

Les deux sons du bon vouloir : bienveillance divine, bon vouloir humain.

Jésus offre à tous la première.

On n'en profite que moyennant le second.

— CONCLUSION,  
COLLOQUE.

Avouer à Jésus naissant que, devant lui et son Père, je suis en toute vérité et pour toujours

... pauperculus

... *et servulus* des vertus que je pouvais et devais acquérir. Je suis, par nature, un serviteur et je dois m'en souvenir d'autant plus que vous m'honorez du titre d'ami (Joan. 15, 15). Je suis, par ma faute, un serviteur médiocre, de peu de valeur, à mi-chemin entre le serviteur mauvais (Matt. 18, 32) et le serviteur bon et fidèle (Mat. 25, 22). Par nature, je serai toujours un serviteur inutile (Luc. 17, 20), car vous pourrez toujours vous passer de moi. Par ma faute, je le suis plus encore, puisque vous n'obtenez guère de moi le service que vous daignez en attendre. Me

... *indignus*; voilà donc deux fois inutile, deux fois indigne de l'honneur de vous servir. Est-ce vrai, oui ou non? C'est vrai; je le confesse à genoux, en face de cette crèche où je vous vois si pauvre, où vous revêtez pour moi la forme du serviteur humain (Phil. 2, 27), où vous commencez d'habiter parmi nous, moins pour être servi que pour servir (Mat. 20, 28). —

... qu'étant tel, Mais c'est peu d'avouer cette vérité: il faut la traduire en actes, la *faire* en esprit d'amour. Petit pauvre, petit serviteur indigne: n'est-ce pas ma condition réelle? Que ce soit donc mon programme de vie! Puisque tout m'oblige à me considérer comme tel, il n'est que juste de me comporter comme tel, d'admettre, de souhaiter même que l'on me traite comme tel. Ce sera être humble, être *vrai* dans mes actes comme dans ma pensée. Ce sera vous ressembler, ô Verbe enfant, Verbe appauvri, humilié, presque anéanti, sous la forme, non pas apparente, mais bien réelle, de l'homme, du serviteur (Philip. 2, 7). Ce sera vous suivre, combattre et triompher avec vous, ô Roi du *Règne* qui, dès la crèche, lutez victorieusement contre le sensualisme et l'orgueil. Vivre, vivre pratiquement, loyalement, constamment dans la Compagnie en petit pauvre, en petit serviteur indigne: Vierge Mère, obtenez-moi de votre Fils cette sagesse courageuse! Verbe enfant, obtenez-la-moi de votre Père! Père céleste, accordez-la-moi par l'intercession de Marie, par la pauvreté et l'humilité de Jésus naissant!

... En demandant le courage loyal:  
 ... par Marie,  
 ... par Jésus,  
 ... au Père céleste.

## NAZARETH

Dans les étroites limites d'une retraite annuelle, il semble bon de repasser, en bref et par grandes périodes, la vie entière de Notre-Seigneur, plutôt que de s'attacher à tel ou tel mystère en particulier. La vie du Maître à Nazareth est bien le type de la nôtre au scolasticat. D'ailleurs, l'esprit de Nazareth ne doit-il pas se continuer en nous parmi les emplois de collège et les ministères? De là l'importance pratique de cette méditation.

Esquissons-la donc dans toute son étendue. Nous resterons libres, soit de la diviser en deux, si le cadre général de la retraite nous le permet, soit de choisir entre les six points indiqués.

— Soit donc le fait. De douze à trente ans surtout, Jésus, le Roi du Règne, prolonge dans une humble bourgade, une vie toute de soumission, de travail, de progrès, de charité, d'obscurité, de prière.

— Représentons-nous la sainte maison dont nous avons pu voir la reproduction ou l'image, et, à quelques pas, au bout d'une petite cour, un hangar servant d'atelier.

— Demandons de mieux connaître, de mieux imiter l'enfant, le jeune homme, l'ouvrier de Nazareth.

— Vie de Nazareth, vie de soumission, d'obéissance. Envisageons d'abord cet aspect, et parce qu'il est le seul formellement énoncé dans l'Evangile, et parce qu'il correspond surtout aux premières années, la soumission se transformant en déférence à mesure que l'enfant devient homme.

*Erat subditus illis* (Luc. 2, 51). Qu'est-ce à dire? Deux choses selon la force du mot.

Jésus est placé par son Père au-dessous de Joseph et de Marie. A Nazareth, il y a deux hiérarchies, celle du mérite personnel, celle de l'autorité;

— OBSERVATIONS :

1<sup>o</sup> Avantage à repasser la vie entière de Notre-Seigneur par grandes périodes.

2<sup>o</sup> Vie à Nazareth, vie du scolastique; — esprit de Nazareth, esprit de toute la vie.

3<sup>o</sup> Couper cet exercice en deux, ou choisir entre les six points.

— PRÉLUDES :

1<sup>o</sup> Le fait (de douze à trente ans).

2<sup>o</sup> La Santa Casa, l'atelier.

3<sup>o</sup> Connaître, aimer, imiter.

— PREMIER POINT : Vie de soumission.

a) Le fait. Il est double.

2) Jésus mis au-dessous de Joseph et de Marie. A Nazareth,

deux hiérar-  
chies inverses :  
celle du mérite,  
celle de l'auto-  
rité.

or, elles sont précisément inverses. Joseph, le juste (Mat. 1, 19), l'admirable saint, le cède pourtant à son épouse immaculée. Marie elle-même, si grande, si glorieuse, n'est rien au prix de Jésus, puisque, à tous égards, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, elle n'est rien que par lui. Excellence, dignité, mérite inné, mérite acquis même : dès la crèche, l'Enfant est le premier dans la famille et hors de pair. Mais dans le gouvernement domestique, dans la hiérarchie d'autorité, l'ordre se renverse. Joseph, le moindre des trois, est établi au-dessus des deux autres : Marie est inférieure à Joseph et supérieure à Jésus ; Jésus est inférieur à tous les deux et ne voit au-dessous de lui personne ; il est le dernier, l'enfant, celui qui est réputé ne savoir pas se conduire, celui dont on dispose souverainement sans lui demander son avis, parce que son avis ne compte pas, parce qu'il est censé n'en point avoir.

Et moi, dans la communauté où je vis, me plaindrai-je d'être officiellement placé au-dessous des autres, au-dessous de tout le monde ? O Jésus, ce serait m'estimer plus digne et plus grand que vous. M'aviserais-je de me rehausser à mes propres yeux, en pensant que, dans la hiérarchie du mérite, ma place ne serait peut-être pas la dernière ? O Jésus, épargnez-moi cette fatuité, ce ridicule !

β) Jésus obéis-  
sant.

— De l'infériorité hiérarchique suit nécessairement la dépendance. Jésus obéit ; il est celui à qui l'on dit : *Vade, et vadit ; fac hoc, et facit* (Mat. 8, 9). « Jésus, dit Marie, ramassez ce peloton de laine », et il le ramasse ; — « apportez-moi ma quenouille », et il l'apporte ; — « allez en ville remettre cet objet à telle femme », et il y va. — « Jésus, dit Joseph, balayez ces copeaux », et il les balaie ; — « donnez-moi la boîte aux clous », et il va la chercher ; — « Jésus, il faudra être demain plus matinal qu'à l'ordinaire : nous partons pour monter à Jérusalem » ; et il s'incline en souriant. Le commandement est doux, mais simple et net ; l'obéissance est



exacte, prompte, joyeuse. Chacun est dans son rôle et le remplit sans répugnance ni embarras; ainsi le veut l'ordre : *Sic deest nos implere omnem justitiam* (Mat. 3, 15).

Mais quoi! Jésus n'a-t-il pas conscience des deux hiérarchies contradictoires? Il en a conscience, il se connaît, il s'apprécie, sans crainte de se tromper, de se surfaire; il sait que son Père lui a tout remis dans les mains (Joan. 13, 3), que lui et le Père ne font qu'un par la nature (Joan. 10, 30); il se sait infiniment supérieur à Joseph et à Marie. — Et avec cela, il trouve bon d'être le dernier dans la famille! Il obéit sans protestation, au moins intérieure! — Oui, et même avec la sainte joie de faire la vérité de l'amour. — Comment? — C'est que, en Joseph et en Marie, Jésus voit son Père qui les a mis au-dessus de lui, qui leur a délégué ses droits sur lui. Comme homme, il se sait inférieur à son Père : *Quia Pater major me est* (Joan. 14, 28); or, à ses yeux, Joseph et Marie sont le Père même; donc Jésus, comme homme, s'estimera de bonne foi leur inférieur. Il fait profession de suivre, en tout, le bon plaisir du Père : *Ego quæ placita sunt ei facio semper* (Joan. 8, 19). Donc, Joseph et Marie étant, pour lui, le Père même, il suivra en tout leur bon plaisir; il leur obéira de fait, de cœur, de jugement même, en ce sens qu'il fera, au besoin, abstraction de son jugement infaillible, pour se conformer au leur qui ne l'est pas. Certes, Joseph et Marie ne peuvent lui commander l'ombre d'un mal; mais est-il impossible que, dans leur gouvernement domestique, ils n'adoptent pas toujours la mesure la plus opportune? Si le cas arrive — et pourquoi non? — Jésus le voit; mais il voit du même regard son Père qui permet l'erreur innocente et veut que l'Enfant la partage matériellement par son obéissance. Jésus sait que se tromper ainsi en obéissant c'est encore faire la vérité, puisque c'est faire la volonté divine. Alors même, il dit justement dans son

b) L'esprit, l'âme du fait.

Jésus se connaît, s'apprécie au juste;

...mais, comme homme, il se sait inférieur à son Père, et il voit le Père en Joseph et en Marie.

De là, soumission joyeuse, obéissance parfaite d'action, de cœur, de jugement même, s'il arrive à Joseph ou à Marie de se tromper innocemment.

Cœur : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* (Mat. 11, 26).

c) Double

leçon :

α) Jésus définit en action : l'autorité, c'est-à-dire, dans l'homme, la représentation de Dieu ;

l'obéissance : hommage pratique à la représentation de Dieu dans l'homme.

De tout cela ressort pour moi une double leçon.

Par sa soumission, par son obéissance, Jésus enfant pose, précise, consacre le principe d'autorité ; il dégage et définit les notions mêmes, les inséparables notions, d'autorité, d'obéissance. — Autorité : droit d'être cru ou obéi sur parole, sans autre motif immédiat que l'affirmation ou le commandement.

Or, Dieu seul a ce droit par nature, étant la Vérité même et la Justice ; il a donc seul l'autorité. Mais il la délègue, il la transmet à des hommes de son choix ; leur autorité n'est que la sienne, si bien que, en fait comme en droit, lui seul a l'autorité, fait autorité, est autorité. — Obéissance : hommage d'action, de cœur et d'esprit, à cette autorité divine, soit en elle-même, soit en ses représentants et dépositaires légitimes. Faire la volonté de l'homme à cause de l'homme, parce qu'on en a besoin, ou qu'on en a peur, ou qu'on l'aime : c'est politique, c'est nécessité, c'est bon cœur ; ce n'est pas vertu, ce n'est pas obéir. En un sens vrai, Jésus n'a pas besoin de Joseph et de Marie ; encore moins en a-t-il peur. Il les aime assurément, et combien ! mais là n'est point le motif de se soumettre ; il ne se soumet, de fait, qu'à son Père qu'il voit en eux. A douze ans, il leur échappe trois jours et il s'en explique par ces mots : *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse?* (Luc. 2, 49) C'est leur faire entendre, c'est m'apprendre, à moi, que leur autorité, que toute autorité, vient de Dieu, et que, si Dieu la retire à soi comme son bien propre, l'homme cesse de l'avoir par le fait même. — Autorité, droit exclusif de Dieu ; obéissance, hommage conscient et pratique à l'autorité toujours divine : deux notions indispensables au monde et que le monde va perdant. Qui les lui gardera ou les lui rendra, sinon l'Eglise, sinon la Compagnie ? Notre Jean II, prisonnier des Anglais, disait que, si l'honneur avait quitté cette terre, il faudrait qu'on le retrouvât

dans le cœur d'un roi de France. Eh bien ! si l'idée vraie, l'idée religieuse d'autorité, d'obéissance, avait disparu de partout, il faudrait qu'on la retrouvât dans le cœur d'un Jésuite, ou qu'il ne fût plus Jésuite que de nom. — Est-elle dans le mien, cette idée ? Oui, sans doute. Y est-elle assez nette, précise, vigoureuse, toujours présente ? Peut-être. Mais surtout passe-t-elle dans mes actes, dans mes sentiments et jugements volontaires ? Comparons mon obéissance à celle de Jésus...

— Par sa soumission, par son obéissance, Jésus, le Roi du *Règne*, remporte, dans cet étroit champ clos de Nazareth, une longue et belle victoire sur l'esprit d'indépendance et de primauté, forme la plus redoutable de l'orgueil. Dirai-je que, sur ce terrain, les conditions ne sont pas égales entre lui et moi ? C'est matériellement vrai, mais la divine leçon n'y perd rien de sa valeur, de son charme.

Il est vrai : Jésus n'a pas, comme moi, besoin d'un effort de foi pour reconnaître son Père en Joseph et en Marie ; il voit, lui, ce qu'il me faut croire. Mais ce que voit Jésus-Christ étant nécessairement la vérité, ma foi en devient plus assurée, plus facile. Si son obéissance montre qu'il reconnaît Dieu dans ses parents, comment ferai-je difficulté de reconnaître, moi aussi, Dieu présent et agissant dans mes supérieurs ? — Il est vrai encore : pour obéir, Jésus n'a pas comme moi, d'orgueil à vaincre. Mais n'est-ce pas la merveille, qu'il se comporte comme s'il avait besoin de l'obéissance pour dompter en lui l'orgueil ; qu'il se jette, qu'il se plonge dans la soumission la plus absolue, pour m'instruire, pour m'encourager, par le plus désintéressé des amours ? — Il est vrai enfin que, à Nazareth, l'obéissance lui est bien douce, que le sacrifice de dignité n'a rien de pénible ni d'amer. Aurais-je le cœur de m'en plaindre ? Ah ! Dieu en soit béni plutôt ! Aussi bien, patience ! L'heure viendra d'obéir jusqu'au sacrifice réel et senti, jusqu'à la mort et la mort de la Croix. A Nazareth, il voit la volonté de son Père

3) A Nazareth, le Roi du *Règne* juge, condamne, combat victorieusement la passion de primauté, d'indépendance.

Ici, pas encore d'effort, de sacrifice réel, de souffrance ; mais il n'en sera pas toujours de même, et la leçon actuelle ne perd rien de son prix.

dans le suave gouvernement de Joseph et de Marie; au Calvaire, il la verra de même dans la brutalité de ses bourreaux. A Nazareth, l'obéissance nous apparaît encore comme une fleur sans épines. Réjouissons-nous-en pour Jésus et ne perdons rien de la leçon pour nous-mêmes. Voilà ce que c'est qu'obéir, comment il faut obéir, pourquoi, à qui l'on doit obéir.

Est-ce bien ainsi que j'obéis, moi, Religieux et tout spécialement engagé à l'obéissance?... O Jésus, Jésus soumis et obéissant, vous ressemblerais-je si je me permettais de juger ceux que vous m'avez donnés pour juges, ceux qui, pour moi, sont vous-même, comme Joseph et Marie étaient, pour vous, le Père céleste; — si, au grand péril de l'union, de l'ordre commun, de la charité, de l'esprit caractéristique de la Compagnie, je me laissais aller à critiquer devant mes frères, peut-être même au dehors, les actes et décisions des supérieurs, leur caractère, leur aptitude même à gouverner; — si, sans rien laisser paraître, je me dédommageais de mon obéissance matérielle et de mon silence par le murmure intérieur et volontaire? Agenouillons-nous au seuil de la Sainte Maison qui vit Jésus obéir, et là, examinons en toute loyauté nos actes, nos paroles, nos sentiments consentis. Confrontons-nous avec le divin Enfant, et que le Saint-Esprit fasse le reste!

— SECOND  
POINT : Vie de  
travail.

a) Le fait :  
Jésus travaille

— Vie à Nazareth, vie de travail. Confessons et adorons le fait. Le second Adam exécute sur lui-même la sentence portée contre l'ancêtre et toute la race : *In sudore vultus tui vesceris pane* (Gen. 3, 19); il vérifie, à la lettre, en sa Personne divine, le mot du Psalmiste : *Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea* (Ps. 87, 16). Enfant, regardons-le aider sa Mère aux menus soins du ménage, tenir de ses petites mains écartées l'écheveau qu'elle dévide, faire dans Nazareth les commissions qu'elle lui donne. Adolescent, il devient l'élève de saint Joseph, et apprend graduellement le métier. Voyons-le ramasser les copeaux, balayer l'atelier, apporter ou

... pour Marie,

... pour Joseph,



ranger les outils, sous l'œil de Joseph qui tremble qu'il ne se blesse. Plus tard il s'essaye à les manier. Regardons-le tenir pour la première fois une scie, tandis que Joseph lui tient les bras à lui-même et dirige le mouvement. Jésus devient apprenti, puis compagnon, puis maître. Un jour il dit respectueusement et tendrement à Joseph : « Vous avez assez longtemps peiné, mon bon père; je suis de force à continuer votre tâche; il faut vous reposer maintenant. » Et dès ce jour, la clientèle apprend à connaître le charpentier Jésus, fils et successeur du charpentier Joseph.

...avec Joseph,

... à la place  
de Joseph.

Et moi, je craindrais, je fuirais le travail!

— Nous savons déjà quel métier fait le Dieu homme. Ce n'est pas un « travailleur de la pensée », un artiste, pas même un artisan de luxe, un ouvrier en fin; c'est un ouvrier vulgaire, charpentier et charron de village. Voilà ce que le Père a choisi pour son fils unique et bien-aimé, ce qui remplira des années de cette vie incomparablement précieuse. Et je trouverais certaines besognes au-dessous de mes talents! Je me plaindrais d'être appliqué trop longtemps à la même!

b) L'objet :

un métier  
humble.

— Comment Jésus travaille-t-il? Oserait-on se l'imaginer rechignant à la besogne, s'y mettant de mauvaise grâce et avec dédain, la faisant avec distraction et nonchalance, l'interrompant pour flâner, l'expédiant pour en être plus tôt quitte, en tout, la faisant à peu près et vaille que vaille? Suppositions intolérables, blasphématoires. Bien au contraire, quelle diligence, quelle ardeur calme, soutenue, constante! Quelle attention, quel sérieux, quelle probité, quelle application à bien faire, pour ne pas frustrer le client! A Nazareth comme partout ailleurs, *Bene omnia fecit* (Marc. 7, 37). Oui, cette intelligence humaine, la plus haute, la plus belle qui soit sortie ou doive sortir des mains du Créateur, cette intelligence qui voit Dieu, qui appartient personnellement à Dieu, regardons-la s'appliquer tout entière à bien équarrir une poutre, à bien

c) Le mode :  
diligence, sé-  
rieux, applica-  
tion, cons-  
tance.

mener un trait de scie, à planter droit un clou. Et qui peut douter que les choses se soient ainsi passées? — La leçon s'impose : examinons-nous, jugeons-nous, résolvons-nous.

d) L'esprit-  
time : abnéga-  
tion des soi, pas-  
sion unique : la  
volonté du  
Père ;

— Or, que le divin ouvrier travaille ainsi parfaitement, cela vient de l'esprit qui l'anime. Lequel? Disons-nous esprit de foi? Non, encore un coup : Jésus est au-dessus de la foi, il voit ce que nous avons à croire ; mais les résultats sont les mêmes, ou plutôt, que ne sont-ils chez nous ce qu'ils sont en lui? Jésus est excellent charpentier, parce qu'il envisage, dans cette profession, la volonté de son Père ; il serait aussi bon laboureur ou aussi bon pâtre, si son Père lui eût donné des champs à cultiver ou des troupeaux à conduire. L'objet ne fait rien ; la volonté du Père fait tout ; l'objet est, en soi, indifférent, mais la volonté du Père le rend précieux, plus précieux que tout autre ; l'aliment pourrait être insipide, la volonté du Père le rendrait délicieux. Au fond, Jésus est le modèle suréminent de l'indifférence aux objets, parce qu'il est le modèle suréminent de l'abnégation. Etant vrai homme, il a nécessairement ses goûts et préférences d'homme : mais ses goûts et préférences ne comptent pas devant sa volonté d'homme ; il ne cherche pas son plaisir, il ne se cherche pas lui-même : *Christus non sibi placuit* (Rom. 13, 3). C'est qu'une préférence souveraine domine et absorbe pratiquement toutes ses préférences ou répugnances naturelles : Jésus ne veut que la volonté de son Père, il l'accomplit partout et toujours : *Quia ego quæ placita sunt ei facio semper* (Joan. 8, 29) ; il vit de l'accomplir, c'est son pain quotidien et savoureux : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joan. 4, 34). Voilà le secret de son zèle, de son exactitude au métier. Voulu de Dieu, le métier devient l'œuvre de Dieu, et il est écrit : *Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter!* (Jerem. 48, 10)

...d'où l'indiffé-  
rence de volon-  
té au genre de  
travail,

... l'ardeur  
soutenue,

...l'égalité d'â-  
me et d'action

Voilà le secret de sa constance, de son égalité d'humeur et d'effort, parmi ses occupations très

diverses et très inégalement agréables. Jésus sent parfaitement ces différences, mais il passe outre, car la volonté du Père est toujours là, répandant sur les détails les plus divers un agrément toujours égal. Voilà le secret de son incomparable pureté d'intention. Le croirons-nous insensible au plaisir naturel de faire bien ce qu'il fait, d'y réussir, insensible au point d'honneur professionnel, à l'ambition d'être bon charpentier? Non, encore une fois, il est homme, et il a tous les sentiments légitimes de l'homme, et celui-là en est un à coup sûr. Il goûte donc la satisfaction humaine que donne une besogne bien faite, comme il goûte la saveur des humbles mets que la Très Sainte Vierge lui prépare, comme je puis goûter, moi, le plaisir de me sentir passable étudiant, passable professeur, passable surveillant, passable prédicateur ou missionnaire. Mais pour Jésus, cette jouissance n'est qu'accessoire, elle se perd dans la joie de faire la volonté divine. Pour moi aussi, qu'elle reste accessoire! Autrement elle deviendrait périlleuse.

parmi les détails très divers,

... la pureté absolue d'intention parmi les impressions naturelles que Jésus sent comme moi.

— O divin Ouvrier, rendez mon travail semblable au vôtre; aidez-moi à ne plus m'y chercher moi-même, à n'y voir que la volonté de votre Père céleste, la vôtre! *Christus non sibi placuit... Quæ placita sunt ei facio semper*. Que tout soit là pour moi comme pour vous!

— Vie à Nazareth, vie d'obscurité, vie cachée : c'est son nom consacré, populaire et comme sa note la plus caractéristique. Jésus se cache jusqu'à l'âge de trente ans; il est et il veut être ignoré des grands du siècle, de César, du procureur romain, des prêtres et de leurs princes, ignoré de la nation juive, à peine connu des gens de son village, ne se laissant voir à Marie même et à Joseph que par d'admirables dehors qui le voilent autant qu'ils le manifestent. *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israël, Salvator* (Isaï. 45, 15).

— TROISIÈME  
POINT : Vie  
d'obscurité.  
a) Le fait :

Il se cache trente ans et n'en réserve que trois pour agir; les leçons de sa vie obscure lui paraissent

... combien étrange au sens humain

... surtout des  
dix dernières  
années.

De vingt à  
trente ans, que  
ne fait-on pas?  
que n'aurait-il  
pas fait?

Combien les  
âmes ont besoin  
de lui!

N'en souffre-  
t-il pas lui-mê-  
me dans son  
zèle?

sent-elles donc mériter dix fois plus de temps que celles de sa vie publique? Etrange proportion : trente ans pour se taire, trois ans pour parler! A vrai dire, le silence des vingt premières années peut se comprendre. Le Verbe incarné ayant daigné naître d'une femme, on entend qu'il ait suivi les lois communes de la croissance humaine. Il est, d'ailleurs, bien conforme à l'ensemble de sa manière, à son humilité habituelle, de ne pas se montrer enfant prodige, et s'il le fait une fois au Temple, parmi les docteurs, il n'y a là qu'un épisode isolé, affaire d'un instant, éclair dans la nuit. Mais de vingt à trente ans, que fait-il? Oublions tout ce qui précède, ne méditons que ces dix années. Or, combien pouvaient-elles être fécondes! De vingt à trente ans, on gagne des batailles comme Alexandre, Condé ou Bonaparte; on gouverne des Etats, comme Louis XIV et William Pitt. Dix ans, dix ans de la vie terrestre d'un Homme-Dieu! Xavier et Régis n'en ont pas eu davantage pour leur apostolat, et que n'ont-ils point fait? Que n'aurait donc point fait le Maître lui-même? Et les âmes qui l'attendent!... Pendant bien des siècles, elles ont appelé le Rédempteur; il est enfin venu, mais pourquoi retarder encore son œuvre? Et cette parole, que l'on avouera incomparable : *Numquam sic locutus est homo sicut hic homo* (Joan. 7, 46), ces trésors de sagesse et de science qui sont en lui, toutes les ressources, toutes les énergies de la plus belle des natures humaines possédées et soutenues par la personnalité d'un Dieu : tout cela reste dix ans caché, enfoui, stérile! N'est-ce pas tenir la lumière sous le boisseau, enterrer le talent reçu, faire tort aux âmes, à Dieu même?

Jésus en souffre à certaines heures, et pourquoi pas? Il sent le zèle bouillonner dans son Cœur; il dit, comme Jérémie, mais dans une intention différente : *Et factus est in corde meo quasi ignis exarsuans claususque in ossibus meis, et defeci, ferre non sustinens* (Jerem. 20, 9). Il aspire à l'action



directe sur les âmes, au baptême sanglant qui doit la rendre féconde. *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur!* (Luc. 12, 50) Quoi de plus vraisemblable que ces saintes impatiences du divin Cœur? N'importe : le Père n'a pas encore donné le signal, l'heure n'est pas venue : *Nondum venit hora mea* (Joan. 2, 4) ; et Jésus attend dans la paix. Mais pourquoi son Père l'oblige-t-il ainsi d'attendre?

Imaginons, contemplons une scène de famille, combien vraisemblable, elle aussi! Joseph ne travaille plus, Jésus a pris la suite des affaires, il a vingt-six ou vingt-sept ans. Un jour, après le repas de midi, on est allé s'asseoir sur un banc de pierre auprès du seuil; on a pris quelques minutes de récréation, causant des souvenirs d'Egypte, de la Pâque prochaine où Joseph ne pourra pas aller, de telle petite nouvelle locale où l'on s'intéresse parce qu'on y voit l'occasion d'une bonne œuvre à faire. Après quelque temps, Jésus se lève et dit d'un ton de bonne humeur : « Assez causé : il y a de l'ouvrage pressé pour demain » : puis il retourne à l'atelier et se remet en besogne. Joseph reste sur le banc de pierre, se réchauffant à un tiède soleil de printemps. Marie est à ses côtés, à ses pieds peut-être; elle a pris sa quenouille ou sa couture. Tout en travaillant, elle regarde Jésus à la dérobée. Joseph, penché, les deux mains sur son bâton, le menton sur ses deux mains, ne quitte pas des yeux l'Ouvrier divin qui va, qui vient, qui peine. Entre le Père adoptif et la Mère, pas un mot ne s'échange; mais quel étonnement, quelle admiration dans ce silence! Quoi! n'est-il venu au monde que pour cela? Quand il nous échappait à douze ans, c'était, disait-il, pour être à l'œuvre de son Père. Est-ce donc l'œuvre de son Père qu'il fait là, dans cet atelier? Sans doute l'heure viendra de se manifester au monde; mais quand viendra-t-elle? N'a-t-il pas déjà vingt-sept ans?... Et ils se taisent l'un et l'autre, trop discrets pour l'interroger, pour lui dire, comme

Etonnement  
de Joseph et de  
Marie.

Une scène de  
famille.

feront plus tard certains de ses proches : *Manifesta teipsum mundo* (Joan. 7, 4); trop humbles pour scruter les desseins de la Providence, trop éclairés, sans doute, pour ne pas les entrevoir au moins.

b) Leçons multiples sortant du fait :

— Et moi, les comprends-je assez bien, surtout comme leçons pratiques? Jésus est né et venu au monde pour rendre témoignage à la vérité. Or, si j'écoute la nature, elle me dit qu'il tarde bien à entrer dans sa fonction. Mais si j'écoute la sagesse surnaturelle, je vois que, dans son atelier de Nazareth, il atteste, par ses actes, bien des vérités à la fois. Lesquelles? Que la valeur du travail n'est pas dans l'objet, mais dans l'intention; — qu'il faut attendre l'heure de Dieu et ne pas rêver de le servir autrement qu'il ne veut être servi; — qu'une poutre équarrie ou une planche rabotée par obéissance valent mieux qu'un livre ou un discours de génie faits par caprice personnel.

... les actes valent par l'intention;

... à attendre l'heure de Dieu;  
... excellence du travail obéissant.

c) Leçons spéciales à mon adresse :  
... contenir mon goût d'agir extérieurement, de paraître;  
... ne pas plaindre ma longue minorité (formation, emplois obscurs).

— Il m'apprend surtout à brider mon impatience d'agir, et plus encore mon empressement à paraître au dehors, à me faire connaître, à faire parler de moi. Il m'apprend à supporter, à chérir la longue obscurité, la longue minorité, que ma formation suppose, qu'elle exige. Et certes, pourquoi m'en plaindre? Serait-ce dans l'intérêt de mon bonheur ou de l'utilité de ma vie? Suis-je tenté de me dire : « A mon âge, que ne font pas les jeunes gens du monde? Que ne ferais-je pas moi-même, si je disposais librement de ma personne? » Rappelons-nous Nazareth; à mon âge, que faisait Jésus-Christ? — Oserai-je penser que ces études, ce petit professorat, cette surveillance qui se prolonge, ressemblent à une sépulture, que je suis un homme enterré? Eh bien! soit. *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (Coloss. 3, 3). Avoir Dieu pour sépulture, Jésus-Christ pour modèle et pour compagnon de sépulture, cela ne suffirait pas à ma foi, à mon cœur! Estimé-je mon travail sans récompense, parce que le monde ne m'en sait pas gré, ne le voit pas? Mais Dieu le voit, je suppose.

Rien n'y perd :

... ni mon bonheur,

... ni mon mérite,

*Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi* (Mat. 6, 4). Est-ce mon zèle qui souffre? Mais quoi! tout en se préparant par l'étude ou les emplois inférieurs, ne s'exerce-t-il pas déjà réellement, actuellement, par la prière, par le mérite, par le sacrifice même de mon activité extérieure? *Nisi granum frumenti, cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (Joan. 12. 24, 25). A Nazareth, Jésus manquait-il de zèle, ou bien son zèle était-il vraiment paralysé, vraiment stérile? Non, soyons justes. Ce qui pourrait souffrir de notre longue obscurité, de notre longue minorité, ce ne serait pas le zèle, moins encore le désir de mériter, de plaire à Dieu; ce serait l'impatience de nature, ce serait, chose plus fâcheuse encore, l'amour-propre sous deux formes : le désir de dépendre un peu moins et de paraître un peu plus.

... ni mon zèle;

... mais seulement mon amour-propre.

Or, voilà précisément ce que Jésus, le Roi du Règne, combat à Nazareth. Il aura bonne grâce à me faire dire par l'auteur de l'Imitation : *Ama nesciri et pro nihilo reputari*; car il aura mis au moins dix ans à me donner cette leçon, à conquérir le droit de me la donner. — O Jésus, je veux la comprendre, la goûter, la pratiquer. J'accepte de tout mon cœur et comme un inappréciable bienfait, les longueurs de ma formation; j'accepte, si vous le voulez, de passer ma vie entière dans quelque emploi obscur, dans une petite classe, dans un confessionnal, de ne jamais faire parler de moi les journaux ou les revues savantes, trop heureux de passer inconnu au monde, enseveli en Dieu avec vous.

— Vie de Jésus à Nazareth, vie de progrès : *Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et homines* (Luc. 2, 52). Voilà de quoi surprendre.

— QUATRIÈME POINT: progrès.

Comment a pu progresser Celui qui est, dès l'abord et nécessairement, la perfection même? — Puisqu'il a voulu naître enfant, on ne s'étonne pas de son développement physique; mais qu'il eût fait bon le

1° Le progrès de Jésus:

a) en âge. Combien

délicieux à imaginer !

voir de nos yeux aux diverses périodes de sa croissance, à trois ans, à sept ans, à douze, à vingt ! Aujourd'hui, grâce à la photographie, on peut composer et conserver dans la famille un petit musée de nos différents âges. Que n'avons-nous, pour Jésus, quelque chose de pareil ? « Aimable Enfant, heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes, développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint Vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils ; faire, soutenu par lui, vos premiers pas, dénouer votre langue et bégayer les louanges de Dieu, votre Père ! » (Bossuet. *Elévations sur les mystères, Semaine XX, Elévation I*). Essayons au moins de nous figurer cette variété ravissante dans l'unité d'une même physionomie, cet épanouissement gradué qui va de la grâce enfantine à la dignité virile mais douce ; cette beauté toujours égale, mais se précisant, se fixant peu à peu dans sa perfection, comme le soleil monte vers son midi : *Quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem* (Prov. 4, 18). Jésus enfant, Jésus adolescent, Jésus jeune homme, Jésus homme fait, à travers ces diversités charmantes, vous êtes toujours le plus beau de la race humaine, *Speciosus forma præ filiis hominum* (Ps. 44, 3). La Divinité devait cet honneur à l'humanité qu'elle s'est personnellement unie.

b) en sagesse.  
Comment ?

— Mais comment concevoir que Jésus ait progressé en sagesse et en grâce devant Dieu même ? Car pour ce qui est de progresser devant les hommes la chose est aisée à entendre. Dès l'Incarnation, il porte en soi tous les trésors de la sagesse et de la science, mais il les cache tout d'abord : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (Colos. 2, 3) ; puis, il les découvre par degrés ; et voilà pour les yeux humains. Mais pour l'œil de Dieu, mais dans la vérité profonde, l'âme humaine de Jésus a-t-elle pu croître en sagesse et en grâce, devenir plus sage et plus sainte ? Oui et non ; non, quant à sa perfection essentielle, oui, par l'exercice

α) Manifestation graduée, croissante.

β) Accroissement réel.

Science expérimentale. Jésus « apprend » l'obéissance, la compassion, la miséricorde à notre manière.



naturel et le mérite acquis. — Oui, le Tout parfait, celui qui est personnellement la Sagesse, a progressé dans son intelligence d'homme, en acquérant, non des lumières nouvelles, mais un nouveau mode de savoir : l'expérience directe, sentie, telle que se la fait toute âme humaine opérant, suivant la nature, sur les données fournies par les sens (v. *Knabenhauer*, S. J. in *Lucam* 2, 52. *Comment.* p. 149. Cf. *Monsabré* : *Conf. de Notre-Dame*, 37<sup>e</sup> conférence, II, avec les références). Ainsi, à Nazareth, Jésus peut apprendre, puisqu'il peut expérimenter; il apprendra encore dans la suite, et toute sa vie, et jamais plus que quand les expériences deviendront douloureuses. Qu'apprendra-t-il donc ainsi à notre manière? L'obéissance. *Didicit ex iis quæ passus est obedientiam* (Hebr. 5, 8), l'abdication courageuse devant une volonté supérieure qui commande la peine, l'effort. Il apprendra la compassion, selon toute la force humaine du mot, la piété qui souffre avec les souffrants, chose impossible à Dieu. *Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia, pro similitudine, absque peccato* (Hebr. 4, 15). Il apprendra la miséricorde, et toujours dans la rigueur du terme; la bonté attendrie, émue, qui ne s'accorde pas avec la divine impassibilité. *Debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret* (Hebr. 2, 17). Bref, parce qu'il sera l'homme de douleurs, parce qu'il goûtera pour nous la mort même (Hebr. 2, 9), il deviendra maître dans la science de l'infirmité : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (Isaï. 53, 3). Admirable et réelle éducation de l'âme humaine de Jésus-Christ, mystère d'une science métaphysiquement imparfaite dans son origine, ses procédés, ses résultats, et qui vient peu à peu coexister, dans une Personnalité unique, avec la science transcendante et universelle de Dieu; mystère, mais réalité indéniable et, pour nous, combien consolante! A nous le fruit des expériences humaines de Jésus; à nous le fruit de cette éducation par leçons de choses,

Immense bien-  
fait, immense  
consolation  
pour nous.

c) en sainteté.  
Sainteté exercée, actes et mérites sans nombre.

qu'il commence à Nazareth pour ne l'achever que sur la croix. Nous y gagnons de nous sentir compris dans nos misères, compris à la mode humaine et non pas seulement par l'omniscience de Dieu, compris par un Cœur semblable au nôtre, ayant toutes les impressions du nôtre, sauf les mauvaises, pouvant répondre à chacune des nôtres : « Je connais cela, j'ai passé par là ». — Jésus a grandi en sagesse expérimentale, et nous l'en bénissons de toute notre âme. Mais comment a-t-il pu croître en grâce devant Dieu, devenir graduellement plus agréable à Dieu? Il aurait donc avancé en vertu, en sainteté, lui, cette âme humaine qui, par son union personnelle avec le Verbe, est, tout d'abord et nécessairement sainte, sainte à Dieu! (Pascal) Aurait-il vraiment réalisé en soi le mot de l'Apocalypse : *Qui justus est justificetur adhuc et sanctus sanctificetur adhuc?* (Apoc. 22, 11) Disons ici encore : Oui et non. Non, il n'y a pas eu accroissement dans la sainteté, intime, radicale, habituelle : oui, d'ailleurs, il y a eu quelque chose de surajouté à ce fonds magnifique, incomparable. Quoi donc? La continuité de l'exercice actuel, la multiplicité des actions saintes de chaque jour, la somme incalculable de mérites accumulés sans relâche, trésor de l'Eglise et sur lequel nous vivons, sans être dispensés, bien entendu, d'y ajouter nos chétifs mérites personnels, lesquels ne valent que par les siens. Et si, de tout temps, le Père a mis en lui ses complaisances, on entend que ces divines complaisances grandissent avec tout ce que Jésus fait librement pour les mériter. Si son Père l'aime parce qu'il dépose volontairement sa vie, *Propterca me diligit Pater, quia ego pono animam meam* (Joan. 10, 17) ; avouons qu'il l'aime aussi pour tous les actes saints, pour tous les sacrifices dont sa mort est le dernier. Et comme ils vont se multipliant sans trêve, la complaisance paternelle en est sans cesse entretenue, alimentée, augmentée, par un accroissement mystérieux peut-être, mais nécessaire, puisque la justice même l'exige. Selon les théologiens, Jésus-

...autantdemonstratifs à la complaisance du Père.

Christ, sur terre est, en même temps, au terme et sur la voie, *viator et comprehensor*; dans l'ordre de la gloire, puisqu'il voit l'Essence divine; dans l'ordre de la grâce, puisqu'il peut mériter. Comme arrivé au terme, il n'a ni un pas à faire, ni un accroissement à prétendre; comme étant encore dans la voie, il est naturel qu'il marche, qu'il avance, qu'il progresse, car ces trois mots n'en font qu'un.

— O Jésus, je confesse, je bénis, j'adore vos progrès en âge, en sagesse, en grâce devant Dieu. Ils sont ma consolation, mon instruction, ma force; car moi aussi, chrétien et Religieux, je suis tenu de progresser, et je ne puis le faire que par vous, avec vous, en vous. *Veritatem facientes in caritate, crescimus in illo, per omnia, qui est caput, Christus* (Eph. 4, 15).

— Eh bien! où en suis-je? Ne parlons ni de mon progrès d'âge, qui s'accomplit tout seul, ni de mon progrès d'esprit, mais de mon progrès d'âme, de mon progrès en sagesse surnaturelle et en grâce devant Dieu. A cet égard, qu'étais-je en sortant du noviciat, par exemple? Que suis-je présentement? Inclinerai-je à penser, et non sans une certaine complaisance, que l'expérience me vient, que mon intelligence mûrit, que je me fais homme, que je ne suis plus enfant? — Prenons garde! Il y a deux manières de l'être. Saint Paul a dit : *Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus; quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli* (1 Cor. 13, 11). Mais Jésus-Christ même a dit : *Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum... Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cælorum* (Mat. 18, 4). Il y a une enfance d'esprit, de cœur, de caractère, qui est ignorance, illusion, légèreté, inconstance, mobilité à tout vent d'impression. Cette enfance ou plutôt cet enfantillage, on ne progresse, on ne se fait homme qu'à la condition de l'éliminer : *Evacuavi quæ erant parvuli*. Mais il y

2° Mon progrès à moi.  
a) Où le mettre et qu'en est-il?

« Je ne suis plus un enfant. » Prenons garde... Deux manières de l'être : l'enfantillage, éliminé par S. Paul; une enfance, sainte, canonisée par Jésus-Christ même.

a une enfance très noble et très sainte, qui s'allie parfaitement à la virilité croissante, qui même, en un sens vrai, croît avec elle; une enfance d'esprit, de cœur, de caractère, elle aussi; qui est simplicité, docilité, humilité, pour tout dire. Que si, avec les années qui viennent, on s'éloigne plus ou moins de cette enfance préconisée par Notre-Seigneur en personne, il faut se convertir, c'est-à-dire, rebrousser chemin et redevenir enfant. Enfantillage d'un côté, humble enfance de l'autre : que suis-je présentement à l'égard de ces deux termes opposés? C'est la question même de mon progrès : question grave, matière à un examen loyal.

b) Laquelle de ces deux enfances a diminué ou grandi en moi?

— Examinons mes manières actuelles d'être et de faire :

α) envers Dieu,

— Envisageons mon commerce direct avec Dieu, ma vie spirituelle. Y suis-je plus constant, moins naïvement mercenaire, c'est-à-dire, moins friand des douceurs sensibles, moins enclin à tout juger d'après elles, plus égal dans le va-et-vient des consolations et des désolations? Alors, Dieu soit loué! *Evacuavi quæ erant parvuli*. — Au contraire, serais-je moins religieusement fidèle à mes exercices, à toutes les précautions dont saint Ignace les entoure, préparation, additions et le reste? Me serais-je fait peu à peu, là-dessus, un système de largeur fausse? La vie intérieure, la piété aurait-elle passé au second plan, refoulée par mes préoccupations d'étude ou d'emploi? En ferais-je, sans trop me l'avouer, une moindre estime? Triste progrès, progrès au rebours! Hâtons-nous de nous convertir, de rebrousser chemin, de retourner, de remonter avec courage à la ferveur simple, aux vues surnaturelles des premiers jours.

β) À l'égard des supérieurs,

— Examinons nos rapports avec les Supérieurs. Suis-je plus fort à supporter sans abattement leurs observations, à ne pas me laisser démonter, ou même irriter, par une critique, un reproche, un refus? A la bonne heure! *Evacuavi quæ erant parvuli*. Au contraire, serais-je moins docile, plus susceptible, plus ombrageux, plus indépendant d'humeur? Au lieu de chercher la lumière de la



direction, la grâce de l'obéissance, de les chercher peut-être, comme autrefois, avec une anxiété un peu trop minutieuse et méticuleuse, en serais-je venu à m'en passer volontiers, à les fuir plutôt, jaloux de me conduire par moi-même, estimant que mon âge, ma petite expérience, ma sagesse et mon savoir-faire qui grandissent, me donnent je ne sais quel droit à me suffire? Parce que j'ai la prétention de ne plus être un enfant, aurais-je, si peu que ce fût, celle de juger mes juges, mes Supérieurs, de les censurer tout bas, tout haut même? — Et quant aux règles, ... des règles; aurais-je plus ou moins perdu la fidélité attentive, l'esprit de foi qui me faisait voir et adorer en toutes, grandes ou petites, la très sainte Volonté de Dieu? En serais-je à m'applaudir quelque peu de cette transformation, comme d'un élargissement d'esprit, comme d'une façon plus virile d'entendre les choses? Inclinerai-je à m'en faire un système, à le propager, non seulement en pratique, mais en théorie, à sourire de mes anciens scrupules, à railler peut-être ceux des plus jeunes qui m'entourent? En pareil cas, y aurait-il progrès ou recul, gain ou perte, honneur ou honte? Serais-je plus homme, pour avoir moins de foi, de fidélité, de courage que jadis? Convertissons-nous plutôt et redevenons enfant.

— A l'égard de mes frères, suis-je devenu moins léger, moins brusque et irréfléchi dans mes procédés, moins naïvement inattentif à autrui? Autant de gagné sur l'enfantillage. — Loin de là, ai-je pris insensiblement l'habitude de me gêner moins pour les autres, de vivre insouciant d'eux? Sous prétexte de rondeur, de franchise, ai-je rejeté, comme enfantillages, ma réserve, ma tenue, ma dignité, ma délicatesse, en un mot, ma charité d'autrefois? Est-ce là le progrès dont je me félicite moi-même?

— Je me targue d'une certaine expérience. Que vaut-elle? Jugeons-en par les sentiments qu'elle m'inspire. M'a-t-elle rendu plus défiant de moi-même, plus sévère à moi-même et, par contre, plus indulgent à autrui? Dieu soit loué! Voilà une expé-

γ) à l'égard de mes frères.

c) Mon expérience quelle qu'elle soit. Que vaut-elle? M'a-t-elle rendu plus défiant de moi, plus indulgent

aux autres; ou  
inversement?

M'a-t-elle plus  
profondément  
attaché à la  
Compagnie?

rience de bon aloi. — Mais celle qui me rendrait suffisant, présomptueux, difficile à manier, à gouverner; celle qui me rendrait malicieusement clairvoyant sur les défauts de mes frères, défiant et sceptique à l'endroit de leurs vertus? Celle-là serait fausse, funeste, erreur et orgueil. — Soit, en particulier, l'expérience que j'ai ou crois avoir de la Compagnie. Si j'ai aperçu ou cru apercevoir que, selon le mot du P. de Ravignan, l'Institut est parfait et les hommes ne le sont pas toujours, quels sentiments ont suivi cette découverte? Un mélange de reconnaissance envers Dieu pour les moyens de sanctification qu'il me donne et d'humble attention sur moi-même pour n'en rien perdre, pour ne pas faire baisser, quant à moi, le niveau de la perfection réelle parmi nous? A la bonne heure! Expérience légitime et sainte, expérience d'homme et de religieux. — Mais si, découvrant autour de moi des imperfections, même bien réelles, je m'en étais vaguement réjoui comme d'une sorte d'autorisation donnée aux miennes; si, tout au contraire, je m'étais laissé déprimer, abattre, pousser au désenchantement volontaire, à un commencement de désaffection?... Alors ne soyons pas fier d'être homme, car ce n'est pas ainsi qu'on le devient. Ne disons pas : « J'ai perdu mes illusions. » N'aurions-nous pas plutôt perdu quelque chose de notre esprit religieux, de notre esprit de foi?

d) Question  
dernière : Suis-  
je plus humble  
qu'au sortir du  
noviciat?... Le  
serais-je moins?  
C'est, pratique-  
ment, toute la  
question de mon  
progrès.

— Question de mon progrès, de mon expérience acquise et de sa valeur : question grave, pratique, infinie en détails, et pourtant facile à résumer d'un mot. Suis-je plus humble que le jour de mes premiers vœux? Le suis-je moins? O Jésus doux et humble de cœur, c'est demander si je suis plus près ou plus loin de vous, si j'ai grandi en vous, si j'ai avancé vers cette virilité pleine et parfaite dont vous êtes le type adorable, *in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (Eph. 4, 13), ou si j'ai rétrogradé vers le moins pardonnable et le moins glorieux des enfantillages, l'orgueil. O vous qui savez ce qui en

est, donnez-moi de me connaître, de me juger, de ne pas estimer progrès ce qui serait décadence; donnez-moi de me résoudre, de rentrer, s'il le faut, d'avancer, en tout cas, dans la voie du progrès véritable qui consiste à vous imiter mieux!

— Vie à Nazareth, vie de charité, par là même, exemplaire parfait de notre vie domestique, fraternelle. — Ici, nous n'avons, pour guider notre méditation, aucun détail positif, scripturaire; nous en sommes réduits aux conjectures; mais elles sont aisées, délicieuses, moralement infaillibles, sans autre défaut que l'impuissance d'atteindre la réalité.

— Contemplons d'abord ce qu'était, à Nazareth, la vie d'intérieur, la vie à trois. Heureuse maison, la seule dans l'univers au seuil de laquelle on eût pu écrire en toute vérité : « Ici, pas d'égoïsme. » Qu'on écrive, du moins, au seuil des maisons religieuses : « Ici, l'égoïsme est généreusement combattu. »

— Dans la Sainte Famille, aucun des trois ne pense à soi, chacun ne pense qu'aux deux autres, chacun vit et se sacrifie pour les deux autres. — Entrons dans le cœur de Joseph. Quelle joie humble, incessante, intarissable, de dépenser pour Marie et Jésus tout son temps, toutes ses sueurs, toute sa sollicitude! — Entrons dans le Cœur Immaculé de Marie. Où trouverait-elle le temps et le courage de songer à elle-même? Lingère, cuisinière, ménagère, toujours occupée, toujours priant de l'âme parmi ses occupations, elle ne vit que pour Dieu, pour son Fils, qui est celui de Dieu, pour son époux, qu'elle regarde comme lui ayant été donné par Dieu. — Entrons dans le Sacré-Cœur de Jésus. *Christus non sibi placuit (Rom. 15, 3). Filius hominis non venit ministrari sed ministrare (Mat. 20, 28)*. Rien pour lui-même; tout pour la gloire de son Père par le service d'autrui. Sans se partager de fait, son Sacré-Cœur se donne tout entier à sa double famille : famille céleste qui est la Trinité même,

CINQUIÈME  
POINT : Vie de  
charité.

Simple con-  
jectures, mais  
certaines et dé-  
licieuses.

α) La vie d'in-  
térieur, la vie à  
trois.

α) Le fond des  
cœurs.

Devise de la  
sainte maison :  
Ici, pas d'égoïs-  
me.

... Joseph,

... Marie,

... Jésus.

... *Cor unum  
et anima una.*

famille terrestre composée de Marie et de Joseph. — Donc, pas d'égoïsme ici, pas de quant à soi; un seul cœur et une seule âme, bien mieux que dans la multitude des premiers croyants (Act. 4, 32). Ici, chacun n'est soi, n'a la conscience volontaire d'être soi, que pour aimer les autres et sentir la joie de se donner à eux. Est-ce hypothèse pieuse, ou certitude absolue, nécessaire? Entre ces trois Personnes peut-on imaginer d'autres sentiments?

β) Les manières, les actes.

— Et ils se traduisent, ils respirent dans toutes les allures et démarches extérieures, dans les regards, les attitudes, les paroles, le ton, l'accent. Partout, respect mutuel, affection mutuelle toute simple, toute grave, toute sainte. Ils se traduisent dans les actes, par l'empressement à servir, à aider, à deviner les désirs. — Voyons Jésus enfant réjouir ses parents par sa tendresse, par sa gaieté. Oh! ce que devait être, en famille, la gaieté de Jésus, combien franche, combien gracieuse, combien digne et mesurée! Voyons-le adolescent, jeune homme, toujours attentif et ardent à servir Joseph ou Marie. Voyons-le, dans les derniers jours du saint vieillard, soutenir sa marche, l'asseoir devant la porte au soleil d'hiver; voyons-le l'assister à la mort. Écoutons les conversations qui se tenaient à Nazareth pendant les repas, aux heures de délassement nécessaire, pendant le repos du sabbat. Faisons quelque chose de bien facile: relisons la règle vingt neuvième du *Sommaire*, imaginons-la pratiquée avec la perfection la plus absolue: nous concevrons exactement ce que fut la vie d'intérieur à Nazareth.

A Nazareth, pratique parfaite de notre 29<sup>e</sup> du *Sommaire*.

γ) Que toute maison religieuse soit, à cet égard, un Nazareth!

Jésus n'y réside-t-il pas? N'y fait-il pas centre?

— Pourquoi ne serait-ce pas la nôtre en communauté? A Nazareth, Jésus était le centre d'union: ne l'est-il point parmi nous? N'est-il point présent, et deux fois: moralement, par assistance et influence spéciale, puisque nous sommes, la nuit comme le jour, assemblés en son nom, grâce à notre commune profession religieuse: *Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio*



corum (Mat. 18, 20) : — physiquement, puisqu'il a, dans nos maisons régulières, son appartement, sa chambre, son tabernacle eucharistique? Ah! si nous nous rappelions plus souvent qu'il est là, qu'il nous préside partout, en classe, au réfectoire, en récréation! — Qui donc nous empêcherait de vivre entre nous comme on vivait à Nazareth? Le manque d'esprit surnaturel, d'esprit de foi, l'égoïsme individuel surtout, cet égoïsme inné, instinctif, que nous avons apporté en religion avec notre nature même, que nous avons condamné en principe, mais qu'il nous reste d'exécuter en détail et sans relâche. Oui, voilà bien l'ennemi : l'égoïsme sous toutes ses formes, depuis l'amour de dominer, père des rivalités, des jalousies, des querelles, jusqu'au reploie-ment inconscient sur nous-mêmes, d'où résulte l'insouciance à l'égard d'autrui, de ses œuvres, de ses peines, de ses joies; jusqu'à l'amour des aises, d'où naissent le sans-gêne, la désinvolture, le manque d'attention, de délicatesse, de dignité dans les rapports mutuels. C'est bien cet égoïsme latent, inavoué, qu'il nous faut surveiller, combattre, contraindre et sacrifier en toutes choses. Par cet effort constant, la vie en commun peut et doit nous devenir une mortification continuelle; mais, par suite du même effort, elle nous devient une béatitude, un paradis sur terre; c'est qu'elle se rapproche de l'idéal réalisé à Nazareth. Elle n'y atteindra jamais. Pourquoi? Précisément parce que l'effort nous sera toujours nécessaire: effort de courage, pour sacrifier le *moi*; effort de patience, pour pratiquer le support mutuel, et de vigilance pour ne pas le faire pratiquer aux autres; effort de foi, pour voir Jésus-Christ dans tous nos frères sans acception de personnes, ce qui induit à les considérer et à les traiter comme supérieurs. A Nazareth, tout cela se faisait sans peine et allait comme de soi. Pour nous, la peine inévitable sera, du moins, bien payée; notre vie de communauté deviendra ce qu'elle doit être,

Condition pratique : exécuter en détail l'égoïsme, condamné en principe par le fait de la vocation.

En cela, la vie de communauté devient une mortification continuelle.

Par suite de cela, elle devient la béatitude sur terre.

une part du centuple promis dès ce monde. Cela ne tient qu'à nous.

b) La vie extérieure : relations diverses, visites, sorties.

— Mais Nazareth n'était pas un cloître; on y recevait, on en sortait, rarement sans doute et le moins possible, mais quelquefois. Le jour du sabbat, on allait à la Synagogue; pour les fêtes obligées, on montait à Jérusalem. Puis c'étaient les relations nécessaires de parenté, de voisinage, de métier. Jésus enfant avait eu des compagnons de son âge, peut-être ceux que l'Evangile nomme ses frères, les fils de sa tante maternelle Marie, femme de Cléophas, assurément quelques autres. On aimerait à le voir parmi eux, sa pureté rayonnante, sa dignité toute simple, mais qui leur imposait un indéfinissable respect, sa bonne grâce complaisante, sa douceur surtout qui leur faisait dire en l'abordant : *Eamus ad suavitatem*. Dans ses jeux, comme, plus tard, dans ses actions et manières d'homme fait, il était bien tel que l'avait peint Isaïe, que le peindra saint Mathieu. *Non contendet, neque clamabit, neque audiet aliquis in plateis vocem ejus* (Mat. 12. 19). Suis-je ainsi parmi mes frères?

— Il ferait bon imaginer Marie conversant, dans l'occasion, avec ses sœurs, ses parentes, ses voisines; — Joseph et, après lui, Jésus, avec les marchands de bois ou les clients, quelquefois et pour les ouvrages plus considérables, avec les compagnons de métier. Là, du moins, trouvait place le support des défauts d'autrui. Partout, charité, complaisance, indulgence, distinction toute naturelle et populaire dans ses formes. Essayons de deviner, et sans crainte d'erreur, ces menus détails qui firent si longtemps la vie des trois plus augustes Personnes de l'univers. Mais voyons encore plutôt la joie de la Sainte Famille rentrant au logis après ses rares et courtes absences. Elle en jouissait profondément — qui en doute? — non par esprit casanier, par une sorte d'égoïsme à trois; mais parce qu'il est bon et doux de se retrouver dans une atmosphère toute pure, toute céleste, entre âmes qui se valent, se

c) Joie qu'avait la Sainte Famille à rentrer chez elle.

comprennent, du moins, et ne font qu'un en Dieu. Ainsi puissions-nous jouir de rentrer en communauté après nos ministères au dehors ! Si Dieu nous impose la vie de dispersion, puissions-nous en souffrir, oui, en souffrir, car ce serait chose fâcheuse et alarmante que de la juger agréable ! Puissions-nous y garder jalousement tout ce qui restera possible de notre existence normale ! — Jésus, Marie, Joseph, par les vertus et les délices de votre vie de famille, obtenez-nous l'amour de la communauté, l'abnégation qui, seule, rend délicieuse la vie de communauté.

— Entrons enfin au plus intime des trois saintes âmes, surtout de celle de Jésus, et regardons-les vivre de la prière. La prière est la forme première, immédiate, de la louange et du respect dus à Dieu. L'homme est fait pour prier ; le monde humain est le temple de la prière. Mais, en fait, l'était-il à cette heure-là ? Y avait-il dans la gentilité quelques âmes justes et priantes ? Combien en Israël ? Jean-Baptiste au désert, Zacharie, Elisabeth, s'ils vivaient encore ; quelques autres que Dieu voyait et comptait, mais, par excellence, Joseph et Marie ; mais, au-dessus d'eux et sans comparaison, Jésus. A Jérusalem était le lieu régulier des sacrifices, le Temple officiel ; à Nazareth, le sanctuaire de la prière parfaite, vraiment glorieuse à Dieu, toute puissante sur Dieu. Là mieux qu'au-dessus de la pierre de Béthel, on eût pu voir une échelle lumineuse, Dieu au sommet, les Anges montant pour lui porter les prières de son Fils, et redescendant pour déverser la grâce à torrents sur le monde qui n'en savait rien (Gen. 28. 12, 13, 16, 17). Cette échelle de lumière ne doit-elle pas être dressée sur toute maison religieuse ? Oh ! donnons donc aux Anges quelque chose à porter. — A Nazareth, on priait en commun, en famille, à certaines heures traditionnelles. Avec quelle ponctualité, quel recueillement, quelle ferveur ! C'est le type de nos exercices de piété consacrés par la règle. Sans aucun doute aussi, le long

Amour de la  
vie de commu-  
nauté.

— SIXIÈME  
POINT : Vie de  
prière.

1<sup>o</sup> Nazareth,  
paradis de la  
prière.

...au-dessus de  
la sainte mai-  
son, l'échelle de  
Jacob.

Prière en  
commun à cer-  
taines heures :  
... prière conti-  
nuelle de cha-  
cun pendant le  
travail.

du jour, chacun priait tout bas, sans relâche. Joseph travaillait de son métier, Marie filait, cousait, faisait le ménage ou la cuisine; mais peut-on se les figurer autrement qu'unis à Dieu, vivant, travaillant en sa présence, en perpétuelle conversation avec le Ciel! Ainsi dois-je faire, et si les emplois me rendent jamais les exercices réguliers moins faciles et moins possibles, la revanche est aisée : prions toujours.

2° La prière  
personnelle de  
Jésus.

— Considérons surtout Jésus. Petit enfant d'abord et, de tout point, assimilé aux enfants, ses frères, comme il a voulu apprendre à parler, il a voulu apprendre à prier de bouche, à bégayer les louanges de Dieu, son Père. Écoutons Joseph ou Marie lui faire répéter et prononcer correctement le nom divin, lui dicter ses premières prières, quelque chose comme une ébauche de l'Oraison dominicale que lui-même nous dictera. Voilà pour l'extérieur; mais dans l'intime, Jésus n'a que faire d'apprendre; dès l'instant de l'Incarnation, son cœur prie, et depuis lors, même quand ses lèvres feront silence, il ne cessera jamais de prier. *Oportet semper orare et non deficere*, nous dira-t-il (Luc. 18, 1). Or, il est dans sa manière, de donner l'exemple avant le précepte. *Cœpit facere et docere* (Act. 1, 1). Donc, il priait sans relâche. Essayons de concevoir, et surtout pour la période de Nazareth, ce qu'était la prière de Jésus; restituons, dans ses traits habituels et principaux, cet épanchement, ce colloque ininterrompu qui va de l'âme de Jésus à la divinité, du Cœur de Jésus à son Père.

a) Quadruple fin : — Nul doute qu'il n'entrelace constamment les quatre fins ou formes essentielles, que sa prière ne soit latreutique, eucharistique, propitiatoire, impétratoire.

α) latreutique. — Adorateur en esprit et en vérité (Joan. 4, 32), il s'abîme dans l'océan des perfections divines, il sait gré à Dieu d'être tout parfait, d'être Dieu. *Gratias ago tibi propter magnam gloriam tuam*. Il confesse avec enthousiasme ses attributs, son domaine.

Jésus adore  
son Père,



*Confiteor tibi, Pater, Domine cæli et terræ* (Luc. 10, 21). Pontife de la création, il fait avec délices les derniers points de la contemplation *ad amorem*; il jouit, il triomphe de voir Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu; il offre à Dieu toutes les créatures, et peut-être dans les termes propres du beau cantique : *Benedicite omnia opera Domini Domino*. Mais surtout, il s'offre lui-même de toute l'énergie de son vouloir humain, et c'est bien l'adoration la plus excellente, étant la plus effective. Il applaudit, il adhère, il s'unit de cœur à tous les desseins du Père céleste sur toute créature, sur son humanité tout d'abord. *Etiam, Pater quoniam sic placuit ante te* (Luc. 10, 21). *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr. 10, 9). De quel accent ne dit-il pas : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra!* Dès lors et toujours, accomplir ou, tout au moins, approuver, bénir, glorifier cette volonté sainte, c'est son aliment, sa vie.

— L'adoration ne saurait aller sans l'action de grâces, et l'action de grâces jaillit incessante du cœur de Jésus. Aussi bien quel autre est capable d'égaliser la reconnaissance au bienfait? quel autre est capable de comprendre la munificence divine, de peser à leur juste poids et avec un sentiment proportionné, *ponderare multo cum affectu*, les expansions de l'amour divin sur la créature intelligente, sur l'homme : création même, premier bienfait et support nécessaire de tous les autres; élévation à l'ordre surnaturel, réparation merveilleuse de cet ordre brisé, Incarnation, Rédemption et tout le reste? Il dira un jour à la Samaritaine : *Si scires donum Dei!* (Joan. 4, 10) Il le sait, lui; il est seul à le bien savoir, car il se connaît, car il est lui-même ce bienfait souverain, il est le Dieu donnant et le Dieu donné tout ensemble. O Jésus, apprenez-moi la reconnaissance!

— Encore est-il indubitable que, par le cœur et la prière, il soutient et remplit d'avance tout son rôle providentiel; que, dans sa vie la plus cachée, c'est-

... lui offre toute la création,

... s'offre lui-même par-dessus tout.

β) eucharistique.

Jésus seul connaît adéquatement le don de Dieu, lequel est, par-dessus tout, lui-même.

γ) propitiatoire.

Jésus vit par avance sa vie publique, sa vie souffrante, sa vie de pénitent, de pécheur type, de péché fait homme.

Les Psaumes de la pénitence, probablement sur ses lèvres, certainement dans son Cœur.

Ses sentiments et ses prières à l'occasion de sa Passion future.

à-dire, dans sa vie intérieure et invisible à tout autre que Dieu, il prépare, il anticipe, il vit par avance, et sa vie publique, et sa vie souffrante. Il connaît sa qualité, sa fonction de pénitent universel, de victime, de rançon pour tous les pécheurs, de pécheur type, de péché fait homme. *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum* (Isaï. 58, 6). *Eum qui non noverat peccatum pro nobis (Deus) peccatum fecit* (2 Cor. 5, 21). Un jour, à la croix, il portera sur sa propre chair le poids de tous nos péchés. *Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* (1 Petr. 2, 24). Déjà il les sent peser sur son cœur et il les soulève par la prière. Entendons sortir de ce Cœur, et dans leur texte même peut-être, les Psaumes de la pénitence. Bien des versets lui conviennent ! Il souffre, il se consume, il sèche de voir son Père offensé. *Vidi pravaricantes et tabescebam quia eloquia tua non custodierunt* (Ps. 118, 158). Il crie grâce pour les pécheurs. *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt* (Luc. 23, 34). Il s'offre, il s'immole par avance en désir, pour réparer l'offense, pour sauver l'offenseur. S'offre-t-il avec ardeur, avec allégresse, avec impatience ? Oui, parfois il dit déjà comme plus tard : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur?* (Luc. 12, 50) Mais parfois aussi n'éprouve-t-il pas quelques retours d'appréhension humaine ? Ne sent-il point çà et là, comme un premier frisson de l'agonie à venir ? Ne crie-t-il point dans l'âme : *Transcat a me calix iste?* (Mat. 26, 39) Ne sent-il pas, à certaines heures, un conflit douloureux entre l'horreur naturelle de souffrir et la volonté divine qui l'y oblige ? *Nunc anima mea turbata est. Et quid dicam? Pater, salvifica me ex hac hora. Sed propterea veni, in horam hanc* (Joan. 12, 27). Mais tout se perd dans une acceptation amoureuse. *Tua voluntas, non mea fiat!*

δ) impétra-  
toire.

— Enfin sa prière ne va pas seulement à l'expiation du péché, à l'absolution des coupables ; elle

appelle à grands cris l'universelle bonté de Dieu sur les futurs Apôtres, sur ceux qui, à leur parole, croiront en lui (Joan. 17, 20), sur sa future Eglise, sur toute l'humanité. Sa prière passe en revue tous les peuples, toutes les générations, toutes les âmes, tous les besoins, toutes les douleurs. Il ressent tout cela; homme, sensible à la manière humaine, il se met à l'unisson de tout cela. *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror?* (2 Cor. 11, 29) N'est-ce pas encore bien plus vrai du divin Cœur de Jésus que du grand cœur de saint Paul? Par avance, il pleure avec tous ceux qui pleureront (Rom. 12, 15); il compatit à tous ceux qu'il voit livrés à l'ignorance et à l'erreur (Hebr. 5, 2); il s'apitoie sur les foules qui lui apparaissent opprimées, abattues, comme des brebis sans pasteur (Mat. 9, 36). Dès maintenant, une vertu sort de lui, capable de guérir toutes les langueurs, toutes les infirmités, si elles voulaient bien se laisser guérir (Luc. 5, 17; 6, 19); et cette vertu qui s'exhale incessamment du bon trésor de son Cœur (Luc. 6, 45), c'est sa prière intarissable, sa prière du jour et de la nuit. J'y ai ma place, ma part; il prie pour moi.

Jésus, à l'unisson de toutes les misères humaines.

... priant pour tous les hommes,

... pour moi.

— Et sa prière est parfaite de tout point : parfaite par l'assiduité, la continuité. Plus tard, il y donnera des nuits entières : pourquoi pas dès Nazareth? Elle est parfaite par l'application de toute l'âme, par l'ardeur sainte du désir. *Preces supplicationesque... cum clamore valido et lacrymis offerens* (Hebr. 5, 7). Elle est parfaite par le respect, la soumission, l'humilité, pour tout dire. *Exauditus est pro sua reverentia* (Hebr. 5, 7). — Elle est parfaite par la confiance et la reconnaissance. *Pater, gratias ago tibi quoniam audisti me. Ego autem sciebam quia semper me audis* (Joan. 11, 41, 42).

b) Perfection de sa prière : ... continuité.

... ardeur,

... respect, soumission,

... confiance, reconnaissance.

— En effet, une telle prière pourrait-elle n'être pas toute puissante? Cela est dû à sa perfection même. Il est écrit : *Multum enim valet deprecatio*

c) Valeur, puissance de la prière.

... à raison de  
cette perfection  
même.

... de la Person-  
nalité divine.

En un sens  
vrai, Jésus-  
Christ seul prie  
bien et seul est  
exaucé.

Hélas! sa  
prière, toute  
puissante sur  
Dieu, ne l'est  
pas sur moi.

3<sup>e</sup> La prière  
de Jésus-Christ  
fait la grande  
fécondité de sa  
vie cachée.

En cela, leçon

et consolation.

Domine, doce  
nos orare!

*justi assidua* (Jac. 5, 16); et quel Juste que le suppliant de Nazareth! Il est encore écrit : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit* (Eccli. 35, 21). Où donc ne pénétrera pas celle du Roi des humbles, du Dieu fait homme tout exprès pour pouvoir s'humilier? Lui-même dira plus tard : « Quiconque demande reçoit. Demandez et vous recevrez... Si vous demandez quelque chose à mon Père, en mon nom, il vous le donnera. » Que sera-ce donc s'il demande lui-même? — Prière toute puissante, vu la dignité de la Personne, car c'est le Verbe même qui implore dans une âme humaine bien à lui. A le bien prendre, la prière de Jésus-Christ a seule une puissance et une valeur absolue; elle seule est exaucée pour elle-même, pour lui-même plutôt; la mienne ne saurait valoir qu'en s'unissant à celle de Jésus, que si je prie par lui, avec lui, comme lui. Mais ici, quel triste retour sur moi-même! Dieu ne résiste pas à la prière de son Fils, et moi j'ai le triste, l'odieux privilège de la repousser, de la rendre stérile. Elle peut tout sur le cœur de Dieu; elle ne peut pas tout sur le mien. Lamentable abus de ma liberté! Ah! ne nous défendons pas plus que Dieu; donnons à la prière de Jésus plein pouvoir sur nos âmes.

— Non, non certes, elles ne sont pas perdues, les longues années de Nazareth, puisque la prière les remplit. Nulle action directe sur les âmes, soit; mais quelle action sur Dieu pour les âmes! Grande leçon pour moi, si j'étais jamais tenté de préférer à la prière l'activité extérieure, de regretter le temps consacré à la prière, de le considérer comme un prélèvement onéreux sur celui de l'enseignement, de la prédication, de l'étude. — Par ailleurs, grande consolation pour l'apôtre condamné à l'impuissance apparente, prisonnier, infirme, vieilli. Si on veut l'empêcher d'agir, qu'on l'empêche donc de prier. Mais comment faire? On peut lui ôter — on l'a fait — son bréviaire même et son crucifix; mais qui lui ôtera son cœur?

— *Et factum est, cum esset in quodam loco orans,*



*ut cessavit, dixit unus ex discipulis ejus ad eum; Domine, doce nos orare* (Luc. 11, 1). O Jésus, je viens de vous voir prier dans ce lieu béni de Nazareth. Vous avez fini, vous vous remettez au travail. Et moi, je m'approche, pour vous demander humblement, non de me dicter une nouvelle formule, mais d'augmenter en moi le sens, le goût, le courage de la prière. Vous n'aviez pas besoin de courage pour prier; j'en ai besoin, moi. Obtenez-le-moi par cette prière que le Père exauce toujours.

— Soit que l'on s'y prenne à deux fois pour méditer la vie de Nazareth, soit qu'on choisisse, dans les développements qui précèdent, la matière d'un seul exercice, il est naturel de terminer, par un triple colloque : à Joseph, à Marie, à Jésus même. Quant à la grâce qu'il conviendra de solliciter, elle dépendra des besoins ou préférences de chacun.

— COLLOQUE  
triple : à St Joseph, à la T. Ste Vierge, à Notre-Seigneur.

La demande  
ou les demandes, *ad libitum*.

## DEUX ÉTENDARDS

St Ignace et  
St Augustin, les  
deux étendards  
et les deux cités.

Rencontre ou réminiscence, peu importe : saint Ignace voit l'humilité des mêmes yeux que saint Augustin. Le grand Docteur partage les hommes en deux cités ; notre bienheureux Père les range sous deux étendards ; mais le principe de division est le même : orgueil d'un côté, humilité de l'autre ; entre les deux Saints, les vues sont identiques au fond.

— Richesse de  
cette médita-  
tion. — Objet  
évidemment  
principal : la  
perfection per-  
sonnelle. Il faut  
nous y tenir.

Contemplation de *Deux étendards* : thème accablant par sa richesse. Il faudrait pouvoir le méditer sous trois aspects successifs : — leçon de perfection personnelle, — programme d'apostolat, — mise en scène symbolique. Ne disposant que d'une heure, il faut nous en tenir au principal des trois, au plus immédiatement pratique, et glisser rapidement sur le reste.

Or, le principal est le premier : chose évidente, et par la grâce à demander (3<sup>e</sup> prélude), et par le triple colloque final. L'objectif immédiat et dominant, c'est, pour nous-mêmes, une idée précise des deux stratégies rivales, celle de l'ennemi, celle du Sauveur. Voilà qui nous a jadis heureusement introduits à l'élection proprement dite, au choix d'un état de vie : et maintenant, voilà pour nous introduire utilement à la réforme de notre vie pratique, aux dispositions d'âme par où nous pourrions atteindre la perfection de l'état déterminé, immuable, que Dieu nous a fait la grâce de choisir (*Præambulum ad considerandos status*).

Encore cette étude comparée des *Deux étendards* achèvera-t-elle d'éclairer à nos yeux la vie historique de Notre-Seigneur, en continuant les leçons du Règne et préparant le troisième degré d'humilité.

— PRÉLUDES  
1) Le fait :  
Jésus-Christ

— Posons d'abord un fait indéniable : Jésus-Christ me veut, moi, sous son drapeau, puisqu'il y veut tous les hommes, et Lucifer me veut sous le

sien : finalement, l'un me veut dans son ciel et l'autre dans son enfer. Conflit actuel et incessant de deux volontés, celle de l'amour, celle de la haine. Qui en est l'enjeu ? Moi, mon éternité. Qui en décidera, qui donnera la victoire à l'une ou à l'autre de ces deux volontés, dont la moindre, celle de Lucifer, est naturellement parlant, bien plus énergique et puissante que la mienne ? Ce sera moi, ma pauvre et frêle volonté. Y pensé-je ? Un homme côtoie un abîme : sur ses pas marchent et se combattent deux autres : un ennemi qui veut le précipiter, un ami qui veut le défendre. Et l'homme n'y prend garde, il va chantant, s'amusant, cueillant les fleurettes du chemin. N'est-ce point mon cas à certaines heures ?

— Jetons un coup d'œil rapide sur les deux cités, les deux plaines, les deux camps.

— Mais surtout demandons une double ou quadruple grâce : — la connaissance nette des fraudes ou ruses du mauvais chef, et, plus instamment encore peut-être, le courage de les déjouer, car elles me prennent par tous mes faibles ensemble ; — la connaissance de la vie vraie que me montre le souverain et légitime Seigneur des âmes, et plus instamment encore, car elle ne m'est pas inconnue, la force de vouloir la mieux connaître, de n'en avoir pas peur, de l'embrasser, de la vivre. — La vie vraie ! Parole simple et profonde, la vie qui consiste à faire la vérité dans l'amour. La vie vraie ! En religion même, trois vies sont possibles : une vie fausse, mensongère, où la nature dominerait et effacerait le surnaturel ; — une vie équivoque, où l'on tenterait de concilier la nature et la grâce, de suivre les deux étendards à la fois ; — la vie vraie enfin, la vie sincère et conséquente avec elle-même, la vie conforme à la vocation, à l'esprit des Exercices, à l'Institut ; la vie telle que Jésus-Christ me la montre dans sa doctrine et dans ses exemples, telle qu'il l'a vécue lui-même et pour moi. — De ces

me veut, Satan me veut. — Qui m'aura ? — Celui que je voudrai.

2) Le double lieu.

3) La double demande.

La vie vraie, celle où l'on fait la vérité dans l'amour. Pour moi-même, Religieux, trois vies possibles : la vraie, la fausse, l'équivoque.

trois vies, quelle est la mienne? Quelle doit-elle être?  
— Lumière et courage ô mon Dieu!

— PREMIÈRE  
PARTIE :  
Lucifer.

1<sup>o</sup> Le person-  
nage, l'appa-  
reil. Ici, Lucifer  
peut se démas-  
quer, n'étant  
environné que  
de démons.

— Refaisons la première composition de lieu. Voici une vaste plaine, voisine de Babylone, la cité de l'orgueil, de la révolte, de la confusion. Voici Satan, le chef des ennemis de l'humanité, de mes ennemis. Son appareil n'est que fantasmagorie terrifiante; son aspect inspire l'horreur et l'effroi. Pourquoi notre Bienheureux Père le démasque-t-il ainsi tout d'abord? Sans doute, pour me prémunir sans retard contre les promesses flatteuses du grand menteur; mais sans doute aussi, par raison de vraisemblance. Dans le texte, Lucifer ne s'entoure que de démons; il est chez lui, en famille, il n'a pas besoin de se gêner, de se déguiser pour faire des dupes. Il faudrait lui laisser son masque si on lui donnait un cortège de suppôts humains. Pour ceux là, il ne se dévoilera complètement qu'en enfer.

2<sup>o</sup> L'entourage,  
la troupe  
infernale.

— Regardons un instant cette armée hideuse de démons, ces anges d'autrefois. Voyons le soin cruel de leur chef à leur partager le monde, à les lancer partout, sans omettre un royaume, une province, un lieu quelconque, un état, une condition humaine, une seule âme. C'est qu'il veut tous les hommes sous son étendard, dans son enfer. Il ne m'oublie pas, j'ai mon ange gardien, mais j'ai aussi mes démons tentateurs.

3<sup>o</sup> Le discours;  
... l'accent,

— Écoutons le discours du trône, apprécions-en le ton. Satan n'ayant pas à se contraindre, sa parole est dure et hautaine pour ses auxiliaires, pour ses missionnaires infernaux : qu'ils aient à séduire les hommes! Elle est méprisante pour ses victimes, bêtes sans raison, qu'il faut prendre au filet, charger de chaînes. On entend le grand orgueilleux, le grand ennemi.

... le fond,  
la stratégie.

— Mais soyons encore plus attentifs à la stratégie; comprenons, éventons la ruse. La stratégie consiste à nous tenter par l'attrait de la richesse, d'où suivra naturellement le goût de l'honneur mondain, puis de tous deux ensemble naîtra et

a) Enoncé gé-  
néral, les trois  
degrés.



croîtra l'orgueil, et de l'orgueil même coulera, comme de source, tout vice, tout péché. Saint Ignace veut ici la lumière complète; aussi se répète-t-il, chose rare chez lui; aussi marque-t-il une seconde fois les trois phases de la campagne infernale, les trois marches par où le démon nous mène battant : richesse d'abord, honneur ensuite, orgueil enfin. Quand il nous aura poussés jusqu'à cette troisième et dernière position, nous serons comme une troupe cernée et sans retraite possible, ou acculée à un abîme; il fera de nous ce qu'il voudra.

Néanmoins et pour tout dire, dans ce *processus*, donné comme universel, n'y a-t-il pas, ce semble, un point, un seul, qui souffre quelquefois exception? N'arrivera-t-il jamais qu'une nature forte et fière bondisse par-dessus le premier degré pour arriver d'emblée au second, qu'elle soit ambitieuse avant d'être cupide, voire même sans l'être? Ou bien, ce qui revient à peu près au même, n'arrive-t-il jamais qu'elle renverse l'ordre des deux premiers degrés, qu'elle ne devienne cupide qu'après avoir été ambitieuse, qu'elle poursuive la richesse, moins comme garantie de puissance que comme instrument de grandeur et de pouvoir? Cela ne paraît pas impossible et saint Ignace ne nous défend pas de le penser. Mais peu importe en pratique : au contraire, une pareille nature en vient d'autant plus vite au terme final, à l'orgueil. Trois choses, du moins, restent absolument vraies. Ceux qui aiment l'honneur avant la richesse ou qui n'aiment la richesse que pour l'honneur, ceux-là sont l'exception, la minorité infime. Pour presque tous la mainmise de Satan sur eux commence par l'attrait de la richesse en tant qu'instrument de plaisir. D'ailleurs chez tous, l'opulence acquise engendre ou augmente la passion de l'honneur. Qui est riche veut être considéré, puissant de fait : c'est l'expérience universelle, c'est la loi. Enfin, chez tous, et sans exception possible, la passion de l'honneur mondain pousse droit et vite à l'orgueil, lequel pousse à tout.

Comment quelques âmes, très rares, peuvent commencer par le second.

En cela, tout au plus exception qui confirme la règle.

b) Stratégie rationnelle, étant donnée la concupiscence.

— Le *processus* indiqué par saint Ignace est donc d'une parfaite vérité psychologique; la stratégie de Lucifer n'est que trop rationnelle, trop bien fondée sur une exacte connaissance de notre nature viciée par le péché originel.

c) Stratégie frauduleuse : deux objets agréables, indifférents par eux-mêmes, mais, vu la concupiscence, poussant droit à l'affection déréglée.

— Mais en quoi, précisément, cette stratégie est-elle frauduleuse? Où est le piège, la perfidie? En ceci. On ne nous présente pas tout d'abord le péché, ni même la disposition prochaine à tout péché, c'est-à-dire, l'orgueil. Nous reculerions sans doute. On nous offre deux objets qui flattent la nature sans alarmer immédiatement la conscience, deux objets indifférents en eux-mêmes : richesse, honneur. Ainsi nous laissons-nous prendre sans nous défier. Mais, étant donnée la double concupiscence avec laquelle ces deux objets s'accordent si bien, l'attrait naturel devient vite affection déréglée, passion, et le péril commence et le désordre; nous voilà sur la pente de l'orgueil. Richesse, honneur : filet d'or et de soie, que Satan jette sur nous, que nous acceptons sans frayeur, dont nous jouissons comme d'une parure, mais qui va s'épaississant et nous enlaçant de plus en plus, si bien qu'un jour nous nous sentons au cou une chaîne de fer : c'est l'orgueil. Heureux encore si nous la sentons, si nous nous l'avouons, au moins à temps pour la secouer! Mais venons au détail.

d) Explication détaillée, examen des trois degrés.

α) Richesse.

— Richesse n'est point péché. Dieu avait fait l'homme riche. Depuis la chute, il trouve bon que l'homme s'enrichisse de son travail; il sanctionne et protège par une loi toute fortune légitimement acquise ou héritée. C'est chose métaphysiquement bonne, l'homme étant fait pour dominer et exploiter la création. C'est chose moralement indifférente, instrument de bien ou de mal. — Oui, mais la nature pécheresse et convoiteuse risque toujours de s'y attacher à l'excès. Pourquoi? Parce que la richesse est la grande pourvoyeuse des appétits sensuels et, du même coup, la grande flatteuse de la vanité, la garantie presque infaillible de l'honneur humain.

De là, ces malédictions, ou plutôt ces menaces et avertissements qui abondent dans l'Ecriture : *Væ vobis divitibus* (Luc. 6, 24). *Amen dico vobis quia dives difficile intrabit in regnum cœlorum*, etc. (Mat. 19, 23-27). Ainsi l'objet est indifférent en soi, il est charmant pour ma nature; mais, vu la convoitise, il est périlleux. On me cache le péril sous le charme et sous l'indifférence objective : le piège est là.

— L'honneur, le fait d'être honoré des hommes, (β Honneur) n'est point un péché en soi; un certain goût de l'honneur n'est pas encore péché, ni même affection déréglée. La considération, la notoriété, la gloire même, peuvent servir au bien. Une fois au moins, on a vu saint Ignace revendiquer hautement son droit à une bonne renommée, suivant le précepte de l'Ecriture : *Curam habe de bono nomine* (Eccli. 41, 15). Oui, mais si la liqueur n'est pas poison, du moins est-elle trop forte pour notre tête, qui l'est si peu depuis la chute, et l'ivresse vient quasi toujours. Or, l'ivresse, même par surprise, même innocente, est toujours en péril. On nous le cache, ce péril, en nous offrant une liqueur très agréable et qui, de soi, par nature, n'est point malsaine. Encore une fois, le piège est là.

— Richesse, honneur; voilà donc pour fortifier et accroître le *moi* de la double convoitise, le *moi* jouisseur et superbe. Goût de la richesse, goût de l'honneur : voilà déjà l'amour du *moi*, sous ses deux formes premières et finales; voilà l'orgueil, au moins commencé, mais qui tend à grandir, à grandir insensiblement, ce qui porte le péril au comble. Qu'est-ce donc que l'orgueil? Pratiquement et surtout, la passion de ne dépendre de rien, homme ou chose, et de tenir tout sous sa dépendance. Or, où va naturellement, où arrive communément l'homme riche et honoré, l'homme qui s'abandonne au charme de la richesse et de l'honneur? A ne se refuser rien, à ne plus concevoir l'idée même d'une privation, moins encore celle d'une résistance; à

γ Orgueil. Ce qu'il est: *Amor sui usque ad contemptum Dei*.

Combien facilement il naît de la richesse et de l'honneur l'orgueil (accroissement du *moi*, égoïsme).

réclamer comme son droit, non seulement toutes les jouissances, mais tous les égards, toutes les soumissions; à trouver naturel de ne se subordonner ni sacrifier à personne et par ailleurs de se subordonner, de se sacrifier à soi-même tous les autres. Egoïsme naïf, à peine conscient, mais non pas innocent dans son origine et son progrès; orgueil commencé, avancé même. Et que lui manque-t-il pour se consommer? Le mépris de Dieu, non pas même le mépris raisonné, formel, satanique. D'aucuns vont jusque là; Satan voudrait y pousser tout le monde; mais en définitive, il lui suffit du mépris pratique, de celui qui consiste à ne plus tenir compte de Dieu, car c'est déjà bien l'orgueil dans sa notion précise et complète. *Amor sui usque ad contemptum Dei*. Et comment n'y viendrait-il pas, cet amant de soi-même, qui n'admet plus ni privation, ni résistance? Dieu lui résiste, Dieu prétend restreindre et contraindre ce *moi* devenu immense, irritable, intangible. Dieu est donc le grand gêneur, l'ennemi. Si on ne le brave pas en face, on le repoussera, on l'oubliera, on l'effacera des habitudes et de l'esprit pour n'en plus tenir compte dans les habitudes de la vie. N'est-ce pas le mépriser? L'homme grisé par la richesse et l'honneur en est donc à l'ivresse totale, à l'orgueil consommé; il a la chaîne au cou et Satan peut le tirer sans effort de tel côté qu'il lui plaira. Chose trop manifeste. De quelle séduction se défendra l'homme accoutumé à ne se refuser rien? Devant quelle loi divine reculera l'homme qui n'entend plus se laisser gêner et dominer en aucune manière? Quelle grâce puissante et privilégiée attendrons-nous raisonnablement pour l'homme qui en est lentement venu à estimer Dieu quantité négligeable, pour l'homme qui ne le prie plus, au moins de cœur, pour l'homme à qui cette grâce même ferait plus de peur que d'envie, parce qu'il sait bien qu'elle irait à le détacher de la jouissance, de l'honneur, du *moi*, son idole? Cet homme est pris, subjugué; morale-

Combien nécessairement il mène à tout vice, à tout péché.



ment parlant, il est perdu, et sa perte a commencé par deux objets indifférents en eux-mêmes.

— Penserai-je : « Voilà qui menace gravement les gens du monde, et je me promets bien de le leur dire. Mais, moi, Religieux, moi gardé par mes vœux de pauvreté, d'obéissance, par où donné-je encore prise à la stratégie de Satan? » — Qu'à cette question en réponde une autre. Mes vœux ont-ils extirpé de mon âme la double racine de sensualisme et d'amour-propre? Ont-ils tué, non pas seulement en principe et en droit, mais en fait et en réalité, le *moi* jouisseur et superbe? Hélas!... Il suffit, j'ai tout à craindre de Satan, de sa stratégie, la même, au fond, pour tous.

Ne trouvé-je pas un équivalent très effectif à la fortune ou aux chances de fortune que j'ai abdiquées? — Où donc? — Dans la largeur ordinaire de notre vie commune, largeur plus grande, peut-être, que je n'aurais pu me l'accorder dans le monde par héritage ou par travail; — dans la générosité des supérieurs, empressés à croire à mes besoins exceptionnels, à les deviner quelquefois; — dans l'heureuse exemption de conquérir mon pain quotidien, de compter, de calculer, de régler par moi-même les détails de mon entretien et de mon ménage; — dans l'assurance habituelle de ne manquer pas du nécessaire, voire d'un certain superflu, mais surtout d'être servi à point nommé, à heure fixe et sans avoir eu la peine de prévoir, de commander, de surveiller. Tout cela réuni me fait une situation temporelle, modeste, à vrai dire, et dépendante, mais appréciable, et que plusieurs m'envieraient fort.

Est-ce donc un mal? Au contraire. Il est bon, il est selon l'ordre, selon la fin apostolique de ma vocation, vu les études et travaux où elle m'engage, que la nature soit soutenue, soulagée, égayée même çà et là; que les supérieurs soient généreux et confiants, faciles à supposer le besoin sérieux plutôt que l'illusion et l'immortification; que, dans l'intérêt de l'ordre commun, le service soit régulier,

e) Application à l'état religieux, à mon état. Que la stratégie de Satan m'est redoutable, à moi aussi.

a) Comment manature tourne en péril et en piège la largeur facile de notre vie commune,

... laquelle est bien une richesse effective.

punctuel; que, pour vaquer librement à mes études ou à mon emploi, je sois personnellement affranchi des soins du ménage. Tout est donc bien et j'en bénis Dieu.

Exigence.

Indépendance de propriétaire.

Impatience.

Mort de l'esprit de pauvreté.

β) Comment ma nature me tourne en piège l'honneur, ... l'honneur qui s'attache à mes ministères.

Mais oublions — chose trop facile — de surveiller ma pauvre nature, de tenir en échec l'ennemi qui me veut sous son étendard; et cette situation si normale va me devenir un piège. Cette largeur de vie, ces soulagements, que je devrais recevoir en pauvre et à titre d'aumône, je m'accoutumerai insensiblement à les considérer comme un droit, peut-être comme un *minimum* de droit et que j'aimerais élargir encore. Si quelque accident rend un jour la vie commune plus étroite, je m'estimerai lésé; la mauvaise humeur viendra et le murmure. Cette charité généreuse des supérieurs, j'inclinerai, plus ou moins consciemment, à l'exploiter par des demandes indiscretes (Cf. *Lettre sur l'obéissance*, 19), à l'escompter par des suppositions arbitraires, sinon à en présumer arbitrairement pour me pourvoir de mes mains.

Cette ponctualité du service domestique me paraîtra chose toute naturelle et strictement exigible; un léger désordre m'irritera, un léger retard me fera dire comme Louis XIV : « J'ai failli attendre. » Oui, laissons aller ma nature, et je deviendrai insensiblement un étrange pauvre, un homme qui, sans préoccupation ni effort, a plus que le nécessaire, et l'exige, et se plaindrait volontiers d'avoir trop peu. Non certes, ne me croyons pas à l'abri de la stratégie infernale.

Le suis-je plus du côté de l'honneur? Moins encore peut-être. Etudes bien faites, enseignement, prédication, direction : autant de choses qui me mettent dans le cas d'être connu, écouté, applaudi, respecté, influent, au moins devant une certaine clientèle, auprès d'un certain monde, celui où je fréquente le plus et qui, pour moi, devient facilement tout l'univers.

Or, passer pour un scolastique de mérite, être

apprécié de mes frères, de mes supérieurs, de mes élèves, de mes auditeurs, de mes pénitents, réputé comme professeur distingué, surveillant habile et ferme, bon prédicateur, bon écrivain, directeur sage : c'est si peu un mal, que je dois tout faire pour le mériter. Le scolastique doit demander fréquemment, dans ses prières, l'heureux succès de ses études (*Reg. Scolastic.*, 1) ; le Jésuite engagé dans un emploi ou ministère quelconque doit n'épargner rien pour s'y faire une belle situation morale, impliquant considération, crédit, influence, autorité. — Oui, mais qu'il ne poursuive en cela que la gloire de Dieu, non sa gloriole personnelle ! Tout faire pour réussir, ne rien faire pour l'honneur humain qui s'attache à la réussite : problème délicat, dédoublement malaisé, pureté d'intention admirable, mais qui ne va pas sans grande attention ni grand effort. Et c'est notre loi d'état, celle qui effrayait si fort le P. de la Colombière (*Grande retraite*), celle qui rend la perfection plus difficile, en un sens, aux Religieux apôtres qu'au plus austère des reclus. — Pourquoi ? Parce que, s'il est difficile de se mortifier spontanément au sein d'une vie assez large, il l'est encore plus de s'humilier, de se garder énergiquement humble dans la considération et l'honneur. Parce que, faute de vigilance et d'une réaction courageuse, nous serons peu à peu grisés par l'honneur, si minime soit-il, oui, quand même il s'enfermerait dans une petite classe et dans un cercle de bambins. Il importe que mes élèves me respectent, qu'ils aient de moi bonne opinion ; mais prenons garde ; n'en venons point à considérer cette opinion comme un tribut dû à mes mérites et peut-être bien mince pour eux, à m'irriter de la moindre résistance, à la réprimer, non comme un désordre, mais comme un affront personnel. Il faut que mes talents se développent, et il est impossible que je n'en aie pas conscience ; mais veillons ! J'arriverais si vite à m'infatuer, à me surfaire ! Mes frères m'encouragent, m'estiment : à la bonne

... l'honneur  
que je dois mé-  
riter

et fuir tout  
ensemble ;

... v. g. l'estime  
de mes élèves  
ou auditeurs,

...demesfrères,

heure ! Mais défions-nous, n'arrivons pas, sans y prendre garde, à trouver la chose toute simple, à l'exiger comme une redevance, à la payer moi-même chichement aux autres, à m'étonner, à m'irriter de la moindre note critique venant à détonner sur le concert général d'estime, à juger tout naturels les égards qu'on a pour moi et admirables ceux que je veux bien avoir pour mes frères. — Rivalités d'influence, ombrages, susceptibilités, assez médiocre chagrin des insuccès d'autrui : que de misères pourrait produire l'infatuation de mes petits succès à moi-même !

... de mes  
supérieurs.

Je dois — c'est chose claire — mériter la satisfaction, l'estime, la confiance de mes supérieurs. Il en résultera que, comptant sur mon bon esprit et mon savoir-faire, ils me feront d'autant moins sentir leur autorité, me laisseront d'autant plus à mon initiative. Repos pour eux, mais danger pour moi. Sans le vouloir, sans y penser, je risque de m'accoutumer à une assez large indépendance, au plaisir de me conduire par moi-même, à la présomption de me croire au-dessus des reproches, des avis. Me voilà devenu, à mes propres yeux, une manière de personnage impeccable, irrépréhensible, inviolable, et je n'en doute même pas. Je m'en apercevrai le jour où les supérieurs sentiront, malgré tout, le besoin de tirer un peu sur les rênes. Ce jour-là, surprise, tentation de me cabrer ou de m'abattre. Les supérieurs n'ont donc plus confiance ; on les a prévenus contre moi... et le reste.

γ) Largeur de  
la vie, bonheur  
pour le moi  
jouisseur et su-  
perbe, double  
occasion d'un  
accroissement.

— Concluons ces réflexions si pratiques. Ainsi la largeur facile de notre vie commune peut me rendre grandement immortifié ; le succès, l'honneur peuvent me rendre prétentieux, exigeant, présomptueux, dédaigneux, indocile, critique. Oui, cela est toujours possible, parce que ma nature m'incline toujours à gâter les choses indifférentes, les meilleures choses ; parce que l'homme est toujours homme et que Satan est toujours Satan. Ainsi, diminue, ainsi tend à périr l'esprit de pauvreté, de



mortification, d'obéissance. Ainsi grandit le *moi*, le *moi* jouisseur et superbe, pour lequel je néglige Dieu, pour lequel j'arriverais de proche en proche à mépriser Dieu. Et cette croissance du *moi* présente trois caractères qu'il faut méditer avec une sérieuse frayeur.

— Croissance imperceptible : mille petites fautes ou négligences modifieraient peu à peu mes habitudes, mes dispositions mêmes ; je deviendrais un autre homme avec le temps. — Croissance que ne peut arrêter aucune force naturelle, que le temps accélère plutôt. Chaque concession à la nature, chaque capitulation devant la stratégie de Lucifer, ne peut que resserrer le filet, qu'alourdir la chaîne. — Croissance infiniment redoutable, car le dernier terme, la pleine stature du *moi*, c'est l'orgueil. Vienne alors une épreuve un peu exceptionnelle — et cette longue complaisance pour le *moi* est précisément de nature à me la mériter — vienne un grave échec, une humiliation sensible ; que l'obéissance me demande le sacrifice extérieur et pratique d'une doctrine, d'une opinion, d'une méthode où j'aurais mis mon honneur ; qu'elle m'ôte d'un poste où j'aurai bien assis ma considération, mon influence : qu'arrivera-t-il ? A cette heure décisive, saurai-je abattre d'un coup le *moi* que j'aurai tant laissé grandir ? Ai-je droit de compter sur une grâce exceptionnelle comme l'épreuve même ? De quoi puis-je répondre ? De ma soumission, de ma vocation ? O mon Dieu, arrêtez-moi sur la pente, réveillez-moi, donnez-moi pleine et vive conscience du terme où Satan me pousse, des pas qu'il m'a déjà fait faire sur le chemin ! Il est donc trop vrai ; j'ai tout à craindre, moi aussi, de la tactique de Satan : j'ai un immense besoin de me conformer vigoureusement à celle de Jésus-Christ.

La scène change. Nous sommes dans une autre grande plaine, sous Jérusalem, la ville de la paix. Là se tient Jésus, le capitaine général des gens de bien, dit saint Ignace, le Capitaine Sauveur, dit

... insensible,

... accéléré,

... redoutable,

... car il achemine à l'orgueil.

— SECONDE  
PARTIE : Notre-Seigneur.

1<sup>o</sup> Sa personne : l'ami, le frère des hommes, d

le « Capitaine  
Sauveur » (Bossuet).

Bossuet; celui qui promulgue la justice et combat pour sauver, disait déjà Isaïe (Is. 63, 1); Jésus, non pas étranger, comme Satan, à notre espèce humaine, mais l'un de nous par le sang, par la race, le premier, l'aîné de tous, *Primogenitus in multis fratribus* (Rom. 8, 29); Jésus, vrai fils d'Adam et, tout ensemble, son prototype car, lorsque Dieu créa Adam, il avait en vue son Christ futur : *Christus cogitabatur homo futurus* (Tertullien. *De resurrectione*, VI). Jésus, non pas l'ennemi de notre nature, qui est sienne, mais son ami, son réparateur, sa gloire; Jésus, venu pour nous donner la vie, la vie surabondante, la *vie vraie* (saint Ignace). alors que Satan, le grand voleur d'âmes, l'homicide dès le commencement (Joan. 8, 44), ne vient que pour voler, massacrer et perdre (Joan. 10, 10). — Jésus est donc là : courons à lui : *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes* (Joan. 6, 69). — *Eamus ad suavitatem.*

Son aspect :

Oui, à la douceur, à la simplicité, à l'humilité franche et cordiale : on s'en aperçoit au premier coup d'œil : *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (Tit. 3, 4). Point d'appareil flatteur et redoutable, point de trône, de tribunal, de chaire; tout au plus un tertre ou la première pente des collines qui ferment la plaine, ce qu'il faut pour qu'on puisse voir et entendre le Seigneur, comme au jour du sermon sur la montagne. A quoi bon s'environner d'éclat ou de terreur? Ses attraits ne suffisent-ils pas au triomphe de ses desseins, à l'établissement de sa royauté? *Speciosus forma præ filiis hominum... Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna* (Ps. 44, 3, 5). Car c'est bien le Roi du Règne, le Roi non pas encore triomphant, mais guerrier. Voilà pourquoi il se montre sans faste, en tenue de campagne, pourrait-on dire, prêt à prendre la tête de cette expédition conquérante et bienfaisante, que nous connaissons déjà, pour laquelle nous sommes déjà enrôlés et dont il va nous préciser le plan.

simplicité,  
humilité,  
le Roi du  
Règne, en tenue  
de campagne.

— Une foule l'entoure, trop peu nombreuse, petit troupeau en comparaison des multitudes qui suivent Satan, *Pusillus grex* (Luc. 12, 32) ; mais foule encore, absolument parlant, élite de celle que saint Jean verra innombrable au ciel. *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat* (Apoc. 7, 9). Saint Ignace, qui n'a mis autour de Satan que des démons, ne met autour de Jésus-Christ que des hommes. Pourquoi ? Question oiseuse peut-être. En tout cas, c'est un jour ouvert sur le côté apostolique de notre vocation, et, de fait, le discours royal visera la seconde fin de la Compagnie plus directement que la première. Mais la première y sera implicite : car le moyen d'appliquer aux autres la stratégie du « Capitaine Sauveur », si nous ne nous l'appliquons d'abord à nous-mêmes ? Aussi bien, dans cette méditation, supposée unique sur la matière, faut-il songer très principalement à nous.

— Jésus parle, mais de quel accent, avec quelle douceur et aménité respectueuse, soit pour ses envoyés, soit pour les âmes auprès desquelles il les envoie ! Aux premiers, il commande de bien vouloir : *commendando ut velint*. — Quoi donc, Seigneur ? — De vouloir bien aider les âmes, toutes les âmes, en les amenant par la persuasion : *ut omnes velint adjuvare adducendo*. — Ah ! nous sommes loin des filets et des chaînes de Satan. A vrai dire, Jésus a bien aussi ses filets, et ses envoyés seront pêcheurs d'hommes : *Faciam vos fieri piscatores hominum* (Marc. 1, 17) ; mais ils ne pêcheront que pour sauver, non pour détruire. Jésus a bien ses chaînes, mais elles ne garrottent que les plus vils côtés de notre nature et elles nous prennent par les plus nobles, pour nous tirer doucement à la pleine liberté des enfants de Dieu, *In libertatem gloriæ filiorum Dei* (Rom. 8, 21) ; chaînes libératrices, chaînes d'amour : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis caritatis* (Osée 11, 4). Dans le ton, les formes, les procédés, tout respire la suavité, le respect. On

2° Son entourage, ses auxiliaires de choix.

St Ignace n'y fait figurer que des hommes.

3° Son discours.

a) L'accent, respect et affection pour l'homme.

Les filets et les chaînes de Jésus.

sont le Cœur doux et humble, on reconnaît le « Capitaine Sauveur ».

b) Le fond, la divine stratégie,

— Mais qu'en sera-t-il du fond des choses, de la stratégie en elle-même? Fénéon parle ainsi des écrits de saint François de Sales : « Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir » (*Lettres spirituelles*, 37). Telle, et mieux encore, sera la manière du Roi céleste.

...vigoureuse,

Ses douces paroles n'iront qu'à faire mourir le mauvais moi, pour donner à l'autre la vie éternelle; à obtenir que nous perdions volontairement notre âme en ce monde et selon le monde, ce qui est l'unique secret pour la sauver. D'ailleurs, tout sera net, catégorique, absolu, comme la vérité qui, seule, délivre de la vie fausse. *Veritas liberabit vos* (Joan. 8, 30); tout sera droit, éclatant et pénétrant comme l'épée. *Vivus est enim sermo Dei et efficax et penetrabilior omni gladio ancipiti* (Hebr. 4, 12). Aussi, quelle différence! J'ai dû examiner longuement la tactique du mauvais chef, j'ai dû l'appliquer attentivement aux détails possibles de ma vie. C'est qu'il fallait démasquer un traître, éventer un complot, retrouver le filet sous les fleurs. Ici, je n'aurai point cette peine. Vérité franche, lumière prompte. Mon esprit aura vite fait de comprendre; tout l'effort sera de résoudre ma volonté, mon cœur.

α) Position maîtresse à conquérir : l'humilité.

— Où donc, Seigneur, dois-je amener les âmes et avant tout, la mienne? A une disposition habituelle, indispensable, excellente, à un état magnifique et bienheureux, à l'humilité. L'humilité : vérité sur moi-même et, par suite, sur mes légitimes rapports avec Dieu et les créatures; habitude morale de préférer Dieu à moi-même, de me sacrifier, renoncer, renier, bref, de me mépriser pratiquement pour l'amour de Dieu : *Amor Dei usque ad contemptum sui* (saint Augustin).

Ce qu'elle est : *Amor Dei usque ad contemptum sui*.

Vertu, en un sens, universelle, ...conditionné-cessaire et in-

— L'humilité : vertu, non point particulière, mais quasi universelle, car elle mène infailliblement à toutes les autres; car, si j'étais déjà vraiment humble, je ne refuserais rien à Dieu, je ne m'accorde-



rais rien à moi-même contre Dieu; vertu qui régit le corps même aussi bien que l'âme, car la tempérance, la mortification sont le mépris du *moi* charnel, elles sont l'humilité de la chair, comme la volupté en est l'orgueil, la superbe :

faillible de toutes les autres.

*Carnis terat superbiam*

*Potius cibique parcitas (Ad Primam, hymnus).*

Vertu qui, dans la vie normale de l'âme, voire dans la vie parfaite, occupe et remplit tout le milieu, tout l'intervalle, entre la foi, point de départ nécessaire, et le point d'arrivée qui est la très pure charité. L'humilité, c'est-à-dire, en somme, la charité déjà commencée, déjà suffisante à l'abnégation pratique et, d'ailleurs, apte à croître indéfiniment avec cette abnégation même. Tel est donc, dans la divine stratégie, l'objectif immédiat, la position maîtresse, la clef du champ de bataille et de la victoire; c'est là qu'il faut arriver et m'établir, pour y amener, après moi, d'autres âmes. Entendons-le bien, il le faut pour la double fin de ma vocation, pour mon avancement dans la vertu, pour mon apostolat, pour ma persévérance, pour mon salut; de toutes parts et à tous égards, il le faut.

Vertu indispensable.

— Mais pour arriver là, par où passer? Si je le demande, ce n'est que pour m'orienter, car j'ai déjà résolu d'arriver coûte que coûte. Eh bien! il me faut passer par une porte basse, par un défilé étroit. Jésus le sait et, comme il est toute franchise, il ne s'en cache pas, il s'en récrie même. *Intrate per angustam portam... Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam!* (Mat. 7, 13, 14). Vous me demandez le chemin du ciel? C'est l'humilité. Vous me demandez le chemin de l'humilité? C'est l'humiliation, et il n'y en a pas d'autre, donc pas d'autre pour le ciel. Humiliation de la chair, du *moi* jouisseur, par la pauvreté effective, par les privations et macérations; humiliation de l'esprit et du cœur, du *moi* superbe, par la dépendance

β) L'unique route pour y arriver: privation, humilité.

Porte basse, chemin étroit, mais unique.

acceptée, par la résistance subie, mieux encore par l'opprobre et le mépris endurés; humiliation multiforme que l'on s'inflige à soi-même, qu'on accueille quand Dieu l'envoie, qu'on le supplie même d'envoyer, parce qu'on sait que le ciel ne s'ouvre qu'aux humbles et qu'on ne se fait humble qu'à ce prix.

Comment les  
faire aimer des  
âmes, de la  
mienne?

— Désir des privations, désir des humiliations. Quoi! Seigneur! c'est là que je dois amener les âmes, et la mienne avant tout! Mais elles en ont horreur, et la mienne aussi. Comment faire pour les retourner ainsi contre elles-mêmes? Comment faire, moi tout d'abord, pour abhorrer tout à fait et non pas à demi ce qu'aime et embrasse d'instinct le mondain qui vit en moi, pour accepter, pour désirer de toute mon énergie ce que, d'instinct, il abhorre? (*Summar. Const. 11*). -

Double motif,  
non exprimé  
dans le texte,  
mais à rappeler  
d'après le  
*Règne*.

Saint Ignace n'a pas même posé la question; sans doute il n'a pas daigné le faire. N'est-elle pas déjà résolue dans le *Règne*? Ne refaisons pas ici le *Règne*, mais souvenons-nous que nous l'avons fait; qu'ici comme là, nous avons, pour aimer le dénûment et l'opprobre, deux raisons inégales, mais dont la moindre suffit, au moins jusqu'à un certain degré.

(1) Sagesse sur-  
naturelle, be-  
soin de mon  
âme.

Privation, hu-  
miliation : u-  
nique chemin  
d'un terme né-  
cessaire; — u-  
nique antidote  
à l'empoisonne-  
ment par la  
jouissance et  
l'honneur.

C'est d'abord l'intérêt capital de notre âme, c'est la sagesse chrétienne élémentaire, le bon sens de la foi. La convoitise demeurant en nous malgré le baptême et la vocation, la richesse d'une part, l'aisance large et facile de la vie, l'honneur d'autre part, la considération, la renommée, nous sont un péril. Donc la sagesse nous commande de les craindre, de les fuir, de les abhorrer même, dans la mesure où elles exposent notre salut. La convoitise risque toujours de nous les tourner en poison. Donc la sagesse nous enjoint de recourir, même préventivement, à l'antidote, à l'unique antidote, qui est la privation, l'humiliation. Dans l'ordre moral, point d'homœopathie : on combat, on prévient même les tentations, en faisant usage de leurs contraires (*Summar. Const. 14*). Bref, la jouissance et l'hon-

neur nous acheminent-ils, oui ou non, vers l'orgueil, et l'orgueil nous mène-t-il à tout mal? La privation et l'humiliation sont-elles, oui ou non, l'unique route de l'humilité, et l'humilité celle de tout bien, celle du salut? Il suffit; on voit quel parti prendront les sages, *omnes qui haberint judicium et rationem*. Malades de sensualisme et d'amour-propre, nous avons besoin de la pauvreté effective comme d'une hygiène rude mais salutaire, de l'humiliation comme d'une opération douloureuse mais indispensable à notre guérison, à notre vie. Eh bien! que dit la sagesse en pareil cas?

— Mais que ne diront point la reconnaissance et l'amour? Qui me propose cette rude hygiène? Celui qui, bien portant, se l'est infligée à lui-même pour l'amour de moi. Qui demande cette lente et continue amputation du moi sensuel, du moi vaniteux, indépendant, dominateur? Celui qui, sans ombre de besoin personnel, uniquement pour me donner exemple et courage, s'est rassasié d'opprobres, a bu l'humiliation jusqu'à la lie. Eh bien! moi, quand même je n'aurais que faire de cet aliment et de ce breuvage pour vivre, laisserais-je mon Roi, mon « Capitaine Sauveur », s'en rassasier et s'en abreuver tout seul, et pour moi?... Ah! rentrons dans les conclusions du *Règne*! Celles des *Etendards* ne sont pas autres, elles ne nous mèneront pas plus loin.

— De même les trois colloques indiqués ne feront que renouveler et préciser avec instance notre offrande du *Règne*, que nous engager à pratiquer mieux en fait, à pratiquer déjà mieux en désir, notre règle onzième du Sommaire. — Faisons-les donc d'un cœur loyal et d'une façon pratique, sans les affaiblir, sans les égarer dans le vague. — Par Marie, canal de toute grâce, par Jésus, médiateur unique et nécessaire, demandons au Père d'être admis sous l'Etendard royal. — Quoi donc! N'y suis-je pas déjà? — Oui, extérieurement, officiellement; mais cela suffit-il et ne voit-on jamais le

(2) Reconnais-  
sance, puis a-  
mour pur en-  
vers Jésus-  
Christ, volon-  
tairement ap-  
pauvri et humilié pour moi.

— TRIPLE  
COLLOQUE  
(selon le texte).

Deux  
observations :

a) Ne suis-je  
donc pas déjà  
sous l'étendard  
de Jésus-  
Christ?

En principe, en droit, oui; de cœur et de fait, pas encore assez.

b) Qué demander précisément? Desentir, même malgré moi, quelques effets de la sainte Pauvreté, — quelques échecs à mon amour-propre.

(Summar. Const. Reg. 24, 11)

soldat tricher plus ou moins son devoir professionnel? Oui, j'ai signé mon engagement de soldat d'élite, je vis dans le camp, je porte l'uniforme : mais dans le fait, dans le cœur, porté-je effectivement, résolument, « la robe et les livrées » dont mon Chef s'est revêtu pour moi? — Eh bien ! par un effort de volonté réfléchie, d'amour, sinon sensible, du moins effectif, demandons à en être revêtu comme de force et malgré les cris de ma nature. Que Dieu m'accorde le courage d'agir spontanément contre ma sensualité, mon amour-propre charnel et mondain ; mais encore — et tel paraît bien être l'objet absolument précis du colloque actuel — qu'il daigne agir lui-même contre ces ennemis de sa gloire et de mon âme ! Pour me rappeler, pour me suggérer de restreindre ça et là et spontanément quelques-unes des largeurs de la vie commune, prions Dieu de me faire sentir, par lui-même et sans que je les appelle, quelques effets de la sainte pauvreté. — Par ailleurs, c'est peu de me résigner aux petites humiliations inévitables. Demandons qu'elles viennent, que mon amour-propre soit contrarié, froissé, tenu en échec par la résistance des hommes et des choses, par les petits insuccès, les menues impuissances de détail, qui ne compromettront pas, qui serviront bien plutôt et avanceront le succès définitif de mes deux grandes œuvres d'office, ma perfection et mon apostolat.

... de devenir, par là, vrai disciple de Jésus-Christ; de vivre de la vie vraie qu'il me montre.

Privations, humiliations : c'est par là que je commencerai de suivre sérieusement Jésus-Christ et son Etendard. *Nunc incipio esse Christi discipulus*, disait saint Ignace d'Antioche allant au martyre. Et Jésus-Christ même : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me* (Mat. 16, 42). Jusque là, je suis mon Roi de loin, *a longe*, comme saint Pierre (Mat. 26, 58). Jusqu'à la privation et l'humiliation allégrement portées, je ne puis m'assurer d'être vrai Jésuite, de mener la vie vraie que montre en soi Jésus-Christ Notre-Seigneur.



## DEUX ÉTENDARDS. II

(Répétition, si elle possible. — Application apostolique)

Posons tout de nouveau le double fait : Jésus-Christ veut sous son drapeau tous les hommes; Lucifer les veut tous sous le sien. Ni Lucifer n'y réussira, Dieu merci; ni Jésus-Christ, hélas! Combien Jésus-Christ en aura-t-il? Cela dépend en partie de moi. N'est-ce pas de quoi me faire frissonner? Oh! si je pouvais les lui gagner tous, tous ceux, du moins, qu'il mettra sur ma route, à la portée de mon action, de mon influence!

— Demandons surtout de comprendre que, pour arracher les âmes de la stratégie de Satan, je dois, tout d'abord et de toute nécessité, pratiquer résolument en moi-même et contre moi-même, la stratégie de Jésus-Christ; que, pour les soustraire à la séduction de l'or, de l'honneur, et à l'orgueil qui en est la suite, je dois, de nécessité de moyen, arriver, par la pauvreté effective et l'humiliation, à l'humilité habituelle; qu'il ne saurait y avoir d'apostolat sérieux et fécond pour qui serait notablement infidèle aux règles XI et XII du *Sommaire*. — Seigneur Jésus donnez-moi de le bien voir et d'en prendre vaillamment mon parti!

— Dans la première moitié de cet exercice, modifions quelque peu la mise en scène : rien n'en sera changé quant au fond. Entourons Satan, non plus de démons, mais d'hommes. C'est le forcer à cacher ses intentions dernières, son nom, son vrai visage, de poser en ami, en libérateur, en vengeur de l'humanité.

Au lieu de la plaine, voisine de Babylone, représentons-nous un convent maçonnique nombreux et choisi tout ensemble; une vaste salle magnifiquement éclairée et décorée; sur une estrade, un fauteuil du milieu, un président de rencontre, un frère

— PRÉLUDES,  
1) Volonté de Jésus-Christ, volonté de Lucifer. Quel résultat dépendra, en partie, de la mienne.

2) [différé].

3) Comprendre que, pour faire accepter aux âmes la stratégie de Jésus-Christ, je dois avant tout la pratiquer moi-même. — Le vouloir.

— PREMIÈRE PARTIE : Lucifer, entouré d'hommes, obligé par là à se déguiser.

— 1<sup>o</sup> Un convent maçonnique où il préside incognito.

de passage, introduit et cautionné par le Vénérable local, mais qui désire garder l'incognito. C'est lui. — Nous voyons un très bel homme, à la physionomie très intelligente et distinguée, à la fois imposante et séduisante, avec je ne sais quoi d'inquiet et d'inquiétant.

Physionomie humaine du personnage.

2<sup>e</sup> L'assemblée :  
élite maçonnique et sociale,

... tous dupes de Satan,

... jusqu'à ne pas croire en lui :

... serviteurs aveugles et d'autant plus précieux.

— 3<sup>e</sup> Les discours de l'inconnu, ... facile à rendre vraisemblable :

... paroles authentiques du démon ou des impies dans l'Ecriture ;

— Devant lui, une assemblée d'élite, élite maçonnique, élite sociale, une fleur des « classes dirigeantes » : politiciens, depuis le ministre jusqu'au journaliste, magistrats, économistes, financiers, philosophes, savants, lettrés, industriels. Tous sont libres penseurs et libres viveurs ; tous pleinement dupes de Satan, tous prêts et ardents à faire son œuvre, mais sans le vouloir formellement, ni le savoir ; car nous écartons de notre hypothèse tout ce qui est occultisme, satanisme, relations directes et conscientes avec le démon connu comme tel. Ici, tous font profession de ne pas croire à son existence et de hausser les épaules à son nom : auxiliaires d'autant plus précieux qu'ils ne savent ni où ils sont menés, ni qui les mène. Et Satan ne triomphe-t-il pas de se faire nier par ses adeptes, pour leur faire nier du même coup tout ce qui dépasse les sens ?

A ces fidèles sans le savoir, il va parler leur langage : parleur admirable, histrion consommé. Quant à son discours, il ne serait pas difficile de l'imaginer, de lui donner une vraisemblance approchant de l'authenticité morale. Les éléments s'en trouveraient partout, et dans l'Ecriture tout d'abord. Paroles attribuées à Lucifer ou prononcées, de fait, par lui-même : — dans le ciel : *Similis ero Altissimo* (Isaï. 14, 10) ; — au paradis terrestre : *Eritis sicut Dii* (Gen. 3, 5) ; — au désert où il tente Jésus : *Hæc omnia tibi dabo* (Mat. 4, 9) ; — paroles des impies d'autrefois, de Pharaon à Moïse : *Quis est Dominus? Nescio Dominum* (Exod. 5, 2), — ou, à propos du peuple de Dieu : *Venite, opprimamus eum sapienter* (Exod. 1, 11). — Paroles de tous les indépendants et les superbes, soit dans les

Psaumes : *Labia nostra a nobis sunt. Quis noster Dominus est* (Ps. 11, 5), — soit dans tout le second chapitre de la Sagesse. Esprit de l'Antéchrist selon saint Paul : *Homo peccati, filius perditionis, qui adversatur et extollitur adversus omne quod dicitur Deus aut quod colitur, ita ut in templo Dei sedeat; ostendens se tanquam sit Deus* (2 Thess. 2, 3, 4).

On y pourrait joindre un recueil, une anthologie de blâphèmes, ou formels ou hypocrites et sournois, empruntés à toutes les époques, surtout à la nôtre. On pourrait formuler en principes ou en conseils nombre de choses qui s'accomplissent aujourd'hui en fait. Quoi de plus vraisemblable et de plus juste, que d'attribuer, de restituer à Satan ce qu'il a dit ou suggéré lui-même, ce qui cadre si évidemment avec ses desseins bien connus? De toutes ces données on lui composerait sans peine un ample discours, où le style seul serait moderne, le fond aussi vieux que Satan lui-même et que le péché originel. Abrégeons-le plutôt. Par la force des choses, il ne saurait être qu'une paraphrase du texte de saint Ignace, de la trilogie ou gradation déjà méditée: richesses, honneur, orgueil. Écoutons.

« Nous sommes, dira-t-il, le monde nouveau; nous sommes la nature affranchie enfin d'un prétendu surnaturel; nous sommes l'humanité nouvelle, en lutte, en insurrection contre tout ce qui s'appelle Dieu; l'humanité rendue à elle-même, se suffisant à elle-même, n'admettant plus rien au-dessus d'elle-même; l'humanité se substituant définitivement à Dieu (Auguste Comte); l'humanité devenue le seul Dieu réel, si l'on veut conserver ce mot, seule digne de trôner sur les autels, si l'on veut en ériger encore.

» Donc le Dieu d'autrefois, le Dieu personnel, distinct du monde, le Dieu auteur et maître de l'homme : voilà l'ennemi, lui et tout ce qui s'autorise, tout ce qui se réclame de lui : les religions soi-disant positives ou même naturelles; avant tout, le christianisme catholique, seule religion vivante et

... paroles choisies des impies modernes;

...aufondetnécessairement, paraphrase du texte de saint Ignace.

Esquisse de ce discours.

Substituer l'humanité à Dieu.

Dieu, le Christ, le christianisme : voilà l'ennemi.

redoutable, l'Eglise, le Christ, incarnation, suprême de l'idée de Dieu.

Le combattre habilement, lentement et sûrement :

... dans les lois,

... dans les esprits,

... mais surtout dans les mœurs, dans les âmes.

Développer à l'infini deux sentiments :

... la joie de vivre, d'où l'ardeur à la fortune;

» Achevons donc, au nom du progrès, la ruine du christianisme; mais procédons-y sagement, lentement et sûrement; sachons contenir nos justes impatiences, nos justes colères : l'avenir n'est-il pas à nous? Législateurs, gouvernants, magistrats, rendons peu à peu le christianisme impraticable, impossible; ôtons-lui, dans le présent, toute action, toute force, toute ressource même; ôtons-lui l'avenir en tarissant le sacerdoce, en nous emparant de l'éducation, en empêchant les enfants d'aller au Christ. A la bonne heure! Philosophes, savants, critiques, historiens, gens de lettres, continuez de le déraciner dans les esprits, travaillez à changer la vieille mentalité humaine timide et superstitieuse, à fonder le sens commun des temps nouveaux, celui de l'humanité affranchie. Tout cela est bon et utile, mais il y a mieux.

» Pour affranchir totalement l'esprit, allons au vif de l'âme; pour établir à coup sûr la mentalité nouvelle, allons à la racine des mœurs, faisons passer dans les sentiments et les habitudes une nouvelle moralité. Deux mots la résument : joie de vivre, fierté de vivre. Inscrivons sur notre étendard cette double devise. Quand tous les hommes l'auront adoptée comme loi pratique, Dieu sera pour eux comme n'étant plus, et alors nous aurons beau jeu à leur faire admettre qu'il n'a jamais été.

» Joie de vivre, libre conquête, libre jouissance de toutes les délices! Qui trouble et contraint cet instinct de nature? Le rêve d'un au-delà, l'espoir ou la menace d'une autre existence après la mort. A l'œuvre donc! Savants, inventeurs, financiers, économistes, industriels, rendons la vie présente si commode et si belle, que l'homme ne souhaite plus autre chose; rendons-la si ingénieusement compliquée, si affairée, si tumultueuse, que l'homme ne trouve plus de temps pour rêver d'un au-delà. Et comme la joie de vivre s'achète à prix d'or, multi-



plions l'or, prodiguons-le si nous le pouvons; promettons-le du moins, échauffons les désirs et mettons notre art à les tenir en haleine, à les rendre confiants et crédules. Poètes, romanciers, glorifions les libres plaisirs et la richesse qui les donne. Tous, de concert, accoutumons l'homme à mettre pratiquement son paradis sur la terre. Il nous croira sans peine quand nous lui dirons qu'il n'y a rien ailleurs.

» La belle fierté de vivre ! Elle viendra d'elle-même comme compagne inséparable de la joie, car l'homme assez riche pour ne se priver de rien prend vite conscience de sa valeur personnelle. Aidons-la pourtant à venir, cette généreuse fierté, provoquons-la chez tous. A qui en est capable — mais qui ne l'est pas ? — donnons l'ambition de paraître, de s'élever, de dominer, soit dans l'Etat, soit au village, n'importe. Aux plus vulgaires promettons l'égalité, donnons-en l'apparence au moins ; chez tous allumons, irritons la soif de l'indépendance ; la vraie fierté de vivre est là. — Indépendance du citoyen : s'il faut qu'il se donne des chefs, qu'il sache que lui seul les fait et les sacre, qu'en leur obéissant, il n'obéit qu'à lui-même (Rousseau). — Indépendance du penseur : l'enfant peut avoir des maîtres, l'homme n'en a pas. Qu'il contrôle, juge, décide. Sa pensée, sa science ne procèdent que de lui, ne relèvent que de lui. — Indépendance de l'agent libre : aucune volonté ne peut s'imposer de haut à la sienne ; elle est autonome, souveraine, sans frein ni règle autres que sa propre sagesse. — Indépendance de l'individu, plus encore, indépendance de l'homme collectif, de la nature humaine, de l'humanité comme telle. Quand l'individu sera résolu et accoutumé à dépendre le moins possible, nous l'amènerons vite à convenir que l'esprit humain est l'unique source de toute lumière, la volonté humaine, l'unique source de toute loi, de tout ce qui s'appelle moralité, droit, devoir. Alors, la fierté de vivre étant au comble, notre œuvre

... la fierté  
de vivre,

... d'où, l'ambition  
chez l'élite ;  
... dans le vulgaire,  
la soif de l'égalité ;

... chez tous,  
l'indépendance

indépendance  
civique,

indépendance  
intellectuelle ;

indépendance  
morale ;

... indépendance  
de l'individu,  
plus encore, in-  
dépendance to-  
tale du genre  
humain, de l'hu-  
manité collec-  
tive.

Dès lors, plus  
derôle ni de place  
pour Dieu.

d'affranchissement sera complète; il n'y aura plus, pour Dieu, ni rôle dans les faits, ni prise sur les âmes, ni place dans la pensée, ni nom dans le langage, à moins qu'il ne plaise à l'humanité de conserver ce vocable pour s'en décorer elle-même, comme on se fait une parure de la dépouille du vaincu.

Joie de vivre,  
fierté de vivre:  
innées en tous,  
à développer  
chez tous.

» Belle joie de vivre, belle fierté de vivre, instinct naturel qui pousse l'être à jouir de tout, mais, avant tout, de lui-même, de son activité, de sa force, à les exercer, à les étendre, à les projeter sur toute chose, sans relever que de lui-même : il n'est pas un homme qui ne porte au cœur cette sève généreuse. Exploitions-la chez tous; même chez le croyant, même chez le prêtre, car, pour triompher de leur Dieu, mieux vaut encore les détacher de lui que les détruire; chez tous faisons-la fermenter, bouillonner, éclater en jets magnifiques. Joie de vivre, fierté de vivre : cette devise est pour agréer à tout le monde et n'effaroucher personne. Beaucoup suivront, sans savoir où elle les mène; il suffit que nous le sachions, nous ».

L'orateur cesse de parler, mais il se dit tout bas avec un ricanement intime : « Pauvres dupes, vous ne le savez pas vous-mêmes. Cela s'appelle dans une autre langue : concupiscence des yeux, concupiscence de la chair et orgueil de la vie. Cela vous mène, avec vos propres dupes, en enfer, où votre désespoir sera ma revanche éternelle contre Dieu ».

— 4<sup>e</sup> Mes sentiments devant cette stratégie:  
a) effroi, pitié pour les âmes.

— Mais moi qui viens d'entendre le discours de l'inconnu et les applaudissements de l'assemblée, quelles impressions en garderai-je? L'effroi, sans doute, la pitié, une immense pitié, pour ces auxiliaires aveugles du plan infernal. Dirai-je comme Notre-Seigneur en croix : *Pater dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt* (Luc. 23, 34)? Hélas! ils en savent assez pour être grandement coupables. — Mais la foule surtout, la foule qui va les suivre, qui les suit déjà si nombreuse, les ignorants, les simples, les enfants qu'ils vont séduire, qu'ils ont déjà

séduits!... *Misereor super turbam!* (Marc. 8, 2) Allons-nous revoir un monde semblable à celui que nous méditons dans le premier point de l'Incarnation, un monde encore plus malheureux, encore pire, car il aura rejeté l'Incarnation même, Jésus-Christ même? Seigneur, ne livrez pas au monstre infernal les âmes qui vous confessent encore. *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi!* (Ps. 73, 19).

— Penserai-je avec honte : « Satan est mieux servi, mieux secondé par ses émissaires, que Jésus-Christ par ses apôtres d'office, par moi-même? » Soit, mais restons dans la vérité pure, ne nous échaufons pas sur des idées quelque peu inexactes ou confuses. Entre les affidés de Satan et les apôtres de Jésus-Christ, les conditions ne sont pas du tout les mêmes. Les premiers ne connaissent pas, ne soupçonnent même pas leur maître; pour le servir de fait et sans le vouloir formellement ni le savoir, ils n'ont qu'à suivre leur pente naturelle et non pas à la remonter. Moi, je connais le mien, mais par un effort de foi. Si je le sers et le seconde, c'est par un autre et constant effort contre ma nature, contre cette joie et cette fierté mondaines de vivre que j'ai dans le sang tout comme eux. Pour adorer pratiquement leur maître inconnu, ils n'ont qu'à s'adorer eux-mêmes; et j'ai besoin de me renoncer moi-même pour adorer pratiquement le mien que je connais. Non, les conditions ne sont pas égales. Posons donc mieux la question. Quoi donc! La foi en Jésus-Christ, l'amour de Jésus-Christ pourront-ils moins sur moi que ne peuvent sur ces gens l'intérêt et l'amour-propre? A tout prendre, faut-il m'en étonner? A ce compte je me connaîtrais bien mal. Faut-il rougir et m'indigner contre moi-même? Oui certes. Et de quoi précisément? De mes faiblesses, de mes infidélités habituelles, de mes trop nombreuses concessions à l'ennemi que je dois combattre chez les autres, à la joie et à la fierté mondaines de vivre. Ce sont elles qui font languir en moi la foi et l'amour; c'est à cause d'elles que

b) pour moi-même, confusion : Satan mieux servi que Jésus-Christ.

— Soit, mais prenons-y garde. Les hommes de Satan ne le connaissent pas, et, pour le servir, n'ont qu'à suivre leur pente; moi, au contraire.

— De quoi donc rougir?

De ce que la foi et l'amour pourraient moins sur moi que l'égoïsme sur eux.

je suis un apôtre si tiède, alors que les hommes de Satan n'ont aucune peine à être tout zèle et tout feu. O Jésus, votre grand serviteur Xavier se révoltait à la pensée de n'aller pas plus loin pour votre gloire que des marchands pour leur fortune. Donnez-moi quelque chose de cette indignation généreuse; donnez-moi plus de foi, plus d'amour, surtout plus de courage au sacrifice, car c'est le sacrifice même qui augmente la foi et l'amour.

— SECONDE  
PARTIE : Jésus-  
Christ.  
... la Personne,  
... l'appareil,  
... l'assemblée.  
J'en suis.

— Dans la seconde partie de cet exercice, ne modifions en rien les données de saint Ignace. Revoyons le divin Chef dans le même lieu, sous les mêmes traits, avec le même appareil. Revoyons cette élite qui l'entoure, qui m'entoure moi-même, car j'en suis. Oui, par vocation et par choix, par engagement sacré, par état et office, je suis de ces disciples que Notre-Seigneur envoie publier et propager « la vie vraie », telle que lui-même l'a enseignée, mais tout d'abord vécue.

Quel honneur !  
Moi, associé  
à Jésus-Christ,

Comprendrais-je la grandeur de ce rôle? Jamais, non pas même au ciel. Au moins faut-il, et dès ici-bas, la concevoir autant que possible. Il est donc bien vrai : comme saint Ignace, après sa célèbre vision sur le chemin de Rome, je puis et je dois dire que « Dieu m'a mis avec son Fils », associé à l'œuvre propre de Jésus-Christ, attaché de tout près à sa divine Personne, choisi et séparé de la foule pour ne plus appartenir qu'à l'Evangile, avec la puissance de Dieu à mon aide. *Collabora Evangelio secundum virtutem Dei* (2 Tim. 1, 8). Oui, en vérité, moi, le dernier parmi les baptisés, j'ai reçu cet honneur gratuit d'être, par le monde, l'évangéliste des insondables richesses du Christ. *Mihi, sanctorum omnium minimo, data est gratia hæc... evangelizare investigabiles divitias Christi* (Eph. 3, 8). Je suis son ministre et l'on doit me considérer comme tel : *Sic nos cristimet homo ut ministros Christi* (1 Cor. 4, 1); je suis son ambassadeur : *Pro Christo ergo legatione fungimur* (2 Cor. 5, 20); c'est lui qui parle par ma bouche, lui qu'on écoute

... son  
collaborateur,

... son  
ambassadeur.



en m'écoutant. *Qui vos audit me audit* (Luc. 10, 16). Et comme Jésus-Christ et son Père ne font qu'un en tout cela, de même qu'ils ne font qu'un par la communauté de nature divine, en me mettant avec son Fils, le Père me met avec lui-même. Je suis le dispensateur de ses mystères. *Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei* (1 Cor. 4, 1). Quand Jésus-Christ parle par ma bouche, le Père parle en même temps. *Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos* (2 Cor. 5, 20). L'œuvre de Jésus-Christ est l'œuvre du Père; collaborateur de l'Evangile, je deviens le coadjuteur de Dieu. *Dei enim sumus adiutores* (1 Cor. 3, 9). Est-ce vrai? Est-ce assez sublime? Est-ce assez pratique? Ah! qu'il ferait bon me le rappeler sans cesse, me soulever par un élan de foi, au-dessus des apparences, au-dessus du matériel et des routines du métier! Le voilà, mon métier d'apôtre; je suis le porte-étendard, le porte-parole de Jésus-Christ.

Qui m'écoute,  
l'écoute.

Moi, coadjuteur de Dieu.

Quel honneur! En suis-je digne? *Unde hoc mihi?* (Luc. 1, 43) Où Jésus-Christ est-il allé me prendre pour m'associer à ses Apôtres, à lui-même, à son Père? *Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui* (Ps. 112, 7). Admiration, humilité, reconnaissance.

En suis-je  
digne?

Mais quelle tâche, quel fardeau, quelle responsabilité! En suis-je capable? *Quis sum ego, ut vadam ad Pharaonem, et educam filios Israel de Ægypto?* (Exod. 3, 4) Comme Moïse et plus encore, qui suis-je pour affronter le monde, l'esprit du monde, le prince du monde, et leur arracher les âmes captives? Comme Jérémie et plus encore, je ne suis qu'un enfant, impuissant à couvrir de ma voix, de mon balbutiement, la clameur de l'opinion universelle glorifiant la joie et la fierté de vivre, la richesse, l'honneur, l'orgueil. *A, a, a, Domine Deus, ecce nescio loqui, quia puer ego sum* (Jerem. 1, 6). Compterais-je par hasard sur mon talent, ma doc-

En suis-je  
capable?

C'est pourtant bien là mon rôle.

— Repassons le discours du divin Chef, sa stratégie dont il me fait l'instrument.

Amener les âmes à l'humilité par les privations et humiliations acceptées, recherchées même.

Cela m'oblige à marcher le premier par ce chemin.

Il faut m'en convaincre.

trine, mon éloquence, mon savoir-faire? Je ne serais qu'un misérable fou.

— Et pourtant ma mission est certaine; j'ai juré de la remplir, j'aurais honte et horreur de m'y dérober. Regardons-la bien en face, écoutons de nouveau « le Capitaine Sauveur » et sa stratégie. Aller au ciel par toutes les vertus au moins nécessaires; — aller aux vertus nécessaires par une humilité habituelle et au moins suffisante du cœur, par un amour de Dieu qui suffise, du moins, à l'indispensable mépris de soi-même; — aller à cette humilité par une dose au moins suffisante de privations et d'humiliations : voilà l'itinéraire tracé par Jésus-Christ, frayé tout d'abord par Jésus-Christ, qui, sans besoin personnel et pour l'amour des âmes, a voulu entrer ainsi dans sa gloire. Aussi nous dit-il en concluant : *Et quo ego vado scitis, et viam scitis* (Joan, 14, 4). Voilà le chemin où je dois, moi, entraîner les âmes, toutes les âmes, *adjuvare omnes adducendo*, à la suite de Jésus-Christ et à ma propre suite; car, le moyen de les entraîner si je ne marche devant elles et à plus grands pas? Pour obtenir du soldat la bravoure suffisante, l'effort strictement indispensable, l'officier n'a qu'une ressource : payer de sa personne et surabondamment, être brave au-delà du nécessaire, parfois même jusqu'à la témérité, quand il ne s'agit que de son péril individuel. Ainsi pour amener les âmes au nécessaire, j'ai le strict devoir de l'outrepasser; pour travailler à les rendre suffisamment humbles, je suis tenu de l'être moi-même jusqu'au superflu et au luxe; pour moi, apôtre, le superflu devient le nécessaire, et à double titre : comme moyen et comme loi de mon état. Jésus-Christ s'est rassasié d'opprobres et de souffrances : je dois m'en abreuver largement, pour décider les âmes à y goûter dans la mesure qu'exige leur salut. Quoi de plus évident?

— Mais il faut m'en convaincre à loisir et m'en pénétrer, car là sera tout le fruit de la méditation présente. Aidez-moi, Seigneur, et que votre parole

m'entre au cœur, comme un glaive, *Usque ad divisionem animæ et spiritus, compagum quoque ac medullarum!* (Hebr. 4, 12)

— J'ai, ni plus ni moins, à retourner les âmes contre elles-mêmes, à leur faire craindre et fuir, par motif surnaturel, ce qu'elles aiment ardemment par nature, accepter, rechercher même ce qui leur fait naturellement horreur; j'ai à leur ôter l'appétit volontaire du miel et à leur donner l'appétit volontaire du fiel. Vrai miracle. Pourrais-je donc le faire ce miracle? Non certes, mais par état, par office, je dois l'obtenir. De qui? Des âmes elles-mêmes et de Dieu pour elles. A ce double titre, il me faut l'obtenir avant tout, l'obtenir largement, et de moi-même, et de Dieu pour moi. Insistons.

— Par où l'obtenir des âmes? Par mon exemple. Sans lui, tout languirait, tout serait stérile, doctrine, éloquence, démonstrations, adjurations. Admettons un instant, pour la rejeter bien vite, une déplorable hypothèse. Je suis et reste, manque de courage et d'esprit de foi, un Religieux assez tiède et médiocre. Encore épris de la joie naturelle, de la fierté naturelle de vivre, je vais, plus ou moins consciemment, au gré de la nature, assez peu mortifié, passablement amoureux de moi-même. Sans y prendre garde, ou peut-être je ne sais avec quelle illusion de sagesse et de largeur pratiques, je laisse la doctrine des *Etendards*, la onzième et la douzième règle du *Sommaire*, tomber peu à peu au rang d'idéal, de théorie platonique. A ce compte et lorsque j'entrerai en contact avec les âmes, que ferais-je? De deux choses l'une : ou je n'oserai pas même demander aux âmes ce que Notre-Seigneur attend d'elles; ou, si j'ose, malgré tout, le leur demander, je suis sûr de ne pas l'obtenir. Si une secrète pudeur, un secret malaise m'empêchent de déployer l'étendard que j'aurai conscience de suivre si mal, de prêcher « les vertus solides et parfaites » (*Sommaire*, 16), la « vie vraie » qui, de fait, ne sera pas la mienne; j'amoinrirai, j'énervrai la morale

Retournerai-  
si les âmes :  
vrai miracle.

a) L'obtenir  
d'elles-mêmes.  
Comment? Par  
l'exemple avant  
tout, indispen-  
sablement.

Qui ne prati-  
que pas pour  
soi-même la  
doctrine des  
*Etendards*,

... ou n'ose même  
pas la prê-  
cher (trahison  
du mandat);

... ou la prêche  
en vain, (stérili-  
té inévitable),

... parce que sa  
conduite, bien-  
tôt percée à  
jour, contredit  
sa parole.

de Jésus-Christ, la réduisant à des généralités faciles et brillantes, qui ne gêneront personne, mais ne sauveront personne; en fin de compte, j'aurai trahi mon mandat. — Peut-être, au contraire, m'étourdirai-je sur ma propre inconséquence; peut-être, par entraînement de consigne et de métier, me forcerai-je à dire la vérité tout entière. Sera-ce hypocrisie, Pharisaïsme imposant à autrui des fardeaux qu'il écarte pour son usage? (Mat. 23, 4). Non, sans doute, non pas sciemment et formellement, car il ne faut point me maltraiter outre mesure, même en hypothèse. Ce sera illusion, étourdissement, accommodement quelconque de ma conscience avec elle-même, puisqu'elle m'avertira tout ensemble, et que j'ai le devoir de parler, et que je m'en ôte à moi-même le droit. Rôle équivoque, mais bien vite percé à jour. Ne nous flattons pas. On a des yeux; on comparera ma vie à mes discours, le moraliste à la morale. On s'apercevra bientôt que l'éloquent parleur de mortification et d'humilité n'est guère détaché de son bien-être, de ses aises, qu'il est friand de succès et de louanges, qu'il est personnel, ombrageux sur sa réputation, susceptible, impatient, irritable devant la critique ou la résistance. Que pensera-t-on alors? Ou qu'il n'a dans sa doctrine qu'une foi médiocre et, pour ainsi dire, de tête; ou que la doctrine est impraticable, puisqu'il la pratique lui-même si peu. Rôle stérile par là-même. Non, si l'on ne sent en moi, si je ne suis pas, de fait, l'homme humble, devenu humble par l'habitude des privations et humiliations acceptées ou même cherchées, quelles recrues amènerai-je sous l'Etendard de Jésus-Christ?

b) Miracle à  
obtenir de Dieu  
pour les âmes.  
Comment? Par  
le mérite aidant  
la prière. Quel  
mérite? Celui  
de l'humilité  
conquise au prix  
qu'on sait.

— Impuissant sur les âmes, je le serais, du même coup, sur Dieu. Or, c'est de Dieu qu'il faut, tout d'abord et surtout, obtenir les grâces de choix qui retournent l'homme contre lui-même. Et par où les obtenir? Par la prière sans doute. Mais l'apôtre qui n'est pas humble songe-t-il beaucoup à prier? Tout préoccupé de concevoir et de dire des choses belles,



brillantes, neuves, n'oublie-t-il pas d'instinct, le principal de la fonction apostolique, l'action sur Dieu? Et que serait sa prière? « Mon Dieu, que ces pauvres âmes fassent ce que je dis et ne fassent pas comme je fais! » Prière humiliante, et le mal n'est point là, au contraire; mais prière bien peu efficace. Pourquoi? Qui lui donnerait un vrai pouvoir sur le Cœur de Dieu? Le mérite, le sacrifice, l'abnégation pratique du *moi*, c'est-à-dire, précisément cette mortification, cette humiliation que je n'ai pas le courage de souhaiter, de rechercher ou même de bien accueillir.

Ainsi, que je regarde ou les âmes ou Dieu même, de toutes parts, s'affirme et s'impose l'indispensable condition de ma seconde fin professionnelle, la loi suprême de l'apostolat. Que le grain de froment tombe dans la terre et y meure : alors seulement il deviendra fécond. Que le *moi* de la nature, le *moi* des sens et de l'amour-propre, soit arraché, rejeté par le *moi* de la vocation et de la grâce; qu'il soit foulé aux pieds de qui voudra, qu'il soit enseveli comme la semence; alors seulement des âmes germeront pour Dieu, des soldats pour l'étendard de Jésus-Christ. *Amen, amen dico vobis : nisi granum frumenti, cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (Joan. 12, 25). — Même vérité sous une autre image : laissons-nous élever de terre, élever au-dessus de la terre, mettre en croix comme mon Maître : à ce compte, j'attirerai tout, moi aussi; j'attirerai les âmes, non pas à moi, mais à lui. *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham* (Joan. 12, 32). Perdons volontairement pour lui et pour son Evangile, pour le règne de l'Evangile vrai, pur, intégral, mon âme de péché, de convoitise, d'appétits naturels : à ce prix je trouverai, je sauverai, je gagnerai mon âme de grâce et de gloire, la seule qui vaille et qui compte; mais encore j'en trouverai, j'en gagnerai d'autres. *Qui autem perdidit animam suam propter me et Evangelium, sal-*

Bref, tout oblige l'apôtre à mourir aux sens et à l'amour-propre.

*vam faciet eam* (Marc, 8, 35). Dieu dira de moi comme de Jésus-Christ même : *Ideo dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia, pro eo quod tradidit in mortem animam suam* (Isaï. 53, 12). Mourir, mourir à moi-même par les privations et l'humiliation : c'est le dernier mot d'ordre que me donne le « Capitaine Sauveur ». Accomplissons activement et courageusement en moi ce lent travail de mort qui est la mortification continue et universelle (*Summar.* XII) ; permettons, souhaitons même que Dieu et les hommes travaillent de concert à m'y aider plus que ne le voudrait la nature (*Summar.* XI) : à cette condition unique, se fera dans les âmes un travail parallèle et proportionnel de vie. C'est le mot de saint Paul aux Corinthiens, mot admirable : *Ergo mors in nobis operatur, vita autem in vobis* (2 Cor. 4, 12). C'est la formule pratique de l'apostolat. Les âmes vivent de la mort de l'apôtre. Des âmes que Dieu connaît, qu'il mettra sur mon chemin, qu'il me destine, vivront à lui si je meurs à moi-même ; elles risquent de périr, ou tout au moins elles sont assurées de languir, si je me refuse à cette mort ou si je ne m'y résous qu'à demi. Tous mes sacrifices de bien-être et d'amour-propre seront autant de gagné pour leur vie, leur vie vraie. Toutes mes concessions à la joie mondaine, à la fierté naturelle de vivre, tous mes refus de me priver et de me laisser humilier, diminueront d'autant leurs chances de vie surnaturelle, amoindriront d'autant le nombre et la valeur de ceux qui suivent l'étendard de Jésus-Christ. Est-ce vrai, oui ou non ? Et n'est-ce pas de quoi trembler comme devant une responsabilité accablante ?

Les âmes vivent de la mort.

Des âmes, que Dieu connaît, ne vivront que de la mienne.

C'est de quoi trembler.

Mais courage et confiance ! Notre-Seigneur a daigné compter sur moi : comptons sur lui.

— Quoi donc ! Vais-je perdre cœur ? Vais-je reprocher à Notre-Seigneur de m'imposer une mission trop onéreuse ? Lâcheté, ingratitude. Concluons bien plutôt par un élan de confiance, de courage surnaturel, de foi. Oui, cette mission dépasse à tous égards mes forces d'homme ; mais, encore une fois, elle est certaine, et, du même coup, la grâce d'état.

Il est sage, il est bon, il est fidèle et conséquent avec lui-même, le Dieu qui m'appelle, non pas seulement à la grande société des baptisés, mais à une plus grande union avec son Fils, à une communauté glorieuse de vie parfaite et de vie apostolique. *Fidelis Deus per quem vocati estis in societatem Filii ejus Domini Nostri Jesu Christi* (1 Cor. 1, 9). Il est fidèle, il le sera toujours; mais encore m'a-t-il fait l'honneur de compter que je le serais moi-même. Et la preuve, c'est qu'il m'a établi dans la profession d'apôtre. Il m'en a cru capable avec sa grâce : je le suis donc, puisque sa grâce ne me manquera jamais. Goûtons, savourons ce beau texte : *Gratias ago ei qui me confortavit [sed et confortabit], Christo Jesu Domino Nostro, qui me fidelem existimavit, ponens in ministerio* (1 Tim. 1, 12). Reste de ne point trahir sa confiance, d'y répondre par la mienne; reste d'embrasser tout de nouveau loyalement, fidèlement, amoureuxment, l'indispensable condition du ministère : l'humilité conquise par les privations et les humiliations.

— J'en avais déjà besoin comme d'une hygiène morale. Je les ai demandées par reconnaissance et amour pour Celui qui m'a spontanément précédé dans cette voie. Demandons-les encore, en vue de mon apostolat futur. Très sainte Vierge, Seigneur Jésus, Père céleste, obtenez-moi ou accordez-moi, à l'encontre de mes répugnances naturelles, tout ce qu'il m'en faudra pour faire de moi un bon porte-étendard, un bon recruteur, au service du grand Roi.

— TRIPLE  
COLLOQUE.  
Le texte même  
de St Ignace,  
avec un stimu-  
lant de plus,  
apostolat.

## LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR

*Jésus type éminent du zèle.*

— Revue  
d'ensemble,

... revue mora-  
lement néces-  
saire,

... moralement  
complète (ma-  
tière à trois mé-  
ditations, si l'on  
pouvait),

... aisément mé-  
thodique, l'idée  
de zèle faisant  
centre et unité,  
... étroitement  
reliée au Rè-  
gne, aux Eten-  
dards.

Dans ces Exercices abrégés, il importe cepen-  
dant de parcourir à grande allure toute la carrière  
terrestre du divin Maître, de nous en rendre l'idée,  
l'impression. De là, cette revue de sa vie publique,  
de son apostolat, modèle suréminent du nôtre.  
Revue sommaire : impossible de faire autrement.  
Revue moralement complète, s'il se peut. Enfer-  
mons-la dans une méditation unique, d'ailleurs fa-  
cile à diviser en trois, suivant le temps accordé et le  
plan choisi pour la retraite, également facile à  
resserrer en abrégant le détail ou en ne s'atta-  
chant qu'à une ou deux parties sur trois. Revue  
aisément méthodique puisque tout se rattache à une  
seule idée, à une seule vertu, le zèle. Revue tout  
naturellement reliée aux exercices qui précèdent.  
Sous nos yeux, le Roi du Règne va travailler et  
peiner, pour entrer dans une gloire qui est déjà  
sienne, mais qu'il lui plaît de reconquérir à notre  
bénéfice. Le Capitaine général des gens de bien va  
payer ouvertement de sa personne, recrutant son  
armée, exécutant sur lui-même son plan de campa-  
gne, allant, par les privations et les humiliations, à  
l'humilité où, comme homme, il est déjà établi, mais  
où il veut nous entraîner par son exemple. Com-  
mencée dès l'Incarnation, la lutte de l'Homme-Dieu  
contre nos convoitises se poursuivait dans l'ombre  
comme un duel en champ clos, à huis clos. Ajour-  
d'hui elle éclate, la lice est ouverte, la trompette  
sonne, la bannière flotte au vent : *Vexilla Regis  
prodeunt.*

— PRÉLUDES.  
1) Les trois ans.

— Rappelons-nous donc brièvement le fait, les  
trois ans donnés par le Maître à son œuvre exté-  
rieure.

2) Images ini-  
tiales à choisir.

— A défaut d'une composition de lieu proprement



dite, malaisée à choisir et plus encore à prolonger, mettons-nous aux yeux une image initiale : soit une carte de la Palestine, *Synagogas, oppida et castella per quæ Christus Dominus Noster prædicabat (de Regno Christi)*; — soit la maison de Nazareth et Jésus prenant congé de Marie; — soit le puits de Jacob, auprès de Sicbar, et Jésus assis, attendant la Samaritaine.

— Enfin revenons au troisième prélude ordinaire de la deuxième Semaine. Demandons à mieux connaître Jésus-Christ comme prototype de l'apôtre; — à l'aimer toujours mieux comme tel, et par gratitude, et par sympathie pure; — à l'imiter, à le suivre en compagnon fidèle dans cette fonction apostolique, ma seconde fin, mon second devoir d'état.

3) Connaître, aimer, suivre Jésus-Christ-Apôtre.

— Trois parties ou méditations séparables : — le zèle en lui-même et en Jésus-Christ; — Jésus-Christ à l'œuvre, le dévouement illimité, l'ardeur, l'énergie dans le zèle; — Jésus-Christ à l'œuvre, l'ordre, la mesure, la sagesse dans le zèle.

— Jetons d'abord sur le zèle une vue générale mais exacte et précise. Il fait si bon savoir clairement ce dont Jésus-Christ a vécu, ce dont nous avons à vivre nous-mêmes!

— PREMIÈRE PARTIE : (ou méditation).

— Le zèle a comme un double regard : avant tout, regard sur Dieu; ensuite et par suite, regard sur les âmes.

— 1<sup>o</sup> Le zèle, notion précise.

En tant qu'il regarde Dieu, le zèle implique, on pourrait même dire qu'il est essentiellement, trois choses : justice, charité, jalousie. — Justice d'abord, faim et soif de la justice accomplie, de l'ordre gardé, de la vérité faite, non en moi seul et par moi seul, mais en tous et par tous. Dieu étant ce qu'il est, j'entends qu'il soit considéré et traité par tous en conséquence, parce que c'est le droit, l'ordre, la vérité pratique; je souffre, je m'indigne, je me révolte, à le voir méconnu ou mal servi, parce que c'est injustice, désordre, mensonge. — Charité encore, très haut et très pur amour de Dieu. Je le

a) En tant qu'il regarde Dieu, il est :

... justice,

... charité,

...jalousie: que  
Dieu seul soit  
Dieu.

sais tout aimable, tout aimant. Dès lors, je veux qu'on l'aime; je m'indigne et me désole de voir qu'il n'est point aimé. — Jalousie enfin : c'est le sens propre du mot zèle, et qui ne se vérifie qu'à l'égard de Dieu; là seulement le zèle est restrictif et exclusif comme la jalousie. Il est jaloux, non pas de Dieu, comme Lucifer, mais, tout au contraire, pour Dieu, comme saint Michel : *Quis ut Deus?* Il est jaloux comme Dieu lui-même. *Nolite adorare Deum alienum. Dominus Zelotes nomen ejus : Deus est æmulator* (Exod. 34, 14). *Videte quod ego sim solus et non sit alius Deus præter me* (Deuter. 32, 39). *Ego Dominus, hoc est nomen meum; gloriam meam alteri non dabo* (Isaï. 42, 8). Or, sa gloire est d'être reconnu, adoré, aimé, servi comme Dieu. Eh bien ! moi non plus, je ne veux point qu'elle passe à un autre. Point de substitution, d'usurpation, ni même de partage; point d'idolâtrie, point d'adultère ! Selon l'Écriture en dix endroits, notamment selon saint Paul, Dieu, Jésus-Christ, est l'époux des âmes; qu'elles n'en aient qu'un ! *Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo* (2 Cor. 11, 2). Je suis jaloux pour Dieu, comme je le serais pour l'honneur conjugal d'un ami et plus encore; j'ai cette « intraitable jalousie des droits de Dieu », justement louée en Bourdaloue par le protestant Vinet.

b) En tant qu'il regarde les âmes : charité expansive, universelle.

— Mais en tant qu'il regarde les âmes, le zèle est tout charité, charité expansive, universelle. A toutes sans exception, il souhaite passionnément le bonheur, la vie, Jésus-Christ, Dieu; pour toutes, il s'épouvante à la pensée de l'éternelle mort. L'homme de zèle est le meilleur ami de l'humanité, le seul véritable.

c) De part et d'autre, deux conséquences immédiates et, en même temps, deux marques authentiques :  
... l'activité,  
... l'abnégation.

— Justice, amour de Dieu, jalousie de ses droits, amour des âmes, rien, là, de purement spéculatif et platonique; rien qui ne pousse énergiquement à l'action, au dévouement, à l'abnégation, au sacrifice.

Le zèle, puisqu'il est amour, exclut, nécessaire-

ment et comme par définition, l'insouciance, l'inertie, la parcimonie dans l'effort, l'égoïsme sous tous ses aspects. Il ne peut exister ni même se concevoir sans une abnégation proportionnelle du *moi*. Il est, plus complètement que la vertu solitaire, *amor Dei usque ad contemptum sui*.

Voilà donc le zèle. Quoi de plus fort que cet amour, que cette jalousie sainte? Là aussi et dans un sens meilleur, *Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus amulatio* (Cantic. 8, 6). Quoi de plus grand, de plus noble, de plus délicieux à l'âme droite et saine, puisqu'il est vérité, justice, amour, dévouement? Quelle plus belle façon d'occuper la vie, de la dépenser, de la perdre, au sens évangélique : instrument, rançon, victime du souverain bien des âmes, de la gloire et de l'amour de Dieu!

— Ces notions posées, regardons Jésus-Christ et moi-même. — En droit, toute la vie de Jésus-Christ appartient au zèle; la mienne aussi. — En fait, tout son Cœur ne bat que pour le zèle : qu'en est-il du mien?

— Pour Jésus-Christ, en tant qu'homme, le zèle est une nécessité de nature et de précepte à la fois. Le zèle est sa raison d'être. Pourquoi un Verbe incarné, un Jésus-Christ? Pour la gloire de son Père et le salut des âmes. On le déclare, on le chante sur son berceau; lui-même l'atteste par la bouche de ses prophètes et par la sienne. *Ego qui loquor justitiam et propugnator sum ad salvandum* (Isaï. 63, 1). *Ego in hoc natus sum et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati* (Joan. 18, 37). La vérité pratique, la justice, l'ordre : qu'est-ce, au fond et en substance, que Dieu lui-même? Qu'est-ce, dans le monde et en pratique, sinon Dieu connu, confessé, obéi, c'est-à-dire, glorifié? Or Jésus vient pour cela, il est pour cela. *Tunc dixi : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr. 10, 7, 9). *Descendi de cælo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (Joan. 6, 38). Il vient, il est pour glorifier

Rien de plus fort et de plus grand que le zèle.

— 2° Le zèle, raison d'être de Jésus-Christ,

Dieu; il vient, il est pour sauver l'homme. *Non misit Deus Filium suum in mundum ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum* (Joan. 3, 17). *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant* (Joan. 10, 10).

... sa vocation  
d'homme, sa  
mission, son  
mandat.

Glorifier Dieu, sauver les âmes : c'est donc la raison d'être de Jésus-Christ ! c'est, par ailleurs, sa vocation d'homme, sa mission, son mandat, mandat proposé par la volonté divine et librement accepté par la volonté humaine du Fils; c'est sa fonction, son œuvre officielle, son devoir d'état, *Opus quod dedisti mihi ut faciam* (Joan. 17, 4). Il vient racheter le monde par sa mort; mais qu'est sa mort, sinon le dernier acte de son zèle, son dernier effort pour glorifier le Père et nous sauver? *Animam meam pono pro ovibus meis... Propterea me diligit Pater quia ego pono animam meam... Hoc mandatum accepi a Patre meo* (Joan. 10, 15, 17, 18). Ainsi donc Jésus-Christ ne s'appartient pas; il appartient au zèle dans les trois fonctions de prédicateur, de rançon, de victime. Par raison d'être et par mandat positif, il s'y doit sans réserve, jusqu'au terme et à l'épuisement total de sa vie mortelle, jusqu'à la dernière goutte de sang qui coulera de son Cœur mort, *in finem*. Dieu l'a fait et sacré prince et prototype de ceux qui livrent et perdent leur âme, leur vie, pour la gloire divine et le salut du genre humain.

— Le zèle, ma  
vocation, ma  
mission, mon  
mandat à moi.  
Cela est vrai  
de tout homme,

— Et moi? Le zèle ne m'est-il pas une nécessité, sinon de nature, au moins de baptême? Au seul titre d'homme, pourrais-je me désintéresser de l'honneur de Dieu et du sort éternel de mes semblables? Dirais-je comme Caïn : *Num custos fratris mei sum ego?* (Gen. 4, 9). Il me serait répondu : *Mandavit (Deus) unicuique de proximo suo* (Eccli. 17, 12). Au seul titre de chrétien, oserais-je tout ensemble m'estimer dispensé du zèle et réciter mon *Pater*? De quel front dire à Dieu : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite; mais par moi ou pour moi tout

... encore plus  
de tout chrétien,



seul? Le reste ne me regarde pas, ne me touche pas, je ne m'en préoccupe ni pour les âmes, ni pour Vous-même? » Or, je suis Religieux, Jésuite. Par vocation divine et acceptation libre, par contrat passé et juré entre Dieu et moi, par association étroite avec Jésus-Christ prince du zèle, le zèle m'est devenu loi positive, mission, mandat; il est ma seconde fin professionnelle, la seconde moitié de ma raison d'être ce que je suis. Après Jésus-Christ, comme Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, je vis, j'existe, je suis, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes; je suis le témoin né du vrai, le héraut du juste, le combattant sauveur. Ma mission n'est que la sienne continuée; mon mandat n'est qu'une ampliation du sien. Comme Jésus-Christ, j'appartiens au zèle, je m'y dois strictement par nécessité de profession, non par dévotion libre et dont je puisse faire gloire. *Nam si evangelizavero, non est mihi gloria, necessitas enim mihi incumbit; vae enim mihi est si non evangelizavero* (1 Cor. 9, 16). Comme Jésus-Christ, j'appartiens au zèle, sans autre terme que celui de ma vie, sans autre mesure que sa volonté manifestée par les événements, par l'obéissance avant tout, sans aucune réserve stipulée au bénéfice de mes intérêts personnels. Au service de Dieu et des âmes, je dois, comme Jésus-Christ, me dépenser, m'user, m'épuiser. On a dit de Jésus-Christ : *Totus in nostros usus impensus est*. Saint Paul a dit, parlant de soi-même : *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris* (2 Cor. 12, 15). Ma règle me dit à moi : *Impense in salutem et perfectionem animarum incumbere* (Summar. Const. 2).

Et dans le caractère absolu de cette obligation il y a encore un bienfait qu'il me faut comprendre et reconnaître. Pour le chrétien du monde, pour le prêtre même, ce devoir du zèle est redoutable. Par où? Par une sorte de mobilité, d'élasticité, qui l'étend ou le restreint d'après les circonstances. Jusqu'où va l'obligation précise? Qui s'estimera sûr

...encore beaucoup plus, de moi, compagnon officiel de Jésus-Christ.

Comme Jésus-Christ, j'appartiens tout entier au zèle.

Le zèle, devoir redoutable pour d'autres, parce qu'il est indéfini;

de l'avoir accomplie tout entière? Qui osera dire en pleine conscience, comme saint Paul aux Milésiens : *Vos scitis... quomodo nihil subtraxerim utilium quominus annuntiarem vobis et docerem vos... quapropter contestor vos hodierna die quia mundus sum a sanguine omnium. Non enim subterfugi quominus annuntiarem omne consilium Dei vobis* (Act. 20. 18, 20, 26, 27)? Qui osera dire à Dieu, comme Dieu lui-même à son peuple : *Quid est quod ultra debui facere vineæ meæ et non feci?* (Isaï. 5, 4). De là, pour les belles âmes, inquiétude et scrupule. Quant à moi, la situation est plus nette; elle implique au moins un élément certain, une mesure précise. Quelle mesure? Tout le possible, ni plus ni moins; dépense loyale de tout mon être, *impense incumbere*. Pas de réserves, pas de reprises, pas de rapine dans l'holocauste, pas de recul dans la marche. A Dieu seul de me dire par les événements ou l'obéissance : *Usque huc venies, et non procedes amplius* (Job. 38, 11). Mon affaire, à moi, c'est d'aller toujours de l'avant jusqu'au commandement de halte. Et quand, par la grâce de Dieu, j'aurai fait tout le possible, je n'en serai pas plus fier, et pour cause; je n'aurai fait que mon devoir, mon glorieux métier. *Sic et vos, cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutiles sumus; quod debuimus facere, fecimus* (Luc. 17, 10). Ah! ce métier de gloire! Seigneur Jésus, donnez-moi de le voir avec vos yeux, de l'aimer avec votre Cœur!

— Ouvrons-le, ce Cœur sacré, avec plus de respect, s'il est possible, qu'on n'ouvre le Tabernacle Eucharistique. Là, dans ce foyer, dans ce cratère, fermentent et bouillonnent tous les éléments constitutifs du zèle. Ils y sont tous, ils y sont toujours en activité, en incandescence, pourrait-on dire; ils y sont depuis le premier battement de ce cœur mortel jusqu'au dernier sur la croix; ils y sont dans un degré, dans une perfection où n'atteindra jamais un autre cœur d'homme; et pourtant ils y sont dans toute leur vérité, dans toute leur sincérité humaine,

... moins redoutable pour moi, parce qu'il est défini,

... au moins en ce sens, qu'il a pour mesure celle même de mes forces et de ma vie.

... *impense incumbere*

— 3<sup>o</sup> Le zèle dans le Sacré-Cœur de Jésus.

a) Tous les éléments constitutifs du zèle :

tels que je puis et dois les former en moi-même, la grâce aidant. O Jésus, c'est de vous qu'il me faut apprendre ce que doit mettre dans mon pauvre cœur, à moi, le sentiment de notre commune Mission.

Qui jamais aimera la vérité autant que l'aime Jésus? Qui la connaît mieux? Qui la voit plus belle? Qui lui est plus étroitement uni? Comme Dieu, il en est la source; comme homme, il ne fait qu'un personnellement avec elle : *Ego sum... veritas* (Joan. 14, 6). L'aimer, c'est s'aimer soi-même, et en toute justice, et sans ombre d'égoïsme, puis qu'il ne l'aime que pour se donner, et la vérité du même coup.

... amour  
de la vérité,

Jésus est aussi, et nécessairement, le premier de ces bienheureux qui ont faim et soif de la justice. Ah! si je pouvais comprendre, si je pouvais sentir, comme lui, la beauté, la sainteté de la vérité pratique, de la vérité faite dans l'amour, la sainteté de l'ordre, de la règle qui sort des profondeurs de Dieu! Pour lui-même, il s'en rassasie à cœur joie : *Meus cibus est...* (Joan. 4, 34). Mais qu'il en a faim et soif pour les âmes, au défaut des âmes, hélas! *Da mihi bibere*, dira-t-il à la Samaritaine (Joan. 4, 7). *Sitio*, dira-t-il près d'expirer (Joan. 19, 28); mais combien de fois l'aura-t-il dit par avance dans son Cœur?

... faim et soif  
de la justice,

Or, la vérité, la justice, ne sont pas abstractions; elles sont choses subsistantes et personnelles; au fond et en somme, elles sont Dieu. Qui donc aimera Dieu comme l'aime le cœur humain de Jésus? Lui seul connaît parfaitement le Père : *Nemo scit... quis sit Pater nisi Filius* (Luc. 10, 22). Lui seul sait combien Dieu est aimable, combien aimant. N'en est-il pas lui-même la preuve vivante? *Si scires donum Dei*, dira-t-il encore à la Samaritaine. Il le sait, lui, parce qu'il est lui-même, et la transparence humaine de l'amabilité divine et le don suprême qui épuise l'amour divin. *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*

... amour  
de Dieu,

(Joan. 3, 10). Dès lors, comme il aime Dieu ! comme il brûle de le voir aimé !

... amour  
des âmes.

Aime-t-il les âmes ? Oui, sans doute, puisqu'il en a pris une pour s'approcher d'elles et les sauver toutes, puisqu'il sait leur prix devant Dieu. Quel prix ? Lui-même, son propre sang à verser pour elles, suprême gage de l'amour du Père et du sien. *Qui (Deus) etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?* (Rom. 8, 32) *Animam meam pono pro ovibus meis* (Joan. 10, 15). *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Joan. 15, 13).

b) Toutes les  
passions natu-  
relles que le zèle  
éveille dans un  
cœur :

Amour de la vérité, de la justice, amour de Dieu et des âmes : voilà le zèle au complet ; passion maîtresse, passion reine qui, dans un cœur humain, donne le branle à toutes les autres. Et Jésus n'a-t-il pas un vrai cœur humain ? N'est-il pas capable de tous les mouvements naturels dont je fais en moi l'expérience ? Il en est maître, il les dirige, les mesure, les contient souverainement, ce que je ne sais pas assez bien faire ; mais il les a tous comme moi, aussi réellement que moi. Il a donc tous les sentiments que le zèle éveille par nature ; souvent il les avoue, les proclame, et quand même il juge à propos de les taire, il les éprouve à coup sûr. Tous les cris passionnés que le zèle tire parfois des âmes saintes, s'il ne les profère pas toujours, il les forme assurément et les pousse vers Dieu dans le silence de son Cœur.

... désir,

— Cri du désir. Daniel est loué par l'Ange pour avoir été *vir desideriorum* (Dan. 9, 23, 10, 11) ; mais combien plus Jésus-Christ ! Imaginons de quel accent il dit à son Père : *Sanctificetur Nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra* ; et encore : *Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* (Joan. 17, 24).

... ardeur,  
impatience,

— Cri de l'ardeur, de l'impatience contenue, soumise, mais avouée. *Ignem veni mittere in terram*



*et quid volo nisi ut accendatur? Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur!* (Luc. 12, 49, 50). *Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam* (Ps. 118, 126). *Exurge Domine!* (Ps. passim) *Tu exurgens misereberis Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus* (Ps. 101, 14). Et tant d'autres semblables!

— Cri d'indignation, d'horreur devant l'outrage fait à Dieu. Le cœur de Jésus en sèche : *Vidi pravaricatores, et tabescebam* (Ps. 118, 158); il en défaille : *Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam* (Ps. 118, 53). Juste colère, haine sainte pour le péché : *Iniquitatem odio habui et abominatus sum* (Ps. 118, 163); pour le pécheur même, en tant que pécheur, ennemi de Dieu et s'obstinant à l'être : *Iniquos odio habui* (Ps. 118, 113). *Nonne qui oderunt te, Domine, oderam, et super inimicos tuos tabescebam? Perfecto odio oderam illos* (Ps. 138 21, 22). Haine parfaite, en réalité, car elle n'est qu'un retournement et comme une convulsion nécessaire de son amour pour la vérité, pour la justice, pour le Père, pour les pécheurs eux-mêmes.

— Cri d'effroi devant les jugements de Dieu : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (Hebr. 10, 31). Un jour, souverain Juge des vivants et des morts, glorieux, impassible dans son âme comme dans sa chair, ce même Jésus prononcera contre eux la sentence à laquelle ces malheureux l'auront obligé; aujourd'hui, mortel et passible, il s'en épouvante pour eux.

— Cri d'angoisse devant le péril des âmes, écho sympathique à toutes leurs peines, à toutes leurs épreuves. Si saint Paul a pu dire : *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror?* (2 Cor. 11, 29) combien plus Jésus-Christ! Le plus bel éloge que l'on ait pu faire de l'Apôtre n'est-il pas de comparer son cœur au Sacré-Cœur : *Cor Pauli, Cor Christi* (Saint Jean Chrysostome)?

... indignation,  
haine du péché,  
du pécheur même, en tant  
qu'obstiné à  
l'être;

... effroi devant  
les jugements  
de Dieu;

... angoisse du  
péril des âmes,  
sympathie à  
leurs épreuves,

... douleur de  
voir Dieu offen-  
sé, les hommes  
qui se perdent;

— Cri de douleur sur l'amour de Dieu méconnu, sur les âmes qui veulent se perdre; larmes du cœur, souvent peut-être larmes des yeux. *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam* (Ps. 118, 136). Croit-on qu'il n'ait pleuré qu'une fois sur Jérusalem, sur le peuple Juif, sur le monde, sur tous les Lazares ensevelis dans la mort spirituelle et qui se refuseraient à la résurrection?

... rares joies  
devant la foi des  
humbles et les  
prédilections  
divines à leur  
égard.

— Cri de joie aussi, mais qui retentit bien rarement dans l'Evangile. Exclamation attendrie devant la foi simple de quelques âmes. *Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel* (Mat. 8, 10). *O mulier, magna est fides tua* (Mat. 15, 28); mais surtout devant le conseil de Dieu aveuglant les superbes et se révélant aux humbles. *In ipsa hora, exultavit Spiritu Sancto et dixit : Confiteor tibi, Pater, Domine cæli et terræ, quod abscondisti hæc a sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Etiam, Pater, quoniam sic placuit ante te* (Luc. 10, 21).

Certitude et  
continuité de  
ces sentiments  
dans le Sacré-  
Cœur de Jésus.

— Oui, rien, en tout cela, de hasardé, de conjectural; rien que certitudes de foi ou conséquences immédiates des certitudes de foi. Oui, sans doute possible, Jésus a senti tout cela; il l'a senti bien avant sa vie apostolique, il l'a senti au cours de cette vie même, il l'a senti de son incarnation à sa mort, depuis le *fiat* de Marie jusqu'au *consummatum est*; autrement, ou bien il n'aurait pas de zèle, ou bien il ne serait pas homme. Tous ces sentiments ne faisaient qu'un; tous ces cris, discordants en apparence, venaient s'unir dans une parfaite harmonie; tous ces mouvements du Sacré-Cœur, n'étaient que les formes multiples, les évolutions naturelles d'un mouvement unique, du mouvement d'amour qui portait le Sacré-Cœur vers Dieu, vers les âmes en vue de Dieu. La charité inspirait tout, animait tout, unifiait tout et résumait tout. Dominante, absorbante, exclusive de tout mélange, elle faisait à la fois, en Jésus-Christ, et

Charité qui en  
fait l'harmonie,

l'absolue pureté du zèle, et son incomparable énergie, puisqu'elle concentrait sur un objet unique toutes les puissances, toutes les ressources de la plus belle nature qui fut jamais. Active, expansive, généreuse au delà de ce qu'on peut concevoir, la charité, en Jésus-Christ, poussait droit au dévouement, au sacrifice, à l'immolation totale. Si Jésus-Christ avait eu un *moi* humain, il l'aurait magnifiquement méprisé pour l'amour de Dieu, des âmes, pour mon amour. Du moins avait-il un vrai corps d'homme, une vraie âme d'homme; et les a-t-il assez généreusement sacrifiés, dépensés, immolés?

— Donc j'ai une exacte mais pâle idée de ce que fut en lui le zèle, je dis, dans son intime, dans son cœur. — Et moi, moi que saint Paul avertit de prendre les sentiments du Maître : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (Philip. 2, 5); moi à qui la Compagnie demande officiellement quel zèle je trouve en moi-même : *Quem experiatur in se zelum animarum* (Instr. ad aper. consc. 5). Où en suis-je? Que répondre? Ouvrons maintenant mon pauvre cœur, et comparons-le au Sacré-Cœur.

Ai-je du zèle? Aimé-je la vérité, la justice, Dieu et les âmes pour Dieu? Eprouvé-je en moi toutes les passions saintes qui suivent et attestent cet amour? Y aurait-il au fond de mon être je ne sais quelle résignation sourde, je ne sais quelle indolence demi-consciente, au spectacle de la foi qui s'en va, des âmes qui se perdent, de Jésus-Christ méconnu, repoussé, de la gloire refusée à Dieu par l'immense majorité du genre humain?

Poussons plus avant cette enquête. Mon zèle est-il pur? Dans mon désir, assurément sincère, de travailler pour le bien, n'entrerait-il pas une part notable de simple activité naturelle, d'entraînement professionnel, d'esprit de corps et de métier, de cet esprit qui pousse tout naturellement à suivre la voie qu'on a choisie, à s'y avancer, à y réussir? Esprit légitime, utile, enviable, mais qui n'est pas encore le zèle, n'étant pas la charité.

... qui fait la pureté comme l'intensité de son zèle,

... qui le pousse à l'abnégation absolue.

— Comparons mon cœur au Sacré-Cœur.

Y trouvé-je le zèle,

... le zèle pur, la pure charité,

...le zèle résolu  
à toutes les  
abnégations?

Par-dessus tout, mon zèle est-il dévouement véritable, sacrifice déjà commencé en désir et en acte, mépris sincère et total du *moi* humain, disposition loyale à ne plus le considérer ni traiter que comme instrument, rançon, victime de la double charité qui fait le zèle? — O Jésus, il me semble recevoir de vos mains une balance. D'un côté vous avez mis la vérité, la justice, l'ordre à rétablir, les droits de Dieu, vos droits à revendiquer par le monde, les âmes à sauver de l'enfer; vous y avez mis votre appel, votre exemple, votre sang, ma vocation privilégiée, avec sa seconde fin et mes vœux qui m'y engagent. Et moi, d'une main tremblante et honteuse, je mettrais sur l'autre plateau... Quoi donc? Mon repos, mes aises, mon bien-être, mes préférences ou fantaisies intellectuelles ou morales, mes goûts scientifiques ou littéraires, ma gloriole, mon appétit de louanges, ma susceptibilité, que sais-je? tout le pauvre *moi* de la nature, tout ce que votre Evangile appelle mon âme, cette âme qu'il faut perdre pour la sauver, et bien plus encore, s'il est possible, pour sauver les autres! Bref, d'un côté, l'amour de Dieu et des âmes; de l'autre mon étroit et misérable amour-propre! Qui des deux l'a emporté jusqu'ici? Qui l'emportera dans la suite? O Jésus, victime volontaire et intégrale du zèle, créez en moi un cœur nouveau sur le modèle de votre divin Cœur!

— SECONDE  
PARTIE :  
(ou méditation).  
Jésus-Christ,  
type souverain  
de l'ardeur in-  
défectible dans  
le zèle,

c'est-à-dire, de  
la générosité,  
du dévouement,  
de l'abnégation.

— Ce cœur, ce zèle, cet amour de Dieu et des âmes jusqu'au mépris pratique, c'est-à-dire, à l'abnégation totale de soi, nous allons maintenant le voir à l'œuvre. Or, dans l'œuvre apostolique du Maître, deux caractères éclatent surtout : l'ardeur indéfectible, la sagesse inconfusable; et, cette ardeur et cette sagesse ont une seule cause, la cause même de son zèle : l'amour de Dieu et des âmes, dominant, absorbant, anéantissant, dans la pratique, l'amour de soi.

— Revue de sa  
vie publique.

— Méditons ici le premier caractère, l'ardeur indéfectible, qu'aucun sacrifice ne lasse, qui les



accepte ou les recherche tous. Revoyons d'un regard la vie publique tout entière; ce sera compter, au moins par grandes masses et catégories, les formes d'abnégation commandées et soutenues par l'amour.

Jésus fait abnégation totale de son repos; de son bien-être, de ses aises, de son temps. Sa vie publique est un travail continu : *Pater meus usque modo operatur, et ego operor* (Joan. 5, 17). Sa vie, sa courte vie, lui apparaît comme une journée d'ouvrier, journée indiscontinue, qu'il faut se hâter de remplir en attendant la nuit, la mort. *Me oportet operari opera ejus qui misit me, donec dies est; venit nox, quando nemo potest operari* (Joan. 9, 4). Son temps est à qui veut le prendre, son temps du jour, son temps de la nuit quelquefois (Entretien avec Nicodème, Joan. 3), quand il ne le donne pas à la prière : *Erat pernoctans in oratione Dei* (Luc. 6, 12). Aucune importunité ne le lasse, lui qui préconisera l'importunité dans la prière (Luc. 11, 8). Si parfois il se dérobe à la foule, ce n'est point ennui ou lassitude : il veut vaquer à la prière ou fuir un enthousiasme compromettant pour le caractère surnaturel de sa mission, après la multiplication des pains, par exemple (Joan. 6, 15). Hors de là, il est tout à tous et ne plaint jamais sa fatigue.

Car il éprouve, tout comme moi, la fatigue corporelle. Regardons-le assis auprès du puits de Jacob, après une course matinale faite à jeun. *Jesus ergo, fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem* (Joan. 4, 6). — *Quærens me sedisti lassus!* — Il connaît la faim, la soif, la pauvreté effective, ses hasards, ses vicissitudes, ses dépendances. Un jour, Lévi, Zachée, Simon, Lazare, le reçoivent à leur table et lui font festin; un autre jour, ses disciples en sont réduits à froisser des épis et à dévorer les grains demi-mûrs : Jésus, qui s'en abstient sans doute, a-t-il moins faim qu'eux? Et moi, je ne me contenterais pas de la nourriture dont il use (*Règne*)! Je réclamerais comme un droit la vie large, régulière, assurée, le service ponctuel (*Etendards*)! Jésus n'a

Quatre grands sacrifices, et continuels :

1° Sacrifice de ses aises, de son repos,

...desontemps,

... de son bien-être.

point de capital placé dans quelque banque. Devenu chef d'une communauté ambulante, il aura bien une bourse, mais que la charité remplira. Nos polices perfectionnées auraient pu l'arrêter sur les grands chemins pour lui demander compte de son domicile comme de ses moyens de subsistance. Pas un coin de terre, pas une pierre où reposer sa tête en se disant : ceci est légalement à moi. *Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos; Filius autem hominis non habet* (ut proprium quid) *ubi caput reclinet* (Mat. 8, 20). Il vit, il loge à l'enseigne de la Providence, de la charité. Il aura donc bonne grâce à nous dire : *Nolite solliciti esse animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini* (Luc. 12, 22).

Jésus-Christ  
risque sa vie, en  
attendant de la  
donner.

Donc, sans se plaindre, sans compter, Jésus dépense sa vie à l'œuvre de Dieu et des âmes; il fait plus, il l'expose et le sait bien. Non qu'il la risque follement, au contraire, il fuit plus d'une fois devant le péril, devant Hérode meurtrier de saint Jean-Baptiste (Mat. 14, 13), devant les complots homicides des Pharisiens (Joan. 11, 54). Mais il connaît son heure, et quand elle vient, il monte à Jérusalem, ce qui est aller au devant de la mort, tout comme, après l'agonie, il ira au devant des bourreaux.

Son corps,  
instrument, ran-  
çon, victime.

En tout et partout, le corps que son Père lui a donné, « adapté » (Hebr. 10, 5), n'est, à ses yeux, qu'un instrument d'abord, puis, une victime. Il l'exploite amplement; il ne le ménage que pour l'exploiter plus longuement; son œuvre faite, il le livre héroïquement. Est-ce ainsi que je considère le mien, que je le traite? Le sacrifice du repos, du bien-être, la mortification corporelle à divers degrés, sous le bon plaisir de l'obéissance : voilà bien pour tant une condition élémentaire de la vie apostolique. O Jésus, donnez-moi plus de courage, c'est-à-dire, plus d'amour!

2<sup>e</sup> / Sacrifice  
de ses joies de  
famille.

— Mais d'abord, Jésus avait fait abnégation de ses tendresses, de sa tendresse de famille. A douze

ans, il en avait averti de loin sa sainte Mère : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse* (Luc. 2, 49). A trente ans il la quitte. Oh ! qu'il ferait bon imaginer le dernier entretien, le dernier repas pris en tête à tête, le départ matinal, l'adieu tendre mais résolu de part et d'autre ; Marie suivant d'un long regard Celui qui s'en va !... Depuis lors, s'il repa-rait à Nazareth, quel accueil ! On le chassera, on le poussera jusqu'au sommet de la montagne à pic, on voudra le précipiter (Luc. 4, 29). Une fois ou l'autre, c'est Marie qui cherchera discrètement à le joindre, à le rencontrer au moins. Et comme il tiendra, lui, à bien affirmer son détachement ! Une femme enthousiaste béatifie la mère du Prophète : *Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti* ; mais lui détourne, repousse même en apparence l'éloge qu'on fait d'elle. *Quinimmo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (Luc. 11, 27, 28). Ailleurs, il sera plus austère encore. A la fin d'une journée d'apostolat, on vient lui dire : *Ecce Mater tua et fratres tui foris stant quærentes te* (Mat. 13, 47). Ne semble-t-il pas qu'il s'indigne, qu'il renie presque les siens ? *Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei ?* Il s'est fait une famille nouvelle et il la montre du geste : ce sont ses disciples, ce sont toutes les âmes fidèles ; frère, sœur, mère, on est tout cela pour lui, dès qu'on fait la volonté de son Père du ciel (ibid. 48, 49, 50). A vrai dire, dans les deux cas, il finit par canoniser implicitement la Très Sainte Vierge. N'est-elle pas, et sans comparaison, la première à écouter et à garder la parole de Dieu, la première à faire la volonté du Père céleste ? Du moins, qu'on le sache bien : dans sa vie d'apôtre, dans toute vie d'apôtre, dans la mienne, il n'y a plus de place pour la chair et le sang. En un sens pratiquement vrai, qui dépasse la nature mais sans l'offenser, l'apôtre n'a plus de famille, il a les âmes, parce qu'il n'a qu'un seul amour, celui de Dieu et des âmes pour Dieu. Après cela, comment trouver étrange qu'à cet

Il quitte sa Mère.

Comment il la traite plus tard.

Il se fait une famille nouvelle : les âmes.

Et moi?

inconnu qui veut le suivre il refuse un délai, soit pour prendre congé des siens, soit même pour assister aux funérailles de son père (Mat. 8, 22. Luc. 9, 59-62)? Aujourd'hui, la Compagnie serait plus douce, les supérieurs plus faciles; mais cela même pourrait me devenir un piège. Appelé par Notre-Seigneur, j'ai renoncé, non pas à la piété filiale ou fraternelle, mais aux joies de la société domestique. Après avoir mis la main à la charue, voudrais-je regarder en arrière (Luc. 9, 62), reprendre quelque chose de ce que j'ai donné à Dieu, exploiter pour cela, et la facilité actuelle des voyages, et la vie de dispersion, et la bonté des supérieurs? Certes, le Cœur de Jésus n'est point fermé aux affections de famille, voire aux prédilections de l'amitié. Jésus reste fils, frère, ami; Jésus a un préféré, saint Jean. Mais rien de tout cela ne l'arrête ou ne le retarde, car tout cela est subordonné au zèle, à la pure et surnaturelle charité. Il est bien toujours ce Maître qui a osé dire : *Veni enim separare hominem adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam... Qui amat patrem et matrem plus quam me, non est me dignus; et qui amat filium aut filiam super me non est me dignus... Et inimici hominis domestici ejus* (Mat. 10, 35-37). *Si quis venit ad me et non odit patrem suum et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus* (Luc. 14, 26). Il l'a dit pour tous, mais très particulièrement pour l'apôtre de profession. Il l'a fait lui-même avant de le dire; faisons-le comme lui : on n'est pas apôtre à moins.

3) Sacrifice de l'honneur légitime. Blessures sans nombre à sa dignité, à son Cœur en même temps.

— Encore a-t-il fait abnégation totale de l'honneur, de sa très juste et très délicate fierté d'homme. Comptons, s'il se peut, les humiliations qu'il a subies, acceptées, cherchées sciemment, durant ses trois années de vie publique, humiliations qui blessent du même coup sa dignité sainte et son Cœur très aimant. Elles lui viennent de partout;

Elles lui viennent de partout:



c'est son pain quotidien, et il semble que tout le monde se concerte pour ne l'en pas laisser manquer.

Voyons ses proches par le sang, au moins quelques-uns d'entre eux. Ils le tiennent pour visionnaire et imposteur : *Neque enim fratres ejus credentibus in eum* (Joan. 7, 5). Un jour, ils veulent le séquestrer comme fou : *Et cum audissent sui, exierunt tenere eum; dicebant enim : quoniam in furorem versus est* (Marc. 3, 21). Un autre jour, ses concitoyens de Nazareth veulent le précipiter du haut de leur montagne (Luc. 4, 29).

a) de ses proches selon la chair :  
... incréduité,

... mépris  
... violence;

Voyons ses proches par l'esprit, la grâce, l'adoption surnaturelle, ses disciples, cette famille nouvelle qui lui tient lieu de frères, de mère, de tout. Font-ils grand honneur à un tel Maître? Eprouvent-ils assez bien sa patience, par leur peu de lumières : *Adhuc et vos sine intellectu estis?* (Mat. 15, 16) par leur lenteur à croire : *O sulti et tardi corde ad credendum!* (Luc. 24, 25) par leur sourde résistance à le comprendre lui-même tel qu'il est : *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me* (Joan. 14, 19); par leur sens juif, charnel, qui les fait se révolter, saint Pierre en tête, à l'idée de ses souffrances (Mat. 16, 21-4; Marc. 9, 30, 31); qui leur voile, et jusqu'au matin même de l'Ascension, le caractère spirituel et surnaturel de sa royauté, de son œuvre (Act. 1, 6)? Voilà ses familiers, ses élèves, ses novices : penserons-nous que leur commerce lui soit naturellement agréable? Ils ne l'honoreront, ils ne le consoleront que quand il n'aura plus besoin d'être consolé, quand le Saint-Esprit sera venu et que lui-même ne sera plus là.

b) de ses proches selon l'esprit (disciples, apôtres) :

... inintelligence,  
... lenteur  
à croire,

... sens charnel,  
juif;

Voyons, en face de Jésus, la nation juive, princes et peuple. Là, saint Jean a tout dit d'un mot : *In propria venit, et sui eum non receperunt* (Joan. 1, 11); mais dans ce mot bref, combien de détails blessants pour la dignité du Maître, pour son Cœur! Que rencontre-t-il dans la foule? L'hésitation d'abord, la contradiction des langues. On le discute, on accueille, on colporte à son sujet mille

c) de la nation tout entière :

d) de la foule :  
... hésitation,  
... discussion,

...incrédulité  
positive, obsti-  
née,

rumeurs en sens divers. *Et murmur multum erat in turba de eo. Quidam enim dicebant : Quia bonus est. Alii autem dicebant : Non, sed seducit turbas* (Joan. 7, 12). Et moi, dans l'exercice de mon zèle, prétendrai-je être indiscuté? Prétendrai-je que mon talent, mon caractère, mon savoir-faire, ma vertu échappent à la critique? Jésus rencontre l'incrédulité positive, plus blessante et plus douloureuse que le doute. Ses miracles, comme ses bienfaits, comme sa sainteté, ne suffisent pas à vaincre ce *cor malum incredulitatis* dont parlera saint Paul (Hebr. 3, 12), cette sourde perversité du cœur, le grand obstacle à la foi. *Cum autem tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum* (Joan. 12, 37). Ses miracles! mais ils semblent non avénus. S'ils sont avérés, avoués, au moins ne suffisent-ils pas, au moins ne sont-ils pas ceux qu'il fallait. On en veut d'autres, des miracles au gré de l'assistance, des miracles à grand effet. *Et rogaverunt eum ut signum de cælo ostenderet eis* (Mat. 16, 1). Oui, la Sagesse incarnée, la Charité faite homme se heurtent le plus souvent à cette indrédulité superbe et stupide tout ensemble, contente d'elle-même, fière d'elle-même, jouissant méchamment de résister au Prophète, de le contredire, de le narguer, de le désoler. Et moi, me flatterais-je d'emporter d'emblée toutes les résistances, d'allumer ou de rallumer la foi dans cette multitude d'âmes qui préfèrent les ténèbres à la lumière, pour rester libres de mal agir? *Lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem : erant enim eorum mala opera* (Joan. 3, 19). — Mais enfin quelques-uns croient à la parole de Jésus; il a des adhérents, des enthousiastes. Hélas! que deviendra leur enthousiasme à l'heure de l'épreuve, de la Passion? Et que vaut leur foi du moment? Qu'elle est inintelligente! Et pour la plus délicate des âmes, quel arrière-goût fade, quel déboire! Les pauvres gens! Dans mes miracles, ils voient surtout le bienfait temporel. *Amen, amen dico vobis : quæritis me,*

...inintelligen-  
ce chez ceux-  
là même qui  
croient en lui :

*non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus et saturati estis* (Joan. 6, 26). De ma mission, de ma Personne, ils n'attendent que l'affranchissement politique et la splendeur nationale. Pauvres gens! Ils m'acclament et ils ne me comprennent même pas!

... ils l'acclament et ne le comprennent même pas;

Voilà pour le succès de Jésus auprès de la foule. Chez les grands, il trouve pis encore, la haine; la haine, suprême douleur et suprême humiliation pour un cœur aimant. Il passe en faisant le bien, *Pertransiit benefaciendo* (Act. 10, 38), et on le hait, on le hait à mort, malgré le bien qu'il fait, à cause et à proportion du bien qu'il fait. On le calomnie, on interprète en mal ses discours, ses actes, ses miracles même. C'est un mangeur et un buveur, *Homo vorax et potator vini* (Mat. 11, 19); c'est un séducteur, un contempteur de la loi, un blasphémateur, un Samaritain, un démoniaque. *Quoniam Beelzebub habet, et quia in principe daemoniorum ejicit demonia* (Marc. 3, 22). Il est épié, suivi, *filé* par une police acharnée à le prendre en faute, *Ut caperent eum in sermone* (Matt. 22, 15). On lui pose des questions concertées d'avance et qui sont des pièges. Regardons-le ici ou là, dans une maison, dans une synagogue, sous quelque portique du Temple, sur le grand chemin ou sur le rivage. Voyons le groupe qui l'entoure. Quelques âmes droites et bonnes, des curieux, des indifférents; puis, se dissimulant à peine ou se produisant avec audace, des figures malveillantes, surnoises, haineuses; des regards méfiants et méchants, des oreilles tendues pour le surprendre : c'est l'espionnage quasi officiel, organisé, implacable. Et pour lui, qui ne l'ignore pas, quel serrement de cœur, quelle amertume! La haine est là, vigilante; elle ne désarmera pas; elle finira par avoir raison de lui, c'est-à-dire, par le tuer, ne pouvant mieux faire. O Sacré-Cœur de Jésus, repoussé, désolé par l'obstination, par l'acharnement de ces malheureux que vous aimez, pour qui vous donnerez votre sang;

e) des grands :

...haine injuste  
jalousie,

... calomnie,

...acharnement  
mortel et qui  
finira par triom-  
pher.

Sacré-Cœur de Jésus qui, par avance, voyez en eux tous ceux qui vous haïront jusqu'à la fin des siècles; puisqu'on vous traite ainsi, oserais-je prétendre, moi, votre apôtre, à rencontrer partout justice, gratitude, sympathie, affection? Divin Roi du Règne, apprenez-moi à me contenter de votre nourriture à vous, *cibo quo ego utor*, du fiel dont on rassasie votre amour!

4) Sacrifice de presque toutes les consolations de l'apostolat.

— Est-il encore pour cet amour, un sacrifice plus poignant, plus héroïque? Oui. Lequel? L'impuissance finale, la stérilité finale du dévouement, de l'apostolat. Jésus s'épargne-t-il? Ne ya-t-il pas semant partout enseignements, consolations, bienfaits, miracles? Et que lui manque-t-il pour réussir?

Que lui manque-t-il pour réussir?

Sa parole est littéralement incomparable : *Numquam sic locutus est homo sicut hic homo* (Joan. 7. 46). Sa personne est irréprochable : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* (Joan. 8, 46) elle est « sainte, sainte, sainte à Dieu », elle est la sainteté même; elle a, comme par surcroît, tous les charmes, tous les attraits qui gagnent les cœurs; il est *speciosus forma præ filiis hominum* (Ps. 44, 3). Et après trois ans d'efforts, de zèle, qu'est le résultat? Misérable, pitoyable. Certes nous nous ferions grand tort, nous lui ferions grand tort à lui-même de nous dissimuler cette stérilité. Elle nous instruit et nous console; elle le glorifie, en portant au comble l'héroïsme de son abnégation, de son amour. Méditons-la bien plutôt, abîmons-nous dans ce mystère.

Et quel l'insuccès pitoyable jusqu'au Calvaire exclusivement, c'est-à-dire pendant toute sa vie publique!

Bilan de son œuvre.

Comptons les succès apostoliques de notre Maître et Seigneur, établissons le bilan de son œuvre au moment où elle va finir, à la veille de la croix qui lui donnera enfin ce que n'auront pu obtenir trois ans de la plus précieuse des vies. *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (Joan. 12, 32). Jusque là, qui a-t-il entraîné? Les grands? *Numquid ex principibus aliquis credidit in eum, aut ex Phariseis?* (Joan. 7, 48) On en trouverait bien jusqu'à deux, mais qui s'en cachent, *propter metum Judæorum* (Joan. 19, 38). La foule? S'il y

Qu'a-t-il gagné sur les grands,



compte des adeptes, on aura vite fait de les désespérer, voire de les retourner contre lui. Parmi ceux qui crient *Hosanna* le jour des Rameaux, n'y en aura-t-il pas plus d'un à lui préférer Barabbas et à crier : *Tolle, tolle, crucifige eum* (Joan. 19, 16)? Au moins a-t-il des disciples de choix. Cherchez-les, à l'heure critique. L'un d'eux la vendu ; leur chef l'a renié ; tous l'ont abandonné dans l'épreuve : *Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt* (Mat. 26, 56). Quoi ! n'a-t-il pas même su faire un fanatique prêt à mourir avec lui ? Non, il meurt lui-même en imposteur démasqué, convaincu de faux, accablé, devant l'opinion, par le délaissement de ses amis autant, pour le moins, que par le triomphe de ses ennemis. Non, les siens ne l'ont pas reçu ; Jérusalem a définitivement refusé de le laisser rassembler ses fils comme la poule rassemble ses poussins. Echec, stérilité, impuissance : voilà pour couronner trois ans de merveilles ; tel est le bénéfice net de son apostolat personnel.

Pour moi, son associé, le continuateur de son ministère, il y a là une consolation toujours prête, il y a là des leçons multiples et dont la méditation deviendrait infinie. N'en relevons qu'une tout d'abord : la merveilleuse leçon d'humilité, d'abnégation, d'effacement de soi-même. Ah ! je voudrais pour ma part, le succès prompt, facile, visible ! Il me plairait de voir mes pauvres efforts couronnés d'emblée, de sentir la moisson croître sous sa main qui sème ! Je rêverais des conquêtes rapides, brillantes, qui seraient manifestement miennes, que tout le monde m'attribuerait comme étant mon fait et mon œuvre ! Je suis donc plus grand seigneur que lui et meilleur apôtre ? *Amen, amen dico vobis : Non est servus major domino suo ; neque apostolus major est eo qui misit illum* (Joan. 13, 16). Et pourtant, chose admirable ! il n'est ni impossible, ni même improbable que je réussisse mieux que lui. Ne me le fait-il pas lui-même pressentir ? *Amen, amen dico vobis : qui cre-*

... sur la foule,

... sur ses disciples de choix ?

Stérilité, impuissance, confusion.

— Et moi ?...

Mes prétentions, mes rêves peuvent-être...

Cependant, réussirai-je jamais aussi mal que lui ?

N'y a-t-il pas  
même chance  
que j'eussisse  
mieux ?

Ses apôtres  
ont fait plus que  
lui.

A lui les so-  
mailles ingra-  
tes, à nous la  
moisson.

b) Sur tous  
ces sacrifices,  
et particulière-  
ment d'ordre  
moral, trois  
questions.

a) Ont-ils été  
sentis, doulou-  
reux ?

dit *in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet* (Joan. 14, 12). Il disait à l'un des Nôtres qui se plaignait de ne pouvoir convertir tous les pécheurs : « Console-toi... Je te donnerai plus d'âmes qu'il ne s'en est converti à ma voix durant les trois ans qui ont précédé ma Passion. » (Au Père J.-B. de Francisci, mort en 1557, *Ménologe, Italie*, t. II, p. 51-52). Et il en a été ainsi dès le début de l'Eglise. Pour m'apprendre à modérer mes ambitions, même apostoliques, et surtout à m'effacer joyeusement devant les succès d'autrui; Jésus, comme homme, ne s'est pas seulement effacé devant le Saint-Esprit, en disparaissant pour le laisser achever l'œuvre : *Expedit vobis ut ego vadam. Si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos, si autem abiero, mittam cum ad vos* (Joan. 16, 7); — Il s'est effacé devant ses propres Apôtres en leur donnant de faire extérieurement bien plus que lui et de réussir bien mieux. Il leur avait dit : *Alius est qui seminat, et alius est qui metit. Ego misi vos metere quod vos non laborastis; alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis* (Joan. 4, 36, 37). Qui étaient ces premiers ouvriers, ces semeurs, ces précurseurs? Dans sa pensée immédiate, c'étaient les anciens Prophètes; mais dans une réalité supérieure, n'est-ce pas lui-même? A eux, aux Apôtres, les joies de la moisson; à lui le travail ingrat de semer sur la terre pierreuse et pleine d'épines. Et voilà son abnégation, la voilà dans sa forme dernière et achevée.

— Mais n'oublions pas les autres, envisageons-la d'ensemble une dernière fois; rappelons-nous tout ce qui l'a rendue nécessaire, et, pour mieux la comprendre elle-même, posons-nous trois questions.

— Lui a-t-elle coûté? Lui a-t-elle été douloureuse? C'est demander si elle a été réelle, car il n'y a pas abnégation où il n'y a ni souffrance, ni effort. Donc Jésus a-t-il réellement souffert de ce qui, par nature, allait à blesser si profondément son hon-

neur d'homme et son Cœur? Etrange question, mais non pas inutile peut-être, à l'encontre d'une impression possible, à l'encontre aussi de certaines autorités qui sembleraient, par un scrupule de respect, l'élever, lui, l'homme parfait, trop au-dessus des conditions de l'homme. Encore un coup, il domine souverainement toutes les impressions humaines, mais il les ressent toutes; la méconnaissance, l'injure, l'ingratitude, la haine, sont pour lui, homme passible et mortel, ce qu'elles seraient pour nous. Et c'est trop peu dire. Nature exquise incomparable, ayant, avec toute la finesse imaginable de l'esprit, toutes les délicatesses de la sensibilité, par ailleurs, il se connaît pleinement, il sait, et sans pouvoir plus se le cacher que se l'exagérer à lui-même, tout ce qu'il est, tout ce qu'il vaut, tout ce qui lui est dû de justice, d'égards, de reconnaissance, d'amour. Dès lors et nécessairement, il sent, goûte, savoure bien mieux que nous ne saurions le faire pour nous-mêmes, l'injustice et l'amertume des procédés qu'il rencontre à chaque pas de sa vie publique, les affronts faits à sa dignité, les blessures faites à son Cœur. Il s'en plaint çà et là; donc il en souffre, autrement sa plainte ne serait que feinte et son abnégation du même coup. D'ordinaire, c'est quand vient l'heure de son agonie au jardin, de sa Passion, de sa désolation sur la croix, que l'on se préoccupe d'affirmer la réalité de ses souffrances morales, de l'expliquer par une suspension miraculeuse des effets béatifiques de la vision intuitive; mais l'affirmation et l'explication valent pour sa vie apostolique tout entière, pour toute sa vie plus ou moins, suivant les heures, les circonstances, les mouvements naturels de sa pensée.

L'auteur de l'Imitation ne s'est pas trompé de dire : *Nec enim D. N. Jesus Christus una hora sine dolore Passionis fuit quamdiu vixit... Tota vita Christi crux fuit et martyrium* (Lib. II, cap. XII, 6, 7). N'en doutons donc pas; il a souffert et non

(Impressions, voire même autorités, qui les atténueraient quant à la douleur intime).

Oui, certes, Il les a sentis mieux que jene les sentirais pourmoi-même,

...étanthomme, ... ayant une sensibilité exquise ... et une pleine conscience de ses droits, de sa valeur.

Dès avant sa Passion, il a cruellement et continuellement souffert dans le Cœur.

pas feint de souffrir. Il a souffert, et du présent et de l'avenir tout ensemble, des ingratitude actuelles et des ingratitude futures, des miennes. La Passion de sa chair a duré une quinzaine d'heures; celle de son âme a duré sa vie entière; martyr moral plus ou moins cruel suivant les heures, mais martyr qui ne cessait jamais tout à fait et dont l'agonie au jardin n'a été que la crise aiguë, le paroxysme. Non, le Roi du Règne et des *Etendards* ne nous convierait pas à des travaux dont il n'aurait pas lui-même senti l'accablement; il ne nous présenterait pas un calice que lui-même aurait bu sans en goûter l'amertume. O Apôtre divin, dans l'exercice de votre zèle, vous avez souffert le premier aussi réellement et plus amèrement que vous ne me ferez jamais souffrir. Car vous me ferez souffrir, je m'y attends, j'y compte, j'y ai droit. C'est la loi même du ministère dont vous m'honorez à votre suite. Je vous entends dire de saint Paul : *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum... Ego enim, ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati* (Act. 9, 15, 16). *Enim*, car, en effet, donc — c'est le même sens pratique — apostolat, souffrance : deux notions connexes, inséparables. O Jésus, j'accepte de souffrir, je désire de souffrir dans mon apostolat qui prolongera le vôtre; je n'y souffrirai pas tant que vous, mais donnez-moi d'y souffrir comme vous!

b) Ont-ils éteint  
ou amoindri  
l'ardeur de son  
zèle?

— Car enfin les humiliations, les amertumes, les échecs, les dégoûts de toute nature ont-ils découragé, ont-ils ralenti son zèle? Non certes, rien ne le rebute, rien ne l'arrête, rien ne le retarde; tous ces torrents glacés, amers ou fades passent sur son amour sans l'éteindre: *Aqua multa non potuerunt extinguere caritatem, nec flumina obruent illum* (Cantic. 8, 7). Voilà bien l'ouvrier inconfusable que demande saint Paul, *operarium inconfusibilem* (2 Tim. 2. 15). Une seule fois, on le voit tourner le dos à un groupe de Pharisiens et de Sadducéens obstinés et desquels il ne peut actuellement rien



attendre : *Et relictis illis, abiit* (Mat. 16, 4). Mais finalement il n'abandonne pas l'ingrate Jérusalem, il ne secoue pas sur elle la poussière de ses pieds, comme, en d'autres circonstances, il enjoint à ses Apôtres de le faire (Mat. 10, 14). Un jour, les Juifs se demandent : *Numquid in dispersionem gentium iturus est, et docturus gentes* (Joan. 7, 35). Plus tard, les Apôtres le feront et le diront hautement. *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei. Sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad Gentes* (Act. 13, 46). Jésus, lui, se heurtera jusqu'au bout à l'obstination de ses compatriotes, il s'y usera, s'y brisera. *Expandi manus meas tota die ad populum incredulum* (Isaï, 65, 2), — *ad populum non credentem et contradicentem*, dit l'Apôtre en citant le Prophète (Rom. 10, 21). Jésus tient à me montrer surtout en sa Personne la constance du zèle, la longanimité que rien ne lasse. Il ne désespère jamais, ou tout au moins il se comporte, malgré sa divine prescience, comme s'il ne désespérerait jamais; il va toujours, il essaie toujours, il recommence toujours; il le fera pour Judas même et jusque dans le Jardin des Olives. Ce n'est pas lui qui dirait : « Tout ou rien ». Triste maxime, fille de l'orgueil, car elle revient à dire : « J'aurai de beaux et faciles succès, ou je ne me mêlerai plus de rien; » mère de la lâcheté, car elle a vite enfanté le dépit, le découragement, l'inertie. On part avec enthousiasme, on se bute aux obstacles, et l'on s'arrête en disant : « Il n'y a rien à faire. » Le vrai zèle, celui de Jésus-Christ, dit : « Tout, s'il se pouvait; mais au moins tout ce qui se pourra, tout ce que Dieu me donnera de faire; des situations les plus misérables, les plus désespérées, tirons encore tout le parti possible. » Saint Ignace partage à sa poignée d'hommes le monde entier, et en même temps il écrit : *Vel unicum impedivisse peccatum, pro omnibus istius vitæ laboribus et curis satis magnum impensæ operæ pretium est* (Sentent. xx). Jésus, le

S'est-il désisté ?

A-t-il désespéré ?

... A-t-il dit d'abord : « Tout ou rien » ?

... et plus tard : « Il n'y a rien à faire » ?

Ambitionner tout pour la gloire de Dieu, et se contenter du possible : triomphe du vrai zèle, parce que c'est le combat de l'abnégation.

Maître, a le Cœur bien autrement large encore, bien autrement catholique; il veut embrasser toute la terre : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* (Luc. 12, 49) et cependant il se dépense magnifiquement pour allumer ça et là quelques étincelles. Voilà le comble du zèle vrai, du zèle pur, parce que c'est le comble de la générosité, du désintéressement, de l'abnégation, parce que c'est la mort absolue du moi. *Christus non sibi placuit* (Rom. 15, 3), et ce mot, pris dans toute l'ampleur imaginable, explique seul l'ardeur inextinguible d'un zèle que tout devrait refroidir ou même étouffer.

c) Qui rendait son ardeur indéfectible?

La force, la générosité de sa nature d'homme?

Oui, pour une part; mais qui les soutenait elles-mêmes?

L'amour pour son Père et, par suite, pour les âmes, la charité.

— Mais ce mot même, cette abnégation même, qui les expliquera? L'amour qu'il a pour son Père et, par suite, pour les âmes, la charité. — Seigneur Jésus, admirerai-je uniquement en vous, ô homme parfait, la plus haute, la plus forte, la plus généreuse des natures, le caractère noble qui met son légitime honneur à ne point capituler devant l'obstacle, à ne point abandonner une entreprise, à ne se point démentir; le Cœur aimant et magnanime qui se fait gloire de lutter jusqu'à la fin contre l'ingratitude, de la vaincre à force de bienfaits ou, tout au moins, de ne pas s'avouer vaincu par elle en cessant de bien faire? Ah! certes, vous êtes tout cela, vous l'êtes éminemment, et que ne le suis-je un peu moi-même! Et pourtant là n'est pas le secret de votre abnégation totale, constante, héroïque ni, par suite, le secret de votre zèle soutenu, inépuisable, inconfusable. Je le sais de votre propre bouche : la volonté de votre Père, l'amour dont vous brûlez pour votre Père : voilà qui nourrit votre zèle, voilà qui supplée à tout ce que les hommes vous refusent et guérit toutes les blessures qu'ils vous font. Aliment et dictame inépuisables : par eux, ni vos forces ne défaillent, ni votre ardeur ne languit. Et tel est, pour moi comme pour vous-même, le dernier complément, le dernier mot de la loi du zèle. Je serai apôtre dans la mesure où je me

sacrifierai, m'oublierai, me mépriseraï pratiquement, et je me mépriseraï ainsi dans la mesure où j'aimerai Dieu comme vous, avec vous, en vous qui ne faites qu'un avec Dieu.

— Comme toute action normale et qui veut être efficace, l'apostolat suppose deux qualités essentielles : puissance et ordre ; énergie impulsive qui pousse au but, jusqu'au but ; sagesse qui y pousse droit et s'y arrête ; puissance, énergie, qui produit l'effort nécessaire ; ordre, sagesse, qui dirige et mesure l'effort. Etant amour, le zèle est mouvement, élan, ardeur, flamme. Donc, s'il faut l'aviver et le soutenir, il faut aussi le régler et le maintenir. Naturellement, évidemment, le succès est à ce prix. Cette évidence rappelée, repassons une seconde fois toute la vie publique du Maître. Après son ardeur inconfusable, prenons sur le fait son inconfusable sagesse, l'empire souverain avec lequel il gouverne son propre zèle, l'ordre pratique et infaillible qu'il y met et qu'il m'apprend à mettre dans le mien.

— Ordre parfait quant aux personnes, sagesse toute surnaturelle dans la répartition de ses soins.

Et d'abord, il les réserve à ceux auxquels le Père l'envoie. Le Père lui a donné les nations pour héritage. *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam* (Ps. 2, 8). Mais l'héritier divin n'entrera pleinement en jouissance qu'après le Calvaire, et alors seulement il dira aux siens, en leur ouvrant le monde entier : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra. Euntes ergo, docete omnes gentes* (Mat. 28, 18, 19). Mortel, il a un champ limité d'action, une province, un diocèse, et n'en sort pas : *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel* (Mat. 15, 24). Il n'entend pas servir son Père plus ou autrement que son Père ne veut être servi. — Et moi?... N'ai-je pas ou n'aurai-je pas ma province, ma classe, ma division, mes œuvres officielles, mon poste, mon emploi? Que cela passe avant tout! Voudrais-je négliger ma

— TROISIÈME  
PARTIE  
(ou méditation)  
Jésus-Christ,  
type souverain  
de la sagesse  
dans le zèle,  
de l'ordre dans  
l'exercice de la  
puissance ex-  
pansive.

1) Ordre quant  
aux personnes.

a) Jésus s'en-  
tient aux limi-  
tes de son man-  
dat, à la « mai-  
son d'Israël ».

Pour moi, a-  
vant tout, le  
champ tracé,  
l'emploi fixé.

classe ou tout autre office pour rêver aux missions lointaines, ou pourvoir en idée aux besoins de l'Eglise universelle, ou, peut-être, me préparer à une spécialité future, même approuvée en principe par l'obéissance? Désordre, zèle faux, si même c'est encore du zèle.

b) Dans ces limites, il va de préférence :  
à ses Apôtres,

— Parmi ces Juifs auxquels son Père l'envoie, à qui va de préférence le divin Apôtre, à qui prodigue-t-il ses premières sollicitudes? A ses Apôtres. Le Père, en les lui donnant par un don tout spécial — *Pater, quos dedisti mihi* (Joan. 17, 24), — a fait d'eux son premier prochain. Ils sont ses premiers frères selon l'esprit et la grâce; ils sont ses premiers disciples, ses novices, ses continuateurs. A eux donc, la première part de son zèle; à eux, ses instructions continues, détaillées, approfondies, qu'ils communiqueront plus tard à tout le monde; pour eux, cette formation directe, incessante, cette

Leur formation privilégiée

longanimité forte et souple, qui les pousse, les régit, les soutient, les redresse, les ménage, les supporte, les excuse; pour eux, son amour de choix : *In finem dilexit eos* (Joan. 13, 1). — Or, dans la vie que Dieu m'a faite, qui est mon prochain immédiat et par excellence? Mon frère en religion. Où doit s'exercer tout d'abord mon apostolat? Dans ma famille spirituelle, dans la communauté, dans le groupe qui m'entoure, ne fussions-nous que deux ensemble. Apostolat toujours possible, toujours précieux en lui-même et dans ses naturelles conséquences. Lorsque Jésus se prodiguait à ses Apôtres, ce n'était pas seulement à leur bénéfice, mais en vue des âmes auxquelles profiterait un jour la sainteté de ces privilégiés. Mes frères sont ou seront des apôtres et, par le bien que je leur fais, j'acquiers une part active et méritoire au bien qu'ils font ou feront eux-mêmes. Apostolat intime, apostolat de la communauté : qui en saurait dire le prix? Nul étalage, nulle prétention; pas de gaucherie, pas d'ingérence indiscreète, pas d'empiètement sur les attributions du supérieur ou du Père

Pour moi, tout d'abord et toujours, apostolat de la communauté :



spirituel. Quoi donc? Le bon exemple, le bon esprit, la joie entretenue, la charité positive, serviable, attentive sans empressements importuns, sympathique à la personne de mon frère, à ses œuvres, à ses succès, à ses consolations, à ses peines : *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus* (Rom. 12, 15). Oh! quel bien je puis faire ou omettre dans mes relations fraternelles, selon que je sacrifierai ou ne sacrifierai pas à la charité l'égoïsme inconscient, instinctif, le « chacun pour soi! »

Après ses Apôtres, Jésus a pour clients préférés, non pas ceux qui lui agréent davantage, mais ceux qui ont le plus grand besoin de son aide. Il ne s'enferme pas dans un petit cercle d'âmes choisies, belles, aimables, entre Marthe et Marie, par exemple; il va de préférence aux nécessiteux de toute espèce; il va où l'appelle le plus grand bien à faire, c'est-à-dire, la plus grande gloire de Dieu.

Il va aux enfants, où les attire, ce qui - est la même chose. *Sinite parvulos, et non prohibete eos ad me venire : talium est enim regnum celorum* (Mat. 19, 14). Et moi, trouverais-je jamais au-dessous de mon âge, de mes talents formés, de mon savoir, de ma dignité, de ma valeur, les emplois d'un collègue, le soin d'une division ou d'une classe? M'estimerais-je mal partagé, lésé, humilié, disgracié, si l'obéissance m'y retenait longtemps, si elle m'y laissait pour toujours? Me figuré-je que ma formation une fois complète, j'ai au moins de *congruo*, un je ne sais quel droit à la culture des hautes sciences, au noble et brillant métier de prédicateur, d'écrivain, d'érudit? Où aurais-je donc pris ce droit, l'idée même de ce droit! Serait-ce dans l'amour de Dieu ou dans l'amour de moi-même? Serait-ce dans ce sens élémentaire de la foi qui, pour un Religieux, est le sens commun par excellence?

Jésus va aux pauvres, aux indigents, aux petits, aux ignorants, aux simples, et, devant les envoyés de saint Jean-Baptiste, il s'en prévaut comme d'un

...bon exemple,  
... charité  
positive,  
sympathie aux  
œuvres, aux pei-  
nes, aux joies.

β). Après ses  
Apôtres, Jésus  
va de préféren-  
ce à qui en a  
le plus grand  
besoin :

...aux enfants,

(et moi?...  
Quand on m'y  
emploierait tou-  
te ma vie!)

...aux pauvres,  
aux dédaignés,  
aux délaissés.

Et moi?...

Partout, dans  
une communauté  
même, il y a  
des humbles  
des inférieurs,  
peut-être des dé-  
laissés.

signe de sa mission divine : *Pauperes evangelizan-  
tur* (Mat. 11, 5). Ainsi a toujours fait l'Eglise;  
ainsi, quoi qu'on en dise, a toujours fait la Com-  
pagnie. Ainsi ferai-je, Dieu aidant. Quoi! n'aurais-  
je de zèle que pour les robes de soie et les habits  
noirs? M'estimerai-je uniquement appelé à faire de  
l'apologétique savante pour les esprits cultivés, capa-  
bles de m'apprécier et de m'applaudir? — Et puis il  
est une autre pauvreté que l'indigence matérielle,  
une autre infériorité que l'infériorité sociale. Tout  
groupe humain, une classe, une division, une clien-  
tèle apostolique est un monde en petit. Il y a là  
des premiers et des derniers, une élite qui prime,  
qui brille, et, en regard, des personnalités moins  
en vue, moins attirantes, qui ne comptent guère,  
que l'on dédaignerait volontiers, si même on ne les  
dédaignait pas. Osons le dire, il en est ainsi même  
dans la fraternité religieuse, dans une commu-  
nauté. Que ferai-je donc? Réserverai-je mes soins,  
mes égards, mes attentions, ma conversation même,  
à ceux dont le commerce paraît le plus agréable et  
le plus flatteur? C'est demander si j'aimerais Dieu  
ou moi-même. Oh! combien cela est pratique! Oh!  
si partout, et dans la communauté tout d'abord, je  
faisais des oubliés et des humbles ma société, ma  
clientèle préférée! C'est là, d'ordinaire, que je  
trouverais le plus de reconnaissance; mais qu'im-  
porte? C'est là surtout que je serais incliné par le  
vrai zèle; c'est là surtout que je ferais du bien et  
que je rencontrerais Jésus-Christ, que j'obligerais  
personnellement Jésus-Christ. *Amen dico vobis :  
Quando fecistis uni ex his fratribus meis minimis,  
mihi fecistis* (Mat. 25, 40).

... aux  
pêcheurs,

Jésus va aux pêcheurs, et si bien que les Phari-  
siens en prennent scandale : *Quare cum publicanis  
et peccatoribus manducat Magister vester?* Et lui  
de répondre : *Non est opus valentibus medicus, sed  
male habentibus...* *Non enim veni vocare justos sed  
peccatores* (Mat. 9, 11-13). Pour courir après la  
brebis égarée, il laisse les quatre-vingt-dix-neuf

restées au bercail. Hélas ! ne faudrait-il pas aujourd'hui renverser la proportion numérique ? En tout cas, la leçon demeure ; le zèle court où il voit le plus grand besoin. Pour moi, je ne me commettrai pas sans prudence ni direction avec les sectaires, avec les scandaleux moins encore. Mais bornerai-je mon ministère aux âmes pieuses, fines et hautes, pour faire avec elles de la piété tendre ou de la spiritualité de haut vol ? Fuirai-je d'instinct les résistances prévues, pour aller du côté où je puis attendre le respect, la docilité, la sympathie ?

— En somme, le zèle est la grande aumône que Jésus va distribuant durant ses trois années de vie publique. Or, il la distribue sans acception de personnes, ses ennemis même sont forcés d'en convenir : *Non est tibi cura de aliquo; non enim respicis personam hominum* (Mat. 21, 16). Qu'est-ce à dire ? Qu'il ne mesure pas ses dons sur ses inclinations naturelles, mais sur le besoin, sur le bon vouloir, sur l'intérêt de la gloire de Dieu. Et moi aussi qui, comme saint Pierre, n'ai ni or, ni argent (Act. 3, 6), j'ai, du moins, à faire et à répartir l'aumône incessante de mon zèle. Appliquons-y, de plein droit, la première des règles édictées sur ce point par saint Ignace. *Primum est ut amor ille qui me movet, meque facit dare eleemosynam, descendat desursum ex amore Dei Domini Nostri* (Reg. ad distrib. eleemos. 1). Ici, comme partout, oublions-nous nous-mêmes, ne voyons, n'aimons que Dieu et les âmes purement pour Dieu.

Encore faut-il au moins noter ceci. En vertu de la même règle, si parfaitement observée, ou plutôt, si clairement définie en action par lui-même, Jésus ne distribue pas seulement avec une sagesse incomparable ce qu'on pourrait nommer la quantité de zèle qu'il donne à chaque âme ; il fait plus, il en varie et mesure la qualité, le mode, la nuance, l'allure, l'accent. Pour ressusciter le fils de la veuve, Elie s'ajuste par trois fois au petit cadavre : *Et expandit se, et mensus est puerum tribus vici-*

(Et moi, n'irai-je qu'aux âmes pieuses ?)

c) Jésus-Christ répartit son zèle, comme on doit répartir ses aumônes (Reg. 1), en se réglant sur l'amour de Dieu.

d) Jésus-Christ se proportionne au besoin de chacun ; il se fait tout à tous.

*bus* (1 Reg. 17, 21). Pour gagner tous les hommes à son Maître, saint Paul se fait tout à tous : *Omni-bus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos* (1 Cor. 9, 22). Combien plus et mieux, le Maître en personne ! Qui a su comme lui se prêter, se plier, s'accommoder à toutes les âmes, entrer dans leurs pensées et leurs sentiments, s'identifier, pour ainsi dire, avec elles, afin de les saisir par où elles lui donnaient prise, de les traiter avec un tact souverain, d'après leur caractère, leur situation, leur disposition du moment ? Je l'entrevois déjà : on n'entre ainsi dans autrui que si l'on sort de soi-même ; on n'acquiert cette belle et puissante souplesse qu'en brisant son propre caractère ; on ne se fait tout à tous qu'en s'oubliant soi-même, en cessant de se chercher, de penser à soi. — Mais j'y reviendrai tout à l'heure.

Admirable souplesse, et impossibles sans un total oubli de soi.

2) Ordre quant aux objets, à la nature des services rendus.

Jésus-Christ soulage les corps pour atteindre les âmes.

Si parfaitement, si saintement réparti et gradué quant aux personnes, le zèle de Notre-Seigneur ne l'est pas moins quant aux objets, quant à la nature des services rendus. Homme, il aime tout l'homme, corps et âme ; mais il l'aime selon l'ordre, le corps pour l'âme, par conséquent. Il guérit tous les maux, il nourrit les foules ; il fait le bien sous toutes les formes : *Pertransiit benefaciendo* (Act. 10, 38). — *Sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo* (Mat. 4, 24). Il le dit et le montre aux envoyés de saint Jean-Baptiste : *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt* (Mat. 11, 5). Mais, en tout, il vise l'âme. Ses miracles sont accordés à un acte de foi, à un acte d'âme. *Creditis quia hoc possum facere vobis?* (Mat. 9, 28) — *Sicut credidisti fiat tibi* (Mat. 8, 13). — *O mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis* (Mat. 15, 28).

Ses miracles sont accordés à la foi.

Au bienfait réel, ils ajoutent d'ordinaire un symbole, une leçon, une moralité.

Ses bienfaits d'ordre physique, les guérisons, les résurrections, les multiplications de pains, les pêches miraculeuses, ont, d'ailleurs, une portée toute morale ; ils sont à la fois réalité, symbole et leçon, leçon explicite çà et là. *Ecce sanus factus*



*es : jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat* (Joan. 5, 14). C'est toujours pour atteindre l'âme que Jésus s'intéresse au corps; mais en outre, à l'âme elle-même il veut donner ce qu'il y a pour elle de meilleur : avant tout, la foi, d'où sortira tout le reste. C'est que Jésus cherche en tout le plus grand bien, la plus grande gloire de Dieu.

— Et je trouve là bien des lumières pour la direction pratique de mon zèle.

Prêtre, je réaliserai, au moins par mon influence sur autrui, par mes appels à la charité d'autrui, bien des œuvres de miséricorde corporelle; mais je n'oublierai jamais que la miséricorde spirituelle est mon œuvre propre et le vrai terrain où m'établit ma vocation. Je pourrai m'intéresser, me prêter aux questions sociales, économiques, voire m'y faire une spécialité, une autorité, sous le bon plaisir de l'obéissance. Du moins n'y toucherai-je que selon l'esprit de mon état, en théologien consultant, en apôtre et non pas en spéculatif amusé ou en déclamateur humanitaire. Moins encore m'y absorberai-je au point de compromettre en moi — cela s'est vu — le goût, le sens et jusqu'à la capacité suffisante, d'accomplir ma mission véritable, de donner aux âmes Jésus-Christ.

Dans son domaine propre et officiel, que fera le prêtre, l'apôtre? Il ordonnera tous ses efforts aux fins les plus hautes, les plus surnaturelles. Avant tout, la foi, la foi qu'il importe, aujourd'hui ou jamais, d'affermir, et en l'éclairant plus qu'en la discutant, par l'exposition précise plus que par la controverse ou l'apologétique proprement dite. Après la foi, la piété, l'esprit filial envers Dieu; la piété qui ne s'engendre pas spontanément et ne se termine pas en soi-même, qui fleurit de la foi et fructifie en charité pratique, en vertu; la piété sous ses grandes formes légitimes, qui sont les dévotions les plus accréditées dans l'Eglise, les plus lumineuses et les plus pratiques : la Sainte Eucha-

Pour moi, multiples applications.

Prêtre, j'orienterai, j'ensurserai au bien des âmes :

... ma part possible dans les œuvres de miséricorde corporelle,

... mon intervention légitime dans les questions sociales, économiques.

— Dans mon action directe sur les âmes :

... la foi d'abord, surtout, partout,  
... la piété sortant de la foi,

...menant à la vertu pratique, solide :

Dans ma prédication : avant tout, l'enseignement.

Dans ma direction : la foi, la piété pour les œuvres.

— Etudiant, tout orienter et distribuer en vue de mon apostolat futur.

ristie, le Sacré-Cœur, la Très Sainte Vierge, les Anges, les Saints.

Que fera le prédicateur? Plutôt que de chercher des aperçus nouveaux, de disserter brillamment autour de la religion censée connue, au lieu de batailler doctement contre l'incroyance, il enseignera, il catéchisera sans relâche, pour faire aimer et agir en pleine lumière. *Prædica Verbum* (2 Tim. 1, 4), la vraie parole de Dieu et point une autre.

Que fera le directeur? Au fond, la même chose; il éclairera les âmes, il les échauffera doucement, pour les amener, à quoi? à se vaincre pour l'amour de Dieu, de Jésus-Christ. Foi, piété, vertu : ordre logique et pratique, indispensable au progrès spirituel; gradation normale où rien ne se peut omettre ni déplacer; échelle sainte où il faut pousser les âmes avec une ferme douceur. Qui ne l'entend pas assez, qui ne suit pas autant que possible, qui ne reprend pas continuellement cette marche essentielle, ou n'a pas le jugement assez droit, ou, sans le savoir, obéit à des motifs humains : faiblesse, complaisance, ambition de popularité, tout au moins engouement, impression, fantaisie : il ne regarde pas assez purement et uniquement le but, la gloire de Dieu.

Ordre dans l'exercice du zèle, mais encore et par suite, ordre dans ma préparation à cet exercice, dans ma formation, pour la part assez large où ma formation dépend de moi. Là aussi, point de fantaisie, de papillonnage, de curiosité vagabonde; point de spécialités, ou arbitraires, ou absorbantes jusqu'à compromettre la culture générale, essentielle, qui fait le prêtre complet et bien armé. Si Dieu m'a fait mathématicien, historien, érudit, littérateur, poète, artiste, qu'il en soit béni! Mais puisqu'il veut tout d'abord me faire apôtre, il veut manifestement que tous ces dons et goûts naturels soient coordonnés, subordonnés, sacrifiés peut-être, dans une mesure que fixera l'obéissance, à l'intérêt de mon futur apostolat. Dieu me préserve de per-

vertir, au profit de mon amusement personnel, ses desseins évidents sur moi, de répartir, de gaspiller peut-être mes heures et mes forces, au gré de mon plaisir et non pas de son bon plaisir!

Qu'il m'en garde pareillement dans ces emplois de collègue qui, à l'égard du zèle apostolique proprement dit, sont tout à la fois exercice actuel et apprentissage très efficace! Portons-y l'esprit de foi, d'abnégation amoureuse, de zèle, pour tout dire. Alors je donnerai à ma classe, à ma tâche quelconque, tout le temps nécessaire; je n'en déroberai rien sous prétexte d'avancer ma formation personnelle et, de fait, pour jouir de mes études préférées; rien au bénéfice de ma spécialité présumptive, même admise en principe par l'obéissance.

Alors aussi je n'omettrai rien pour faire des bacheliers, pour préparer des officiers ou des ingénieurs, puisque telle sera ma tâche matérielle, immédiate; mais je me préoccuperais beaucoup plus de faire des hommes, c'est-à-dire, pratiquement et finalement, des chrétiens : j'en chercherai partout les occasions, et d'autant plus que mon genre d'enseignement me les offrira moins abondantes.

Alors enfin, et par une suite nécessaire, je réagirai contre l'esprit positiviste de la pédagogie actuelle. Sans négliger de donner à mes élèves toutes les connaissances que je pourrai, je viserai beaucoup plus à former en eux les bonnes habitudes d'esprit et de caractère, bien autrement précieuses que les connaissances : attention, réflexion, précision, justesse, raisonnement, goût du vrai, du clair, de l'achevé, horreur du vague, de l'à peu près; — partout, effort de la volonté déterminant l'effort de l'esprit, sa formation par là même. En tout, je me souviendrai que je ne suis pas un pur et simple pédagogue de robe longue; que je suis un professeur ou un surveillant apôtre; que c'est pour être apôtre que je suis professeur ou surveillant. Penser, agir d'une autre manière sous prétexte de m'en tenir à mon emploi, ce serait pis que de mal or-

... Professeur, surveillant :

... dévouement complet à la tâche;

... l'homme, le chrétien, au-dessus du bachelier;

... les habitudes d'esprit et de caractère, plus précieuses que les connaissances.

donner mon zèle, ce serait me dispenser d'en avoir.

3) Ordrequant  
aux trois fonc-  
tions essentiel-  
les de l'aposto-  
lat. (Prièrèina-  
le de la Cène)

— Revenons à Notre-Seigneur. Entendons-le définir solennellement les trois grandes fonctions de l'apôtre, avec leur gradation implicite mais manifeste. Nous sommes à la Cène... Jésus rend à son Père un compte public de son mandat et à lui-même le témoignage de l'avoir bien accompli. *Ego te clarificavi super terram : opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (Joan. 17, 4). Qu'a-t-il donc fait? Trois choses.

a) Au plus bas  
rang, la parole :  
*Manifestavi no-  
men tuum ho-  
minibus.*

— Il a parlé : *Manifestavi nomen tuum hominibus* (Joan. 17, 6). Et que n'était pas sa parole! *Numquam sic locutus est homo sicut hic homo* (Joan. 7, 46). Il a publié le nom de son Père : *Et notum feci eis nomen tuum* (Joan. 17, 8). Il a dit ce qu'il tenait de son Père, et comme homme, et aussi comme Verbe avec la nature divine éternellement communiquée. *Verba quæ dedisti mihi dedi eis* (Joan. 17, 8). *Ego dedi eis sermonem tuum* (ibid. 4). Et avec quelle sincérité, quelle probité, quelle puissance!

Muni et par-  
faire ma parole  
(fond et forme),  
comme si les suc-  
cès apostolique  
ne tenait qu'à  
cela.

Ainsi dois-je faire. Ma parole appartient à l'apostolat; ma parole, c'est-à-dire mon âme exprimée tout entière, toute mon intelligence, tout mon cœur; mon âme et tout ce que je puis et dois y mettre de lumière et de chaleur, de savoir et de puissance logique, de conviction et d'expansion communicative, d'habileté loyale, d'art sérieux, d'agrément même et de légitime poésie. Ma parole écrite ou parlée, publique ou intime, est l'instrument, l'arme de mon apostolat; et cette arme, je dois la forger, la tremper, l'affiner, la parfaire, comme si tout dépendait de sa valeur naturelle. Tout ce qui lui manquerait par ma faute, manquerait, par ma faute, au bien des âmes, à la gloire de Dieu. Et pourtant la parole, où se résume toute l'action extérieure, la prédication sous toutes ses formes, n'est que la première des trois fonctions apostoliques; c'est la moindre.

— Jésus-Christ a prié pour ses Apôtres, pour



leurs continuateurs, pour tous les croyants à venir, donc pour moi. *Ego pro eis rogo* (Joan. 17, 9). *Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro omnibus qui credituri sunt per verbum eorum in me* (Joan. 17, 20). S'il n'a pas prié pour le monde en tant que monde, cela ne veut point dire qu'il n'ait pas prié pour les mondains, pour leur obtenir de vouloir ne plus l'être. *Pro transgressoribus rogavit*, dit le Prophète (Isaï. 53, 12), et nous savons qu'il l'a fait pour ses bourreaux. Il a prié toute sa vie; pendant trente ans, la prière a été son unique apostolat; alors même et pendant ses trois ans de vie extérieure, sa prière a été plus puissante sur Dieu que sa parole sur les hommes. Aussi bien la force des choses le veut. C'est la grâce qui convertit, et c'est la prière qui attire la grâce, non les discours.

Voilà donc, entre mes mains d'apôtre, un second instrument plus efficace que le premier. Si je suis homme de foi et de vrai zèle, je l'estimerai bien plus que mon activité extérieure, fût-elle dévorante, habile, éloquente, enchanteresse à miracle. Il est bien vrai : quand je parlerais la langue des Anges, sans la prière, tout comme sans la charité, je risquerai fort de n'être qu'un airain bruyant et une cymbale retentissante (1 Cor. 13, 1). Prions donc pour mes élèves, si j'en ai; pour mes auditeurs et clients spirituels, quand j'en aurai; pour ceux-là même qui fuiront ma chaire ou mon confessionnal; prions pour toutes les catégories d'âmes. Enfermé par sagesse et devoir dans une tâche peut-être mesquine et étroite, je trouve dans la prière de quoi donner l'essor à mon zèle et embrasser l'univers tout entier.

Pour les âmes enfin, Jésus s'est sacrifié, ou sanctifié, selon qu'on voudra l'entendre: *Et pro eis ego sanctifico meipsum* (Joan. 17, 19). A vrai dire et quoi qu'il en soit de la portée immédiate du terme, il sied de l'entendre dans les deux sens à la fois, car ils sont pratiquement inséparables. Qui se sacrifie se sanctifie par là même, et qui veut se sanc-

b) Au-dessus de la parole, la prière :  
*Ego pro eis rogo.*

... Sans la prière, comme sans la charité, j'en suis sûr que ces sonans et cymbalum, tinniens.

c) Au-dessus de la prière même (en un sens et bien que jamais sans elle), la sanctification par le sacrifice : *Et pro eis sanctifico meipsum.*

tifier n'y arrive qu'en se sacrifiant. Jésus a fait l'un et l'autre, l'un par l'autre. Enfant, il a progressé, toute sa vie il s'est sanctifié, non pas en devenant saint, ni même plus saint, dans son fond de nature humaine, mais en accumulant les actes saints, les mérites, c'est-à-dire surtout, en accumulant les sacrifices. Et là est bien sa plus grande puissance d'apôtre, son plus grand bienfait. La nature des choses le veut, car, si la prière attire la grâce qui convertit, le sacrifice, la sainteté donnent des ailes à la prière. Les faits le prouvent d'ailleurs. Par où Jésus a-t-il triomphé? Par où a pris fin la stérilité de son ministère extérieur, de sa parole? Par où a-t-il commencé d'attirer tout à lui? Par son dernier effort de sanctification personnelle, c'est-à-dire par son dernier sacrifice, par son exaltation en croix.

Par le sacrifice et la prière, mon zèle poura

Il n'en ira pas autrement pour moi-même. Oui, certes, la prière et la sanctification par le sacrifice, l'union à Dieu et les vertus solides et parfaites, valent mieux pour l'apostolat, que la doctrine et les autres dons naturels (*Summar. Constit.* 16). Par le sacrifice que mon intention dirige, par mes mérites croissants, offerts à Dieu pour les âmes, je puis, encore un coup, briser le petit cercle de mon ministère ou de mon emploi, étendre mon zèle à tous les intérêts de Dieu, l'élargir à la mesure du monde, exercer et soulager cette sollicitude de toutes les églises qui oppressait l'âme d'un saint Paul : *Sollicitudo omnium ecclesiarum* (2 Cor. 11, 28). Mais encore, cette arme de la prière, cette arme de l'abnégation sanctifiante, la meilleure qui soit aux mains de l'apôtre, pourra-t-on jamais l'arracher des miennes? Que, malgré mes loyaux efforts, je reste médiocre en savoir, en talent, en éloquence; que l'infirmité me confine avant l'heure dans un fauteuil ou dans un lit : que les persécuteurs m'interdisent la prédication, l'enseignement, les entretiens même et la correspondance; qu'ils me mettent en prison, au secret, sans livres ni papier;

... s'étendre au monde entier,

... s'exercer partout et toujours, même à défaut de toute action extérieure.

qu'ils m'enlèvent, à la façon de Pombal, mon crucifix, mon chapelet, mon bréviaire : m'ôteront-ils le pouvoir de prier et de souffrir? Chargé de toutes les entraves, réduit à l'impuissance extérieure la plus entière, je puis toujours combattre le bon combat, gagner, sauver les âmes, et d'autant mieux que j'offrirai à Dieu pour elles le sacrifice naturellement le plus pénible, celui de mon activité régulière et professionnelle. Est-ce vrai? — Soyez donc béni, Seigneur Jésus, qui me laisserez jusqu'au dernier souffle et en toute hypothèse la meilleure des armes apostoliques. Agissant ou non au dehors, je serai toujours un serviteur inutile, jamais un serviteur impuissant.

— Pour conclure, posons une dernière fois la question pratique. Jésus m'a montré en action l'ordre parfait dans l'exercice du zèle : ordre quant aux personnes et aux objets, ordre dans l'emploi des trois puissances apostoliques, la parole, la prière, la sainteté ou le sacrifice, car c'est tout un. Cet ordre incomparable, à quoi le doit-il? Sans doute à la sagesse, à l'infailibilité divine que son âme d'homme reçoit de tout près, à raison de son union personnelle avec le Verbe. Mais à quoi le doit-il encore? A la pureté, à l'unité, à la simplicité absolue de son intention; à cet unique regard, à cet unique désir, fixés, sans distraction ni déviation aucune, sur la gloire du Père et le bien des âmes, absolument détachés de toute autre considération, de tout autre intérêt; bref, il le doit à sa parfaite abnégation, à son désintéressement sans réserve. Désintéressement de tout plaisir propre : *Christus non sibi placuit* (Rom. 15, 3); désintéressement de sa gloire propre : *Ego autem non quæro gloriam meam* (Joan. 8, 50); désintéressement de sa volonté propre : *Non quæro voluntatem meam sed ejus qui misit me* (Joan. 5, 30); entier sacrifice, oubli entier, non de la convoitise, qui ne saurait être en lui, non du moi humain, qui, de fait, n'est pas en lui, mais de tous ses appétits légitimes et

— En Jésus-Christ l'ordre parfait dans le zèle résulte :

... non seulement de son infailliable sagesse, ... mais encore de sa pureté absolue d'intention, c'est-à-dire de son abnégation absolue.

nécessaires d'homme vrai, d'homme semblable à moi-même. Voilà qui fait tout à la fois l'ardeur et la sagesse de son zèle; voilà qui laisse le champ libre à toutes les impétuosités de son amour et, du même coup, le laisse maître de se gouverner avec une précision et une rectitude inconfusibles. Jésus aime son Père jusqu'à être parfaitement indifférent ou indépendant à l'égard de tout le reste; il suffit, nous avons là tout le secret de son zèle. Puissance et ordre dans l'action apostolique, ardeur inextinguible et souplesse réfléchie : tout part du même principe, de l'abnégation par amour.

En moi de même. Abnégation, condition indispensable, principe efficace du bon gouvernement de mon zèle, aussi bien que de son ardeur.

Or, Jésus est mon modèle, ma loi vivante. Pour moi aussi, point de zèle que par l'abnégation. Qui peut le retarder, l'appesantir? Ce qui me reste d'amour de moi-même. Qui peut l'égarer, le rendre inégal, indiscret, malavisé, gauche? Encore et toujours, l'amour de moi. Si je ne sais pas le réparer selon Dieu entre les personnes; c'est que j'obéis à mes sympathies ou antipathies naturelles : égoïsme. Si je ne vais pas toujours à l'œuvre la plus utile, au moyen le plus sûr; c'est que j'obéis à mes goûts et caprices naturels : égoïsme. Si je ne sais pas m'ajuster aux âmes, me faire tout à tous; c'est que je reste attentif à moi-même, préoccupé de moi-même, incapable de sortir de moi-même : égoïsme. Si j'oublie de prier et de me sanctifier pour les âmes; c'est manque d'esprit de foi, mais n'est-ce pas aussi entraînement de l'activité naturelle, égoïsme encore et toujours? Oh! le *moi*, le pauvre et triste *moi*! Que voilà bien l'ennemi de mon zèle comme de ma perfection, de la seconde fin de la Compagnie, comme de la première! Périssent donc le *moi*! Perdons-le, livrons-le pour l'Evangile, pour le salut de mes frères, pour la gloire de Dieu! Conclusion inévitable, inexorable, éternelle. Que Jésus m'aide à en prendre mon parti!

— COLLOQUE  
tout indiqué.

— Et que lui demander autre chose dans le Colloque, ou les colloques, par où s'achèvera cette méditation, selon qu'on l'aura faite en une fois, en



deux, en trois même? A vrai dire, le colloque le plus naturel, le mieux indiqué, se trouve déjà écrit à la fin de la première partie (supra p. 322). Seigneur Jésus, sacrifierai-je plus ou moins à mes aises, à mon repos, à mes goûts et fantaisies, à ma gloriole, à ma susceptibilité, à mes humeurs, l'intérêt des âmes, le vôtre? Sauvez-moi de cette lâche folie, de cette honte, de ce malheur!

---

## DE LA RÉFORME DE LA VIE

*Résolutions*

Touteretrait-  
te suppose un  
plan d'avenir.

En toute hypothèse, une retraite regarde l'avenir en même temps que le passé; elle marque le point d'arrêt d'une vie coupable ou trop imparfaite, mais aussi le point de départ pour une vie meilleure. Encore faut-il emporter des Exercices, non pas un désir général et vague de mieux faire, mais un plan précis, moralement universel et sanctionné par une résolution vigoureuse.

La retraite  
annuelle d'un  
Religieux ne  
donne lieu que  
par accident à  
une élection  
proprement  
dite,

Dans la retraite annuelle d'un Religieux, est-il besoin d'une *élection* proprement dite? Non, ce semble, à part le cas accidentel d'une importante décision à prendre, d'une œuvre spéciale ou d'un sacrifice exceptionnel auquel on se sentirait poussé, d'une demande grave à soumettre aux supérieurs, celle des missions, par exemple, ou de quelque autre spécialité. etc. Hors de là, c'est-à-dire habituellement, le résultat pratique des Exercices annuels est une simple réforme, encore bien que, dans cette réforme elle-même, les méthodes d'élection se puissent appliquer à tel détail. Grâce à Dieu, nous avons déjà ce bonheur d'avoir fixé notre état de vie par une élection immuable en son objet, régulière et pure en ses motifs. Que faire donc, sinon de nous réformer, en nous ramenant, par une impulsion nouvelle, à la perfection de cet état « que Dieu nous a donné de choisir? » (*Præambulum ad considerandos status*).

... mais tou-  
jours à une ré-  
forme de la vie.

De cette ré-  
forme, le pro-  
gramme existe;  
il s'applique  
bien au Reli-  
gieux.

De cette réforme, le programme général existe, tracé par notre bienheureux Père, pour les séculiers surtout, ecclésiastiques ou laïques, mais aisément applicable à notre cas. Ce programme abstrait, que chacun doit concrétiser à son usage, offre trois parties saillantes.

Trois parties:

— Avant tout, un principe, l'unique principe et

fondement de toute vie bien réglée; notre situation de créatures, de chrétiens, de religieux, la gloire de Dieu Notre-Seigneur, et notre salut attaché à cette gloire. Trop évidemment, dans la réforme personnelle du Jésuite que j'ai le bonheur d'être, je dois m'en tenir là, ne voir que cela, tout rapporter et ajuster à cela; je dois exclure de mes projets d'avenir toute affection, non seulement opposée, mais étrangère et désordonnée par le fait même. Je l'ai vu dès le titre des Exercices et la première Annotation. Le principe est pour tout le monde, à plus forte raison pour moi.

... un principe : la gloire de Dieu seule en vue;

— A la fin du programme de saint Ignace, figure un axiome de sagesse pratique et de générosité tout ensemble : on avance d'autant plus vers Dieu qu'on sort plus complètement de soi-même, de son amour-propre, de son intérêt humain, de ses préférences naturelles. La philosophie païenne ne l'ignorait pas; Horace l'avait dit en vers :

... une conclusion : le progrès proportionnel à l'abnégation;

*Quanto quisque sibi plura negaverit,  
A Dis plura feret* (Od. III, 16).

N'était-ce pas déjà l'*Abneget semetipsum* de l'Evangile? Et pour qui cette maxime, sinon pour le disciple du Règne et des Etendards, pour le compagnon de Jésus? En somme, n'avoir en vue que Dieu et prendre sur moi le plus possible pour glorifier Dieu et lui plaire : voilà bien le premier et le dernier mot de toute réforme.

— Entre les deux, se place la revue des devoirs d'état. Or, à ceux qu'indique saint Ignace, rien de plus facile que de substituer les nôtres : vœux, vie spirituelle, régularité, obéissance, travail, zèle, emploi, tout ce que nous avons déjà considéré à un autre égard dans les exercices de première Semaine. Revue sérieuse, loyale, suffisamment approfondie; saint Ignace nous le rappelle : *multum considerare et ruminare*.

... entre les deux, une revue des principaux devoirs.

— Mais qu'en doit-il sortir? Non pas seulement

— Qu'emporter de là?

une plus exacte connaissance de moi-même, une sorte de compte de conscience intime, fort utile d'ailleurs. Non pas seulement une rénovation du ferme propos que j'apportais à ma confession de retraite : il ne visait que mes péchés véniels d'habitude et leurs occasions ordinaires. Ici, je cherche les lignes directrices d'un plan de vie ; je cherche matière à des résolutions.

Des résolutions précises et fermes,

ou plutôt peut-être, deux choses :

— Des résolutions ! En faut-il donc beaucoup ? En faut-il même plusieurs ? Oui et non, si l'on sait bien l'entendre. Evidemment, nous devons achever la retraite bien résolus à dominer tous nos faibles et à pratiquer toutes nos vertus d'état. Cependant, à parler en général, et sauf les besoins particuliers de chaque âme, le mieux ne serait-il pas de préciser et d'assurer deux choses : un esprit et une résolution, une seule ?

... un esprit, une disposition d'âme - (vertu spéciale, dévotion ou intention spéciale), à la fois précise et capable d'animer toute la vie spirituelle, au moins pendant l'année qui vient ;

— Un esprit : qu'est-ce à dire ? Une pensée, une disposition générale, assez hautes, larges et compréhensives, pour dominer tout le détail pratique, assez prenantes et agissantes pour soutenir le courage ou le ranimer. — Quoi, par exemple ? — Une vertu particulièrement chère, ou dont, tout au rebours, nous sentirions plus vivement le déficit : humilité, charité, obéissance, empire sur nos impressions et mouvements intérieurs, dévouement, gratitude envers Dieu ; amitié pratique, attentive, délicate, prévenante, à l'égard de Notre-Seigneur ; attitude de petit pauvre et de petit serviteur indigne ; attitude non plus imaginaire et temporaire, comme dans la contemplation de la Nativité, mais bien réelle, prise une fois pour toutes et soutenue dans tous les détails de la vie, car elle nous convient si bien partout ! Cet esprit pourrait être encore une intention particulièrement grave, une grâce majeure à obtenir, à conquérir, comme de haute lutte, pour nous-mêmes, pour les âmes, pour telle âme. — En fin de compte, ce serait un attrait précis, une impulsion surnaturelle bien déterminée, capable d'être à nos vertus ce qu'une spécialité



serait à nos talents. Ai-je déjà dans la pensée et dans le cœur quelque chose de semblable? Si oui, bénissons Dieu et mettons en valeur cette force intime. Si non, demandons-la, cherchons-la, faisons-nous-la par un effort de réflexion et de volonté. Et n'est-ce point là en particulier qu'il pourrait y avoir lieu à une élection, d'ailleurs très simple et peu laborieuse?

— Dans cet esprit et sous son influence, il conviendrait de prendre une *résolution* proprement dite, une seule, ou, tout au plus, un fort petit nombre. Sur ce point, quatre observations pratiques.

Trouver et prendre cette résolution n'est pas absolument la même chose que fixer, pour l'année qui vient, la matière de l'examen particulier. Outre que cette matière peut changer, et non sans avantage, au cours des douze mois, elle peut se rattacher à ce que nous avons appelé l'esprit plutôt qu'à la résolution proprement dite; elle peut aussi être plus large que la résolution même. Ainsi ferions-nous, par exemple, notre examen sur la charité en général, et bornerions-nous la résolution proprement dite à telle ou telle façon plus personnelle, plus ordinaire, de blesser la perfection de la charité.

De fait, autant l'esprit dirigeant doit être large et compréhensif, autant la résolution gagne-t-elle à être matériellement étroite, c'est-à-dire localisée en un seul point; d'ailleurs très précise, en sorte que nous puissions voir d'un simple coup d'œil si nous l'avons tenue ou violée. Ainsi la résolution d'être humble ou charitable, n'en serait vraiment pas une, au sens actuel, et à raison de son extension excessive.

La résolution doit porter sur le point juste, sur la cause ou occasion ordinaire du déficit à combler. Par exemple, je suis trop peu uni à Dieu. Pourquoi? Parce que je suis médiocre dans mes exercices de piété. Lesquels surtout et pourquoi? Ici, la meilleure résolution à prendre sera peut-être de mieux préparer ma méditation, d'y garder une

une résolution,

... qui ne sera pas nécessairement la matière de l'examen particulier, (matière plus variable peut-être);

... mais qui sera

... limitée à un objet très précis, très saisissable;

... appliqué au point juste, à la cause ou racine même du défaut principal qu'on veut combattre,

tenue moins abandonnée. A quoi bon multiplier les applications pratiques? On voit assez la portée de la remarque et sa valeur.

... fortifiées par la résolution de la reprendre elle-même à chaque manquement constaté.

Enfin à cette résolution unique il serait bon d'en ajouter une autre. Laquelle? Celle de la reprendre aussitôt après chaque manquement constaté. Renouons le fil dès qu'il se brise et à chaque fois qu'il se brise; donnons à Dieu cette marque de bon vouloir fidèle, d'humilité aussi. La tendance naturelle de l'amour-propre ne serait-elle pas d'abandonner tout par dépit, après quelques manquements constatés? Il y a deux persévérances : celle des parfaits, qui ne tombent plus ou quasi plus; celle des âmes moyennes, et pourtant bonnes, qui se relèvent toujours. Que celle-là, du moins, soit la mienne! Elle suppose l'humilité, elle l'entretient, elle est, par là même, un bon acheminement à la constance glorieuse des parfaits.

Encedernier point, excellencehumilité pratique. On persévère dès là qu'on recommence tous jours.

## LES TROIS CLASSES

Moralement indispensable à préparer l'élection proprement dite, cette méditation reste encore très utile dans une retraite annuelle, où il ne s'agit ordinairement que de réformer la vie. Toutefois, si le temps manque; si surtout, comme dans certains scolasticats ou collèges, la tradition ne comporte, pour chaque jour, que trois méditations effectives; mieux vaudrait, semble-t-il, se résoudre à omettre ce sujet, que de sacrifier entièrement quelqu'un des aspects du divin Modèle, sa vie publique, par exemple. Mais supposons cette méditation possible et essayons de l'esquisser.

A mesure qu'approche le terme pratique des Exercices, l'*Election* ou le plan de réforme, saint Ignace exploite avec un art savant les deux ordres de motifs touchés dans le *Règne* et qui déterminent les deux ordres de réponses : — d'une part, la sagesse surnaturelle, la préoccupation loyale et conséquente du but à poursuivre, du salut; — d'autre part, la générosité, qui comprend en soi la sagesse, mais en même temps, la dépasse; qui pousse au delà du nécessaire, de l'utile même, pas besoin d'aller jusqu'au bout dans l'amour. Autant vaut dire : d'une part, la vertu d'Espérance, mais active, intégrale, conséquente avec elle-même : d'autre part, la Charité la plus désintéressée, la plus pure, la plus haute, dont la dernière expression se trouvera dans le troisième degré d'Humilité. — Pourquoi ce mélange, cette combinaison variée et graduée des deux motifs? Sans doute pour que nos résolutions procèdent de tout notre être, qu'elles soient tout ensemble œuvre de sagesse et d'amour, de raison et de cœur.

Ici, au moins dans le corps même de la méditation, il ne semble pas que saint Ignace nous convie

*Nota.* 1) Comment, dans une simple retraite annuelle, on pourrait élargir et éduquer cette méditation.

2) Comment, depuis le *Règne*, St Ignace exploite et balance les deux grands motifs de vie chrétienne ou parfaite : sagesse surnaturelle, amour.

3) Ici, dans le corps de l'exer-

cice, rien que la  
sagesse surna-  
turelle.

à monter plus haut que la prudence surnaturelle. Dans le colloque, surtout dans le *Notandum* qui le caractérise, nous serons mis en demeure d'exercer, au moins par désir et prière, la réaction la plus vigoureuse contre le désordre de nos affections, mais sans appuyer, au moins explicitement, sur le motif suprême, l'amour personnel de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

4) But précis :  
examiner notre  
volonté de ser-  
vir Dieu. Lu-  
mière ou crite-  
rium : « Qui  
veut la fin veut  
les moyens. »

Qu'est donc, en soi, la méditation des trois Classes? Une sérieuse et loyale épreuve de nos dispositions à l'égard de la vie parfaite, de la volonté où nous sommes de servir Dieu selon notre état, *omnia intelligendo juxta ipsius Societatis constitutiones*. Il s'agit de sonder nos cœurs et nos reins, et, s'il se pouvait, comme Dieu même. *Scrutans corda et renes Deus* (Ps. 7, 10). *Dominus autem intuetur cor* (1 Reg. 7, 7). Il s'agit de savoir si nous nous offrons *tout entiers* au travail de la sanctification et de l'apostolat, bref, si nous voulons être à Dieu. — Et à quelle lumière le verrons-nous? A la lumière de cet axiome : Qui veut la fin veut les moyens. Axiome de bon sens et d'expérience, deux fois indéniable par conséquent. Axiome partout applicable et décisif. Ai-je une contrition vraie? Oui, si j'ai le ferme propos. Mais ai-je le ferme propos? Oui, si je suis résolu à fuir, non pas le péché seulement, mais les occasions chères du péché. — Veux-je réellement l'humilité, qui mène à toute vertu? Oui, si je veux les privations et humiliations qui mènent seules à l'humilité. — Veux-je aller à Jésus-Christ, le suivre, m'unir à lui en compagnon fidèle? Oui, si je veux réellement sortir de moi, me renoncer, me renier pratiquement, sacrifier, immoler en détail à Jésus-Christ son misérable, son unique rival qui est le *moi* jouisseur et superbe, le *moi* des convoitises et même des appétits naturels. Autrement, mon désir d'union à Jésus-Christ n'est qu'illusion et chimère. — Ah! vouloir sincèrement et fortement : chose noble entre toutes, chose rare, surtout quand il faut vouloir contre soi-même,



chose trop sujette à l'erreur née de la complaisance! « M'aimes-tu? » dit Notre-Seigneur à saint Pierre; et l'Apôtre, instruit par sa chute, ose à peine répondre. — « Veux-tu? me dit à moi, le bon Maître: veux-tu guérir de tes misères, *Vis sanus fieri?* (Joan. 5, 6) Veux-tu venir à ma suite? *Si quis vult venire post me* (Mat. 16, 24). Veux-tu être parfait? *Si vis perfectus esse* (Mat. 19, 21) ». — Oui, certes, j'ai voulu tout cela et il me semble que, par sa grâce, je le veux encore. Mais ne puis-je me tromper, me flatter? Voilà précisément ce qu'il faut voir, et saint Ignace m'y aide par la parabole des trois Classes. Concevons exactement les trois états d'âme qu'il m'y présente. Je saurai mieux quel est, jusqu'ici, le mien; mais encore, Dieu aidant, je ne pourrai que me sentir poussé à m'établir dans le meilleur des trois; dans le seul bon : *ut amplectamur optimum.*

— Le premier prélude importe beaucoup, parce qu'il précise le cas et fixe le point de vue. Six hommes ont acquis chacun dix mille ducats, non par vol ou fraude, mais seulement dans une intention mêlée, trop humaine, pas assez surnaturelle, *non pure ac debite propter amorem Dei*. Jusqu'ici donc, et d'après tout le contexte, ni péché commis, ni péril immédiat de le commettre; rien de plus qu'une affection quelque peu dérégulée, excessive, un léger poids sur l'âme, car ce n'est assurément pas celui du remords; un obstacle à la parfaite paix, à la libre union avec Dieu. Manifestement, ce sont tous chrétiens éclairés, gens de conscience et d'un certain bon vouloir; ils savent le péril des affections désordonnées; leur conscience les en avertit par un certain malaise intime; ils inclinent plus ou moins à s'en affranchir.

Ainsi la question se pose très nette. Non pas question de justice; car, si les ducats étaient mal acquis, la restitution s'imposerait à première vue. Non pas question de générosité; car, si la générosité devait parler seule et décider, l'argent s'en

— PRÉLUDES :

1. Le fait allégorique, les trois classes d'hommes.

Leursituation exacte et commune.

La question actuelle pour eux :

... ni simple justice,  
...ni générosité pure,

...mais, sincé-  
rité dans leur dé-  
sir de secouer  
l'affection déré-  
glée.

irait immédiatement en aumônes. Donc, simple question de sincérité, de loyauté, de pureté courageuse dans leur commun désir. Il ne s'agit, pour le moment, que de s'assurer contre l'affection naturelle, excessive, de pacifier leur âme en s'unissant pleinement à la volonté divine, de trouver Dieu dans la paix, suivant le mot profond de saint Ignace. Le veulent-ils de fait?

2) Pourquoi  
cette évocation  
solennelle?

— Le second prélude est solennel, grandiose. Cette nuée de témoins célestes (Hebr. 12, 1), les Anges, les Saints, Dieu même, a déjà paru dans l'offrande du *Règne*; elle se retrouvera dans la Contemplation *ad amorem*. Pourquoi l'évoquer ici? C'est que rien n'est plus vrai, plus opportun. Tandis que je me dispose à mon élection ou à ma réforme, ces témoins me regardent, ils m'aiment, ils s'intéressent au parti que je vais prendre; j'en répondrai un jour devant eux tous.

3) Dieu nous  
donne de vou-  
loir! L'objet de-  
mandé, prati-  
quement identi-  
que au but mê-  
me des Exerci-  
ces Annot. 2).

— Donc, élection ou réforme, trouvons et prenons celui qui sera le meilleur pour la gloire de Dieu et mon salut. Trop impuissant par moi-même, prions le Bon Maître de m'aider à voir sans illusion et à vouloir sans réserve. L'objet de ce troisième prélude se confond presque avec le but même des Exercices tel que l'énonce la première Annotation. Que demandé-je à Dieu, en commençant de méditer les trois classes? D'ôter de moi, de ma volonté du moins, toute affection mal en ordre et, à ce prix, de chercher bien, de trouver, d'embrasser la volonté divine, pour la bonne ordonnance de ma vie et l'intérêt de mon salut.

— PREMIER  
POINT : pre-  
mière classe.

1) Idée de cet  
état d'âme. Vel-  
lité pure.

— Or, des six personnages en scène, les deux premiers ne demanderaient pas mieux que d'aller à Dieu sans obstacles, de voler à lui sans rien sentir peser à leurs ailes, de n'avoir pas, à l'égard de la somme possédée, l'affection excessive qui trouble leur paix. Qui sait? Peut-être les surprendrait-on à prier Dieu pour que cette affection disparût, à peu près comme on prie pour obtenir une guérison miraculeuse. Mais ce qu'ils souhaitent, le veu-

lent-ils? Regardons-les faire. Ils ne font rien. « Ah! si je pouvais enfin!... Ah! quand me résoudrai-je?... Ah! il faudrait pourtant bien se décider... » Désirs languissants et vagues, regrets stériles, et puis... rien; rien jusqu'à la fin de leur vie, pas un acte, pas un effort. Encore un coup, ceux-là veulent-ils la mort de l'affection déréglée, la paix de l'âme, son essor libre, son union à Dieu? Non; ils voudraient tout cela, ils ne le veulent pas; c'est velléité pure, ce n'est pas volonté.

Etat contradictoire. Ils rêvent l'effet sans la cause, le résultat sans la condition, le bénéfice sans l'acquisition, la guérison sans le remède, la victoire sans le combat, d'un mot, la fin sans les moyens. C'est la vouloir et ne la vouloir pas tout ensemble : langueur, paresse, contradiction bien marquée par l'Esprit-Saint : *Vult et non vult piger* (Prov. 13, 4).

2) Ses quatre notes :  
a) contradiction,

Etat douloureux, malaise, inquiétude, mécontentement de soi. Refusant tout remède, voire même toute hygiène, le malade se retourne en vain sur sa couche, toujours agité, toujours oppressé. Les velléités ne soulagent pas, elles tourmentent, comme Job le dit des vaines pensées : *Cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum* (Job. 17, 11). C'est une suite d'avortements pénibles, de désirs mort-nés, qui font de la vie morale une agonie sourde et lente : *Desideria occidunt pigrum* (Prov. 21, 25). On souffrirait moins à faire une bonne fois l'effort de vouloir; on se l'avoue même peut-être, mais on en a vaguement peur.

b) malaise,

Etat pénible : qui ne le voit? Encore bien que, dans l'hypothèse de saint Ignace, le péché ne soit pas encore là, tout près, à la porte, *in foribus* (Gen. 4, 7); il ne saurait être loin, il viendra presque à coup sûr. Et comment non, puisque ces deux hommes ne prennent aucune précaution contre le traître qui l'appelle et lui ouvrira les portes, contre la convoitise, mère du péché?

c) péril,

Etat humiliant, misérable, méprisable en rigueur

d) faiblesse humaine.

de justice, puisque le grand honneur de l'âme c'est de vouloir, et que ces deux pauvres âmes ne se haussent pas jusque là. Elles aussi pourraient dire, toute proportion gardée, ce que disent les réprouvés dans la Sagesse : *Virtutis quidem nullum signum valuimus ostendere* (Sap. 5, 13).

3) Réflexion sur moi-même. Ne me suis-je jamais trouvé tenu à ce triste niveau ?

— Mais moi, vais-je répéter sur elles le mot de Dante à propos de celles qui furent indifférentes entre le bien et le mal : « N'en raisonnons pas, mais regarde et passe ? » (*Enfer*, ch. III) Aurais-je bonne grâce à les dédaigner si fort ? Non, ne passons pas sans raisonner, sur moi-même du moins. A chacun la Compagnie demande *quem animus experiatur ad perfectionem consequendam* (*Instruc. ad redd. consc. rationem*, 9). Eh bien ! qu'en est-il de moi ? A l'égard de cette première fin de ma vocation, puis-je me rendre le témoignage de n'avoir jamais appartenu, de n'appartenir pas quelque peu aujourd'hui même, à la première classe ? Suis-je loyalement assuré de ne m'en être jamais tenu, de ne pas m'en tenir encore, aux vellétés stériles ? Jamais, Dieu merci, je n'ai formellement renoncé à la perfection : c'eût été péché mortel contre mon premier devoir d'état. Mais tout en gardant au fond de moi-même, tout en retrouvant, çà et là et par intervalles, un désir vague, abstrait, platonique, de mieux vivre selon ma vocation, n'y a-t-il jamais eu, dans ma vie réelle, des jours, des mois, des périodes plus ou moins longues, où je ne faisais quasi rien, rien du tout peut-être, pour échapper à la dissipation, à l'entraînement du métier extérieur, à la routine, à l'oubli pratique de ma première fin officielle ?

Est-il même impossible à un Religieux de descendre plus bas encore ?

— Ayons le courage d'aller jusqu'au fond. Est-il impossible que, à certains jours et assez longtemps peut-être, un Religieux descende et demeure, sans y prendre garde, au-dessous même du niveau où se tient la première classe ? Est-il impossible qu'il s'abandonne et se laisse bercer un temps à une affection déréglée, n'importe laquelle ; qu'il



n'en sente plus que le charme et non le poids; qu'il s'y fasse une paix menteuse et ne songe guère à chercher la paix véritable dans une réelle union à Dieu?... Examinons-nous, jugeons-nous sans complaisance. Dans un exercice où il s'agit précisément d'éprouver et d'affermir notre volonté, la première chose à vouloir, n'est-ce pas la pleine lumière sur nous-mêmes? Disons, comme l'aveugle de Jéricho : *Domine, ut videam!* (Luc. 18, 41) ou, comme dans le Triple Colloque de la première Semaine : *Sentiam deordinationem operationum mearum!*

En tout cas, examinons-nous, jugeons-nous.

— Après la velléité inerte et, par là même, stérile, saint Ignace nous offre à méditer le bon vouloir partiel, illusoire par conséquent. Les deux hommes du premier groupe ne s'offraient même pas au travail et à l'effort : en voici deux autres qui s'y offrent, mais non pas tout entiers. Ils ont quelque bonne volonté d'atteindre la fin en question, la mise à néant de l'affection déréglée, la paix intérieure, la libre union à Dieu. Mais, entre les moyens que la conscience leur suggère, ils font leur choix, leurs réserves; il y en a au moins un qu'ils écartent, celui qui coûte, et l'expérience universelle donne à pressentir que c'est précisément le meilleur, l'indispensable. Dans l'hypothèse présente, ils veulent secouer l'affection excessive, mais à condition d'en garder l'objet; ils prétendent se détacher le cœur de leur argent, mais à condition que cet argent leur reste dans les mains. Phénomène psychologique étrange, mais combien facile et fréquent! On ne finirait pas d'en analyser la folie, la misère. Tâchons au moins de la concevoir.

Disposition contradictoire comme la première, et plus encore peut-être. Dans la première il y avait opposition entre la conscience, qui voyait les moyens à prendre, et la volonté qui les repoussait tous. Ici, la volonté est divisée d'avec elle-même, opposée à elle-même; ici, à la lettre, on veut et on

— SECOND POINT: seconde classe.

1) Idée de cet état d'âme, volonté partielle et illusoire.

2) Ses cinq notes :  
a) contradiction, la volonté opposée à elle-même;

ne veut pas, puisqu'on se refuse à faire tout ce qu'il faudrait : *Vult et non vult piger.*

b) présomption naïve : associer les incompatibles, jouir à la fois de Dieu et du monde ;

Disposition naïvement présomptueuse, effort insensé contre la nature même des choses. Quoi ! Cumuler les avantages surnaturels du détachement avec les joies naturelles de l'attachement satisfait ; associer dans le même cœur la paix de Dieu et ce qui lui est irréductible, jouir à la fois de Dieu et du monde ! Qui le pourra jamais ? *Nemo potest duobus dominis servire... Non potestis Deo servire et mammonæ* (Mat. 6, 24).

c) illusion : détachement imaginaire, attacher réelle, effort pour se duper ;

Disposition illusoire, et ce qu'elle ajoute de plus clair à celle de la première classe d'hommes, c'est précisément l'illusion, l'effort gauche et tristement naïf pour se tromper, se moquer soi-même. On prétend s'appauvrir en imagination et rester riche en réalité, se détacher en idée, alors qu'on tient à ne se point dessaisir en fait, d'où il appert que l'on ne se détache nullement. Ceux de la première classe étaient-ils plus faibles ? En tout cas, ils étaient plus francs dans leur faiblesse, ils se l'avouaient, et ceux-ci travaillent à se la cacher.

d) offense à Dieu (implicite) inconsciente, ... mais réelle et dont il faut se rendre compte.

Disposition offensante pour Dieu, et en plus d'une manière, en trois manières surtout. Ne forçons rien : il est trop clair que cette triple injure n'est pas consciente, voulue, formelle, et qu'elle ne pourrait l'être sans un péché très grave. Mais n'est-il pas clair aussi qu'elle se trouve bien réellement implicite dans ce malheureux effort pour atteindre la fin sans les moyens, pour sacrifier un objet dans son cœur tout en refusant de s'en défaire ? Et quand il s'agit de Dieu et de l'âme, ne faut-il pas au moins mesurer la portée réelle de ses actes ? Peut-on risquer tout sur l'excuse d'une inadvertance quasi volontaire ? Peut-on se condamner à n'avoir, devant la Justice divine, d'autre ressource que la prière de Notre-Seigneur pour ses bourreaux : *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt?* (Luc. 23, 34) Un chrétien, un Reli-

gieux surtout, ont-ils le droit de ne pas savoir ce qu'ils font?

Or, impossible de ne pas voir une triple injure à Dieu dans la disposition caractéristique de la seconde classe.

Injure à sa supériorité transcendante, à son domaine hors de pair. C'est traiter avec lui d'égal à égal, de puissance à puissance, car c'est lui faire des conditions, lui tracer des limites, lui dire pratiquement : « Vous obtiendrez ceci, mais non pas cela; nous irons pour vous jusqu'ici, mais non pas jusque-là. »

Où plutôt n'est-ce pas le traiter en inférieur? Ces gens de la seconde classe ne se rangent pas à son bon plaisir; ils prétendent que Dieu s'ajuste à leur. Comme dit excellemment saint Ignace, ils ne vont pas à lui, c'est lui qu'ils prétendent faire venir à eux: c'est sa volonté qui doit composer et pactiser avec leur caprice.

Injure à sa véracité, à sa dignité infinie, à son sérieux divin pourrait-on dire. Ce n'est pas seulement un marché qu'ils osent lui proposer; c'est un marché de dupe. Ils veulent de lui une concession réelle, et ils la payeront d'une concession illusoire. Dieu leur laissera leur argent; en échange ils lui feront hommage d'un détachement imaginaire, démenti par les termes même du marché. « Seigneur, nous ne voulons plus tenir à nos dix mille ducats; c'est chose entendue, voyez; c'est chose faite, nous n'y tenons plus, nous vous jurons que nous n'y tenons plus. Dès lors, vous n'avez plus lieu de nous en demander le sacrifice, et vous nous les laisserez, n'est-ce pas? » Dieu pourrait répondre, comme un père indulgent à son enfant qui déraisonne : « Pauvre aveugle! Si vous n'y tenez plus, pourquoi tant craindre que je ne vous les ôte? » — Mais n'aurait-il pas le droit de le prendre sur un ton plus sévère? « Prenez garde! On ne se rit pas de moi : *Nolite errare : Deus non irridetur* (Gal. 6, 7). »

Offense triple :

α) au domaine divin: Dieu traité en égal (pacte proposé),

... voire en inférieur, (à lui d'accepter nos conditions),

β) à sa sagesse, à son sérieux : marché de dupe, concession imaginaire de notre part, réelle de la sienne;

γ) à sa sainteté : qu'il pactise avec l'affection déréglée, qu'il s'en fasse complice.

Injure à sa sainteté infinie. On cherche à le faire non seulement dupe, mais complice ; on veut qu'il pactise avec l'affection déréglée, qu'il y consente ou y connive tout au moins. Chimère et outrage : *Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate? Aut quæ societas lucis ad tenebras? Quæ autem conventio Christi ad Belial?* (2 Cor. 6; 14, 15)

Encore un coup, tout cela n'est pas formel ; mais tout cela est-il réellement implicite dans les dispositions de la seconde classe, oui ou non ?

c) péril d'aboutir au même terme que la première classe. ... Politiques des expédients. Pilate.

Disposition périlleuse enfin, menant plus ou moins vite au même terme que l'inertie absolue, quelquefois à pis encore. C'est la politique des demi-mesures, des compromis, des expédients, la politique de Pilate. Il souhaite d'épargner le Juste et, sans aucun doute, il voit le bon moyen à prendre : un refus net opposé aux clameurs des prêtres et un ordre à ses légionnaires de disperser la foule, prêtres y compris. Mais ce moyen, il n'ose le vouloir, et il se travaille à en imaginer d'autres. Lesquels, grand Dieu ! Le renvoi devant Hérode, la mise en parallèle et en balance avec Barabbas, la flagellation. Et où aboutiront tous ces subterfuges ? A faire, de guerre lasse, ce qu'on lui demandait tout d'abord, à livrer la victime deux heures plus tard, mais encore à la livrer plus humiliée, plus maltraitée que ne l'avaient prétendu les Juifs eux-mêmes. Notre-Seigneur n'aurait-il pas gagné, de fait, à ce que Pilate fût de la première classe plutôt que de la seconde et n'essayât rien pour le sauver ?

Notre-Seigneur livré finalement et plus maltraité que si on l'eût livré tout d'abord.

3) Réflexion sur moi-même.

Je m'indigne contre Pilate ; ses indécisions, ses tergiversations me révoltent, me font pitié. J'aime, Dieu merci, la droiture, la logique pratique, la netteté, la vigueur dans les desseins et dans l'action ; j'exige d'autrui ces qualités, je suis volontiers sévère à qui en manque, aux inconséquents, aux politiques. Mais quoi ! Ne dois-je point me connaître moi-même tout d'abord ? Et le moyen de ne pas me retrouver bien souvent dans cette seconde classe d'hommes ? Notons-le bien, du reste : il n'est



pas, ici, question des fautes accidentelles, des défaillances et contradictions pratiques d'une volonté sincère au fond, mais inconstante par surprise et fragilité; il s'agit des réserves et restrictions habituelles, qui amoindriraient et fausseraient *a priori* la volonté même de bien faire.

Restrictions  
au désir d'une  
vie plus par-  
faite?

Réserves souvent à demi-conscientes, parfois même assez réfléchies, voire, çà et là, formulées, professées avec un certain esprit de propagande; illusions complaisantes, sophismes de faux bon sens, menue philosophie, soi-disant pratique, à l'encontre de la perfection intégrale. On sera bon Religieux : soit; mais tout le monde peut-il aspirer à la sainteté? — Régulier, édifiant : oui; mais dans la juste mesure et en homme qui sait la vie, car enfin on ne peut rester toujours novice. — On sera scolastique laborieux et docile : à la bonne heure! Mais ne faut-il pas aussi être soi, apprendre à voler de ses propres ailes, tenir un certain compte de ses aptitudes personnelles, de sa spécialité probable, ce qui veut dire de ses goûts? — On entend bien se dévouer pour son emploi; mais doit-on s'y ensevelir, ne jamais prendre un peu d'air extérieur, ne jamais se délasser aux nouveautés courantes, sacrifier sans réserve au métier actuel sa formation d'ensemble, une étude entreprise, une spécialité entrevue? N'a-t-on pas une sorte de droit naturel à tous ces tempéraments pratiques, et cela, bien entendu, sans intervention de l'obéissance que l'on juge superflu de consulter? — Obéissant, qui ne voudrait l'être? Mais bâton ou cadavre?... Ne gênerait-on pas ses supérieurs eux-mêmes, si l'on prenait trop à la lettre cet idéal? — Charitable : on le sera, c'est trop clair; mais est-ce toujours bien aisé avec des gens de telle ou telle humeur? N'a-t-on pas une certaine dignité à soutenir? N'est-il pas bon, çà et là, au prochain lui-même, de sentir qu'on ne lui passera pas tout, qu'on ne lui cédera pas tout?

Restrictions  
plus ou moins  
conscientes, a-  
vouées, profes-  
sées même, en  
fait,

...de sainteté,  
...de régula-  
rité,

... de zèle  
au travail,

...de dévoue-  
ment à l'emploi,

... d'obéis-  
sance,

... de charité

Et voilà bien des *mais*, bien des exceptions et

...toutes choses  
qui me rattache-  
raient à la  
seconde classe?

atténuations, qui rappellent et trahissent naïvement l'esprit de la seconde classe. Qu'est-ce, au fond, que toute cette fausse sagesse? Illusion et faiblesse d'une volonté qui recule ou biaise devant certains moyens grandement utiles, pour ne rien dire de plus, à la première fin de notre vocation, à la perfection personnelle qu'on prétend néanmoins poursuivre.

Ajoutons les cas accidentels qui peuvent tenir cette pauvre volonté en échec et en angoisse : un sacrifice notable que la conscience entrevoit, mais qu'elle voudrait bien esquiver : une épreuve quelconque, changement d'emploi, de résidence, de société habituelle, épreuve à laquelle on aimerait fort se dérober par industrie et manège. C'est à quoi répondra directement le *notandum* du colloque.

O mon Dieu, si je suis obligé de reconnaître en moi quelque chose de tout cela, il faut bien m'avouer que ma volonté débile n'est pas encore assez purement et courageusement à vous.

— TROISIÈME  
POINT : troisième  
classe.

1) Idée de cet  
état d'âme.

— Velléité stérile, volonté partielle et illusoire : laissons derrière nous ces deux dispositions presque également blâmables et fâcheuses. Voyons enfin et reconnaissons, à sa marque infaillible, la volonté de bon aloi, la seule capable d'affranchir l'âme et de lui faire trouver Dieu dans la paix. Après les indécis et les chimériques, voici enfin les résolus. Leur cas est simple et leur disposition de même ; aussi la conçoit-on vite et n'a-t-on que faire de la méditer longuement.

Pour les deux hommes qui composent la troisième classe il n'est qu'un point fixe, qu'un intérêt absolu : celui de Dieu et, par conséquent, de leurs âmes. Tout le reste y est subordonné par avance, et d'abord et tout naturellement les dix mille ducats en question. Car, jusqu'ici, la question est pendante ; ils ne savent pas encore si Dieu et leurs âmes s'accommoderont mieux de la possession définitive ou du sacrifice ; ils en sont précisément à

faire élection sur ce doute. Mais leur élection sera loyale; ils en ont posé d'avance le principe, le principe vrai, décisif, inflexible, applicable, sans hésitation ni délai, sitôt la lumière faite. Et qui prouve, en ce point, leur sincérité? C'est qu'ils acceptent franchement et pleinement l'éventualité de se dessaisir. C'est que, en attendant que Dieu prononce, ils ne se considèrent pas encore comme vrais propriétaires de la somme; elle n'est pas encore à eux, elle n'est à personne, ou plutôt elle est à Dieu; c'est un dépôt provisoire qu'il leur a mis en main, pour le faire valoir ou le rendre, d'après avis ultérieur. Aussi consignent-ils les ducats chez un notaire, ou, du moins, les mettent-ils sous clef, s'interdisant, jusqu'à nouvel ordre, et d'en rien détourner pour leur usage, et même de l'employer d'avance en imagination, comme la laitière du fabuliste. On ne bâtit point de projets sur l'argent d'autrui.

Eh bien! ces hommes-là veulent-ils réellement? Oui, puisqu'ils veulent sans réserve. Veulent-ils réellement la fin? Oui, puisqu'ils veulent tous les moyens d'y atteindre, ou, plus simplement, le seul moyen qu'ils seraient tentés de ne pas vouloir, celui qui, dans le cas présent, contrarie le plus la nature. Veulent-ils réellement s'affranchir de l'affection qu'ils sentent encore par hypothèse? Oui, puisqu'ils sont résolus à lui ôter, dans tous les cas, sa pâture, à la faire mourir d'inanition. Il se peut fort bien qu'elle gémissse ou gronde encore. Qu'à cela ne tienne! Elle est vaincue autant qu'elle peut et doit l'être, en ce moment précis où Dieu n'a pas encore déclaré son bon plaisir définitif. Oui, voilà bien les hommes de jugement, de raison saine et de volonté franche, qui, dans le *Règne*, s'offraient tout entiers au travail, à tout travail, à tout le travail nécessaire ou même simplement utile. On a droit de compter que leur élection sera loyale, et que, si Dieu leur laisse l'argent, ils en useront comme n'en usant pas, qu'ils le posséde-

Volonté réelle, étant conséquente et sans réserves.

L'affection naturelle, vraiment sacrifiée avec son objet.

Ceux-là s'offrent tout entiers au travail.

ront comme ne le possédant pas. *Et qui emunt tanquam non possidentes; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* (1 Cor. 7. 30, 31).

2) Avantages sans nombre : ... franchise et empire sur soi-même.

... gage du salut,

... exemption de tout fardeau,

... libre union à Dieu,

... paix en Dieu,

Donc, à eux l'honneur de cette virilité complète et conséquente avec elle-même; à eux tous les avantages dont se privent les autres : — domination effective sur les affections déréglées : *Sub te erit appetitus ejus (peccati), et tu dominaberis illius* (Gen. 4, 7); — haute assurance morale du salut, car ce sont gens à s'arracher l'œil droit et à se couper un membre, si l'œil droit, le pied ou la main leur font scandale (Mat. 18. 8, 9); — exemption de tout fardeau, de toute pesanteur qui entraîne en bas, au péché : *Deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum* (Hebr. 12, 1); — liberté, agilité, allégresse du vol de l'âme. *Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam?* (Ps. 54, 7) — nul obstacle à leur union avec Dieu, à leur paix en Dieu. *Adhæsit anima mea post te* (Ps. 62, 9); *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras* (Philip. 4, 7). Saint Ignace n'a-t-il pas eu raison de nous dire, à la fin du second point, que cet état d'âme est bien le meilleur : *Hic status futurus esset optimus?*

3) Réflexion sur moi-même. Cet état est-il le mien? Il faut qu'il le soit.

— A-t-il toujours été le mien à l'égard de ma perfection et de tous les moyens qu'elle suppose?... Or, il faut qu'il le soit et, en ce moment plus que jamais, il doit l'être. Sinon, de deux choses l'une : ou je n'oserai pas même ébaucher un plan de réforme, ou ce plan ne sera qu'illusion, déloyauté, impuissance. Examinons-nous, jugeons-nous sans nous tromper nous-mêmes : *Nemo se seducat* (1 Cor. 3, 18).

— COLLOQUE.  
Nous avons jugé notre volonté : exerçons-la.

— Mais là n'est pas tout le fruit de l'exercice actuel. Il ne suffit pas de voir clairement si je veux ma perfection; il faut, sans attendre, faire effort pour la mieux vouloir; il faut prier et déjà commencer d'agir; appeler la grâce indispensable, et, par avance, la seconder en nous aidant du secours



de notre liberté propre, comme dit ailleurs saint Ignace (Péché des Anges); invoquer Dieu pour opérer en nous le *vouloir* en attendant le *faire* : *Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere* (Philip. 2, 13), et déjà imprimer nous-mêmes à notre volonté une poussée vigoureuse.

— Prière, effort, le triple colloque des *Etendards* est bien l'un et l'autre; et voilà pourquoi notre bienheureux Père nous y renvoie, pourquoi il le précise et le renforce par le *notandum* ajouté. Demandons, en général et à tout le moins, la somme de privations et d'humiliations nécessaire pour nous conduire à l'humilité habituelle; mais faisons mieux encore, s'il y a lieu.

Au moment de dresser tout de nouveau mon plan de vie plus parfaite, il se peut que je frissonne à la pensée de quelque sacrifice en particulier, peut-être de quelque disposition de l'obéissance, qui serait pour moi, proportion gardée, ce que fut pour Notre-Seigneur le calice de la Passion. Eh bien! n'acceptons pas seulement cette éventualité pénible; ayons le courage d'aller à sa rencontre; ne disons pas seulement : *Transeat a me calix iste; veruntamen non sicut ego volo, sed sicut tu* (Mat. 26, 39); disons au contraire : « Vienne ce calice dont j'ai peur! Mon Dieu, envoyez-le-moi; je le veux, je le demande, je l'implore » (*se velle, petere et supplicare*). — Mais si Dieu allait m'exaucer!... Eh bien! pourquoi pas, puisque je lui demande? Vais-je retomber volontairement au niveau de la seconde classe? Et si, de fait, Dieu m'exauce, ne sera-ce pas là un gage sensible de sa Providence, de sa prédilection pour moi? — Mais j'en ai horreur! — Oui, dans ma sensibilité naturelle, charnelle, mondaine (*etiamsi sit contra carnem*); mais raison de plus : c'est cette sensibilité même qu'il faut vaincre. — Mais prier ainsi, n'est-ce pas me mentir à moi-même, presque mentir à Dieu? — Non; c'est opposer aux cris de la nature la protestation du libre vouloir. — Mais ne suffit-il pas de la

Prière et effort tout ensemble.

Le Colloque des *Etendards*.

...le *notandum* appel positif de tel sacrifice déterminé s'il y a lieu, c'est-à-dire, non si nous l'imaginons tout exprès, mais si les circonstances et notre conscience nous le présentent.

Ecartons les impressions, les sophismes.

résignation? — Non, pas toujours, et cela, même en vertu de la simple sagesse et prudence surnaturelle. L'arbre penche d'un côté; c'est trop peu de le ramener à la verticale : il ne s'y tiendrait pas; il faut le plier vigoureusement en sens inverse; alors seulement il reviendra à la position voulue et il y restera. — Mais quoi donc enfin! Prierai-je autrement et mieux que Notre-Seigneur lui-même au jardin des Olives? Aurais-je la prétention de le dépasser en générosité, en héroïsme? — Eh bien! soit, pour le moment, en apparence et à ne regarder que l'objet matériel de la prière, ne faisons pas scrupule de dépasser la résignation du divin Agonisant. Plus tard, en méditant son agonie, nous le bénirons de n'avoir point voulu y déployer le maximum extérieur et éclatant de l'héroïsme. Remarquons seulement qu'il n'avait pas nos besoins, pas de convoitise à vaincre, pas d'affection dépravée à redresser. Pour nous, ne discutons pas, ne marchandons pas, ne chicanons pas; exécutons-nous sans violence ni aigreur, ni tristesse, avec une fermeté simple, confiante et surnaturellement joyeuse; *Non ex tristitia aut ex necessitate, hilarem enim datorem diligit Deus* (2 Cor. 9, 7). C'est à un Père tout aimant que nous faisons cette énergique offrande; c'est par les mains de la Mère de nos âmes, par celle de l'Aîné divin qui a fait et souffert pour nous plus que nous ne pourrions jamais faire et souffrir pour lui. C'est l'amour qui nous l'inspire, si nous le voulons, autant et plus que la sagesse surnaturelle; car, si le motif d'amour n'est pas invoqué dans le corps de la méditation, il reparaît, au moins implicitement, dans le triple colloque, avec l'idée de Jésus-Christ et de son étendard.

Fermeté douce, confiante, surnaturellement joyeuse.

Exécutons-nous par sagesse et aussi par amour.

Oui, c'est bien l'amour qui nous pousse, l'amour encore faible et bridé dans son essor par des restes d'affections étrangères, mais qui veut grandir, briser tous les liens, soulever tous les poids, renverser tous les obstacles, pour s'unir à son divin Objet d'une union plénière et parfaite.

## LES TROIS DEGRÉS D'HUMILITÉ

Ici va se dire le dernier mot préparatoire à l'*Election* ou à la *Réforme de la vie*. Par suite, rien ne peut nous priver de l'entendre, même dans une simple retraite annuelle. Ce sera d'ailleurs la plus haute expression, la dernière forme de la vertu militante, de la guerre au *moi* jouisseur et orgueilleux; la reproduction, plus vive que jamais et plus accentuée, du *Règne* et des *Etendards*. Ce sera donc, si on peut le dire, la théorie sommaire du Jésuite, son type idéal et pratique tout ensemble. Le moyen de ne pas nous y arrêter?

— Là encore vont nous être montrés trois états d'âme fort inégaux, mais non plus exclusifs l'un de l'autre, comme dans les trois Classes, puisque le troisième degré d'humilité suppose et englobe les deux degrés inférieurs : troisième et dernier étage de l'édifice spirituel, de cette tour à construire dont parle Notre-Seigneur en saint Luc (14, 28).

Et comme l'édifice est un, la vertu qui le construit en se construisant elle-même, est une seule et unique vertu, qui s'appelle bien de son vrai nom l'humilité. L'humilité, la dépression volontaire du *moi*, pour l'exaltation personnelle de Dieu; moins vertu particulière que disposition universelle, génératrice de tout bien, sauf des trois vertus théologiques dont, au contraire, elle est la fille, mais une fille qui ne peut grandir sans faire grandir en même temps sa mère, ses trois mères. Ainsi l'avons-nous déjà conçue dans les *Etendards*; ainsi la retrouvons-nous, mieux accusée encore et plus rayonnante. N'est-ce pas elle, de fait, qui, dans la réalité pratique, emplit tout l'intervalle entre la foi, qui est la base de tout, et la charité parfaite, qui est la cime? Née de la foi, mais aussi d'une charité initiale — *amor Dei usque ad contemptum sui* —

Dernier mot de la lutte contre le *moi*, de la partimilitante des Exercices.

Sujet morale-ment indispensable.

Trois étages d'un même édifice;

... trois degrés d'une même vertu, vertu générale, vertu féconde: humilité, qui remplit tout le milieu pratique entre la foi, base, et la charité, sommet.

l'humilité devient la condition indispensable aux accroissements de l'amour de Dieu et, par contre-coup, de la foi même. Au dernier sommet des Exercices, nous trouverons l'amour, la contemplation *ad amorem*; mais ceux-là peuvent le mieux l'entendre et la faire, qui tendent sérieusement au troisième degré d'humilité; ceux-là peuvent se reposer dans le pur amour, qui en ont conquis le droit en se déprimant parfaitement eux-mêmes.

Rencontre et subordination des deux motifs surnaturels : sagesse, amour.

Ici encore, dans un tableau d'ensemble qui résume, éclaire, unit et ordonne toute la spiritualité militante, nous allons retrouver, conjoints et superposés, les deux motifs de toute vie chrétienne et parfaite : dans les deux premiers degrés, la sagesse ou prudence surnaturelle; dans le troisième, l'amour, plus explicite et éclatant que dans les *Etendards* et même dans le *Règne*; — dans les deux premiers, la réponse des judicieux et des avisés à l'appel du « Capitaine Sauveur », dans le troisième, celle des ardents à l'amour et la gloire; — dans les deux premiers, la sainte vertu d'espérance avec la sainte crainte de Dieu, mais actives l'une et l'autre, intégrales et conséquentes avec elles-mêmes, jusqu'à s'offrir sans réserve au travail; — dans le troisième, la vertu suprême de Charité, non pas exclusive des deux autres, mais supérieure et qui pourrait, en un sens vrai, se passer d'elles. Charité d'ailleurs parfaite en son objet et en son mobile si, dans notre passion d'être avec Jésus-Christ, à travers l'homme dont les attrait nous ravissent, nous visons et atteignons le Dieu présent et personnellement identique à l'homme.

Forme de méditation régulière.

— Dans les exercices complets, la considération des trois degrés d'humilité doit se faire et se refaire de façon à occuper tout un jour, mais hors cadre, pour ainsi dire, et sans forme régulière de méditation. N'y pouvant toucher qu'une fois, donnons-lui, pour plus de relief, cette forme même : saint Ignace ne nous en blâmera pas.

— Prenons pour composition de lieu le Calvaire.



Une colline escarpée, un chemin âpre, divisé, de la base au faite, par trois plates-formes ou paliers. Au sommet, Notre-Seigneur, soit crucifié et dans l'affreuse vérité de ses douleurs, soit, si on le préfère, debout et glorieux, tenant sa croix comme un étendard triomphal, souriant d'ailleurs et tout aimable, *speciosus et amabilis*. Entendons-le redire ce mot, souvenir des meilleurs jours de ma vie, ce mot qui m'a fait ce que j'ai le bonheur d'être : *Si vis perfectus esse... veni* (Mat. 19, 21). — Auprès de lui, un peu plus bas, sa très sainte Mère. — Au-dessus d'eux, le ciel ouvert; Dieu le Père regardant son Fils avec une infinie complaisance, et moi-même avec une bonté indulgente et une intention visible de me « mettre avec son Fils ».

— Et que demander? que *vouloir*? Saint Ignace nous le suggère en marquant le but précis de cette considération : *ut afficiatur ad veram Christi doctrinam*. Pesons bien ce mot. Oui, christianisme vrai, pur, intégral, mais ignoré de tant de chrétiens! Doctrine saine et vigoureuse, qui fait l'âme des Exercices, et, par là, fait des Exercices eux-mêmes le premier bienfait de notre vocation. Doctrine authentique, sans amoindrissement ni alliage, résumée, pour Jésus-Christ en Personne, dans sa grande parole aux disciples d'Emmaüs : *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* (Luc. 24, 26); — résumée pour nous, dans cette autre parole du Maître : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me* (Mat. 15, 24); — ou encore; *Sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus, et servo, sicut dominus ejus* (Mat. 10, 25). — Doctrine vraie, doctrine pratique, *vie vraie*, que montre le légitime et souverain chef. Dans les *Etendards*, nous en demandons surtout la connaissance et le courage; ici nous en demandons l'amour; comme dans le *Règne*, nous demandons à nous signaler par amour.

— Le premier degré d'humilité, c'est, ni plus ni moins, la disposition habituelle d'obéir sans réserve,

— PRÉLUDES :  
1) Le Calvaire; trois rampes successives, trois paliers.

2) Aimer plus, embrasser, par amour, la vraie doctrine de Jésus-Christ, la vie vraie qu'il montre en sa Personne.

— PREMIER POINT : premier degré.

— 1<sup>o</sup> Ce qu'il est : entière obéissance à la loi qui s'impose *subgravè*, suite, horreur absolue du péché mortel; et ce, à l'état de disposition constante, d'habitude.

*in omnibus*, à la loi de Dieu : loi naturelle et positive, immédiatement divine ou nous arrivant par un canal humain; volonté de Dieu manifestée par lui-même ou par ses légitimes représentants; — d'ailleurs, en ce présent cas, loi formelle, absolue, impliquant, pour la transgresser, perte de la grâce sanctifiante, rupture de la tendance à la fin suprême, rupture avec Dieu, d'un mot, péché mortel. Pratiquement, la disposition habituelle de fuir le péché grave constitue le premier degré d'humilité.

Disposition qui est bien réellement humilité.

Oui, d'humilité, puisque c'est là un premier degré d'obéissance, et que, dans sa notion même l'obéissance implique une dépression, un refoulement, un mépris pratique, effectif, du *moi* indépendant, forme dernière du *moi* superbe. Aussi bien savons-nous que, dans le détail de sa loi, Dieu nous demandera, et plus d'une fois, de mettre sous nos pieds, c'est-à-dire, sous les siens, notre sensualisme et notre orgueil de nature, le *moi* jouisseur et orgueilleux. Donc, pas de milieu possible : ou le risque habituel du péché grave, ou une disposition habituelle qui est bien réellement humilité.

Disposition franche et ferme.

Disposition franche et ferme. Si le péché grave se présente, on n'entrera pas même en hésitation, en délibération volontaire, avant de le repousser du pied et de le secouer comme un serpent. *Sicut a facie colubri fuge peccata* (Eccli. 21, 2).

Disposition universelle, et deux fois :  
... étendue à tout péché grave,  
... dominant toutes les éventualités, ou séduisantes, ou redoutables.

Disposition universelle, et deux fois. Elle s'étend, sans exception aucune, à tout péché mortel, mais encore à tous les aspects sous lesquels il peut s'offrir, à toutes les circonstances qui le rendraient le plus séduisant en lui-même, ou qui rendraient naturellement terribles les conséquences d'un refus. Non, m'offrit-on l'empire du monde avec toutes ses splendeurs et toutes ses joies; Satan me le montrât-il, comme à Notre-Seigneur, en me disant : *Hæc omnia tibi dabo* (Mat. 4, 9); sans y jeter même un regard, je suis résolu à répondre : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ*

*vero suæ detrimentum patiatur?* (Mat. 16, 26) — Non, fallût-il marcher au supplice, Dieu aidant, je ne craindrais pas ceux qui tuent le corps et ne savent rien faire de plus; je craindrais uniquement Celui que Jésus-Christ me montre comme le seul à craindre, Celui qui peut tuer le corps, mais, en outre, jeter le corps et l'âme dans l'enfer (Mat. 10, 28; — Luc. 12, 4, 5).

Disposition nécessaire au salut; qui ne le voit, puisque tout péché grave est, de soi, incompatible avec le salut? Disposition indispensable, élémentaire.

Disposition élémentaire pour le chrétien. Si on l'a, on peut encore y manquer et faillir; mais si on ne l'a pas, combien risque-t-on de se perdre! Et quel christianisme est-ce là?

Et pourtant, disposition qui peut mener jusqu'à l'héroïsme. Certes, l'héroïsme n'est pas de précepte continu, habituel; mais il peut s'imposer brusquement, à l'improviste, comme indispensable condition du salut. C'est le cas de tous les martyrs. Au commencement de notre conquête algérienne, on a vu de simples soldats tombés aux mains des Arabes, sommés d'apostasier sous peine de mort et payant de la vie leur refus. Chrétiens peut-être fort tièdes, mis soudainement en demeure de choisir entre le ciel et l'enfer, et improvisés martyrs sans dépasser le premier degré d'humilité, dans lequel ils ne vivaient peut-être pas habituellement jusqu'à cette heure. De fait, trois choses sont vraies. L'acte décisif et sauveur peut, rigoureusement parlant, se produire sans la disposition habituelle et réfléchie; c'est l'histoire de ces braves gens, histoire exceptionnelle, grâce extraordinaire de Dieu. D'autre part, l'habitude existante ne garantit pas absolument l'acte : si grande est l'inconstance humaine! Voilà pourquoi il faut opérer notre salut avec crainte et tremblement. *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (Philip. 2, 12). Mais l'habitude sera toujours et normalement la meilleure garantie des actes. Ces surprises d'héroïsme Disposition qui peut cependant aller jusqu'à l'héroïsme. L'héroïsme parfois obligatoire sous peine de damnation.

qui tout à coup s'imposent, ressemblent aux surprises de la mort : il faut s'y tenir prêt. *Et vos estote parati* (Mat. 24, 44). Or, quelle autre préparation que l'habitude correspondante? Les meilleurs candidats au martyre sont ceux qui vivent en confesseurs, c'est-à-dire, dans le premier degré d'humilité pour le moins.

2) Ma situation personnelle. Ai-je toujours vécu dans l'habitude du premier degré? Y suis-je à cette heure?

Or, y ai-je toujours vécu moi-même? Y suis-je présentement? Pour répondre à cette seconde question, rappelons-nous le critérium déjà employé dans les *Trois classes* : qui veut la fin veut les moyens. Oui, Seigneur, *in quantum humana fragilitas nosse sinit*, il me semble que, par votre grâce, je suis fermement résolu à fuir toutes les occasions séduisantes du péché grave, occasions prochaines, occasions même lointaines mais entrevues. A ce compte, je le suis d'éviter, à tout prix, le péché grave lui-même. Je ne chercherai rien au delà; je ne promènerai pas mon imagination parmi toutes les éventualités qui pourraient mettre ma résolution à l'épreuve. On ne m'offrira certainement pas l'empire du monde; et quant au martyre, si, aujourd'hui et même en pleine Europe, il n'est nullement impossible, Dieu ne me doit pas un tel honneur, et tout mon rôle, à moi, est de m'en rendre moins indigne sans m'amuser follement à y rêver. Détachons-nous absolument des occasions, même lointaines, du péché grave, et prions Dieu d'affermir, de rendre inébranlable en nous, la disposition de tout faire, de tout sacrifier, de tout souffrir, plutôt que de perdre sa grâce habituelle. *Custodi in aeternum hanc voluntatem* (1 Paralip. 29, 18).

— SECOND POINT : second degré.

1° Ce qu'il est en soi.

Deux éléments : ...l'indifférence à l'état d'habitude,

Mais voici une humilité déjà plus parfaite, un second et plus haut degré dans le mépris pratique de soi. Deux éléments le constituent.

L'indifférence de volonté d'abord, non plus seulement poursuivie comme idéal, mais passée, de fait, en habitude; la volonté déjà supérieure à toute affection déréglée; l'âme arrivée et maintenue au point de ne plus vouloir, de ne plus aimer



volontairement la jouissance plutôt que la privation, l'honneur plutôt que l'ignominie, la vie prolongée plutôt que la mort hâtive, tant que l'intérêt de la divine gloire n'aura pas fait pencher la balance de l'un ou de l'autre côté.

En second lieu, la résolution loyale et habituelle de fuir le péché véniel délibéré, non pas sans doute avec la même horreur d'appréciation que l'on fuit le péché mortel, mais au prix des mêmes sacrifices. Non, fallût-il sacrifier une situation, une fortune, la création tout entière : sans hésiter ni délibérer, on ne voudrait pas consentir à une légère irrévérence envers Dieu, à un léger manque de charité, d'obéissance.

Or, ces deux éléments sont connexes. Pourquoi pécher véniellement? Pour satisfaire une affection dérégulée : on n'est donc pas indifférent. Supposez l'indifférence établie : l'affection dérégulée ne prévaut plus, ne compte plus; donc, plus de péché véniel délibéré; la racine est coupée, la plante vénéneuse ne poussera plus.

Indifférence, fuite du péché véniel : ces deux dispositions qui, pratiquement, n'en font qu'une, sont bien du département de l'humilité. Pourquoi, pour qui l'affection dérégulée à une créature quelconque, personne, objet, lieu, situation, emploi, étude? Par affection dérégulée pour nous-mêmes. Dans toute créature qui nous attire et nous attache, que cherchons-nous, sinon une excellence ou une joie bien personnelles? Qui aimons-nous, que nous-mêmes finalement? Si donc nous lui devenons indifférents, c'est que nous le devenons, dans la juste mesure, à notre excellence propre et à nos joies terrestres; c'est que nous sommes établis, du même coup, dans un réel et pratique mépris de notre *moi*. Qui dit indifférence dit humilité. Quant à l'exclusion habituelle des fautes vénielles volontaires, elle est humilité à deux titres, et comme indifférence, et comme obéissance complète, comme

...la disposition fermée d'éviter à tout prix le péché véniel délibéré.

Ces deux éléments sont logiquement et moralement connexes.

L'un et l'autre sont humilité véritable, mépris effectif du *moi*.

sacrifice entier du *moi* jouisseur et superbe à tout ce qui est la volonté de Dieu.

Le second degré, supérieur au premier en plus d'une manière;

Et déjà le second degré apparaît plus noble. Il l'est par le fait de l'indépendance plus entière conquise sur les affections naturelles; il l'est par un plus haut mépris pratique du *moi*; il l'est par une plus sévère délicatesse de conscience; il l'est enfin par la supériorité du motif que cette délicatesse même suppose. Crainte de Dieu encore; mais, pour établir dans le premier degré, il suffisait en rigueur de la crainte servile, de la peur de l'enfer, de cet amour initial et inférieur qui entre dans l'attrition : amour d'intérêt propre, amour de concupiscence qui ne voit en Dieu que le bien suprême à ne point perdre; amour de nous-mêmes plus qu'amour de Dieu. Ici, au second degré, l'on s'inspire quasi nécessairement de la crainte filiale. Car enfin, pour nous faire préférer sans hésitation à la plus légère faute vénielle, tous les sacrifices et la mort même, est-ce assez, d'ordinaire et pratiquement, soit de la frayeur du purgatoire, soit de la perspective du péché mortel où pourrait nous mener pas à pas le péché véniel d'habitude? N'y faut-il pas, en outre et surtout, une haute idée de la sainteté divine, un profond respect du bon plaisir divin, une crainte affectueuse de déplaire, supérieure à l'appréhension personnelle et intéressée d'être châtié, de souffrir? Oui, degré plus noble, humilité déjà plus haute et plus fière, mépris de soi plus généreux et plus digne, non seulement parce qu'il va plus loin dans ses conséquences, mais parce qu'il ne saurait aller sans une charité moins imparfaite. Arrivé là, on ne traite plus Dieu seulement comme un bien qu'on ne veut pas perdre, mais comme un Père que l'on ne veut offenser à aucun prix.

... et, par suite, un meilleur commencement de charité;

... mais, somme toute, ne dépassant pas la prudence surnaturelle commune, la réponse des judicieux et des sages dans le Règne.

— Et pourtant, ce n'est encore que la perfection de la sainte crainte de Dieu, que la sagesse surnaturelle, que l'esprit du *Fondement*, que la première réponse du *Règne*, celle des judicieux et des sages, que la disposition commune à la troisième classe

d'hommes, puisque, en fin de compte, nous ne dépassons pas l'indifférence. Nous ne sommes, dans notre ascension vers Jésus-Christ, qu'au second palier, à la seconde plate-forme; il faut monter encore. *Ascende superius* (Luc. 14, 10).

Monter plus haut! Mais quoi! me suis-je seulement haussé jusque là? Religieux, ai-je constamment vécu dans le second degré d'humilité? Y suis-je présentement? Suis-je établi dans l'indifférence effective de volonté, dans la disposition énergique de fuir, à tout prix, la moindre faute?... Ah! je veux l'être, aidez ma faiblesse, ô Seigneur!

— Elevons-nous donc jusqu'au dernier sommet où se trouve et se tient Jésus-Christ, où il nous appelle; élevons-nous-y tout d'abord par la pensée, par une exacte conception de l'état moral où nous avons à tendre, à parvenir.

Une âme est mise par les circonstances dans le cas d'opter actuellement entre objets agréables et objets pénibles à la nature : entre la richesse et la pauvreté effectives, c'est-à-dire, pratiquement, entre une jouissance parfaitement légitime et une abstention ou privation que rien ne commande; entre l'honneur et l'opprobre, c'est-à-dire, pratiquement, entre le parti de laisser venir telle humiliation, de la chercher même, et le parti de l'écarter, de s'en défendre. Et cette âme est dans l'indifférence actuelle, voire même habituelle, puisque, selon saint Ignace, le troisième degré d'humilité comprend et englobe les deux premiers. Au cas présent, qui va rompre l'équilibre et déterminer le choix? — L'attrait naturel? Non : par hypothèse, il ne sera pas même consulté, il ne compte plus. — L'intérêt surnaturel de l'âme? Non : par hypothèse, il est sauvegardé, il est égal des deux parts. — La gloire de Dieu? Non encore : l'âme n'a pas lieu de juger que, dans l'occurrence actuelle et concrète, Dieu soit plus directement et plus complètement glorifié d'un côté que de l'autre, par l'acte naturellement pénible que par l'acte naturellement agréa-

— 2<sup>e</sup> Ma situation personnelle. Ai-je toujours vécu dans cette habitude d'âme? Y suis-je actuellement?

— TROISIÈME POINT : troisième degré.

1) Ce qu'il est en soi.

Position précise du cas :

... la volonté ayant à opter entre ce qui plaît et ce qui déplaît à la nature.

... indifférence, équilibre que ne viennent rompre, par hypothèse, ni l'attrait naturel, ni l'intérêt surnaturel, ni la gloire de Dieu;

ble. Ainsi, plus d'affection dérégulée à vaincre actuellement; pas de péché, ni au seuil, *in foribus* (Gen. 4, 7), ni même sur l'horizon plus ou moins proche; pas d'intérêt surnaturel visible; pas de loi divine en cause, cela va sans dire; pas même de bon plaisir divin manifeste. Jusqu'ici donc, la balance est en équilibre parfait, l'âme indécise et en pleine possession d'aller à droite ou à gauche.

... mais que rompt le seul amour de Jésus souffrant, humilié.

Mais voici qu'elle regarde son crucifix, et tout change. Elle se souvient de Jésus-Christ volontairement pauvre, souffrant, rassasié d'opprobres; et dès lors, c'en est fait. L'indifférence n'existe plus, l'équilibre se rompt, la balance penche du côté le plus répugnant à la nature, le plus méprisant, le plus crucifiant pour le *moi*, parce que c'est le côté de Jésus-Christ. L'âme va de préférence et comme d'élan aux privations et aux opprobres, parce que Jésus-Christ est là. Quel poids la fait fléchir? L'amour : *Amor meus, pondus meum* (S. Augustin). Quel charme impérieux l'a attirée ici plutôt qu'ailleurs? L'amour, l'aère parfum du sacrifice, parce qu'elle y a senti du même coup le parfum très suave de Jésus-Christ présent. *Post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (Cantic. 1, 3).

En somme, inclination habituelle au plus pénible, par amour de Jésus-Christ. Cet amour, motif caractéristique et constitutif du troisième degré.

Or, cette détermination est l'acte propre du troisième degré d'humilité; la disposition habituelle à se déterminer ainsi est ce degré même passé en habitude, en état constant; on y est quand on va, d'ordinaire et comme d'instinct, au plus pénible, sans considérer ni viser formellement autre chose que l'union d'amour à Jésus-Christ. Bref, le pur amour pour Jésus-Christ est le motif formel, caractéristique et constitutif, du troisième degré d'humilité.

Dans cet amour même, deux mobiles inégaux :

Et cet amour déterminant, cet amour qui sera charité parfaite si, en Jésus-Christ, il n'oublie pas de viser le Dieu à travers l'homme, il peut unir deux nuances inégales mais dont la moindre est admirable.

La moindre, c'est la reconnaissance, mais une



reconnaissance intégrale, *integre recognoscens* (*Ad amorem*) ; une reconnaissance de cœur encore plus que de justice et de conscience ; une reconnaissance généreuse, fière, se faisant un point d'honneur de lutter avec Jésus-Christ, de tenir tête à Jésus-Christ dans la « sainte contention d'amour » (Saint François de Sales). C'est pour moi que Jésus-Christ s'est rassasié de privations, de douleurs, d'ignominies : *Et omnia hæc propter me* (*de Nativitate*) : c'est par amour pour moi qu'il a outrepassé librement les exigences essentielles de la Rédemption même. Eh bien ! pour lui, je veux embrasser le dénûment et l'humiliation, j'en veux être insatiable par delà les intérêts même de mon salut et les exigences manifestes de la gloire de Dieu. Saint Ignace me pousse à la croix par le pur désir de mieux imiter Jésus-Christ, *ad imitandum Christum Dominum nostrum* ; et certes, je ne trahis pas le texte, je ne force pas la pensée de notre bienheureux Père, si je traduis imiter par égaler. Oui, je veux égaler Jésus-Christ dans la mesure à moi possible, qui consiste à aller, comme lui-même, jusqu'au bout de ma puissance d'aimer, à rendre le plus pour le plus, le tout pour le tout.

Mais l'autre nuance, l'autre motif absolument formel, précis, déterminant, capable de suppléer à lui seul tous les autres, motif plus simple absolument parlant, motif encore plus noble parce qu'il exclut, autant qu'il se peut, tout regard sur moi-même, c'est le désir, la passion d'être avec Jésus-Christ, sans plus. Si *l'imiter* peut vouloir dire l'égaliser dans la contention d'amour, il veut dire, plus immédiatement, plus nécessairement encore, non pas seulement reproduire ses vertus, mais partager ses états, ses états préférés sur terre, pauvreté effective, douleur, opprobre ; ne pas l'y laisser seul, aller lui tenir compagnie, finalement, être avec lui où qu'il se trouve, donc surtout là, puisqu'il est surtout là. Je n'aurais plus même besoin de reconnaissance, plus besoin de savoir qu'il s'est

(1) reconnaissance, point d'honneur cordial, rivalité généreuse :

... Jésus-Christ s'est humilié pour moi : je veux en faire autant pour lui ;

(2) amour plus pur, charité plus parfaite (Jésus-Christ étant considéré et visé comme Dieu) ; simple et unique désir d'être comme Jésus-Christ, d'être avec Jésus-Christ.

mis là pour l'amour de moi; il me suffit de savoir qu'il y est. Ne me dites rien de plus; j'y vais, j'y cours, ne voulant et ne voyant plus qu'une chose : le joindre, être avec lui. Ainsi Madeleine, au matin de Pâques. *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam* (Joan. 20, 15). S'il était dans un palais, dans un jardin de délices, j'irais à ce palais, à ces délices, mais sans même les honorer d'un regard. S'il était dans les tortures, sur un bûcher, je courrais aux tortures et au bûcher sans en tenir compte et trop heureux d'être avec lui. Est-ce que l'affection humaine, la passion profane, l'amitié même, n'ont jamais donné semblables exemples? Et n'est-ce point ce qui apparaît dans ces mots de saint Ignace : *paupertatem cum Christo paupere, opprobria cum Christo pleno opprobriis?* — Voilà bien l'esprit original, la disposition dernière, formelle, qui fait et caractérise le troisième degré d'humilité.

Trois observations demi-théoriques.

a) Indépendamment des questions et complications spéculatives, la disposition d'âme qui fait le 3<sup>e</sup> degré d'humilité est parfaitement concevable, réalisable, pratique, rationnelle, la foi étant donnée.

— Ne raffinons pas, d'ailleurs; n'amusons pas notre esprit à chercher quand et comment l'hypothèse de saint Ignace peut se réaliser tout entière et à la lettre; ne nous demandons pas curieusement si la souffrance et l'humiliation, embrassées pour le seul et pur amour de Jésus-Christ, ne profiteront point nécessairement à la gloire de Dieu et à notre salut (*Cf. Roothaan, note 77*). Il s'agit ici, non des résultats de l'acte, mais du motif précis, formel, qui le précède et le détermine. Il s'agit de la disposition habituelle de l'âme; et cette disposition n'a rien de chimérique ou de contestable; elle est possible, pratique, aisée à concevoir; en tout, elle satisfait la raison éclairée par la foi. Disposition à aimer, à choisir, à embrasser le dénûment et l'humiliation, quand même il n'y aurait d'autre motif que la similitude et l'union de fait à Jésus-Christ : voilà qui s'entend, voilà qui se peut, voilà qui se réalise. Dieu merci, chez bien des âmes, chez toutes celles qui veulent être insignes dans l'amour; or,

voilà le fond, l'essence du troisième degré d'humilité.

Cet amour impérieux de la souffrance, ou plutôt de Jésus souffrant, est-il encore sagesse? Evidemment il dépasse la sagesse commune qui mesure tout et termine tout à la fin dernière comme telle. Ne pousse-t-il pas au delà des résistances commandées, voire même des réactions courageuses qui peuvent être de simple prudence, de bonne hygiène surnaturelle? Mais s'il dépasse la sagesse commune, il ne la contredit certes pas; c'est trop peu dire, il l'implique, il l'englobe, comme le troisième degré implique et englobe les deux autres; c'est encore trop peu : il la surélève, il est lui-même sagesse éminente, sublime. Quoi de plus sage que de choisir, et sans autre motif, ce qu'a choisi la Sagesse éternelle fait homme? — Folie de la croix, dit-on, folie de l'amour. — Oui, si c'a été folie à Notre-Seigneur d'outrepasser les nécessités essentielles de la Rédemption, d'opter pour la croix et l'opprobre, quand il pouvait nous sauver à meilleur compte. *Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta* (Hebr. 12, 2). Il y a, saint Paul ose le dire, une folie divine, plus sage, non seulement que la fausse sagesse naturelle et mondaine, que la sagesse de la chair (Rom. 8, 7), mais aussi que la commune sagesse surnaturelle et déjà sainte, qui dirige et mesure tout à la fin dernière, ni plus ni moins. *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus* (1 Cor. 1, 25). Eh bien ! pour Dieu le Père, cette folie a été de livrer son Fils au monde pécheur. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3, 16). Pour Jésus-Christ, c'a été de se livrer lui-même bien au delà du nécessaire. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Gal. 2, 20). De part et d'autre, folie d'amour. J'y veux répondre par la mienne, et ce sera précisément le troisième degré d'humilité.

— Même question sous une autre forme. Cette humilité suprême et parfaite, rentre-t-elle aussi

b) Cette « folie de la Croix » est sagesse, non pas commune, mais réelle et suréminente.

c) Depuis Jésus-Christ et à cause de lui,

elle est le suprême de la vérité à faire par amour.

dans la *vérité* qu'il nous faut ou nous convient de *faire par amour*? Appartient-elle encore à cet ordre essentiel qui règle les rapports des êtres d'après leur nature et leur situation respectives? — Non, si Jésus-Christ n'était pas venu et n'avait pas souffert. A ce compte, la vérité pratique serait seulement de tendre à la fin dernière par tous les moyens nécessaires ou vraiment utiles, rien de plus. Mais Jésus-Christ a souffert, et tout change. A voir ce qu'il est et ce que je suis, que deviennent, entre lui et moi, les relations normales, essentielles, pratiquement vraies? Lui suis-je supérieur ou même égal? Dès lors, s'il se tient par choix dans le dénûment, dans la peine, dans l'ignominie, est-il selon l'ordre, est-il convenable, juste, régulier, pratiquement *vrai*, de me soutenir, autant que je pourrai, bien au-dessus de Jésus-Christ, dans l'abondance, dans les joies, dans l'honneur? *Non est discipulus super magistrum, nec servus super dominum suum. Sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus* (Mat. 10. 24, 25). Oui, Jésus-Christ étant donné, la pauvreté effective, l'humiliation spontanée, surérogatoire, deviennent le dernier mot, le mot éminemment *vrai*, de mes relations avec lui; le troisième degré d'humilité devient la vérité par excellence, et si Dieu ne l'impose pas à tout le monde, c'est qu'il lui plaît, par condescendance à la faiblesse humaine, de ne pas pousser jusqu'au bout les exigences naturelles de la vérité.

— 2<sup>e</sup> Ma situation personnelle à l'égard du troisième degré.

a) Situation de fait.

... Hélas!

b) Situation de droit :

— Après avoir, tout de nouveau, conçu au vrai cette humilité, la plus parfaite, reste à me demander où j'en suis, moi, ce que je suis à son égard.

Que suis-je en fait? Cette disposition d'âme est-elle habituellement la mienne?

Que suis-je en droit? Que dois-je faire et comment m'y prendre? Soyons sincère, loyal, courageux, à le voir et à le vouloir.

... je suis tenu par vocation, non pas à être établi de fait dans le 3<sup>e</sup> de-

Si quelqu'un, dira tout à l'heure saint Ignace (*Colloque*), désire cette troisième et parfaite humilité... Est-ce pour moi qu'il parlera ainsi? Non.



Pour moi, de par ma vocation même, ce désir n'est plus chose facultative; je ne suis plus libre, je suis lié. Qui donc est tenu d'aspirer à suivre Jésus-Christ de plus près, à être en tout et partout avec Jésus-Christ, sinon l'homme qui est, de nom et d'office, le compagnon de Jésus-Christ? Puis-je d'ailleurs l'ignorer? Dès le seuil, dans l'*Examen général*, j'ai rencontré cette idée, probablement fort nouvelle : amour pratique de l'humiliation et de la souffrance par amour pour Jésus-Christ souffrant et humilié. Je n'en étais pas encore là, sans doute. Mais on me demandait : « Sentez-vous, du moins, le désir de ce désir, de cet amour? » Si j'avais répondu : non, je n'avais plus qu'à m'en aller tristement comme le jeune homme de l'Évangile. Grâce à Dieu, j'ai répondu : oui, et ce oui m'a fait novice de la Compagnie; ce oui était une obligation que j'acceptais, que je contractais, que mes vœux ont scellée pour toujours. — Puis-je l'oublier? Pas davantage, puisque douze fois l'an, j'entends lire la onzième règle du *Sommaire*, paraphrase énergique, ardente, mais exacte, du texte des Exercices. — Non, Dieu merci, je ne suis plus libre, je suis tenu. A quoi? A posséder déjà comme habitude établie, cette troisième et parfaite humilité? Non; elle est l'idéal, et il m'est permis de n'y être pas encore parvenu; mais il ne m'est plus permis de n'y pas tendre. Cet idéal n'est point spéculatif, mais pratique; il n'est point platonique, mais il s'impose comme forme et règle de vie; pour moi, c'est trop peu de le confesser de tête et à la cime de l'esprit, trop peu de le saluer d'un hommage vague, d'un désir inerte et stérile, comme ferait la première des *Trois classes d'hommes*. Je lui dois un désir sincère et, par là même, une tendance active; ce m'est une loi d'état. Rétracter, abjurer formellement cette tendance au troisième degré d'humilité, serait abjurer formellement la perfection caractéristique, la perfection essentielle de mon état; ce serait abjurer virtuellement mon état

gré, mais  
tendre.

...*Examen  
général,*

... Règle XI  
du *Sommaire*.

même. Si, sans renoncer à cette tendance, je l'oublie plus ou moins dans ma conduite, j'oublie plus ou moins une loi de mon état, un devoir d'état sur lequel je serai jugé comme sur tous les autres. Voilà ma situation de droit à l'égard du troisième degré d'humilité.

Tendance  
toujours actuel-  
le, obligation  
toujours urgen-  
te. Pas d'ajour-  
nement sous  
prétexte de  
m'affermir  
préalablement  
dans les degrés  
inférieurs.

Situation toujours actuelle, toujours urgente, qui n'admet pas plus l'ajournement que la dispense. Dirai-je : « Le troisième degré suppose et englobe les deux autres, donc il ne peut que les suivre. Or, je me sens encore si mal affermi dans le second ? A plus tard le troisième, la tendance directe et formelle au troisième ! N'y aurait-il pas présomption à viser si haut dès aujourd'hui ? » — Logique décevante. La présomption consisterait à oublier les deux premiers sous prétexte de ne se conduire que par l'esprit du troisième, à dédaigner pratiquement la sainte crainte de Dieu, pour ne prétendre marcher que par les voies du pur amour. Quant à raisonner comme tout à l'heure, autant vaudrait dire : « Je suis trop loin du but pour me mettre en chemin de si tôt. » Sans doute, les trois degrés forment naturellement une hiérarchie, une gradation morale ascendante ; mais cela même n'implique pas, de fait et en rigueur, une succession géographique, pourrait-on dire, comme entre les étapes d'un même voyage. Sans doute, les deux premiers degrés sont un acheminement normal au troisième ; mais non pas un préliminaire indispensable à tout désir, à tout l'effort dans le sens du troisième. Pour moi, compagnon de Jésus, tous les trois doivent procéder d'un même principe dominant, qui est l'amour de Jésus, et ce principe unique pousse de lui-même aux trois degrés ensemble. Ouvrons-lui donc nos âmes, et, comme il nous inspirera l'horreur absolue du péché mortel ou même véniel, il nous inclinera du même coup, en même temps, à suivre Jésus de plus près encore. Ainsi, pas d'ajournement, pas d'atermoisement dans la tendance effective au troisième degré. — Mais

je me suis attardé si fort!... Raison de plus pour doubler le pas : *Tempus instanter operando redimentes* (*Or. in festo S. Stanislai*).

Pas d'ajournement, mais aussi pas d'arrêt dans ma tendance obligatoire à l'humilité parfaite. La vie sera trop courte pour y atteindre : du moins approchons-en toujours. Les occasions d'avancer abondent, elles sont quotidiennes. Il importe de n'en négliger aucune, et tout d'abord, il ne faut pas les laisser passer inaperçues; pour les saisir au passage, il faut les voir et les voir où elles sont. Ou le troisième degré n'est qu'un idéal fugitif, platonique, ou je dois en bien entendre le rapport aux détails pratiques et ordinaires de la vie. Prenons bien garde à l'illusion!

Je n'ai pas à le réduire, cet idéal; j'ai à le traduire en langue usuelle, en actes continus. Je n'ai pas à en rabattre; j'ai à l'appliquer, je dois y ajuster, y orienter les menues démarches de chaque jour.

Notons ici, pour m'en défendre, un phénomène étrange mais, après tout, bien explicable. Quand se présente une vérité inquiétante pour le sens humain, il est singulièrement difficile, tout d'abord de la comprendre; ensuite et plus encore, de la retenir; enfin et par-dessus tout, d'en voir l'application, le rapport pratique aux faits quotidiens de la vie. Bien des fois, Jésus-Christ prédit sa Passion aux Apôtres, comme condition providentielle de sa gloire. Parfois ils comprennent et se révoltent, comme saint Pierre; le plus souvent, comprenant à demi, ils tremblent d'en savoir davantage et d'interroger le Maître. En somme, la prédiction glisse sur leur mémoire sans s'y graver, sur leur intelligence même, sans y rien laisser de bien clair. *At illi ignorabant verbum istud, et erat velatum ante eos, ut non sentirent illud; et timebant eum interrogare de hoc verbo* (Luc. 9, 45). Répugnance inavouée, sourde résistance du sens juif, charnel, c'est-à-dire, naturel. Aussi, quand la Passion

Tendance toujours urgente. Pas d'arrêts plus ou moins volontaires. Saisir toutes les occasions; avant tout, les voir où elles sont;

... non pas réduire mon idéal (3<sup>e</sup> degré), mais le traduire en tendance pratique, attentive, effective

Difficulté naturelle à voir les applications réelles et pratiques d'une vérité qui coûte.

Exemple analogue : la Passion prédite et l'aveuglement des Apôtres;

arrive, leur est-elle nouveauté, surprise, scandale.

... pour moi, le  
3<sup>e</sup> degré loyal-  
ment médité,  
admis, embras-  
sé, *in abstracto*

Même péril ou, du moins, péril analogue, pour moi, s'il s'agit de revêtir la robe et les livrées de mon Seigneur. Impossible, après les Exercices faits, d'ignorer ou de ne pas comprendre que, pour le suivre dans la gloire, il faut le suivre dans la peine; que, marcher sous son étendard, c'est aller, par le dénûment et l'humiliation, à l'humilité habituelle; que, sans autre motif, sans autre espoir, je dois l'aimer assez pour m'associer étroitement à sa fortune, si dure soit-elle. Je l'ai appris, compris, médité, je le médite encore dans cette retraite; oui, mais peut-être à l'état abstrait, en principe, en gros, en bloc et sans application bien nette à la vie pratique. Non sans une vive répugnance peut-être, mais par un effort sincère et loyal, j'ai haussé ma volonté jusqu'au désir de l'humiliation et de la souffrance. J'ai fait de mon mieux les Colloques du *Règne*, des *Etendards*, des *Trois classes*; Dieu merci, je voyais là mieux qu'une formule ou qu'un élan de ferveur inconsidéré; j'étais de bonne foi. J'y suis encore.

... mais aisé-  
ment oublié,  
inaperçu, tenu  
pour nul, dans  
les occasions  
concrètes où il  
faudrait l'ap-  
pliquer;

A la bonne heure! Mais demain, mais la retraite finie, mais quand je me trouverai entraîné de nouveau dans le mouvement de la vie d'étude ou d'emploi, aux prises avec les circonstances, les complications, les difficultés de détail, c'est-à-dire, en fin de compte, dans le cas d'appliquer mes bons désirs; qu'arrivera-t-il, si je ne me regarde et ne me surveille de très près? De deux choses l'une : ou je ne me souviendrai plus guère de tendre, par amour pour Notre-Seigneur, à l'humilité parfaite; ou j'en attendrai naïvement les occasions. Lesquelles donc? Les grandes, les éclatantes, ces soudaines mises en demeure d'être un héros. Quoi, par exemple? Les jours de persécution violente, d'anarchie sauvage, où l'on me soufflettera, où l'on me crachera au visage, où l'on me jettera dans la rue sans asile, sans pain, ou l'on me poussera au pied d'un mur pour me fusiller? Ces jours-là viendront peut-être;

... ajourné in-  
consciemment  
aux grandes,  
non-avenant dans  
les petites et  
quotidiennes :



mais en les attendant ainsi, je risque fort de laisser passer, de ne pas même voir, les menues occasions quotidiennes qui me prépareraient à cet héroïsme éventuel, qui exerceraient, soutiendraient, avanceraient ma tendance effective au troisième degré d'humilité. Où sont-elles ces occasions bien réelles, bien pratiques? Partout. Je les ai sous la main, sous les yeux, et, encore une fois, si je me laisse aller à l'impression naturelle, il m'arrivera, soit d'estimer vaguement qu'elles ne valent pas la peine de remonter aux grands principes, soit de ne pas même les apercevoir. Un élève me résiste par inertie, opposition, insolence peut-être, et il faut rester maître de moi. On fait obstacle à mes œuvres, et il faut ne point m'emporter ou m'abattre. On n'encourage pas, on estime peu, on discute, on critique mes discours, mes écrits, mes façons de voir ou de faire; et je dois me défendre de l'irritation, du découragement. Tel de mes frères n'a pas pour moi tous les égards que je souhaiterais; et ma conscience m'avertit de lui rester indulgent, bienveillant, charitable. Un supérieur me fait sentir ma dépendance, il contrarie mes projets, me reprend, me redresse; et je dois, en dépit de moi-même, trouver bon qu'il en soit ainsi. Un supérieur me semble accueillir froidement les témoignages de ma confiance, et j'ai à vaincre la tentation de m'estimer incompris, de me renfermer, de me retirer, de me tenir désormais à distance. Dans la communauté, je me sens ou crois me sentir un peu traité en inférieur: et il faut garder ma paix, ma joie, mon entrain, dans ce rang effacé, peu flatteur, que me fait l'opinion commune... Voilà, ou jamais, l'heure de me rappeler les grandes méditations des Exercices, les colloques sincères, où je demandais l'humiliation, l'humiliation quelconque, même profonde et durement mortifiante. Je demandais le plus; Dieu m'envoie le moins; mais quoi! ce moins n'était-il pas implicite dans ma prière? Et quand il m'arrive, pourquoi ne pas

... menues privations, surtout menues humiliations du professeur ou surveillant, du scolastique aux études, du prédicateur, de l'*operarius*, de l'inférieur, de l'homme de communauté.

l'accueillir, pourquoi, bien souvent, ne pas même voir son rapport avec les bons et courageux désirs que j'avais formés dans ma retraite?

— Or, tout cela c'est de quoi tendre efficacement au 3<sup>e</sup> degré; c'est l'unique monnaie dont, peu à peu, on l'achète.

Ainsi donc, me comporter en Religieux parmi ces froissements de la vie quotidienne, ce serait le troisième degré d'humilité! — Non, pas encore; mais c'est la tendance effective à cet idéal; c'est la préparation, la formation normale, indispensable, unique, de cette humilité habituelle et parfaite, mère de toutes les vertus. Me flatterais-je de l'espérer qu'elle me sera infuse par miracle? Non, il faut l'acheter, il faut y tendre, et on ne l'achète qu'ainsi, on n'y tend que par là; il faut la conquérir, et on ne l'emporte qu'à la pointe de cette épée. Courage donc! Allons à la fin par les moyens. Notre-Seigneur me dit : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum, probatum, ut locuples fias* (Apoc. 2, 18). Eh bien! les menues victoires sur l'amour-propre sont la petite monnaie, le petit sou par jour ou par semaine, avec lequel on amasse peu à peu ce trésor inappréciable, cet or pur de l'humilité amoureuse, de la charité parfaite, laquelle ne va pas sans le parfait mépris du moi. La douzième règle du Sommaire est le secret pratique de la onzième, et la douzième, c'est le troisième degré d'humilité.

Tout cela peut et doit devenir un exercice initial du 3<sup>e</sup> degré lui-même. Condition suffisante et facile : l'intention de faire ou subir tout cela par amour pour Jésus-Christ souffrant, humilié.

Mais en outre, voici qui est notable et consolant à merveille. Si les minces victoires sur l'amour-propre ne constituent pas encore le troisième degré, au moins puis-je les y rattacher en les teignant de ses couleurs, en les pénétrant de son esprit. Comment? Par une intention d'amour. Toutes ces dépressions pratiques, tous ces refoulements inévitables du moi jaloux de ses aises et de son excellence, ne les endurons point par contrainte, ne les acceptons pas seulement par un vague sentiment du devoir professionnel et en nous rappelant que c'est comme on dit, le métier qui veut cela. Bien plutôt, accueillons-les, accomplissons-les sur nous-mêmes en souvenir, au nom et pour l'amour de

Jésus souffrant et humilié. Est-il donc si difficile de penser à lui? N'est-ce pas le cas ou jamais? L'effort de nous mortifier et de nous abaisser en deviendra-t-il plus pénible? Bien au contraire : pour l'adoucir, il n'est rien de tel que de le pénétrer, de l'embaumer d'amour : *Veritatem facientes in caritate*. Ayons donc ce souvenir, cette intention, et, par là même, notre tendance au troisième degré n'est plus éloignée, mais toute prochaine; ce n'est plus même une simple préparation, c'est un commencement d'exercice; nous approchons du but, nous y touchons, nous y sommes presque. Pourquoi? Parce que nous nous comportons comme si nous avions déjà la sainte et sublime habitude de la mortification, de l'humiliation, de l'abnégation par amour.

Et d'ailleurs elle vient, comme toute habitude, par la répétition de ces mêmes actes. A force de faire comme si nous l'avions, nous arrivons peu à peu à l'avoir; la disposition intime et constante se forme, s'établit, s'enracine. L'amour de Jésus humilié nous a rendu tout d'abord supportables les privations, les contrariétés, les froissements. A la longue et comme insensiblement, il nous les rend précieux et chers, sinon agréables, ce qui n'est pas la question. Dès lors, non contents de les accueillir sans murmure, nous inclinons à les prévenir, à les rechercher avec une allégresse aimante, et, si nous avons le choix libre, nous optons pour eux, parce que c'est opter pour l'amour, opter pour Jésus-Christ. Arrivés là, nous sommes au terme, au contact immédiat du divin Maître, au troisième degré, à cette humilité parfaite, habituelle, d'où l'on glisse, comme par une pente facile, à toutes les vertus; nous sommes, autant qu'homme peut l'être, prêts aux grandes épreuves, aux grandes douleurs, aux grands opprobres, si Dieu daigne nous les envoyer.

— Concluons. Par amour pour Jésus-Christ, pratiquer la douzième du *Sommaire*, afin de nous

A ce compte, l'amour grandit, l'habitude se forme, on approche du but, on y touche, on y arrive.

—CONCLUSION : la 12<sup>e</sup> règle du *Sommaire*, che-

min unique de la 11<sup>e</sup>; les menues victoires sur le *moi*, unique moyen d'absorber peu à peu le *moi* dans l'amour de Jésus crucifié; seule traduction pratique des données chevaleresques du *Règne*, des *Eten-dards*.

élever graduellement à la perfection de la onzième; par amour pour Jésus-Christ, à travers les légers heurts et les légers cahots du voyage quotidien, comprimer, déprimer le *moi* égoïste, en sorte que nous vivions parfaitement chastes, pleinement obéissants, réguliers, charitables : voilà le secret pratique; voilà, non pas une réduction amoindrie, mais la traduction exacte et loyale du troisième degré d'humilité, en tant qu'il nous est imposé d'office, comme l'idéal à poursuivre toujours; voilà le résultat net, la substance ferme, de ces grandes méditations du *Règne* et des *Eten-dards*. Et quelle illusion ne serait-ce pas de nous arrêter à la mise en scène chevaleresque, si vraie et si parlante d'ailleurs! L'homme qui va par la douzième règle du *Sommaire* à la onzième, cet homme-là, et lui seul, est le vrai chevalier, le vrai porte-étendard de Jésus-Christ.

Et que me manque-t-il, à moi, pour être cet homme? La foi, la force, l'amour. — Prions!

— COLLOQUE  
des *Trois Classes*,  
mais tout  
pénétré d'a-  
mour.

— Soit donc, une seconde fois, le Colloque des *Trois classes*, avec son *notandum* caractéristique. En l'indiquant et le précisant à nouveau, saint Ignace, notre bienheureux Père, suppose évidemment que l'on en est encore à faire élection d'un état de vie. Pour nous, déjà fixés dans la vie religieuse, faisons ce colloque selon l'esprit même du troisième degré. En méditant, il a fallu presser vivement notre indolence, nos craintes et répugnances naturelles. Ici, dans la prière finale, dans ce dernier cri du cœur, inspirons-nous du seul amour, du plus pur et désintéressé des amours. — O Jésus, je vous demande privations et humiliations quelconques à votre bon plaisir; peut-être même vous demandé-je en particulier telle ou telle épreuve, non point cherchée dans mon imagination et inventée tout exprès, mais raisonnablement prévue d'après les circonstances où je me trouve. Or, j'appelle sur moi tout cela, non par un effort de sagesse surnaturelle, non comme hygiène d'âme ou

Demander  
souffrance et  
humiliation,  
non plus par  
sagesse surna-  
turelle, mais



contre-poison nécessaire; mais parce que tout cela c'est le calice que vous avez goûté le premier pour moi, pour l'amour de moi; parce que, dès lors, j'aurais honte et douleur à n'y point goûter pour vous, pour l'amour de vous. Encore n'aurais-je pas besoin de ce souvenir, de cette reconnaissance, de ce point d'honneur mis dans la réciprocité d'amour. Privations, humiliations : c'est votre calice; il suffit, je ne veux plus voir ni savoir autre chose; je ne puis me résoudre à vous le laisser boire et épuiser tout seul. Libre au pauvre protestant de se figurer que vos humiliations le dispensent de s'humilier et vos souffrances de souffrir; bref, que votre amour le dispense de vous aimer. Je suis catholique, moi, je vous aime; je veux, comme saint Paul, achever, compléter en moi votre douloureuse et ignominieuse Passion. *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (Coloss. 1, 24).

... par reconnaissance amoureuse et besoin de réciprocité :

... plus encore, formellement, finalement, par besoin et volonté absolue d'être comme Jésus-Christ;

Encore suis-je plus, par votre faveur imméritée, que le catholique pur et simple; je suis votre compagnon de titre et d'office. Je dois donc et je veux vous joindre, vous serrer de près, être où vous êtes, vous escorter dans votre chemin, comme le brave Ethaï voulait suivre David. *Vivit Dominus, et vivit dominus meus rex, quoniam in quocumque loco fueris, Domine mi rex, sive in morte, sive in vita, ibi erit servus tuus* (2 Reg. 15, 21). Vous-même vous disiez, dans la prière finale de la Cène : *Pater, quos dedisti mihi, volo ut, ubi sum ego, et illi sint mecum* (Joan. 17, 24). Et moi, résumant en un mot tous les enseignements, tout l'esprit, toute l'âme de cette seconde Semaine des Exercices, laissez-moi retourner à votre adresse votre divine parole. Vous demandiez que les vôtres fussent avec vous dans le ciel. J'écarte en ce moment la pensée même du ciel, et, puisque votre Père, notre commun Père, m'a donné à vous, je veux être ici-bas où vous avez choisi d'être ici bas. Je le veux de toute la sincérité, de toute la force de mon âme, et pourtant, hélas! je ne le veux pas

... d'être avec Jésus-Christ.

encore comme je voudrais le vouloir. Imposez-le-moi donc; traînez-moi comme de force à votre suite : *Trahe me...* (Cant. 1, 3). Je vous en bénis d'avance et vous en bénirai malgré les cris de ma pauvre nature. Peu à peu, vous aidant, elle se taira; dans votre sentier plein d'épines, j'en viendrai à courir allègre et joyeux, enivré du parfum d'amour qui s'exhale de votre Personne adorable, de votre Sacré-Cœur : *Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum.* (loc. cit.)

[Ne pouvant, dans une retraite annuelle, donner plus d'une heure à cette méditation capitale, peut-être serait-il mieux de s'attacher le plus vite possible au troisième degré. On se bornerait à commémorer brièvement les deux premiers, juste assez pour mettre en saillie le troisième].

---

## LA CÈNE

*Institution de la Sainte Eucharistie*

Au Cénacle, dans « cette soirée si pleine de merveilles » (Bossuet), ne voyons qu'un fait, le fait principal, l'institution du divin Sacrement. Dans la grande retraite et partout où l'usage veut que l'on se prive de la sainte table pendant les exercices de première Semaine, la méditation de l'Eucharistie vient bien avant le *Règne*. La communion n'est-elle pas le festin commandé par le Père de famille pour son prodigue réconcilié? Dans une simple retraite annuelle, gardons-lui plutôt sa place chronologique, mais encore sa place logique. L'Eucharistie est deux fois liée à la Passion : elle la figure en action et la commence au Cénacle, tout comme elle la représentera et la continuera en action jusqu'à la fin des siècles ; de plus et par les sacrifices qu'elle coûte à Notre-Seigneur, elle est bien, à cette première heure, un mystère douloureux.

— Rappelons-nous le fait, le fait d'histoire et de foi, le fait un et triple : la première transsubstantiation eucharistique ; la première messe, la première communion qu'ait vue le monde ; Jésus se donnant à nous pour compagnon perpétuel, pour victime perpétuelle, pour aliment quotidien.

— Evoquons, fixons de nos yeux intérieurs une image initiale : le cénacle, après le repas légal, après le lavement des pieds, à la fin du souper complémentaire, au moment qui précède l'institution ; — Jésus plus que jamais imposant, grave et doux, tenant le pain dans ses mains saintes et vénérables, élevant son regard au ciel ; — les onze Apôtres — car Judas n'est plus là (voir plus haut p. 169) — les yeux sur le Maître, silencieux, immobiles, jugeant bien, à son attitude, que quelque chose de grand va s'accomplir.

Que c'est ici la place vraie de cette méditation.

La Cène, déjà mystère en partie douloureux.

— PRÉLUDES.

1) Le fait, l'institution eucharistique (présence réelle, sacrifice, communion.)

2) Le Cénacle, au moment même de l'institution.

3) Comprendre l'amour de Jésus et ce qu'il lui coûte.

— Nous qui savons ce qui s'est accompli l'instant d'après, demandons de mieux comprendre par l'esprit, par le cœur, par toute l'âme, ce que fait Jésus en instituant le Sacrement, ce qu'il souffre nécessairement à le faire, ce que nous devons rendre à tant d'amour.

— PREMIER POINT : Ce que Jésus fait là par amour.

— Trois merveilles en une, 1<sup>o</sup> Présence réelle.

Le Cœur de Jésus, entre l'ordre providentiel qui veut qu'il parte, et son amour qui voudrait rester.

— Que va donc faire le Seigneur? Que va-t-il faire de ce pain que ses mains viennent de prendre, que son regard semble offrir à son Père céleste? Ne regardons pas seulement, comme les Apôtres. Osons ouvrir le Cœur même de Jésus, ce vrai cœur d'homme, où nous trouverons à coup sûr tout ce qu'il y a d'innocent et de bon dans le nôtre. A ce moment précis, deux forces contraires le sollicitent. L'ordre providentiel veut qu'il parle : *Filius hominis, secundum quod definitum est, vadit* (Luc. 22, 22) ; l'intérêt même des siens veut ce départ : *Expedit vobis ut ego vadam* (Joan. 7, 16). Par contre, son amour le presserait de rester ; car ses délices sont d'être avec les enfants des hommes (Prov. 8, 31), car il les aime plus sensiblement que jamais (Joan. 13, 1), comme il est naturel d'aimer à l'heure de l'adieu. Si donc ils sont attristés par l'annonce de sa prochaine absence (Joan. 16, 6), il l'est plus qu'eux-mêmes et ne s'en cache pas. *Filioli, adhuc modicum vobiscum sum* (Joan. 13, 33). *Jam non multum loquar vobiscum* (Joan. 14, 30). Qui ne voit que, en les consolant, il travaille à se consoler lui-même? Oui vraiment, son cœur est pressé, angoissé entre deux amours, comme sera celui de saint Paul ; il l'est plus encore : *Coarctor de duobus unum* (Philip. 1, 23). Partir? Rester?... Pris dans cette impasse, comment va-t-il en sortir? Des deux amours, lequel va céder? Celui de la volonté paternelle? Imposable : *Quæ placita sunt ei facio semper* (Joan. 8, 29). Ce sera donc l'amour des hommes? Eh bien ! non. L'amour a parfois des inspirations de génie ; mais encore il dispose ici d'une puissance d'opération à laquelle tout cède, *Operationem quâ*

Solution du problème, conciliation des deux forces en conflit :



*etiam possit subdicere sibi omnia* (Philip. 3, 27). Jésus va trancher le problème par un coup inattendu, inconcevable, éblouissant pour nos yeux. Ni l'amour de Dieu ne fléchira, ni l'amour de l'homme. Jésus partira sans partir, il restera sans rester. Il nous ôtera, puisque son Père le veut, le charme sensible de sa présence, de son regard, de sa voix, de son sourire; mais, de cette présence adorable, il nous laissera la vérité.

Regardons, écoutons : « Ceci est mon corps, » dit le Tout-Puissant, l'Infaillible et, sans erreur ni doute, le sens chrétien traditionnel, le bon sens de la foi, l'a toujours entendu ainsi. Point de présence purement figurative, limitée au moment précis de la communion, comme le rêvait l'odieuse et lugubre théologie protestante, jalouse d'amoindrir l'amour de Jésus et d'ôter au monde chrétien sa fleur, son joyau. — « Ceci est mon corps. » Donc, présence réelle, présence durable, permanente. Aussi longtemps que *ceci* restera *ceci*, que ce pain apparent restera ce pain apparent, il restera ce que je l'ai fait : mon vrai corps, et avec mon vrai corps, tout ce qui en est ou en sera inséparable : actuellement et après ma résurrection, le sang et l'âme; actuellement et toujours, la divinité. — « Faites ceci en mémoire de moi, » dit encore le Tout-Puissant, l'Infaillible. Donc, ce pain apparent, qui est mon corps, qui est moi-même, je le rends à jamais renouvelable. Vous pourrez le consacrer partout, le porter, le déposer, le conserver partout, et cela, tant que durera mon Eglise; or, mon Eglise durera toujours : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Mat. 16, 18). J'aurai toujours des prêtres, fussent-ils proscrits; et des tabernacles, fussent-ils cachés; donc, invisible mais présent, j'habiterai toujours cette terre, je serai toujours le Dieu avec vous, l'Emmanuel. En ce sens, je puis déjà dire à tous les miens ce que je dirai bientôt à ma Hiérarchie enseignante et infail-

... la présence  
réelle, physi-  
que, perma-  
nente, mais  
voilée.

libre : *Ecce ego vobiscum sum, omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* (Mat. 28, 20).

2<sup>e</sup> Sainte  
Messe.

— Jésus-Christ a donc inventé, Jésus a réalisé une première merveille, la présence réelle et permanente. Mais, du même coup, il en a conçu et fait une autre, le sacrifice perpétuel.

Le Cœur de  
Jésus, entre  
son amour qui  
voudrait mourir  
mille fois  
pour nous, et  
l'ordre providen-  
ciel qui ne  
lui permet qu'une  
mort réelle  
et sanglante.

Entrons une seconde fois dans son divin Cœur et voyons-le tout de nouveau en conflit avec lui-même. La tendance de l'amour n'est-elle pas de se donner jusqu'au sang, jusqu'à la mort? Jésus en sait quelque chose, puisqu'il nous l'a dit : *Maiorem hac dilectionem nemo habet (quam) ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Joan. 15, 13). Mourir, s'immoler, c'est le dernier effort de l'amour, son chef-d'œuvre, son triomphe; dès lors, c'est sa joie suprême, et que ne peut-il se la donner, se la redonner sans fin! Il voudrait mourir mille fois; il le dit volontiers, il le dit sincèrement, et tout, dans ce cri du cœur, n'est pas hyperbole et chimère; le désir qui s'y exprime est bien fondé en nature, bien réel. Mais, en fait, il est irréalisable, et l'amour, qui triomphe de mourir, s'épuise par son triomphe même. On meurt une fois, mais une seule fois; c'est la loi commune : *Statutum est omnibus hominibus semel mori* (Heb. 9, 27). Dieu peut, il est vrai, la suspendre par un miracle. A la voix même de Jésus, la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, Lazare, sont ressuscités pour un temps; après quoi ils sont morts tout de nouveau. A la voix des Apôtres et des Saints, on verra se renouveler çà et là cette exception miraculeuse. Mais elle n'est pas pour Jésus. Dieu, son Père, veut qu'il ne goûte qu'une fois la mort. *Statutum est hominibus semel mori. Sic et Christus semel oblatus est* (loc. cit.). — *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* (Rom. 6, 9). Donec, ici encore, opposition entre la loi providentielle et la naturelle tendance de l'amour.

Et ici encore, nouvelle et sublime invention pour

les accorder, on oserait dire : nouveau et divin tour de force pour empêcher l'un de capituler tout à fait devant l'autre. Puisque son Père le veut, Jésus ne s'accordera qu'une fois la mort physique, l'âcre et suprême joie du sacrifice sanglant ; mais quelle compensation, quelle revanche il ménage à son amour insatiable de s'immoler ! Saint Paul dira : *Quotidie morior per (propter) vestram gloriam, fratres* (1 Cor. 15, 31). Hyperbole chez l'Apôtre ; pour le Maître, réalité mystique, c'est-à-dire mystérieuse, mais réalité.

Solution du problème, conciliation des deux forces :

Écoutons-le parler, regardons-le faire. « Ceci est mon corps qui sera (dans le texte grec, qui *est*) livré pour vous » ; — et un peu après : « Cette coupe est le calice de mon sang qui sera (en grec, qui *est*) répandu pour vous. » Les voilà donc séparés, non pas encore comme ils vont commencer de l'être au jardin par la sueur sanglante, comme ils achèveront de l'être au Calvaire par le coup de lance du soldat ; mais présentés séparément ; mais, oserait-on dire, séparés sans l'être, séparés d'une séparation mystérieuse, mais qui n'est pourtant pas une figure vaine et décevante. Voilà Jésus mis, d'avance et par lui-même, en état de sacrifice, de victime, en cet état de passivité, d'inertie, de dépendance absolue, de mort sans mort, que la théologie ne sait pas expliquer certainement, mais que la foi croit et confesse. Ainsi prélude-t-il au Calvaire ; ainsi le Calvaire lui-même se renouvellera-t-il sans relâche, se continuera-t-il quasi sans intervalle jusqu'à la fin des temps. Car Jésus ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi. » Il ne veut pas dire seulement : « Souvenez-vous de moi quand vous le ferez ; » mais encore et tout d'abord, faites-le, je vous en donne le précepte et le pouvoir. Où que vous soyez, vous et vos continuateurs, chaque jour et, s'il le faut, plusieurs fois le jour, que chacun de vous me remette, à son gré, dans cet état de mort où je me mets présentement devant vous. Par vous-mêmes, par votre lignée

... la mort mystique, précédant, au Cénacle, la mort de la croix,

... puis continuant, partout et jusqu'à la fin des temps, l'unique mort, l'unique sacrifice.

sacerdotale, vous le ferez jusqu'à l'heure de mon second avènement et, par là même, vous annoncerez ma mort à toutes les générations, comme à toutes les contrées. *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat* (1 Cor. 11, 26). Non point annonce verbale, leçon récitée; non point simple mémorial de ce que j'aurai fait moi-même un jour; non point représentation quasi dramatique de ma mort passée; mais fait actuel, identique, en son fond et sa substance, au fait sanglant qui vous scandalisera si fort demain; fait incessant et toujours unique; sacrifice, non pas surajouté à celui qui se prépare, qui suffit, qui est un par essence; mais prolongement, élargissement indéfini du même sacrifice, devenu, par là, catholique et perpétuel; sacrifice qui, bientôt, suivant le cours du soleil, fera et refera incessamment le tour du globe; sacrifice qui ne cessera jamais, auquel ne manquera jamais la victime, comme on la verra bientôt manquer dans le Temple de l'ancienne loi : *Deficiet hostia et sacrificium* (Dan. 9, 27). Je ne serai mort physiquement, douloureusement, qu'une seule fois, en un seul lieu, au Calvaire; mais grâce à vous, ô mes Apôtres, ô mes prêtres, il n'y aura quasi plus un moment de la journée humaine, où je n'accorde à mon amour pour les hommes, la joie et la gloire de mourir quelque part ici-bas. — La messe, la messe que je dis ou entends chaque jour! Second aspect, seconde merveille, second bienfait de l'institution eucharistique!... Mais hâtons-nous; car, dans le Sacré-Cœur de Jésus, la lutte n'est pas encore finie entre la loi providentielle, inéluctable, et l'amour qui veut obéir sans céder tout à fait.

3<sup>e</sup> Communion.

— Le Cœur de Jésus, entre son amour, qui voudrait, de lui à nous, l'union parfaite, sans restriction, sans voile,

— Par nature, l'amour aspire à se donner, à s'unir, et aussi complètement, aussi étroitement qu'il en est capable. Sa pente invincible, c'est le don de soi, don sans réserve ni mesure, avec toutes les joies qu'en peut recevoir l'objet aimé, joie de la présence inséparable, joie de la possession inamissible. Son dernier terme, son idéal, son rêve, si



l'on peut ainsi parler, c'est l'union, mais l'union parfaite, perpétuelle, sensible et sentie, face à face, tête à tête, cœur à cœur, transfusion de deux âmes l'une dans l'autre, compénétration de deux personnalités, chacune gardant conscience et gouvernement de soi-même tout juste assez pour sentir le bonheur de ne faire qu'un avec l'autre. Or, à la Cène, telle est bien, sans doute aucun, la disposition du Cœur de Jésus, puisqu'il aime et qu'on n'aime pas autrement. Mais cette fois encore, la loi providentielle y résiste. Ce don total, qu'il voudrait nous faire de lui-même, ce ravissement de l'union parfaite et sentie, sont, comme la vision même de l'Essence divine, choses réservées pour le ciel, et la Providence ne permet pas à Jésus de mettre tout à fait le ciel sur la terre. Donc, une fois encore, le problème se pose : comment l'amour pourra-t-il suivre sa pente sans aller contre la loi?

...et l'ordre providentiel, qui ajourne cette union à l'autre vie.

« Prenez et mangez, dit le Seigneur : ceci est mon corps. Prenez et buvez : ceci est mon sang. » Il est donc vrai ! A l'étonnement éternel des anges, au scandale éternel des Capharnaïtes présents et futurs, Jésus conçoit et réalise l'étrange dessein de se faire aliment et breuvage, de se faire manger et boire par les siens. N'ayons pas peur du mot simple et vrai qui révolte la superbe délicatesse de l'incrédule. Ce serait avoir peur du fait lui-même, et le fait est réalité de foi. Aussi bien, l'Eglise ne chante-t-elle pas : *O res mirabilis! Manducat Dominum, Pauper, servus et humilis?* Jésus même ne disait-il pas à Capharnaüm : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me* (Joan. 6, 58)? Oui, nous le croyons, nous le confessons : sa chair, sa chair véritable et naturelle, aura la gloire de nourrir en nous l'âme, la vie surnaturelle. *Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus... Qui manducat hunc panem vivet in æternum* (Joan. 6, 56, 59) : et nous aurons, nous, cet honneur éblouissant, de lui devenir, à lui-même, *concorporels et consanguins*, dit saint Jean Chrysostome, *concorporei et*

Solution du problème, conciliation des deux forces : Jésus, aliment et breuvage ; l'union merveilleuse, mais sous l'ombre de la foi.

*consanguinei*; mais bien mieux que par une simple parenté ou communauté de race; bien mieux que nous ne le sommes déjà en Adam, dont le sang coule dans ses veines comme dans les nôtres; nous recevrons en nous son propre corps individuel, le propre sang qu'il a reçu lui-même de Marie. Encore un coup, l'obstacle est tourné, le problème résolu, la Providence obéie, l'amour satisfait. Jésus se donne tout entier, mais sous un voile; Jésus s'unit à nous, mais sans se faire sentir. A cela près, rien ne manque. Le don et l'union sont transitoires, ils restent mystères de foi, *mysterium fidei*; mais ils sont réels, ils sont parfaits dans leur substance, ils sont de chaque jour si nous le voulons.

Et voilà donc ce que Jésus fait au Cénacle, ce qu'il crée et institue pour durer autant que le monde. Présence réelle et permanente, immolation continuée sans relâche, don absolu de soi, union physique et morale tout ensemble; Jésus notre compagnon inséparable, Jésus notre victime perpétuelle, Jésus notre pain quotidien : triple réalité contenue dans le seul acte de l'institution eucharistique, triple bienfait, triple chef-d'œuvre, triple victoire de son amour pour nous, pour moi : *Et omnia hæc propter me!* Croyons, admirons, adorons.

— SECOND  
POINT : Ce que  
Jésus, en le fai-  
sant, souffre  
dans son amour  
même.

Ses sacrifices  
réels et sentis à  
cette heure-là;  
car...

— Or, cette victoire ne va pas sans douleur; cet amour ne va pas sans des sacrifices bien sentis, qui nous en donnent à la fois la preuve et la mesure. La théologie s'épuise à compter les miracles accumulés dans l'Eucharistie : comptons plutôt les sacrifices que Jésus s'impose en l'instituant. Ce sera méditer un miracle plus beau, plus touchant que tous les autres, celui qui détermine et accomplit tous les autres, le miracle de son amour.

...il sait ce qu'il  
va faire et ce  
qui en résulte-  
ra;

Aussi bien sommes-nous en pleine vérité, en pleine lumière, car nous partons de trois faits incontestables. Regardons encore une fois le divin Maître tenant le pain et s'appropriant à le consacrer. A ce moment et sans aucun doute, il sait ce qu'il

fait; aux clartés du Verbe personnellement uni à son intelligence humaine, il voit distinctement toutes les conséquences de l'acte qu'il va porter. Mais encore il est homme véritable et complet; il sent comme nous tout ce que nous sentirions nous-mêmes à sa place; il le sent plus vivement que nous, à raison de son exquise délicatesse d'âme, et parce qu'il a pleine conscience de sa valeur, de sa dignité. Enfin, pour quelques heures encore et jusqu'au *consummatum est*, il est passible dans son Cœur tout comme dans sa chair. Si donc l'Eucharistie doit être pour lui une occasion d'opprobres et de peines, c'est à ce moment surtout qu'il les mesure du regard et en savoure toute l'amertume. Quoi de plus vrai? — Eh bien! quels sacrifices voit-il, sent-il, accepte-t-il?

D'abord et plus que jamais, il abdique son prestige extérieur, sa dignité apparente. Au cours de la Passion, saint Ignace va nous faire admirer comment la divinité se cache, *quomodo divinitas se abscondit*. Et ici donc! Ne se cache-t-elle pas plus encore?

*In cruce latebat sola deitas,  
At hic latet simul et humanitas.*

... il le sent  
comme nous le  
sentirions  
nous-mêmes;

et, au Cénacle,  
il peut encore  
en souffrir.

1° Sacrifice  
de dignité exté-  
rieure :

... éclipse de  
l'humanité-mê-  
me,

A la crèche, on voit un Enfant dans les langes, on l'entend vagir; mais après tout, ce nouveau-né, c'est déjà l'homme et on le reconnaît pour tel. Demain, à la croix, on verra un moribond sanglant, souillé, moins homme que ver de terre; mais dans son regard brillera encore l'âme, l'humanité. Au sépulchre, dans ce cadavre pâle et rigide, on retrouvera du moins la forme humaine. Mais considérons la frêle hostie qui dort dans le tabernacle ou sur le corporal. Ici, que reste-t-il de l'homme? Que reste-t-il, à plus forte raison du Dieu? Si l'Incarnation même est, d'après saint Paul, une sorte d'anéantissement pour le Verbe : *Scmetipsum exinanivit* (Philip. 2, 7); que sera l'Eucharistie pour le Verbe incarné? Quelle passivité, d'ailleurs!

... passivité,  
inertie, dépen-  
dance absolue.

Quelle inertie! Quelle dépendance à l'égard de toute volonté humaine, de la mienne, à l'égard même de tous les caprices sacrilèges! Quoi! ce fétu qu'un souffle emporte, cette parcelle que je tiens dans mes doigts et dont je fais ce que bon me semble, c'est Jésus, c'est le Verbe fait chair, c'est mon Dieu!

Quoi de douloureux en cela?  
Les railleries  
des incrédules,  
le scandale des  
faibles.

Et penserai-je qu'à se réduire là, il n'ait pas souffert! Prenons-y garde. Qu'en eux-mêmes, cet abaissement consenti, cet anéantissement voulu, ne lui aient pas été douloureux, soit! Mais les conséquences qu'il voyait, les prétextes qu'il avait conscience de donner à l'incroyance, à la raillerie, au blasphème?

Jésus se met  
sciemment et  
volontairement  
dans la situa-  
tion des idoles  
raillées par le  
Prophète (Ba-  
ruch, vi).

Quand la masse des Juifs est menée captive à Babylone, Jérémie dicte pour eux à son disciple Baruch une lettre, une sorte de mandement, destiné à les prémunir contre la contagion de l'idolâtrie. C'est un long sarcasme, une ironie continue et implacable à l'adresse de ces dieux convaincus de néant par leur impuissance (Baruch. 6). Or, il n'y a pas un de ces traits qui ne s'applique matériellement à Jésus-Hostie. Ces dieux de Babylone, il faut qu'on les porte, car ils ne marchent pas d'eux-mêmes. — Et Jésus? — S'ils tombent, il faut qu'on les relève. — Et Jésus? — Incapables qu'ils sont de se protéger contre les voleurs, on les renferme, on les verrouille comme le criminel au cachot, on les emmure, on les scelle comme le cadavre dans sa tombe. — Et Jésus, Jésus le prisonnier d'amour, Jésus le mort mystique, à quelles précautions n'est-on pas souvent réduit pour le défendre contre les voleurs sacrilèges! — En cas de guerre, de pillage, d'incendie, les prêtres de Babylone emportent leurs idoles, s'ils peuvent; autrement, c'en est fait d'elles. — Mais en cas semblables, qu'arrive-t-il à Jésus? — Eh bien! l'ignorait-il quand il se condamnait à la même impuissance extérieure que les faux dieux impuissants par nature? N'avait-il pas dans l'oreille



l'écho des ironies du Prophète? N'entendait-il point par avance l'incroyant les répéter sans les connaître, et le mépriser, le railler, le nier lui-même, en vertu du même argument? Oui certes, il voyait, il sentait à merveille jusqu'où il allait se ravalier devant la grosse opinion humaine; mais surtout il voyait là une tentation, un échec, un scandale pour la foi de bien des âmes. Et le voyant, pouvait-il n'en pas souffrir? N'importe : il a passé outre par amour.

Mais encore prévoyait-il, encore s'insligeait-il sciemment et volontairement d'autres humiliations bien plus amères : humiliations d'ordre moral, blessures à son Cœur, en même temps qu'offenses à sa dignité, réponses désolantes, coups droits portés à l'amour même qui lui faisait instituer le Sacrement.

Il voyait les profanations à venir, le sacrilège sous toutes ses formes : communions indignes, outrages plus éclatants encore et plus nettement voulus; le mépris, la haine formelle, violente, satanique; l'Hostie insultée, jetée à terre, foulée aux pieds; l'Hostie détournée, emportée, et quelquefois par le prêtre même, pour servir à d'abominables orgies. Passons vite sur ces horreurs, plus vite qu'il n'a passé lui-même; arrêtons-nous à d'autres injures, moins atroces, moins forcenées; mais qui dira si elles lui sont moins poignantes?

Trois coups, entre autres, font saigner l'amour : l'incrédulité à son endroit, l'indifférence malgré le bienfait; par-dessus tout, le mépris pratique naissant du bienfait lui-même, de la grandeur et de la prodigalité de l'amour. Ces trois coups, Jésus, au Cénacle, les reçoit par avance en plein cœur.

Dans la synagogue de Carpharnaüm, on se révoltait à l'annonce de l'Eucharistie. Demain et toujours on la niera; on dénierait au Seigneur la puissance d'assembler en un seul point tant de miracles; on lui dénierait surtout l'amour capable de le vouloir. Quoi! un Dieu nous aimer au point de faire

2<sup>e</sup> Sacrifices plus intimes, blessures du Cœur, outrages prévus à l'amour;

... sacrilèges, ... profanations;

... mais encore et surtout peut-être :

a) incrédulité à tant d'amour,

cela pour nous, au point de se faire manger, et boire par nous ! Chimère, paradoxe offensant pour la Majesté divine, parole insoutenable. *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* (Joan. 6, 61) Pour nous, écoutons Jésus se dire, et avec quelle tristesse : « Les malheureux ! Ils ne m'estimeront pas capable de les aimer jusque là. Je les aime trop pour l'étroitesse de leurs vues et de leurs cœurs d'hommes. Ils se sentent confusément trop indignes d'un tel amour ; mais surtout ils sont trop resserrés, trop personnels, trop égoïstes, pour savoir aimer, comme moi, sans intérêt et sans mesure. Ils me jugeront d'après eux-mêmes, et, d'instinct, ils résisteront à croire que l'on puisse aimer ainsi. Qu'à cela ne tienne ! Ils peuvent refuser de croire que je les aime ; ils ne m'empêcheront pas de les aimer. » — Oh ! oui, Seigneur Jésus : c'est, pour l'homme, chose étrangement difficile de se croire si cher à Dieu ; et voilà pourquoi votre Apôtre s'écrie avec un accent de triomphe : *Et nos cognovimus, et credidimus caritati quam habet Deus in nobis* (1 Joan. 4, 16). Et je suis, moi, l'un de ces heureux auxquels vous avez donné d'y croire. Soyez-en béni ! mais avivez cette foi trop languissante. *Credo, Domine ; adjuva incredulitatem meam !* (Marc. 9, 23).

b) insouciance  
et froideur  
malgré tant  
d'amour ;

... la messe, la  
communion es-  
timées prati-  
quement une  
gêne, un far-  
deau :

Parmi ceux-là même qui ne refuseront pas formellement leur foi au mystère, combien, à cette heure de l'institution, désolent par avance le Cœur du Maître ! Combien font tout pour glacer et décourager son amour ! Ils sauront plus ou moins nettement ce qu'est la messe, la communion ; ils feront profession d'y croire ; et l'Eglise en sera réduite à les y traîner comme de force. Ils croiront faire beaucoup d'honneur à Jésus de se déranger une fois par semaine pour aller le voir mourir pour eux sur l'autel. Hélas ! prendront-ils même toujours la peine de regarder et de se souvenir ? Ils tiendront Jésus pour amplement satisfait, ils le tiendront pour leur obligé, s'ils daignent s'approcher une

fois l'an de sa table. Son amour leur est-il donc un fardeau, et cet effort de reconnaissance une corvée? Ne lui diraient-ils pas pour un peu : « Vous êtes bien exigeant, Seigneur, bien gênant. Et qui donc vous a prié de nous aimer tant que cela? » Non certes, ils ne le diront pas; ils auraient honte de se l'avouer. Mais les actes ne sont-ils pas un langage?

Et la présence réelle, cet inestimable bienfait qui devrait les ravir! Jésus attendra nuit et jour dans ses temples vides, et combien peu s'aviseront de le visiter! On s'empressera aux visites d'intérêt, aux visites de politesse mondaine, d'amitié, de famille; et l'on ne songera même pas que la visite au Saint-Sacrement serait éminemment tout cela; que Jésus est le patron dont nous avons le plus grand besoin, l'homme à qui nous devons les prémices et la fleur de notre courtoisie, l'ami le meilleur et le plus fidèle, le centre, le nœud vivant, l'Aîné divin de la grande famille des âmes. Il est là, il nous invite, il nous attend parce qu'il nous aime; et nous ne lui rendrions pas présence pour présence, assiduité pour assiduité, amour pour amour! Non; parmi les croyants même, beaucoup n'en sentiront ni le besoin ni l'attrait, n'en concevront pas même l'idée. Au moment de s'emprisonner dans le tabernacle, Jésus voit qu'on le laissera presque toujours seul : *In carcere (eram), et non visitastis me* (Mat. 25, 43). Ici, nous ne nous trompons pas de juger son Cœur par le nôtre. Mettons-nous donc à sa place. Que n'aurions-nous pas souffert d'une semblable prévision? Aurions-nous continué d'aimer et de nous offrir quand même? Jésus se résout, il s'obstine à le faire; mais qui dira ce qu'il lui en coûte, à cette heure où il peut encore souffrir?

Et pourtant, si nous aimons, il y a, pour nous, quelque chose de plus glaçant et de plus navrant encore. Quoi donc? De nous savoir d'autant plus dédaignés que nous aimons davantage; de voir

... la présence réelle comptée pour rien; pas même l'idée d'aller visiter le Saint-Sacrement;

c) dépréciation, mépris pratique, à raison même de tant d'amour, de la prodigalité de l'amour.

l'indifférence, le mépris pratique, non plus seulement faire réponse à notre amour, résister à notre amour, mais naître de l'excès même et de la prodigalité de notre amour. Dernière blessure que feront à Jésus-Hostie mille mains inconscientes et naïvement cruelles. Il la voit venir, il l'accepte, il la provoque, il court au devant; et c'est à cette heure précise de l'institution eucharistique qu'il en sent au Cœur le froid et la souffrance.

Triple faiblesse de notre nature.

Car Jésus nous connaît, il a devant les yeux trois grandes faiblesses de notre nature, et chacune des trois lui porte son coup.

2) Nous apprécions les choses à leur éclat extérieur;

Nous n'estimons guère les choses que d'après leur éclat sensible. Imaginons, par exemple, que le sacrifice de la loi nouvelle ne se puisse offrir sans un clergé nombreux, sans un appareil imposant, magnifique; ne serait-il pas, dès lors, bien plus vénérable à nos yeux? Mais quoi! Cette messe basse du curé de village, du missionnaire, du religieux expulsé qui célèbre en chambre, est-ce donc bien là ce que les prophètes annonçaient en termes si solennels, cette oblation pure, ce sacrifice universel qui doit rendre grand le nom de Dieu parmi les nations (Malach. 1, 11)? Est-ce bien là ce sacerdoce nouveau prédit par Isaïe (Isaï. 66, 19-21), non plus héritage et propriété d'une caste, mais recruté parmi tous les peuples, élargi aux dimensions du genre humain? La foi dit : oui, c'est bien cela; mais l'impression ne dirait-elle pas volontiers : ce n'est que cela! Et avec le désenchantement, le doute ne pourrait-il pas venir? Quand Jésus réduisait à ce minimum les conditions nécessaires du sacrifice, quand il le mettait, si on l'ose dire, à si bas prix, il a vu combien il risquait de ravalier son prestige, et il a passé outre; mais il n'a pu le faire sans souffrir de la faiblesse des pauvres âmes accoutumées à ne juger que d'après les sens.

... et, à cet égard, qu'est-ce qu'une messe basse, par exemple?

3) Nous apprécions les choses à proportion qu'on nous les fait valoir,

N'est-il pas également vrai que, d'ordinaire, les choses valent, dans notre estime, ce qu'on les y fait valoir? Et comment? En nous les marchan-



dant, en nous les disputant, en nous les défendant même quelquefois. L'Eglise impose une communion annuelle. Imaginons simplement qu'elle dise tout au contraire : « Ne soyez pas si présomptueux que de prétendre à communier plus d'une fois l'an. » D'aucuns ne seraient-ils pas attirés par la restriction même, qui envisagent comme un fardeau la communion annuelle imposée? En tout cas, ne prendraient-ils pas une plus haute idée du Sacrement?

qu'on nous les dispute, qu'on nous les fait payer cher;

par suite, écueil dans la facilité même et la familiarité du commerce avec Jésus-Hostie.

Mais voici que, bien loin de là, l'Eglise, consommant la défaite du Jansénisme, pousse tout de nouveau les fidèles aux habitudes de la ferveur primitive, à la communion de chaque jour. Or, sans parler des âmes dont cette invitation ne secouera point l'indolence, les autres ne risquent-elles pas de se partager en deux catégories : âmes sérieuses et profondément croyantes chez qui l'appétit du pain céleste ira croissant avec l'usage même; âmes plus légères, plus molles, chez qui la facilité, la fréquence, produiront la routine et la satiété; âmes qu'un directeur sage devra çà et là condamner au jeûne pour leur rendre le goût et la faim? Jésus voit toutes ses chances que va courir son bienfait, son amour; il les accepte; mais le moyen de les accepter sans douleur?

Voici enfin, dans notre pauvre nature, une dernière faiblesse: voici, pour l'amour que Jésus nous porte, une cause inévitable de froissements douloureux. Nous estimons les choses rares et à proportion qu'elles sont rares. Ce qui est commun, ce que nous trouvons partout et sans effort, nous devient banal, vulgaire; c'est un axiome d'expérience : *Assueta vilescunt*. Le peuple juif n'avait qu'un temple. Oh! si la chrétienté n'avait, elle aussi, qu'un tabernacle; si Jésus-Hostie ne daignait résider qu'à Saint-Pierre de Rome, par exemple! — A Jérusalem, une seule fois chaque année, le Grand-Prêtre seul entrait dans le Saint des Saints. Ah! si, à Rome seulement, le jour de Pâques seulement,

Y) Par-dessus tout, nous estimons ce qui est rare et dédaignons ce qui est commun.

Ah! si Jésus-Hostie, ne résidait qu'à Rome, par exemple!...

Si le Pape seul disait la Messe, et une fois l'an!...

le Pape seul avait le droit de célébrer ! Comme tout changerait ! Quelles proportions nouvelles prendraient immédiatement, dans l'imagination populaire, la présence eucharistique et la sainte Messe ! Quel but de pèlerinage plus auguste encore et plus attirant que le Saint Sépulcre ! Quel croyant ne voudrait aller, une fois au moins dans sa vie, admirer de près cette merveille unique au monde, Jésus dans son unique tabernacle, l'unique sacrificateur montant à l'unique autel ? Oui, nous aurions du bienfait une idée plus haute, et, par un contresens étrange, nous apprécierions mieux l'amour qui a inspiré le bienfait.

Mais la présence réelle est partout, la messe se dit partout.

Mais non ; Jésus n'a pas ainsi conçu les choses. Il a multiplié sa présence, multiplié son sacrifice. Dans nos villes et nos campagnes catholiques, à tout coin de rue et à tout bout de champ, pourrait-on dire, il a établi sa demeure, il nous y attend, il continue d'y mourir pour nous. L'impiété qui ne voit dans l'Eucharistie qu'une invention de l'Eglise, reproche à l'Eglise cette prodigalité comme une gaucherie et une maladresse insignes [Senancour : *Oberman*, Lettre XLIV]. Mais quoi ! le croyant ne donne-t-il jamais prétexte à ce reproche de l'incrédule ? Ces messes qui, dans une grande ville, peuvent se dire par centaines, que nous disons ou entendons nous-mêmes tous les jours, ce tabernacle que chacun peut trouver à quelques pas, que nous, Religieux, nous trouvons sans sortir de chez nous, ce Dieu caché qui a son appartement dans la maison comme nous y avons notre chambre : tout cela n'est-il pas plus ou moins déprécié, décoloré, désenchanté par le fait même de la multiplicité, de l'accoutumance ? N'en sommes-nous pas médiocrement touchés parce que tout cela nous est ordinaire et quotidien ?

De là, dans nos impressions naturelles, une dépréciation inévitable.

Jésus voit et accepte cette conséquence de sa prodigalité.

Mais ne parlons pas encore de nous, parlons de Jésus au Cénacle. A-t-il vu les conséquences de sa prodigalité ? Sans aucun doute. A-t-il passé outre ? Nous le constatons de nos yeux. Osons le deman-

der avec un tremblement de respect : A-t-il fait sagement de passer outre? A tout homme qui en aimerait ardemment un autre — et d'une affection toute légitime, bien entendu — nous dirions : « Prenez garde, ne vous prodiguez pas; au nom de votre amitié même et si vous voulez qu'elle dure, mesurez vos prévenances, ménagez vos dons; craignez d'en accabler votre ami, craignez de les déprécier, de les avilir peut-être et vous-même avec eux. » Si quelqu'un l'eût osé dire à Jésus, nul doute que le Maître n'eût répondu : « Oui, je le sais mieux que toi; en me prodiguant de la sorte, je me compromets, je me fais tort, je me trahis jusqu'à me déprécier et m'avilir. Mais j'aime, j'aime trop pour écouter la sagesse commune, la vulgaire prudence qui mesure tout à son intérêt. Ma sagesse à moi, c'est mon amour. Les hommes diront : folie. Soit! folie d'amour, tout comme ma passion et ma croix; folie divine, plus sage que toute sagesse humaine. *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus* (1 Cor. 1, 25).

Imprudence  
au sens hu-  
main; folie d'a-  
mour.  
— Non : sages-  
se transcenden-  
te et divine;

Et la réponse n'est pas imaginaire, puisque nous la lisons dans les faits. Mais qui dira ce qu'il en a coûté au plus délicat, au plus sensible des cœurs? Jugeons-en toujours par le nôtre; apprécions, ressentons cette ironie poignante. « Il est bien vrai : on ferait de moi plus de cas si je me prodiguais moins; on serait moins avare envers moi, si j'étais plus avare de moi-même; je serais plus aimé des hommes, si je ne les aimais pas tant. »

... mais com-  
bien doulou-  
reuse! « On  
m'aimerait plus  
si j'aimais  
moins. »

Confessons-le donc : l'institution eucharistique, le mystère d'amour par excellence, est bien réellement un mystère douloureux. Aussi bien il est temps de réfléchir sur soi-même. A cette heure où le mystère va s'accomplir, tous les hommes sont là, distinctement présents sous le regard de Jésus; j'y suis, parmi les autres. A cette heure où il peut encore souffrir, beaucoup l'affligent, quelques-uns le consolent. Suis-je des premiers ou des seconds?

Transportons ici le colloque du *Triple péché*.

— COLLOQUE  
du Triplepéché  
(adaptation).  
1<sup>o</sup> Interro-  
geons Jésus-  
Hostie.

Comment s'est-  
il réduit là ?

Dilexit me...

Représentons-nous Jésus, non plus en croix, non plus même au cénacle, mais dans l'hostie, sur l'autel. Lui, le créateur, il en est donc venu à prendre la forme de l'esclave, c'est-à-dire, la réalité de notre nature, puis à mourir sur un gibet, puis enfin à se mettre dans cet état de passivité, d'inertie, de dépendance, de mort, à toucher pour ainsi dire, l'extrême frontière du néant. *Semetipsum exinanivit* (Philip. 2, 7). A quoi bon lui demander comment, pourquoi? La réponse est déjà faite, elle a rempli cette méditation tout entière. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Gal. 2, 20). Oui, je le crois et le confesse, il m'a aimé, moi, distinctement, nommément; il s'est livré, il s'est trahi lui-même, pour se faire, ici-bas et toute ma vie, mon compagnon à moi, ma victime à moi, mon aliment à moi. En puis-je douter? L'Eucharistie se divise-t-elle, se partage-t-elle? Dans son triple aspect et sa triple efficacité, n'est-elle pas à moi tout entière? Entre elle et moi, tout ne se passe-t-il pas comme s'il n'y avait au monde qu'elle et moi? Impossible d'y contredire; le fait s'impose. Mais quelle autre question il soulève! Comment, pourquoi Jésus m'aimait-il de la sorte? Qu'avais-je fait pour cela? Qu'y gagnait-il? Tais-toi, pauvre cœur. Tu es trop étroit pour concevoir d'après toi-même l'amour pur, l'amour désintéressé, qui se donne et se prodigue par sa force propre et uniquement parce qu'il est l'amour. Fais du moins l'effort de le constater et de le croire. *Et nos cognovimus et credidimus caritati* (1 Joan. 4, 16).

2<sup>o</sup> Interro-  
geons-nous  
nous-mêmes.  
a) Qu'ai-je fait,  
que fais-je d'or-  
dinaire à l'é-  
gard de Jésus-  
Hostie?

N'interrogeons donc plus le Sauveur; interrogeons-nous nous-mêmes. A l'égard de Jésus-Hostie, qu'ai-je fait, que fais-je, que dois-je faire? Quel est mon passé? Quelles sont mes habitudes présentes? Quel est mon devoir? Grave enquête, pièce importante de mon futur procès au tribunal du souverain Juge; questionnaire tout personnel, que cha-



cun peut seul remplir. Mettons à y répondre tout le sérieux, toute la loyauté imaginables.

Dans l'état normal des choses, j'habite sous le même toit que Jésus-Hostie, je suis le privilégié, le familier de la présence réelle. Qu'en fais-je? Que vaut le culte que je lui rends? Que vaut le profit que j'en tire pour mon âme? Que sont mes visites au Saint-Sacrement? — Visites de règle ou d'usage : échappent-elles à la routine, à la distraction, au machinisme? Ma tenue même, ma génuflexion à l'entrée, à la sortie, sont-elles des actes visibles de foi? — Visites spontanées : que sont-elles, et pour la fréquence, et pour le mode? Moi, le compagnon officiel de Jésus, ai-je, de fait et de volonté sinon de sentiment, le goût de sa compagnie? Quelquefois, après s'être épuisé tout le jour, saint François Xavier s'étendait, pour quelques heures de repos, sur le marchepied de l'autel, comme un fidèle gardien se coucherait en travers de la porte de son maître. Tel religieux infirme, vieilli, hors de combat, élit domicile dans la chapelle domestique et n'en bouge que le moins possible, dût-il se réduire, par impuissance au rôle de sentinelle ou de planton, disons mieux : pour vivre de la vie commune avec le divin Compagnon de ceux, qui sont, plus ou moins et sans la faute de personne, les isolés, les délaissés. Dieu merci, j'ai trop de foi et de cœur pour ne pas entrer dans ce sentiment, pour n'y pas applaudir. Mais en ai-je assez pour m'arracher autant qu'il conviendrait à l'entraînement de l'activité que Dieu me laisse encore : pour prélever sur ma journée d'étudiant, de professeur, de surveillant, d'apôtre, la part de Jésus-Christ?

Et la bénédiction du Saint-Sacrement? Comment la reçois-je? A quoi m'occupé-je pendant le salut qui la précède? Ce temps-là est-il réellement pour moi un temps de prière? Si j'ai un vrai besoin d'y réciter une partie de l'office du jour, cette récitation est-elle, du moins, soutenue, animée, rendue moins routinière et plus pieuse, par le souvenir de

o) Présence  
réelle.  
Visites au  
St Sacrement :

... visites  
de règle,  
... visites  
d'usage,

... visites  
spontanées.

Bénédiction du  
St Sacrement.

Jésus présent qui veut bien me permettre de faire ainsi deux choses à la fois?

3) Sainte Messe entendue, célébrée.

Dignité extérieure,

... dispositions de ma volonté.

Ma messe est-elle mon grand bonheur quotidien?

La dis-je ou l'entends-je en esprit de sacrifice et de prière?

Chaque jour, j'entends la messe ou je la dis. De quelle manière? Préparation, célébration, action de grâces : que vaut tout cela? Prêtre, si je ne puis me donner à mon gré le goût sensible, au moins suis-je maître de mon action extérieure; au moins puis-je faire et soutenir cet effort de foi, qui se traduit par l'attention à ce que je dis ou fais, par la lenteur convenable, par l'exactitude et la dignité des gestes et mouvements, par une surveillance continue de moi-même, à l'encontre des déformations insensibles, des tics ou manies, du sans-gêne, de la désinvolture sous toutes ses formes. Oh ! quel acte visible de foi, qu'une messe bien dite ! Quelle prédication de la foi ! Ma messe respire-t-elle la foi, prêche-t-elle la foi, impose-t-elle moralement la foi, ne fût-ce qu'à l'enfant qui me sert et qui prendrait là peut-être le germe d'une vocation sacerdotale; ne fût-ce qu'à moi-même, car il est d'expérience que la foi grandit de tous les efforts qu'on fait pour la traduire. — Voilà pour mon attitude et mon action extérieures. Mais mon cœur, ma volonté dont je suis maître aussi?... Quelle place y tient ma messe? Est-elle, de fait comme de droit, le point culminant de ma journée, le bon moment que le désir anticipe et que le souvenir prolonge? Si je me regarde d'un peu près, je constaterai que je vis d'un bonheur à l'autre, souvent moins appliqué à goûter celui qui m'arrive, qu'à chercher déjà, d'un œil inquiet, celui qui suivra. Eh bien ! sais-je vivre d'une messe à l'autre? Pour ma foi, pour ma volonté réfléchie, la messe est-elle le vrai pain quotidien, le réconfort suffisant contre les petites misères de la veille ou du jour même? Est-elle ma ration quotidienne et suffisante de joie, de vie du cœur, de force avant tout? Et quel esprit porté-je à l'autel, quelle conformité aux sentiments de Jésus-Christ, ma victime actuelle et présente? Est-ce bien toujours l'esprit d'offrande

réci-proque, d'immolation réci-proque? Ces petites morts de détail, qui sont la mortification continuelle en toutes choses et dont la journée qui commence m'offrira l'occasion, pourrais-je bien les refuser en face à Jésus, tandis qu'il meurt à nouveau pour moi, dans mes mains, par mes mains? Non certes; j'en aurais trop de honte. Mais pensé-je à les prévoir, au moins en gros, à les accepter pour lui, à les unir à la sienne, à en puiser là le courage? Ce serait le moment ou jamais.

On me demande, en compte de conscience, quel fruit je retire de la sainte Communion. Je me le demande présentement à moi-même. Et d'abord, prêtre ou non, sens-je augmenter, ou languir, ou décroître en moi, l'appétit du pain des Anges, la soif du vin qui fait germer les vierges? Mais encore, chaque communion, la communion de chaque jour, m'apparaît-elle comme un point de départ, comme un élan et une impulsion à me donner pour avancer, ce jour-là, dans la voie parfaite? Ne me serait-elle, en fait, qu'une cérémonie matinale, un épisode, très cher en fait, mais quasi détaché de la journée qui va suivre et sans grande influence pratique sur elle? Le pain terrestre soutient ma vie terrestre sans que j'aie besoin de vouloir formellement ce résultat, d'y penser même. Il n'en va pas tout à fait ainsi du pain eucharistique; ce n'est pas seulement par sa vertu propre, *ex opere operato*, qu'il soutiendra et fortifiera ma vie surnaturelle. Ce profit que j'en attends, sera, tout au moins, beaucoup plus certain et appréciable, si j'y pense, si je le veux et le vise par une intention, non pas même abstraite, générale, plus ou moins confuse, mais nette, précise, formelle. Quel dommage serait-ce de ne pas rattacher à ma communion quotidienne les bons désirs, les bonnes résolutions du jour, et, du même coup, les peines, les difficultés, les tentations prévues! Mais quel dommage bien pire, d'opposer à l'amour de Jésus, à l'efficacité de sa visite, un obstacle sourdement

γ) Sainte Communion. Quel fruit en tiré-je?

AI je même toujours l'intention formelle d'en tirer un?

Ne mets-je point quelquefois, et plus ou moins consciemment, un obstacle au

fruit possible (affections déréglées entretenues, sacrifices refusés) ?

voulu. Quoi donc ? Telle ou telle affection déréglée, sur laquelle je m'aveuglerais et m'étourdirais moi-même pour ne pas voir et entendre qu'il en réclame le sacrifice ; en somme, un refus plus ou moins conscient de me donner tout entier à Celui qui se donne sans réserve, de mourir bravement à moi-même pour Celui qui meurt actuellement pour moi. Si mes communions sont médiocrement fructueuses, la cause en est-elle ailleurs ?

b) Que dois-je faire pour Jésus-Hostie ?

Qui devrait faire plus que moi ?

J'ai donc examiné ce que je fais ou ne fais pas à l'égard de Jésus-Hostie. Mais que ne devrais-je pas faire — ou plutôt, que ne dois-je pas faire ? Car le devoir est toujours là, toujours urgent, d'autant plus urgent que je l'aurais moins bien accompli jusqu'à ce jour. Cette triple merveille du sacrement, je la connais mieux que beaucoup d'autres, je l'enseigne, je la prêche ; bien plus, je l'opère moi-même et j'en fais jouir autrui. Et je n'aurais, moi, qu'une mince part au bienfait que je dispense ! Et pourtant, qui donc est plus à même d'en tirer profit ? Qui donc est plus étroitement tenu de rendre à Jésus-Hostie présence pour présence, immolation pour immolation, union morale effective, répondant à l'union sacramentelle, bref, amour pour amour ?

— En trois mots : je suis, par vocation, tenu d'être dévot au Sacré-Cœur :

— Cette dévotion est essentiellement réparatrice, et tout spécialement à l'égard de Jésus-Hostie ; ... donc ne l'offensons plus, réparons pour moi-même et pour autrui.

— Cette considération serait infinie. Abrégeons-la, enfermons-la toute en un mot. Etant ce que je suis, je dois au Sacré-Cœur une dévotion toute particulière, puisqu'il l'a demandée lui-même à la Compagnie. Or, de cette dévotion éminente, quel est le caractère spécial, distinctif ? La réparation. Et que s'agit-il, avant tout, de réparer ? Les injures que reçoit Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. J'en suis donc le réparateur d'office, et le réparateur pour autrui, ce qui supposerait tout d'abord que je n'ai rien à réparer pour moi-même. Hélas, hélas !... Mais courage ! Réveillons patiemment, constamment, ma foi, la fière conscience et le généreux sentiment de mon vrai rôle. Ne soyons plus de ceux qui blessent d'une main le Sacré-Cœur et



prétendent le panser de l'autre. Courage! Réparons attentivement, largement, pour nous-mêmes et pour la foule. Ne prétendons pas consoler actuellement ce Cœur adoré, puisque, depuis le *consummatum est*, il ignore à tout jamais le besoin d'être consolé, comme la capacité de souffrir; mais donnons-nous l'honneur, la joie d'être de ceux qui le consolaient par avance au Cénacle, alors que, mortel et passible, il payait si cher, lui, la joie de se donner à nous, à moi en compagnon perpétuel, en victime perpétuelle, en aliment perpétuel.

## ESQUISSE D'UNE ACTION DE GRACES

### APRÈS LA SAINTE MESSE OU LA SAINTE COMMUNION

Verbe incréé, coéternel et consubstantiel au Père, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, seconde Personne de la sainte Trinité; je vous adore dans cette Trinité sainte, dans votre lumière inaccessible, dans le sein du Père, où vous êtes éternellement engendré sans vous en détacher jamais. Je vous adore, ô splendeur de sa gloire, image adéquate de sa substance. Pensée, Parole substantielle, personnelle, toute puissante, en qui tout a vie et vigueur, consistance et cohésion.

— Le Verbe  
en Dieu.

Je vous adore, ô Lumière surnaturelle de tout homme venant en ce monde, ô ma Lumière, et qui vous êtes prodiguée à moi.

Je vous adore, ô vous qui êtes, par indivis avec le Père et le Saint-Esprit, mon premier principe et ma fin dernière, mon auteur et créateur. Je vous reconnais, par suite, pour mon propriétaire absolu, pour mon maître souverain. J'accepte votre domaine illimité; je m'y sou mets et m'y range dans l'allégresse fière de la vérité, de la justice, de l'ordre, du droit. Je m'y livre, je m'y abandonne, je l'embrasse avec bonheur, parce que vous avez daigné y attacher ma béatitude, parce que vous ne

voulez régner sur moi que pour m'associer à la vôtre. Disposez donc de ma vie, de ma mort, de tout mon être : il est à vous.

— Le Verbe incarné : Jésus,

Je vous adore, ô Verbe, et vous bénis, pour l'infinie condescendance qui vous a fait vous abaisser jusqu'à ma pauvre nature humaine et la prendre en unité de Personne, vraiment fait homme, vraiment fait chair, fils adoptif de Joseph, que je vénère, fils véritable de Marie, l'Immaculée, que je vénère plus encore, et, par elle, vrai fils de David, vrai fils d'Abraham et d'Adam, vrai fils de l'homme, mon semblable, mon frère de nature, de sang, de race, d'épreuves, sauf le péché et la convoitise. Oh ! si je savais assez bien le don de Dieu !...

... homme historique, homme véritable, semblable à moi.

Jésus, homme historique, né à Bethléem, grandi à Nazareth, mort à Jérusalem, au Calvaire ; Jésus, homme véritable, fait comme nous tous, comme moi-même ; Jésus, que l'on a vu aller, venir, manger, boire, dormir, sourire et pleurer, souffrir et mourir ; Jésus ressuscité, que l'on a encore vu, entendu, touché, palpé, avec qui l'on a conversé, marché, mangé, dont on a mangé les restes ; Jésus, vrai homme après comme avant la Résurrection ; — je vous confesse Dieu et vous adore, parce que je reconnais en vous l'unique et divine personnalité du Verbe consubstantiel au Père. Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu très haut, du Dieu béni, du Dieu vivant ; vous êtes le Fils de Dieu venu en ce monde, vous êtes le Roi d'Israël, mon Seigneur et mon Dieu.

Jésus le Médiateur, le tout de ma vie surnaturelle.

Jésus, médiateur et rédempteur, je vous rends grâces de toute mon âme pour l'héroïque charité qui vous a fait ma caution, ma rançon, ma victime sanglante au Calvaire. Je vous adore et vous bénis, ô Christ, parce que, par votre sainte croix, vous avez racheté le monde ; parce que vous m'avez racheté moi-même aussi réellement et pleinement que si j'étais, à moi seul, le monde entier. Vous êtes le tout de ma vie surnaturelle ; vous en êtes le conquérant, le prix, le terme et la voie tout

ensemble; vous en êtes le principe intime, la sève, la force, la condition absolue. Je ne puis aller au Père que par vous; je ne puis rien faire sans vous, rien que par vous, avec vous, en vous.

Jésus-Hostie, qui êtes descendu tout à l'heure en moi, qui, peut-être, y êtes encore; je vous reconnais pour le Jésus de la Crèche et du Calvaire, l'unique Jésus, le Verbe incarné. Oui, j'ai eu en moi, j'y ai peut-être encore, unie à ma chair mortelle et misérable, votre propre et divine chair; j'ai eu, j'ai encore peut-être, votre propre et divin sang, formé du sang immaculé de Marie par l'Esprit divin qui procède de vous, ô Verbe, et du Père, comme d'un principe unique; oui, votre cœur a battu près du mien, il y bat peut-être encore. Est-ce donc possible? Je m'abîme dans la stupeur, dans la conscience de mon indignité, de mon néant. Et malgré tout, par un autre bienfait de votre adorable bonté, je crois à cette profusion de miracles, je crois à votre puissance infinie, à votre incompréhensible amour. J'évoque en esprit tous les dogmes, tous les mystères : Dieu, la Trinité, la création, l'élévation primitive au surnaturel, le péché, la réparation plus admirable que la création première, l'Incarnation, la Rédemption, votre vie terrestre, ô Jésus, votre mort, vos œuvres et institutions, tout le nouvel ordre de grâce, prélude et gage de la Gloire. Croyant en vous, ô Jésus-Hostie, je crois, de fait, en tout cela. Quand je vous ai en moi, j'ai réellement en moi toutes ces merveilles réunies, résumées, consommées, soit comme souvenir et supposé nécessaires, soit comme réalité présente et vivante. Et sur tout le dogme eucharistique, sur votre présence réelle, sur votre mort mystique, sur votre union physique avec moi, sur toutes les vérités que ces vérités impliquent ou rappellent, je forme, en cet instant, le meilleur acte de foi dont je suis capable. Aidez-moi vous-même à le former bien mieux encore! Donnez-moi

Jésus-Hostie,  
identique au  
Verbe incarné.

Jésus en moi,  
et, avec lui, tout  
ce qu'il com-  
prend, rappelle  
ou suppose en  
son être propre.

Acte de foi  
sur toutes ces  
choses.

de mourir dans toute la paix, la force et la joie fière de cette foi!

— *Quid retre-*  
*buam?...* A Dieu  
le Père, je rends  
Jésus même.

A Jésus, ren-  
dons, en ma  
pauvre person-  
ne, un second  
Jésus formé sur  
le type du pre-  
mier.

— Mais que vous rendre, ô Sauveur, pour l'infatigable miséricorde qui vient de vous faire, une fois encore, ma victime et mon aliment à l'autel? Votre Père m'a aimé jusqu'à vous donner à moi; en retour, je vous offre à Lui, et me voilà quitte envers son amour, puisque je lui rends le tout pour le tout, un Dieu pour un Dieu. Mais vous aussi, ô Dieu homme, vous m'avez aimé jusqu'à vous livrer pour moi deux fois, sur la croix et dans l'Hostie. Et que vous rendrai-je, à vous? Ah! il faudrait au moins façonner, en ma propre et chétive personne, un second Jésus, pour l'offrir au premier en témoignage de ma reconnaissance. Et n'est-ce pas à cela même que vous venez travailler en vous donnant? Travaillez-moi donc, ouvrier céleste; pétrissez l'argile vivante, taillez la pierre rebelle, le moi des convoitises et même de la simple nature; formez en moi cet autre Jésus dont l'offrande m'acquittera envers vous autant que vous le désirez et qu'il est possible. Roi du *Règne* et des *Etendards*, entraînez-moi, bon gré mal gré, par vos chemins à vous; donnez-moi le courage de m'y entraîner, de ma part, aujourd'hui même et dans le détail des simples occupations qui vont remplir mes heures, jusqu'à notre prochaine rencontre eucharistique dont l'espérance va me faire vivre jusqu'à demain.

— Recevons Jé-  
sus dès aujour-  
d'hui comme en  
viatique :

Et quel accueil faire encore à celle-ci? Quels autres sentiments mettre à vos pieds? Ceux-là même que je souhaite de vous offrir quand vous viendrez à moi en viatique. Et je vous en conjure, ô Seigneur, ne me privez pas de cette visite suprême. *Esto mihi prægustatum mortis in examine!*

...avec la même  
contrition,

— Je vous offre dès aujourd'hui le repentir dont j'aurai alors si grand besoin pour aller à votre tribunal. Je forme en moi, je fais passer par votre cœur de Pénitent universel, j'offre, par lui, à la Majesté divine offensée, le meilleur acte de contrition dont je suis capable [*Acte de contrition*].



Comme votre véritable serviteur, le Père de la Colombière, je mets en faisceau tous mes péchés, toutes les misères de mon âme; je les jette à vos pieds pour y être consumés au feu de votre amour.

— Je m'efforce de m'établir spontanément dès aujourd'hui dans l'absolu détachement de volonté que vous m'imposerez alors de force. Pour ce présent jour, que je commence avec vous, pour tous ceux que vous m'accorderez encore, je renonce, autant qu'il est en moi et que le comportera votre volonté divine, à tout plaisir des sens, à tout amusement de l'esprit, à toute consolation humaine du cœur, à toute satisfaction de l'amour-propre; j'accepte, j'appelle toutes les privations, contrariétés et froissements que vous jugerez bon de m'envoyer pour me déprendre de moi et m'unir à vous d'autant.

...avec le même  
détachement,

— Au jour du viatique, ne sachant pas plus absolument qu'aujourd'hui, si je serai digne d'amour ou de haine, je devrai finir dans un dernier acte de confiance. Et quel en sera le motif, le gage? Celui-là même que je viens de recevoir, votre corps sacré, ma communion de ce jour-là, égale en vertu à celle que je viens de faire. Ce jour-là, comme aujourd'hui et pas davantage, votre Père vous livrera à moi, comme garantie de son amour; vous vous livrerez vous-même en témoignage du vôtre. Comment ne pas croire que, dès aujourd'hui, comme au dernier jour, tout m'est promis, tout m'est donné, tout m'est assuré, pourvu que je ne veuille pas le perdre? Dès aujourd'hui donc, ô Jésus-Hostie, autorisé par votre visite, convaincu par elle que, d'accord avec votre Père, vous voulez mon éternelle béatitude, je forme et j'offre au Père, par votre Cœur, cet acte d'espérance parfaite, de confiance absolue, dans lequel je devrai mourir [*Acte d'espérance*].

— Enfin, Seigneur, trop faible et trop indigent par moi-même, je me joins, pour vous faire fête, au grand congrès eucharistique permanent et dis-

...avec le même  
confiance.

— Recevons Jésus  
en union  
avec tous ceux  
qu'il reçoit  
aujourd'hui, a-

avec tous les  
membres du  
grand congrès  
eucharistique  
dispersé.

persé. Je m'unis de bon cœur à tous les bons prêtres qui auront célébré aujourd'hui, depuis le Souverain Pontife jusqu'au plus humble, à toutes les âmes qui vous auront reçu, depuis la plus élevée jusqu'à la plus simple. Je m'introduis à leur suite, je me tiens derrière elles, comme le publicain de votre Evangile. Espérant du moins avoir, moi aussi, la robe nuptiale, votre grâce sanctifiante, je vous prie de daigner m'admettre dans le nombre, au bas bout de votre table et en considération des autres conviés plus dignes que moi.

Approprions-  
nous tous leurs  
sentiments.

Je vous remercie de toutes les grâces que vous leur faites, comme si vous me les faisiez à moi-même. Je me réjouis de toute la gloire qu'ils vous rendent; et que ne puis-je vous en rendre autant à moi seul! Oui, je voudrais m'approprier, sans rien ôter à personne, tout ce que ces âmes vous apportent de foi, d'espérance, de détachement du péché et de la créature; — tout ce qu'elles vous apportent de résignation, d'abandon, d'union à votre divine volonté; — tout ce qu'elles vous apportent d'ardeur généreuse à leur sanctification personnelle, de zèle, de saints désirs pour le salut des hommes, pour la liberté et l'exaltation de votre Eglise, pour votre règne et votre glorification ici-bas; — en un mot, je voudrais attirer et concentrer en moi tout ce qu'elles vous apportent d'amour. Je forme donc, je fais passer par toutes ces âmes et surtout par votre cœur d'homme, je vous adresse à vous, ô Verbe, et à la Trinité entière, l'acte d'une charité que je vous supplie de rendre parfaite en intensité comme dans son motif formel [*Acte de charité*].

Formons, avec  
eux et avec le  
Sacré Cœur lui-  
même, un acte  
de parfaite cha-  
rité.

— Prions pour  
eux, pour ceux  
qui sont privés  
de communier,

... pour ceux  
qui s'en privent  
par tiédeur,  
... pour ceux  
qui ignorent,  
nient, blasphè-  
ment.

— J'ose vous prier pour ces âmes qui vous sont agréables, pour leur persévérance comme pour la mienne. — Je vous prie pour celles qui, désirant vous recevoir aujourd'hui, en sont privées sans faute de leur part. Saint Tarcisius, saint Stanislas Kostka, priez pour elles! — Je vous prie, Seigneur, pour les malheureux qui vous ignorent, qui vous nient, qui vous blasphèment. O Jésus-Hostie,

amenez-les à vous connaître, à vous désirer, à vous goûter, à vous aimer, à vivre de vous comme j'en veux vivre moi-même. Ainsi soit-il!

[Suivraient les résolutions, demandes, recommandations particulières.]

## NOTE SUR LA TROISIÈME SEMAINE

Nous allons trouver là un grand trésor : *Magnus hic thesaurus reconditus est* (*Directorium*, cap. 35, 1).

Trésor de lumière, trésor d'amour, de force, par conséquent.

Trésor de lumière, à la fois spéculative et pratique sur Jésus-Christ même, sur la destinée de l'Eglise, sur celle de la Compagnie, sur notre destinée individuelle, c'est-à-dire, sur ce que nous avons le droit d'attendre et le devoir de faire, nous, chrétiens, tenus de viser à la perfection, nous Religieux, nous compagnons de Jésus.

Avant tout, lumière sur Jésus-Christ même. C'est là, dans sa Passion, qu'il achève de se déclarer : c'est là que resplendit, avec « l'éclat propre de son ordre » (Pascal), le véritable et authentique Jésus-Christ, non le Christ amoindri, édulcoré, poétique et sentimental, souvent rêvé par la mollesse contemporaine : mais le vrai Jésus de l'Evangile, le vrai, l'unique Sauveur et modèle, qui se résumera lui-même dans ce mot : *Hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (Luc. 24, 26). Et c'est la haute valeur, le grand bienfait des Exercices, de commenter si fidèlement et si rigoureusement l'Evangile, en nous mettant aux yeux ce Jésus-là. Au cours de sa vie parmi nous, le Verbe incarné cache sa gloire et la fait pressentir tout ensemble, dans la beauté toute pure et incomparable de ses traits humains ; mais ne peut-on dire qu'il se transfigure deux fois ? Au Thabor, son aspect change : *Et facta est, dum oraret, species*

— Trésor  
de lumière.

— Lumière sur  
Jésus lui-même.

.. achèvement  
de son rôle, de  
sa divine et  
authentique figure.

*vultus ejus altera* (Luc. 9, 29) ; sa face rayonne comme le soleil : *Et resplenduit facies ejus sicut sol* (Mat. 17, 2). Au Calvaire, il n'aura plus ni apparence, ni beauté, à peine un reste de forme humaine : *Non est ei species neque decor, et vidi-mus eum, et non erat aspectus* (Isaï. 53, 2). Or, ces deux transfigurations se contredisent moins qu'elles ne s'équilibrent et ne s'harmonisent ; à l'égard du Thabor, le Calvaire est moins un repoussoir qu'un complément. Qui les sépare n'a de Jésus qu'une idée incomplète ; qui les unit, conçoit au juste et au vrai le Sauveur tout entier.

— Lumière sur  
la destinée de  
l'Eglise.

Après lui, sa sainte Eglise reçoit de la Passion une vive lumière. Qu'est l'Eglise à l'égard de Jésus ? Son prolongement, son achèvement à lui-même, son corps mystique mais réel : *Corpus ipsius et plenitudo ejus* (Ephes. 1, 23). Par vocation, par office, elle est pour le reproduire, le continuer, le recommencer sans relâche ; elle ira donc à la même gloire par le même chemin ; elle accomplira en elle-même ce qui manque à la Passion de son chef : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (Col. 1, 24). Et qu'y manque-t-il donc, à cette Passion d'un prix infini, sinon que l'Eglise la partage, la représente, la prolonge ici-bas d'une façon moralement continue ? Ou mieux encore, n'est-ce pas Jésus-Christ même qui, ne pouvant plus souffrir dans sa propre et individuelle Humanité, continue de souffrir mystiquement dans son Eglise, comme il continue de mourir mystiquement sur l'autel ? Pour l'Eglise donc, l'épreuve, la persécution font partie intégrante et moralement nécessaire de son héritage, de sa dot conjugale. Que les souffrances de l'Eglise nous désolent, à la bonne heure ! Mais si elles nous étonnaient, nous déconcertaient, nous aurions oublié, soit le vrai rôle de l'Epouse, soit la Passion de l'Epoux.

Jésus veut con-  
tinuer de souf-  
frir en elle.

— Lumière sur  
la destinée de la  
Compagnie :

— Or, si telle est la condition normale pour l'Eglise, comment y échapperait la Compagnie, cette part « minime » de l'Eglise, mais, par ail-



leurs, cette part de choix? Comment la Compagnie de Jésus aurait-elle une autre destinée que Jésus, fausserait-elle compagnie à Jésus? Ne lui est-il pas naturel, essentiel, de vivre sous le régime de la onzième règle du *Sommaire*, de porter toujours, au moins ici ou là, les livrées de Jésus, sa robe de fou, sa pourpre dérisoire, son voile d'ignominie et de sang? En 1892, le T. R. P. Général, Louis Martin, passant à Cantorbéry, disait à la communauté : *Tempora sunt iniqua; sed tempora iniqua sunt propria Societatis*. Oui certes, la persécution est toujours plus ou moins son élément propre, son atmosphère vitale. Etre, comme Jésus même, un signe de contradiction : voilà son cachet authentique, son signe de race, voilà son droit et sa gloire. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur* (2 Tim. 3, 12). Et qui est plus obligé de le vouloir? A la Compagnie s'applique, éminemment et dans son entier, le mot déjà cité de saint Paul : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi... pro corpore ejus, quod est Ecclesia* (Coloss. 1, 24). Depuis deux siècles surtout, elle a, d'ordinaire, la première part, et la plus large, à la haine des ennemis de l'Eglise, des ennemis de Jésus. Que Dieu daigne lui conserver toujours ce rôle de souffre-douleurs de l'Eglise! Si jamais elle perdait ce rôle privilégié, cet honneur, c'est alors que nous devrions trembler pour elle, que nous pourrions douter d'elle, car elle ne nous montrerait plus les stigmates de Jésus-Christ, l'image vivante du Crucifié.

— Mais la lumière que projette la croix arrive de proche en proche à se fixer sur moi-même. Elle éclaire ma destinée individuelle, elle me montre à quoi je dois m'attendre. L'Eglise, la Compagnie, ne sont point abstractions pures; elles ne subsistent que dans les individus qui les composent; en eux seuls, c'est-à-dire, en moi et en mes pareils, en mes frères, l'Eglise et la Compagnie peuvent accomplir leur fonction et continuer Jésus-Christ

...accomplir, avec l'Eglise et pour l'Eglise, ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ.

— Lumière sur ma destinée individuelle de chrétien, de jésuite.

C'est en moi  
que Jésus veut  
continuer de  
souffrir.

souffrant; c'est en moi et en mes pareils que Jésus veut continuer à souffrir. Comme héritier d'Adam pécheur, je devais attendre ma part d'humiliation et de souffrance; comme héritier, comme compagnon intime de Jésus, je dois l'attendre, et plus large encore. Voilà qui s'impose, et, si j'en murmure, ou j'oublie ce que je suis à l'égard de Jésus, ou j'oublie ce qu'a souffert Jésus lui-même. Or, la troisième semaine vient me le rappeler.

— Lumière sur  
mon devoir. La  
Passion rap-  
pelle, résume,  
renforce toutes  
les vérités déjà  
méditées.

— Il y a plus : avec ma destinée inévitable, elle achève d'éclairer mon devoir; elle concrète, elle précise, elle renforce tout ce que j'en sais déjà, tout ce que je viens de repasser durant ces six jours. J'ai médité les droits de Dieu, j'ai ranimé dans mon âme la crainte de Dieu, l'horreur du péché; mais, en pareille matière, quoi de plus lumineux et de plus décisif que la croix? Où éclate mieux la sainteté des droits de Dieu, l'énormité du péché qui les viole? Quelle leçon dans ce mot où la Passion se résume : *Proprio Filio suo non percipit* (Deus)! [Cf. *Triple péché*, Colloque, p. 73]. Quelle menace dans cette parole de Jésus-Christ même : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (Luc. 23, 31) — J'ai médité le Règne, les *Etendards*; je me suis senti tenu d'office, d'honneur et d'amour à ne pas laisser mon Roi seul dans le travail et la peine; à suivre de près son drapeau, pour avoir chance d'y rallier les âmes; à pratiquer sur moi-même sa divine stratégie, pour avoir bonne grâce à l'enseigner autour de moi; j'ai résolu de le joindre et de lui tenir compagnie où qu'il se trouve. Images guerrières, allégories chevaleresques : il faut les traduire en langue pratique, et pour Jésus d'abord, et, par suite, pour moi. Or, pour lui et pour moi, c'est sa Passion qui m'en donne le sens vrai et total, qui m'en met entre les mains la clef, la clef sanglante. Je vais voir, dans la Passion, la dernière charge, le dernier assaut, la dernière et furieuse mêlée, de la guerre personnelle entreprise par mon « Capitaine Sauveur » contre l'orgueil et

le sensualisme, qui ne sont pas en lui mais en moi. Je vais voir son dernier effort pour conquérir cette universelle et inappréciable disposition d'humilité, qui est déjà en lui autant qu'elle y peut être et qui n'est pas encore assez en moi. Je suis tenu d'être avec Jésus, je veux y être. Eh bien ! regardons la croix : c'est là qu'il est ; c'est donc là que je suis moi-même de droit et de cœur, moi son compagnon officiel ; c'est là que je dois et veux aller clouer avec lui le moi mondain charnel et superbe. *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (Gal. 5, 24). *Christo confixus sum cruci* (Gal. 2, 19). *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini Nostri Jesu Christi per quem mihi mundus crucifixus est et ego mundo* (Gal. 6, 14).

— Ainsi donc, la troisième Semaine des Exercices, la Pasion, est bien, à tous égards, un trésor de lumière. Lumière éblouissante et accablante, s'il n'y avait qu'elle. Mais courage ! il y a là en même temps un trésor de force, parce qu'il y a un trésor d'amour. Ce Jésus transfiguré en lépreux, en maudit, en ver de terre, c'est ici surtout que ma foi le voit aimable, fait pour entraîner les cœurs, mon pauvre et faible cœur ; ici surtout qu'il me tire à lui par ce double amour déjà médité plus haut à propos du troisième degré d'humilité.

— Amour de reconnaissance d'abord, mais de reconnaissance généreuse, noblement avide d'acquitter sa dette, noblement indignée de rester vaincue par le bienfait. Pour qui donc Jésus vait-il souffrir ? *Et omnia hæc propter me.* (de Nativ.) — Mais alors, *Quid facere debeam pro Christo ?*

— Amour plus haut et plus pur encore, amour uniquement fondé sur l'attrait et l'excellence de la personne. Or, en Jésus-Christ la Passion porte au comble cet attrait, cette excellence. Elle ne complète pas seulement, pour moi, la conception exacte, le portrait authentique de l'Homme-Dieu : elle achève sa beauté morale, elle l'achève lui-même et le consomme, en lui donnant « ce je ne sais quoi

— Trésor d'amour, de force par conséquent.

La Passion faite pour exciter un double amour :

amour de reconnaissance généreuse,

amour d'admiration attendrie.

La vertu tous les jours embellie par la douleur injuste,

d'achevé que le malheur ajoute à la vertu » (Bos-suet). Voilà pourquoi, entre autres raisons, il était d'une souveraine convenance que Dieu donnât la Passion pour terme à la mission du Sauveur et pour couronnement suprême à sa beauté conquérante, car le texte admet ces deux interprétations également vraies. *Decebat enim eum propter quem omnia, et per quem omnia, qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum per passionem consummare* (Hebr. 2, 10). Voilà aussi pourquoi, quand bien même nos intérêts éternels ne seraient point suspendus à la croix, la croix devrait suffire à nous enflammer d'enthousiasme et d'amour pour le divin Crucifié. Certes la vertu est belle en soi, elle est aimable; mais si elle souffre, elle en est embellie d'autant et nous devient, à nous, plus touchante. C'est que, d'une part, la souffrance l'oblige de déployer toutes ses énergies, toutes ses beautés; c'est que, de notre part, la souffrance provoque la compassion, et que la compassion, si elle naît logiquement d'un amour mutuel, est, pratiquement, un vif stimulant de l'amour. Oui, la vertu souffrante est plus aimable d'autant; mais combien plus encore si elle souffre malgré les bienfaits répandus par elle; mais combien plus encore si elle souffre à raison même et à proportion de ses bienfaits! Gradation expérimentale, indéfinissable; gradation entrevue par la sagesse naturelle et païenne : ainsi Platon met parmi les attributs de son Juste idéal la souffrance et même la croix; — gradation bien plus sensible encore aux sages du Christianisme; ainsi, La Bruyère : *Du mérite personnel*, dernier aliéna; — ainsi et mieux, Bonald : *Mélanges. Réflexions sur le beau moral*. — Pourquoi plus sensible? Parce que Jésus-Christ a splendidement vérifié en lui-même cette accumulation de titres à l'amour; parce que, du même coup, il a précisé, il a défini, pourrait-on dire, cette gradation de motifs d'aimer et l'a mise en pleine lumière. Vertu, douleur, dou-

... par la douleur venant malgré le bienfait,

... par la douleur venant à cause et à proportion du bienfait.



leur malgré le bienfait, douleur provoquée par le bienfait et devenant en soi le bienfait suprême : où donc trouver, comme en Jésus, ces quatre rayons de beauté morale? Où les trouver aussi éclatants? Où les trouver unis et harmonisés dans une proportion aussi parfaite? Mais encore, mais en Jésus même, où éclatent-ils mieux, où se rencontrent-ils mieux qu'au Calvaire? Là surtout, il apparaît comme le Juste et le Saint par excellence; il est l'impeccable et le responsable du péché, miroir de la Sainteté divine en lui-même, victime, témoin, martyr de la Sainteté divine, pour autrui. Là, il souffre tout ce qu'on peut souffrir, lui qui n'a passé qu'en faisant le bien. Là, ceux qui le tourmentent n'oublient pas seulement ses bienfaits; ils l'en punissent, s'ils s'en vengent, car ses bienfaits leur ont été un reproche et une menace. Et ces douleurs, cette mort, à lui infligées par l'ingratitude la plus formelle, la plus monstrueuse, en les acceptant, il en fait le triomphe de sa bienfaisance, l'unique moyen de salut pour ces ingrats. Il est donc bien vrai, quand même je n'aurais personnellement rien à en attendre, sa Passion resterait, pour mon cœur d'homme, le dernier et le plus puissant de tous ses charmes; à elle seule, elle m'inspirerait pour lui un amour à part, une passion ardente et complexe, faite d'admiration enthousiaste, de pitié attendrie, d'indignation généreuse; un désir, un besoin de rendre à Jésus tout ce que l'ingratitude lui enlève, de le consoler de tout ce qu'elle lui fait souffrir.

— On entend, dès lors, le rôle de la troisième Semaine dans l'ensemble des Exercices. Les dernières souffrances du divin Maître ne viennent pas seulement ici à leur place historique; elles viennent à leur heure, dans la série logique et morale des objets et sentiments qui achèveront de disposer mon âme à ne se plus déterminer par aucune affection déréglée, mais à ordonner sa vie d'après la

Tous ces attributs réunis en Jésus,

... mais surtout dans la Passion.

— Par suite, la troisième Semaine, bien propre à confirmer tous les résultats des deux autres.

volonté de Dieu. Je l'ai cherchée cette volonté sainte, je l'ai trouvée, j'ai tracé d'après elle mon plan de réforme. La Passion méditée va faire refluer sur tout ce travail antérieur une dernière lumière; elle va m'affermir et m'entraîner par le plus puissant des amours.

## L'AGONIE AU JARDIN

Entre les mystères douloureux, celui-ci est bien le plus extraordinaire. Que l'Homme-Dieu laisse venir à lui du dehors toutes les insultes et toutes les violences : chose inouïe déjà, mais, après tout, conséquence logique de la Rédemption sanglante décrétée par son Père et acceptée par lui-même. Qu'il déchaîne l'orage dans son âme, qu'il abandonne sa propre sensibilité aux faiblesses naturelles de la nôtre; qu'il se laisse tomber au-dessous de l'idéal de force calme et quasi impassible, d'après lequel nous modelons volontiers nos héros : c'est de quoi étonner bien plus le sens humain, de quoi scandaliser l'orgueil. Il en est ainsi pourtant. Merveille de condescendance, leçon et consolation inappréciables. Méditons et contemplons à la fois ce prologue de la Passion, mais sans prétendre en embrasser tous les détails, et en nous attachant quasi uniquement au rôle personnel de l'Agonisant divin.

Caractère étrange de ce mystère; Jésus s'abandonnant lui-même, se tourmentant lui-même.

— Rappelons-nous brièvement le fait : la marche vers Gethsémani, les huit Apôtres laissés auprès de l'entrée, Pierre, Jacques et Jean menés plus avant par le Maître, témoins choisis de son abaissement le plus étrange, comme ils l'ont été de sa gloire au Thabor. Jésus les arrête à un endroit déterminé, leur enjoint la vigilance, la prière, et s'écarte d'eux pour prier lui-même. L'agonie solitaire commence, deux fois coupée par un retour vers les trois Apôtres endormis; violente jusqu'à la sueur de sang, terminée par l'apparition d'un ange qui reconforte la victime sans la consoler.

— PRÉLUDES :  
1) Le fait.

— Représentons-nous vivement le lieu : l'enclos en pente, les oliviers au feuillage pâle, à demi visibles sous une nuit de printemps claire et froide, l'enfoncement où se retire Jésus.

2) Le lieu.

3) La demande : m'unir aux peines intimes de Jésus, goûter les leçons et consolations qui s'en dégagent.

— Et que demander? Ce que nous indique saint Ignace, l'union étroite aux souffrances intimes du Seigneur, à son brisement d'âme, et aussi l'intelligence affectueuse et pratique des leçons qu'il nous donne.

— Ce qu'il souffre au Jardin et pourquoi il veut le souffrir, ce qu'il y fait, ce que, par là même, il nous montre à faire : tels sont les deux points de ce présent exercice. La prière qu'il adresse à son Père nous servira de résumé, de conclusion, de colloque tout à la fois.

— PREMIER POINT :

1<sup>o</sup> Ce que Jésus-Christ souffre :

— Notre-Seigneur, à Gethsémani, éprouve, dans sa sainte âme, une triple souffrance : la tristesse, la peur, l'ennui, et l'on en voit sans peine l'objet ou la cause immédiate.

a) la tristesse mortelle.

*Cœpit contristari et mœstus esse* (Mat. 26, 37). Jésus commence d'être triste; non certes qu'il le soit ici pour la première fois de sa vie mortelle; mais il commence de se livrer à la tristesse, à une tristesse immense, capable de lui arracher l'âme. C'est lui-même qu'il le dit, et nous serions trop osés de voir là une hyperbole. Qui donc l'afflige ainsi? Mille causes pour une : l'endurcissement des Juifs, leur crime de tout à l'heure, la trahison de Judas, la faiblesse trop prévue des autres disciples, la solitude où ils vont le laisser, la douleur de sa sainte Mère, l'inutilité de son sang pour tant d'âmes, leur incrédulité, leur insouciance, leur ingratitude, leur mépris, leur haine; d'un mot, l'impuissance de son amour à sauver tous les hommes, à obtenir d'eux tous, pour son Père, une autre gloire que leur désespoir éternel. Voilà les flots de tristesse qui le battent de toutes parts, le submergent et l'envahissent comme un navire en perdition. *Super me confirmatus est furor tuus, et omnes fluctus tuos induxisti super me* (Ps. 87, 8). *Inferus sum in limo profundî et non est substantia. Veni in altitudinem maris et tempestas demersit me... Intraverunt aquæ usque ad animam meam* (Ps. 68, 3, 2).

Causes immédiates, multiples et visibles.



— *Cæpit pavere* (Marc. 14, 33). Jésus ressent, il veut ressentir, non pas seulement la crainte, l'appréhension réfléchie d'un péril précis et nettement vu, mais ce trouble, cet ébranlement, ce demi vertige, qui se nomme proprement la peur; cette faiblesse de nature, que l'orgueil masculin désavoue, qu'il abandonne à la femme et à l'enfant. Jésus, lui, est moins fier; il a peur, il l'avoue en le faisant écrire dans l'Evangile. Quelques interprètes s'alarment de ce mot et cherchent à l'énervé, par souci de la dignité du Maître; mais d'autres le prennent à la lettre et nous verrons tout à l'heure qu'ils ont, pour le faire, d'admirables raisons (Cf. *Knabenbauer*, S. J. : in *Matthæum* 26, 38. t. II, p. 448; — in *Marcum*, 14, 36, p. 384). Oui, oui, ne craignons rien pour la dignité de Jésus, n'énervons pas l'Evangile. Jésus a peur. Et pour qui et de quoi? Tout d'abord, pour lui-même et de sa Passion imminente. Elle lui donne tout à la fois le frisson du connu et de l'inconnu : du connu, car il en sait et en voit par avance l'horrible détail; de l'inconnu, car il n'en a pas encore l'expérience, la sensation et, puisqu'il est homme, son imagination cherche à se les figurer. — De quoi encore a-t-il peur? De la justice, de la colère de Dieu. Il les apprécie comme personne; il en sent sur lui tout le poids et il en frémit dans tout son être — nous y reviendrons tout à l'heure. Que, d'ailleurs, il tremble pour les âmes, pour nous, qui le conteste? N'est-il pas la charité même? Mais c'est de la crainte, cela, et il est écrit qu'il a peur : *Cæpit pavere*.

b) la peur

Pour qui?  
Pour lui-même  
et pour nous.

De quoi? De  
sa Passion et  
de la justice de  
Dieu (Cf. infra).

*Cæpit tædere* (Marc, 14, 33). Entendons ici bien autre chose que l'ennui simple, que l'inquiétude, morne ou agitée, d'une activité sans objet. Entendons l'absence complète de ressort, d'entrain, de vigueur sentie, la pesanteur accablante, la prostration, l'atonie. Entendons encore le dégoût, l'écœurement, la nausée morale, une sorte d'engourdissement, d'étouffement, de dissolution universelle,

c) l'ennui, le  
dégoût, la prostration,

... accusés par son attitude.

tout ce qu'exprime si bien le Psaume XXI<sup>e</sup>, prophétique de la Passion. *Sicut aqua effusus sum, et dispersa sunt omnia ossa mea. Factum est cor meum tanquam cera liquescens... Aruit tanquam testa virtus mea, et lingua mea adhæsit faucibus meis* (Ps. 21, 15, 16). Que Jésus en soit réduit là, on le voit à son attitude même. *Procidit in faciem suam*, et selon le grec, il y tombe et y retombe à plusieurs reprises (*Knabenbauer : in Matthæum* 26, 39). Le geste traduit le mot et l'affirme : *Cœpit tædere*.

La sueur de sang. Où est la divinité? Oh, la virilité?

Contemplons-le dans cette posture insolite, inouïe, la face contre terre, abattu, couché de toute sa longueur comme un mort, n'attestant plus sa vie que par quelques gémissements peut-être, et certainement par les gouttes de sang qui découlent de sa Personne et mouillent le sol. *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (Luc. 22, 44). Comme la divinité se cache! Mais encore, où est, sinon l'humanité, du moins la virilité? Un stoïque, moins que cela, un homme du monde, ne serait-il pas tenté de lui dire : « Est-ce ainsi que l'on s'abandonne? On regarde en face la douleur et la mort. Debout! Soyez homme! » Et Jésus, se soulevant à demi, répondrait peut-être : *Ego autem sum vermis et non homo* (Ps. 21, 7). O mystère!

2<sup>o</sup> Pourquoi Jésus s'abandonne à ces passions; pourquoi il se trouble volontairement à ce point.

Oui, pourquoi, non pas la tristesse, la frayeur, l'ennui, dont je vois trop bien les causes immédiates; mais pourquoi cet abandon, ce laisser-aller apparent aux impressions les plus amères, cette abdication apparente de l'énergie morale qui doit tout contenir? Homme, Jésus a toutes les passions naturelles de l'homme; mais il en est le maître absolu et, pour bien marquer cette maîtrise, les théologiens leur donnent un nom à part, *propassiones*. Non qu'elles soient d'une autre essence que les miennes : on veut dire seulement qu'elles sont toujours et nécessairement sous la dépendance de la raison, de la volonté. Jésus n'est pas troublé comme moi; il se trouble quand il le veut, parce

qu'il le veut, dans la mesure qu'il veut; ainsi devant le tombeau de Lazare : *Infremuit spiritu et turbavit seipsum* (Joan. 11, 33). Ici, au Jardin, il déchaîne, il soulève en lui-même toutes les émotions douloureuses à la fois; il leur accorde tout, sauf ce qui est pour lui l'impossible : la défaillance coupable, le péché. Ces émotions, qui sont, absolument parlant, des faiblesses, il ne les veut pas seulement, il les avoue, il les affiche. Pourquoi? Pourquoi?

A cette question, deux réponses : l'une effrayante, accablante; l'autre merveilleusement propre à nous consoler, à nous ravir.

Deux réponses.

En ce moment de l'agonie, et jusqu'au *Consummation est* de demain, Jésus est mis, Jésus se met lui-même, au-dessus des simples conditions naturelles de l'homme; il est l'homme pécheur, le pécheur universel, le pécheur type, l'incarnation même du péché. *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum* (Isaï. 53, 6). *Eum qui non noverrat peccatum* (Deus) *pro nobis peccatum fecit* (2 Cor. 5, 21). Sauf la coulpe même, incompatible avec sa sainteté nécessaire, il subit, il assume, il représente, il est légalement, le péché, tout péché. C'est en accepter, en vouloir du même coup les conséquences, non seulement extérieures, mais intimes. Au Calvaire, demain, il va mourir à notre place; au Jardin, en ce moment, il agonise à notre place, il fait siennes les impressions, les émotions, les angoisses, les détresses morales, où le péché nous jetterait nous-mêmes, si, après l'avoir commis, nous savions le connaître, l'apprécier. Ainsi nous les apprend-il, ainsi nous les enjoint-il à nous-mêmes.

a) Ici, Jésus-Christ est l'homme pécheur, le pécheur type, le péché fait homme.

Tout s'éclaire dès lors. Je conçois, et les extrémités où il s'abandonne, et ce que devrait être mon repentir, à moi, pécheur.

Par là s'expliquent,

Je m'explique sa désolation infinie. Il veut sentir, comme je devrais sentir moi-même, que c'est chose mauvaise et amère d'avoir abandonné le Sei-

a) sa tristesse infinie. Il souffre de l'offense de Dieu.

gneur Dieu. *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (Jerem. 2, 19). Aussi bien, quel cœur aimera jamais Dieu comme celui-là? Quel cœur sentira donc plus profondément, plus douloureusement, l'offense de Dieu, le déni d'amour opposé à l'amour suprême? Les saints pleurent toutes leurs larmes au spectacle du péché; ils demandent à mourir pour ne plus le voir. A ce compte, que souffre Jésus, le pénitent universel et le pécheur universel tout ensemble? Quelle contrition que la sienne! Je pourrais passer tous les temps libres de cette journée de retraite à relire, à savourer lentement les sept Psaumes de la pénitence : je n'y trouverais pas un mot qui n'ait retenti, formellement ou équivalement, dans le Cœur brisé de mon Maître et Rédempteur.

Jésus, le pénitent universel. Sa contrition incomparable.

β) son épouvante devant la Justice divine.

Je m'explique son épouvante. Pour moi, à ma place, il tombe, il se jette, responsable et victime, entre les mains du Dieu vivant. Conséquent avec son rôle, avec lui-même, il veut expérimenter, jusqu'au fond de l'âme, que cela est horrible : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (Hebr. 10, 31). Il veut pouvoir dire comme Job : *Quia sagittæ Domini in me sunt, quarum indignatio ebibit spiritum meum, et terrores Domini militant contra me* (Job 6, 4). Ayant détourné sur lui-même la divine colère, il trouve convenable et juste d'en ressentir l'effroi. *In me transierunt iræ tuæ, et terrores tui conturbaverunt me* (Ps. 87, 17).

γ) son horreur pour lui-même.

Je m'explique son mortel ennui, le dégoût, le soulèvement de cœur que lui donne le péché qui l'enveloppe, qui le pénètre, qui ne fait plus qu'un avec lui. Un homme distingué, délicat, se voit affublé de haillons dégoûtants, sordides : quelle révolte dans son cœur! Un homme fier de sa force et de sa bonne mine se voit envahi par la lèpre, rongé au visage par une plaie hideuse, infecte : quel désespoir, et qui est allé parfois jusqu'au suicide! — Mais Jésus! Il est ce lépreux, et pis encore. *Et nos putavimus eum quasi leprosum* (Isaï. 53, 4). Plus

Jésus est un lépreux,



que le pécheur dont il est parlé au Psaume CVIII, la malédiction divine l'entoure comme un vêtement, elle le pénètre jusqu'au fond, comme l'eau ou comme l'huile. *Et induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus* (Ps. 108, 18). D'un seul mot, saint Paul en dit plus encore. Jésus, en devenant le péché, devient le grand maudit, la malédiction personnifiée : *factus pro nobis maledictum* (Gal. 3, 13). — En ce moment de l'agonie, que lui revient-il d'être, par excellence et transcendance, l'impeccable, le juste, le saint, la sainteté même? Il lui en revient de sentir avec une violence inexprimable, le dégoût, l'horreur d'être en même temps péché, malédiction.

... un ma

... la malédic-  
tion personni-  
fiée.

*Cæpit contristari et mæstus esse* (Mat. 26, 37). *Cæpit parere et tædere* (Marc. 14, 33). Tristesse mortelle, épouvante indicible, dégoût sans nom : conséquences naturelles et d'ailleurs spontanément voulues, du péché qui est sur lui, qui est en lui, qui est, légalement, lui-même. Ici du reste, rien de hasardé, pas même de pieuse et légitime conjecture. Qu'il ait pris sur lui le péché, c'est un dogme, le dogme de la Rédemption. Qu'il ait souffert ces trois choses, c'est un fait, c'est l'Évangile. Que cette triple souffrance ait eu le péché pour cause principale et dominante, c'est une évidence, appuyée, d'une part, sur la sainteté même de Jésus, d'autre part, sur l'expérience psychologique élémentaire. Au Jardin, le Pénitent universel est contrit selon toute l'étendue et l'énergie du terme, il est froissé, brisé, broyé dans son âme avant de l'être dans son Corps. *Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (Isaï. 53, 10). *Attritus est propter scelera nostra* (Ibid. 5).

Tout cela est  
la certitude  
même.

Et j'entends la première et souveraine raison des émotions violentes qu'il soulève en lui-même. Il entre franchement, pleinement, dans son rôle d'emprunt, dans son rôle de pécheur. Par là il m'apprend le mien, à moi, pécheur, non par fiction

Et quelle le-  
çon pour moi,  
pécheur de  
fait!

légale, mais par fait personnel et coulpe volontairement contractée. Il m'apprend ce qu'est la Justice de Dieu, son horreur pour le péché. Tenant là ma place, il m'apprend à penser et à sentir comme il pense et sent lui-même, lui qui est la Vérité par essence. Première réponse à mon étonnement devant ses défaillances apparentes; leçon salutaire autant que redoutable. O Jésus agonisant, donnez-moi de bien l'entendre; donnez-moi un cœur contrit à l'égal du vôtre! Ce n'est pas vous qui en avez besoin; c'est moi.

b) Jésus veut compatir à toutes mes faiblesses hormis le seul péché; il veut s'assimiler en tout à moi, pour apprendre la miséricorde (Heb. 2, 17, 4, 15).

Vous êtes toujours là, sous mes yeux, ô Maître adoré, vous êtes là, suant votre sueur sanglante, prosterné, gisant comme anéanti. Mais de ce même spectacle voici que sort un autre enseignement qui me rassure, une autre réponse qui me touche au fond de l'âme, qui me console jusqu'à me ravir, qui porte au comble ma gratitude, mon amour. Elle est écrite en deux endroits de l'Épître aux Hébreux. *Debit per omnia fratribus similari ut misericors fieret* (Heb. 2, 17). — *Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia, pro similitudine, absque peccato* (Hebr. 4, 15). Paroles d'or, inépuisables, infinies en profondeur et en joie. Oh! si je savais les goûter! *Si scires donum Dei!*

Leçon pratique: l'impression n'est pas péché.

Je m'empare, avant tout, de la dernière : *absque peccato*. Certes, je savais bien que Jésus est impeccable, qu'il n'a point failli dans son abandon aux impressions humaines. Mais comme il fait toujours bon de l'entendre! Non ce n'est point, en soi, un péché, que la tristesse, la peur, l'ennui, le dégoût, la désolation à tous les degrés et sous toutes les formes. Non, la sensibilité ne pèche pas; c'est la volonté seule, quand elle se détermine d'après les impressions erronées ou excessives de la sensibilité. Si Jésus, au Jardin, éprouve et affiche toutes les faiblesses innocentes de notre nature; c'est, entre autres raisons, pour bien marquer la limite où elles cesseraient de l'être. Cette limite, passé

laquelle on trouve le péché, l'Agonisant divin la pose, la définit souverainement, en mettant le pied au bord du précipice, comme pour me dire, en un autre sens : *Usque huc venies, et non procedes amplius* (Job 38, 11). Enseignement précieux aux âmes faibles, inquiètes, qui mesurent tout aux impressions et prennent leurs impressions pour des crimes. A cet égard et dans cette mesure, *Dicite pusillanimitis : Confortamini et nolite timere* (Isaï. 35, 4).

Enseignement précieux, mais surtout et pour tous, consolation, encouragement, chef-d'œuvre de condescendance aimante. Je n'en comprendrai jamais assez la puissance, la douceur. Jésus veut donc être éprouvé par toutes mes épreuves. Pourquoi? Parce que, sauf le péché seul, sauf la coulpe seule du péché, il veut ressembler en tout à ses frères, à moi. Il le veut, mais encore il en a besoin, il le doit, *debut*. Pourquoi? Pour devenir miséricordieux, *ut misericors fieret*, pour se donner la puissance de compatir, *possit compati*. Mystère, abîme, si peu que je prenne garde au sens des mots que je répète. Jésus n'est-il pas Dieu? Dieu n'est-il point, par essence, tout bonté, dès lors tout pitié, tout miséricorde?

Consolation  
immense.

Que peut-il manquer à ce *tout*, à cet infini de la pitié divine et qu'y ajoutera-t-on jamais? Rien assurément, quant à sa perfection; quelque chose à notre égard, à l'égard de nos façons de concevoir et de sentir. Il y manque la compassion proprement dite : pour compatir, pour vibrer à l'unisson d'une douleur étrangère, il faut être capable de pâtir, et Dieu ne l'est pas. Le mot même de miséricorde, partout répété dans l'Écriture, n'est qu'une de ces analogies empruntées à notre nature humaine et que nous ne pouvons appliquer à Dieu qu'en les corrigeant. En rigueur et selon l'énergie propre du terme, pour être miséricordieux, il faut avoir un cœur qui s'affecte et s'émeuve de la misère d'autrui jusqu'à s'en faire une souffrance, une misère per-

Dieu est la pitié  
souveraine,

... mais il ne  
peut compatir,  
ne pouvant pâ-  
tir;  
... ni même être  
miséricordieux  
à la lettre,  
n'ayant pas un  
cœur que la mi-  
sère puisse af-  
fecter.

sonnelle. Ce cœur, que Dieu nous a donné tel, il ne l'a pas lui-même tel ; il n'a pas cette émotion, cet attendrissement qui nous honorent, nous, comme expression normale de notre bonté humaine, mais qui, dans l'absolu, sont faiblesses et incompatibles avec la magnifique impassibilité de l'Etre immuable et indépendant par essence. — O bonté, ô pitié divine, je crois en vous, je vous adore, je vous sais infinie, je vous dois tout, je mets en vous tout mon espoir : mais je vous sais toujours paisible, toujours sereine, incapable de souffrir de mes douleurs, comme de trouver dans mes joies une augmentation de la vôtre. O pitié divine, que vous ressembliez peu à la mienne ! Que vous m'apparaissiez haut et loin au-dessus de ma tête !

La pitié divine ne m'apparaît donc bien haut au-dessus de moi.

Mais en Jésus-Christ, elle s'approche, et deux fois.

En s'incarnant, elle se fait compassion, miséricorde à la lettre.

En souffrant lui-même, Jésus-Christ apprend la compassion expérimentale.

Eh bien ! cette pitié impassible, qui me touche moins qu'elle ne m'accable par sa perfection même, elle daigne se comporter comme s'il lui manquait effectivement quelque chose ; elle daigne s'approcher, elle m'approche réellement en deux pas qui sont deux merveilles. Le Verbe se fait chair et, par là même, en lui, en Jésus-Christ, la pitié divine se fait compassion ; elle se fait miséricorde, au sens littéral, au sens pleinement humain de ces deux termes, puisque la voilà qui palpite dans un cœur d'homme, puisqu'elle peut désormais, tout comme la mienne, s'émouvoir, s'attendrir, pleurer.

Mais encore veut-elle — c'est le second pas — faire l'apprentissage régulier, osons dire l'éducation normale, de cette compassion dont elle s'est rendue capable. Or, comment se font-ils ? Par l'expérience personnelle de la souffrance. *Non ignara mali, miseris succurrere dico* : c'est la loi naturelle des âmes nobles. — *Debit per omnia fratribus similari ut misericors fieret* : c'est l'hommage pratique rendu par Jésus-Christ à cette loi, dont il devient le sujet en devenant l'un d'entre nous. Et ne craignons point ce rapprochement de textes. Il ne ravale pas plus la Sainte Ecriture, que le Verbe ne s'est dégradé en se faisant homme,



que l'Homme-Dieu ne se dégrade au Jardin des Olives, en ouvrant son âme toute grande à la tristesse, à la peur, à l'ennui.

Mais pouvait-il pousser plus loin la condescendance, le désir de partager ma fortune, de me ressembler? Ah! je tremble peut-être quand on veut que je souhaite le dénuement et l'humiliation *ad imitandum Christum Dominum utque magis ei similis fiam*. Et qu'a-t-il donc fait tout le premier? Précisément la même chose; il a fait pour moi ce qu'on me presse de faire pour lui. Jésus a pris toutes mes faiblesses, éprouvé toutes mes épreuves, afin de m'être plus actuellement, plus effectivement semblable; c'est le mot même de l'Écriture. *Tentatum per omnia pro similitudine*. Voilà son troisième degré d'humilité, à lui. Si je ne l'oubliais pas dans l'occasion!..

L'agonie au Jardin est bien le plus extrême, le plus étrange, entre ses efforts d'assimilation totale. Quel amour! Mais quel bienfait! Quelle consolation pour moi! Si, mis en présence de la douleur, Jésus l'eût regardée, toisée, défiée, non pas certes en stoïque, en héros de littérature, mais avec la fermeté impassible d'un homme qui ne veut rien paraître lui céder; j'admirerais sans aucun doute, mais serais-je consolé ou confondu? Maintenant c'en est fait? Gethsémani a tout changé. Viennent sur moi la tristesse, l'effroi, l'ennui, le dégoût : je me sens à l'aise pour courir à Notre-Seigneur, pour décharger à ses pieds mon fardeau. Je ne me dirai plus vaguement : « A quoi bon? Il est trop au-dessus de pareilles misères. Il les comprend sans doute, lui qui comprend tout; mais il les voit de trop haut pour y compatir. » Cela pourrait être vrai de tel ou tel homme, de tel supérieur même : c'est faux quant à l'Homme-Dieu. Je lui crierai donc bonnement, longuement, en toute aisance d'âme : « Mon Jésus, que je suis triste! Mon Jésus, que j'ai peur! Mon Jésus, que je m'ennuie! » Il répondra tout bas en souriant : « A qui

Quelle bonté de se faire semblable à moi! C'est son troisième degré d'humilité, à lui!

Quelle consolation, quelle confiance! Il ne comprend pas seulement mes misères; il les sent comme moi-même.

le dis-tu? Je sais ce que c'est : j'ai passé par là. » Oui, maître adoré, vous avez passé par là et vous n'avez jamais été si divinement bon, et votre sang même n'est pas un titre meilleur à ma reconnaissance. Je comprends désormais vos troubles, vos faiblesses volontaires, votre agonie; je comprends pourquoi vous avez daigné paraître, au Jardin, moins fort que beaucoup de vos martyrs, que plusieurs des héros de l'histoire humaine. Je n'aurai pas trop de l'éternité pour vous en bénir.

— SECOND  
POINT : Ce que  
fait Jésus-  
Christ.  
Quatre choses  
surtout.

— Mais, dans sa faiblesse apparente, c'est encore une leçon de force qu'il nous donne. Sous l'orage qui la secoue, sa volonté se maintient, elle se gouverne, elle réagit. Comment? Il importe de le voir. J'ai médité ce qu'il souffre : méditons ce qu'il fait et m'enseigne à faire. Quatre choses surtout.

1° Sous la désolation, il ne change rien à ses habitudes.

— Jésus ne change rien à ses habitudes. Il ne quitte le Cénacle qu'après avoir accompli tout le rituel de la Pâque juive, *Observata lege plene* (saint Thomas), *Hymno dicto* (Mat. 26, 30). S'il se rend à Gethsémani, c'est qu'il a coutume de le faire. *Et egressus, ibat, secundum consuetudinem, in montem Olivarum* (Luc. 22, 39). Judas y compte, car il connaît son maître : *Sciebat autem et Judas, qui tradebat eum, locum, quia frequenter Jesus convenerat illuc cum discipulis suis* (Joan. 18, 2). Jésus sait qu'il marche au devant de Judas. N'importe : il ne changera rien à son programme ordinaire. De cette fidélité courageuse aux résolutions prises, aux bonnes habitudes contractées, saint Ignace nous fera une loi pour le temps de l'épreuve. *Tempore desolationis nunquam mutatio facienda est.* (*Reg. ad spir. dignosc.* I. 5) Et il est bien vrai qu'il y faut du courage, car la désolation nous rend fades ou amères toutes les pratiques, soit spontanées, soit obligatoires, qui sont douces et chères en un autre temps. Or, m'y tenir, malgré tout, comme à une consigne militaire, m'y attacher, m'y cramponner, comme le naufragé à l'épave,

(*Reg. ad spir. dignosc.* I. 5),

c'est chose toujours possible, et c'est aussi de quoi rassurer pleinement ma conscience de Religieux. Abandon, même partiel, des bons desseins et des bonnes habitudes : capitulation de la volonté, défaite évidente. Au contraire, persévérance, au moins matérielle, voire mécanique : victoire manifeste de la volonté sur l'impression. Dieu est satisfait, tout est gagné.

Mais saint Ignace ne veut pas seulement que l'on résiste, que l'on garde ses positions. Il sait que la meilleure défensive, c'est l'offensive; que la bonne manière de résister, c'est de réagir. L'âme désolée n'accordera rien à l'impression, ne changera rien à ses plans ou formes de vie : c'est l'essentiel, c'est le moins. Mais qu'elle passe outre; qu'elle se change, qu'elle se retourne et s'évertue énergiquement contre la désolation même : *intense mutare se contra ipsam desolationem*. (loc. cit. Reg. 6) Et comment? En faisant diamétralement le contraire de ce que suggère l'impression. Et sur quel terrain surtout? Sur le terrain des exercices de piété, de la prière : c'est le premier où se porte l'ennemi. Oh! quand la désolation est là, quel déboire que la prière, quelle nausée, et comme on a hâte de la voir finir! Eh bien! insistons sur la prière : *magis insistendo orationi*. (loc. cit.) Elle nous semble interminable : prolongeons-la; car c'est peu de tenir tête à l'adversaire, au dégoût; il faut l'abattre, le terrasser (Annot. 13). Où donc notre Bienheureux Père a-t-il appris cette loi de stratégie spirituelle? Au Jardin des Olives, sans doute. Jésus agonise : il priera donc plus long temps. *Et factus in agonia, prolixius orabat* (Luc. 25, 43).

Mais moi? Comment prier, comment méditer? Je suis à court de pensées, à bout d'efforts, incapable de nouer deux idées ensemble. — Et que faisait donc Jésus? Raisonnait-il? Discourait-il? Non, il se répétait patiemment, persévéramment, obstinément. *Et oravit tertio, eundem sermonem dicens*

2° Il « se change, » se retourne énergiquement contre la désolation même (Ibid. I, 6);

... en prolongeant sa prière (Annot. XIII);

... en y répétant sans relâche les mêmes mots, ce qu'aucun degré d'accablement n'empêchera jamais de faire.

(Mat. 26, 41). Qui m'empêche, moi, de redire cinquante ou cent fois en une heure : *Miserere mei, Deus!* (Ps. 50, 1). *Domine, vim patior : responde pro me* (Isaï. 38, 14)? Triste oraison, pauvre méditation, pensé-je peut-être. Saint Alphonse Rodriguez me répond : « La meilleure oraison est celle où l'on sent qu'on ne peut rien et que Dieu peut tout. » La meilleure oraison serait donc la mienne. Le P. Jogues, prisonnier des Iroquois, réduit par la souffrance, le froid, la faim, à une sorte d'idiotisme, traçait, avec un caillou, deux lignes en croix sur l'écorce d'un arbre, et il restait là, des heures, immobile, épuisé, regardant ce signe, ne pensant quasi à rien. Et que ne valait pas cette oraison ! Comme elle ressemblait à celle de Jésus agonisant ! Et moi, si abattu et désolé que je sois, ne puis-je regarder mon crucifix durant une heure, et même quelques minutes de plus suivant le conseil de mon Bienheureux Père ? Ah ! Jésus restait sous l'épreuve, il agissait et réagissait : faisons de même avec son secours.

90 Il daigne  
souhaiter la  
sympathie hu-  
maine et la ré-  
clame par deux  
fois. Ne l'obte-  
nant point, il  
s'en passe et re-  
tourne envers

— Troisième action du divin Agonisant, et qui nous décèle, du même coup, une nouvelle souffrance. En vrai homme qu'il est, il a besoin de société, de sympathie, de compassion ; il ne se cache pas, il réclame cet appui moral ; mais on le lui refuse, et alors il s'en passe, il se retourne vers Dieu. *Tristis est anima mea usque ad mortem : sustinete hic et vigilate mecum* (Mat. 26, 38). Entre ces deux membres de phrase, le lien de causalité est manifeste : Je suis triste à en mourir ; donc, en conséquence, attendez ici, veillez avec moi. Vous ne me parlerez pas, je ne vous verrai même pas ; mais je vous sentirai là, tout près, unis de cœur à ma tristesse, et je serai soulagé d'autant. Oh ! qu'il est bien homme, et adorablement bon de le laisser voir ! Il a donc sollicité tout d'abord cette sympathie affectueuse. Par deux fois, il revient la demander, la mendier, oserait-on dire ; et par deux fois elle lui manque. Il commence par s'en plaindre. *Simon*



*dormis!* (Marc. 14, 37.) *Sic non potuistis una hora vigilare mecum* (Mat. 26, 40). Je le sais : en le disant, il se préoccupe d'eux encore plus que de lui-même; il leur fait une leçon que j'ai méditée ailleurs à propos de saint Pierre (supra, p. 175). Mais, à ne regarder que lui, douterai-je qu'il souffre de cet abandon? Il l'avouait d'avance par la bouche de ses Prophètes. *Elongasti a me amicum et proximum et notos meos a miseria* (Ps. 87, 19). *Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum... Circumspexi, et non erat auxiliator; quæsi, et non fuit qui adjuvaret me* (Isaï. 63, 3, 5). Au Cénacle, il y a une heure, il le prévoyait et le prédisait encore. *Ecce venit hora, et jam venit, ut dispergamini unusquisque in propria, et relinquantis me solum* (Joan. 16, 32). Solitude morale, délaissement: parmi tant de regards indifférents, railleurs ou hostiles, chercher en vain un œil ami, un visage qui dise tout bas : « Je suis avec toi, je souffre avec toi! » N'avoir plus, semble-t-il, qu'à se ramener et se renfermer en soi-même, comme l'assiégé sans espoir de secours! Angoisse qui étreint le cœur et l'atterre : l'ignoré-je, si peu que je connaisse le mien? — Cette anguille, Jésus la sent, il l'avoue, pour me consoler de la sentir.

— Mais que fait-il? Deux fois déçu dans son besoin de sympathie, une première fois, il se plaint; la seconde fois, il se tait; mais chaque fois, loin de se reposer languissamment sur lui-même, ou d'apostropher poétiquement les oliviers de Gethsémani, Jésus revient à la prière, à sa prière sèche et désolée. Il avait dit : *Ecce venit hora ut... relinquatis me solum*; mais il avait ajouté : *Et non sum solus, quia Pater mecum est* (Joan. 16, 32). Il retourne à ce Père, qui est bien réellement avec lui, dont il est inséparable, mais qui se cache, qui ne lui montre qu'une face irritée, parce qu'il ne voit en lui que le pécheur. O courage! ô triomphe de la volonté dominant l'orage! Ainsi dois-je faire, moi. Ne prétendons pas être plus parfait que Jésus

Délaissement,  
solitude amère  
du cœur.

Son Père seul.  
lui reste.

même; cherchons simplement, bonnement, ma part de sympathie humaine. Je la trouverai toujours moins que je ne voudrais; parfois même je ne la trouverai pas du tout. Alors, loin de m'abattre, je recourrai obstinément à Dieu, et si Dieu se cache, ma foi me dira qu'il est avec moi quand même.

Moi, j'aurai  
toujours et son  
Père et lui-  
même.

Encore serai-je, en un sens, moins dépourvu que Jésus agonisant. Il n'avait plus que son Père; j'aurai, moi, et ce même Père, notre Père à tous deux, et, de plus, Jésus en personne, qui comprendra d'expérience l'amertume de mon délaissement. Si j'ai envie de lui crier, comme le paralytique de la piscine : *Domine, hominem non habeo* (Joan. 5, 7), il me répondra : « Tu te trompes. En voilà au moins un ; c'est moi. *Ecce homo.* » (Joan. 19, 5).

4° Il accepte  
le secours d'un  
Ange, en qui il  
reconnaît et vé-  
nère la mission  
divine, la grâ-  
ce d'état.

— Un dernier acte du Sauveur agonisant, un dernier exemple, une dernière leçon. Dans sa détresse inconsolée, Jésus accepte un secours étranger, mais qui vient du Père et porte, pour ainsi dire son cachet. *Apparuit autem illi Angelus de cælo, confortans eum* (Luc, 23, 43). D'une simple prière, il pouvait appeler à son secours plus de douze légions d'Ange (Mat. 26, 53). En voici un, un seul, que le Ciel lui députe spontanément. Qui est-il? Serait-ce le messager de l'Incarnation, Gabriel, celui qui s'appelle la force de Dieu? Nous n'avons pas besoin de le savoir. Du moins, si ce bienheureux Esprit avait pu souffrir, quelle confusion, pour lui, que cette ambassade! Mais surtout, comme elle éclaire l'abaissement volontaire du Fils de Dieu! C'est bien ici que la divinité se cache, que les effets de l'union hypostatique sont miraculeusement suspendus. Dans cette âme personnellement unie au Verbe, où est, non pas seulement la béatitude, mais la puissance, mais la dignité transcendante, infinie? Et comme le divin Père traite son Fils de haut, puisqu'il ne lui envoie, après tout, qu'un subalterne! Qu'à cela ne tienne! Jésus reconnaît le Père dans son envoyé, il s'incline devant le messager céleste, il l'écoute

respectueusement, il vénère en lui le mandat divin, la grâce d'état.

De là, pour moi-même, un double enseignement. Dans mes heures d'agonie morale, à qui recourir, après Dieu et Jésus lui-même? A un étranger? Non, sauf, peut-être, certains cas absolument exceptionnels. A une étrangère? La question même paraît choquante. Le fait est-il sans exemple, pourtant? — A un ami, Jésuite comme moi? C'est, à coup sûr, chose bien permise, car, ici du moins, mon âme reste en famille et ne ravale pas ses confidences douloureuses. Mais si, dans le choix d'un confident, d'un soutien moral, il m'est loisible d'écouter mes sympathies personnelles, n'oublions pas d'écouter, avant tout, l'esprit de foi. Tout d'abord et de préférence, allons à l'ange visible marqué du signe d'en haut, à l'homme que l'obéissance a consacré pour ce ministère, au Père spirituel, au supérieur. La grâce d'état est en eux, avec le mandat divin, et l'homme de foi que je veux être se fie plus à la grâce d'état qu'à la sympathie et aux qualités personnelles.

Autre enseignement, et bien notable. Est-ce la consolation que je dois attendre de l'homme de Dieu? Non, pas nécessairement, du moins. C'est la force, et elle suffit à maintenir ma volonté sous l'orage des impressions. A Jésus lui-même, l'Ange n'apporte pas autre chose. *Apparuit illi Angelus de cælo, confortans eum.* (loc. cit.) Tout à l'heure, quand viendra Judas avec sa bande, plus tard, parmi les horreurs qui vont suivre, l'orage intérieur sera-t-il tombé? Aura-t-il, au moins, diminué de violence? J'hésite à le croire, mais, après tout, je l'ignore. Ce que je sais avec tout le monde, c'est comment l'assaut extérieur va être soutenu, quel front paisible, intrépide, majestueux, l'agonisant de tout à l'heure va montrer aux sbires, aux juges, à la populace, aux bourreaux. Il est donc vrai : si, dans l'agonie même, il a daigné autoriser par son exemple toutes nos faiblesses innocentes,

Double leçon  
pour moi :

α) demander  
consolation à  
sa mission et  
grâce, au supé-  
rieur, au Père  
spirituel;

β) souhaiter  
moins la conso-  
lation que la  
force, seule né-  
cessaire.

C'est elle que  
l'Ange apporte  
à Jésus.

La suite le  
prouve.

sa volonté souveraine a tenu ferme; si, au gré de l'orgueil stoïque ou de la vanité mondaine, il a paru soigner mal son attitude, abdiquer même quelque chose de sa dignité d'homme; il en va bien autrement aux yeux de la foi et du vrai sens humain. Jésus s'est montré l'homme vrai, mais aussi l'homme fort, simplement et modestement héroïque. Il a marqué, il a défini par son exemple où gît cette force véritable, à laquelle je dois aspirer après lui-même et tous ses Saints.

Jésus souffrant, type de la force humaine.

CONCLUSION en forme de Colloque : la prière de Jésus au Jardin.

— Faiblesse apparente et voulue, force réelle; condescendance qui nous console, fermeté qui nous instruit et nous anime : sa prière au Jardin résume ce double caractère de son agonie. Là s'ouvrirait une méditation nouvelle, immense... Cueillons-en le principal, en manière de conclusion et de colloque à la fois.

1<sup>o</sup> Le mode, nouveau, insolite :

— O Jésus agonisant, j'admire d'abord, et jusqu'à la stupeur, le mode insolite, inouï, de votre prière. Qu'est devenue la sainte allégresse d'autrefois, le joyeux tressaillement avec lequel vous rendiez à votre Père hommage et grâces? *In ipsa hora, exultavit Spiritu Sancto, et dixit : Pater, Domine cæli et terre* (Luc. 10, 21). Qu'est devenue cette magnifique assurance d'être exaucé? *Ego autem sciebam quia semper me audis* (Joan. 11, 42). A vous voir, à vous entendre prier, on sentait à la fois que votre Père est au-dessus de vous, puisque vous êtes homme : *Pater major me est* (Joan. 14, 28), et que pourtant vous ne faites qu'un avec lui, étant vous-même Dieu : *Ego et Pater unum sumus* (Joan. 10, 30). Aujourd'hui, cette unité serait-elle rompue? On le dirait presque, à votre attitude de suppliant qui tremble, d'esclave qui s'anéantit. On le dirait au soin que vous prenez de vous distinguer du Père, à cette opposition que vous marquez et soulignez entre sa volonté et la vôtre : *Non sicut ego volo, sed sicut tu* (Mat. 26, 39), à cette invocation désolée de sa Toute-puissance : *Abba, Pater, omnia tibi possibilia sunt* (Marc. 14, 36). Ne vous

... attitude de suppliant d'esclave qui tremble,



est-elle plus commune avec lui? N'avez-vous pas dit que vous faites tout ce que fait le Père : *Quicumque enim ille (Pater) fecerit, hæc et Filius similiter facit* (Joan. 5, 19), ce qui suppose manifestement que vous pouvez tout ce qu'il peut? Et vous voilà, aujourd'hui, tout tremblant, « tout honteux » (Bossuet), devant ce même Père!

A vrai dire, j'en sais la cause; mais cette cause même est admirable. Vous tenez ici ma place; par imputation et responsabilité légale, vous êtes ici le pécheur que je suis, moi, de fait et de coulpe; vous êtes le pénitent que je devrais être, et vous prenez, dès lors, tous les sentiments qui ne conviendraient qu'à moi. Oh! daignez les faire passer dans mon âme! En vous voyant abattu, écrasé, presque anéanti, sous la seule apparence du péché, ne comprendrai-je pas enfin ce qu'est le péché lui-même? O Jésus, vous m'avez enjoint, vous m'avez rendu possible, un repentir tout filial, tout plein d'amoureuse confiance; mais m'avez-vous dispensé de me tenir dans le vrai, dans la sainte crainte de Dieu? Donnez-moi de modeler ma prière sur la vôtre, d'y mettre, d'y offrir à Dieu le même respect, les mêmes cris puissants, les mêmes larmes du cœur, c'est-à-dire, la même intensité de désir et de supplication qui vous méritait d'être exaucé! *Qui... preces supplicationesque... cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia* (Hebr. 5, 7). Donnez-moi d'y porter, à meilleur titre, la conscience d'un péché qui est bien à moi, la frayeur de cette justice divine qui vous a été si terrible, à vous, ma caution, mon otage, et qui me le serait plus encore à moi, le vrai pécheur.

— Si maintenant, je prends garde au fond et aux termes de votre prière, j'y trouve un nouveau sujet d'étonnement, mais aussi d'infinie reconnaissance. *Transeat a me calix iste!* (Mat. 26, 39). Autrefois, Seigneur, vous couriez à votre sanglant baptême avec un empressement qui vous devenait une angosse. *Baptismo autem habeo baptizari, et quo-*

...expliquée  
par son rôle ac-  
tuel de pé-  
cheur.

Elle me con-  
vient bien  
mieux, à moi,

2<sup>e</sup> Le fond.  
les termes.

*modo coarctor usquedum perficiatur* (Luc. 12, 50).

Aveu redou-  
blé de répu-  
gnances,

Il y a quelques jours vous sembliez balancer entre le désir et la répugnance. *Nunc anima mea turbata est. Et quid dicam? Pater, salvifica me ex hac hora! Sed propterea veni, in horam hanc. Pater, clarifica nomen tuum* (Joan. 12, 27, 28). Aujourd'hui, c'est la répugnance qui prend les devants, qui semble prendre le dessus. Elle s'affirme et se répète, elle crie et crie encore, elle dicte le commencement de la prière; puis tout finit à la résignation pure et simple. Et j'ose dire avec une respectueuse frayeur : Quoi, Maître divin, rien de plus ! Mais, en votre nom et pour votre amour, votre serviteur Ignace me pousse à demander positivement, formellement, ce qui répugne à ma nature. Pour lui obéir et vous plaire, j'ai fait de mon mieux le colloque des *Trois classes*, y compris son redoutable *Notandum*. Et vous-même, Seigneur, vous n'allez pas aussi loin, vous semblez vous tenir en deçà de la générosité parfaite que vous inspirez à vos disciples ! Ah ! certes, vous êtes la générosité même, vous qui, comme Dieu, décrêtez éternellement contre votre humanité le programme de sa Passion, cette prodigalité, ce luxe d'opprobres et de douleurs que n'exigeait pas la Rédemption, même infinie en valeur ; vous qui, comme homme, acceptez librement ce magnifique superflu que vous décrêtez contre vous-même comme Dieu. Et cependant, tout à l'heure, souffleté par un valet, vous ne tendrez pas l'autre joue ; et maintenant, dans votre prière d'agonie, vous vous ramenez aux limites du nécessaire, au minimum obligatoire, qui est l'acquiescement à la volonté de votre Père. On dirait que, dans ces deux cas, vous oubliez de commencer par faire avant d'enseigner. Pourquoi, divin Maître, pourquoi ?

Pourquoi ?  
Trois raisons.

a) Jésus n'a pas, comme nous, besoin de réagir.

Me trompé-je d'en entrevoir trois raisons ?

Cette réaction contre la nature, cet effort violent qui, pour redresser la volonté, la ramène de gauche à droite, vous n'en avez que faire personnellement,

puisque vous êtes la droiture même, puisqu'il n'y a pas en vous d'affections déréglées à vaincre par l'énergique usage de leurs contraires.

En outre, vous tenez à bien établir ici la réalité de vos souffrances, de votre nature humaine; vous voulez vous montrer bien évidemment semblable à moi, sujet à toutes mes épreuves d'homme, sauf le péché, *Tentatum per omnia, pro similitudine, absque peccato* (Hebr. 4, 15).

Mais surtout je retrouve là, dans l'aveu répété de votre répugnance à la douleur, cette adorable condescendance qui vous rend participant de mes tristesses, de mes frayeurs, de mes ennuis. Oh! que vous êtes bon, là encore, de m'apprendre qu'il n'y a pas défaillance, pas même imperfection, à crier bien haut, tout naïvement et filialement, l'horreur naturelle de souffrir; que tout est sauf, que tout est bien, si l'on finit, comme vous, par la sacrifier! Que je vous sais gré de ne pas m'éblouir par l'éclat d'un héroïsme imperturbable, qui risquerait de décourager ma faiblesse! Que vous êtes admirable, vous, le magnanime par excellence, d'être magnanime, héroïque, sublime, comme vous êtes toutes choses sur terre : simplement, humainement, humblement! Entre toutes les merveilles de votre agonie, c'est celle-là qui me touche le plus, c'est là que je m'attache avec le plus de bonheur; c'est de quoi je veux vous bénir à jamais.

b) Il veut se montrer homme, nous ressembler, *sine peccato*.

c) Il veut surtout ne pas nous éblouir par un héroïsme décourageant.

Condescendance adorable, le fruit le plus touchant de cet exercice.

## LA PASSION. REVUE

[*Exerc. spir.*  
Hebdom., III, die  
VII. Notan-  
dum].

Faisons ce qu'indique saint Ignace après le septième jour de la troisième Semaine : contemplons ou méditons en une fois la Passion tout entière, depuis l'arrestation du Seigneur jusqu'à son dernier soupir. Parcourons donc tout d'une haleine et à grands pas la voie douloureuse ; mais, pour en garder un souvenir précis et pratique, notons, comme tout à l'heure pour l'agonie, ce que Jésus souffre et ce qu'il fait.

— PRÉLUDES.  
Omettre l'histoire du fait et la composition de lieu proprement dite.

— Les Préludes peuvent être brefs. Ne rappelons point, dès l'abord, l'histoire du fait : elle remplira tout le premier point. — D'ailleurs, pas de composition de lieu unique et durable, puisque le drame se déplacera bien des fois. Si, dès le début, je veux fixer mon imagination sur un spectacle, je me figurerai sans peine ou l'*Ecce Homo* ou le Calvaire ; à tout prendre, ne suffirait-il pas de mon crucifix ? — Quant au troisième prélude, je puis refaire celui de l'Agonie au Jardin. Seigneur Jésus, faites retentir en moi tous les coups dont vous allez être accablé ! Donnez-moi aussi de comprendre, de goûter, de pratiquer, pour l'amour de vous, la leçon principale qui va ressortir de l'ensemble. Faites-moi bien voir comment s'achève et triomphe là, votre divine stratégie du Règne et des *Etendards*. Jésus qui, sous mes yeux, allez tant souffrir et tant vous humilier pour moi, enflammez, dans mon pauvre et faible cœur, le désir amoureux de souffrir et de m'humilier pour vous, avec vous !

— PREMIER  
POINT : Ce que  
Jésus souffre.

Observations  
préliminaires.  
1<sup>er</sup> Il souffre  
en vertu de sa  
propre volonté,

— Avant de compter les douleurs, établissons nettement la situation de la victime. Cette situation exceptionnelle ressort de deux faits.

— Jésus n'est pas le patient ordinaire, le martyr même, qui attend et ignore les supplices dont on va s'aviser contre lui. Jésus sait tout par avance,



il permet tout; en un sens vrai et supérieur, il ordonne et mène tout. Comme Verbe, comme Providence laissant agir et tout ensemble dirigeant à ses fins divines la liberté, même criminelle, il a vu, sanctionné, décrété *ab æterno* ce cruel programme. Nous allons le voir enveloppé, emporté, comme la feuille, dans un tourbillon de colères déchaînées. De fait, c'est lui-même qui les déchaîne, lui-même qui conduit le tourbillon.

— Mais rien, en cela, qui puisse alléger sa souffrance, et, par ailleurs, deux choses sont pour l'augmenter. Homme accompli, *perfectus homo* (Symbol. Athanas.), doué, en son âme et en son corps, de la sensibilité la plus vive, la plus exacte, il sentira, dans toute son acuité, l'aiguillon de la douleur physique. Aussi bien tiendra-t-il à n'en rien perdre. Il refusera, par exemple, le breuvage avec lequel on engourdissait les condamnés. *Et dabant ei bibere myrrhatum vinum, et non accepit* (Marc. 15, 23). — D'autre part, quelle nature morale fut jamais plus fine, plus délicate, plus aimante, mieux faite pour apprécier et savourer, dans toute leur amertume, l'injustice, l'ingratitude, l'outrage? Mais en outre, Jésus se connaît, il a pleine et sûre conscience de lui-même, de sa dignité, de ses droits. Son Père céleste lui a tout mis dans les mains; venu lui-même de Dieu, il retourne à Dieu. Jésus sait tout cela; il l'avait présent à l'esprit quand il s'appêtait à laver les pieds de ses Apôtres; il ne l'oublie pas dant tout le cours de sa Passion, et ses douleurs ne peuvent en être que plus vives.

— Que souffre Jésus dans sa chair innocente, sacrée, divine? Loin de moi les impressions réalistes, messéantes en pareil sujet, assez malsaines toujours! Mais encore voudrais-je concevoir, apprécier, comprendre, ne rien omettre, tout comme je voudrais recueillir toutes les gouttes de son sang tombées à terre pour moi.

— Tension nerveuse, excitation, puis épuisement

non seulement résignée, permissive, mais positive et formelle. Il a tout réglé d'avance.

2° Néanmoins, il souffre plus que personne, à raison de son exquise sensibilité physique et morale, et de la conscience qu'il a de sa dignité.

1° Ce que Jésus souffre dans sa chair :

... au Jardin.  
épuisement,

... la nuit suivante, liens, coups et gourmades,

physique résultant de l'agonie morale au Jardin ; — gêne intolérable des liens longtemps conservés ; — chez Caïphe, gourmades et poussées violentes des valets, des sanhédrites eux-mêmes ; — ni sommeil, ni nourriture ; de là, sans doute, effroyable douleur de tête : prélude et jeu que tout cela. Du moins est-ce dans ces conditions, déjà si douloureuses, que Jésus aborde les supplices proprement dits.

... à la flagellation,

— Vient la Flagellation. Pour me la figurer atroce, je n'ai pas même besoin des révélations particulières, si vénérables soient-elles. Pilate a voulu apitoyer les Juifs ; le zèle des subalternes a dû enchéirir encore : il suffit.

— Mais supposé-je étourdissement que la douleur cesse avec le dernier coup ? C'est alors, peut-être, qu'elle devient plus cuisante. Et puis tout la renouvelle. Les mains même de la Très Sainte Vierge ne pourraient toucher, sans la faire souffrir, cette pauvre chair à vif ; et ce sont des brutes qui la manient comme une pierre, qui la revêtent et la dévêtent comme un mannequin, la poussent de ci de là comme un jouet.

... au couronnement d'épines.

— Souffrances de la couronne d'épines, des coups du roseau dur et rigide avec lequel on l'enfoncé. (Mat. 27, 30.)

... au chemin du Calvaire,

— Et qui dira celles de la voie douloureuse ? On a beau réduire en idée les dimensions de la Croix et sa pesanteur : puisqu'elle doit être plantée dans le sol et porter, à son tour, un corps d'homme, il la faut longue, massive, lourde par conséquent : fardeau quasi impossible pour un criminel qui aurait encore toute sa vigueur. Mais pour Jésus !... Manifestement, il ne la porte pas, il la traîne ; un des angles intérieurs coupe son épaule et la déchire ; le bas de la tige rase le sol et sursaute à chaque inégalité du chemin ; le haut vient, à chaque moment, heurter la tête du Sauveur, enfoncer ou déplacer la couronne. Et quel redoublement de douleur, à chacune des trois chutes traditionnelles !

On entend que les exécuteurs aient craint de voir le condamné mourir sur la route, et requis au passage un auxiliaire. Heureux Simon le Cyrénéen ! Il se peut bien que, au premier moment, il ait subi la corvée avec honte et dépit : espérons qu'il l'aura continuée avec commisération, achevée avec amour.

On arrive au terme. Jésus vit encore pour souffrir encore. Le crucifiement a-t-il lieu à terre, ou sur l'arbre déjà dressé et fixé ? Moments horribles, en tout cas ; mais la suite l'est-elle moins ? A supposer le crucifié maintenu par des simples cordes, sa situation deviendrait intolérable au bout de quelques instants. Jésus est cloué : il vit ainsi trois heures. Immobilité, essai de mouvement, si l'essai même est possible : lequel des deux est le plus cruel ? Et cette fièvre, et cette oppression, et cette soif ! *Sitio*. Le divin maître a-t-il souffert dans son corps plus qu'aucun autre martyr, plus que tous les martyrs ensemble ? La piété est bien maîtresse de le croire, mais en a-t-elle besoin ? Ne suffit-il pas de la réalité certaine, immédiate, sans recours aux comparaisons ?

... au crucifiement, en croix durant trois heures.

Il faut courir en hâte à d'autres douleurs : mais auparavant, contemplons un peu Jésus en croix, non tel qu'on est obligé de nous le figurer, par égard à notre délicatesse, mais tel qu'il a dû être : déchiré des pieds à la tête, sanglant, souillé, hideux à la vue, réalisant en sa Personne ce qu'Isaïe disait du peuple de Dieu : *A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas ; vulnus et livor et plaga tumens non est circumligata, nec curata medicamine, neque fola oleo* (Isaï. 1, 6). Et d'ailleurs, le Prophète n'avait-il pas devant les yeux le crucifié lui-même quand il disait : *vidimus eum, et non erat aspectus* ; quand il le nommait l'homme de douleurs, maître en la science de l'infirmité ; quand il le comparait aux lépreux ? (Isaï. 53, 2-4). En se faisant homme, le Verbe avait dit au Père : *Hostiam et oblationem noluisti ; corpus*

Contemplons-le en cet état.

Voilà ce qu'il a voulu faire de sa chair.

*autem aptasti mihi* (Hebr. 10, 5). C'est donc pour cet usage que le Père lui adaptait une chair d'homme, et voilà ce que Jésus lui-même a voulu en faire. — Que fais-je de la mienne? Mon corps est un baigne, *ergastulum*, dont il faut m'affranchir par une mortification au moins suffisante. C'est un temple qu'il me faut purifier et sanctifier, c'est-à-dire mortifier encore. C'est un instrument à ménager pour l'usage légitime et apostolique, ni plus ni moins *tantum quantum*. A part cette unique réserve, cet unique intérêt de la plus grande gloire de Dieu, c'est une victime que je dois sacrifier, immoler, pour payer d'amour les souffrances de Jésus-Christ, pour lui être actuellement et effectivement semblable. Regardons-le en croix, confrontons-nous avec lui... Hélas!...

2° Ce que Jésus souffre dans sa dignité.

— Et maintenant que souffre-t-il dans sa dignité, dans son honneur, dans le sentiment, à la fois magnifique et infaillible, qu'il a de lui-même? Le rappeler, même en courant, c'est adresser un catalogue moralement complet de toutes les formes et nuances de l'outrage, une monographie moralement complète de l'humiliation.

On le marchande (Judas et les prêtres).

Entre Judas et les prêtres, on l'évalue, on le marchande, on finit par le coter trente deniers, une centaine de francs (Knabenbauer, S. J. in *Matthæum* 26, 15, t. II, p. 397). Voilà ce que peut bien valoir cet homme-là, son sang, sa vie. Les prêtres jugent peut-être que c'est beaucoup; Judas, l'avare, trouve que c'est bien. *Pretium appretiati quem appretiaverunt a filiis Israel* (Mat. 27, 9).

On l'arrête comme un voleur.

On l'arrête avec des précautions injurieuses que lui-même prend la peine de souligner : *Tanquam ad latronem existis cum gladiis et fustibus comprehendere me* (Mat. 26, 55).

On le garrotte.

On le garrotte, c'est-à-dire qu'on le traite comme le criminel dangereux, le fou furieux, la brute sans raison. Louis XVI, au pied de l'échafaud, repoussait ce dernier outrage, et il ne l'accepta qu'en souvenir de Jésus-Christ.



Voyons le Sauveur en posture d'accusé. Chez Anne, entendons le soufflet retentir sur son visage. Un soufflet ! L'insulte réputée intolérable et pour laquelle l'honneur mondain veut du sang ! Chez Caïphe, reconstituons vivement la scène : les Sanhédrites sur leurs hauts sièges ; Notre-Seigneur au-dessous, au milieu, debout ou assis sur la sellette, les yeux baissés, tandis que tous les regards convergent sur lui. Et quels regards ! Quelles « prunelles étincelantes » (Saint-Simon), dardant sur lui le mépris, la colère, la vengeance, la haine satisfaite ! Comme tous ces yeux parlent ! Comme ils disent : « Enfin !... Enfin le voilà, le jour que nous attendions, le jour de la revanche ! » *En ista dies quam expectabamus ; invenimus, vidimus* (Thren. 2, 16).

On le soufflette, on le juge. Voir la scène chez Caïphe.

Après le premier simulacre d'interrogatoire juridique, on lève la séance pour se donner un moment de récréation. Jésus est conspué, battu, souffleté de nouveau ; on lui bande les yeux, on veut lui faire deviner qui le frappe ; il est le jouet, « le plastron de la canaille » (Bossuet). Quelle souffrance ! Quelle révolte intérieure ! Comme son cœur d'homme bondit !

On s'en amuse brutalement les valets et autres.

Et comment dénombrer les accusations, les faux jugements, les calomnies ? Pour les prêtres, Jésus est un blasphémateur : *Ecce nunc audistis blasphemiam* (Mat. 26, 65). A Pilate, ils le présentent comme un malfaiteur, *malefactor* (Joan. 18, 30), un séducteur, *seductor ille* (Mat. 27, 63), un séditieux, un révolutionnaire : *Hunc invenimus subvertentem gentem nostram* (Luc. 23, 2). Ceux-là, du moins, lui font l'honneur de le haïr ; mais Hérode ! Pour ce mondain type, curieux, amusé, moins méchant que frivole, mais arrivant à la méchanceté par la frivolité même, Jésus est d'abord un maître en spiritisme, un *medium*, capable d'amuser une matinée de cour. Jésus se refuse à montrer son savoir-faire. Dès lors, ce n'est plus qu'un idiot ; on le

On le diffame (accusations, calomnies). On le méprise (Hérode).

méprise, on le bafoue, on le met à la porte. *Sprevit... illudit... remisit* (Luc. 23, 11).

On le perd dans l'opinion (Barabbas).

Et que devient-il peu à peu dans l'esprit de la foule dans l'opinion? Pauvre opinion humaine, qui, peut-être, m'en impose trop à moi-même! J'y reviendrai tout à l'heure; mais voici déjà un trait qui la juge : *Non hunc, sed Barabbam!* (Joan. 18, 40) Lequel est le plus ignominieux pour Jésus, le vote populaire, ou le fait même de la comparaison, de la mise aux voix?

On s'en amuse encore (couronnement dérisoire).

L'outrage varie sans cesse de forme, de nuance, de saveur. Après les grossièretés des valets, viennent les gâtés de corps de garde, la royauté postiche, la couronne d'épines, le sceptre de roseau, les génuflexions, dont on se relève pour conspuer et souffleter encore. Divertissement improvisé par les soldats; plaisir double : piétiner un malheureux et insulter en sa personne la nationalité juive tout entière (Mat. 27, 27-31).

On le met au pilori. *Ecce homo*. On le promène ignominieusement par la ville.

La foule n'a pas joui de cet intermède à huis clos; elle en verra du moins les résultats. Pilate lui présente Jésus tel qu'on vient de nous faire : *Ecce homo*. C'est l'exposition publique, le pilori. Aussi bien quand, tout à l'heure, on promenait trois fois le prisonnier à travers Jérusalem, de Caïphe à Pilate, puis à Hérode, puis à Pilate encore; n'était-ce pas déjà une exposition publique prolongée, une manière de pilori ambulant? Reste un quatrième voyage, une quatrième procession d'ignominie, pour aboutir au pilori par excellence, la croix.

On le crucifie entre deux larrons, et là encore on l'insulte, on le raille, on le défie.

Allons-y, voyons-y, entre deux criminels vulgaires, Jésus occupant la place du milieu, celle du criminel par excellence. *Crucifixerunt eum, et cum eo duos latrones, hinc et hinc, medium autem Jesum* (Joan. 19, 18). Voyons les Pharisiens branler la tête; écoutons leurs rires, leurs sarcasmes, leurs défis. Le Psalmiste les a entendus d'avance. *Omnes videntes me deriserunt me; locuti sunt labiis et moverunt caput. Speravit in Domino : eripiat eum; salvum faciat eum, quoniam vult (amat) eum* (Ps.

21, 8, 9). L'Évangéliste en dresse procès-verbal. *Prætereuntes autem blasphemabant eum, moventes capita sua et dicentes... Salva teipsum; si Filius Dei es, descende de cruce, etc.* (Mat. 27, 39-45) Le Psalmiste le montrait encore entouré de bêtes en fureur. *Circumdederunt me vituli multi : tauri pingues obsederunt me, aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens* (Ps. 21, 13, 14). C'est bien cela au Calvaire; la bête humaine est déchaînée, la bête sottement superbe et volontiers cruelle, ce qui est encore une façon de volupté. Ici, elle s'en donne à cœur joie, elle se rue sans frein à son double plaisir naturel, qui est d'humilier et de faire souffrir, de piétiner le corps et l'âme.

Mais essayons d'entrer dans les sentiments de la victime; de concevoir, d'imaginer, de ressentir quelque peu en nous-mêmes l'horreur de cette fin où l'extrême torture se rencontre avec l'extrême ignominie. Jésus n'est qu'une plaie: ce qui lui reste de vie n'est que souffrance aiguë, intolérable; et il finit, à la face de tout le peuple, en faux prophète, en imposteur démasqué, en sacrilège convaincu et puni. *Opprobrium hominum et abjectio plebis* (Ps. 21, 7). *Despectum et novissimum viro- rum, virum dolorum et scientem infirmitatem* (Isaï. 53, 3). Oh! oui, homme de douleurs par excellence, passé maître dans la science, mais dans la science expérimentale, de l'infirmité. Or, à pareille science, il faut un apprentissage, et l'apprentissage de Jésus n'est pas d'hier, mais il s'achève et se couronne là. Et moi, son disciple privilégié, son compagnon d'office, puis-je demeurer étranger à cette science, me dérober à cet apprentissage de la souffrance et de l'humiliation réunies? — Mais courons à d'autres douleurs.

— Car il manquerait quelque chose à l'apprentissage de mon Maître et à sa maîtrise même, si le Cœur, le Sacré-Cœur, n'avait, comme la chair et la dignité de l'Homme-Dieu, ses tourments appro-

L'extrême du déshonneur n'aboutissant à l'extrême de la souffrance physique.

3° Ce que Jésus souffre dans son Cœur

priés, sa passion distincte. Rappelons-la brièvement, l'ayant déjà entrevue au Jardin.

... d'apôtre  
par excellence  
(obstination,  
réprobation des  
Juifs et de tant  
d'autres plus  
tard),

Cette passion du Cœur, elle lui vient de toutes parts : de ce peuple juif qu'il a tant aimé, qui le désole deux fois, et en le repoussant, et en se perdant par là même. *Expandi manus meas tota die ad populum incredulum* (Isaï. 65, 2). *Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt!* (Mat. 23, 37 sq.) — Elle lui vient de toutes les âmes qu'il voit par avance imiter l'aveuglement et le suicide surnaturel des Juifs. Mais quel supplice, pour l'amour, de se savoir méconnu, repoussé, raillé, payé de haine et, finalement, stérile ! — Elle lui vient des siens, de ses Apôtres qui l'ont vendu, renié, délaissé. — Elle lui vient de ce qu'il a de plus cher ici-bas, de sa sainte Mère. Que ne souffre-t-il pas de la faire tant souffrir ! Dans cette universelle Passion du Cœur, il faut que le coup le plus déchirant vienne du ciel, de ce Père pour la gloire duquel il souffre, et qui, lui refusant toute consolation, toute joie, se comporte en réalité comme s'il l'abandonnait. Là se retrouvent, et dans une intensité inappréciable, toutes les désolations du Jardin des Olives. De là, ce grand cri du mourant divin : *Exclamavit Jesus voce magna dicens : Eli, Eli, lamma sabaothani* (Mat. 27, 46). C'est le comble, c'est la lie du calice, le glaive déchirant la dernière fibre du Cœur.

... d'ami  
(ses Apôtres),  
... de fils de  
Marie (dou-  
leurs de sa  
Mère),  
... de Fils de  
Dieu (délaisse-  
ment).

Combien le  
Sacré Cœur a  
mérité le culte  
de réparation.

Le Cœur de Jésus, le Sacré-Cœur ! A-t-il mérité, conquis de haute lutte, ce culte de réparation qu'il nous demande par la bouche de sa servante Marguerite-Marie ?

*Et omnia hæc  
propter me !...*

Je dois me hâter, courir encore. Et cependant il ferait si bon rester là, devant Jésus en croix, regardant sans parler ou bien me répétant cent fois à moi-même : « Ces tortures, ces opprobres, ces amertumes, ces délaissements inexprimables, il les souffre à ma place et par mon fait ; il les souffre par amour pour moi ; il m'appelle, par vocation spéciale, à y prendre part. Oh ! oui, oui, Maître :



ma part de tout cela ! *Sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus* (Mat. 10, 25).

— Après ce qu'il souffre, j'ai à méditer ce qu'il fait.

Ce qu'il fait ! Mais rien, ce semble, et c'est là ma première impression, mon premier étonnement. Dans ce drame qui se joue autour de lui, à ses dépens, deux mots résument tout son rôle : Jésus se livre, Jésus se tait. *Tradebat autem judicanti se injuste* (1 Petr. 2, 23). *Jesus autem tacebat* (Mat. 26, 63).

Il se livre, il s'abandonne. A Gethsémani, je vois encore trois actes de maître : les sbires terrassés d'un mot, *Ego sum* (Joan. 18, 6) ; Malchus guéri d'un geste (Luc. 22, 51) ; la fuite des Apôtres assurée par un commandement formel : *Sinite hos abire* (Joan. 18, 8). Puis, c'en est fait ; à partir de ce moment, la puissance de Jésus semble épuisée, frappée d'une paralysie soudaine, tandis que celle des ténèbres commence d'avoir cours. Le voilà tout passif, pure victime. Qu'on fasse de lui tout ce qu'on voudra : il n'y résiste pas, il s'y prête. *Dabit percutienti se maxillam* (Thren. 3, 30). *Retrorsum non abii ; corpus meum dedi percutientibus ; genas vellentibus ; faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (Isaï. 50, 5, 6).

Il se tait, du moins la plupart du temps et quand il s'agit de se défendre. Ça et là, une brève parole, mais toujours dans l'intérêt d'autrui ou dans l'intérêt de Dieu ; quelques mots pour avertir la conscience des prêtres ou celle de Pilate, pour instruire les filles de Jérusalem qui le suivent en pleurs, pour demander ou dispenser le pardon, pour nous léguer à sa Sainte Mère. Une seule fois sa voix s'élève et redevient majestueuse. Caïphe l'interpelle sur sa qualité de Messie et sa filiation divine. Ici, la vérité suprême est en jeu : l'accusé parle donc haut et net, avec pleine conscience de signer, par là même, son arrêt de mort ; le voilà

— SECOND POINT : Ce que Jésus fait.  
1° En apparence, rien.

Il se livre.

Il se tait (au moins s'il ne s'agit que de sa défense).

martyr, prince des martyrs. Il a donc parlé sciemment pour se perdre. Hors de là, pas un mot de plaider, d'apologie. Caïphe s'en irrite; Pilate en est dans la stupeur : *Ita ut miraretur præses vehementer* (Mat. 27, 14). « Tu ne réponds rien? Tu n'entends donc pas les témoignages qui te chargent? Tu ne sais donc pas que j'ai sur toi droit de vie ou de mort?... » Jésus se tait. *Ego autem, tanquam surdus, non audiebam, et sicut mutus non aperiens os suum. Et factus sum sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones* (Ps. 37, 14, 15).

En tout, passivité, inertie. Mystère.

Silence, abandon de soi. A ne regarder que l'apparence, depuis le Jardin jusqu'au Calvaire, Jésus est tout passif; il subit et n'agit pas; il souffre tout et ne fait rien. — Mystère.

2° En réalité, action multiple, féconde.

Mais entrons dans la lumière de la foi, dans la divine réalité des choses. Tout change d'aspect; cette inaction devient une activité multiple, énergétique, toute puissante, féconde en résultats merveilleux.

Tout ce qu'il laisse faire contre lui, c'est lui-même qu'il le fait, comme cause première et ordonnateur suprême.

Avant tout, ne l'oublions pas : la victime ne s'offre que parce qu'elle l'a voulu et autant qu'elle l'a voulu. *Oblatus est quia ipse voluit* (Isaï. 53, 7). On semble lui ôter l'honneur et la vie; on croit le faire et l'on ne s'y épargne pas. Non pourtant, c'est elle, bien plutôt, qui se les ôte à elle-même. *Ego pono animam meam... Nemo tollit eam a me; sed ego pono eam a meipso* (Joan. 10, 17, 18). Subir ainsi, n'est-ce pas agir? N'est-ce pas réagir héroïquement contre toutes les tendances de la nature? Le martyr en est là; mais Jésus, le prince des martyrs, déploie, en se laissant faire, une activité bien plus réelle encore et plus admirable, puisqu'il est la cause première et l'ordonnateur souverain de tout ce qu'on fait contre lui.

En outre, multiple rôle soutenu par cette passivité même.

Mais en outre, ce patient, qui s'abandonne, soutient et parachève en cela même bien des rôles supérieurs à toute puissance humaine. Comptons-les.

A l'égard de l'enfer, c'est le rôle de vainqueur,

de triomphateur. En s'abandonnant ainsi, Jésus dépouille de leur proie et de leur empire usurpé les puissances infernales; il passe hardiment au milieu d'elles et les traîne après lui captives. *Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso* (Coloss. 2, 15).

a) A l'égard de l'enfer, rôle de vainqueur, de triomphateur.

A l'égard et au bénéfice de l'homme, que ne fait-il pas, ce patient inerte, et précisément en se laissant faire? Il achève et couronne son rôle d'otage, de rançon, de pécheur universel, de pécheur type. Il porte notre péché sur sa Personne, et c'est en le portant ainsi qu'il l'ôte, selon le mot de saint Jean. *Peccata multorum tulit* (Isaï. 53, 12). *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* (1 Petr. 2, 24). Pilate fait clouer à la croix un écriteau dérisoire; Jésus en cloue un autre : l'original même, l'autographe du décret divin qui nous condamnait, lequel est désormais caduc, effacé, supprimé. *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci* (Coloss. 2, 14). Verbe, il a, par indivis avec le Père et le Saint-Esprit, merveilleusement établi la dignité naturelle, mais surtout surnaturelle de l'homme. Homme lui-même, en se livrant et en se taisant, il la réforme, la répare, la révèle plus merveilleusement encore.

b) A l'égard de l'homme, rôle d'otage, de rançon, de réparateur magnifique.

A l'égard et, si on l'ose dire, au bénéfice de Dieu, il réalise en se laissant bafouer et supplicier, l'œuvre impossible à l'humanité tout entière; il venge, il satisfait, il glorifie la Sainteté divine pleinement et adéquatement par un hommage infini en valeur contre elle-même. *Holocotaumata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio* (Hebr. 10, 6).

a) A l'égard de Dieu, rôle de réparateur adéquat, de glorificateur parfait.

Bref, à considérer d'un même regard Dieu et l'homme, Jésus souffrant et mourant les réconcilie, les rapproche, les unit d'une union plus admirable encore et plus touchante que celle du Paradis ter-

b, c) A l'égard de Dieu et de l'homme, considérés dans leurs relations mutuelles :

...rôles de pa-  
cificateur, de  
prêtre, de mé-  
diateur.

restre, du plan surnaturel primitif. Négociateur victorieux, il fait la paix entre le ciel et la terre. *Pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in cælis sunt* (Coloss. 1, 20). Prêtre, Pontife, Sacrificateur unique il offre, à la croix, le sacrifice unique, préfiguré par les hosties légales et continué, dans l'Eucharistie, jusqu'à la consommation des siècles. Et il l'offre précisément en se laissant faire, ou mieux, en s'immolant lui-même. Toute autre victime n'y suffirait pas; tout autre sacrificateur serait impuissant contre une telle victime.

— Médiateur de la nouvelle alliance, il l'est déjà par l'union personnelle de ses deux natures; il achève de l'être en se livrant, en mourant, parce que cette nouvelle alliance est un testament véritable, et qu'un testament n'est bien scellé et valide que par la mort du testateur (Hebr. 9, 23-26).

Négociateur, médiateur, pontife, c'est par son propre sang répandu, par la passivité toute volontaire qu'il pénètre, une fois pour toutes, dans le Saint des Saints, à l'intérieur du voile. *Per proprium sanguinem introivit semel in Sancta* (Hebr. 9, 12); *Usque ad interiora velaminis* (Hebr. 9, 19); que son Humanité personnelle entre une seconde fois et par nature; mais en outre que, à la suite du Médiateur victime, notre humanité tout entière, entre à nouveau dans une union surnaturelle, dans une communauté de vie avec Dieu, par la grâce ici-bas, par la gloire au ciel.

Rôles qui s'a-  
chèvent et se  
consommant à  
la Passion.

A la Cène, Jésus, disait à son Père : *Opus consummavi : quod dedisti mihi ut faciam* (Joan. 17, 4); et cette parole, pour être absolument vraie, supposait, escomptait d'avance la Passion imminente. C'est au Calvaire, après s'être livré, abandonné sans réserve, que Jésus peut dire en toute vérité actuelle et définitive : *Consummatum est*. L'œuvre est complète, elle est la plus grande sans comparaison, de l'histoire humaine, et même, si l'on peut parler ainsi, de l'histoire divine. Œuvre



immense, infinie : l'éternité ne sera pas trop pour la contempler et l'adorer.

Aujourd'hui cependant, au point où j'en suis des Exercices, j'ai à faire quelque chose de plus pratique et de plus pressant encore; j'ai à méditer le rôle que Jésus-Christ souffrant soutient contre mes convoitises. Rôle triple et un : enseignement, jugement, combat victorieux et décisif; en tout, dernier effort du Roi du Règne et des *Etendards*. Je le sais déjà (Cf. note sur la troisième Semaine, supra, p. 425); mais il m'importe d'y revenir, d'y insister en toute lumière et vigueur.

Maître, il achève ici de m'instruire, de m'édifier sur ce que valent mon orgueil et mon sensualisme, avec leurs aliments naturels qui sont l'honneur et le plaisir. — Juge, il dément, réprouve et condamne le monde, l'opinion du monde, unanime à déifier le plaisir et l'honneur, c'est-à-dire, finalement, le sensualisme et l'orgueil. Roi guerrier, il achève ici leur défaite. Où donc, sur quel terrain? En lui-même, en sa propre Personne. Car voici revenir, et avec une entière justesse d'adaptation, le texte rappelé tout à l'heure. *Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso* (Coloss. 2, 15). Eh quoi! les deux grandes convoitises, sont-elles en lui? Non, elles ne sont qu'en moi. Et pourtant rien de plus vrai: s'il m'enseigne l'art et m'inspire le courage de les vaincre en moi, c'est qu'il en triomphe tout d'abord dans sa propre et personnelle humanité : *palam triumphans illos in semetipso*. Mais comment, par quelle étrange stratégie? Il les laisse se ruer sur lui de l'extérieur; il s'abandonne sans résistance à toutes leurs violences, à toutes leurs insultes. Qu'est-ce à dire pratiquement? Qu'il se comporte, qu'il se laisse traiter, mieux encore, qu'il se fait traiter lui-même, comme si mes deux convoitises étaient en lui, et poussées au degré suprême; comme s'il était, lui, le plus sensuel et le plus orgueilleux des hommes; comme si, dès lors,

δ) A l'égard des convoitises et du monde; aspect spécialement actuel pour moi et principal :

α) rôle de maître qui achève de m'instruire;

β) rôle de juge prononçant et condamnant action;

γ) rôle de combattant vainqueur, du Roi du Règne et des *Etendards*.

Il triomphe des convoitises in *semetipso*, ... en s'abandonnant à leurs assauts du dehors, ●

... ense traitant lui-même comme s'il avait à les vaincre;

il avait personnellement besoin de pousser à l'extrême la double réaction normale, indispensable, qui est la souffrance et l'humiliation. La voilà, cette glorieuse chevalerie du *Règne* et des *Eten-dards*; la voilà qui prend forme concrète, se traduit en langue pratique, tombe dans le domaine de l'action et de l'usage. Oui, sa propre Personne est bien le champ de bataille où il triomphe actuellement des convoitises, de ces deux principautés ou puissances, *principatus et potestates*, qui ne sont redoutables que pour moi. Et par le fait d'en triompher actuellement en lui-même, il en triomphe virtuellement en moi, puisqu'il me livre ainsi le secret de la victoire; puisqu'il me donne le stimulant de son exemple, de son héroïque amour qui appelle le mien; puisqu'il m'obtient la grâce du courage nécessaire à triompher moi-même! Ah! j'ai besoin, moi, de mortifier ma chair : eh bien! regardons la sienne. J'ai besoin, moi, de mâter ma passion pour l'honneur : eh bien! regardons ce qu'il fait du sien, mais regardons-y de bien près, car la chose en vaut la peine.

... par où il me donne, à moi, la victoire, m'y engage par l'amour, m'en obtient d'en-haut le courage.

Considérons surtout ses humiliations.

Deux faits :  
(1) Jésus perd graduellement tout son prestige.

Dans les douze ou quinze heures qui séparent son arrestation de sa mort, constatons ces deux faits dont le second est un abîme pour le sens humain : Jésus perd graduellement tout son prestige; mais encore il le perd volontairement, puisqu'il laisse tout faire pour le détruire et ne fait rien pour le sauver. Suivons en idée cette progression rapide qui, en quelques heures, le mène de la gloire à l'infamie; ce retournement de l'opinion populaire, qui l'acclamait, il y a cinq jours, qui en vient aujourd'hui à lui préférer Barabbas et à voter son supplice; qui, le matin du vendredi, voyait encore en lui un Prophète et, le soir, ne voit plus en lui qu'un imposteur enfin démasqué. Mobilité des foules, soit; mais Jésus ne laisse-t-il pas s'accumuler contre lui toutes les vraisemblances? Ne se perd-il pas, comme à plaisir, dans l'esprit public?

Effet imman-  
quable sur un  
honnête juif du  
commun : scan-  
dale.

Supposons, non pas un Pharisien, un jaloux, un sectaire, mais un juif du commun, un honnête marchand ou artisan de Jérusalem, homme de bon sens ordinaire et de volonté assez droite, craignant Dieu et attendant, lui aussi, la consolation d'Israël. Cet homme a ouï parler de Jésus; depuis deux ans, il l'a rencontré quelquefois et entendu au Temple; il lui a vu faire des miracles. Il incline à reconnaître en lui le Messie figuré d'après l'opinion courante, le libérateur de la nationalité, le grand monarque, le nouveau Salomon. Il a vu, ces derniers jours, son entrée, son triomphe; gagné par l'enthousiasme quasi universel, il a peut-être crié de bon cœur : *Hosanna filio David!*... Et aujourd'hui, qu'apprend-il? Que voit-il? Jésus arrêté, condamné à mort par le Sanhédrin, trois fois promené par la ville, les mains liées, peut-être la corde au cou. Notre Juif suit en curieux ces marches et contremarches, il assiste à toutes les scènes de la matinée. Voilà donc le soi-disant Prophète honni par tout ce qu'il y a de considérable dans la nation, abandonné de tous les siens, mais surtout s'abandonnant lui-même. Comment penser que cette abdication de soi est volontaire? Comment deviner, soupçonner même, le grand secret providentiel qui me confond, moi chrétien, moi religieux? Suivons les impressions inévitables de cet honnête Juif, le travail élémentaire de son esprit. Si Jésus ne se défend pas, évidemment, c'est qu'il ne peut pas se défendre; s'il se tait, c'est qu'il n'a rien à dire, que sa conscience lui ferme la bouche. Mais alors, que penser du reste, de ses miracles d'autrefois? Illusion, imposture, prestiges diaboliques, ainsi que nos prêtres le disaient? Après la stupeur, la consternation des premiers moments, cet homme ne vient-il pas par degrés à l'irritation d'avoir été dupe? Ne conçoit-on pas qu'il puisse crier dans un élan d'indignation convaincue : *Non hunc sed Barabbam?* Car enfin un imposteur sacrilège n'est-il pas pire et plus nuisible qu'un vulgaire bandit?

Et si ce Juif monte au Calvaire, s'il entend dire : *Alios salvos fecit : seipsum non potest salvum facere* (Mat. 27, 42) ; le moyen, pour lui, de ne pas trouver cette logique péremptoire ? Ne sont-ce point là les impressions plus que probables de ce brave Israélite, peut-être chrétien dans cinquante jours, peut-être en Paradis depuis dix-neuf siècles ? Et qui les détermine surtout, qui les tend quasi invincibles ? La passivité de la victime, son silence. — *Tradebat se... Tacebat.*

(2) Jésus n'y consent pas seulement : il y coopère

— Seigneur Jésus, je m'y perds. Vous avez annoncé à vos fidèles, à vos intimes, qu'ils seraient déconcertés, désorientés, scandalisés dans leur foi en vous. Encore avez-vous fait beaucoup pour les prévenir, et ils l'ont été quand même. Qu'advient-il donc de ce pauvre homme et de ses pareils ? Mais pardonnez-moi si j'ose le dire : qui en est la cause principale, le grand responsable ? N'est-ce pas Celui qui peut tout pour empêcher le scandale et qui ne fait rien ? Vous ne consentez pas seulement à votre diffamation ; vous y conspirez, vous travaillez vous-même à la ruine de votre prestige. Durant ces heures d'ignominie, vous rendez humainement impossible cette foi que vous réclamiez depuis trois ans. Vous semblez vous contredire, vous démentir, aller droit contre la gloire de votre Père, cette gloire solidaire de la vôtre. Vous compromettez l'intérêt des âmes, cette vie éternelle que vous leur apportiez, et qui consiste, non pas seulement à connaître le seul vrai Dieu, mais à vous reconnaître, vous, Seigneur, pour son envoyé, pour son Christ. *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. 17, 3). Vous soulevez contre vous, non pas seulement le sens humain et naturel, mais — comment ne pas me l'avouer à moi-même ? — un certain sens chrétien rudimentaire, celui qu'avaient alors vos Apôtres même. Et c'est bien par où ce mutisme, ce laisser-faire absolu, cet abandon, cette trahison de vous-même par vous-même, sont pour

... contre l'intérêt actuel et apparent de la foi, des âmes, de la gloire de Dieu.

Mystère,



nous déconcerter et nous confondre. *Obstupescite, cœli, super hoc!* (Jerem. 2, 12).

Gloire à Dieu pourtant et à la victime volontaire! L'Ecriture et les Exercices me donnent la double clef du problème. Celui qui me confond en s'abandonnant ainsi, c'est le pécheur type, le péché fait homme, et il m'apprend par là que le péché mérite, de plein droit, tous les opprobres; c'est encore le Roi des *Etendards*, le royal et divin professeur d'humilité pratique. Ne craignons pas pour la gloire de Dieu, pour les âmes. Jésus connaît ses ressources; il lit dans l'avenir. Il sait qu'en se perdant ainsi d'honneur, il prépare et déjà rend à son Père une gloire suréminente; que, s'il compromet un instant les âmes, il les ressaisira par l'attrait même de ses abaissements volontaires; que son exaltation ignominieuse sur un gibet va devenir un charme victorieux, capable d'attirer tout à lui. Mais, parce que nous ne pouvons pas tout voir d'un seul coup d'œil, parce que, dès lors et dans un sens vrai, Jésus ne peut tout faire à la fois; ici, dans sa Passion, il sacrifie tout à la grande leçon d'humilité. Oui, pas de perfection, pas de vertu, pas de fidélité, pas de salut même, sans une dépression habituelle du *moi* superbe sous la puissante main de Dieu; mais encore, pas d'humilité habituelle sans l'exercice de l'humiliation au moins acceptée; pas de maîtrise sans l'apprentissage normal. Or, cet apprentissage normal de l'humilité, le Roi des *Etendards* veut le faire et le pousser jusqu'aux limites du possible. Non qu'il en ait besoin pour lui-même. Verbe, Fils de Dieu, il ne saurait être humble; fils de l'homme, il l'est nécessairement et parfaitement. N'importe. Comme pour se faire compatissant, miséricordieux à la mode humaine, il se met sous l'austère discipline de la douleur; de même, pour apprendre normalement l'humilité, pour joindre, en ce point, l'exercice à la disposition infuse, la culture à la nature, il se met à la rude école de l'humiliation. *Qui, cum Filius*

... mais éclairé par l'Ecriture et les Exercices. En se difamant ainsi, Jésus achève son rôle de pécheur type, de professeur d'humilité, celui-là surtout.

Bien sûr de ressaisir les âmes, il sacrifie tout, pour le moment, à cette leçon suprême : humilité, mère de toute vertu ; humiliation, apprentissage normal de l'humilité. Cet apprentissage, il le fait, pour m'y engager et m'y décider moi-même.

*Dei esset, didicit ex eis que passus est obedientiam* (Hebr. 5, 8). Obéissance, humilité, deux notions connexes et même solidaires jusqu'à l'identité pratique. L'obéissance est l'acte immédiat de l'humilité; l'humilité est la disposition immédiate et indispensable à l'obéissance. *Ita me demittam et ita me humiliem, ut in omnibus obediam* (Grad. Humil. 1). Jésus apprend donc l'humilité, pour me la mieux apprendre à moi-même; il l'apprend par la méthode normale, unique; et cette méthode, il se l'applique tout entière, il épuise le calice de l'opprobre jusqu'à s'en rassasier. A cette heure, il ne veut que cela, il ne voit que cela, il y compromet, il y sacrifie tout le reste. On se scandalisera, on perdra le peu de foi qu'on avait en lui : qu'à cela ne tienne! Le scandale passera, la foi renaîtra, la leçon restera, patrimoine éternel des âmes. Il faut que les âmes sachent la route royale, la route unique de l'humilité, de toutes les vertus, du ciel. Cette route, Jésus ne la montre pas seulement, il l'ouvre d'un élan magnifique, avec une sainte violence; il s'y jette à corps perdu, son étendard à la main; il la parcourt jusqu'au terme, à pas de géant, laissant aux rochers et aux ronces, avec les dernières gouttes de son sang, les derniers lambeaux de son honneur. Et maintenant qui l'aime le suive! *Vos scitis quo ego vado, et riam scitis* (Joan. 14, 4).

— COLLOQUE.  
Pour forme,  
celui du *Triple*  
*péché*; pour es-  
prit, ceux du  
*Règne, des Eten-*  
*dards.*

Jésus en Croix.  
Pourquoi cet  
abandon de  
vous-même?

— De mon colloque final, j'emprunterai la forme à celui du *Triple péché*; j'emprunterai l'esprit à l'offrande finale du *Règne* et des *Etendards*; ce sera l'esprit du *Troisième degré d'humilité*.

Je vous vois en croix, Seigneur Jésus, dans le paroxysme continu de la plus atroce douleur physique, mais encore et surtout, dans un abîme insondable d'ignominie. Comment cela s'est-il fait? Comment, étant ce que vous êtes, en êtes-vous venu là, oui, venu là de votre mouvement personnel et volontaire? Pourquoi cette passivité, ce silence qui

vous livrent, vous trahissent, vous déshonorent et vous tuent?

Entre toutes les réponses que vous me permettez d'entrevoir, j'en saisis trois qui n'en font qu'une : « J'ai voulu t'apprendre l'humilité; — j'ai voulu te ressembler en tout, *per omnia fratribus similari* (Hebr. 2, 17); — j'ai voulu ces deux choses parce que je t'aime. »

Pour t'apprendre l'humilité, pour te prouver mon amour.

Cette réponse entendue, reste de m'interroger à mon tour. Qu'ai-je fait pour Jésus-Christ? Que dois-je faire? Que veux-je faire avec son secours? — Rapprochons, confrontons, mettons en balance les deux termes, les deux personnalités : lui, moi; — lui en croix, moi qui le contemple à genoux; — lui qui souffre et fait tout cela pour moi, par amour; — moi, non pas seulement chrétien quelconque, *aliquis de plebe christiana*, mais Religieux, mais disciple des Exercices, lié par la onzième et douzième règle du *Sommaire*, tenu par vocation à me signaler dans le service et l'amour du divin Humilié, à l'imiter, à lui être actuellement et effectivement semblable, à lui tenir compagnie dans tous les états qu'il choisit et embrasse pour mon amour.

Et moi!...

— Eh bien! qu'ai-je fait pour lui en ce sens, au sens du *Troisième degré d'humilité*? — A ma conscience de répondre.

Qu'ai-je fait en retour?

— Que ferai-je? — Laissons mon cœur parler au sien.

Que ferai-je?

## COMPASSION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Il est écrit, et non pas seulement de l'indissolubilité matrimoniale : *Quod Deus conjunxit homo non separet* (Mat. 19, 6). Or, Dieu a voulu conjuguer étroitement à la Passion du Fils la compassion de la Mère. Il est encore écrit : *Gemitus Matris tuæ ne obliviscaris* (Eccl. 7, 29). Or, c'est au Calvaire que Marie nous adopte, qu'elle achève, pour sa part, de nous enfanter à la « vie vraie », parmi des gémissements inénarrables. Ne les oublions donc pas; ne séparons pas l'inséparable de par Dieu.

— PRÉLUDÉS.

Le fait est connu. Le spectacle s'impose : Jésus en croix, Marie debout à ses côtés. *Stabant autem juxta Crucem Jesu Mater ejus*, etc. (Joan. 19, 25) Le but de l'exercice m'est montré, la prière initiale m'est dictée par l'objet même. Obtenez-moi, Très Sainte Mère, de compatir pleinement et activement à vos douleurs; obtenez-moi de compatir avec vous et comme vous aux douleurs de Jésus qui font les vôtres!

*Eia, Mater, fons amoris,  
Me sentire vim doloris  
Fac, ut tecum lugeam!*

Pour me guider à travers cette méditation vaste et féconde, je me poserai trois questions dont chacune se pourra diviser en deux.

1° De quoi souffre Marie, et combien?

2° Pourquoi souffre-t-elle, et comment; c'est-à-dire en vertu de quelle loi et dans quelles dispositions d'âme?

3° Par qui souffre-t-elle, et pour qui?

— PREMIER  
POINT:  
Que souffre  
Marie?

Etabli sur le Calvaire, j'envisage de ce sommet toute la carrière douloureuse de Marie. C'est remonter à l'Annonciation, au *fiat* que Dieu daigne



attendre, à l'Incarnation du Verbe dans le sein virginal. Jusque-là, quoi de plus suave, de plus délicieusement paisible, que l'enfance et l'adolescence de l'Immaculée? Mais Jésus entre dans sa vie et, avec Jésus, la douleur. Douleur pressentie dès ce premier instant. Pour rendre plus méritoire le consentement de la Vierge, Dieu lui fait entendre, d'une façon générale mais assurée, que la maternité divine lui coûtera cher.

1<sup>o</sup> Avant  
la Passion.

Douleurs entrevues et pressenties dès le *fiat* de Nazareth.

Après le pressentiment, l'oracle formel. *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc. 2, 34, 35). Quel oracle! Siméon ne devrait-il pas bien plutôt le cacher à une mère? Non; Dieu veut qu'il parle, et que cette idée des futures souffrances de Jésus plane et pèse désormais sur toutes les joies maternelles. Idée précise et imprécise tout ensemble, deux fois douloureuse par là. Jésus la préciserait-il lui-même un jour? Marie sera-t-elle la première à l'entendre parler de trahison, de flagellation, d'opprobres, de croix? Ne le saura-t-elle que de seconde main et par oui-dire? En tout cas, depuis la Présentation, cette prophétie lui sera restée comme une obsession constante; elle comptera parmi ces faits et paroles que Marie conservait et comparait dans son Cœur. *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo* (Luc. 2, 19).

Prophétie  
de Siméon,

... à la fois précise et imprécise,

... toujours présente depuis lors au cœur maternel.

Aussi bien la réalité commence d'apparaître. Angoisse de la fuite en Egypte; angoisse bien plus amère de la disparition de Jésus à l'âge de douze ans. *Fili, quid fecisti nobis sic?* (Luc. 2, 48). Après le retour, Marie lui demande-t-elle la promesse de ne plus s'échapper ainsi, de ne plus la surprendre, au moins, de la prévenir? Toute autre mère l'eût fait, mais non pas elle, sans doute: si discrète est son humilité! Mais alors il dut y avoir pour elle bien des inquiétudes muettes, bien des tranges,

Fuite  
en Egypte.

Jésus demeuré au Temple

aux époques où il fallut refaire le pèlerinage de Jérusalem.

Départ de Jésus pour la vie publique. Séparation, inquiétudes de Marie pour lui.

Les années passent, Joseph meurt, Jésus part. L'adieu maternel est résolu, magnanime, combien douloureux pourtant ! Combien lourde aussi l'absence, combien soucieuse ! Il va donc au devant des contradictions prédites ; l'en voilà entouré, assiégé. Marie les devine, elle les apprendra par la suite, elle en verra çà et là quelque chose. Simple prélude que tout cela ; premier froid du glaive qui l'effleure, qui la caresse, pourrait-on dire... Il va entrer au vif.

2<sup>e</sup> La Passion.

Quand la Passion est imminente, Jésus en prévient-il sa Mère dans quelque entretien particulier ? Aimons à le croire, jouissons de le croire. Mais après tout, elle n'en souffrira pas moins, comme Jésus lui-même ne souffrira pas moins par le fait d'avoir tout su, tout réglé d'avance.

Marie participe de loin à l'agonie.

Après la Pâque, célébrée, sans doute, auprès de lui, mais à une table différente, il se peut que Marie reste au Cénacle. Que sera pour elle cette nuit ? Soit révélation directe, soit concordance mystérieuse des deux âmes, il paraît bien impossible que Marie n'ait pas, de loin, son Jardin des Olives.

Les premières nouvelles.

Puis, viennent les premières nouvelles : Jésus est arrêté, captif. Et, dans une angoisse affreuse, on attend le jour.

La matinée, Marie suit Jésus partout.

Le jour levé, comment, sans un ordre formel de Dieu, Marie pourrait-elle se tenir en place ? Pareil ordre n'est pas donné ; au contraire, Dieu, d'accord avec elle, veut qu'elle aille, qu'elle voie et entende, qu'elle soit, autant que possible, avec son Fils. Accompagnée de quelques femmes pieuses, de saint Jean le moins infidèle des Apôtres et le premier rallié, elle sort, elle cherche Celui qu'elle aime. *Surgam et circuibo civitatem, per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea* (Cant. 3, 2). Cherchons-le avec elle, faisons avec elle notre chemin de croix. A plusieurs reprises, elle aperçoit Jésus, et dans quel état, grand Dieu ! Elle le suit à distance,

Ce qu'elle voit.

mais d'aussi près que possible ; elle l'escorte fidèlement dans ce va-et-vient douloureux ; elle fait nombre, ou elle fait la haie, dans ces processions ignominieuses. Elle stationne à la porte de Caïphe, à celle d'Hérode, aux abords du prétoire. Supplice pour ses yeux, supplice pour ses oreilles. Elle entend les clameurs des prêtres, les vociférations tumultueuses de la foule réclamant Barabbas et non Jésus ; elle entend la voix de Pilate ordonnant la flagellation. Si elle n'y assiste pas, elle en jugera tout-à l'heure à l'*Ecce homo*.

Ce qu'elle entend.

Voilà Jésus définitivement rejeté, renié, maudit, condamné, en route pour le Calvaire. N'est-ce pas le moment de lui être plus que jamais fidèle ? Marie le suit, ou plutôt, elle le devance par une traverse, afin de le voir de plus près, bien en face. Là se fait la rencontre traditionnelle : rencontre silencieuse peut-être, mais que ne se disent pas les deux âmes ! Marie reprend la suite du cortège, elle arrive au Calvaire presque en même temps que la Victime. Peut-être écartée d'abord par les exécuteurs, elle voit, à quelque distance, les derniers préparatifs, le brutal et affreux dépouillement ; elle entend les coups de marteau ; puis, quand c'est fait, quand Jésus apparaît élevé de terre, rien n'arrête plus Marie ; elle approche, elle prend son poste, elle se tient, comme je l'ai vue au début de cet exercice, debout au pied de la croix. Elle écoute les paroles du Mourant ; elle le voit haleter, agoniser, passer enfin. Elle voit le coup de lance ; mais Dieu merci, le Sacré-Cœur est déjà mort, il ne peut plus souffrir, et c'est dans le cœur maternel, bien vivant et souffrant encore, que le glaive plonge, cette fois, tout entier. Il n'en sortira que le troisième jour.

Le chemin du Calvaire, la rencontre traditionnelle.

Le Calvaire même.

— Et que dirai-je, moi, que penserai-je devant toutes ces images évoquées en hâte ? Le mieux ne serait-il pas de me prosterner à chacune et d'y faire une pause silencieuse, comme le prêtre quand, lisant officiellement la Passion, il en arrive au

dernier soupir de Jésus? Mais non, il faut tâcher d'entrer plus avant dans cet abîme de douleur.

II. Combien souffre-t-elle?

Osons regarder son visage,

... ouvrir son Cœur.

— Double mesure de ses souffrances :

... les souffrances de Jésus,

... son propre amour pour Jésus. Or,...

... elle l'aime comme son fils, et qui tient tout d'elle seule ;

... elle l'aime comme son Dieu.

— Avec un infini respect, osons lever les yeux sur la Mère du Crucifié, regarder ses yeux à elle, ses yeux rougis, son visage pâle, sillonné de longs pleurs lents et muets, indiciblement beau et touchant dans sa majesté calme, douce et forte. Que n'y lirais-je pas? Essayons au moins d'y lire combien elle souffre. J'oserai plus, je le demanderai à son cœur même; je l'ouvrirai, ce cœur immaculé, comme j'ouvrirais le Tabernacle. O Mère, combien souffriez-vous à la croix?

— Elle me répondra par les paroles du Sauveur lui-même : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (Mat. 26, 38). Oui, son âme est triste à en mourir et, si elle ne meurt pas de fait, il y faut une action divine exceptionnelle, un vrai miracle. De vénérables révélations me l'attestent, mais le pur sens chrétien me le dirait bien sans elles. Combien Marie souffre? Elle souffre pour autant que souffre Jésus, elle souffre pour autant qu'elle aime. Douleurs de Jésus, amour de Marie pour Jésus : voilà les deux facteurs de sa compassion maternelle; en voilà les deux mesures et, à la lettre, chacune d'elles est sans mesure appréciable. Ce que Jésus souffre, j'ai essayé de l'entrevoir. Combien Marie l'aime, j'en ai la conception certaine, mais quelque peu abstraite. O Mère, aidez-moi à le mieux sentir; prêtez-moi un instant votre cœur!

Elle l'aime comme son fils, mais comme un fils qui ne procède que d'elle seule sur la terre, à qui elle seule a tout donné, qui est la chair de sa chair et le sang de son sang à elle seule. Elle l'aime comme son Dieu, et avec plus d'ardeur que le plus ardent des Séraphins. Avec plus de lumières que le plus éclairé des Chérubins, elle le connaît et l'apprécie, lui, ses droits, ses attrait, ses bienfaits, sa gloire. Et alors, quand elle le voit flagellé, sanglant, crucifié, sa propre chair frémit, ses entrailles maternelles sont bien réellement déchirées. Quand



elle le voit haï, raillé, insulté, maudit, chargé d'outrages et de blasphèmes; tout ce qu'il y a en elle de justice, de religion, de charité surnaturelle, se révolte avec une violence indicible; son cœur se soulève et bondit à se briser. Mère et Sainte incomparable, la chair et l'esprit, la nature et la grâce concourent à augmenter son martyre, la poussent de concert aux dernières extrémités possibles de l'amour et, partant, de la douleur. O Mère, ce que je pense là est vrai, mais combien froid et pâle! Où trouver supplice égal au vôtre? Non, pas même chez la Mère des Machabées, ou chez cette martyre d'Arabie, voyant égorger ses cinq filles adultes tout près d'elle — d'autres disent sur son propre corps servant de billot, — de manière que leur sang lui jaillissait « aux yeux et dans la bouche » (Sainte Ruma à Nagran dans l'Yemen, 524. Récit authentique du Juif Dunaan qui commanda l'exécution. Rohrbacher, Palmié, in-4°, t. iv, p. 159-163). Du moins ces deux mères héroïques avaient-elles, quelques instants plus tard, l'immense soulagement de mourir à leur tour. Mais vous, ô Marie! *Cui comparabo te, vel cui assimilabo te, filia Jerusalem? Cui exæquabo te, virgo filia Sion?* Non, il n'est comparaison qui vaille, il n'est effort d'imagination qui égale votre douleur. Puis-je sonder l'océan, puis-je l'enfermer dans le creux de la main? Or, il est vrai de vous, ô Marie, bien plus que de la nationalité juive, que votre douleur est immense comme l'Océan. *Cui exæquabo te... virgo filia Sion? Magna est velut mare contritio tua* (Thren., 2, 13).

Mais si mal et si peu que je la conçoive, c'en est assez pour que j'y compatisse de toute mon âme.

De là, souffrance hors de pair,

... inappréciables.

Compatissons à Marie, comme elle-même à Jésus.

*Quis est homo qui non flet,  
Matrem Christi si videret  
In tanto supplicio?  
Quis non posset contristari,  
Christi Matrem contemplari  
Dolentem cum filio?*

Serai-je donc cet homme-là? Par pure et vulgaire humanité, je souffrirais à voir dans l'affection la première mère venue. Et quand c'est vous, ô Marie! Aidez-moi donc à vous compatir cent fois plus encore. Etrange prière adressée à une mère! Je vous la fais cependant, et de toute la force de mon désir.

Prions-la de nous y aider.

— SECOND

POINT :

I. Pourquoi, de par quelle loi souffre-t-elle?

— Pour le sens humain, pour le *sentimentalisme* en vogue, les douleurs de la Très Sainte Vierge risquent d'être une énigme, voire un scandale. Par où a-t-elle mérité de souffrir? Qu'en a-t-elle besoin? Immaculée, elle échappe de plein droit aux conséquences du péché d'Adam; pure de toute faute personnelle, elle n'a rien à expier pour elle-même; libre des convoitises, elle n'a que faire d'en guérir ou de s'en garder par la rude hygiène de la mortification et de l'humiliation. A d'autres tout cela! *Non enim pro te sed pro omnibus hæc lex constituta est* (Esther. 15, 13). Ce mot d'Assuérus à Esther, pourquoi Dieu ne le dit-il pas à Marie? Pourquoi vouloir qu'elle souffre, et qu'elle souffre à en mourir? Ne lui est-elle pas tout aimable, ou est-ce donc là sa divine façon d'aimer?

Mais Jésus souffre. De là, pour l'Immaculée, triple motif et triple volonté de souffrir.

A ces impressions de l'aveugle sentiment, la foi répond d'un mot : « Et Jésus lui-même ! » Il suffit. Si Jésus souffre, Marie souffrira; plus que personne elle a titre et qualité pour souffrir. Elle est la première des chrétiennes, des saintes; — elle est, à l'égard de Jésus, la plus aimante et la plus aimée; — elle est encore, de par Dieu, son associée dans l'œuvre de la Rédemption; voilà ses titres, ses droits à la souffrance. Elle les connaît, elle les aime et les revendique; elle les exerce et les soutient de toute la force de son vouloir. En regardant, comme elle, Jésus en croix, je vois du même coup pourquoi elle souffre et comment elle souffre, avec quelle soumission de volonté, quelle ardeur de désir, quelle grandeur de courage.

1<sup>o</sup> Le premier Adam a choisi le péché pour

— D'accord avec le bon plaisir du Père, Jésus a librement choisi pour lui-même la croix et l'oppo-

bre. *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta* (Hebr. 12, 2) ; librement il s'en est fait une loi, une nécessité personnelle. *Hæc oportuit pati Christum* (Luc. 24, 26). Or, Jésus n'a pas opté, n'a pas stipulé, ne s'est pas engagé pour lui seul. Toute l'humanité est moralement une dans le second Adam, comme elle le fut dans le premier. Le premier avait choisi le péché pour elle, en le choisissant pour lui-même ; il avait assujéti sa descendance avec lui-même à la loi du péché. Le second, en choisissant pour lui-même la croix, en fait le patrimoine, l'héritage de sa postérité spirituelle ; en se l'imposant comme une nécessité, il nous l'impose à tous, comme condition de notre relèvement en lui, de notre incorporation à lui. N'y eût-il pas d'autre motif, la douleur et l'humiliation seraient notre lot commun, notre loi commune, par cela même que Jésus, notre Sauveur, notre type exemplaire, notre chef, la tête dont nous sommes les rameaux vivants, en a fait son lot et sa loi. *Non est discipulus super magistrum, nec servus super dominum suum. Sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus, et servo, sicut dominus ejus* (Mat. 10, 24, 25). Oui, la douleur a droit sur tous les siens, et tous y ont droit comme à un signe d'appartenance, de race, de consanguinité spirituelle. Dès là qu'on est à Jésus-Christ, on souffre, et l'on souffre d'autant plus qu'on lui est plus proche, plus cher. Quiconque ne prétend qu'à vivre pieusement en lui, est averti d'avoir à compter sur la persécution, c'est-à-dire, sur la souffrance (2 Tim. 3, 12). Apôtre, il faut boire le calice de Jésus (Mat. 20, 22, 23). Vase d'élection comme saint Paul, on est engagé, par le fait, à souffrir outre mesure (Act. 9, 15, 16), à continuer, à compléter en soi la Passion du Christ (Coloss. 1, 24). Est-ce rigueur du côté de la Providence ? Est-ce oppression et malheur pour l'homme ? Non, c'est amour d'une part ; c'est gloire et joie de l'autre. Dieu nous fait le même sort qu'à

lui-même et pour toute sa race.

Le second Adam, en choisissant la douleur pour lui-même, la choisit pour tous les siens.

On souffre dès qu'on est à lui, et d'autant plus qu'on est plus à lui. C'est la loi universelle.

son Unique, à son Bien-Aimé. Jésus nous met la royauté céleste au même prix que son Père la lui a mise à lui-même. *Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum* (Luc. 22, 29). Est-ce donc par haine que le Père offre à son Fils la croix? Est-ce donc par haine que Jésus nous l'impose à nous? Non, je le sais, je le confesse : la douleur est, pour moi, gage d'amour. Avant Jésus, mais en prévision de Jésus et sous la loi rétroactive de Jésus, l'Ange le disait à Tobie. *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (Tob. 12, 13). Donc, la plus large somme de douleur sera pour l'âme la plus aimée. « Voilà comment je traite mes amis, » disait Notre-Seigneur à sainte Thérèse, un jour que la douleur fondait sur elle de toutes parts. Et tous les Saints en témoignent d'une commune voix.

Or, qui plus que Marie est à Jésus?

Et comme elle accepte la loi! de quel cœur!

Dès lors, m'étonnerai-je que Marie souffre, qu'elle ait au calice amer sa part royale et plus que royale? N'est-elle pas la plus proche de Jésus, la plus aimée? Et de quel cœur accepte-t-elle de souffrir? Dieu me préserve de la faire plus généreuse que son Fils! A-t-elle crié, elle aussi, dans son cœur : « Que ce calice s'éloigne de lui! » Je le crois sans peine. A-t-elle crié : « Que ce calice s'éloigne de moi »? J'ai peine à le croire. Elle n'avait pas les mêmes raisons que lui pour nous instruire et nous consoler par l'aveu de ses répugnances, et, puisque Jésus souffrait, comment aurait-elle hésité à souffrir? Ne parlons encore ici que de consentement, de soumission à la loi providentielle. Se figure-t-on la sincérité, la plénitude, la profondeur de ce *fiat*, écho de celui de l'Incarnation? Combien de fois se renouvelle-t-il durant ces heures cruelles! Comme, dans ce cœur déchiré, mais héroïquement soumis, il répond à chaque élancement de la douleur!

Son *fiat* de chrétienne, de Sainte, incessant au cours de la Passion.

Et, quand je souffre, quel est le mien?

O ma Mère, quand je tremble si fort de souffrir, quand je frissonne, quand je me retire et me mets en défense au plus léger contact, à l'approche



même, sinon à l'apparition lointaine de la douleur; que mon pauvre cœur est loin du vôtre! Qu'il est oublieux de Jésus, du lien privilégié qui m'attache, moi aussi, à Jésus!

—Mais, quand il s'agit d'elle, que parlé-je d'acceptation, de consentement pur et simple? Du moment que Jésus souffre, Marie veut souffrir, elle le veut et le réclame avec une indicible véhémence de désir, et Dieu lui serait trop sévère, trop cruel, s'il refusait de la satisfaire. En cela même, je vois la seconde raison pour laquelle elle souffre, et, tout ensemble, une seconde et plus parfaite disposition de son âme. Elle souffre parce qu'elle veut souffrir, parce qu'elle le réclame à grands cris comme son privilège, comme son droit de Mère et d'amante incomparable, parce qu'elle s'estimerait, parce qu'elle serait trop durement frustrée, trop humiliée, trop malheureuse, de laisser Jésus souffrir seul. Tous les Saints ont eu cette soif du calice de Jésus; et Marie ne l'aurait pas plus que chacun d'eux, plus que tous ensemble peut-être!

Elle a soif de souffrir pour Jésus, parce que Jésus souffre pour elle. S'il ne la purifie pas de taches qu'elle n'eut jamais, c'est à lui, à ses mérites, à son sang, qu'elle doit de ne les avoir jamais eues: c'est la douloureuse Passion de son Fils, qui lui vaut, à elle, et la maternité divine, et la conception sans tache, et la plénitude de la grâce, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle est. Elle ne l'ignore pas, je suppose. De là, dans cette âme, la première après celle de Jésus, une reconnaissance proportionnelle à ses lumières, à sa noblesse; une reconnaissance active, ardente, généreuse à miracle, inquiète de se laisser vaincre, indignée, révoltée à la seule pensée de ne pas rendre douleur pour douleur, c'est-à-dire, amour pour amour. — Et moi, et moi, sainte Mère, est-ce que je ne dois rien aux souffrances de Jésus?

Mais encore elle a soif de souffrir avec lui et tout simplement parce qu'il souffre, parce que, en tout

2<sup>o</sup> Second motif, seconde disposition : Dès là que Jésus souffre, Marie veut souffrir; elle souffre parce qu'elle le veut.

Or, elle le veut, parce que Jésus souffre pour elle.

Etant la première et la plus sainte des rachetées, elle a soif de rendre douleur pour douleur.

Elle voudrait souffrir par la seule raison

qu'il souffre et  
qu'elle veut être  
entout avec lui.

et partout, elle ne peut se passer d'être avec lui. Ne dût-elle rien à la Passion du Seigneur, elle brûlerait de la partager pour la partager, de souffrir avec lui pour l'imiter, pour lui être actuellement et effectivement semblable. Et puisque, par une fière délicatesse de respect filial, Jésus ne permet pas que l'on touche à la chair virginale de sa Mère, au moins offre-t-elle son âme à tous les glaives, au moins s'élançait-elle au devant de tous leurs coups, au moins veut-elle que les opprobres de son fils retombent sur elle-même visiblement, publiquement. *Impropéria impropertantium tibi ceciderunt super me* (Rom. 15, 3). Aux jours glorieux pour lui, elle se tenait à distance; au jour de la grande ignominie, elle se montre, elle se produit, elle s'affiche. Il n'est réserve qui tienne; elle veut être vue enveloppée dans la honte de Jésus, elle veut être montrée au doigt comme étant la mère du faux prophète, du séducteur. Elle aura, il lui faut, à elle aussi, ses trois heures d'exposition publique. Et certes, si la croix est pour le Fils un pilori infamant, le pied de la croix n'en est-il pas un pour la Mère? Elle y vient d'elle-même, elle y vole par le cœur. Où donc mieux que dans ce cœur de Mère et de Sainte incomparable, trouver jamais le plus pur esprit, la plus vive flamme du *Troisième degré d'humilité*?

Le troisième  
degré d'humili-  
té dans le Cœur  
de Marie.

Deux hypo-  
thèses à ce pro-  
pos.

Une étrange hypothèse me vient à l'esprit. Ce troisième degré d'humilité, Jésus le propose à Marie dans les termes formels de saint Ignace. Le soir des Rameaux, il lui annonce que l'heure est venue. « Avant huit jours, j'aurai souffert, je serai mort dans l'opprobre et ressuscité glorieux. Pour vous, ma Mère, disposez souverainement de vous-même. Ou restez pour me voir souffrir, ou retournez en Galilée pour vous épargner ce spectacle, et là, je vous le promets, l'Esprit-Saint absorbera si victorieusement votre âme dans la pensée de mon prochain triomphe, que vous ne souffrirez même pas de savoir que je souffre loin de vous. Choisissez

donc et quel que soit votre choix, en vérité, en vérité je vous le dis, mon Père n'en sera pas moins glorifié et vous ne m'en serez pas moins chère. » Faut-il demander ce qu'eût répondu Marie?... Mais non, l'hypothèse même est insoutenable. A poser cette alternative, Jésus aurait pensé faire injure au cœur de sa Mère. — Supposons du moins qu'il se comporte comme ferait, en pareil cas, un bon fils ordinaire. Il cache à Marie l'imminence du drame final. Sur son ordre, motivé ou non, elle regagne Nazareth. Elle ne verra rien, ne saura rien, jusqu'au matin de Pâques où, se montrant à elle, ressuscité, glorieux, il lui apprendra du même coup tout le reste. Eh bien ! à ce compte, jouirait-elle de la Résurrection sans un arrière-goût pénible ? Pourrait-elle retenir une plainte ? *Fili quid fecisti mihi sic* ? « Eh quoi ! m'avez-vous donc jugée indigne de souffrir avec vous ? » N'est-il pas vrai que, pour se résigner, pour accepter d'avoir été ainsi tenue à l'écart, elle aurait besoin de toute son héroïque soumission à la volonté divine ; que, à moins d'agir souverainement et miraculeusement sur son âme, Jésus même aurait peine à la consoler de n'avoir pas été là ?

— O ma Mère, vous souffrez parce que vous voulez souffrir, et vous le voulez parce que vous aimez. Et moi, devrai-je m'avouer que je n'aime pas?... Attirez-moi et, s'il le faut, tirez-moi de force à la hauteur du troisième degré d'humilité !

— Le troisième degré d'humilité dans mon cœur.

*Passionis fac consortem ?*

— Servante du Seigneur, la première et, sans comparaison la plus obéissante des chrétiennes, Marie accepte pleinement de souffrir, puisque depuis Jésus, c'est la loi. Suivante du Roi des *Etendards* et, sans comparaison, la plus fidèle, la plus saintement passionnée, elle veut souffrir puisqu'il souffre ; c'est pour elle un impérieux et insatiable besoin. Mais je vois son rôle grandir encore,

3<sup>e</sup> Marie souffre en qualité de co-rédemptrice, en vertu d'un mandat providentiel, analogue et attaché à celui de Jésus.

Par suite,  
elle veut posi-  
vement les dou-  
leurs de Jésus  
lui-même.

et ses sentiments avec son rôle. Voici qu'elle ne veut plus seulement souffrir elle-même. Allant droit au rebours de la tendresse, qui subsiste pourtant et la déchire, elle consent — mais c'est trop peu dire — elle veut d'une volonté positive, que son Jésus souffre et meure; elle l'offre, elle le livre à la douleur et à la mort, elle le sacrifie et l'immole autant qu'il est en elle, c'est-à-dire par intention formelle et résolue. D'autres, il est vrai, ont fait ou feront pour Dieu quelque chose de semblable. Abraham voulait positivement la mort d'Isaac, au moment où il le liait sur le bois et levait le couteau. Des mères chrétiennes voudront formellement le supplice de leurs enfants : — celle de saint Mélicon, le plus jeune et le dernier survivant des quarante martyrs de Sébaste, quand, voyant qu'on va jeter au feu les restes glacés des trente-neuf autres et qu'on fait mine d'oublier son fils, elle le prend et le porte elle-même au bûcher, si bien qu'il expire en route dans ses bras; — ou encore cette Japonaise qui, devant être décapitée avec tous les siens, obtient de mourir la dernière « pour voir, dit-elle, tout son monde en sûreté. » Ainsi avait fait, même avant Jésus-Christ, la mère des Machabées, quand elle exhortait ses fils à ne pas faiblir. — Même volonté dans Marie, mais encore plus cruelle à son propre cœur, mais inspirée, soutenue, par un zèle incomparable de Dieu et des âmes, mais atteignant à une perfection de charité que peut seul dépasser le Cœur de Jésus; mais en outre et surtout, marquée d'un caractère auguste, hors de pair, unique. En consentant, en voulant que Jésus souffre et meure, Marie accomplit une mission divine, un mandat céleste, une fonction quasi sacerdotale. Jésus a reçu mission et mandat de souffrir pour racheter le monde : *Hoc mandatum accepi a Patre meo* (Joan. 10, 17, 18). A son rang, dans son ordre à part, où elle est seule, infiniment au-dessous de Jésus, grandement au-dessus de l'humanité entière, Marie peut s'ap-



propre cette parole; elle a mission et mandat d'offrir Jésus au supplice, comme le Père céleste l'y offre lui-même. Jésus est l'unique prêtre, et sa mort, l'unique sacrifice. Prêtresse, Marie même ne peut l'être, Dieu l'ayant ainsi voulu; mais dans son cœur au moins, dans sa volonté, elle peut immoler, elle aussi, la grande Victime. Au prix intrinsèque du sacrifice, Marie n'ajoutera rien, — qu'ajouter à l'infini? — mais Dieu estime convenable qu'elle y ait part, qu'elle fournisse, à ses frais, la victime, qu'elle la frappe même avec le glaive du désir. Jésus seul est le Rédempteur et, je le méditais il n'y a qu'un instant, Marie est la première des rachetés; mais Dieu la veut co-rédemptrice et, pour elle, comme pour lui, les moyens sont les mêmes : Passion d'une part, compassion de l'autre, souffrance partout.

— Ainsi le plan divin se tient, se suit, s'accorde et s'harmonise merveilleusement avec lui-même. Le premier Adam n'a pas été seul à nous perdre; le second Adam ne sera pas seul dans le douloureux travail de nous sauver; il aura, comme le premier, son *adjutorium simile sibi* (Gen. 2, 18), son aide, non pas nécessaire, mais souverainement opportune, dont la présence et l'action cadreront si bien avec l'ensemble des divins conseils.

Et du reste, Jésus, l'unique Prêtre, la seule Victime suffisante, efficace; Jésus, l'unique Rédempteur et Médiateur, n'est-il pas l'unique Fils, le naturel et commun Fils du Père céleste et de Marie? *Ut naturaliter esset unus idemque communis Dei Patris et Virginis filius* (Bulle *Ineffabilis*). — Et n'est-il pas dans l'ordre que la mère intervienne avec le Père au mariage des enfants? Or, il y a trente et quelques années, par son *fiat* que le Ciel a daigné attendre, la Vierge a signé, après le Père, au contrat des noces joyeuses du Verbe avec l'humanité personnelle de Jésus. Aujourd'hui, la Mère ne signera-t-elle pas, après le Père, au contrat des noces sanglantes de l'Homme-Dieu avec

Dans son cœur, elle l'offre et l'immole en union avec le Père et avec lui-même.

Le second Adam a, lui aussi, son *adjutorium simile sibi*.

Jésus, étant par nature, le commun Fils du Père et de Marie, est offert et sacrifié par l'un et l'autre à la fois.

l'humanité baptisée, avec l'Eglise? Il en est ainsi, le Père le veut ainsi; je le sais, je le crois d'après le sentiment universel du peuple chrétien et l'unanimité morale des docteurs. Le naturel et commun Fils du Père et de la Vierge est livré pour nous par la commune volonté du Père et de la Vierge Mère. Le Père nous le sacrifie sans pouvoir en souffrir; la Vierge Mère nous le sacrifie en déchirant son propre Cœur. D'autre part, Jésus s'offre au Père et Marie le lui offre en même temps. Elle veut la mort de Jésus en commun avec le Père qui la décrète; elle la veut en commun avec Jésus qui, librement, accepte le décret et l'exécute sur lui-même. Les trois volontés ont concouru à l'Incarnation; les trois volontés concourent à la Rédemption où l'Incarnation devait aboutir. Il est vrai, je le confesse : Marie n'est pas seulement un témoin résigné, un intéressé consentant; elle est partie agissante et concourante. Elle reste créature, à distance infinie du Père et du Fils; mais tous deux lui font l'honneur infini de se comporter comme ayant besoin d'elle; tous deux l'élèvent ensemble à la dignité de collaboratrice active, sacrificatrice avec le Père, victime avec le Fils. O plénitude, ô harmonie du mystère!

Grandeur du rôle. Magnanimité de Marie, visible dans son attitude : *Stabat...*

— Que vous êtes grande, ô Mère souffrante du Dieu souffrant, mais que vous payez cher cette grandeur, et avec quelle vaillance vous en acquittez le prix, ô conquérante, ô Reine des martyrs! Je ne me lasse pas de la contempler telle que me la montre l'Evangile, non point gisante, non point chancelante ou affaissée dans la douleur, comme Jésus même a daigné l'être au Jardin pour me consoler et m'instruire; mais debout, dans l'attitude de l'homme qui agit, du guerrier qui combat, du prêtre qui sacrifie. *Stabant autem juxta crucem Jesu Mater ejus*, etc. (Joan. 19, 25) Et pourquoi donc n'accepté-je pas, moi, mon humble part de souffrance avec une pareille force, procédant d'un pareil amour? Cette force magnifique, cet amour

Quelle leçon pour moi!

qui ne s'épargne plus, ne les apprendrai-je pas enfin de Jésus et de sa Mère? Aussi bien y a-t-il là, pour moi, plus qu'un exemple; il y a là un attrait, un aiguillon, un feu.

— Par qui et pour qui Marie souffre-t-elle? Dernière question, une et double. Que la réponse me serve à la fois de troisième point, de conclusion, de colloque.

— O Mère, vous ne souffrez que des souffrances de Jésus; vous n'avez donc d'autres bourreaux que les siens; ils n'enfoncent et ne retournent le glaive dans votre âme, que parce qu'ils déchirent sa chair et son honneur, à lui. Mais quelle est ici la cause première et odieuse de votre supplice à tous deux? Qui est le premier, le grand et commun bourreau du Fils et de la Mère? C'est le péché. Donc, tous les pécheurs y ont part, tous ont levé la main sur Jésus et sur vous-même. Eh bien! suis-je sans péché, moi? Ne suis-je pour rien dans la mort de votre Fils? Oserai-je dire, comme Pilate : *Innocens sum a sanguine justis hujus?* (Mat. 27, 24) Non, non; il est vrai, rigoureusement vrai : dans la même mesure où je suis pécheur, je suis un des bourreaux, un des assassins de Jésus, un des vôtres. Et dès lors, quelle attitude me convient devant vous comme devant lui? Si, par simple imprudence, j'avais causé la mort d'un enfant, oserais-je paraître devant sa mère? Ne la fuirais-je pas avec épouvante? Et si, dans un vertige de fureur, j'avais poignardé son fils entre ses bras et en la blessant elle-même?... Eh bien! qu'ai-je donc fait, ô Marie, qu'ai-je fait à votre Jésus et à vous? N'outrons rien, ne forçons rien, restons dans la vérité pure : elle seule est efficace et assez accablante d'ailleurs. Non certes, ô Mère désolée, je n'ai point frappé votre Jésus avec la pleine et froide conscience de mon attentat, avec la volonté formelle, haineuse, de faire couler son sang et vos larmes. Je ne me voyais que ma convoitise à satisfaire. Mais quoi! Ignorais-je absolument, invinci-

— TROISIÈME  
POINT: (Conclu-  
sion, Colloque.)

I. Par qui  
souffre-t-elle?

Comme Jésus,  
elle souffre par  
le péché,

... par le  
pécheur,

... par moi,  
dans la mesure  
précise où je  
suis pécheur.

C'est vérité  
pure.

blement, que chacune de ces pauvres satisfactions était une blessure à son Cœur et, par suite, au vôtre? Si je ne l'avais pas même entrevu, je serais sans péché formel. Si, l'entrevoyant, j'ai passé outre, comment vous ai-je traités l'un et l'autre! Et si je l'ai entrevu si faiblement, si je n'ai point pris la peine d'y regarder mieux, ne suis-je point, en cela même, coupable d'une légèreté cruelle, peut-être même coupable de m'être aveuglé moi-même pour rester libre de me satisfaire à vos dépens? Oui, telle est bien la vérité, l'accablante vérité. N'eussé-je commis que des fautes vénielles, je devrais me ranger encore parmi ceux qui ont fait souffrir Jésus et vous.

Marie, au Calvaire, me montrant les blessures de Jésus.

Quand elle le peut, la justice humaine met l'assassin en présence du cadavre. Sinon, elle exhibe du moins, en plein tribunal, quelque objet sensible, quelque muet témoin : l'arme qui a servi au meurtre, un lambeau de vêtement, que sais-je? et le meurtrier soutient rarement cette vue. Et moi, soutiendrai-je celle de Jésus blessé, mort de ma main? On l'a détaché de la croix, on l'a étendu sur la pierre de l'onction, et tandis que vous présidez à cette première toilette funèbre, tandis que vous lavez pieusement ses blessures; vous me les montrez, vous me les montrez silencieusement peut-être; mais comme il parle, ce silence! « Voilà ton ouvrage. Que t'avions-nous donc fait l'un et l'autre? Pourquoi nous traiter ainsi, lui et moi? *Fili, quid fecisti nobis sic?* »

II. Pour qui souffre-t-elle? Pour le pécheur, pour moi.

Elle ne me pardonne pas seulement, elle m'adopte.

— Mon fils! Vous m'appellez votre fils! Oui, ô merveille, mais ô vérité! C'est ici, parmi vos douleurs, c'est par vos douleurs mêmes, que ce titre m'est acquis, et à vous celui de ma Mère. On admire saint Jean Gualbert épargnant le meurtrier de son frère; on admire sainte Chantal présentant aux fonts baptismaux l'enfant du gentilhomme qui, involontairement, l'a rendue veuve; mais où vit-on une mère adopter le bourreau de son fils? Vous le faites, ô Notre-Dame des Douleurs; vous ne me



pardonnez pas seulement, vous m'adoptez, et sur l'ordre exprès de ma victime qui me lègue à vous en mourant. *Mulier, ecce filius tuus... Ecce mater tua.* Etrange renversement de toutes choses !

C'est un crime, un déicide où j'ai part, qui me refait enfant de Dieu. C'est en mourant sous les coups du pécheur, sous les miens, que Jésus reconquiert pour moi cette gloire, qu'il achève de me faire son frère dans la seconde famille surnaturelle, qu'il mérite, au prix du sang, de déverser en moi la plénitude, la surabondance de la vie de grâce qui est en lui. Mais ici, vous êtes inséparable de Jésus, ô Co-rédemptrice, et le même crime, le même déicide, achève de vous sacrer ma Mère, de me constituer votre enfant. Jésus a souffert pour moi ; vous aussi. Jésus me pardonne ; vous me pardonnez. C'est trop peu encore. Jésus me prend pour frère, il me fait adopter par le Père céleste et par vous. Et vous acquiescez, vous recevez pour fils le prodigue, le fratricide, couvert du sang de l'Aîné divin. Si je le veux, le salaire définitif, le salaire éternel de mon attentat, sera son amour et le vôtre ! Est-ce possible ? Oui, car c'est vrai, car c'est ma foi.

Ah ! loin de fuir avec épouvante mes deux victimes, vous, ô Jésus, et vous, sa Mère, je vous approche en toute confiance, en toute familiarité, car vous m'ouvrez tous deux vos bras, votre Cœur percé par moi-même. Dieu pour Père, Jésus pour Aîné, Marie pour Mère : c'en est fait, le cercle de la famille surnaturelle est complet. Je n'ai qu'à vouloir pour qu'il se referme à jamais sur moi. J'y entre purifié, légitimé, naturalisé, par la vertu souveraine, infinie, du Sang de Jésus que j'ai fait couler, par la vertu concomitante des pleurs que je vous ai fait répandre, ô Mère de Jésus, ma Mère.

Mais j'y entre chargé d'une dette immense. Laquelle ? Celle de l'amour reconnaissant et réparateur. O Marie, obtenez-moi de comprendre, de sentir ce que doit être, désormais et toujours, mon

Le déicide, où j'ai part, me fait enfant de Dieu, frère de Jésus, fils adoptif de Marie.

Quelle merveille ! Quelsus-jet de confiance ! Mais quelle dette !

Dette d'amour reconnaissant, réparateur ; culte pratique des SS. Cœurs de Jésus et de

Marie. Fidélité  
au Roi des  
Etendards.

culte pratique envers le Sacré-Cœur de Jésus, ma victime et mon Aîné, envers votre saint Cœur, à vous, ma victime et ma Mère ! Je vous contemple une dernière fois, debout au pied de la croix où je vous martyrise en le torturant. Devant cette double image, je rappelle, je rassemble, je ravive tous les sentiments de contrition humiliée, désolée, indignée, mais aimante et confiante, que j'ai conçus durant la première semaine des Exercices ; je les fais passer par votre Cœur, par le sien, pour les offrir tout de nouveau à la Sainte Trinité par moi offensée. Je jure haine et guerre sans merci à mes tristes convoitises qui ont tout fait. Je veux ne plus leur céder rien ; je veux agir contre elles jusqu'à les éteindre, s'il est possible. Je veux suivre, avec vous et de tout près, le Roi du *Règne* et des *Eten-dards*, qui, au Calvaire, achève de me montrer la route. C'est le seul prix que vous réclamiez vous et lui, pour vos communes douleurs. C'est le seul moyen de me faire, moi, votre vrai fils, le vrai frère de votre Jésus. C'est, de ma part, la seule compassion pratique dont la prévision a pu alléger vos peines. Aidez-moi, ô Mère, à la rendre efficace et aussi durable que ma vie !

*Fac me tecum piè flere,  
Crucifixo condolere,  
Donec ego vixero !*

## RÉSURRECTION. PREMIÈRE APPARITION

*Consummatum est* (Joan. 10, 30). Au soir du — Le Vendredi  
Vendredi Saint, tel est bien le mot de la situation, soir, le *Consum-*  
et qui la résume pour tout le monde. *matum est,*

Caïphe et les siens triomphent. Enfin nous voilà ...pour Caïphe,  
délivrés de cet homme; il est mort et bien mort. Il  
s'est, dit-on, fait fort de ressusciter dans trois  
jours. Mais quelle risée! Aujourd'hui même, on a  
trop bien vu son impuissance. Quant aux super-  
cheries possibles, nous y avons songé, pourvu,  
coupé court; la tombe est scellée et gardée. Dor-  
mons en paix. Après deux ans de luttes, victoire  
complète, affaire finie, enterrée. *Consummatum est.*

Ce soir-là, que fait Hérode, après la visite de ...pour Hérode,  
politesse qu'il a sans doute rendue à Pilate? Il  
s'amuse, ou il s'ennuie, ou, s'il est en veine de  
sérieux, il écoute quelque philosophe dissenter sur  
les ténèbres survenues entre la sixième et la neu-  
vième heure. Après quoi, il pense à autre chose et  
s'endort en songeant à quoi il pourra bien s'amuser  
le lendemain.

Et Pilate? Un peu gêné, peut-être, par la tris- ... pour Pilate,  
tesse muette de sa femme (Mat. 25, 19), plus que  
jamais dédaigneux et rancuneux à l'égard des  
Juifs, en somme, il se frotte les mains. Matinée  
désagréable, c'est vrai? Mais quoi? Une émeute  
évitée, un rapprochement courtois avec Hérode :  
bonne journée administrative, après tout. Qu'un  
innocent y ait péri, c'est dommage; mais la politi-  
que n'y regarde pas de si près. Et puis c'est un  
fait accompli. *Consummatum est.* En attendant le  
sommeil, Pilate compose déjà, de tête, son rapport  
à César.

La foule est étonnée, hésitante. Quelques-uns ...pour la foule,  
s'effraient des prodiges vus ou racontés. Les meil-  
leurs osent avouer qu'on a tué un juste, et ils se

frappent la poitrine. Pour la plupart le scandale l'emporte, et bientôt l'oubli viendra. Déjà chacun vaque, ou songe, à ses affaires. *Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo* (Isaï. 57, 7). Après la mort de Jésus, le monde continue d'aller son train presque avec la même insouciance qu'il continuera de le faire après la mienne.

... pour  
les disciples,

Mais le petit troupeau fidèle ! Où en est-il depuis qu'on a frappé le Pasteur ? — Dispersé, caché, désolé, déconcerté, à bout d'espoir et de pensée même. C'en est donc fait du grand Prophète, de son œuvre, de la restauration d'Israël. *Consummatum est*. — O Marie, la foi précise et ferme n'habite plus que dans votre âme, comme la veilleuse du tabernacle éclaire seule une église pendant la nuit.

pour  
Jésus aussi.  
Rentrée dans  
la joie et dans  
la gloire.

Mais pour Jésus aussi, *consummatum est*. Au moment précis où il déposait son âme, elle est entrée, rentrée plutôt, dans la pleine et sensible possession de sa gloire, de sa joie. C'est là d'abord, c'est dans cette âme victorieuse, que la divinité, tout à l'heure éclipse et comme paralysée, reparaît et resplendit merveilleusement avec tous ses effets naturels véritables et très saints. Oh ! quel moment ! « Quel état et quel état ! » (Bossuet) La face du Père n'est plus détournée ou irritée et implacable. Jésus n'est plus le pécheur type : c'est tout de nouveau le Fils, l'unique, le bien-aimé, le centre des complaisances divines. Qui dira quels torrents de joie et de fierté sainte envahissent l'âme de l'Homme-Dieu ? Et c'est pour jamais. *Consummatum est*.

— PRÉLUDES  
1) Triple fait :  
descente aux  
Limbes, résur-  
rection, appari-  
tion à Marie.

— Rappelons-nous le fait à contempler. Il est triple : descente aux Limbes, résurrection, l'un et l'autre, articles de foi ; — apparition à Marie tout d'abord : objet, non de foi définie, mais de croyance universelle ; d'ailleurs, suprême convenance, évidence morale au premier chef. Osons le dire : Jésus n'a pas moins fait pour sa Mère que je n'aurais fait pour la mienne en pareil cas.



— Triple fait, drame en trois actes, dont chacun à son tour, aura son décor propre, sa composition de lieu.

2) A chacun des trois, sa composition de lieu (infra).

— Et que demanderai-je comme fruit principal des grands spectacles qui m'attendent? Une joie, une allégresse intenses. Et de quoi? De la joie et de la gloire de Jésus-Christ, mon Seigneur. Ne ferai-je donc nul retour sur moi-même, sur le magnifique appoint — mais c'est trop peu dire — sur l'inébranlable solidité que la Résurrection, que les apparitions, que la quatrième Semaine tout entière donnent à ma foi, à mon espérance? Oui, pour le moment, dans cette première contemplation, du moins, comportons-nous à peu près comme oubliant tout ce qui m'est personnel, *paulisper, quasi oblit*, dit le Père Roothaan (*Nota in 3<sup>um</sup> præludium*). Le bonheur coule ici à pleins bords. Mettons le mien dans celui d'autrui, des anciens Justes, de Marie, de Jésus par-dessus tout. Soyons comme ces bons et rares serviteurs, identifiés de cœur à la famille, qui, au jour d'une grande fête, d'un mariage ou d'une naissance par exemple, entrent d'instinct dans la félicité commune, sans songer même qu'il leur en reviendra peut-être une gratification personnelle. Mieux encore, soyons comme saint Jean-Baptiste, l'ami de l'époux, tressaillons d'aise à la seule voix de l'époux : *Amicus autem sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi* (Joan. 3, 29). Bien mieux encore : soyons comme Marie elle-même. Quand, tout à l'heure, elle verra, elle tiendra dans ses bras son Jésus glorieux, pourra-t-elle réfléchir ou même prendre garde à son bonheur propre? Songera-t-elle à autre chose qu'à celui du Ressuscité? O Marie, obtenez-moi ce désintéressement, si facile d'ailleurs, en présence du mystère que j'aborde.

3) Me réjouir de la joie de Jésus, de Marie, des anciens Justes.

— Descendons par avance aux Limbes (1). Ima-

(1) L'idée de ce cadre et de cette scène provient surtout de l'Evangile de Nicodème et autres documents légendaires cités par Ozanam dans les *Sources de la Divine Comédie*.

— PREMIER  
POINT :  
Les Limbes,  
le lieu.

Les person-  
nes. Les âmes  
sous formes vi-  
sibles, tous les  
morts aimés de  
Dieu, Juifs ou  
Gentils.

ginons un temple, une crypte aux voûtes surbais-  
sées, à l'architecture sévère; une lumière discrète,  
un peu pâle, mais plutôt joyeuse; une atmosphère  
saine, douce, vivifiante. Là des âmes sans nombre,  
visibles sous une forme corporelle légère et comme  
diaphane. — Qui sont-elles? — Ames des Justes de  
l'ancienne loi, tout le martyrologe patriarcal et  
israélite. Ames des Justes de la gentilité, celle de  
Job, par exemple. Ames de païens, nombreuses  
peut-être — Dieu le veuille! — peut-être telle ou  
telle âme dont nous savons l'histoire, dont nous  
lisons les écrits. Ainsi le croyait volontiers la foi  
du Moyen-Age : avait-elle absolument tort? Bref,  
là se trouve tout ce qui a quitté ce monde dans la  
grâce de Dieu et traversé, au besoin, les expia-  
tions temporaires du Purgatoire; tout ce qui, de  
fait et à des degrés infiniment inégaux, s'est sanc-  
tifié par les mérites anticipés du Rédempteur plus  
ou moins explicitement connus ou pressentis. Au-  
jourd'hui tous ces Justes le connaissent égale-  
ment : Juifs qui le trouvaient dans leurs Livres  
Saints, Gentils qui sont devenus ici prosélytes  
d'Israël; tous aujourd'hui fondus en un peuple,  
tous égaux dans la pleine lumière de l'Ancien Tes-  
tament. Ici déjà, comme plus tard, dans l'Eglise  
et au ciel, il n'y a plus distinction effective entre  
le Juif et le Grec (Rom. 10, 12), et le barbare ou le  
Scythe (Coloss. 3, 11); mais tous abordent le même  
Dieu, tous attendent son Christ à venir. (ibid.)  
Heureuse et auguste assemblée. C'est mieux que  
l'élite du genre humain jusqu'à cette heure; c'est  
tout ce qui en reste, tout ce qui compte aux yeux  
de Dieu. Hors des Limbes et du Purgatoire, leur  
douloureux vestibule, il n'y a que l'enfer, le peuple  
des morts que Dieu ne connaît plus.

— Et comment vit-on aux Limbes? Plus de péché,  
plus de tentation, plus de douleur et de crainte.  
Serait-ce un lieu d'ennui? Non, les siècles peuvent  
passer : Dieu saura bien remplir le temps, occuper  
ces âmes qu'il aime. C'est le lieu de l'attente et du

1<sup>o</sup> Les Limbes  
avant l'adescen-  
te du Sauveur.  
— Situation mo-  
rale : ni dou-  
leur ni crainte.  
Attente vive  
mais calme et

désir : de l'attente certaine et, dès lors, paisible; du désir ardent, mais sûr de son objet, mais soumis, confiant, aimant, du désir qui anime et fait vivre, mais ne fait pas souffrir. C'est le lieu de l'espérance, non de celle que traverse l'angoisse et que désolent les retards : *Spes quæ differtur affligit animam* (Prov. 13, 12) ; mais celle qui fait notre joie à nous, Chrétiens de cette terre, *spe gaudentes* (Rom. 12, 12). Encore la nôtre est-elle mêlée d'incertitude : celle des Limbes ne l'est pas. Tous ces justes comptent sur le Libérateur promis; tous l'appellent d'un cri unanime, puissant et calme. Seigneur, envoyez l'Agneau dominateur du monde ! Levez-vous, Seigneur, jugez votre cause, dispersez vos ennemis, les nôtres; ayez pitié de Sion, car le temps est venu d'avoir pitié d'elle. Fendez la voûte des cieux et descendez!... Tous les saints désirs qui éclatent dans l'Ancien Testament, tous ceux qui n'y sont pas inscrits, mais que Dieu a entendus pendant tant de siècles, je les trouve là, épurés, avivés, sublimés, concentrés, montant ensemble vers le ciel comme une seule et grande flamme. Désirer avec amour, attendre avec certitude, implorer avec une confiance et une douceur égales au désir : c'est de quoi l'on vit et l'on jouit aux Limbes.

De fait, les siècles ont suivi leur cours, les temps approchent, les justes, sans doute, ne l'ignorent pas, et ils en tressaillent. Qui sait si, à l'heure de Noël, un Ange ne leur est pas député, à eux aussi, pour leur annoncer la grande joie? En tout cas, voici venir aux Limbes des témoins qui ont vu de leurs yeux, palpé de leurs mains le Verbe de vie (1 Joan. 1. 1, 2), et bien assurément, Dieu ne leur ferme pas la bouche. Comme on les entoure! Comme on les écoute! Avec quelle avidité on boit leurs paroles! « Le Seigneur, dit Siméon, a congédié en toute paix son serviteur, car mes yeux ont vu le Salut venu d'en-Haut, la lumière des nations, la gloire d'Israël. » — Aux Limbes, comme sur terre,

douce, joie de l'espérance certaine. Tous, hommes de désir, mais sans angoisse: hommes de prière, mais sans trouble ni appréhension.

Les temps approchent. Premiers témoins du Messie déjà présent sur terre :

... Siméon,

... Anne, la prophétesse,

... St Joseph,

St Jean-Baptiste.

Autres signes :  
Moïse et Elie  
mandés au Tha-  
bor. Leurs ré-  
cits au retour.

Ames qui  
disparaissent et  
ne reviennent  
plus.

Voix qui dit :  
« Lazare, viens  
dehors. » C'est  
sa voix !

Anne, la prophétesse, parle de lui à tous ceux qui attendent la grande consolation promise. — Voici Joseph, l'humble fils de David, le Père nourricier de l'Enfant-Dieu. Est-ce de lui — pourquoi non? — que les Justes apprennent plus nettement le mystère de la Conception et de la Nativité virginales? Se lasse-t-on de l'entendre conter l'enfance, l'adolescence, la jeunesse laborieuse du Sauveur? — Qui vient encore? Jean-Baptiste, le Précurseur. Il prend la suite des récits de Joseph, il dit le baptême de Jésus. « Je ne le connaissais pas de visage; mais Dieu m'avait dit : Celui sur qui tu verras le Saint-Esprit descendre et se poser, c'est celui qui donne le vrai baptême. Et je l'ai vu, je l'ai reconnu à ce signe; j'atteste que c'est le Fils de Dieu. » (Joan. 1, 30 sq) Ainsi parle le nouvel Elie.

Nouveaux témoignages et nouvelles joies pour les Limbes. Un jour, l'ancien Elie et Moïse quittent soudainement l'assemblée. Où vont-ils? Bientôt ils reparaissent tout brillants de gloire; ils reviennent du Thabor, et, sans doute, ils parlent comme parlera plus tard Pierre, le pêcheur galiléen qu'ils ont vu là. « Nous vous faisons connaître, à notre tour, la présence sur terre et la puissance du Christ Jésus. Nous avons vu de près sa splendeur. Du sein d'une gloire magnifique, une voix céleste est venue, celle de Dieu, qui le proclamait son Fils. Voilà ce que nous avons vu et entendu tandis que nous étions avec lui sur la sainte Montagne » (2 Petr. 1, 16-19). Sans doute ils reproduisent aussi l'entretien qu'ils ont eu avec Jésus même : comme quoi le Seigneur quittera bientôt la terre, en quel lieu et de quelle façon (Luc. 9, 31). D'autres âmes ont aussi disparu des Limbes, mais sans revenir : la fille de Jaïre, le jeune homme de Naïm. Puis, un autre jour, on entend retentir une voix puissante : « Lazare, viens dehors »; et Lazare obéit à l'appel. Nul doute : c'est sa voix, la voix de l'Epoux, et tous les amis de l'Epoux, tous les habitants des Limbes, répondent à la voix de l'Epoux par une



immense acclamation d'allégresse. Mais lui-même, lui-même, puisqu'il doit mourir à Jérusalem, ne viendra-t-il pas bientôt?

Soudain, le vendredi de la préparation de la Pâque, vers la neuvième heure, la clarté pâle des Limbes devient un jour éclatant. Comme, dans la cité sainte, il n'y aura point d'astres, parce que sa lumière est l'Agneau (Apoc. 21, 23); de même, ici, une âme vient d'apparaître au milieu des autres, brillante et rayonnante par delà tous les soleils. C'est la sienne, c'est lui; le voilà enfin. Quel saisissement! Quelle exclamation, puis, quel silence! Quel prosternement universel! Si le seul nom de Jésus fait fléchir tout genou au ciel, sur terre et aux enfers (Philip. 2, 10), qu'en sera-t-il de sa présence, de son aspect?

2<sup>o</sup> Jésus aux Limbes, les illuminant de sa clarté.

Saisissement, acclamation, silence, prosternement.

Oui, le voilà, le voilà. Essayons de concevoir la majesté, la douceur, la joie qui rayonnent de l'âme divine : joie de la gloire du Père enfin réparée, joie de communiquer, de déverser à flots sa propre joie, d'inaugurer sans retard le noble et charmant office de consolateur. — La paix soit avec vous! (Joan. 21, 19) C'est moi, ne craignez pas (Mat. 14, 27). C'est moi qui viens de dire le dernier mot de la justice et de combattre pour vous sauver (Isaï. 63, 1). Tout est fait, tout est consommé; j'ai vaincu le monde (Joan. 16, 33). Mon Père m'a donné les nations en héritage (Ps. 2, 8); je tiens en main les clefs de la mort et de l'enfer (Apoc. 1, 18). Je ne vous appellerai plus serviteurs, je vous appelle mes amis (Joan. 15, 15).

L'aspect de Jésus, sa joie, ses paroles.

Et ceux qui l'écoutent, que pensent-ils? Que sentent-ils? Rien que de voir et d'entendre l'âme divine, les Limbes ne deviennent-ils pas un paradis? Ainsi les nommait-il lui-même quand il disait naguère au bon Larron : *Hodie mecum eris in paradiso* (Luc. 23, 43).

La joie des justes, les Limbes devenus un paradis.

Je vois ce pauvre homme y arriver peu après le Seigneur lui-même. Est-il assez ébloui, assez émerveillé? Jésus le présente en souriant : « Voilà

Arrivée du bon Larron. Jésus le présente. Joie universelle pour le

pêcheur pénitent. ma première conquête. Elevé tout à l'heure en croix, j'ai commencé par lui d'attirer à moi le monde (Joan. 12, 32); car j'étais venu appeler moins les justes que les pécheurs » (Mat. 9, 13). Et alors, aux Limbes comme au ciel, on mène grande joie pour ce pêcheur pénitent (Luc. 7, 10).

Les Limbes, salle du trône. Défilé solennel. Chacun vient à son tour rendre hommage : Or, tout le palais des âmes n'est plus qu'une immense salle du trône, mais sans faste, d'une part, ni servilité, de l'autre. Jésus se tient au milieu, *in loco humili speciosus et amabilis*. Autour de lui s'organise spontanément un défilé solennel et délicieusement familier tout ensemble. Chacun vient, à son rang, faire hommage. Adam commence, Eve le suit; car pourrais-je croire que les premiers ancêtres du genre humain sont des réprouvés? Peut-être tous deux se prosternent-ils en silence; mais alors toute l'assemblée ne s'écrie-t-elle pas : *O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem!* Par vous, divin Fils de la femme, par votre bienheureuse Mère, Eve a écrasé la tête du serpent. — Abel dit : « Votre sang répandu parle mieux que n'a fait le mien; il crie pardon et non vengeance. » (Gen. 4, 10, Hebr. 12, 24). — Noé dit : « C'est vous qui sauvez le genre humain du vrai déluge. » — Abraham dit : « Vous êtes le fils de ma race en qui toutes les nations sont bénies (Gen. 22, 18) »; et Isaac : « Dieu a retenu le bras de mon père levé sur moi, et appesanti sur vous le sien même. » — L'ancien Joseph dit : « Pharaon m'appelait officiellement le sauveur du monde (Gen. 41, 45); mais l'unique Sauveur du monde, c'est vous. » — Moïse reconnaît et adore le souverain Prophète, annoncé par lui, semblable, mais supérieur à lui (Deuter. 18, 15), le Fils qui est dans la maison de Dieu comme dans son bien propre, tandis que lui-même, Moïse, n'y était qu'à titre de fidèle serviteur (Hebr. 3, 5, 6). — Josué salue, en son homonyme divin, celui qui introduira le peuple des âmes dans la véritable terre promise. — David adore ce fils de sa race et, en même temps, ce Sei-

gneur a dit : « Asseyez-vous à ma droite » (Ps. 109, 1). — Tous les Prophètes, à tour de rôle, viennent reconnaître et authentifier leurs propres oracles. — Comment sont reçus les Machabées, soldats et martyrs? — Comment les Innocents de Bethléem? Peut-être arrivent-ils, comme les a vus Prudence, jouant avec leurs palmes et leurs couronnes :

*Aram sub ipsam simplices  
Palma et coronis luditis :*

... les Prophètes,

... les Machabées, les Saints Innocents,

et les voyant approcher, le Bon Maître dit, sans doute : *Sinite parvulos venire ad me* (Marc. 10, 14).

— Imaginons l'accueil fait à saint Jean-Baptiste, à ce prophète plus que prophète, le plus grand homme de l'Ancien Testament (Mat. 11, 9, 11); — l'accueil fait à saint Joseph, l'acte public de reconnaissance dont Jésus honore son père nourricier. Saint Jean-Baptiste, saint Joseph! Ne les fait-il pas placer à sa droite et à sa gauche, comme Moïse et Elie au Thabor?

... St Jean-Baptiste,

... St Joseph.

Scène auguste. Le monde ne la voit pas, mais à coup sûr, il n'en verrait pas de plus grandiose, et, si le spectacle en est accordé aux Anges, ne semble-t-il pas que, du haut du ciel, ils se penchent pour la contempler? Là se montrent les premiers fruits de la Rédemption. Là se manifeste et se promulgue la transition de l'Ancien Testament au Nouveau. Là commence la fusion définitive entre Israël et la Gentilité. Là toutes les barrières tombent et toutes les distinctions s'effacent; il n'y a plus qu'un seul cœur, qu'une seule âme, qu'un corps même, qu'un seul homme moral, l'homme renouvelé (Ephes. 2, 13 sqq), l'homme une seconde fois créé à l'image de Dieu, établi dans la justice, dans la vérité pratique, sainte et sanctifiante (Ephes. 4, 24). Là éclate le grand dessein providentiel de tout réparer, de tout renouveler, de tout réconcilier, de tout rapprocher, de tout unifier en

Ce qui s'accomplit là : transition et union de l'Ancien Testament au Nouveau;

... union d'Israël et de la Gentilité.

Jésus-Christ, *instaurare omnia in Christo* (Ephes. 1, 10).

Jésus éclaire  
les âmes jus-  
tes. Cours com-  
plet de théolo-  
gie catholique.

L'âme du Seigneur déborde et s'épanche sur toutes ces âmes en flots de lumière. Nul doute qu'il ne fasse pour les anciens justes ce qu'il fera bientôt pour ses Apôtres, qu'il ne leur ouvre l'esprit à une merveilleuse entente des Ecritures; nul doute qu'il ne leur enseigne, ou peu à peu, ou dans la durée d'un éclair, toute la théologie catholique et — pourquoi n'oserions-nous pas le dire? — toute la substance des Exercices que nous méditons. Quelle leçon! Quel maître! Quel *triduum* bref les Limbes auront entendu!

Jésus réjouit  
les âmes. Entre  
elles et lui, flux  
et reflux de joie.  
C'est lui qui en  
jouit le plus.

Flots de lumière, mais de joie aussi, flux et reflux de joie de Notre-Seigneur à ces âmes et remontant de ces âmes à Notre-Seigneur. Et qui de lui ou d'elles en jouit davantage? A quoi son âme d'homme est-elle le plus sensible, à son bonheur ou à celui qu'elle répand? Jésus lui-même nous a ôté ce doute, quand il a dit, au témoignage de saint Paul, qu'il y a plus de félicité à donner qu'à recevoir. *Beatius est magis dare quam accipere* (Act. 20, 35).

Jésus sort des  
Limbes et con-  
vie les âmes à  
le suivre.

Ah! les heures sont courtes aux Limbes depuis qu'il y est descendu; et si courtes qu'on ne songe plus à les compter; si courtes que c'est comme une surprise quand le Maître, interrompant l'extase universelle, dit soudain ce qu'il disait naguère au moment de quitter le cénacle : « Levez-vous, sortons d'ici; nous n'avons plus rien à y faire : *Sur-gite, camus hinc* » (Joan. 14, 31).

— SECOND  
POINT : La Ré-  
surrection.

Le Sépulture,  
le divin cada-  
vre rendu visi-  
ble.

1<sup>o</sup> Jésus le  
montre aux an-  
ciens justes :  
*Hec oportuit  
passi Christum.*

— En un moment on est au sépulture, au sépulture transparent pour l'œil des âmes. Là, derrière la lourde pierre d'entrée, dans le creux du roc, sous la masse d'aloès et de myrrhe qui le noie, qui l'étoufferait s'il vivait encore, sous les linges qui l'enveloppent et l'emprisonnent, le divin cadavre est étendu, livide, glacé, roide. Avant de se réunir à lui, l'Ame divine le montre à son cortège d'âmes. « Dieu mon Père ne voulait plus des anciennes vic-



times; pour les remplacer toutes, il m'avait adapté un corps (Hebr. 10, 5-8). Voilà ce qu'on en a fait, ce que j'en ai fait; voilà ce qu'a dû souffrir le Christ, par où il a dû entrer dans sa gloire. »

Les justes regardent, contemplent, admirent. Avec une compassion douloureuse? Non, car la chair divine ne souffre plus et Jésus présent les empêche eux-mêmes de souffrir. Ils contemplent avec un saisissement profond, avec une sorte d'horreur sacrée. C'est alors qu'ils plongent, autant qu'âme humaine le peut faire, aux profondeurs du mystère de la Rédemption, de la croix. Je m'unis à leur adoration muette. J'écoute les quelques exclamations qui, çà et là, coupent cet auguste silence. Voix des Prophètes émerveillés d'entendre mieux que jamais leurs propres oracles. — Voix de Zacharie : *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum* (Zachar. 13, 6)? — Voix de David : *Foderunt manus meas et pedes meos, dinumeraverunt omnia ossa mea* (Ps. 21, 17, 18). — Voix d'Isaïe : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit... Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra... et livore ejus sanati sumus* (Isaï. 53, 4, 5).

Cependant, l'heure est venue. Quelle heure précise? La terre ne le saura jamais. O *vere beata nox, quæ sola meruit scire tempus et horam in qua Christus ab inferis resurrexit (Sabbato Sancto. Exultet)*. Soudain, tous les justes à la fois ont poussé une exclamation immense, le ah! de la stupeur éblouie. L'âme divine vient de ressaisir le corps divin. En un instant, en un clin d'œil, *in momento; in ictu oculi* (1 Cor., 15, 52), le cadavre de tout à l'heure est debout, vermeil, alerte, rayonnant de grâce et de vie. Les yeux parlent, la bouche sourit, toute la face resplendit comme au Thabor; le linceul tombé dans un coin de la grotte a fait place à un manteau royal, neige, pourpre et lumière; l'attitude entière dit la puissance, la majesté, le triomphe, la joie, la douceur toujours.

Leur émerveillement.

Les prophètes vérifient leurs propres oracles :

... Zacharie,

... David,

... Isaïe.

— 2<sup>e</sup> La transformation soudaine.

Réalité, identité de sa chair :

Ce n'est point un fantôme, car les Apôtres le palperont bientôt. Ce n'est point une chair nouvelle substituée à l'ancienne, comme une parure neuve à un vêtement usé. C'est la même chair formée du sang virginal de Marie, la même chair meurtrie, déchirée, crucifiée voici trois jours. Elle affirme, elle authentique son identité, en conservant dans sa gloire la trace de ses plaies, de celles, au moins, qui ne la défigurent pas. Voilà l'homme nouveau par excellence, l'homme transfiguré selon toute l'étendue et l'efficacité du second plan d'amour ; toujours chair, toujours la même chair ; mais chair

...les stigmates en font foi.

Chair spiritualisée, agile, subtile comme l'esprit.

spiritualisée, *Corpus spiritale* (1 Cor. 15, 44) ; chair agile et subtile à l'égal de l'esprit même, franchissant l'espace et traversant la matière comme l'éclair fend le nuage. Voilà le second Adam, « le second homme, » dit saint Paul, venu du ciel quant à la personnalité, déjà tout céleste dans l'élément même qu'il a daigné emprunter à la terre, dans cette matière humaine toujours réelle, toujours matière, qui reste en lui, qui est une part de lui-même : *Secundus homo de cælo cælestis* (1 Cor. 15, 47) ; toujours corps, mais dont le corps même a la puissance merveilleuse de vivifier les âmes, de les nourrir (1 Cor. 15, 45. — Joan. 6, 55). Jésus est ressuscité en toute gloire ; le personnage théandrique est intégralement reconstitué, désormais indissoluble. Ce qui était séparable ne l'est plus ; l'âme

Le second Adam, l'homme nouveau, déjà céleste (Saint Paul).

...immortel, impassible.

et le corps sont renoués, ressoudés par la Divinité qui, depuis trois jours, soutenait isolément l'un et l'autre, et elle ne permettra plus à l'homme de disjoindre ce qu'elle-même vient de rejoindre une fois pour toutes. Le Ressuscité ne souffrira plus, ne mourra plus. *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur ; mors illi ultra non dominabitur* (Rom. 6, 9).

Jésus promet aux justes une transformation semblable.

— O âmes saintes, je contemple avec vous notre Roi vainqueur, je m'enivre avec vous de votre joie, de la sienne. Et cependant puis-je oublier tout à fait que sa victoire sur la mort grandit votre vic-

toire à vous et à moi ; que votre chair, que la mienne, si je meurs fidèle, sera un jour et pour jamais dans l'état où je vois aujourd'hui la sienne? Puis-je douter que, en vous faisant les honneurs de sa propre gloire, Jésus ne vous promette une gloire semblable? « Pour les miens, comme pour moi-même, dit-il, je suis la résurrection et la vie (Joan. 11, 25). Votre chair, cette pauvre poussière aujourd'hui dispersée à tous les vents, je la retrouverai, je la recueillerai, je la réformerai au dernier jour, en la modelant sur l'éclatante beauté de la mienne (Phil. 3, 21), par un effet de cette puissance souveraine à laquelle tout est soumis. (ibid.) Regardez-moi : Voilà ce que vous serez alors. » — Et si le Maître daigne parler de la sorte, tous, d'une puissante voix, ne redisent-ils point, à un mot près, la protestation de foi sortie un jour du cœur de Job, l'un d'entre eux? « Oui, notre Rédempteur est vivant. Nous ne le savons plus seulement par le témoignage divin ; nous le voyons lui-même et directement des yeux de l'âme. A la fin des temps, notre chair se relèvera comme la sienne, et nous verrons la sienne des yeux de la nôtre, oui, nous-mêmes ; c'est l'infailible espérance qui, jusque là, reposera dans notre sein » (Job. 19, 25-27). — « Il est bien digne, l'Agneau immolé, de rentrer dans la pleine et béatifique possession de tous les privilèges que lui confère la divinité qui s'identifie personnellement à lui-même ; il est digne d'être, en son humanité même, toute sagesse et toute puissance ; il est digne de tout honneur, de toute gloire, de toute bénédiction » (Apoc. 5, 12).

Mais les anciens justes ne sont pas seuls à chanter ces matines solennelles de la Pâque chrétienne. Au moment où, pour la seconde fois, Dieu introduit dans le monde le premier né de tant de frères (Rom. 8, 29), son naturel et unique Fils, Dieu réclame des Anges, pour cet Homme-Dieu, un nouveau et spécial hommage. *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et ado-*

Tous répondent par l'acte de foi de Job, sauf un mot.

En même temps, les Anges, convoqués d'office à la seconde entrée du Fils de Dieu en ce monde.

Leurs adorations, leur joie.

Le chant de la Crèche, mais sur un mode nouveau, triomphal.

Jésus sort du tombeau, comme autrefois du sein virginal.

— TROISIÈME  
POINT: L'apparition à Marie.  
1<sup>o</sup> Marie avant l'apparition,  
... debout, con-

*rent eum omnes Angeli ejus* (Hebr. 1, 6). Or, le voilà venu, ce moment; c'est ici la seconde naissance de l'Emmanuel. Donc Dieu commande, et avec quel transport il est obéi! Que les Anges sont fiers d'acclamer cette Humanité à laquelle ils envient, sans doute, d'avoir pu souffrir pour réparer la gloire divine! Au sépulcre comme à la Crèche, la milice du ciel est présente. *Et facta est... multitudo militiæ cælestis* (Luc. 2, 13). Même louange qu'alors. Oui, gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel, car cette gloire, la voilà enfin adéquatement réparée! Oui, paix sur la terre, aux bénis de Dieu, aux bonnes volontés qui ne la repousseront pas; car, cette paix, la voilà enfin conquise, scellée, promulguée. Ainsi chantent les Anges répondant aux élus de l'Ancienne Loi. Mais ce n'est plus comme à Bethléem, sur un mode gracieux et doux, fait pour bercer le sommeil d'un enfant; j'entends ici la fanfare héroïque, triomphale, d'une armée saluant son capitaine vainqueur. C'est la fête des fêtes, la grande Pâque. *Hæc sunt enim festa paschalia.*

Or, de ces grandes choses, la terre n'a encore rien vu ni entendu. Il est temps qu'elle y prenne part. Jésus sort du tombeau, comme autrefois du sein virginal. Son corps glorieux traverse la pierre sans daigner la pousser du pied: les anges feront cette besogne au bénéfice des saintes femmes. Jésus reprend possession de l'espace, de l'air, de la lumière des vivants. Avant même le soleil de ce « jour que le Seigneur a fait », il s'est levé, le divin Soleil de justice, radieux comme l'Époux royal sortant de son repos, agile et tressaillant dans sa force, comme le géant qui va courir sa carrière (Ps. 18, 6). Où ira-t-il d'abord? A qui son premier sourire, son premier rayon?

— Je me représente une chambre basse dans une humble maison de Jérusalem. Le jour n'est pas levé. Au fond, une lappe d'argile, attachée à la paroi, projette deux faisceaux de lumière séparés



par un cône d'ombre. Une femme debout, légèrement courbée, s'appuie des deux mains sur une petite table placée au milieu. Ses yeux rougis, mais calmes, fixes et comme tendus, contemplent l'objet que cette table supporte : une couronne d'épines reposant sur une nappe blanche. Cette femme, c'est vous, ô Marie, Mère de douleurs (1).

templant la couronne d'épines placée sur une table (P. Delaroche).

Que se passe-t-il dans votre âme? Quels contrastes! quelles alliances mystérieuses! Les douleurs de l'avant-veille, quelque peu assoupies par l'épuisement même de la nature physique, plus réellement allégées par la certitude qu'il ne souffre plus, lui; non plus déchirantes, mais toujours profondes comme l'Océan. Chez vous, chez vous seule, à cette heure, la foi demeure entière. Vous comptez absolument sur la résurrection prédite; vous la savez prochaine, car le troisième jour va commencer. Et malgré tout, vous souffrez encore; le glaive est sorti du cœur, mais la blessure reste ouverte, elle saigne toujours goutte à goutte, lentement. Etat complexe, admirable. L'irréflexion seule peut le trouver étrange, et l'inexpérience des choses de l'âme. *Sed forte quis dicat : Numquid non eum præscierat moriturum? — Et indubitanter. — Numquid non sperabat continuo resurrectionem? — Et fideliter. — Super hæc doluit crucifixum? — Et vehementer.* (Saint Bernard : Sermon sur les douze étoiles. Office de la Compassion) Pourquoi concevrais-je plus malaisément la Compassion de la Mère que la Passion du Fils? (Id. ibid.) Si la vision intuitive, toujours présente, mais miraculeusement paralysée dans ses effets béatifiques, n'a pas défendu de la souffrance l'âme de votre Jésus, pourquoi la foi vous défendrait-elle mieux, ô Marie? De part et d'autre, l'amour a tout voulu, tout fait : *Fecit et hoc caritas* (Id. ibid.). Vous souffrez encore parce que vous aimez, parce

L'âme de Marie. Douleur, non plus aiguë, mais toujours profonde, malgré la foi (Saint Bernard).

(1) Cette composition de lieu est empruntée à un tableau — un petit chef-d'œuvre — de Paul Delaroche.

que Jésus n'est pas là, parce qu'il vous manque, parce que vous avez l'âme encore pleine des affreuses images d'avant-hier ; parce qu'elles vous apparaissent toutes résumées et ravivées par cet objet qui vous fascine, par cette couronne où restent visibles les traces du Sang divin. Oui, tandis que le ciel et les Limbes se réjouissent, vous souffrez encore, mais que Jésus doit avoir hâte de vous consoler !

2° L'apparition doucement préparée : ... la sainte couronne devenant éclatante ;

Tout à coup les yeux de Marie se dilatent ; elle se penche pour regarder de plus près. Les taches sanglantes ont disparu ; la sainte couronne change de couleur, elle devient vermeille, puis brillante, puis éclatante. Comme l'âme de Jésus était naguère le soleil des Limbes, son diadème de Crucifié illumine maintenant l'étroite chambrette, éclipsant la clarté de la lampe et les blancheurs de l'aube qui commencent à filtrer du dehors. Et Marie se sent comme changée dans l'âme, elle y sent la paix et la joie monter, monter doucement et puissamment comme une marée... Puis un chant lointain se fait entendre, approche, grandit. *Regina cæli, lætare, alleluia ! Quia quem meruisti portare, alleluia ! Resurrexit sicut dixit, alleluia !* Alors, du Cœur maternel, s'échappe un cri spontané : « Où est-il ? Où est-il ? » — Il est tout près de vous, sainte Mère. Seulement il n'a voulu ni vous tuer d'un saisissement de joie, ni vous soutenir par un miracle de plus. Procédant à la manière humaine, il vous a doucement préparée à le revoir. Et maintenant ouvrez les yeux, ouvrez les bras, ouvrez le cœur. Le voilà.

3° L'apparition, l'entrevue.

Blotti dans un coin de la chambrette, comme autrefois dans la grotte de Bethléem, le petit pauvre, le petit serviteur indigne que je suis, contemple cette rencontre, ce tête à tête, le plus glorieux, le plus doux qui puisse être jamais.

Les personnes, leurs attitudes, leurs gestes.

Je vois les personnes, leurs attitudes, leurs mouvements : Jésus avec tous ses attrait, dans tout son éclat surhumain ; Marie, soudain ranimée,

rajeunie, transfigurée par le bonheur. Quel a été son premier mouvement, son premier geste? A-t-elle voulu d'abord se jeter aux pieds de son Dieu? L'a-t-il permis? Ne l'a-t-il pas relevée, étreinte, au moment où elle voulait fléchir le genou? Ah! certes, il ne lui a pas dit, comme à Madeleine bientôt : *Noli me tangere* (Joan. 20, 17). Aurait-elle donc perdu ses droits maternels sur cette Humanité sortie d'elle-même, d'elle seule? Non, Jésus la serre dans ses bras, la presse longuement sur son Cœur. Embrassement plus qu'angélique, étreinte ineffable de la Pureté essentielle et de la Virginité immaculée; et puis, il y a là sans doute un banc, une couchette, un siège quelconque. Jésus l'y attire, l'y fait asseoir près de lui, à sa gauche, du côté de son Cœur. Peut-être il la soutient d'un bras : *Læva ejus sub capite meo* (Cantic. 2, 6), tandis que sa main droite presse les deux mains jointes de sa Mère. Ne la vois-je pas elle-même tantôt reposer doucement sa tête sur l'épaule de son Fils, *Innixa super dilectum suum* (Cantic. 8, 5), tantôt se redresser et se reculer un peu pour le mieux voir.

Entre le Fils et la Mère, quels regards s'échangent! Que disent-ils! Du côté de Jésus, la Majesté, mais aussi le respect, oui certes, le respect pour Celle qui est encore et pour toujours sa Mère; la tendresse, la joie immense de pouvoir enfin la rendre si heureuse. De son côté à elle, l'adoration, le ravissement, tout l'amour qui peut rayonner d'un œil de mère et de sainte. Elle le contemple, elle boit à longs traits la douceur de son aspect. Et quelle revue triomphale elle passe de toute sa divine Personne! Non qu'elle ait besoin de se convaincre, puisque ses yeux voient, puisque ses mains touchent ce Verbe de vie, naturel Fils du Père céleste et son vrai Fils à elle en même temps. Mais quelle délicieuse revanche à prendre! Avant hier soir, quand il était couché sur la pierre de l'onction, elle a fait le lamentable inventaire de ses blessures. Quelle fierté, aujourd'hui, quel bonheur intarissa-

Les regards  
échangés.

Revue triomphale que passe Marie de toute la personne de Jésus.

ble, de ne plus trouver que vie et gloire où elle n'avait vu que souillures, sang et mort ! Ne lui sait-elle pas un gré infini d'avoir gardé les sacrés Stigmates ? Ne baise-t-elle pas bien des fois les plaies des mains ? Et si Jésus a daigné çà et là introduire sensiblement quelques âmes dans l'ouverture même de son côté, douterions-nous qu'il l'ait découverte aux yeux de Marie, qu'elle y ait longuement appliqué ses lèvres, son front ? Oh ! quel repos !

Les silences  
et les paroles.

Durant cette entrevue, il y a bien certainement des silences prolongés. On s'entend si bien sans paroles ! Il suffit si bien d'être ensemble ! Toutefois on parle aussi, et j'écoute. M'attendrai-je que Marie laisse échapper une plainte rétrospective, d'ailleurs parfaitement humble et douce, qu'elle dise, comme autrefois au Temple : *Fili, quid fecisti mihi sic?* Non, non. Est-ce que, à pareil moment, elle peut même s'en souvenir, penser à soi ? Non, c'est plutôt Jésus qui prend les devants, qui s'apitoie, qui s'excuse presque. « Pauvre Mère, combien je vous ai fait souffrir ! » Et c'est elle qui proteste, qui décline humblement l'excuse divine. « Mon Fils, tout est bien. C'était le bon plaisir du ciel, c'était le vôtre ; vous étiez à l'œuvre de votre Père. Pour moi, si j'avais besoin d'être consolée de quelque chose, ce serait de n'y avoir pas été avec vous, de n'avoir pas souffert avec vous. » Là-dessus, pour la mieux réjouir encore, Jésus lui répète ce qu'elle n'ignore pas du reste : que tout est bien fini, parfait, consommé, qu'il n'y aura plus de douleur pour lui ni pour elle. *Et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt* (Apoc. 21, 4). Or, il est écrit au même endroit : *Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum*. Pourquoi Jésus ne l'aurait-il pas fait à la lettre ? Pourquoi au début de l'entretien par exemple, remarquant une larme encore suspendue aux yeux maternels, ne l'aurait-il pas, en souriant, cueillie de son doigt divin ? Oni, pour quoi pas ?

Marie ne se  
plaint pas.

C'est plutôt  
Jésus qui la  
plaint, rétros-  
pectivement,  
qui s'excuse  
presque de l'a-  
voir fait souf-  
frir.

Jésus essuyant  
une dernière  
larme des yeux  
de sa Mère.



Peut-être aussi, dès cette heure, apprend-il à Marie qu'il restera sur cette terre encore quarante jours avant de monter au ciel; peut-être, allant au devant des pensées bien naturelles de Marie, lui explique-t-il pourquoi il ne l'emmènera pas dès lors, et la prie-t-il doucement de consentir à ce sacrifice pour la joie et le bien de l'Eglise naissante. Et elle de répondre : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* — Quant à sa visite d'aujourd'hui, lui demande-t-il le silence, comme jadis aux trois Apôtres descendant avec lui du Thabor? (Math. 17, 9). A quoi bon? Il la sait trop prudente pour ne pas voir d'elle-même que son témoignage immédiat risquerait de sembler à quelques-uns illusion maternelle. Il la sait trop discrète pour ne pas désirer, comme lui-même, que ce tête à tête reste, au moins dans une certaine mesure, secret de famille. Il la sait trop délicate aussi pour ne pas lui réserver à lui-même le rôle de consoler les siens en se découvrant à eux selon son bon plaisir.

Mais, par suite, au cours de la journée, je me figure Marie recevant coup sur coup, de diverses bouches, la nouvelle de la résurrection. Feindra-t-elle la surprise? Impossible à sa probité. Et si quelque sainte femme s'enhardit à lui dire : « Vous le saviez sans doute, vous aussi, vous l'avez vu; » son sourire, ses yeux, toute sa personne illuminée de joie, répondront : oui, sans qu'on s'y trompe; mais son silence dira en même temps : *Sacramentum Regis abscondere bonum est* (Tob. 12, 7). *Secretum meum mihi. Secretum meum mihi* (Isaï. 24, 16).

Pour nous qui contemplons cette scène auguste et charmante, qu'il ferait bon la prolonger, nous établir ici à demeure, comme saint Pierre eût voulu le faire au Thabor! *Bonum est nos hic esse* (Mat. 17, 4). Il y a ici plus de gloire qu'au Thabor même, plus d'allégresse qu'hier et avant-hier dans les Limbes; mieux que les Limbes, cette chambrette

Peut-être lui annonce-t-il le jour de son Ascension à Lui, et combien de temps il la laissera elle-même sur la terre.

Il n'a que faire de lui demander le silence sur cette première visite.

Dans quelle mesure elle a pu le garder.

Les deux âmes, leur joie !...

est un paradis. J'ai vu les personnes, les attitudes, les gestes; j'ai saisi les paroles; maintenant ce sont les âmes qu'il faudrait ouvrir. Mais que puis-je, qu'entrevoir et balbutier? Je le sais : l'âme de Jésus goûte désormais, sans suspension ni restriction miraculeuse, toute la béatitude céleste, toute la sainte ivresse de la vision intuitive; elle a, comme par surcroît, la plus douce des béatitudes accessoires, celle de faire des heureux, et à commencer par qui? par sa Mère. L'âme de Marie a l'avant-goût le plus sensible, le plus vif, le plus pénétrant, de ce qui l'attend elle-même au ciel.

Peut-être, après le tête à tête, Jésus présente-t-il à Marie les Justes des Limbes :

... Eve, etc.

S<sup>t</sup> Joachim,  
S<sup>te</sup> Anne,  
S<sup>t</sup> Joseph.  
— Mais il faut finir, il faut revenir à la joie de Marie et de Jésus.

— TRIPLE COLLOQUE :  
... à Marie, pour la proclamer bienheureuse;

Encore est-il probable que, ici comme partout, le bien est empressé de se répandre, le bonheur brûle de se communiquer. Après le tête à tête de famille, Jésus n'accorde-t-il pas un moment aux Justes, par lui délivrés, l'honneur et la consolation de voir la Co-rédemptrice? Ne présente-t-il pas à leur Reine les patriarches et les prophètes? A ce compte, c'est la scène des Limbes qui recommence. Je vois Eve aux pieds de Marie. *Curre, Heva, ad Mariam; curre, Mater, ad Filiam* (Saint Bernard). J'y vois Débora, Judith, Esther, toutes les héroïnes du peuple de Dieu. Voici saint Joachim, sainte Anne, saint Joseph. Quelle rencontre que celle de Marie et de Joseph! Le beau, le doux, le grand spectacle! Et que ne puis-je m'y attarder! Mais n'accablons pas d'objets trop multiples mes yeux et mon âme. C'est bien assez de la joie du Fils et de la Mère. J'en reviens là, je m'en tiens là, et si peu et si mal que je la voie, le moyen de ne pas sentir quelque chose?

— De là, s'il se peut, un triple et bref colloque.  
— Je féliciterai Marie. N'est-ce pas le moment ou jamais de venir, à mon tour, dans la foule des générations et de la proclamer bienheureuse? Non, cette fois, Jésus ne me reprendra pas si je lui dis à lui-même : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti!* (Luc. 11, 27) — *Regina cæli, lætare...*

— Je féliciterai Jésus, mon Seigneur, de sa joie, de sa gloire si chèrement payées. J'adorerai avec enthousiasme mon Roi du *Règne* et des *Etendards* sortant glorieux du champ de bataille. Je m'unirai aux Anges de l'Apocalypse, pour lui dire d'une grande voix : *Dignus est agnus qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem et sapientiam et fortitudinem et honorem et gloriam et benedictionem* (Apoc. 5, 12).

— J'adorerai le Père céleste, le Père des lumières, auteur de tout don parfait (Jac. 1, 17). Je le bénirai d'avoir aimé le monde, de m'avoir aimé moi-même au point de donner son Fils unique (Joan. 3, 16), de ne l'avoir point épargné, mais de l'avoir livré pour nous tous (Rom. 8, 32). Je le bénirai d'avoir conduit Jésus par ce dur chemin à ce comble d'honneur et de joie, de lui avoir associé Marie dans les larmes d'hier et dans le triomphe d'aujourd'hui. — *Pater Noster*.

... à Jésus, pour  
acclamer mon  
Roi vainqueur,

... au Père cé-  
leste, pour le  
remercier de  
toute cette joie  
qui vient de lui.

## NOTE SUR LA QUATRIÈME SEMAINE

*Paix, joie, foi, espérance, charité.*

I. La paix,  
la joie.

*Par vobis!* Tel est le salut de Jésus ressuscité (Joan. 20, 19). Consoler les siens : tel est l'office dont il s'acquitte avec amour, et mieux-que jamais. En attendant l'éternité bienheureuse, il réalise son vœu de la Cène : *Gaudium meum in vobis sit, et gaudium vestrum impleatur* (Joan. 15, 11). Mieux que jamais, dis-je, car c'est bien au Calvaire qu'il a remis en paix la terre et le ciel, qu'il a jeté les fondements de la paix entre hommes, de la paix de chaque âme avec elle-même. La paix, la joie qui la suit toujours : voilà donc bien l'atmosphère propre à cette quatrième Semaine des Exercices, puisque c'est le double bien qu'il nous rapporte de son passage à travers la douleur et la mort.

Leur nature,

— La paix : repos d'une nature intelligente dans la conscience de son état normal, sans trouble présent et, s'il se pouvait, sans menace pour l'avenir. La joie : bien-être de cette même nature dans la possession sentie de tout ce qui lui convient. Deux biens délicieux par définition et par expérience; indispensables, dans une certaine mesure, à toute action sur soi-même ou sur autrui. Dans le trouble ou la tristesse, que peut-on faire de bon et de fort?

... leur prix,

La paix, la joie : deux biens liés ensemble, et jusqu'à une sorte d'identité. La paix enfante immédiatement la joie; par elle-même elle est une joie déjà. Par ailleurs, la joie n'est profonde et vraiment douce qu'à la condition d'être paisible et pacifiante. A cette marque on reconnaît la consolation vraie, la joie spirituelle, authentiquement signée de Dieu (*Reg. ad. spir. dignosc.* 1 3); et le ciel même ne serait pas le lieu de la joie parfaite, s'il n'était celui de la parfaite paix.

... leur  
connexion.



La paix, la joie ! Le divin Ressuscité nous les apporte d'outre-tombe ; il nous les offre, et dès cette vie, mais telles qu'il les conçoit et les possède lui-même ; telles que les comporte la situation où il nous laisse sur la terre ; enfin aux mêmes conditions qu'il lui a plu de les reconquérir personnellement.

Jésus ressuscité nous les apporte :

La paix, telle qu'il la conçoit et la possède, la paix véritable, par conséquent, est dans l'équilibre des puissances de l'âme, dans leur attachement au vrai, au bien, à l'ordre essentiel, à Dieu. La joie, telle qu'il l'entend et la goûte, est dans l'union au Bien suprême, à Dieu. Voilà sa paix, à lui, celle qu'il nous donne : *Pacem meam do vobis* (Joan. 14, 27) ; sa joie, à lui, telle qu'il veut la faire passer en nous : *Gaudium meum in vobis sit* (Joan. 15, 11). — Y aurait-il donc une autre paix, une autre joie ? Oui, celles du monde, celles que le monde promet toujours qu'il donne, qu'il prête plutôt, avarement et par intervalles : joie dans la satisfaction des appétits mauvais ou seulement infimes : paix dans le sommeil voluptueux de ces mêmes appétits rassasiés, dans l'anesthésie de la conscience, dans l'oubli des appétits supérieurs, de la fin dernière, de Dieu. Joie frelatée, menteuse, insuffisante, malsaine, funeste ! paix fausse, inquiète, repos brutal et fatal, qui achève l'œuvre de la mauvaise joie, en poussant l'âme à l'endurcissement, prélude de la mort. Voilà la paix et la joie du monde. Non, ce n'est pas ainsi que Jésus les donne. *Non quomodo mundus dat, ego do vobis* (Joan. 14, 27).

1<sup>re</sup> telles qu'il les conçoit et les possède lui-même,

...en opposition absolue avec celles que le monde promet :

— Sa paix, à lui, sa joie, à lui, la paix et la joie véritables, seules capables de nous remplir le cœur, il nous les offre dès la vie présente, mais en les mesurant à la situation où il nous laisse. Or, il nous laisse mortels, passibles, convoiteux. Ah ! Seigneur, oserions-nous vous reprocher d'avoir fait trop peu pour nous, de n'avoir pas supprimé de notre vie l'effort et l'épreuve, de nous avoir con-

2<sup>de</sup> telles que les comporte la situation où il nous laisse (Convoitise).

servé l'honneur de collaborer à notre paix, à notre joie, à notre salut, bref, de n'avoir pas mis le ciel sur la terre?

Paix et joie laborieuses, militantes, mais, dès ici-bas, sans comparaison avec celles du monde.

Au ciel donc, la paix parfaite, inamissible, inaltérable, sans attaques ni menaces du dehors ou du dedans. Sur terre, la paix laborieuse, la paix armée, la paix dans la guerre et par la guerre même contre le monde du dehors, mais surtout contre le monde que chacun porte en soi et qui n'est autre que la convoitise même. Et malgré tout, paix plus délicieuse que la fausse paix du monde, paix de Dieu qui dépasse tout sentiment, *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* (Philip. 4, 7); paix de Jésus-Christ, paix joyeuse à faire tressaillir le cœur, *Pax Christi exsultet in cordibus vestris* (Coloss. 3, 15).

Joie de l'espérance, mais de l'espérance trois fois incomparable : — par son objet, pour son garant, — par le fait de dépendre finalement de nous.

Au ciel, la joie parfaite, l'union indéfectible au Bien suprême, la vision, la possession de Dieu, le face à face, le cœur à cœur éternels. Sur terre, une joie qui est surtout espérance, *Spe gaudentes* (Rom. 12, 12). Donc, joie initiale et qui n'attend sa consommation que dans l'avenir; joie imparfaite, et par cela même, parce qu'elle n'est pas absolument certaine de mériter finalement ce qu'elle espère, de le posséder à jamais. A tout prendre et malgré tout, la meilleure, sans comparaison, des joies possibles sur terre, parce qu'elle s'appuie sur une espérance incomparable. Oui, l'espérance que Jésus ressuscité nous apporte, est absolument hors de pair, et à un triple égard. — Espérance hors de pair, vu l'excellence infinie de son objet qui est Dieu. — Espérance hors de pair, en ce que, loin de ressembler aux espérances terrestres, qui embellissent leur objet et courent ainsi à un désenchantement inévitable, elle se sait impuissante à concevoir la beauté plénière du sien et sûre de ne l'apprécier bien qu'en le possédant. — Enfin, espérance hors de pair, en ce que, certaine du côté de Dieu, elle n'est incertaine que du mien, d'où il suit que, finalement et pratiquement, elle dépend de

moi, je n'ai qu'à vouloir pour la transformer en certitude complète. *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis* (2 Petr. 1, 10).

Pareille espérance n'est-elle donc pas, déjà et par elle-même, une joie actuelle et puissante? Mais il y a plus. Le divin Ressuscité nous apporte, en manière d'à compte, le bonheur de lui être, et dès ce monde étroitement unis dans l'amour.

Elle est donc toujours possible, notre joie chrétienne et surnaturelle, puisqu'elle a pour objet suprême, pour garant, pour mobile intime, notre Dieu qui ne change pas, notre Jésus ressuscité qui ne mourra plus. Troublée, assaillie, combattue de mille manières, elle s'accommode de tout, elle surnage à tout. Elle se trouve jusque dans le saint deuil que béatifie l'Évangile : *Beati qui lugent* (Mat. 5, 5); elle demeure, elle surabonde même parmi toutes les tribulations extérieures ou intimes : *In tribulatione multa cum gaudio Spiritus Sancti* (1 Thess. 1, 6). *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (2 Cor. 7, 4). Qui peut nous l'ôter que nous-mêmes? *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (Joan. 16, 22). On peut donc nous faire un devoir de la garder, de la défendre, de l'entretenir. *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete* (Philip. 4, 4).

C'est nous commander d'être heureux, et nous en sommes bien maîtres. Souvenons-nous seulement que Jésus ressuscité nous apporte de quoi l'être toujours.

La joie, la paix : il nous les offre assurées, magnifiques, mais au prix dont il a voulu les payer lui-même, aux conditions sous lesquelles il les a personnellement conquises. Car le moyen de l'oublier? Cette paix, cette joie, apanage naturel de sa sainte Ame, et parce qu'elle est sainte, et parce qu'elle est l'âme d'un Dieu; cette paix, cette joie, que nulle force étrangère ne saurait lui ôter non plus que sa vie; il a voulu, par amour pour nous,

Joie de  
l'amour actuel.

Joie toujours  
possible en dé-  
pit des épreu-  
ves.

3<sup>o</sup> Jésus-Christ nous les offre au même prix qu'il les a payées pour lui-même, les ayant volontairement et temporairement abdiquées, puis rachetées à jamais.

en abdiquer temporairement le bénéfice, puis le reconquérir à notre profit; il lui a plu de les déposer spontanément, puis, de les reprendre avec sa vie même; il s'est fait une loi de goûter le trouble et la peine morale, comme la souffrance physique et la mort (Hebr. 2, 9), puis de rentrer ainsi dans la gloire, dans la paix, dans la joie qui lui sont naturelles. Désormais, il les possède à la fois par nature et par conquête.

Or, de ces deux titres, il nous transfère le second, mais à condition de le mériter, de le gagner quelque peu par nous-mêmes et comme lui-même. Il a fait le principal, mais il nous honore assez pour nous laisser quelque chose à faire. La paix et la joie sont, avant tout, sa conquête, et lui seul était capable de nous les rendre après le péché; mais il entend qu'elles soient aussi la nôtre. Jésus ne me met pas dans la main ces deux trésors: il me les montre, il me les offre à distance, en me disant : « Viens les prendre. »

— Et que ferai-je pour cela Seigneur?

Deux choses à faire : renoncer à la paix et à la joie du monde;

— Deux choses. Avant tout, renoncer franchement, pleinement, à la paix et à la joie du monde : elles sont incompatibles avec celles que je donne, moi. Fais ton deuil du repos, du bien-être dans la satisfaction des convoitises, dans l'amour de toi-même; ou désespère du repos dans l'ordre, du bonheur dans mon amour. As-tu choisi? — Oui, Seigneur, et dès longtemps et cent fois pour une. Mais quels démentis je m'inflige à moi-même! Dans ma vie religieuse, combien d'efforts instinctifs et misérables pour amalgamer les incompatibles, pour vivre paisible et joyeux à la manière mondaine et, tout ensemble, content selon ma vocation, selon vous! Je les désavoue, je les déplore. Aidez-moi.

réagir bravement contre la convoitise, unique ennemi de la paix et de la joie de Jésus-Christ en nous.

— Eh bien! fais plus encore; va plus loin que ce renoncement nécessaire. La convoitise est le grand ennemi de ta paix et de ta joie. Les veux-tu aussi parfaites que possible? Pousse hardiment jusqu'à la limite du possible la réaction contre la convoitise.



La paix, la joie sont dans l'indifférence à toute chose créée : arrive à l'indifférence habituelle par l'exercice continu du renoncement. La paix et la joie sont dans l'humilité ; arrive à l'humilité habituelle par l'humiliation consentie et spontanée, de ta chair, de ton esprit indocile, de ton vouloir superbe, indépendant. La paix et la joie parfaites sont à qui m'aime de toute son âme : approche de cette perfection d'amour en contrariant, sacrifiant et immolant sans relâche l'amour de toi-même. C'est dit. Tu sais le terme ; tu sais le chemin, l'unique chemin ; tu m'as vu l'ouvrir, le suivre jusqu'au bout, sans besoin personnel, par bonté pure. Aujourd'hui, voyant ma gloire de ressuscité, reconnais et confesse que le terme vaut bien la route. Courage ! Viens.

...contre le moi  
joueur et su-  
perbe.

Assurément quand saint Ignace nous invite, en quatrième Semaine, à nous rappeler de préférence nos motifs surnaturels de joie, *res quæ movent ad delectationem, hilaritatem et lætitiâ spiritualem* (Hebdom. iv. notanda), il ne nous prescrit pas l'oubli formel et voulu du reste. Serait-ce amoindrir l'effet de cette Semaine glorieuse, que de garder l'œil ouvert sur la seconde et la troisième ? Serait-ce attrister le triomphe de Jésus, que de garder présent le souvenir de ses combats ? Ne veut-il pas lui-même qu'on s'en souvienne, puisqu'il a fait voir et toucher la trace de ses blessures ? Aussi bien, dans son intention manifeste, la joie qu'il nous apporte, et qui n'est pas encore celle du ciel, doit être un appoint à nos résolutions de vie plus parfaite, une force active et militante. Au ciel même, pour les Elus, pour Notre-Seigneur en personne, la paix et la joie parfaites emprunteront un charme plus vif au souvenir du prix qu'elles auront pu coûter. Paix intime, joie sereine et vaillante du soldat de la bonne cause et moralement assuré de vaincre : voilà, certes, un fruit naturel de ces triomphants mystères. Qu'ils nous laissent donc dans l'âme, à titre de mémorial et de devise, ce mot

Que ces pen-  
sées pratiques  
sont bien dans  
l'esprit de la  
quatrième Se-  
maine.

de l'Épître aux Hébreux : *Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, adspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui, proposito sibi gaudio, sustinuit Crucem, confusione contempta, atque in dextera sedis Dei sedet* (Hebr. 12, 12).

II. Foi, espérance, charité.  
Que la quatrième Semaine les pousse toutes les trois au comble.

— De même, la charité la plus parfaite, le très pur et très saint amour de Jésus-Christ, de Dieu, est, sans conteste, le fruit dernier, le fruit excellent de cette quatrième Semaine (*Roothaan*). Des trois vertus théologiques, la charité est la plus haute, la seule qui, par nature, doive entrer et régner au ciel. Mais, tant que dure l'épreuve, les deux autres demeurent, elles sont toujours actuelles, utiles, indispensables. *Nunc autem manent fides, spes, caritas, tria hæc* (1 Cor. 13, 13) ; et, loin de les éclipser, la quatrième Semaine les met en plein éclat, en pleine vigueur. D'après saint Paul, (1 Cor. 15, 14-18), d'après Jésus-Christ même (Mat. 12, 38-41), la Résurrection est le grand signe du Révélateur, le motif immédiat et décisif de notre foi. Et quel meilleur gage d'espérance que cette résurrection même, type de la nôtre, que l'Ascension de Jésus au ciel où il va nous préparer une place? (Joan. 14, 2) De là, les trois méditations suivantes : Emmaüs, le ciel, la contemplation *ad amorem*.

## EMMAUS. LA FOI

Quand Jésus-Christ ressuscité visite sa très sainte Mère, il n'a que faire d'établir ou de confirmer en elle la foi. Mais autre est la situation morale des saintes femmes, des Apôtres surtout. Croire nettement, fermement, invinciblement, ce qu'ils croyaient si mal et si peu, ce qu'ils devront annoncer à tout l'univers, voilà quel est leur premier besoin et pourquoi le divin Consolateur travaille tout d'abord à les convaincre. Il y déploie une condescendance, une insistance, une délicatesse vraiment adorables. Entre toutes ses apparitions, arrêtons-nous à celle dont il honore les deux disciples en chemin pour Emmaüs. La scène est ample, aisée à suivre par forme de contemplation; d'ailleurs tellement naturelle et simple, tellement vraie et humaine en ses détails, qu'elle exclut, dès le premier coup d'œil, toute hypothèse de fiction, voire d'embellissement imaginaire. Non, si peu que l'on connaisse l'âme et son accent vrai, on peut défier tout conteur d'inventer ou même de broder ainsi. D'aucuns ont conjecturé de là que saint Luc, le jeune médecin d'Antioche, était celui des deux voyageurs qu'il ne nomme pas, et la conjecture aurait pour elle une haute vraisemblance intrinsèque. En tout cas, il est visiblement informé de première main par un des acteurs. — Scène étonnamment profonde et, en même temps, charmante, touchante, piquante même. On y voit à plein la faiblesse native de l'âme en présence du surnaturel; on y adore, presque en souriant, la condescendance du Seigneur qui daigne jouer là une sorte de rôle et montrer — osons le dire — autant d'esprit que de bonté.

— Je relis saint Luc (24, 13-17), et j'ai sous les yeux le fait. Or, il se décompose naturellement en

— PRÉLUDES  
1) Le fait.

trois parties : le départ des voyageurs et l'adjonction d'un tiers inconnu ; — la leçon qu'il leur fait : — la reconnaissance finale de son identité.

2) La route  
et le *castellum*  
d'Emmaüs.

— Pour me rendre aussi présent que possible aux détails de l'épisode, je me figurerai, non pas tout d'abord et tout ensemble, mais successivement et en temps voulu, le chemin, puis le *castellum*, villa ou ferme, d'Emmaüs.

3) Me réjouir  
de la joie de Jésus  
et des deux  
disciples.

Sentirent-ils  
la chaleur de  
cœur qu'ils  
avaient pour  
eux-mêmes.

— Mais avant de me mettre en route avec les deux disciples, je demanderai deux grâces. La première, commune à tous les mystères glorieux, sera de me réjouir de la joie de Jésus-Christ, de celle qu'il éprouve à ranimer et à consoler ces deux âmes. — La seconde, moins désintéressée et plus particulière au sujet, sera de ressentir en moi cette chaleur de cœur avouée par les heureux acteurs de la scène. *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via?* (Luc. 24, 32).

— PREMIER  
POINT :

Le voyage des  
deux disciples  
et l'abord de  
l'inconnu.

— Nous sommes au matin de Pâques. Deux disciples de Jésus, l'un nommé Cléophas, l'autre inconnu, sortent de Jérusalem ; ils vont au bourg d'Emmaüs à soixante stades ou trois petites lieues de la ville. Selon toute vraisemblance, il est entre huit et neuf heures du matin. En effet, d'après leurs paroles mêmes (v. 22, 23, 24), ils ont eu le temps d'apprendre, sur le témoignage des saintes femmes, puis de saint Pierre et de saint Jean, que le sépulcre du Crucifié est vide, mais ils n'ont pas encore osé dire que sa personne ait reparu quelque part. Tantôt, quand ils lui feront observer, pour le retenir à Emmaüs, que le soir approche et que le jour penche à son déclin (v. 29), il suffira que midi soit passé. Enfin ils auront à marcher au moins deux heures avant de retrouver les autres au Cénacle et d'assister avec eux à l'apparition commune qui a lieu ce même soir (v. 33).

1° Le départ,  
entre huit et  
neuf heures du  
matin.

Pourquoi  
quitter le  
groupe fidèle ?

— Ils partent donc. Pourquoi s'éloigner ainsi ? Pourquoi quitter le petit groupe à demi fidèle ? Pour affaires ? Il n'y paraît pas dans le récit. Serait-ce une partie liée d'avance ? Il n'y paraît



pas davantage. Le plus probable est qu'ils cèdent à la fatigue morale causée par les événements de ces derniers jours, au besoin d'en écarter un peu l'image, de se distraire, de se secouer, comme on dit. Ils savent pourtant le tombeau vide. Comment ne sont-ils pas retenus par la curiosité d'en apprendre davantage? N'est-ce pas l'indice d'un état d'âme assez fâcheux, d'une sorte de parti pris de désespoir?

Indice plutôt fâcheux.

Ici se présente une application bien naturelle et pratique. Ne sortons pas sans raison grave de la société de nos frères, de la communauté. Vie en commun : excellente mortification, dit saint Jean Berchmans; paradis sur terre, avait dit saint Louis de Gonzague. De fait, elle est tout à la fois l'un et l'autre, mais surtout elle est le gage d'une présence particulière de Jésus, c'est-à-dire, d'une assistance privilégiée. « Si deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Mat. 18, 20). Quand les circonstances m'ôtent ce bien, plaise à Dieu que j'en souffre, oui, que j'en souffre! Tant que je l'ai, jouissons-en, fût-ce au prix de quelques légers sacrifices; n'en perdons rien par un vague esprit de singularité, de sauvagerie, d'indépendance. Cléophas et son compagnon de route ont quelque tort de le faire. Ce soir même, Thomas, en les imitant, manquera la visite du Seigneur. Dans les deux cas, Jésus y suppléera par sa bonté prévenante; mais pour moi-même ai-je le droit d'y compter?

No quittons pas sans raison la communauté. La présence de Notre-Seigneur lui est promise.

— Cependant les deux fugitifs s'entretiennent en chemin. De quoi? De ces mêmes événements dont ils ont voulu secouer l'image trop présente : *De his omnibus quæ acciderant* (v. 14). Propos décousus, stériles : questions sans réponse : *Dum fabularentur et secum quærerent* (v. 15); recherches anxieuses du comment, du pourquoi; peut-être, comme il arrive, bizarre travail, non seulement de la mémoire qui remonte la série des faits, mais de la sensibilité qui résiste presque à y croire, qui

— L'entretien à deux. Anxiété, questions stériles.

Au moins  
parlent-ils de  
Jésus.

s'irrite et proteste à l'encontre, comme si, par là même, elle y pouvait changer rien. Au moins sont-ils encore pleins du souvenir de Jésus, attachés à lui par la préoccupation du cœur et, malgré l'envie de se distraire, incapables de parler d'autre chose. Il n'en faut pas plus pour l'attirer en personne et, de fait, il est tout proche; le bon Pasteur court après ces deux brebis échappées du bercail.

2<sup>e</sup> Un inconnu  
les rejoint.

— Voici que nos voyageurs entendent marcher derrière eux, tout près d'eux. Ils se taisent d'instinct et se retournent à demi. Un homme est là, sur leurs pas, et fait mine de vouloir les joindre. Qui est-ce? Jésus agit-il directement sur leurs yeux? Change-t-il l'aspect de son propre visage? Le fait est qu'il n'est pas connu. Mais quel ennui que cette intrusion soudaine! Quand on est en conversation intime, quand surtout on se soulage en épanchant une douleur commune; l'étranger qui survient ne peut-être qu'un fâcheux, un gêneur. Les deux disciples pressent-ils leur marche pour échapper à celui-là? S'arrêtent-ils brusquement comme pour le laisser passer devant eux? En tout cas, peine perdue; il arrive, il s'impose; force est de le subir malgré qu'on en ait. Je me figure qu'on lui dirait volontiers et assez sèchement : « Qu'y a-t-il pour votre service? » On n'en a pas même le temps. C'est lui qui parle et interroge : il n'était qu'importun; il va se faire indiscret. Écoutons cet inimitable dialogue. Il est pour ravir un psychologue observateur; mais que dis-je là? Il est pour me toucher au fond de l'âme, quand je songe au principal interlocuteur que les deux autres ne connaissent pas encore.

Il s'impose,  
il interroge.  
Impossible qu'il  
ne leur semble  
pas importun  
et indiscret.

3<sup>e</sup> Commen-  
cement du dia-  
logue à trois.

« De quoi vous entretenez-vous ainsi tout en marchant? Vous semblez si tristes! » Je ne m'étonnerais pas outre mesure s'ils répondaient : « Que vous importe? » Mais non, Dieu merci : ce dont ils ont le cœur plein ne demande qu'à sortir. Du moins Cléophas, qui parle, est visiblement d'assez méchante humeur. « Et d'où venez-vous donc, vous,

Adorable con-  
duite de Jésus :  
Il daigne fein-

pour être seul dans Jérusalem à ne rien savoir de ce qui vient de s'y passer? » — « Quoi donc? » dit l'étranger avec un imperceptible sourire. L'événement de ces derniers jours! qui le sait mieux que lui qui sait tout, lui, le héros et la victime? Mais il veut les faire parler, tirer d'eux l'aveu de leur peine, les confesser, pour tout dire. O bonté charmante, qui condescend à cette feinte, à ce rôle piquant pour l'esprit, touchant pour le cœur!

Et le dialogue continu. « Vous demandez quoi! Mais ce qu'on a fait à Jésus de Nazareth, ce Prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes. » — Eloge naïf. On oserait dire qu'il amuse le divin Maître, tout en le réjouissant, comme un signe de l'amour que ces pauvres gens lui gardent. — « Faut-il donc vous apprendre que nos prêtres et nos princes l'ont livré à Pilate pour le faire condamner à mourir en croix? Nous espérions, nous autres, que ce serait lui qui délivrerait Israël. » Nous espérions, *Sperabamus* (v. 21)! Voilà le grand mot, et ce qui suit devient une merveille de vérité psychologique, à la fois naturelle et surnaturelle. « Nous espérions! » Ils n'espèrent donc plus. Mais qu'ajoutent-ils naïvement? D'excellentes raisons d'espérer encore. « Avant le jour, des femmes de notre groupe sont allées à son tombeau; elles prétendent avoir vu des Anges qui leur auraient dit : Jésus est vivant. Quelques-uns des nôtres (Pierre et Jean) y ont couru à leur tour; et ils ont vérifié le récit des femmes, en ce sens du moins qu'ils n'ont pas retrouvé le corps » (v. 22, 23, 24). — Eh bien! qu'en ont-ils pensé, eux qui le racontent? Ont-ils tressailli d'espoir à ce témoignage? Non, il leur a fait peur. *Sed et mulieres quardam ex nostris terruerunt nos...* (v. 22). Que voilà bien la faiblesse de l'homme en présence du divin! Cependant ignoraient-ils que Jésus avait maintes fois prédit sa résurrection? Non, sans doute; mais ils l'ont oublié pour ne voir que le fait brutal de sa mort : autre faiblesse de l'homme, presque tou-

dre, jouer un rôle.

Naïveté des disciples. Haute idée qu'ils gardent de Jésus.

Désarroi, chaos dans leurs pensées.

Par-dessus tout, faiblesse de cœur, frayeur de l'insolite, du surnaturel.

jours dominé par l'impression du sensible, du présent. — Mais enfin gardent-ils au moins une lueur d'espoir? Non, ce semble, puisqu'ils disent : « Nous espérions; » puisqu'ils ont quitté la ville sans souci d'en apprendre davantage. Et pourtant une espérance est tout ensemble frêle et tenace, mais surtout une espérance comme celle-là. Aussi que vont-ils conclure de ce qu'ils racontent eux-mêmes? Rien : ils n'en ont pas la force. La mort de leur prophète est déjà vieille de trois jours (v. 21); voilà le plus clair; ils n'en savent pas plus long et, quant au reste, on les obligerait fort de les aider à prendre conscience d'eux-mêmes, à se rendre compte de ce qu'ils pensent. Faiblesse, faiblesse toujours. Pauvre cœur humain, « moins impénétrable aux autres qu'à lui-même! » (Bossuet) Jésus seul peut débrouiller ce chaos, et il va le faire.

Combien d'âmes en sont là, au moins par moments! In-crédules, chrétiens, moi-même!

Mais en attendant, je songe à tant d'âmes contemporaines qui s'ignorent aussi, où tout est confusion, désarroi, lueurs vagues, ombres surtout. Ames d'ignorants, de mondains, de quasi sceptiques, indécises entre le désir et la peur de croire. O Jésus, éclairez-les! — Ames de chrétiens, de prêtres quelquefois, hésitant, de fait, entre la lumière qu'elles ne voudraient pas perdre et les jolis mirages qu'elles craignent de dissiper : fausse philosophie, fausse critique, fausse science, opinions en vogue, idées modernes, que sais-je? Affermissez-les, ô Jésus! — Mais moi, moi Religieux, fils et privilégié de la lumière (1 Thess. 5, 5), moi lumière dans le Seigneur, dit encore saint Paul, *Lux in Domino* (Ephes. 5, 8), échappé-je toujours à l'inconséquence, à l'indécision, au flottement entre l'esprit naturel qui est vérité, et celui de la nature qui est mensonge? Dans la situation morale où je les vois, les deux voyageurs d'Emmaüs me paraissent bien débiles d'esprit et de cœur. Et moi, mon Dieu; moi qui sais pourtant bien des choses qu'ils ignoraient alors! Pénétrez-moi d'un rayon de votre



face : *Faciem tuam illumina super servum tuum* (Ps. 118, 135). Donnez-moi d'y voir clair en moi-même, et tout d'abord, de le vouloir.

— L'inconnu, le fâcheux de tout à l'heure, a donc forcé l'entrée de ces deux âmes; il a pris ascendant sur elles, il en est maître; à lui maintenant de parler seul; et ici, j'aurai moins à contempler une scène qu'à méditer une leçon, trois leçons plutôt. Les deux premières sont précises et formelles; la troisième reste à l'état d'esquisse ou de programme; n'importe : elle a son prix.

*O stulti* (v. 25). Insensés! — Pourquoi, chez le doux Maître, ce début *ex abrupto*? On l'a remarqué non sans justesse : quand il s'agit de rendre confiance et vigueur aux pusillanimes, un peu de rudolement amical ne messied pas. — *O stulti et tardi corde ad credendum!* insensés, cœurs lents à croire! Ah! voilà le mot lumineux et la première leçon du Seigneur Jésus : c'est le cœur, et non pas l'esprit, qui est le grand ennemi de la foi. Ce qui arrête ou retarde, ce n'est pas le mystère trop haut ou l'objection insoluble; c'est la résistance de la volonté; résistance parfois avouée, formelle, éclatante; le plus souvent sourde et s'ignorant elle-même.

— Ai-je à persuader un infidèle de naissance ou un incroyant d'habitude? Qui diffère ou empêche sa conversion?

Tout d'abord, vague frayeur du surnaturel, du divin, de tout ce qui dépasse le terre à terre, l'expérience quotidienne, l'apparent, le sensible. Voilà précisément le cas de nos deux voyageurs, et qu'est-ce autre chose que faiblesse de cœur, de caractère, de volonté? Le plus souvent, l'âme recule devant les conséquences prévues, les sacrifices que la foi va commander. Faiblesse morale, esclavage du cœur. Enfin je puis rencontrer parfois — et combien souvent de nos jours? — une irritation superbe à l'idée même de croire, de s'incliner sous une autorité, d'admettre sur la foi d'autrui, fût-ce

— SECOND  
POINT : Leçons  
de Jésus.

1° L'obstacle  
à la foi est dans  
le cœur, non  
dans l'esprit.

a) Chez l'in-  
crédule.

α) vague  
frayeur du  
surnaturel.

β) crainte des  
conséquences  
morales

γ) résistance irritée à croire sans évidence intrinsèque et immédiate, à croire sur la parole d'autrui.

Tout cela vient du cœur, même ce qu'on nomme assez improprement l'orgueil de l'esprit.

Pas de foi sans bonne foi. Or, la bonne foi est essentiellement la bonne disposition de la volonté, du cœur.

Vérité d'expérience et consacrée dans l'écriture.

de Dieu même, une doctrine dont on ne saurait conquérir par son propre effort l'évidence directe, intrinsèque. Orgueil d'esprit, dit-on, et l'expression consacrée est inexacte en rigueur. Par lui-même, l'esprit est incapable de vice ou de vertu; la volonté seule est puissance d'ordre moral. Dans ce qu'on appelle orgueil d'esprit, il n'y a, de fait, qu'une insurrection hautaine de la volonté défendant à l'esprit d'accepter un maître; un parti-pris de ne rien devoir à personne, de ne tenir le vrai que de soi-même ou de s'en passer. Or, semblable parti-pris est chose de volonté, non d'intelligence, et cette fois encore la résistance à croire vient du cœur : *Tardi corde ad credendum*.

En définitive, sans bonne foi, point de foi : qui en doute? Or, si la bonne foi est indispensable à la clairvoyance de l'esprit, elle est impossible sans la liberté du cœur. C'est dans l'esprit qu'elle vient aboutir et fructifier; mais c'est dans la volonté qu'elle se constitue et réside comme dans son siège propre; par sa racine, ou mieux, par le fond de son être, la bonne foi n'est que le bon vouloir. En toute recherche scientifique ou autre, on n'est de bonne foi que si l'on veut la vérité loyalement, uniquement, quoi qu'il en coûte. Dans les questions religieuses ou simplement morales, on n'est de bonne foi que si l'on veut à tout prix la vérité qui rend meilleur. Tout concourt à fonder cet axiome pratique : la raison, l'étude expérimentale de l'âme, la parole expresse de Dieu.

Pas de bonne foi, pas de foi, par suite, pour l'âme de mauvais vouloir qui laisse le corps sous l'esclavage du péché. *Quoniam in malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis* (Sap. 1, 4). Pas de bonne foi, pas de foi, par suite, pour l'homme animal dont parle saint Paul, pour l'homme, non seulement charnel et grossier, mais simplement résolu à n'en consulter et à n'en croire que la nature, les données, aptitudes et opérations propres de la nature.

*Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei; stultitia enim est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur* (1 Cor. 2, 14). Pas de bonne foi, pas de foi, par suite, pour qui cherche sa propre gloriole, son renom de bel esprit, de savant, de maître plus que la gloire qui vient de Dieu seul, la gloire de posséder le vrai et de le tenir de Dieu. *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a Deo solo est non quæritis?* (Joan. 5, 44). Et voici un oracle plus direct et plus général tout ensemble : « Celui qui est résolu par avance à faire la volonté de mon Père, celui-là, et manifestement celui-là seul, est bon juge de la provenance de ma doctrine; il verra si elle est de Dieu ou si je parle de moi-même, si elle procède de mon fond humain. *Qui voluerit voluntatem ejus (Patris) facere, cognoscet de doctrina, utrum ex Deo sit, an ego a meipso loquar* (Joan. 7, 17). Voilà qui est décisif, péremptoire. Le Maître infailible met dans la volonté droite l'essence de la bonne foi, condition de la foi même. Par une conséquence immédiate, il dénonce la volonté perverse comme le grand obstacle qui empêche ou retarde la foi. *O stulti et tardi corde ad credendum!*

Mais laissons l'incrédule, raisonnons plutôt sur moi-même. J'ai la foi essentielle, Dieu m'a donné ce trésor : qu'il daigne me le conserver jusqu'à la fin ! Ai-je assez l'esprit de foi, la foi présente, actuelle, active et, dès lors, vivante et vivifiante ; la foi dont vit le juste (Hebr. 10, 38) ; ce qui veut dire que, dans la vie courante et pratique du juste, elle éclaire et mesure tout, elle inspire et anime tout, elle juge et décide de tout ? Cette foi des justes, des parfaits par vocation et par tendance, l'ai-je assez moi-même ? Non, hélas ! Dix fois le jour je m'en convainrais si j'y prenais garde, et le fait de n'y pas même prendre garde est pour m'en convaincre encore plus. Mais d'où vient ? Pourquoi les vues de la nature sont-elles, chez moi, si

b) Chez moi, qui amoindrit l'esprit de foi ?

L'affection dé-  
réglée trop vo-  
lontairement  
entretenue,  
l'immortifica-  
tion, la faibles-  
se de la volon-  
té, du cœur.

promptes, si vives, si aisément dominantes, et les vues de la foi si lentes, si pâles, si faibles en comparaison? Légèreté, entraînement des choses extérieures, fascination de la bagatelle : soit ; mais au fond et par-dessus tout, immortification trop volontaire. Dès le seuil des Exercices on m'avertissait de disposer mon âme à ôter de soi toutes les affections désordonnées, après quoi seulement je serais apte à chercher et à trouver la volonté de Dieu pour y ajuster ma vie (*Annot. V*). C'était me dire que, à tous les degrés du surnaturel pratique, en matière de perfection comme de christianisme obligatoire et commun, en matière d'esprit de foi comme de foi essentielle, la lumière n'est, ou éclipcée, ou amoindrie, ou retardée, que par les résistances du cœur. — Seigneur Jésus, je reconnais et confesse mon peu de foi, j'en reconnais et confesse la cause ; je condamne, sous toutes les formes, ce déplorable amour de moi-même qui fait ombre à vos divines clartés. Donnez-moi le courage d'exécuter mieux désormais une sentence qui est le résultat le plus net de ma retraite et son meilleur fruit !

2<sup>e</sup>. Il a fallu  
que le Christ  
souffrit ainsi  
pour entrer  
dans sa gloire.»

— Revenons au chemin d'Emmaüs et recueillons la seconde leçon formelle du Seigneur : *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?* (v. 26) Dans cette forme interrogatoire on sent le reproche qui continue. Quoi ! ne saviez-vous donc pas ? Ne comprenez-vous donc pas ? C'est élémentaire pourtant, c'est écrit dans tous les Prophètes ; c'est l'idée vraie du Messie, de son rôle, du grand dessein de Dieu sur le monde, du grand mystère d'amour. Ainsi l'inconnu, que je connais, moi, et que j'adore, les ramène-t-il, comme par une vive secousse, de l'opinion juive à la vérité.

En cela, vraie  
idée du vrai Jé-  
sus, donnée par  
lui-même, et  
qui remplit les  
Exercices à par-  
tir de la deu-  
xième Semaine.

*Hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* Oui, voilà bien la vraie idée du vrai Jésus, et, parce qu'elle remplit et illumine les Exercices, je les aime comme le premier bienfait impliqué dans ma vocation. En les parcourant à



nouveau, surtout depuis le *Règne*, qu'ai-je médité, à le bien prendre, sinon cette leçon magistrale, divine, dont j'entends ici la formule brève et définitive? Repassons-la sommairement mais avec une admiration et une reconnaissance infinies.

Je le sais, je le crois, Seigneur Jésus. Homme-Dieu : cette gloire, qui est bien nécessairement vôtre, qui appartient à votre Humanité par le droit de l'union hypostatique, il vous a plu d'en sortir en quelque manière, c'est-à-dire, d'en abdiquer spontanément les privilèges, puis, d'y rentrer d'assaut et par un chemin sanglant. Il le fallait même, dites-vous, *oportuit*. Et pourquoi donc, ô mon Maître et Sauveur? Ce n'était assurément pas pour l'honneur des prophéties, puisqu'elles ne faisaient qu'enregistrer et promulguer à l'avance le dessein d'En-haut. Ce n'était pas nécessité essentielle, antécédente, imposée, pour ainsi dire, à la Sagesse divine par la force des choses, ni même par les exigences de la Rédemption librement décrétée. Il le fallait parce que, voire Père vous l'ayant librement proposé, votre volonté d'homme s'y est librement soumise et, dès lors, s'en est fait à elle-même une loi. Et pourquoi, pour qui, cette proposition du Père céleste? Pourquoi, pour qui, cette acceptation qui vous a lié vous-même? Je l'ai vu dans le *Règne*, dans les *Etendards*, je l'ai confessé à la Crèche : *Et omnia hæc propter me*. Je crois, j'admire, j'adore; je sens ma dette immense, je me sens et m'avoue obligé par justice, par reconnaissance, par amour, par engagement professionnel, à entrer, par le même et unique chemin, dans cette même gloire, qui est vôtre, Seigneur, et que vous avez rendue mienne, si je veux, en la payant pour moi de votre sang. Et que parlé-je d'obligation? Vous suivre de tout près dans la peine, pour vous suivre plus assurément et plus haut dans la gloire : est-ce donc nécessité pesante et non pas plutôt honneur et joie? Ah! je veux désormais le prendre ainsi. *Custodi in æternum hanc voluntatem!* (1 Par. 29, 18)

Repassons-la  
*multo cum  
affectu.*

Nécessité con-  
séquente à la  
bonté gratuite  
du Père et de  
Jésus même.

Et tout cela  
pour moi!

A quoi cela  
m'engage.

3<sup>e</sup> Troisième  
leçon : les  
souffrances du  
Christ annon-  
cées dans les  
Prophètes.

Simple indi-  
cation, simple  
programme.

A moi de le  
remplir.

... d'y ajouter  
toutela lumière  
du Nouveau  
Testament.

... d'étudier l'E-  
criture toutela  
vie, pour mieux  
connaître et  
faire connaître  
Jésus-Christ.

L'Evangile indique une troisième leçon faite à nos deux voyageurs. Commenant à Moïse, parcourant avec eux tous les Prophètes, Jésus explique tout ce qui le concerne lui-même dans l'Ancien Testament. Oh ! pourquoi n'avons-nous rien de ce cours d'Ecriture Sainte abrégé pour eux par un tel Maître ? Ne nous plaignons pas. Il ne tient qu'à moi de le reconstituer, au moins dans son fond et sa substance, de repasser, d'assembler, de confronter en mon cœur, ainsi que faisait Marie, tous les anciens oracles qui prédisaient et figuraient le Rédempteur à venir. En vérité, je n'en aurais pas même besoin ; pour croire pleinement et sûrement, il me suffirait de l'Evangile. Mais quel complément de force et de joie dans ce grand témoignage que l'Esprit-Saint rendait par avance à Jésus-Christ ! Aujourd'hui, plus riche, en tous sens, que n'étaient, même alors, les deux auditeurs du grand Maître, je suis en pleine possession, en pleine et libre jouissance des deux Testaments à la fois. Je suis, par devoir d'état, ce scribe, ce docteur du royaume de Dieu, qui, semblable au père de famille, doit tirer à propos de son trésor les richesses anciennes et nouvelles (Mat. 13, 52). Je dois donc et je veux étudier toute ma vie la sainte Ecriture, y moissonner à pleines gerbes, ou y glaner épi par épi, tout ce qui vous concerne, ô Jésus, tout ce qui aide à vous mieux connaître. Je vois des hommes s'attacher, s'acharner, avec une curiosité ardente, infatigable, à tel détail de science profane, quelquefois même à la bagatelle pure. Et moi, votre compagnon, votre ministre, je ne pratiquerais pas, je ne parcourrais pas sans relâche et, comme l'on dit, je ne labourerais pas en tout sens, le livre divin en tête duquel est écrit votre nom (Hebr. 10, 7), le livre dont vous êtes l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier mot, le commencement et le terme (Apoc. 22, 13) ! Prétendrais-je l'avoir épuisé ? Serait-il moins intéressant pour moi que la brochure courante et le journal quotidien ? Non, je veux l'étu-

dier, le méditer sans cesse. Il le faut pour la sûreté, la vigueur, la sainte fierté de ma foi personnelle, pour la vie et la joie de mon âme, pour la décharge de ma conscience d'apôtre. Et que dois-je donc à vos fidèles, sinon la parole qui traite de vous, sinon votre parole à vous?

Comme à vos premiers envoyés, ouvrez-moi le sens pour la mieux entendre (Luc. 24, 45). Qu'en la méditant je sente au cœur cette chaleur généreuse qu'avoueront tout à l'heure vos deux disciples!

*Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loque-*

*retur in via et aperiret nobis Scripturas* (v. 32)?

Belle, noble, douce et féconde chaleur! On se la

communiquerait entre frères si l'on s'entretenait

plus fréquemment de Jésus. Impossible que je ne

l'aie pas éprouvé moi-même au temps de ma

jeunesse religieuse. Mais depuis?... En prenant de

l'âge, serais-je donc devenu moins pieux, moins

simple, moins aimant? Un directeur de séminaire

me disait des prêtres du diocèse : « Ils sont heu-

reux d'entendre parler de Jésus-Christ. Ils vou-

draient bien en parler entre eux, mais ils n'osent

pas. » — Ils n'osent pas!

Les voyageurs d'Emmaüs parlaient de lui, même

avant qu'il daignât les joindre; et maintenant, tan-

dis qu'il leur expose le mystère de la croix, sans Le

reconnaître encore, ils boivent ses paroles avec

délices. Mais lui, le bon et doux Maître, quelle

n'est pas sa joie durant cette partie de l'entretien!

Joie d'exposer la vérité à qui l'ignore, joie de faire

du bien aux âmes, joie de les voir se ranimer peu

à peu, revivre et refleurir; profonde et sainte con-

solation du consolateur apôtre. Oserai-je, ô mon

Dieu, vous prier de me la faire goûter souvent? Au

moins donnez-moi de tout faire pour m'en rendre

digne et capable. Que je me remplisse de vous,

pour vous répandre avec une entière allégresse de

cœur!

Le cœur des  
deux disciples  
échauffé par la  
parole de l'in-  
connu.

Heureux effet  
de toute conver-  
sation où l'on  
parle de lui.  
Que sont les  
miennes?

— TROISIÈME  
POINT :  
L'édénouement.

(Contempla-  
tion rapide.)  
L'arrivée  
à Emmaüs :

jamais. On est à Emmaüs. Quoi, déjà ! Que la route a semblé courte ! On est arrivé ; l'inconnu fait mine de vouloir prendre congé, de passer outre. Ah ! cet importun, cet indiscret, qu'ils accueillaient tantôt de si mauvais gré, ils le portent maintenant dans leur cœur, ils ne peuvent plus se passer de lui. « Restez donc, de grâce ; il se fait tard. Entrez ; continuons ces discours, ils nous vont au fond de l'âme. » Et Jésus, qui ne veut que cela pourtant, se fait prier, quasi contraindre : *Et coegerunt illum* (v. 29). Il entre donc, il s'attable avec eux ; le repas commence. Mais voici que tout à coup, prenant le rôle de chef de famille, il bénit le pain, le rompt et le leur présente, avec un geste qu'ils ont vu plus d'une fois, geste d'une grâce et d'une majesté inimitables. Cette bénédiction est-elle une consécration ? Jésus communie-t-il ses deux commensaux, et cette communion est-elle pour eux la source de lumière ? Opinion pieuse et belle, mais assez peu probable (*Knabenbauer, in locum*). Aussi bien, ni la joie de ce jour n'en a rigoureusement besoin, ni surtout la manifestation que Jésus veut faire de son identité divine : il y suffit du geste connu. A ce signe, en effet, leurs yeux s'ouvrent. C'était donc lui !... Mais quoi ! plus personne ; il a disparu, sa place est vide.

C'est lui !...

Il disparaît.

— Imaginons la stupeur des deux convives restés seuls, puis cette nouvelle lumière qui reflue sur l'entretien précédent, la conscience plus nette de ce qui se passait alors en eux. « Lui seul pouvait nous mettre ainsi la flamme au cœur. Comment ne nous en sommes-nous pas doutés ? » Imaginons le tres-saillement de leur foi ressuscitée comme Jésus lui-même, la joie qui les inonde, le naturel et noble besoin de la communiquer et au plus vite. Ils abrègent leur repas, si même ils pensent à l'achever. Les voilà rebroussant chemin en toute hâte ; l'allégresse leur donne des ailes, elle les pousse au Cénacle, mais — autre merveille ! — elle les y a devancés, elle les y attend. Écoutons ces nouvelles qui

Retour hâtif  
à Jérusalem.



s'échangent, ces voix qui se croisent empressées : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, il s'est montré à Simon-Pierre. — A qui le dites-vous? Nous sortons de le voir nous-mêmes: il a fait route avec nous, il nous a parlé deux heures, il s'est assis à table, il a mangé avec nous. » — Et ce n'est pas fini. Comme un roi qui donnerait à sa famille et à ses amis une fête magnifique, Jésus veut couronner la journée par une dernière surprise. Le voilà lui-même, sous les yeux du groupe tout entier. Pourquoi Thomas n'est-il point là? Mais heureux pèlerins d'Emmaüs, qui auront eu deux apparitions en un jour! Ne faut-il pas croire que, la nuit suivante, le sommeil aura été long à venir?

Les nouvelles  
échangées  
au Cénacle.

Jésus y ap-  
paraît pour tous  
ensemble.

— Que ne puis-je rassembler en un Colloque final tous les sentiments que j'ai formés au cours de cet exercice? J'irai du moins à l'objet premier, principal, à celui que Jésus même a directement en vue, et c'est la foi. Je le bénirai de la réveiller dans ces deux âmes, et de cette façon ingénieuse, délicate, charmante. Je lui demanderai de l'affermir en moi-même et de m'aider à la bien servir en autrui.

— COLLOQUE :  
Demander à  
Notre-Seigneur.

— La foi! Vous me l'avez donnée, Seigneur, vous l'avez entourée en moi de tous les secours imaginables. Et cependant je puis toujours l'affaiblir, la risquer, la perdre même. Ne porté-je pas en moi ce cœur lent à croire que vous reprochiez à vos deux disciples, ce cœur mauvais et incrédule à proportion, dont parle ailleurs votre Ecriture, *Cor malum incredulitatis* (Hebr. 3, 12); ces affections déréglées, ce triste moi des convoitises, obstacle permanent à la plénitude de ma foi, menace à la persévérance même de ma foi? Donnez-moi plus de courage à le vaincre. Elle en grandira d'autant et, du même coup, l'espoir fondé de pouvoir dire en mourant : *Cursum consummavi, fidem serrari* (2 Tim. 4, 7).

... de me garder  
la foi.

— La foi! Vous m'avez fait naître en un temps où elle s'en va du monde. Mais encore vous avez daigné m'associer à vous pour travailler à la pro-

... de faire de  
moi, selon ma  
vocation, un di-  
gne héraut de  
la foi.

téger, à la munir, à la raviver dans ce monde infidèle ou apostat. Honneur inappréciable, mais charge accablante, si vous n'étiez là pour me soutenir. Donnez-moi de m'y dépenser sans réserve, de courir, moi aussi, après les âmes qui fuient la lumière, de les réchauffer, de les enflammer, moi aussi, en leur interprétant vos Ecritures et tout ce qui vous concerne, en vous faisant connaître et aimer, vous l'auteur et le consommateur de notre foi ! (Hebr. 12, 2)

## LE CIEL. L'ESPÉRANCE

En manière de premier prélude, rappelons-nous tout d'abord le fait de foi. Dieu, dit saint Paul, habite une lumière inaccessible : *Lucem inhabitat inaccessibilem* (1 Tim. 6, 16). Là il se voit lui-même, et cette vue fait sa béatitude infinie, éternelle. L'entrée de cette lumière, la vision immédiate, intuitive et béatifique, de l'essence divine, est au-dessus de toutes les forces et aptitudes créées. *Quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest* (1 Tim. 6, 16). *Deum nemo vidit unquam* (Joan. 1, 18). Or, cet accès à la lumière inaccessible, cette vision, cette béatitude, gratuitement destinés au premier homme et par lui perdus, ont été reconquis pour Adam, pour qui voudra, pour moi-même si je veux, par Jésus-Christ Rédempteur. Jésus-Christ, le nouvel Adam y est entré le premier de la race humaine. *Per proprium sanguinem introivit semel in Sancta* (Hebr. 9, 12)... *Usque ad interiora veluminis, ubi præcursor pro nobis introivit Jesus* (Hebr. 6, 19, 20). Il peut m'y introduire, il le veut, il me le promet en le promettant à ses Apôtres. *Vado parare vobis locum... ut ubi sum ego et vos sitis* (Joan. 14, 2, 3). *Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego et illi sint mecum* (Joan. 17, 24). Voilà mon titre, mon gage; voilà ma foi fondée sur la parole qui ne passera pas. *Credo vitam æternam... vitam venturi sæculi*.

— Représentons-nous maintenant l'Ascension. Sur le mont des Oliviers, proche de Béthanie, voyons Jésus élever ses mains vers le Père, puis, sans doute, les abaisser sur les Apôtres pour les bénir. N'est-ce pas, à peu près, le beau geste que fait le prêtre en commençant le canon de la Messe? — En même temps Jésus commence à s'éloigner des siens, à monter au ciel (Luc. 24. 50, 51).

— PRÉLUDES.

1. Le fait de foi : la vision intuitive et béatifique de Dieu, reconquises et promises par Jésus-Christ.

2. L'Ascension,

3. Joie d'amour pour le triomphe de Jésus-Christ, d'espérance pour moi-même.

— Demandons enfin, comme fruit de cet exercice une double grâce, une double joie : joie de pur amour pour le Seigneur triomphant, joie d'espérance pour nous-mêmes : *Spe gaudentes* (Rom. 12, 12).

Difficultés à méditer le Ciel : *Nec oculus vidit...* (I Cor. 2, 9). — Il le faut pourtant. C'est donc possible. Dieu n'y aide par l'Ecriture,

Mais comment méditer le Ciel? Saint Paul nous en défie presque. *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum* (I Cor. 2, 9). Et pourtant nous sommes tenus de l'espérer, donc de le désirer, donc de le concevoir dans une mesure suffisante pour fonder le désir et l'espérance. Donc nous le pouvons, puisque Dieu ne commande pas l'impossible. Au reste, saint Paul continue : *Nobis autem revelavit Deus per Spiritum suum* (I Cor. 2, 10). Que si l'Esprit-Saint ne nous donne pas de scruter les profondeurs de Dieu, comme il les scrute lui-même (*ibidem*) ; du moins, par la bouche de Notre-Seigneur, par celle de saint Jean dans l'Apocalypse, m'en dit-il assez pour m'enflammer de désir et d'espoir. Ce ciel que Jésus-Christ me promet, c'est un royaume, le royaume de Dieu, la cité sainte, la maison du Père. Là Jésus-Christ veut me faire asseoir à sa table (Luc. 21, 5), où je mangerai le fruit de vie (Apoc. 2, 7), la manne cachée (Apoc. 2, 17) ; il veut me faire partager son propre trône, comme il partage le trône de son Père (Apoc. 3, 21). Là enfin, je serai toujours avec lui : *Et sic semper cum Domino erimus* (1 Thess. 4, 16). Etre avec Jésus-Christ : quelle perspective, quelle assurance enivrante, pour un disciple du Règne et des Etendards ! Si en ce monde, il ne m'en faut pas davantage pour courir allégrement à l'humiliation, à la souffrance ; en faut-il plus pour me rendre le ciel intelligible et délicieux ?

... V. g. *Semper cum Domino erimus* (I Thess. 4, 16). ... N'est-ce pas tout dire ?

Ajoutons les quatre mots de Saint Augustin (Civ. XXI, 30, 5).

— Et cependant, à cette promesse, qui dit tout, ajoutons, pour commentaire, les quatre mots célestes de saint Augustin. *Ibi vacabimus et videbimus, videbimus et amabimus, amabimus et laudabimus. Ecce quod erit in fine sine fine* (de Civitate



*Dei*, lib. XXII, c. 30, n° 5). — Autant de points, mais fort inégaux, de cette méditation.

— *Vacabimus*. Terme intraduisible, au moins en un seul mot français. Il dit exemption, affranchissement, délivrance, paix, repos, sécurité. Béatitude secondaire, accessoire, mais déjà inappréciable si l'on y regarde de près.

— Exemption de tout mal sans exception aucune, de toute souffrance, de toute crainte, et la crainte est souvent pire que la souffrance même. Nous criions sur terre : *Libera nos a malo!* Plus à le crier au ciel; plus à dire ou à chanter l'Oraison dominicale, sinon transposée, transformée en hymne de reconnaissance pour les faits accomplis. Dironsnous à notre Père : « Vous qui êtes au ciel? » Mais nous y serons avec lui. Et que lui demander, quand nous posséderons tout en le possédant lui-même? Là, son Nom sera parfaitement sanctifié, glorifié, son avènement royal pleinement consommé, son empire indiscuté, sa volonté accomplie, prévenue même par une adhésion enthousiaste de la nôtre. Le ciel est bien le pays où la *vérité*, toute vérité, se fait par toute créature libre, dans un élan d'amour à la fois spontané et nécessaire.

Demanderons-nous le pain quotidien, le pain du jour? — Pour nos corps ressuscités, plus de pain matériel, plus de besoins infimes; la vie permanente, indéfectible, sans aliment qui la soutienne; le repos et l'allégresse dans un bien-être parfaitement noble et exempt de péril. Pour l'âme, plus de ce pain quotidien qu'était la grâce : nous sommes dans la gloire maintenant; plus même de ce pain céleste et vraiment suprasubstantiel qu'était la Sainte Eucharistie; là, dans cet aujourd'hui éternel, Jésus vivra en nous, d'une vie parfaite, constante, égale, qui n'aura plus à se renouveler.

Dironsnous : « Pardonnez-nous nos offenses? » Pour le passé, chose faite; pour l'avenir, demande inutile : au ciel, plus de péché, plus de crainte du péché. Oh! la bienheureuse impossibilité d'of-

— PREMIER POINT : *Vacabimus*. Délivrance, repos, sécurité absolue.

1<sup>re</sup> Exemption de tout mal. Le *Pater*, à l'état de fait accompli.

Nous au ciel, avec le Père.

Son Nom sanctifié, son avènement consommé, sa volonté accomplie.

Plus de pain quotidien nécessaire, plus de grâce actuelle, plus même d'Eucharistie.

Plus d'offense inexplicable ou possible.

fenser Dieu ! Quelle délivrance que celle-là ! Ne plus pouvoir pécher soi-même ! Ne plus même voir autour de soi le péché, ce spectacle intolérable aux Saints, et qui leur fait souhaiter de mourir !

Plus d'offense  
à subir et à re-  
mettre de notre  
part.

Disons-nous à Dieu : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons nous-mêmes » ? Encore un coup pour le péché, c'est chose accomplie ; nous ne serions pas au ciel si nous n'avions tout remis à nos frères et du fond du cœur. *Si non remisieritis unusquique fratri suo de cordibus vestris* (Mat. 18, 35). Aussi bien ne nous donnera-t-on plus rien à pardonner. Ici, plus d'intérêts opposés, d'amours-propres rivaux et jaloux, plus de torts réciproques, de querelles, de froissements, de susceptibilité. Bien mieux que la communauté chrétienne primitive, le ciel est le pays où l'on n'a qu'un cœur et qu'une âme (Actes, 4, 32) ; mieux que la Compagnie sur terre, il est la société d'amour. Oh ! quelle délivrance, quel soulagement !

Plus de tenta-  
tion, de convoi-  
tise,

Et à quoi bon conjurer les tentations par la prière ? Plus de tentations à craindre, plus d'assauts extérieurs ou de révoltes ou de trahisons intimes ; plus de monde, ni de « prince du monde ». Le « chef des ennemis » (*Etendards*) a pu entrer dans le paradis terrestre ; il n'entrera pas ici ; avec sa horde, il est pour jamais parqué, muré dans son enfer. Mais surtout, ah ! surtout, plus de convoitise, plus d'affection désordonnée, plus de *moi* sensuel et superbe. Ma pauvre nature ne sera plus divisée et comme déchirée en deux natures rivales, obligée de se défier d'elle-même, de se surveiller, de se démentir, de se combattre. Loin d'ici l'effort pénible contre moi-même et les troubles d'âme et les obscurités de conscience et toutes les formes de l'inquiétude. Le péché était l'unique mal ; la convoitise était l'unique péril, la grande angoisse. Fini tout cela, passé tout cela, passé qui ne peut renaître, ancien régime à jamais aboli : *Quoniam prima abierunt* (Apoc. 21, 4). Oh ! la merveilleuse délivrance, la merveilleuse et universelle nouveauté

... de surveil-  
lance et d'effort  
sur moi-même.

de vie. *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia* (Apoc. 21, 5). Désormais pacifié, unifié, maître paisible de toutes mes puissances et de tous leurs mouvements, je puis me laisser aller à ma pente : je n'ai qu'à suivre l'élan spontané qui me pousse vers Dieu, qu'à me tenir attaché à Dieu. *Adhæsit anima mea post te* (Ps. 62, 9). — Mais non, je dis mal. Un élan est un effort ; se tenir en est un aussi, et qui suppose qu'on pourrait lâcher prise. Or, je ne le puis plus au ciel. En ce monde, je cherchais à saisir le Dieu qui m'avait saisi le premier : *Si quò modo comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu* (Philipp. 3. 12). Ici, je le tiens et il me tient, et il m'est aussi impossible de le lâcher qu'à lui de se déprendre. *Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum nec dimittam* (Cantic. 3, 4). Sur terre, j'étais déjà dans sa main et personne ne m'en eût arraché de force (Joan. 10, 28, 29) ; mais j'avais, moi, le triste pouvoir de glisser hors de cette main divine, de la contraindre à s'ouvrir pour me laisser tomber. Aujourd'hui je ne l'ai plus et j'ai tout gagné à le perdre ; je sais que je ne puis plus me détacher de Dieu, parce que je ne puis plus le vouloir : *Quis ergo nos separabit a caritate Christi ?* (Rom. 8, 35, 38, 39) Je ne le disais qu'avec une arrière-pensée redoutable. Rien ne m'eût séparé de Jésus-Christ malgré moi ; mais ne pouvais-je être, un jour ou l'autre, assez fou pour m'en séparer moi-même ? Aujourd'hui, je suis maître de tout défier : la mort, la vie, les Anges, la hauteur, la profondeur, toutes les puissances créées : aucune d'elles n'essaiera de répondre à ce défi triomphal. Mais surtout je puis enfin compter sur moi-même, je suis enfin sûr de ne jamais vouloir me séparer de Jésus-Christ, de Dieu. Quel poids immense ôté de ma poitrine, et comme je respire largement ! Non, je n'ai plus qu'à me laisser vivre en plein bonheur ; pour rester dans la main de Jésus-Christ, de son Père, je n'ai pas plus à faire que l'enfant pour dormir en paix dans son berceau.

Assurance de ne me séparer jamais de Dieu. *Tenui nec dimittam.* (Cantic. 3, 4). Rien même à faire pour m'y tenir attaché.

*Quis nos separabit ?*

Je le pouvais seul, et je ne puis plus le vouloir.

2<sup>e</sup> Tout le passé aboli : *Prima abierunt* (Apoc. 21, 4). En quel sens? N'en reste-t-il rien? — Rien que des joies.

a) Biens terrestres. Joie de les avoir dédaignés.

b) Affections terrestres : — déréglées? joie de les avoir vaincues : — légitimes? ou comblées, ou absorbées par l'amour suprême.

c) Péchés commis. Joie de la pénitence faite, et du pardon.

d) Périls de l'âme. Joie de la délivrance éternelle. Et sans retour de frayeur.

Pleines vacances, dit saint Augustin : *Vacabimus*. Plein repos, dit Dieu même : *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis* (Apoc. 14, 13). Et pourquoi? Parce que l'ancien régime, celui de l'épreuve, a pris fin : *Quia prima abierunt* (Apoc. 21, 4). Quoi donc? Rien ne restera-t-il là-haut, de ce passé qui fut ma vie? Oui et non : rien de ce qui trouble ou afflige, tout ce qui peut embellir ma paix, ma joie éternelles.

Que laisseront dans mon souvenir les biens terrestres de toute nature et de tout ordre? Un regret? Impossible. Le Bien suprême dévoilé, possédé, les éclipsera tous, comme le soleil éteint, pour nos yeux, les étoiles. Plus rien d'eux dans mon âme, que la joie de les avoir sacrifiés.

Et mes affections de la terre? Déréglées, je triompherai de les avoir vaincues. Légitimes, elles seront, ou comblées par le salut et la présence des âmes chères, ou absorbées dans l'amour de Dieu présent. Amour souverain, qui englobe, conserve et consacre tout ce qui ne lui est pas contraire : qui domine, efface, met à néant tout ce qui lui est incompatible. Le salut d'un père, d'une mère, d'un frère, d'un ami, sont pour l'âme élue, une béatitude accessoire ; leur perte éternelle ne saurait effleurer sa paix. Qui voit Dieu, qui le possède, ne peut souffrir, même de cela.

Que penserai-je de mes péchés? Que pensent des leurs un saint Pierre, une sainte Madeleine, un saint Augustin? S'ils ne vont pas jusqu'à dire : *felix culpa*, du moins ils savourent avec délices les fruits de leur pénitence ; ils adorent, avec une gratitude inexprimable, la miséricorde qui leur a pardonné. C'est tout ce qui nous restera de nos faiblesses.

Et il ne nous en restera pas davantage de nos périls, des seuls redoutables, de ceux qui menaçaient notre éternité. Ici-bas, un homme sort indemne d'un naufrage, d'un incendie, d'un massacre, d'un désastre quelconque où il a pensé périr.



Quelquefois il meurt du saisissement que la délivrance lui cause; toujours il lui faut du temps pour rasseoir son âme trop ébranlée. Il lui faut connaître les brusques retours d'épouvante, les transes rétrospectives, les cauchemars nocturnes, les réveils haletants. Au ciel, rien de semblable. On est sauvé, sauvé de l'enfer, du désespoir éternel. Et ce salut, le salut par excellence, on en a, dès le premier instant et pour toujours, le sentiment plénier, profond, intense et paisible tout à la fois. Ni crainte pour l'avenir, ni tressaillements instinctifs à l'image du péril couru; plus rien que la reconnaissance très suave. *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti* (Thren. 3, 22).

Je voudrais interroger les Saints, leur demander ce qu'ils pensent de leurs travaux, de leurs peines, de leurs sacrifices. Un pauvre poète a bien pu dire :

*e*, Epreuves, peines, souffrances. Étonnement d'avoir le ciel pour si peu.

Vous les voulez trop purs, les élus que vous faites,  
Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert. (Musset.)

Eux même répondraient tout d'une voix que les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire qu'ils ont espérée et qu'ils possèdent. *Existimo enim quod non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom. 8, 18); que toutes les épreuves imaginables sont chose momentanée, chose légère, au prix de l'éternel poids de gloire dont ils seraient accablés si, pour le porter, Dieu ne leur prêtait sa force même. *Id enim, quod in præsentī est, momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternæ gloriæ pondus operatur in nobis* (2 Cor. 4, 17). Oui, les héroïques travaux d'un saint Paul et de ses pareils, d'un Xavier, d'un Claver, des conquérants de l'Inde, du Paraguay, de la Nouvelle-France; oui, une vie entière de réclusion, de solitude, d'austérité, celle d'un saint Paul premier ermite, d'un saint Pierre d'Alcantara, par exemple; une vie d'abnégation parfaite et de mortifi-

*Non sunt condignæ passionēs* (Rom. 8, 18).

*Momentaneum et leve tribulationis...* (2 Cor. 5, 17).

fication continuelle en toutes choses, celle-là même que le vénérable Père de la Colombière craignait de trouver, par impression, « furieusement longue » (*Retraite spirituelle, Projet d'un vœu*) ; oui, les tourments prolongés de tant de confesseurs et de martyrs, les dix-huit années à pourrir vivants dans les cachots de Pombal, les sept jours et les sept nuits passés la tête en bas dans une fosse, les heures où l'on était lentement mis en pièces comme Bobola ou brûlé à petit feu comme Spinola ou Brébeuf, toutes ces horreurs qui nous font frémir à distance : tout cela, détail négligeable, affaire d'un moment : *Momentaneum et leve*. Par huit fois, Jésus-Christ Notre-Seigneur a promis la béatitude à l'effort, à l'effort de se détacher, de vivre en deuil du ciel, de n'avoir faim et soif que de la justice, de sacrifier les sens à la pureté, l'amour-propre à la paix, à la douceur d'âme, à la loi du pardon ; de subir avec foi, courage et allégresse, persécution pour la justice. Aujourd'hui au ciel, l'effort a passé, la béatitude reste, plénière, surabondante, imperdable, éternelle. Et quand les Saints la comparent à ce qu'elle leur a coûté, ils ne peuvent que dire : « C'est donné, c'est pour rien. » Ils l'ont cru sur la terre et quand, la peine étant présente et sensible, la béatitude n'était que promise. Ah ! Seigneur, accordez-moi de le croire comme eux, afin de le sentir éternellement comme ils le sentent.

Des huit béatitudes promises à l'effort, il ne reste que la béatitude acquise.

Ah ! si je le croyais mieux !...

*Vacabimus*. En achevant de méditer cette parole, il me faudrait — daignez m'y aider, Seigneur ! — en mesurer du regard, toute l'étendue, en éprouver toute la force, en goûter toute la douceur. Il me faudrait faire, par avance, retentir au plus profond de mon âme, cette grande voix qui descend du trône et qui dit : « C'est ici le commun tabernacle de Dieu et des hommes. » Ici Dieu habitera avec eux ; ici, comme jamais et pour jamais, ce Dieu, leur compagnon éternel, sera leur Dieu, c'est-à-dire, se fera leur possession, leur vie. Sa propre main

3<sup>o</sup> Efforçons-nous de goûter le sentiment de cette universalité de la délivrance,

essuiera de leurs yeux toute larme ; il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cris plaintifs, ni douleur ; il sera loin, tout ce passé de lutte, d'angoisse et de peine. Et Celui qui siège sur le trône a dit : Voici que je renouvelle toutes choses. Et, parlant à saint Jean, son interprète, il ajoutait : Ecris que cette parole ne trompe pas, qu'elle est la vérité même. *Et dixit mihi : Scribe quia hæc verba fidelissima sunt et vera* (Apoc. 21, 1-8).

*Vacabimus.* Il faudrait surtout me rendre la promesse bien actuelle, bien personnelle. Oui, mon Dieu, je crois qu'elle me concerne, moi, qu'elle s'adresse à moi tout entière, que vous n'épargnez rien, pas même votre propre Fils, pour qu'elle se réalise en moi. Consultons donc mon expérience la plus intime ; ressentons par avance quelque chose de ce que j'éprouverai quand vous me direz, à moi : « Viens ! C'en est fait de la souffrance et de la crainte ; désormais, pleine exemption de toute misère, pleine paix, pleine sécurité, plein repos. » Le riche de l'Evangile pensait follement : O mon âme, tu as beaucoup de biens et pour beaucoup d'années. Repose-toi, mange, bois, mène la fête de la vie (Luc. 12, 19). Eh bien ! pense-le hardiment, dépasse-le hardiment dans l'humble audace de ta pensée. Ta récolte est plus belle, et l'on ne te redemandera jamais ton âme. Rassasie-toi sans satiété des délices de ma table (Luc. 22, 30), mange le fruit de l'arbre de vie (Apoc. 21, 6) ; enivre-toi sans ivresse au torrent des très chastes et très saintes voluptés de ma maison (Ps. 35, 9). Tu en as pour jamais. *Hoc erit in fine sine fine.*

— Mais qui pourrait se figurer la paix du ciel comme un état d'inertie, de somnolence ? Dès ce monde, je trouve, en toute joie sérieuse, un admirable mélange de repos et d'activité. A plus forte raison, telle doit être, telle est, sans doute aucun, la joie parfaite. Nulle agitation, nul trouble, mais en même temps, plein exercice, plein essor de nos

... de nous le rendre bien actuel et personnel.

*Anima, habes multa bona posita in annos plurimos* (Luc. 12, 19). Au ciel, nous dirons plus encore, et sans présomption.

— SECOND POINT : *Videbitur* : Repose-toi tout actif. Exercice et satisfaction de nos puissances de connaître.

puissances naturelles, et d'abord de notre puissance de connaître. *Videbimus.*

Satisfaction de  
toute curiosité  
légitime.

Et que verrons-nous au Ciel? Tout ce qui peut combler nos curiosités intellectuelles et esthétiques, notre appétit, notre faim du vrai et du beau; tout ce qui peut émerveiller et transporter le théologien, le philosophe, l'historien, le savant, l'artiste. Artistes, savants, philosophes, théologiens : tous, plus ou moins, nous le sommes en germe, en aptitude. Là-haut, nous le serons en acte et dans la plus large mesure, car Dieu élèvera nos facultés au niveau des spectacles qu'il leur prépare. Lesquels?

1° Les objets : — Au premier plan, au degré inférieur, tous les objets créés que peuvent saisir nos yeux, notre oreille, notre mémoire, notre intelligence.

α) La Cité céleste d'après S. Jean (Apoc.); soit telle quelle, soit, probablement, plus belle encore.

Le plus immédiat sera la Cité Sainte elle-même, la Jérusalem nouvelle, notre séjour. Saint Jean l'a vue. Elle était belle comme l'Épouse parée pour l'Époux; toute d'or, mais d'un or transparent comme le cristal. Ses remparts étaient de jaspe, ses fondements en pierres précieuses. Là, point de nuit et pourtant point d'astres, car la clarté de Dieu l'illumine et son soleil est l'Agneau; point de temples, car elle a pour temple Dieu même et l'Agneau; elle est le corps mystique, mais achevé et manifeste de l'Agneau, elle est le sein de Dieu. Prenons-nous ces choses à la lettre? Ou bien plutôt, n'est-ce point là une image accommodée à notre faiblesse par le Saint-Esprit, et n'avons-nous pas lieu de croire la réalité cent fois plus belle que cette image même? (Apoc. 21) Nous le verrons. *Videbimus.*

Les concerts  
du ciel.

Ravissement pour nos yeux, mais aussi pour nos oreilles. Saint Jean n'a pas seulement vu la Jérusalem nouvelle; un concert d'une infinité de harpes divines. (Apoc. 5, 13-15, 3). Les élus chantaient le cantique de Moïse et celui de l'Agneau, c'est-à-dire, sans doute, que les deux Testaments s'unissaient dans un accord admirable. Et pourtant ce cantique était nouveau, réservé aux seuls rachetés, aux seuls



vainqueurs de la Bête, des convoitises, du monde, si bien que personne, en dehors d'eux, ne peut le redire (14, 3-15, 3). Ah! si la musique terrestre charme et remue si fort nos âmes, que fera la musique du Ciel?

— *Videbimus*. Faut-il exclure du spectacle ce monde où j'aurai vécu, cette création matérielle aujourd'hui familière à mes regards? Non, rien ne m'y oblige en rigueur. Je sais qu'elle ne sera pas nécessaire à ma béatitude; j'ai appris de saint Jean que le ciel et la terre d'aujourd'hui auront passé : *Primum enim cælum et prima terra abiit et mare jam non est* (Apoc. 21, 1); je crois sur la parabole de saint Pierre qu'ils auront passé dans un immense incendie : *Cæli magno impetu transient, elementa vero calore solventur, terra autem et quæ in ea sunt opera exurentur... Cæli ardentes solventur, et elementa ignis ardore tabescent* (2 Petr. 3, 10, 12). Mais la flamme doit-elle détruire ou simplement restaurer l'œuvre des six jours? La foi me commande-t-elle de prendre en un sens purement spirituel et figuratif les cieux nouveaux et la nouvelle terre que me promettent les deux Apôtres? *Et vidi cælum novum et terram novam* (Apoc. 21, 1). *Novos vero cælos et novam terram secundum promissam ipsius* (Dei) *expectamus* (2 Petr. 3, 13). La foi me défend-elle d'y voir l'ancienne création purifiée, embellie, renouvelée, mais toujours reconnaissable? Assurément cette opinion, cet espoir, ont pour eux de hautes convenances. Dieu ne se plaît pas à détruire, et il a fait tous les êtres pour être. *Creat enim ut essent omnia* (Sap. 1, 13). L'homme sera puni par tous les éléments de son péché : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (Sap. 11, 17); pourquoi ne serait-il pas récompensé par tout ce qui a servi à sa victoire? Dieu nous rendra, en les transformant, nos corps, instruments et victimes de notre sanctification ici-bas : pourquoi ne nous conserverait-il pas, rajeunie, et embellie, cette création visible, théâtre et matière de nos luttes

b) La création matérielle d'aujourd'hui,

... ou simplement purifiée, embellie par le feu (Apoc. 21, 1; 2 Petr. 3, 10, 12.)

(convenances qui permettent de l'espérer.)

passées, désormais décor accessoire de notre triomphe? Nous aurons eu le mérite de la voir en Dieu et Dieu en elle : pourquoi cesserions-nous absolument de la voir? Sur terre, elle nous élevait à Dieu : pourrait-elle nous en distraire au Ciel?

.. ou très présente au souvenir : ample matière à la contemplation *ad amorem*, au cantique *Benedicite omnia opera...*

... en tout cas, les lois de la nature pleinement vues ; Dieu créateur, ordonnateur, la Sagesse divine et ses jeux.

Mais après tout, n'importe. Dût-elle disparaître, au moins et sans doute possible, en garderons-nous le souvenir précis, la vive image, tout ce qu'il faudra pour faire et refaire, en toute lumière et en toute joie la contemplation *ad amorem*, pour chanter, et bien mieux que sur terre, le beau cantique des trois Hébreux dans la fournaise : *Benedicite omnia opera Domini, Domino* (Dan. 3). Dût notre seule mémoire nous rendre présents et charmants les phénomènes de la nature première, notre esprit, du moins, jouira d'en pénétrer la raison, les lois, les causes, de prendre partout sur le fait, la Cause suprême, Dieu, créateur et ordonnateur magnifique, disposant tout avec nombre, poids et mesure : *Omnia in mensura et numero et pondere disposuit* (Sap. 11, 21) ; Dieu préparant avec amour notre demeure terrestre, celle de son Christ à venir, objet éminent de ses desseins éternels : *Christus cogitabatur homo futurus* (Tertull. de Resurrectione carnis VI) ; Dieu partout présent, agissant, archétype. Non vraiment, si ces admirables vérités nous ont servi à le glorifier dans notre vie mortelle, impossible qu'elles ne nous y servent pas là-haut. Et quel enchantement ! Ici-bas, dans les sciences de la nature et du nombre, un coin du voile soulevé, une découverte accomplie, un problème résolu nous poussent quelquefois à l'extase ou même au délire. Que sera-ce quand il n'y aura plus de voile, quand nous verrons à plein et sans effort, la Sagesse divine se jouant dans le monde : *Ludens in orbe terrarum* (Prov. 8, 31)?

c) L'histoire humaine connue au vrai, pleinement comprise.

Or, elle se joue encore plus divinement dans le monde des âmes que dans celui de la matière : elle triomphe surtout de mener à ses fins la liberté inconsciente, capricieuse, indocile, trop souvent

rebelle. Au-dessus du panorama de l'univers, nous verrons celui des choses humaines, l'histoire universelle de notre race. *Videbimus*. Nous la verrons telle qu'elle est, dégagée de toutes les erreurs, de toutes les illusions, de tous les mensonges. Elle nous mettra aux yeux tous ses dessous, tous ses secrets, par-dessus tout, son grand secret, caché avant tous les siècles, dans le sein du Dieu créateur, rédempteur et sanctificateur, l'universelle restauration en Jésus-Christ : *Instaurare omnia in Christo* (Ephes. 1, 10). Oh ! oui, comme elle se cache ici-bas, l'adorable Providence ! Comme, pour éprouver notre foi, elle semble s'abandonner, se contredire, se combattre ! Dans cette nuit, dans ce chaos, à peine, çà et là, quelques percées lumineuses, qui sont, pour mon âme croyante, un réconfort et un délice. La Providence, comme un phare intermittent, brille et s'éclipse. Là-haut le phare sera devenu soleil. A ses rayons, je verrai le pourquoi divin, le comment divin des choses. Du premier au dernier des jours historiques, je verrai Dieu poursuivre son œuvre, faire ou permettre tout dans l'intérêt final de sa gloire, de son Christ, de l'Eglise, des élus. Aujourd'hui, le croire me soutient, l'entrevoir me révèle ; que sera-ce de le voir dans la lumière même de Dieu ?

La Providence, le grand dessein, la restauration universelle en Jésus-Christ.

Tout pour Lui, pour ses élus, pour l'Eglise.

Que les spectacles de la terre nous élèvent par avance à ceux du Ciel.

Voilà donc une idée, une ombre, des spectacles que le ciel me promet. Je veux y penser plus souvent ; je veux m'en servir pour combattre la concupiscence des yeux, des yeux du corps et de ceux de l'âme, la curiosité vaine des sens et de l'esprit. Que les beautés présentes, au lieu de m'arrêter, de me fasciner, m'élèvent donc à la contemplation anticipée des beautés futures ! Mon Dieu, donnez-moi l'esprit de foi, les yeux illuminés du cœur : *Illuminatos oculos cordis* ! (Ephes. 1, 18)

— *Videbimus*. Quoi encore ou plutôt qui ? Les personnes qui habitent le ciel, les personnes plus attirantes par elles-mêmes et plus attachantes que les objets. Pourquoi ? Sans doute parce que nous

2° Les personnes.

a) Les Saints.

Beauté de  
l'âme en grâce,  
à plus forte rai-  
son en gloire.

L'humanité  
transfigurée  
d'après  
Jésus-Christ.

Variété char-  
mante dans l'u-  
nité magnifi-  
que.

Non seule-  
ment vue des  
Saints, mais  
commercefami-  
lier, fraternel,  
éternel.

nous y retrouvons nous-mêmes, et que, d'ailleurs, elles sont le plus haut reflet sensible de Dieu. Je tressaille d'aise, je m'exalte noblement à l'aspect d'une belle âme transparaissant dans une physionomie ouverte et pure, se traduisant, avec ses mille nuances, dans la mobilité, toujours digne et contenue, des traits, du geste, de l'attitude; je me délecte à l'entendre résonner dans un accent naturel, doux et fort. Eh bien! là-haut, ce sera tout l'homme transfiguré, corps et âme, sur le modèle de l'homme parfait, de Jésus-Christ; l'homme avec tous ses attrait natifs, mais épurés, sublimés, divinisés. Dieu a fait voir à quelques saints la beauté d'une âme en état de grâce, et ils en étaient éblouis. Au ciel, c'est l'âme en état de gloire, miroir fidèle de Jésus-Christ, de Dieu. C'est l'assemblée des parfaits, l'Eglise des élus, l'Eponse de Jésus-Christ, telle qu'il la voulait et qu'il l'a faite au prix de son sang, toute glorieuse, sans tache ni ride, ni tare quelconque, mais absolument sainte et immaculée (Ephes. 5, 27). Dans cette nuée de témoins qui, dès aujourd'hui me regardent et m'attendent (Hebr. 12, 1), dans cette élite, qui est une foule innombrable (Apoc. 7, 9), tous se ressemblent par le trait commun de famille, par la similitude avec Dieu, avec Jésus-Christ; mais tous différent, et par les nuances collectives d'un commun mérite, apôtres, martyrs, pontifes, docteurs, confesseurs, vierges, et, par ce tour individuel, cette originalité d'esprit, de caractère, d'âme, que n'effaçait pas la grâce, que la gloire ne détruira pas. Variété piquante, unité sublime : double caractère qui me ravit déjà, dans les serviteurs de Dieu, tels que je les entrevois et les devine, qui me ravira bien autrement dans l'authentique réalité du ciel.

— *Videbimus*. Je verrai les Saints. Mais quoi! poseront-ils seulement devant moi comme un musée de statues immobiles? Passeront-ils sous mes regards comme un défilé muet? Non, certes. Les voir, cela veut dire les aborder familièrement, les



entretenir à mon gré, à mon aise, vivre avec eux, me sentir parmi eux comme chez moi, dans mon monde, dans ma société désormais connaturelle. O ma pauvre âme, si parfois la compagnie des humains te pèse, ou s'il arrive tout au contraire qu'elle t'agrée et te séduise outre mesure, pense donc à ton monde du ciel, à ta famille du ciel, à cette parfaite « société d'amour » dont la plus fervente communauté ne sera jamais qu'une ombre. Evoque en idée quelques noms au moins, les plus vénérables par le lointain, les premiers Apôtres ou Martyrs, les grands docteurs et lutteurs de l'Eglise; ou encore ceux qui te touchent de plus près par la communauté de vocation, ceux de la Compagnie. Entre tous, rappelle-toi, ceux dont tu sais le mieux l'histoire, pour qui Dieu t'inspire une sympathie, une confiance, une dévotion particulière. Dis-toi, redis-toi souvent que tu les verras, que tu feras de près leur connaissance, que tu vivras avec eux pour toujours. Quelquefois, dès ce monde, la rencontre, le contact, l'entretien d'un grand esprit, d'un bon et noble cœur, te ravit, t'élève et t'embellit toi-même. Efforce-toi d'imaginer ce qu'il en sera au ciel. Anticipe l'heure de ton admission parmi ces princes du peuple de Dieu, commence d'habiter, de converser avec eux par la pensée, par le désir, par un commerce respectueux mais déjà tout fraternel. *Nostra autem conversatio in cœlis est* (Philip. 3, 20).

La « Société d'amour » par excellence.

Etablissons par avance, « notre conversation dans le Ciel. » (Philip. 3, 20).

— *Videbimus*. Je saurai le nom de mon Ange gardien, je verrai sa personne, sa gloire. Je pourrai enfin tomber à ses pieds et lui rendre grâces, comme firent les deux Tobie quand l'Archange Raphaël dévoila pour eux le secret royal (Tob. 12, 14, 15).

b) Les Anges, mon Ange gardien.

Et il me relèvera en me disant : *Conservus tuus sum* (Apoc. 19, 10).

— *Videbimus*. Je verrai la Très Sainte Vierge Marie, l'Immaculée, la Mère de Dieu, la mienne. Quel honneur et quelle joie si elle daigne me per-

c) La Très Sainte Vierge.

La voir, l'entendre, lui parler, baiser la frange de son manteau, sa main peut-être.

mettre de baiser la frange de son manteau ! Que dis-je ? Ne me permettra-t-elle pas mieux encore : peut-être de baiser sa main, comme on fait aux reines ; à coup sûr, d'élever mon regard jusqu'à elle, d'aspirer à longs traits l'ineffable pureté que respire le sien ? J'admire l'angélique Louis de Gonzague de n'oser point envisager ici-bas sa propre mère. Mais devant la Mère céleste, je sais qu'il est plus hardi et que j'aurai, moi aussi, le droit de l'être. Au ciel, plus de modestie des yeux, plus de garde des sens. Contre quoi aurait-on à le garder ? — Voir Marie !... Qu'ajouter à ce mot ? Plus on monte de splendeur en splendeur, plus la parole doit se faire brève et la raison modeste ; c'est au cœur de goûter en silence, de savourer.

α) La Sacrée Humanité de Jésus-Christ.

— *Videbimus*. Je verrai l'Humanité sacrée de Jésus. Un jour sainte Thérèse aperçut une de ses mains, et elle en resta enivrée, et depuis lors, elle trouva le soleil pâle. Comme la Sainte, aujourd'hui, je verrai la divine humanité tout entière, et plus éblouissante qu'au Thabor ou au Cénacle après la résurrection, car alors elle devait encore adoucir son éclat pour ménager les yeux mortels. Je verrai l'âme de Jésus peinte sur son front, rayonnant dans son regard, épanouie dans son sourire ; j'entendrai le timbre authentique de sa voix ; elle retentira en moi, jusqu'au fond de mon être, comme une harmonie sans égale. L'Eglise me disait à mon lit de mort : *Mitis atque festivus tibi Christi Jesu aspectus appareat ! (Ordo commendationis animæ)* C'est fait : Jésus m'est apparu en ami, en frère, et ce n'était point dans une extase fugitive, c'est pour toujours. Il ne défend plus à Madeleine de le toucher, car il est remonté vers son Père, et elle aussi. Il ne me le défend pas à moi-même. Peut-être m'a-t-il donné au seuil l'accolade de bienvenue ; en tout cas, je puis éternellement le dévorer du regard, je vis comme entre ses bras et sur son Cœur. Ah ! j'adore cette fois, mais tout en adorant, je contemple, tout à l'aise, cet Homme semblable à moi,

La voir, l'entendre, lui parler, vivre avec elle !

et cette contemplation est tout aisée, familière, sans terme. Les saints ont appelé à grands cris la manifestation, la « révélation » de cette Beauté qu'ils entrevoyaient en foi (2 Thess. 1, 7. — Petr. 1, 7, 13. — 4, 13) : ils ont souhaité de mourir pour être avec Jésus-Christ : *Dissolvi et esse cum Christo* (Philip. 1, 23). Ils y sont enfin ; j'y serai avec eux, si j'ai, moi le disciple du Règne et des *Eten-dards*, le courage d'être avec lui à la peine : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur* (Rom. 8, 17). Seigneur Jésus, la croix, avec vous, devrait m'être un ciel sur terre. Je l'appelle, je la veux, je l'embrasse, et pour la joie actuelle de vous y trouver, et dans la ferme espérance d'être pour toujours avec vous au ciel.

— *Videbimus*. Encore!... Après la très sainte Vierge, après l'Humanité du Sauveur Jésus, reste-t-il quelque chose à voir, à désirer? Il reste tout; car voici, voici seulement, voici enfin la béatitude essentielle, celle à laquelle tout ce qui précède pourrait manquer sans qu'il y manquât rien. Je verrai Dieu. Je ne le conclurai plus des créatures par un effort naturel de ma raison; je ne le saisirai plus, d'une prise déjà plus complète et admirable, à travers la nuée lumineuse de la foi; je verrai directement son Etre même, tel qu'il est. *Videbimus eum sicuti est* (1 Joan. 3, 21). Dans l'état présent de mon âme, Dieu m'apparaît comme reflété par un miroir, comme voilé sous une gaze ou une brume plus ou moins légère. *Videbimus nunc per speculum in ænigmate* (1 Cor. 13, 12). Alors il se montrera sans intermédiaire; je le verrai face à face, je le connaîtrai directement comme il me connaît. *Tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte; tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum* (1 Cor. 13, 12). Voilà ma foi, mon espoir et j'en ai sa parole pour gage. *Credo*.

Mais que faire? Arrivé à ce dernier sommet, je n'y trouve plus d'air respirable. L'œil, l'oreille, le cœur, l'imagination, tout défaille, tout me man-

C'est alors surtout que le Père me mettra avec son Fils.

Alors je suivrai Jésus-Christ dans la gloire, l'ayant suivi dans la peine (*Règne*).

3<sup>e</sup> Que restet-il à voir? Tout, c'est-à-dire, Dieu même.

Vision intuitive, béatitude essentielle. L'essence divine contemplée *sicuti est* (Joan. 3, 2), *facie ad faciem* (1 Cor. 13, 12).

En ce point, le capital, rien pour l'imagination, mais quel-

ques données  
toutes puissantes  
sur la foie  
réfléchie.

que, sinon pour concevoir, au moins pour apprécier et goûter le don suprême. *Nec oculus vidit, nec auris audivit* (1 Cor. 2, 9). O mon Dieu, l'objet capital, le fruit principal de cette méditation vont-ils m'échapper ensemble? Le meilleur de vos promesses restera-t-il comme non avenue? Soyez béni, car votre Esprit vient à mon aide. *Nobis autem revelavit Deus per Spiritum suum* (ibid. 10). A propos de la vision intuitive qu'il me promet, il me laisse en possession de quelques vérités toutes puissantes, non pas sur l'imagination, mais sur la raison croyante, sur la foi qui se connaît et se réfléchit.

a) Beautés terrestres déjà ravissantes : rien en comparaison.

En ce monde, il est des beautés qui me transportent; un paysage, un édifice, un poème, une symphonie, une grande âme. Que sont-elles auprès de Dieu, leur exemplaire et prototype suprême? Rien.

b) Beautés célestes entrevues tout à l'heure : rien en comparaison.

Au ciel même, je viens d'entrevoir d'autres beautés mille fois plus ravissantes : la Jérusalem nouvelle, les Saints, les Anges, la Très Sainte Vierge, l'Humanité adorable de Jésus-Christ. — Que sont-elles au prix de l'essence divine enfin dévoilée? Osons le dire : rien auprès d'elle, puisqu'elles ne sont rien que par elle; puisque le rayon n'est rien auprès de l'astre, n'étant rien que par lui. Oui, la Très Sainte Vierge, oui, l'humanité même de Jésus-Christ dans sa gloire, ne sont que les incomparables reflets de la Perfection universelle, absolue, originale, infinie. Oui, dans le ciel, comme sur la terre, Dieu ne fait que reluire pour nos âmes sur la face de son Christ Jésus. *Quoniam Deus, qui dirit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei, in facie Christi Jesu* (2 Cor. 4, 6). Oui, ne voir que cette face éblouissante, serait déjà un bonheur immense, inépuisable; ce ne serait pas la béatitude essentielle; en toute rigueur et si cette vue était, de fait, séparée de la vision intuitive, du regard direct plongeant aux profondeurs



de l'Essence divine, cette vue ne serait rien en comparaison.

Surélever mon âme, surélever tout esprit créé, jusqu'à les rendre capables de cette vision, de cette béatitude : c'est, après l'Incarnation du Verbe et en corrélation étroite avec l'Incarnation même, le chef-d'œuvre de la Toute-Puissance divine, de cette puissance irrésistible qui, sans changer la nature des êtres, les plie et les domine souverainement : *Secundum operationem qua etiam possit subicere sibi omnia* (Philip. 3, 21). Saint Paul l'a dit de la réformation glorieuse de nos corps sur le modèle de Jésus ressuscité; il l'eût dit aussi bien, sinon plus absolument encore, de l'entrée de nos âmes en participation de la nature divine, cette participation que nous a définie le premier des Papes infaillibles : *Per quem (Christum) maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (2 Petr. 1, 4). Or, si elle commence dans la grâce et la foi, elle se consomme dans la gloire, dans la vision intuitive. Non, vraiment, après avoir, sans le dégrader, abaissé son Verbe jusqu'à l'union personnelle avec ma nature, Dieu n'a rien fait de plus merveilleux que d'élever ma nature jusqu'à un acte et une aptitude qui n'appartiennent en propre qu'à la sienne. Le Verbe reste le Verbe et devient homme; je reste homme et j'entre en partage de la nature même de Dieu. Deux coups d'état de la suprême puissance, deux chefs-d'œuvre de la suprême bonté. D'ailleurs, ils sont liés l'un à l'autre; l'un (l'Incarnation) est le moyen de l'autre; pratiquement, ils ne font qu'un, et, chaque matin, je le rappelle en mélangeant le vin et l'eau du sacrifice. *Da nobis, per hujus aquæ et vini mysterium, ejus Divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ fieri dignatus est particeps, Jesus Christus Filius tuus, Dominus noster.*

Mais encore la vision intuitive m'a été reconquise par son sang, par le sang d'un Dieu. Voilà

c) Me rendre capable de la vision intuitive c'est, après l'Incarnation et avec l'Incarnation, le dernier mot de la Toute-Puissance et de la Bonté suprême.

Le Verbe fait chair et, par suite, l'homme participant à la nature divine (2<sup>e</sup> Petr. 1, 4) deux merveilleux solidaires; rien d'imaginable au delà.

d) La vision intuitive coûte

et vaut le sang  
de Jésus-Christ

ce qu'elle coûte, voilà donc ce qu'elle vaut; elle vaut l'infini.

e) Si, pour  
voir Dieu, je  
dois entrer en  
participation  
de sa nature; le  
voir me transfi-  
gure nécessaire-  
ment à son  
image et res-  
semblance (2  
Cor. 3, 18 — 1  
Joan. 3, 2).

— Pour me rendre capable de la vision, Dieu surélèvera mes puissances jusqu'à les diviniser. Mais voici que, par une sorte de réaction et de contre-coup, la vision aura pour effet naturel et nécessaire de me transfigurer à l'image et ressemblance parfaite de son objet qui est Dieu même. Dès ici-bas, le vrai, le beau, le bien ont une vertu contagieuse et assimilante; le vrai possédé rend l'intelligence vraie; le beau contemplé embellit l'âme; le bien, le beau moral respiré, la rend meilleure. Que ne feront donc pas la Vérité, la Beauté, la Bonté absolues, contemplées et possédées en elles-mêmes? Dès ici-bas, tandis que le Juif et l'infidèle ont un voile sur les yeux du cœur, nous tous, chrétiens, à qui la grâce ôte ce voile, contemplant, même dans la pénombre de la foi, la gloire du Seigneur, nous sommes, par là, transformés en son image, comme instruits et poussés par l'Esprit de Dieu. *Nos vero omnes, revelata facie gloriam Domini speculantes, in eadem imaginem transformamur a claritate in claritatem tanquam a Domini spiritu* (2 Cor. 3, 18). Qu'en sera-t-il quand nous verrons immédiatement, intuitivement, cette gloire même? — Nous savons, dit saint Jean, que, lorsque Dieu se manifestera sans intermédiaire, nous lui serons semblables, que (ou parce que) nous le verrons tel qu'il est : *Scimus quoniam, cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* (1 Joan. 3, 2). De quelque façon que j'entende le second *quoniam* dans cette phrase de l'Apôtre; qu'il soit une justification ou un simple redoublement du premier; j'entends au moins, sans crainte d'erreur, que voir Dieu et lui ressembler sont choses connexes, inséparables, solidaires l'une de l'autre; que, pour voir Dieu, il faut lui avoir été rendu semblable par un don gratuit et prévenant de sa toute-puissance, et que, d'ailleurs, qui le voit lui devient semblable nécessairement, invinciblement,

La vision intuitive produit la sainteté nécessaire, inamissible.

délicieusement; que la vision a pour conséquence une sainteté indéfectible comme la vision même : *Hoc erit in fine sine fine.*

Une dernière considération englobe et dépasse toutes les autres. La vue immédiate, adéquate, éternelle, que Dieu a de lui-même, de son Essence, de ses perfections sans bornes, fait sa propre richesse, sa propre béatitude. Richesse inépuisable, béatitude intarissable, infinies l'une et l'autre, comme les désirs de l'Etre infini. Elles lui suffiraient pleinement quand même il n'eût rien produit hors de lui-même, quand il n'y aurait ni monde, ni Anges, ni race humaine, ni Incarnation, ni Jésus-Christ, bref, aucun objet extérieur de ses complaisances. — Et voilà de quelle fortune je suis héritier, après et avec Jésus-Christ (Rom. 8, 17).

Vérités que tout cela, belles lumières projetées sur l'abîme de la vision intuitive, ardents aiguillons à mon désir. Il reste vrai pourtant, le mot de l'Apôtre : non, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur ne s'imaginera jamais. Cette impuissance me refroidirait-elle? Mais tout au contraire, elle est pour porter au comble mon désir et mon attente. N'y a-t-il pas une consolation, un stimulant, une force de plus, dans cette pensée qui est de foi : non, tout ce que je puis rêver, tout ce que Dieu a daigné me laisser entrevoir du bonheur qu'il me destine, n'est qu'une ombre au prix de la réalité; non, je ne saurai que là-haut ce qu'il prépare à ceux qui l'aiment, ce qu'il me prépare, à moi, si j'ai le saint courage de l'aimer à la manière de Jésus-Christ, à la suite de Jésus-Christ, jusqu'au sacrifice du triste *moi* jouisseur et superbe; jusqu'à la mortification, à l'humiliation, à la croix.

— L'aimer ainsi, l'aimer jusque-là : condition de ma béatitude céleste; l'aimer d'un parfait amour : complément nécessaire à cette béatitude même. C'est le troisième mot de saint Augustin, il est court à méditer, mais infini en douceur.

Pour le bien entendre, ne cherchons pas loin,

f) La vision de Dieu fait la richesse éternellement suffisante, de Dieu.

g) Avec toutes ces données admirables, je reste impuissant à me figurer le bonheur futur.

C'est pour le rehausser encore à mes yeux.

— TROISIÈME  
POINT :  
*Amabimus.*

hors de moi-même. Revenons à un fait d'expérience déjà reconnu à propos du troisième prélude aux contemplations de la deuxième Semaine.

Aimer : acte propre et joie du cœur.

Son rêve : aimer à la fois : ... éperdument, ... purement, ... sûrement, c'est-à-dire, à l'abri de trois périls :

— Aimer est l'acte propre de mon cœur, sa joie, son aliment, sa vie. Et comme il aspire à vivre autant que possible, il voudrait à la fois aimer éperdument, aimer purement, aimer sûrement. Oh ! oui, je le reconnais bien, mon idéal, mon rêve : amour sans mesure, amour sans remords ni trouble de conscience, amour sans appréhension d'aucune sorte. Et qu'appréhende-t-il ? Trois choses :

... désenchantement,

Désenchantement à l'égard de l'objet aimé. Après l'avoir imaginé plus beau que nature, ne le verrai-je point se décolorer, pâlir ?

... é n de réciprocité,

Refus d'amour réciproque. J'aime. Puis-je compter qu'on m'aimera ? Puis-je d'ailleurs m'en passer, au moins sans une amertume qui ne finirait qu'avec mon amour lui-même ?

... inconstance des choses et des personnes.

Inconstance des choses, mais plus encore des personnes. D'instincts je veux l'amitié durable, l'union indissoluble ; je tremble à l'idée de séparation, de mort, encore plus peut-être à l'idée de satiété, de refroidissement, de rupture.

Amour éperdu, amour innocent, amour sans crainte : oui, voilà bien où j'aspire de toutes mes forces. Dieu a fait ainsi ma nature, et sa grâce ne m'a pas changé en ce point.

Rêve irréalisable sur terre :

— Mais cet idéal est-il réalisable sur terre ? Non, et à tous égards. Aimer éperdument et purement tout ensemble une autre créature mortelle : impossible ; ma conscience me le dit trop haut.

... à l'égard des créatures,

Ni l'ami ne peut aimer de la sorte, ni l'époux, ni le père, ni la mère, et moi beaucoup moins encore : on n'aime ainsi que Jésus-Christ, que Dieu. Et puis, l'amitié terrestre la mieux contenue, la plus légitime, est-elle assurée contre le triple péril que je méditais tout à l'heure ? Et Jésus même, et Dieu même, puis-je, ici-bas, les aimer sans craindre, sans me craindre ? Ils ne me manqueront pas, je le

... à l'égard de Dieu même. Suis-je sûr de l'aimer toujours ?



sais ; mais qui m'assure, moi, de ne jamais leur manquer ?

Eh bien ! mon pauvre cœur, quittons la terre, montons au ciel. Là, et là seulement, ton irréalisable idéal devient réalité absolue. Lâche enfin la bride à ton instinct ; aime sans mesure, aime de toutes tes forces décuplées et centuplées. Loin d'être une souillure ou un péril, cet amour éperdu fera ta pureté, ta sainteté mêmes. Et dans son ardeur dévorante, dans l'impétuosité infatigable d'un transport qui ne ménage plus rien, quelle assurance, quelle paix, quel repos ! Comme te voilà enfin sûr de tout et de toi-même ! Craindrais-tu le désenchantement, la satiété, le dégoût ? Dieu vu face à face te paraîtra-t-il moins beau, moins aimable que tu ne le rêvais sur terre ? Crains-tu d'aimer seul et sans obtenir la réciprocité que tu exiges ? Mais c'est à toi de payer Dieu de retour. Tu ne serais pas au ciel, tu n'existerais même pas, si Dieu ne t'avait précédé, prévenu dans l'amour. *In caritate perpetua dilexi te, ideo, attraxi te miserans* (Jerem. 31, 3). *Non quasi nos (piores) dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos* (1 Joan. 4, 10). Et cet amour, qui a prévenu éternellement le tien, qui ne l'égale pas seulement, mais le dépasse à l'infini ; cet amour, qui est la Bonté même de Dieu, qui est Dieu même, il ne cessera que quand Dieu cessera d'être bon, c'est-à-dire, quand il cessera d'être. Craindrais-tu les séparations, la mort ? Te voilà immortel comme Dieu même ; te voilà chez Dieu, comme chez toi. Qui pourrait t'en arracher ? Est-ce lui-même qui te chassera quelque jour ? Mais ses dons sont sans repentir ; mais comme il aime le premier, il abandonne le dernier, et ceux-là seuls qui l'abandonnent lui-même : *Non prius deserens nisi deseratur*. (August.) Eh bien ! mon cœur, l'abandonneras-tu jamais ? Impossible, puisque tu ne peux plus le vouloir ; puisque le Souverain Bien, vu et goûté en lui-même, exclut ou englobe et consacre tout autre

Réalité absolue  
au ciel.  
Là seulement,

... amour éperdu et tout ensemble purifiant, sanctifiant ;

... amour assuré, éternel,

du côté de Dieu  
et du mien.

désir. Tu le sais, tu l'as médité plus haut; elle est ta plus précieuse délivrance et le fondement de ton éternelle paix, cette bienheureuse impossibilité d'échapper à Dieu, de le désirer, d'y songer même; elle fait la suprême et immuable perfection de ta liberté, cette impuissance de faillir, cette nécessité impérieuse et charmante d'aimer à jamais le Vrai, le Bien, le Juste, que tu contemples dans leur source infinie. En enfer, tu serais l'éternel prisonnier de la haine; au ciel, tu es l'éternel et volontaire prisonnier de l'amour. Baigne-toi, plonge-toi, abîme-toi dans cet océan de délices. Il n'a ni fond, ni rive; il ne tarira pas; tu n'en sortiras jamais : *Hoc erit in fine sine fine.*

— QUATRIÈME  
POINT :

*Laudabimus.*

Qui? Dieu

— Je suis créé pour louer Dieu : c'était le premier mot des Exercices. Au ciel, je louerai Dieu : c'est le dernier mot de saint Augustin. Mais à quoi bon l'approfondir? *Ibi vacabimus et videbimus, videbimus et amabimus, amabimus et laudabimus* : cela se suit et se tient, cela va de soi. Mon âme est libre de tout mal et de toute crainte; mon intelligence, en contact immédiat avec la lumière infinie; mon amour, en possession éternelle du seul objet qui le puisse remplir. Comment la louange ne jaillirait-elle pas de tout moi-même? Louange à la fois nécessaire et spontanée, à la fois incessante et toujours variée, toujours neuve, expansion intarissable de toutes mes puissances et leur inépuisable bonheur. *Laudabimus.* Je louerai Dieu, la sainte Humanité de son Fils, la très sainte Vierge, les Saints. Ne craignons pas de le dire : je me louerai, je m'applaudirai moi-même, dans les termes et les sentiments de la très sainte Vierge en son *Magnificat*. Oui vraiment : Celui qui peut tout, a fait en moi de grandes choses, puisqu'il me fait le contempler sans voile et l'aimer sans fin. Cri de l'humilité qui confesse devoir tout à Dieu, mais cri de la fierté légitime, désormais incapable de s'enfler comme de se surfaire. Conscience exacte et harmonieuse de mon néant et de ma grandeur; de part

... et nous-mêmes, comme la T. S<sup>te</sup> Vierge au *Magnificat*.

Humilité, fierté; des deux parts, vérité.

et d'autre, vérité, ordre, justice et pour jamais :  
*Hoc erit in fine sine fine.*

— En terminant, je veux redire les actes élémentaires de foi et d'espérance. Ce sera le prélude naturel au cri de triomphe, la plus naturelle conclusion de ce long effort pour concevoir le triomphe même.

— COLLOQUE.

Voilà donc, ô mon Dieu, une idée très imparfaite et pourtant certaine, de ce que Vous me promettez, de ce que Vous me préparez avec amour. Sur votre parole, apportée par Jésus-Christ révélateur, en vertu de son Sang qui est le prix de mon héritage céleste, sur le gage que m'en donne votre Esprit-Saint, envoyé pour sceller et authentifier une dernière fois votre promesse *Signati estis Spiritu promissionis Sancto, qui est pignus hæreditatis nostræ* (Ephes. 1, 13, 14), fort de ces infaillibles assurances, je me crois, je me sais appelé à la vision intuitive, béatifique, éternelle, de votre Essence divine. Daigne votre grâce fortifier encore cette foi ! Que je la conserve et la nourrisse par la méditation ! Que j'entre en commerce plus intime avec ce monde bienheureux où l'on vous voit, où l'on vous aime parfaitement, Seigneur ! *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam* (Marc. 9, 23).

Acte de foi.

— Et comme je crois à votre ciel, je l'espère pour moi-même. Avivez, ô mon Dieu, cette espérance trop languissante, rendez-la complète en ses trois éléments essentiels.

Acte d'espérance, d'après les trois éléments essentiels de cette vertu.

C'est le désir tout d'abord. Espère-t-on ce qu'on ne souhaite pas ? Je désire donc, et veux désirer cent fois plus encore, la société de vos Saints, de vos Anges, de la très sainte Vierge ma Mère, de Jésus votre Fils et mon glorieux Aîné ; la vôtre, Seigneur, la vue immédiate de votre Essence, l'union à Vous dans l'indéfectible amour. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus* (Ps. 12, 1). *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* (Ps. 83, 3). Faites de ce désir une flamme qui dévore toutes mes affections terrestres.

(1) Désir.

Qu'il éteigne en moi les désirs terrestres.

Ou plutôt donnez-moi plus de courage à les sevrer, à les combattre. Par là même, j'en viendrai à ne plus désirer effectivement que Vous sur la terre et même au ciel. *Quid enim mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram?* (Ps. 72, 25)

(2) Mélange de certitude et d'incertitude. Je suis incertain de moi, certain de Dieu. Donc, humble défiance et pleine confiance.

Toute espérance est faite de certitude et d'incertitude mêlées. Irai-je au ciel? Oui, si je le veux. Mais le voudrai-je? Question terrible, question souveraine, question pendante jusqu'à mon dernier souffle. Ah! je me connais un peu, je ne compte en rien sur moi-même, j'opère mon salut avec crainte et tremblement (Philip. 2, 12). Augmentez en moi cette crainte! Mais je compte sur Vous, sur votre grâce, sur votre miséricorde. Augmentez cette confiance! Que je meure en l'affirmant une dernière fois!

(3) Disposition prochaine à l'action. Allons au ciel avec Jésus-Christ et par son chemin (Règne, Étendards, Troisième degré d'humilité).

Mais, l'espérance est vaine et le désir illusoire, sans une disposition sincère à l'action, à l'effort, à la poursuite énergique du bien espéré. O mon Dieu, je m'offre sans réserve au travail indispensable. Avant tout, affermissez-moi, maintenez-moi dans cette élémentaire sagesse. Et faites plus. Puisque vous avez daigné « me mettre avec votre Fils », me faire son compagnon privilégié, j'aspire à être insigne dans l'amour. Je veux marcher vers le Ciel avec Jésus-Christ, tout près de son étendard, de sa Personne, par son chemin à trois étapes : l'humiliation, l'humilité, la gloire. *Custodi in æternum hanc voluntatem!* (1 Paral. 29, 18)



## CONTEMPLATION AD AMOREM.

## LA CHARITÉ.

Il y faudrait plus d'une heure, sinon plus d'un jour, et, dans une simple retraite annuelle, on pourrait être induit à l'omettre, par impuissance de méditer assez bien un aussi vaste sujet. Essayons toutefois. Sans trop le ravalier, s'il plaît à Dieu, réduisons-le à la mesure du temps donné, mais encore à celle de notre but, qui est de relever au surnaturel une âme religieuse moyenne. Traitons-le d'une façon élémentaire, modeste, pratique avant tout. Ce ne sera point faillir aux intentions immédiates de notre Bienheureux Père. Aussi bien le suivrons-nous pas à pas.

Observations  
préliminaires.  
Immensité  
du sujet.

— *Contemplatio ad obtinendum amorem.* L'amour de Dieu, l'amour aussi pur, aussi parfait, aussi vivant et actif que possible, tel est bien mon idéal : *Multum servire Deo ex puro amore* (*Reg. ad sent. cum Eccles.* 18). J'ai donc à l'obtenir, à l'obtenir de Dieu par la prière, car il vient d'en haut, comme tout don parfait (Jac. 1, 17); à l'obtenir, en un sens vrai, de moi-même, par l'effort de toute ma vie et, présentement, par la méditation des motifs.

But à poursuivre : le pur amour de Dieu.

Double condition : prière, méditation des motifs, des deux motifs;

Or, ils sont deux : Dieu tout aimant et Dieu tout aimable, ses bienfaits et ses attraites intimes, absolus. Si mon Bienheureux Père instituait une thèse méthodique, sans doute il la partagerait ainsi. De fait, il touche l'un et l'autre, mais d'une touche sensiblement inégale, j'entends au sens matériel et d'après l'économie visible du sujet. Que Dieu m'aime, c'est le fait qui ressort immédiatement de trois points sur quatre. Que Dieu soit tout aimable en soi et indépendamment de ses bienfaits, cette vérité n'apparaît directement que dans le quatrième. Le fruit naturel et immédiat des trois premiers, c'est la reconnaissance; le fruit supérieur

... Dieu  
tout aimant,  
... Dieu  
tout aimable.

Ils se tiennent et se compénètrent; mais, de fait, S. Ignace insiste plus amplement sur le premier.

et définitif, c'est l'amour très pur, formulé dans l'acte officiel de Charité; l'amour déterminé, en dernière analyse, par l'excellence intrinsèque, essentielle, de l'Objet divin. Non, certes, que les trois premiers points ne poussent l'âme qu'à une charité notablement inférieure et quelque peu mercenaire. A vrai dire, l'amabilité de Dieu transparait déjà dans son amour envers moi; la reconnaissance m'incline déjà, si elle veut être intégrale, à un amour très généreux, très pur et aussi désintéressé que possible, comme est Celui dont Dieu me prévient. Mais par ailleurs, entre ces deux motifs ou mobiles de ma charité pratique, la succession et la gradation restent manifestes dans saint Ignace.

La reconnaissance qu'il demande. Reconnaissance cordiale : l'amour plus estimé que le bienfait.

Reconnaissance généreuse, point d'honneur du cœur.

Je le suivrai donc en toute simplicité; je m'exciterai amplement à la reconnaissance tout d'abord. Reconnaissance non vulgaire, plus haute que la stricte justice, que la simple conscience d'une dette à payer; reconnaissance déjà délicate et affectueuse, estimant moins le bienfait que l'amour qui s'y dévoile, *Non tam donum amantis quam dantis amorem*; reconnaissance déjà désintéressée, au moins quant à l'avenir, car elle se fonde, non pas sur l'espoir d'obtenir davantage, mais sur un besoin d'honneur et de cœur. Elle n'est pas encore, en soi, la charité toute parfaite; mais elle y touche de près; mais elle y introduit en poussant aux mêmes actes; mais elle est inséparable de la charité sur terre, et même elle le restera dans le ciel. Dieu est ce qu'il est; il resterait donc souverainement aimable quand même je ne lui devrais pas ce que je lui dois. Mais Dieu a fait pour moi ce qu'il a fait, et, dès lors, gratitude et pure charité vont à jamais ensemble; et là-haut, quand je n'aurai plus à espérer ni à croire, dans l'exercice éternel de la charité consommée, je resterai éternellement reconnaissant. Marchons donc à la charité absolue par la reconnaissance intégrale. Chemin rationnel et sûr. Nous partons de ce qui nous est le plus sensible, c'est-à-dire du bienfait; dans le bienfait

Reconnaissance inférieure à la charité toute pure : mais y acheminant de tout près, mais inséparable de la charité, même au ciel.

nous lisons l'amour du Bienfaiteur, et dans cet amour nous commençons d'entrevoir sa souveraine amabilité.

Encore bien que cette contemplation ne figure point dans le cadre officiel des quatre Semaines, elle clôt admirablement les Exercices, comme le *Fondement* les a ouverts. Elle achève de m'apprendre à « servir Dieu beaucoup et de pur amour » ; à « aimer et servir en tout sa divine Majesté » ; à « faire la vérité, toute vérité, dans l'amour et par amour ». Dans le *Fondement*, je voyais s'imposer à moi la vérité première, élémentaire, essentielle, indépendante, en soi, de Jésus-Christ même : la nécessité de louer, de révéler, de servir Dieu. Ici, l'objet reste le même, l'esprit seul diffère. Le *Fondement* disait : droit, justice, devoir ; la contemplation finale dit : Beauté, amour suprêmes, d'où, reconnaissance et pur amour. Plus tard, m'est apparu Jésus-Christ et, avec lui, une vérité supérieure, chrétienne, parfaite, cette « vie vraie, » que montre en actes et en paroles mon Roi des *Etendards*. Où me poussait-il ? A la plus entière abnégation du *moi* et, par elle, au plus pur amour de Dieu. Ici, au terme, Jésus-Christ va remplir et dominer le premier point. N'est-il pas le bienfait des bienfaits, le dernier mot de l'amour que Dieu me porte ? Et s'il n'est plus nommé dans la suite de l'exercice, on m'avertit qu'il n'en est pas exclu (*P. Roothaan*) ; que, bien plutôt, le souvenir actuel de l'Homme-Dieu est toujours chose utile, glorieuse à la Divinité même, chose toute puissante à nous en inspirer l'amour : *Ut, dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur* (*Præf. de Nativitate*). Aussi bien, quand, à partir du premier point, nous cesserions de prendre Jésus-Christ pour thème, qui nous empêche de le prendre pour compagnon et pour guide, de méditer avec lui, et comme il le faisait lui-même, la présence et l'action universelles de Dieu, sa Beauté essentielle, original et source de toute

Cette contemplation résume bien les Exercices.

En la faisant, prendre Notre-Seigneur, tantôt comme objet tantôt comme modèle, compagnon, guide, introducteur.

beauté? Oh! si nous pouvions prendre ici, comme partout ailleurs, les propres sentiments de Jésus-Christ! *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (Philip. 2, 5).

Double  
principe.

— Dans la double note du début, saint Ignace rappelle en bref le code essentiel de l'amour, de l'amour réciproque, c'est-à-dire de l'amitié.

1° L'amour est  
actif  
par essence.

Avant tout, l'amour est actif, il est l'action, et non pas rêve délicieux qui se complaît en lui-même ou s'exhale en effusions passionnées. A s'en tenir là, il resterait stérile et illusoire. Jésus-Christ même nous l'a dit en son propre nom et tout ensemble au nom de son Père : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me. Qui autem diligit me diligetur a Patre meo, et ego diligam eum* (Joan. 14, 21).

2° Son acte  
propre est la  
communication  
de ce qu'il a, de  
ce qu'il est;

Or, l'acte propre de l'amour, c'est l'expansion, la communication, le don. L'amour implique un double désir : par-dessus tout, le bien de la personne aimée; en second lieu, mais nécessairement, l'union avec elle. Entre hommes, et surtout de l'homme à Dieu, ce désir d'union implique un aveu d'indigence; il dit qu'on ne suffit pas à son propre bonheur. De Dieu à l'homme, c'est pure générosité, bienveillance pure : si Dieu veut s'unir à nous, c'est pour notre bonheur et nullement pour le sien. Mais partout les deux tendances coexistent en fait; partout elles s'affirment, et se satisfont du même coup, par le don, la communication, l'expansion. A tous égards, l'amour est un mouvement de nature qui pousse l'être à sortir de soi, pour passer, autant qu'il se peut, en autrui.

... en quoi il  
satisfait son  
double désir :  
le bien de la  
personne aimée  
l'union avec  
elle.

Son effet pro-  
gressif : donner  
du sien, donner  
de soi, se donner  
soi-même.

Autant qu'il se peut, dis-je. Et en effet, l'amour veut naturellement aller jusqu'au bout de ses forces et de ses joies possibles; d'où suit qu'il s'y exerce et s'y entraîne, pour ainsi dire, par degrés. Celui qui aime donne du sien, de sa fortune, de sa science, de son crédit; c'est là son premier don, le moindre. — Il donne quelque chose de soi, sa présence, par exemple, sa pensée intime, ses se-



crets ; et voilà déjà mieux. — Mais encore il tend à passer outre, à se donner soi-même par le sacrifice, voire par le sacrifice complet qui est la mort ; là est son chef-d'œuvre, son idéal. Jésus-Christ l'enseigne de paroles et d'actes : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Joan. 15, 13).

Si, entre deux personnes, l'habitude existe de cette communication, de ce don mutuel, il y a donc amour réciproque, c'est-à-dire, véritable relation d'amitié (*Saint Thomas*). Or, c'est bien cette relation que Dieu daigne vouloir entre lui et moi. La contemplation où j'entre est tout entière pour m'en convaincre et m'y disposer mieux que jamais.

— Je vois ouvert au-dessus de ma tête, le ciel, pays du parfait amour. Je vois Dieu. Que fait-il ? Il m'aime. Que veut-il de moi ? Que je l'aime. Voici les Anges et les Saints. Que font-ils ? Ils aiment Dieu parfaitement, et ils m'aiment aussi, puisqu'ils daignent intercéder pour moi. Or, que demandent-ils ? Que j'aime comme eux, avec eux. Dès le seuil de cette contemplation, je suis enveloppé d'une atmosphère d'amour.

— Et je ne demande, moi, que de m'y plonger, de l'aspirer à plein cœur. Dieu tout aimant, — car c'est ainsi que mon Bienheureux Père me fait vous envisager dans cette prière initiale — Dieu qui me comble de vos amoureuses prévenances, donnez-m'en tout d'abord une connaissance intime, deux fois intime et telle que je vous la demandais ailleurs à propos de mon péché, de mon désordre, du monde qui vit encore en moi, plus encore à propos de votre divin Fils, mon Seigneur Jésus : une connaissance qui pénètre, autant qu'il se peut, vos bienfaits, qui me pénètre moi-même jusqu'au fond de l'âme. Je ne les égalerai jamais par la pensée : ce serait vous égaler vous-même, puisque c'est vous-même que vous me donnez en eux. Du moins accordez-moi d'aller jusqu'au bout de ma puissance de connaître ; daignez l'étendre, l'élargir à l'infini !

Où est l'amour réciproque, il y a, de fait, amitié.

Or, Dieu la veut entre lui et moi.

— PRÉLUDES.

1) Le ciel ouvert : partout l'amour me provoquant à l'amour.

2) Connaissance intime des bienfaits reçus, de l'amour qui les produit.

Reconnais-  
sance intégrale,  
volonté d'aimer  
et de servir en  
tout le divin  
Bienfaiteur.

Connaissance intime de vos bontés à mon égard, mais encore et surtout connaissance affectueuse, ardente, allant à son terme naturel qui est la reconnaissance intégrale, l'amour réciproque, poussé, de ma part, jusqu'au terme de ma puissance d'aimer; le besoin de vous rendre le tout pour le tout, de vous aimer pratiquement, c'est-à-dire, de vous servir en tout, à propos de tout, au moyen de tout, malgré tout, de mettre dans cet échange d'amour ma richesse, ma joie, ma vie, mon tout.

— PREMIER  
POINT :  
Dieu tout  
aimant,  
Dieu  
bienfaiteur.

— Repassons donc les bienfaits reçus; mais repassons-les d'une vue sommaire, en nous refusant la consolation de nous attarder à ce panorama déjà si beau.

1<sup>o</sup> Ses bienfaits.

a) Bienfaits  
généraux, com-  
muns : créa-  
tion, destinée  
surnaturelle,  
Jésus-Christ.

Dieu m'a créé, m'a fait homme, son image, capable de le connaître et de l'aimer, ce qui est tout l'honneur et tout le bonheur de ma nature. Mais cela lui semblait trop peu. Du même coup, il m'a élevé au-dessus de cette nature, en m'appelant à la vision intuitive de son Essence. Le péché m'ayant fait déchoir de ma destinée surnaturelle, Dieu m'y a rappelé, relevé, adapté une seconde fois, en me rachetant, et à quel prix ! La création, la Rédemption qui rend à la création même sa vraie valeur : *Quid enim nasci profuit, si non redimi profuisset?* (Liturg. *Sabbato Sancto*) — Jésus-Christ, son Sang, sa Mère, l'Eglise, les Sacrements, l'Eucharistie, la religion tout entière : que de bienfaits à évoquer en hâte, à goûter un moment au passage, comme dans une troisième manière de prier !

Bienfaits in-  
divisibles par  
essence, tout  
entiers à moi,  
comme j'étais  
seul.

Me sembleraient-ils moins précieux parce qu'ils me sont communs avec tout le monde ? Illusion et mensonge. Écartons l'idée même d'un partage, car elle suppose l'objet divisé, le lot de chacun diminué par celui des autres. Nous partageons-nous le soleil ? Nous partageons-nous Jésus-Christ à la sainte Table ? Création, Rédemption, avec tout ce que la Rédemption suppose : autant de bienfaits communs, il est vrai ; et ne suis-je pas Jésuite pour

en faire jouir, s'il se pouvait, tout le monde? Mais ils restent indivisibles en eux-mêmes, par essence; je n'en ai pas moins que si j'étais le seul homme au monde, le seul racheté, le seul capable de la vision intuitive, du ciel.

Quoi encore? Les avances divines me semblent-elles trop peu flatteuses? Me plaindrai-je de ne point les voir venir à moi, se poser sur moi nommément, distinctement, par manière de faveur personnelle, de privilège? Me figurerai-je Dieu comme une manière de triomphateur antique, jetant, du haut de son char, des poignées d'or à la foule anonyme, ou même assignant une gratification à tous ses sujets inconnus de lui pour la plupart? Illusion trop grossière. De toute éternité, quand Dieu décrète la création, la rédemption et le reste, il me voit, il me nomme, il me vise, il me dédie, à moi personnellement et distinctement, ces grands actes d'amour. Ils sont tout entiers pour moi dans son intention, comme ils sont tout entiers à moi dans leur substance. Voilà le vrai.

Et si pour me rendre son amour encore plus sensible, il me fallait quelque chose de plus spécial, de plus immédiatement personnel, rappelons-nous ces « dons particuliers » que nomme saint Ignace. Ils font toute mon histoire, mon humble et merveilleuse histoire. Naissance chrétienne, baptême, éducation orthodoxe et pieuse, vocation, vœux, sacerdoce, tant de prévenances, tant de préservations, tant de pardons, tant de souvenirs bien à moi, qui affluent de toutes parts et me font monter les larmes aux yeux! Tout cela est-il pour tout le monde? Ne m'avoueraï-je pas assez distingué, favorisé, privilégié?

— Les bienfaits de Dieu! Le temps me manque pour en détailler le catalogue et d'ailleurs je ne les compterai bien qu'au ciel. Mais de ce que j'en puis connaître, une conséquence, du moins, ressort, elle s'impose : Dieu m'aime. Oui, je prends partout sur le fait, et comme en flagrant délit, cet incompré-

Bienfaits voulus de Dieu pour moi distinctement, comme si j'étais seul.

b) Bienfaits particuliers, plus strictement personnels; toute mon histoire.

2° L'amour qu'il atteste.

hensible amour. Or, c'est là précisément ce que mon Bienheureux Père m'invite à peser avec tout le sentiment dont la grâce me rendra capable : *Ponderando multo cum affectu.*

a) Dieu m'aime, car il me communique du sien et de soi. (Ordre naturel et surnaturel).

Dieu m'aime; il le prouve par tous ses actes à mon égard; Dieu m'aime, car il ne cesse de se communiquer à moi. N'envisageons que ma nature d'homme. Il m'y donne du sien et déjà quelque chose de soi : un reflet de son être, une lueur de son intelligence, une étincelle de ce feu dévorant qui est sa puissance de vouloir et d'aimer. Regardons cet ordre surnaturel où il me rétablit, de fait, au Calvaire. Là il me donne de soi, il commence de se donner soi-même : Jésus-Christ n'est-il pas Dieu? où vont ces donations progressives? à la donation finale, totale, par laquelle il se livrera lui-même sans intermédiaire, à mes yeux, à mon cœur, créant en moi, pour recevoir ce bienfait suprême, une capacité, une puissance qui n'appartiennent qu'à lui par nature. Il est donc bien vrai : Dieu se donne et veut se donner à moi autant qu'il le peut selon l'ordre de sa divine Providence. Il est bien vrai : à mon égard, Dieu étend jusqu'aux limites du possible la communication, le don de soi. Je le vois : ni sa sagesse, ni sa sainteté ne lui permettent de passer outre. Pourrait-il abdiquer, me faire Dieu à sa place? Non. Pourrait-il faire de moi formellement et absolument un autre Dieu égal à lui-même? Non. Mais j'apprends avec stupeur que, tout en restant ce qu'il est et me laissant ce que je suis, il peut me rendre participant de sa nature divine, qu'il le veut, qu'il l'a commencé par sa grâce et l'achèvera dans la gloire. Est-ce là se donner assez, aimer assez?

En Jésus-Christ, il commence de se communiquer soi-même; il achèvera au ciel.

C'est pousser à la limite du possible le don de soi.

Jésus-Christ à moi donné : preuve éminente et péremptoire que Dieu m'aime.

Oui, Dieu m'aime, puisqu'il me donne Jésus-Christ, puisqu'il fait Jésus-Christ pour me le donner, puisqu'il le fait mortel pour me l'immoler; puisque, en Jésus-Christ, qui est Dieu, Dieu, sans se détruire, se fait capable de m'aimer jusqu'au sacrifice, jusqu'au sang, jusqu'à la mort. Jésus-



Christ! Ce nom dit tout, renferme tout, promet tout, démontre tout, ce tout merveilleux qui se réduit à une seule chose : Dieu m'aime. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3, 16). *Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (Rom. 8, 32) Quel est le grand don de Dieu? La vie, la vie éternelle, sa propre vie qu'il entend nous communiquer. Qui nous l'apporte abondante et surabondante? Dieu même, en la Personne de son Fils. En quoi consiste-t-elle ici-bas? A connaître le seul vrai Dieu et son envoyé Jésus-Christ, qui me le révèle, qui me le réconcilie, qui me mène à lui. Avoir le Fils, c'est donc avoir la vie : *Qui habet Filium habet vitam* (1 Joan. 5, 12). Et qui a, qui possède plus que moi, disciple de saint Ignace et des Exercices, le Fils, le Verbe incarné qui apporte la vie de Dieu, qui est lui-même cette vie : *Ego sum... vita* (Joan. 14, 6), qui est lui-même Dieu? Dieu offre Jésus-Christ à tous les hommes : c'est qu'il les aime. Il me le prodigue à moi : c'est me prodiguer son amour.

— Oui, Dieu m'aime, Dieu m'aime, Dieu m'aime... Pourquoi me le répéter de la sorte comme si j'en doutais? J'ai la foi cependant. *In fide vivo Filii Dei qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Gal. 2, 20). *Et nos cognovimus et credidimus caritati quam habet Deus in nobis* (1 Joan. 4, 16). Je crois, il est vrai : mais qu'elle est oublieuse et languissante, cette foi qui devrait soulever mon âme et transfigurer ma vie! Je crois, mais en même temps je sens en moi quelque chose qui résiste sourdement à croire. Quoi donc? Est-ce un instinct confus, mais profond de mon indignité? Par où suis-je aimable à un Dieu? C'est plus encore et très certainement, l'impuissance à comprendre le désintéressement absolu, la générosité toute pure de l'amour qui incline Dieu vers moi. Je ne puis concevoir Dieu que d'après moi-même. Or, ici j'ai beau corriger

b) En moi, doublerésistance à y croire :

...monindignité sentie,

... la transcendance incompréhensible du désintéressement divin.

et sublimer les données que me fournit ma propre nature; il reste une différence qui me confond, une transcendence qui m'accable. Quand j'aime, moi, c'est que je trouve ou crois trouver un objet aimable; c'est que le fait de l'aimer, d'en être aimé surtout, est un appoint sensible à mon bonheur. Mais aimer un être qui n'existe pas encore; mais le créer parce que je l'aime et pour l'aimer; l'aimer sans attendre ni prétendre de là aucun accroissement à ma béatitude personnelle : comme cela dépasse mon pouvoir, cela dépasse mon imagination. Eh bien ! que l'imagination se taise, que la foi parle seule, que tout mon être se courbe et se rende ! Au temps des duels judiciaires, le vainqueur posait le genou sur la poitrine du vaincu, lui mettait le poignard sur la gorge, et, dans cet état, le forçait de confesser son tort. O mon âme, confesse enfin cet amour dont l'évidence te terrasse; ne ravale plus Dieu à ta ressemblance, à ta mesure; fais-lui l'honneur de l'estimer plus généreux que tu ne saurais l'être; crois et avoue qu'il t'aime. *Et nos cognovimus et credidimus caritati quam habet Deus in nobis.*

c) Que l'impression tombe devant la foi.

30 Dieu veut que je l'aime; il me le commande,

... parce que c'est l'ordre;

... parce que c'est mon bonheur. Il ne le commande que par amour.

Bref, il veut entre lui et moi une réelle amitié.

Mais est-ce possible ?

— Qui aime veut être aimé. C'est la loi universelle. Dieu ne la subit pas, il la fait; mais l'ayant faite, il n'y dérogera pas pour son propre compte. Donc il veut que je l'aime, c'est son premier commandement. Pourquoi le veut-il? Parce que c'est l'ordre, la première des vérités à faire. Dieu ne peut pas ne pas vouloir que le Tout aimable soit aimé. Il le veut encore parce que là est mon bonheur; il le veut, non pas à son bénéfice, mais au mien; quand il me commande de l'aimer, il me commande d'être heureux.

Aimons-le donc. Je le dois en toute raison et en toute justice, dit saint Ignace et, très certainement, je le veux de tout mon cœur. Mais le puis-je? Il faut le croire, puisque Dieu ne commande pas l'impossible. Et pourtant que ferai-je? Aimer effectivement, réellement, c'est communiquer ce qu'on

a, donner du sien, de soi, tendre à se donner soi-même. Or, il n'a que faire de mes biens, de mes dons, et je le reconnais Dieu précisément à cette marque. *Dixi Domino : Deus meus es tu, quia bonorum meorum non eges* (Ps. 15, 2). Mais encore et surtout, suis-je capable de lui donner quelque chose? *Quid habes quod non accepisti?* (1 Cor. 4, 7) Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, lui appartient en stricte justice; mon être même vient de lui, comme son premier don, sa première aumône. Dès lors, à me dépenser pour lui sans réserve, j'acquitte une dette, un fermage, un tribut pur et simple, je paye, je restitue; je n'offre pas, je ne donne pas. Il y a, dit Notre-Seigneur en personne, plus de bonheur à donner qu'à recevoir : *Beatius est magis dare quam accipere* (Act. 20, 35). Ce bonheur exquis et vraiment royal. Dieu ne se l'est-il pas réservé, ne l'a-t-il pas confisqué par la force même des choses? Tout mon rôle, à moi, n'est-il pas de recevoir, de dire merci, tout au plus de solder une redevance? Rôle de pauvre, de débiteur. Or, entre le débiteur et le créancier, entre le pauvre et le riche, où peut être l'échange des biens, où le don réciproque, où la véritable amitié?

Ayant tout reçu, je dois tout; je rends, je paye, je ne donne pas.

Eh bien! non. Dieu l'a vu; dans son adorable délicatesse, il y a pourvu deux fois.

Dieu y pourvoit doublement :

Et d'abord, pouvant tout exiger, il a daigné réduire à quelques points son droit de Maître. Par delà ses préceptes rigoureux, absolus, il a mis ses conseils, ses désirs d'ami; mais encore, après m'avoir introduit dans la sphère supérieure des conseils, il ouvre devant moi les espaces indéfinis de la perfection spontanée. Comme au jeune homme de l'Evangile, il m'a dit une fois pour toutes : « Si tu veux être parfait... viens. » (Mat. 19, 21) Il me laissait donc libre, et, en venant, je me suis réellement donné. Présent chétif, car je ne donnais que moi-même; présent véritable d'ailleurs, puisqu'il était spontané; don absolu, puisque je donnais tout moi-même. Et

... par delà les commandements, les conseils,

... et dans les conseils même, la perfection indéfinie; de part et d'autre, simple invitation de Dieu.

D'ailleurs, la dette stricte peut être acquittée dans une intention dominante d'amour.

Donc je puis donner à Dieu, l'aimer effectivement comme il m'aime, lutter d'amour avec lui.

depuis lors, par delà tous les actes que cette première donation m'a rendus obligatoires, par delà mes vœux et mes règles, je demeure libre de monter toujours plus haut dans le sacrifice, de n'être qu'un religieux suffisant ou de faire de moi un saint. Là encore, Dieu ne commande pas, il invite : « Si tu veux. » N'est-ce pas reconnaître, n'est-ce pas constituer en moi la puissance de lui donner spontanément, de me montrer généreux et libéral envers mon Créateur et Seigneur? (*Annot. 5*)

Il y a plus. Là même où Dieu exige, il me livre le secret de transformer le tribut en offrande. Contraint de payer par justice, il ne tient qu'à moi de payer dans une intention d'amour? Est-ce chimère? L'intention ne change pas l'essence des choses; jamais elle ne rendra bon un acte mauvais en soi. Mais elle peut ennoblir et transfigurer, soit l'acte indifférent, soit l'acte déjà bon à quelque autre titre. Vraie pierre philosophale, elle change en or tout ce qui ne lui est pas réfractaire. Qu'un ami m'ait fait un prêt considérable : ne puis-je, ou lui servir les intérêts, ou lui restituer le capital, moins pour l'acquit de ma conscience, qu'avec la joie toute cordiale de lui avoir dû ce service et de le remettre en jouissance de son bien? Et quand Dieu est en cause, quand il réclame avec empire ses droits souverains, qui m'empêche d'y satisfaire moins par devoir que par amour pour le divin créancier, pour le divin bienfaiteur?

— Il est donc vrai, mon Dieu : vous ne me refusez pas ce doux et glorieux pouvoir de vous offrir, moi aussi, quelque chose; vous me ménagez l'honneur, la consolation, de vous donner, moi aussi, et bien réellement, du mien, de moi, tout moi-même. Cet honneur, vous ne le confisquez pas jalousement pour vous, ô grand riche, ô seul riche, qui daignez avoir toutes les délicatesses de l'amitié. La voilà donc possible entre vous et moi, entre votre opulence et ma misère, cette amitié merveilleuse, puisque je suis en mesure de répondre à



l'amour effectif par l'amour effectif, au don spontané par le don spontané; puisque, par une disposition, par une attention inappréciable de votre Providence, il peut y avoir entre le Créateur et sa créature, échange de biens, rivalité, lutte, « contention d'amour ». (Saint François de Sales) Ah! j'accepte avec transport ce pouvoir que vous me faites; j'en userai avec toute la plénitude et la pureté d'affection dont je suis capable. Ainsi, tout à l'heure, ai-je pesé vos bienfaits, les gages de votre amour; ainsi vous présenterai-je maintenant les offrandes du mien, *Ponderando multo cum affectu... Ut qui offert multo cum affectu.*

Faisons-le  
multo  
cum affectu.

— Que vous offrirai-je donc, ô Seigneur? Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout ce qui tombe sous l'empire de ma liberté, mes puissances naturelles, mémoire, intelligence, volonté tout entière.

4<sup>o</sup> le *Suscipe*.  
Offrons à Dieu  
par amour plus  
que par justice:

Par justice, je n'en dois user que pour vous; mais c'est par reconnaissance et par amour que je veux surtout le faire. Ma mémoire, mon intelligence ne sont que pour vous connaître. Je veux ne les remplir que de vous, me souvenir de vous sans relâche, voir en vous toutes choses et vous seul en elles, ne rien étudier, ne m'intéresser finalement à rien que par rapport à vous, en fonction de vous. Quant à ma volonté, vous ne l'avez faite libre que pour s'unir spontanément à vous, à la vôtre. Je démens, je condamne par avance toutes les affections opposées, ou seulement étrangères, à cette fin unique. J'abdique toute prétention au plaisir des sens, à l'amusement de l'esprit, aux consolations humaines du cœur, aux satisfactions de l'amour-propre, à tout ce qui flatte le moi jouisseur et superbe. Recevez donc ma volonté tout entière : elle veut ne vouloir jamais que vous. Et si elle vient à faiblir, à se détacher de vous pour se chercher elle-même dans je ne sais quelle créature; je vous le demande, Seigneur, de la façon la plus formelle : contrariez cette volonté capricieuse, privez-la des vaines joies où elle aurait le malheur de cou-

a) tout l'usage  
de mes puissances  
naturelles :  
... mémoire,  
... intelligence,

... volonté,

Si jamais j'en  
voulais abuser  
à mon propre  
bénéfice, prions  
Dieu de me con-

trier, de me frustrer, de me désoler dans mes vains désirs.

b Mes puissances elles-mêmes, c'est-à-dire leur exercice de fait.

En quel sens ?

Ne demandons pas à Dieu qu'il les paralyse ;

... mais, s'il le veut, résignons-nous par amour ;

... mais s'il prévoit que j'en abuserai contre son amour, demandons-lui formellement de les paralyser.

rir, désolerez-la au besoin, tuez d'inanition ses appétits dérégles, ramenez-la comme de force à vous, à vous seul. Si, après vous avoir tout offert, elle médite quelque détournement, quelque rapine dans l'holocauste, malgré ses cris que je désavoue par avance, prenez en maître ce qu'elle n'aurait plus le courage de vous donner par amour.

A vous donc et pour vous, l'emploi, l'usage de toutes mes puissances naturelles. Mais j'entends aller plus loin dans l'offrande. Reprenez, s'il vous plaît ainsi, mes puissances mêmes, non pour les anéantir — je sais que vous ne le voudrez pas — mais en m'en ôtant le libre exercice. Qu'est-ce à dire ? Dans le *Règne* et les *Etendards*, je vous demandais positivement une part au dénûment et aux opprobres de votre Fils adoré. Vous prierai-je ici de m'ôter la mémoire, l'esprit, le gouvernement de moi-même, toutes les activités normalement indispensables à la seconde fin d'une vocation que je tiens de vous ? Ce serait contre-sens et folie. Comment donc vous offrir en toute générosité de cœur, mais aussi en toute sagesse et probité pratiques, ces énergies naturelles dont je vous ai déjà consacré l'emploi ? Je le fais d'abord en vous promettant, avec le secours de votre grâce, une résignation entière, paisible, amoureuse, pour le jour où il vous plaira de les paralyser par n'importe quelle circonstance, par l'infirmité, par la mort. Ce jour-là, Seigneur, fût-ce en pleine jeunesse, en pleine maturité, en pleine ardeur au combat, si vous me redemandez mes armes : oh ! daignez me faire souvenir que je vous les ai rendues par avance, que je vous ai dit sans réserve : « Prenez et recevez ! »

Mais en outre, vous savez tout, mon Dieu, le conditionnel comme le futur, ce qui serait comme ce qui sera. Or, si je devais abuser jamais de vos dons, m'éblouir follement de mon esprit, de mes connaissances, de mon savoir-faire, de mes succès, détourner à mon misérable profit et retourner con-

tre vous ces instruments de votre gloire; avant cette heure de vertige, ôtez-les moi, brisez-les, foulez-les aux pieds. Cela du moins, je vous le demande, je vous en conjure formellement, absolument, instamment.

Bref, mon corps, mes sens, ma vie, mon âme avec toute sa puissance de connaître, de vouloir, d'agir, avec toutes les joies ou avantages qui ont pu m'en revenir ou qui le pourraient encore, tout ce qui est mien, tout ce qui est moi-même, tout cela vient de vous, est à vous, n'est que pour vous. Je vous le rends sans réserve ni arrière-pensée, je vous l'abandonne pour en faire à votre bon plaisir. Disposez, employez, détruisez. A vous le fruit, l'arbre, le sol même. Je veux être de ceux qui perdent leur âme en vous la donnant.

Il est vrai que, à la perdre ainsi, on la retrouve. Je le sais: je n'ai ni le droit ni le pouvoir de l'oublier habituellement, car la vertu théologale de charité n'éteindra qu'au ciel la vertu théologale d'espérance. Et malgré tout, à cette abnégation universelle je veux donner le motif le plus haut, le plus pur. Dans cette perte volontaire de mon âme, j'entends me réserver un bien unique : votre amour, le bien d'être aimé de vous, *tuum amorem*, dit la traduction littérale; — mais celui-là m'est tout acquis; — le bien de vous aimer, *amorem tui*, dit la Vulgate, et c'est celui-là que j'ai à défendre contre moi-même. Oui, mon Dieu, avec votre sainte grâce et par elle, donnez-moi de vous aimer, et je me désintéresse de tout le reste, et, si je vous livre allègrement ce reste, c'est, avant tout, que je vous aime; c'est pour m'assurer de vous aimer toujours et toujours mieux.

J'ai médité le *Fondement*, et dès lors s'imposait la nécessité de vous préférer à tout, c'est-à-dire pratiquement à moi. Mais elle ne s'imposait alors qu'à titre de sagesse, de justice et comme condition de salut. J'ai médité votre Fils, votre Verbe, votre Sagesse éternelle. En le faisant chair, vous l'avez

Bref, perdons notre âme, au sens évangélique, en la lui donnant tout entière.

A la perdre ainsi, on la retrouve. Je ne puis l'oublier; mais c'est surtout par amour que j'entends la perdre; — mais pour compensation unique à cette perte, je demande, non d'être ami de Dieu, je le suis, mais de l'aimer.

Cette offrande universelle par amour, achève, résume, consacre, et le *Fondement* et tout ce que j'ai appris de Jésus-Christ.

fait, comme dit saint Paul, sagesse et justice pour moi : *Qui factus est nobis sapientia a Deo et iustitia* (1 Cor. 1, 30), c'est-à-dire, mon Maître, mon modèle, mon auxiliaire, dans cette sagesse et cette justice éminentes qui reviennent et consistent à vous aimer. Vous aimer : je n'ai pas appris autre chose de ses exemples d'homme, de ses paroles, de tout son être, en qui je vous entrevoyais tout aimable et je vous voyais tout aimant. Quand je me passionnais pour son Humanité sainte au point de vouloir la suivre dans la douleur et l'ignominie; mon amour ne s'arrêtait pas en elle, il la traversait pour atteindre le Verbe qui ne fait qu'un personnellement avec elle et qui, par nature, ne fait qu'un avec vous. C'était donc finalement la Divinité, c'était la Trinité entière, c'était vous, ô Père célesté, que je m'efforçais de saisir et d'aimer à travers l'Homme-Dieu, à sa manière, en union étroite avec son Cœur. Et maintenant, au terme des Exercices, je veux resserrer encore cette union, je veux m'approprier, autant que votre grâce me le rendra possible, tous les sentiments de ce Cœur, ou plutôt l'unique, l'amour qu'il a pour vous. Il est votre bienfait par excellence, et ma reconnaissance devient vraiment intégrale, elle devient adéquate au bienfait, quand c'est lui-même, votre Jésus, que je vous offre sur l'autel. Mais lui-même en réclame de ma part une autre : c'est de vous aimer avec lui, comme lui, par lui. Il a reconquis pour moi votre amour; il réclame pour vous le mien. Je veux qu'il l'obtienne sans réserve; je me dépouille de tout, je me dépends de moi-même, pour n'être plus riche que de vous aimer.

— INTRODUCTION aux points suivants. Sur terre, Notre-Seigneur a fait certainement, il a seul fait parfaitement, la contemplation *ad amorem*. — Poursuivons-la

— Et pourquoi Celui qui peut seul aimer Dieu autant que Dieu le mérite, ne serait-il pas mon guide dans ma course trop hâtive à travers les considérations suivantes? Pendant ses quarante jours au désert, et mille autres fois durant le cours de sa vie terrestre, n'a-t-il point repassé dans son esprit, dans son cœur d'homme, le fond, la subs-



tance de ce que va me rappeler mon Bienheureux Père? Sans contredit, sans comparaison, Jésus était, il est, dans son Humanité, le premier des philosophes, des artistes, des poètes. De quels yeux voyait-il la création? De quels yeux voyait-il, non pas seulement à l'origine de tous les êtres, mais présent et agissant en eux, ce Père céleste, Principe sans principe, à qui, pour cela même et par une sorte de préférence qui ne nous trompe pas, nous attribuons l'acte créateur, commun, de fait, aux trois Personnes et indivisible entre elles! Jésus se voyait et se sentait lui-même, en un degré transcendant, unique, le lieu de toutes les présences divines, l'objet de l'opération divine incessante, le temple de la divine gloire, mais un temple hors de pair, ne faisant qu'un avec le Dieu qui l'habite. Jésus voyait et sentait que tout être, tout ordre, toute harmonie, toute beauté, mais par-dessus tout la beauté de son corps et de son âme, descend du Père, comme le ruisseau descend de la source et le rayon du soleil. Dès lors, quelle « reconnaissance intégrale, » quelle action de grâces adéquate au bienfait, montait incessamment du divin Cœur! O Jésus, prêtez-moi vos yeux pour voir combien tout cela est vrai de moi-même, proportion gardée et dans mon humble rang de créature. Prêtez-moi votre Cœur pour sentir l'amour prévenant de votre Père m'environner; m'assiéger de toutes parts, me compénétrer, me soutenir, me faire moi-même à chaque instant de ma durée. Que j'apprenne de vous à y répondre par tout l'effort de mon amour réciproque!

— Non, quoi que la folle impression puisse m'en dire, Dieu n'est pas loin de moi, *non longe... ab uno quoque nostrum* (Act. 17, 27). Dans l'ordre d'excellence réglant l'ordre d'appréciation, la distance est et restera toujours infinie; mais à cela près, Dieu m'est tout proche, il m'enveloppe de partout; je vis, je me meus, je suis en Dieu comme un microbe dans un Océan. *In ipso enim vivimus et movemur*

avec ses yeux  
avec son Cœur:

— SECOND  
POINT : Dieu  
tout aimant. —  
Le bienfaiteur  
présent dans le  
bienfait.

1.<sup>re</sup> Vérité de  
sa présence  
universelle.

*et sumus* (Act. 17, 28). Pour le trouver, je n'ai pas à monter au ciel, pas même à entrer dans ses temples, où il m'appelle cependant comme en un lieu privilégié d'adoration et de prière. J'ouvre les yeux de mon corps, et je vois le monde, personnes et choses. Ouvrons les yeux de l'âme aux lumières de la foi, de la raison même, et je verrai Dieu, car il est là, vraiment là. Non pas identique aux choses et aux personnes; non point substance unique dont elles ne seraient que le phénomène, le fantôme. Elles ont leur réalité, leur être à part, qu'elles tiennent de lui, mais qui n'est pas lui. Et pourtant Dieu est là, il y est à demeure, il y habite. *Habitat Deus* (Virgile).

Dieu présent  
(et agissant déjà)  
par la conservation,  
... autour  
de moi,

Or, tout en ne me parlant directement que de sa présence, mon Bienheureux Père ne peut se défendre de montrer déjà son activité qui en est inséparable. L'Immense, l'Indivisible coexiste à toutes ses créatures; mais encore il les conserve par un acte positif et continu; il leur donne à chaque instant, il leur verse goutte à goutte la somme d'être et d'aptitudes assignée par lui-même à chacune d'elles : au gaz ou aux minéraux, leurs énergies physiques ou chimiques; aux plantes, la force vitale qui les fait pousser, se nourrir, se reproduire; aux animaux, le mouvement, la sensibilité, l'instinct.

... en moi-même,  
dans tout  
mon être;

Mieux encore : pour le trouver, je n'ai pas à sortir de moi-même; tout au contraire, je n'ai qu'à y rentrer. Fussé-je aveugle, sourd, presque étranger, de fait, à toute la création qui m'environne, Dieu, du moins, serait encore avec moi, en moi, dans tous les éléments qui me composent; il y serait, tenant rassemblé sous ma personnalité d'homme, tout ce qu'il dispense et distribue parmi ses créatures inférieures, l'être, la vie végétative et sensitive; y surajoutant lui-même, à chaque seconde, la vie intellectuelle et morale par où je les domine et lui ressemble à lui-même. Vérité dans l'ordre simplement naturel; vérité plus haute encore et plus touchante dans l'ordre surnaturel où, de fait, je

... Dieu faisant  
de moi son temple  
(ordre naturel  
et ordre surnaturel  
plus encore),

vis. Là, sans parler de la présence eucharistique et transitoire, il ne tient qu'à moi de le posséder à demeure en gardant la grâce sanctifiante. *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (Joan. 14, 23). Quand on détruirait tous les temples : aussi longtemps que j'existerais, il en resterait au moins un : moi-même, moi consacré déjà par son image, consacré par sa présence naturelle et nécessaire, encore plus, saintement consacré par sa présence surnaturelle et sacramentelle ; tabernacle transitoire de son Verbe incarné ; sanctuaire permanent, si je le veux, de sa grâce sanctifiante, laquelle est une spéciale présence d'amour. Il est donc véritable : Dieu autour de moi, Dieu en moi, Dieu partout.

— Et qu'est-ce à dire, sinon qu'il m'aime ? Il n'a donc pas suffi au grand Bienfaiteur de mettre de loin ses dons à mon adresse ; là même où il ne donne immédiatement que du sien, il a commencé à donner de soi, à se donner lui-même. Bien mieux qu'un riche tiendrait à porter en personne ses aumônes, Dieu vient à moi, Dieu se cache et s'enveloppe dans ses bienfaits. Or, partout où il est, il reste nécessairement lui-même, c'est-à-dire, tout aimant. Il m'aime donc, en fait, dans toutes les créatures qu'il met sur ma route, même dans celles qu'il n'a pas faites capables d'aimer, comme les astres, la terre, les fleurs ou les fruits, même dans celles auxquelles il permet de m'affliger, de me nuire, de me haïr, puisqu'il ne le leur permet que pour le bien supérieur de mon âme. Présent en moi, il m'aime, de fait, en moi, aux heures même où je l'oublie, où je l'offense. Portant partout et nécessairement sa présence divine, j'y porte partout son amour, aux heures même où je suis assez malheureux pour lui refuser le mien.

— Ah ! bien, plutôt suivons la grande loi de l'amitié qui est amour réciproque. Qui aime donne volontiers sa présence, et qui la donne volontiers prouve

2° Présence universelle, qui atteste son amour, qui est, de fait, son amour même partout présent.

3° Que lui rendre ? . . Présence : advertance, souvenir frère

quent, perpétuel si je pouvais.

Exercice  
de la présence  
de Dieu.

En cela, moins  
devoir qu'honneur,  
force, charme, et surtout  
réciprocité active d'amour.

qu'il aime. Dieu le fait pour moi : faisons-le pour lui; ne nous laissons pas vaincre, tenons-lui tête, soutenons avec lui, dans la mesure de mes forces, la glorieuse lutte de l'amour; faisons-nous présent à Dieu comme il daigne se faire présent à moi, en moi. « Mettons-nous en la présence de Dieu », dit la formule consacrée, classique. C'est dire : « Prenons garde à sa présence, réveillons-en le cher souvenir; tendons, sur la trace des Saints, à ne la perdre jamais tout à fait de vue. » Sainte présence de Dieu autour de moi, en moi-même, tu es la vérité, la vérité toujours actuelle, toujours jeune; tu ferais, si je savais mieux le vouloir, ma pureté, ma noblesse de pensée et de sentiment, ma confiance, ma paix, mon courage, ma joie, oui, ma joie indéfectible comme toi-même. Pourquoi? Parce que tu me rappelleras sans relâche son amour et tu provoqueras sans relâche le mien. Voir Dieu, aimer Dieu dans toutes les créatures et, par suite, en moi-même, c'est ma règle (*Summar Const* 17), moins règle, à vrai dire, qu'honneur et bonheur. Par quelle faiblesse, par quel misérable assujettissement aux apparences, par quel manque d'esprit de foi, n'envisager le souvenir habituel de Dieu que comme un devoir presque trop haut, comme un fardeau presque trop lourd! Il devrait m'être un charme, une force, un aliment à l'insatiable appétit de mon cœur. Pauvre cœur! Il veut aimer, il veut savoir qu'on l'aime. Eh bien! voici tous ces êtres, ces *reliqua super faciem terræ sita*: personnes, objets de main divine ou de main d'homme, situations, événements, formes diverses de l'activité humaine. Il ne s'agit plus seulement d'en user dans l'intérêt et la mesure de ma fin unique; il s'agit d'y voir et d'y goûter ce qui s'y trouve : Dieu présent, Dieu aimant, Dieu m'aimant. Oui, Dieu est présent et il m'aime, dans cette page blanche sur laquelle j'écris, dans la plume dont je me sers, comme dans mes doigts qui conduisent ma plume, comme dans mon cerveau, dans mon intelligence et ma volonté qui conduisent mes doigts. Dieu est présent et il



m'aime, dans ces personnes humainement si diverses, chères ou indifférentes ou antipathiques, amies ou ennemies, dans cette main qui serre la mienne ou dans cette autre qui me souflette. Dieu est présent et il m'aime, dans cette situation, dans cet emploi qui m'agréa ou me pèse, dans ces événements qui réjouissent ou désolent ma nature. Dieu partout présent, m'aimant partout : l'oublier, c'est manquer à la vérité, à la lumière, en vivant d'apparences et d'ombres; c'est me manquer à moi-même, en frustrant mon âme de son trésor; c'est manquer au divin amour en ne daignant pas y prendre garde pour y répondre. Certes, Jésus, mon Seigneur et mon Modèle, aurait bien lieu de me répéter sur le ton du reproche. *Si scires donum Dei!* (Joan. 4, 10) Apprenez-moi donc, ô Maître, à l'envisager comme vous, à voir, comme vous, Dieu présent dans toutes ses créatures et à l'y aimer puisqu'il m'y aime; à voir Dieu présent en moi, à l'honorer dans ce temple qui est ma propre personne, à l'y aimer surtout, puisqu'il m'y aime, puisqu'il n'a construit de ses mains ce temple que pour le consacrer par sa présence amoureuse; puisque, n'ayant besoin que de lui-même, il se plaît, il met ses délices, à venir habiter ce pauvre tabernacle que je suis. Bonté pure, amour désintéressé jusqu'à l'incompréhensible, et pourtant certain de toute la certitude de ma foi. Se peut-il que je l'oublie, que je ne rende pas présence pour présence, amour pour amour?

— Présence, action : pour Dieu ces deux choses n'en font qu'une. Je l'ai déjà entrevu, mais j'y veux insister en appuyant sur la seconde.

— C'est par un incessant travail de Dieu que je suis conservé, c'est-à-dire, créé à chaque instant. Travail sans effort, sans fatigue, travail sans travail, mais non pas sans réalité ni sans efficace. Par le concours indispensable qu'il me prête, son opération se joint et se superpose incessamment à la mienne. Mes actes sont miens, je les produits réel-

*Si scires donum  
Dei!*

— TROISIÈME  
POINT : Dieu  
tout aimant. Le  
divin Bienfai-  
teur travaillant  
pour moi, dans  
ses bienfaits.

1<sup>o</sup> Vérité.  
Concours phy-  
sique de Dieu à  
mes actes,

lement, mais à titre de cause seconde. Dans leur être matériel, et sauf le désordre moral que je puis y mettre et qui n'appartient qu'à moi, ils sont siens à un titre différent et supérieur, car c'est lui, Dieu, qui les produit en qualité de cause première. Je fais réellement tout ce que je fais; mais je ne puis rien faire sans la collaboration, souple et souveraine tout ensemble, de Dieu. Ainsi en va-t-il de toutes les créatures qui m'environnent. Au sens que je viens de rappeler pour moi-même, elles ne font rien qu'il ne le fasse avec elles, en elles. Il coopère de haut et cependant de tout près, à l'activité inconsciente des forces naturelles, à l'activité libre de quiconque est né pour penser, vouloir et se déterminer spontanément. Et que dire de cette action morale par où il travaille doucement et respectueusement toute âme encore vivante ici-bas : lumières, inspirations, sollicitations muettes, grâce offerte, grâce répandue même sur celui qui l'ignore ou la méprise? Montons au ciel. Là encore Dieu travaille magnifiquement l'âme élue, non plus pour la pousser au terme — elle y est — mais pour l'y maintenir, en lui conservant l'être, et avec l'être, cette puissance toute surhumaine, surnaturelle, divine en substance, de le voir, lui, face à face, comme il est, comme il se voit. Vous le disiez bien. Seigneur Jésus : votre Père travaille sans cesse. *Pater meus usque modo operatur* (Joan. 5, 17).

... à tout exercice de toute activité créée.

Action morale sur mon âme, sur toutes les âmes.

2° Pour qui ce travail? Pour moi. — Pourquoi? Parce que Dieu m'aime.

— Mais à qui le bénéfice de cet immense et paisible labeur? A Dieu même? Non, non encore et toujours. S'il exige et procure sa gloire extérieure parce que c'est l'ordre, il n'en a que faire pour sa propre félicité. Pour qui donc travaille-t-il sur terre? Pour l'homme, pour moi. Pourquoi travaille-t-il? Parce qu'il aime, parce qu'il m'aime. A quoi travaille-t-il? A faire d'autres heureux que lui-même, à me faire heureux, moi. Je le savais dès l'origine fondamentale : cette terre, avec tout son mal, est immédiatement pour l'homme, pour lui, pour poursuivre sa fin, son bonheur. Et

comme Dieu est conséquent avec lui-même, fidèle à lui-même; conservation, concours, gouvernement, tout ce qu'il fait, veut ou permet, tout le jeu de sa sagesse, toute l'action de sa Providence, tout va au but de la création première et de l'institution surnaturelle, au bonheur de la créature intelligente, au mien. Je dis au mien, et, en le disant, je ne suis pas égoïste ou superbe, car la divine intention d'amour vise tous les hommes aussi bien que moi-même.

Il est donc vrai : c'est pour moi que Dieu travaille dans cette terre qui me porte, dans les astres qui m'éclairent, dans l'atmosphère que je respire, dans le feu qui m'échauffe, dans l'aliment qui me nourrit. C'est pour moi que Dieu travaille dans la sainte Eglise, dans les Sacrements, dans la grâce actuelle qui est son effort direct sur mon âme, dans l'Humanité de Jésus-Christ même. C'est pour moi que Dieu travaille dans ce petit monde restreint qui me touche de tout près, dans ces personnes, ces objets, ces situations, ces événements, dont le contact immédiat m'affecte et m'agite. Ce tourbillon qui m'enveloppe et semble m'emporter à l'aventure, c'est le grand souffle continu de l'amour divin qui me pousse droit au bonheur éternel. Sur terre, Jésus-Christ a voulu prendre parmi les siens le rôle de serviteur. *Ego autem in medio vestrum sum sicut qui ministrat* (Luc. 22, 27). Mais en vérité, le Père céleste, le Maître souverain, fait-il autre chose? S'il travaille ainsi pour moi, ne dois-je pas confesser qu'il me sert en toutes façons, avec toute sa sagesse, toute sa puissance, tout son cœur? Et servir de la sorte quand rien n'y oblige, est-ce aimer, oui ou non?

— Eh bien! me contenterai-je de me laisser aimer de me laisser faire? Sous cet amour prévenant, infatigable, pur et désintéressé à miracle, demeurerai-je inerte et comme accablé? Quelle honte, et, si j'ai au cœur une étincelle de générosité, quelle souffrance! Non, non; ici encore je veux répondre,

C'est son amour qui travaille pour moi, qui s'emploie à mon service,

... dans l'ordre naturel,

... dans l'ordre surnaturel,

... dans tout ce qui touche et agit en sens divers ma petite vie,

... dans tout le jeu de sa Providence sur moi.

3<sup>o</sup> Que lui rendre?

lutter, rivaliser, faire pour Dieu comme il fait pour moi.

«) Avant tout, la foi en ce travail d'amour, quand même Dieu semble ne rien faire pour moi, tout permettre contre moi, agir en personne contre moi.

— Avant tout, je croirai à son travail, à ses services, à son amour; je m'en souviendrai, je ramènerai, doucement mais obstinément, ma vue sur cette réalité merveilleuse, sur ce fond vrai de toute vie humaine, de toute ma vie. Ecartons les ombres, dépassons les apparences, la fantasmagorie de ce monde (1 Cor. 7, 31). En tout ce qui m'environne ou m'arrive, en tout ce que font les créatures autour de moi, pour moi, mais encore et surtout contre moi, je verrai Dieu travaillant à son œuvre, à la forme de gloire extérieure qu'il préfère, à mon union avec lui dans l'amour éternel. Santé ou maladie, joie ou peine, affection ou aversion à mon égard, gratitude ou ingratitude, ferveur sensible ou aridité, paix extérieure ou persécution, vie ou mort : qu'est-ce que tout cela? Détails mobiles, confus, capricieux et contradictoires en apparence, d'un dessein unique, d'un plan qui se suit et se continue toujours le même, et je le connais bien, ce plan d'amour. Objets, personnes, situations événements : qu'est-ce que tout cela? Auxiliaires, manœuvres, conscients ou inconscients, dociles ou révoltés, du grand Ouvrier invisible qui fait par eux mon bonheur. Quand saint Laurent agonisait sur le gril rouge, est-ce que Dieu n'était pas là, opérant de façons diverses, dans la flamme, dans les bourreaux, dans la chair torturée, dans l'âme victorieuse, et partout ne faisant qu'une chose, le triomphe du Martyr? Quand on flagellait ou crucifiait son propre Fils, Dieu n'agissait-il pas lui-même dans les fouets, dans les clous, dans les bras exécuteurs, dans l'âme délaissée de la Victime, dans le Cœur désolé de Marie? Et avec toutes ces haines d'une part, toutes ces douleurs, tout cet héroïsme de l'autre, que faisait-il? La gloire du Crucifié, le salut du monde, mon salut; en tout, malgré tout, partout il accomplissait son grand chef-d'œuvre d'amour. Impossible d'y contredire :



Dieu travaille sans relâche au bonheur des siens, il y travaille plus que jamais quand il les éprouve, les délaisse, les livre, les accable. O esprit de foi ! O confiance inconfusable qui en jaillirait ! O courage qui me donnerait une meilleure vue de cette Providence toute d'amour !

*Adauge nobis  
fidem!*

— Mais c'est peu de voir : il faut agir. A l'œuvre donc ! Entrons tout de nouveau en lutte avec l'amour infini. Dieu travaille pour moi en tout : je travaillerai pour lui de tout mon pouvoir et de toutes manières. *In omnibus labora*, disait saint Paul à Timothée (2 Tim. 4, 5) : ainsi ferai-je, disputant à Dieu la gloire de donner son travail par amour. Dieu me sert en tout ; je le servirai de même, je mettrai tout en œuvre et à profit pour le servir ; j'écarte, je renie et condamne par avance toute autre intention ou ambition, tout autre emploi final et conscient de mon activité. Dieu m'aime ; c'est le premier et dernier mot qui explique et résume tout le reste ; je l'aimerai en lui-même de tout mon esprit, de toute mon âme, de toutes mes forces ; je l'aimerai en tout, personnes, objets, événements. N'est-ce point là, le fruit précis et pratique de cet exercice, la demande que me dictait saint Ignace dès l'abord : *Ut in omnibus possim amare et servire suæ divinæ Majestati!*

Comment l'oublier du reste ? Ce travail amoureux, par où le grand ouvrier sanctifie, divinise et béatifie la créature intelligente, je n'ai pas seulement à le seconder en moi-même ; je dois le partager à l'égard et au bénéfice des âmes qui m'entourent. Par vocation, je suis apôtre, ministre du Christ et dispensateur des divins mystères (1 Cor. 4, 1) ; je suis collaborateur de l'Evangile (2 Tim. 1, 8), séparé de la foule et de toutes choses, pour n'appartenir qu'à l'Evangile de Dieu (Rom. 1, 1) ; je suis, — l'oserais-je dire de mon chef ? — coadjuteur de Dieu même (1 Cor. 3, 9) ; il m'incombe d'aider les âmes en les amenant (*adjuvare adducendo*) à l'aimer, à le servir en tout avec moi.

*b. Travail pour  
travail. Ser-  
vons Dieu en  
tout et par a-  
mour, comme il  
me sert en tout  
par amour.*

*c. En outre,  
dévouement  
absolu par a-  
mour à sa gloire,  
au salut des  
âmes, à son œuvre  
propre, puisque,  
par amour, il me fait  
son collabora-  
teur, son coad-  
juteur.*

comme moi. Devoir strict, honneur insigne, mais surtout gage d'un amour privilégié qui m'oblige à une réciprocité plus ardente. Oui, mon Dieu, oui, divin travailleur des âmes, c'est bien le moins que je m'offre au double labeur où vous m'appellez, au double effort de ma sanctification personnelle et de l'apostolat. C'est votre amour qui m'y invite; que ce soit l'amour qui m'y engage, bien plus que le devoir, la justice, l'honneur professionnel! Ainsi continuerai-je de répondre à votre don par un don véritable, de rivaliser avec vous sur le terrain d'amour.

Ici comme partout, luttons d'amour avec Dieu.

Incapable d'égaler le désintéressement de Dieu, allons, du moins, en cela même, aussi loin que possible;

— Mais comment passer outre et vous tenir tête jusqu'au bout? En tout cela, vous m'aimez avec un désintéressement absolu; prétendrai-je faire de même? Vous n'avez nul besoin de moi : je ne puis me passer de vous sans mourir de mort éternelle. Vos bienfaits, votre présence, votre incessant travail à mon service, ne sont qu'un épanchement, un débordement de bonté pure, toute gratuite et spontanée. Mon amour à moi, sera toujours l'appel, le cri d'une immense indigence que vous seul pouvez combler. Ah! les armes deviennent ici trop inégales. Où sera la réciprocité dans le don, où sera l'échange indispensable à l'amitié?

Il est trop juste, ô Souverain Maître, que mon pauvre amour le cède à l'amour infini. Et pourtant il cédera sans honte ni peine; il cédera sans céder, devrais-je dire, il restera victorieux à sa manière et presque à la vôtre. Comment? En ne capitulant qu'au bout de ses forces, comme vous triomphez vous-même en allant jusqu'aux limites infranchissables du possible. Loin de souffrir de ma défaite, j'en jouirai deux fois et parce qu'elle fait votre gloire, et parce que, si je ne puis aimer autant que vous, je veux, du moins, vous aimer plus que moi-même. Ici-bas, je ne puis ni ne dois essayer d'éteindre en moi le désir, l'espoir; au ciel même, dans la joie de la possession, ma reconnaissance m'aura suivi, parfaite, intégrale enfin et éternelle.

...élevons-nous dans l'amour au-dessus du désir, de l'es-

Mais, dès ici-bas, je veux m'efforcer de dépasser, en les conservant, l'espoir et la reconnaissance même. Sans perdre de vue ces motifs déjà nobles et saints, je veux, aidé de votre grâce, hausser mon cœur jusqu'au motif suprême, à votre perfection essentielle, infinie, indépendante de vos bienfaits et de mes espoirs. C'est où saint Ignace va me pousser pour conclure.

— Et voici, tout de nouveau, ce que je méditais naguère à propos du ciel. L'œuvre de Dieu a des beautés qui me transportent : que sera-ce de l'Ouvrier qui l'a conçue et réalisée d'après lui-même? Spectacles naturels, chefs-d'œuvre de l'art, splendeurs et harmonies; l'âme belle, bonne, généreuse, sainte, brillant et souriant sur les visages, s'affirmant en action par toutes les formes de la vertu : autant de charmes qui me transportent, qui m'enlèvent à moi-même. Et tout cela, même ce que je puis me figurer de la très sainte Vierge, de l'Humanité sacrée de Jésus, tout cela vient de plus haut; tout cela n'est que rayon descendant de l'astre, du ciel infini qui est Dieu, ruisseau ou fleuve descendant de la source infinie qui est Dieu. *Omne datum optimum et omne donum perfectum de sursum est, descendens a Patre luminum* (Jac. 1, 17). Si donc le rayon m'éblouit, si le ruisseau m'enchanté, qu'en doit-il être de l'astre, de la source, de l'océan? Si j'aime invinciblement ce qui est beau, comment dois-je aimer la Beauté même, non pas abstraction, idéal pur, mais réalité première, souveraine, exemplaire concret et vivant de toute beauté réalisée sur terre et même au ciel?

C'est bien là un à fortiori péremptoire. Ma raison le saisit, elle le possède, elle en jouit en pleine sécurité. Mais mon imagination? Ah! si j'avais entrevu, même un instant, la suprême Perfection dévoilée! — Mais il faut attendre le plein jour du ciel. Et en attendant que faire? Que faire pour aimer, en elle-même et assez bien, cette Perfection invisible?

poir, au motif suprême, à l'amabilité essentielle de Dieu.

— QUATRIÈME POINT : Dieu toutaimable en soi :

...fait de raison et de foi : toute beauté créée descend de lui, dégénère de lui.

Donc, si la bonté créée me transporte, qu'en doit-il être de la sienne?

A fortiori invincible, mais tout de raison et de foi.

Comment en faire jaillir l'amour?

En parcourant et reparcourant sans relâche, par la pensée, deux gradations ou lignes inverses :

... celle qui descend de vous aux créatures,

... celle qui monte des créatures à vous.

— Deux gradations s'offrent à ma pensée, deux lignes inverses. L'une, celle que me présente saint Ignace, part du sommet au delà duquel rien n'existe, rien ne peut exister, ni même se concevoir ; elle part de la Perfection absolue, de l'Etre illimité. De là, elle va descendant jusqu'aux plus basses régions du réel où se peut encore percevoir une lueur de beauté, de perfection, d'être. C'est, pourrais-je dire, la ligne de provenance, d'origine, de causalité à la fois efficiente et exemplaire.

— L'autre part des réalités infimes : elle remonte comme d'échelon en échelon, la série croissante des beautés créées. Elle passe outre et se projette aussi loin qu'elle peut dans l'espace indéfini de la beauté idéale. Arrivera-t-elle, par une ascension continue, jusqu'au sommet divin ? Non, entre la plus belle des réalités d'expérience ou des conceptions idéales, et la beauté essentielle, absolue, il restera toujours un abîme, un espace infini, où la ligne ascendante se perd, comme un chemin simplement amorcé à l'entrée d'une plaine immense. Du moins, la ligne forcément interrompue aura-t-elle orienté la marche de mon âme dans la direction de la lumière inaccessible où le sommet divin se cache, invisible en lui-même et, d'ailleurs, éclairant tout. C'est la ligne naturelle de ma connaissance, le procédé immédiat et normal de l'esprit humain.

Descendre de Dieu aux créatures, monter des créatures à Dieu, laquelle de ces deux routes mène au terme pratique où j'aspire, au parfait amour ? L'une et l'autre. Laquelle suivre ? L'une et l'autre, et sans relâche, comme les anges allaient et venaient sur l'échelle mystérieuse que vit Jacob (Gen. 28, 12).

A vrai dire, celle qui monte m'est plus aisée ; c'est par elle que je commence, nécessairement. Comme l'amour de Dieu pour moi ne m'apparaît qu'à travers ses bienfaits, de même sa beauté, son amabilité infinies ne m'apparaissent d'abord que reflétées dans son œuvre. Ainsi, l'œuvre m'élèvera



tout d'abord à l'Ouvrier, le rayon à l'astre ; le ruisseau m'acheminera vers la source. Je ne veux plus m'arrêter, m'attarder même, aux beautés infimes. Je les cueillerai du regard et je passerai, n'emportant d'elles que l'idée toujours moins confuse et le désir toujours grandissant du beau suprême. Ainsi, en m'aidant de ma raison, de mon imagination, de mes sens même, j'arriverai, non pas certes à le voir ou à me le figurer tel qu'il est en soi, *sicuti est* (I Joan. 3, 2), mais à en concevoir mieux la transcendence, à en conjecturer quelque peu la splendeur inimaginable. Parvenu là, je redescendrai vers les créatures, mais pour me dire et me répéter sans relâche, qu'elles ne sont rien au prix de leur Créateur, de leur Prototype, de Celui qui les a faites à sa très lointaine ressemblance.

Des créatures à Dieu, de Dieu aux créatures : double itinéraire à parcourir et reparcourir sans cesse. De toute façon, l'amour est au point de départ et au terme. N'est-ce point l'amour de Dieu qui s'est affirmé, qui s'est satisfait, en se montrant et se communiquant par degrés dans son œuvre, pour s'affirmer et se satisfaire mieux encore en se dévoilant et se donnant tout entier quand viendra le jour éternel ? Et moi, que je monte ou que je descende la route enchantée, que je parte de Dieu ou de la créature, je vois partout, à chaque pas, que Dieu seul est tout aimable, et que, en graduant ainsi, pour mieux m'atteindre et m'attirer, les reflets de son Etre, il s'est montré tout aimant. Donc, à tous les points du double parcours, je vous rendrai grâces, ô mon Dieu, je m'efforcerai de rendre ma reconnaissance vraiment intégrale, mais, en outre, de la hausser vers un motif encore plus pur et plus relevé qu'elle-même, vers le motif souverain de la charité parfaite, lequel n'est autre que vous, vous seul.

Merci d'avoir fait les beautés d'ici-bas, d'avoir ainsi tracé à travers la création la route, toujours plus lumineuse, qui m'oriente vers votre Perfec-

Double itinéraire où tout me parle de votre amour et provoque le mien :

... amour de reconnaissance intégrale,

... amour de complaisance pure.

*Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam :*

... gloire  
extérieure,  
... gloire intérieure,

... objet et fondement de cette gloire : votre perfection même, dont je vous sais gré comme d'un bienfait.

Conclusions directement pratiques de ce quatrième point :

... ne plus rien voir ni aimer qu'en Dieu ;

tion infinie ! Mais encore, j'ose le dire, merci pour votre Perfection même ! Oui, mon Dieu, je vous sais gré d'être si beau. *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.* Je vous sais gré de votre gloire extérieure, de celle que la création vous rend, ou plutôt me provoque à vous rendre. Je vous sais gré de votre gloire intime et béatifique, de celle que vous vous rendez à vous-même par une connaissance infinie comme son objet. Enfin et par-dessus tout, je vous sais gré de cet objet même, de cette vérité, de cette beauté, de cette bonté incompréhensible, qui est votre fond, votre Essence, votre tout. Sans arrière-pensée ni retour d'intérêt personnel, un ami dévoué jouit des prospérités de son ami, un fils bien né se sent heureux du mérite de son père. Et moi, Seigneur, si peu et si mal que je me figure votre excellence transcendante, une sympathie toute amicale, toute filiale, m'en rend fier et heureux comme d'un bien qui me serait propre ; elle me pousse à vous en remercier comme d'un bienfait. *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.* Ainsi, peut-être, ma reconnaissance devient-elle intégrale ; ainsi se hausse-t-elle jusqu'à l'amour le plus désintéressé où mon pauvre cœur puisse atteindre, car il faut laisser au vôtre avec la gloire de se suffire à lui-même, le privilège incommunicable du désintéressement illimité. Je reste donc vaincu dans ce combat d'amitié, dans cette contention d'amour où vous daignez provoquer ma faiblesse ; mais de ma défaite même je me fais un triomphe, parce que j'y vois le vôtre ; je vous glorifie, je vous aime, je vous remercie d'aimer plus et mieux que je ne saurais jamais le faire. *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.*

— Or, il faut traduire en pratique cet amour parfait, cet amour pur où je veux tendre, et c'est en le traduisant ainsi par avance que j'y puis arriver. Si tout être créé, si le mien, n'est qu'un pâle reflet du vôtre, je ne veux plus voir ou aimer rien ni personne, ni surtout moi-même, ô Etre infini, qu'en

raison de vous, qu'en fonction de vous. Si j'ai l'insigne honneur d'être votre image; si j'ai aussi le pouvoir de la rendre, par mon libre effort, un peu moins lointaine et infidèle; si votre Fils m'assigne pour idéal votre perfection même : *Estote ergo et vos perfecti sicut Pater vester cælestis perfectus est* (Mat. 5, 48); je veux effacer de moi tous les traits du vieil homme qui n'est pas selon vous. Je vois dans ce Fils divin le premier de vos rayons, et je le sais personnellement identique à la source infinie de lumière. Jésus, ce Jésus qui ne fait qu'un avec vous, me montre en soi la forme humaine et charmante de cette perfection divine où il me convie de votre part. Je ne veux donc plus vivre que pour me réformer et me transformer sur son modèle, sur le vôtre. Je le veux surtout parce que je l'aime, parce que je vous aime en lui et que l'amitié pousse à la ressemblance. Ainsi veux-je croître de toutes manières, par lui, avec lui, en lui, dans l'accomplissement de la vérité pratique et suréminente, qui est de vous aimer; ainsi veux-je vous servir en tout, moins par espérance ou par gratitude même, que par amour : *Multum servire Deo ex puro amore* (Reg. ad sent. 18). *In omnibus amare et servire suæ Divinæ Majestati* (Cont. ad amorem Præl. II).

— Et pour fermer cet exercice, je ne sais rien de mieux que la protestation élémentaire et officielle adoptée par la Sainte Eglise. On vous y proclame infiniment bon : c'est insinuer, à tout le moins, la « reconnaissance intégrale. » On vous y confesse infiniment aimable : c'est le motif souverain du plus pur amour. O mon Dieu, pour couvrir mon indignité, pour aider mon impuissance, je m'unis de cœur à tout ce qui vous aime sur terre, à tout ce qui vous aime dans le ciel, à vos Saints, à vos Anges, au Cœur Immaculé de Marie, au Sacré-Cœur de Jésus et, dans cette union étroite, je vous offre mon *Acte de Charité*.

... effacer en moi les traits du vieil homme, pour y dégager et embellir l'image de Dieu.

— COLLOQUE :  
L'acte de charité en union avec tout ce qui aime Dieu sur terre et au ciel.

## PER IPSUM ET CUM IPSO ET IN IPSO

*Entretien avec Notre-Seigneur*

Trois augustes  
paroles,

Seigneur Jésus, en achevant à vos pieds les Exercices de la retraite, je me rappelle ces trois paroles, les plus augustes de la liturgie du Sacrifice, après celles de la consécration. Dans la bouche de votre Eglise, de votre prêtre, elles sont directement une confession de foi; mais pourquoi ne seraient-elles pas aussi un vœu du cœur? Tandis que, sur le calice de votre sang je forme trois fois, avec votre corps même, le signe de votre Rédemption, j'atteste, en la résumant, toute l'œuvre surnaturelle de Dieu. Mais le moyen de n'y pas adhérer avec enthousiasme, de ne m'en pas réjouir, de ne pas souhaiter à cette œuvre une extension effective, universelle, à mon âme et à toutes les âmes, la connaissance, l'intelligence, le bénéfice plénier de cette œuvre qui s'affirme et, du même coup, s'accomplit en substance ici même, en ce moment?

... bonnes à  
prendre pour  
devise pratique  
et universelle.

Mais encore ne pourrais-je emporter de votre autel ces trois paroles comme programme, règle et devise pratique de ma vie entière? Vivre par vous, avec vous, en vous : qu'espéré-je autre chose dans le ciel et, pour le mériter, qu'ai-je autre chose à faire dès ce monde? Que m'ont appris de plus les Exercices de mon Bienheureux Père, et toute la doctrine de votre Eglise, et tout l'Evangile, c'est-à-dire, vous-même, ô Jésus?

Je méditerai donc, s'il vous plaît, ces trois paroles et, en les méditant, je commencerai nécessairement à les traduire en actes. Car je ne puis les bien entendre que par votre grâce, par vous; car je veux, autant que vous voudrez bien me l'accorder, les méditer avec Vous, en Vous-même, c'est-à-dire, au moins en union avec toutes vos pensées, toutes vos intentions à ce propos et sur ma personne. Voilà



pourquoi, dans ce saint et doux effort pour étudier mon programme abrégé de vie, au lieu de m'en entretenir avec moi-même, j'ose, en toute confiance, vous parler directement à vous. Daignez m'y aider, Seigneur.

— I. *Per ipsum!* — Verbe divin, dans l'ordre même de nature, je n'existe que par vous, puisque vous êtes, indivisiblement avec le Père et le Saint-Esprit, l'auteur, le Créateur et conservateur de tout mon être. Mais, ô Verbe incarné, dans cet ordre surnaturel où vous m'avez établi, où j'ai à vivre, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne fais rien, je n'espère rien que par vous. Par vous, d'ailleurs, que ne puis-je faire, que ne puis-je attendre?

Sans vous, où seraient mes titres, mes droits, mes espérances, ma vie même, cette vie surhumaine de la grâce, gage, prélude, essai de ma vie de gloire? M'appellerais-je et serais-je enfant de Dieu, si l'unique Fils par nature ne m'avait reconquis l'adoption divine? A l'autel même, je n'ose dire *Notre Père*, que les yeux sur vous, Aîné divin, qui avez reconstitué la famille et réintégré le prodigue au foyer. Vivrais-je en grâce et de la grâce, si elle n'avait débordé sur moi de votre plénitude? Serais-je héritier de Dieu, de la fortune propre de Dieu, qui est lui-même, si vous ne m'aviez fait votre cohéritier — et à quel prix? — Vous le seul Homme à qui cette fortune appartienne de plein droit et par nature!

Et comme de vous seul me vient la vie surnaturelle, par vous seul, par votre médiation actuelle et souveraine, j'en puis exercer les actes. Je n'adore bien que par vous; je ne rends grâces que par vous; je n'obtiens que par vous, Homme-Dieu, dont l'adoration égale seule la majesté de l'Être infini, par vous, dont la reconnaissance égale seule le bienfait et le Bienfaiteur; par vous, dont la réparation sanglante égale seule la Justice offensée; par vous dont la prière incline seule à coup sûr et de

I. *Per ipsum!*  
Sans oublier  
l'ordre naturel,  
le Verbe Créa-  
teur, attachons-  
nous à l'ordre  
surnaturel.

1° Là, rien  
que par  
Jésus-Christ.  
Par lui, ma vie  
surnaturelle.

Par lui seul,  
les actes  
de cette vie :  
... la prière et  
ses quatre fins,

son propre poids la bonté toute puissante; dont la prière est seule exaucée de plein droit, à raison de sa valeur intrinsèque, de votre valeur propre, ô Jésus.

... la  
sanctification  
personnelle.  
Jésus-Christ  
modèle, attrait,  
moteur intime  
de l'effort à  
faire.

Rien ne m'est possible que par vous, dans le travail intime de mon amendement, de ma sanctification personnelle. Vos actions autant que vos paroles me montrent à plein « la vie vraie » (*Eten-dards*), la vie pratique et bienheureuse, où la grâce domine et exploite la nature, en agissant, au besoin, contre elle. Vous êtes le modèle, à la fois charmant et redoutable, auquel je dois me conformer, avec lequel je serai confronté, dont la reproduction, au moins suffisante, pourra seule me rendre acceptable aux yeux de notre Père, de notre commun Père, et consommer ainsi ma prédestination. Votre perfection d'homme est donc le type obligé de la mienne, étant la transcription, la transparence humaine, de cette perfection du Père céleste que vous m'enjoignez, non pas d'égaler, certes, mais de prendre pour idéal suprême. C'est dans votre vie, sur vos traits, que je lis la façon de tendre si haut; c'est dans votre amour, dans l'amour que je vous dois et veux vous porter, c'est dans votre grâce intime, que je trouverai le courage, la force, de soulever jusque-là ma pauvre nature. Modèle, attrait, moteur intime, qu'il s'agisse de vouloir activement la perfection, de l'aimer, de la concevoir même, je ne puis rien que par vous.

Par lui seul.  
mon ministère  
de prêtre,

... ma puissance  
effective d'a-  
pôtre.

— Rien que par vous dans mon œuvre extérieure, dans mon ministère d'apôtre. Est-ce en mon nom et par ma puissance que je baptise, que j'absous, que je consacre? Mon sacerdoce n'opère, ne vaut, n'existe que par vous; il n'est que le vôtre, ô Pontife souverain, unique. Et en dehors de ces fonctions d'ordre, en tout ce qui tient partiellement à mon activité, à mon industrie personnelles, est-ce par moi-même que je compte éclairer les esprits, émouvoir et changer les cœurs? O folie, folie de le prétendre, comme le ferait d'instinct ma vanité,

ma présomption de nature ! Folie de compter naïvement sur ma doctrine, mes talents, ma parole, ma dextérité à manier les hommes ! Je la démens à vos pieds, cette aberration ridicule, cette usurpation, plus ou moins consciente, d'une puissance qui n'appartient qu'à vous. Non, non, Seigneur Jésus, que je plante, sème ou arrose, vous seul donnez l'accroissement, la sève, la vie. Non, dans l'apostolat comme dans ma tendance à la perfection, je ne fais rien, je ne puis rien, je ne vauds rien, je ne suis rien que par vous. Et je jouis de le confesser, j'en triomphe, parce que cela vous honore, parce que cette humble confession est la condition première pour agir efficacement sur moi-même et sur les autres. Comment ? En m'unissant à vous, moi l'instrument, non pas inerte, mais conscient, aimant et libre, à vous, l'ouvrier seul assez fort pour ce travail.

Humble aveu  
de mon  
impuissance.

— Je ne puis rien sans vous ; mais que ne puis-je par vous ? Que ne pourrais-je de fait, si je croyais plus fermement que je puis tout en celui qui me fortifie ? *Possunt quia posse videntur*. Il est vrai : souvent on peut beaucoup parce qu'on s'imagine pouvoir. Mais qu'en sera-t-il si on le croit, si on le sait indubitablement sur votre parole ? Vous me l'avez dit : si j'avais de la foi gros comme un grain de sénevé, je déplacerais les montagnes. Et que serait cette foi miraculeuse ? Pas autre chose que la sainte assurance de pouvoir tout par vous, oh ! donnez-la-moi, rappelez-la-moi, augmentez-la en moi, cette assurance ! Alors peut-être, votre divine promesse ne s'accomplira point au sens littéral et matériel ; je ne soulèverai pas les montagnes, je ne chasserai pas les démons, je ne parlerai pas de langues à moi inconnues, je ne manierai pas impunément les vipères, et les poisons ne me viendront pas inoffensifs. Qu'importe ? Je ne vous demande point le don des miracles : je vous demande seulement l'esprit de foi, la foi toujours actuelle et vive, qui dissiperait mes vaines frayeurs, mes décourage-

2° Tout m'est  
possible par  
Jésus-Christ.

Qu'en'ai-je  
plus de foi en  
cette omni-  
tence ?

ments, mes pusillanimités, mes lâchetés en tout genre. Oh ! quelle force contre moi-même et pour le bien des âmes, quel nouvel élan vers ma perfection, quel appoint à ma valeur d'apôtre, si j'avais ces deux vérités toujours présentes : que je ne puis rien sans vous, — que je puis tout sans vous.

II. *Chm ipso.*  
Dès ce monde, perpétuelle société de Jésus-Christ.

II. *Cum ipso!* — Mais voici que le charme s'ajoute à la force. Le même esprit de foi me rappelle que vous êtes toujours avec moi ; qu'il ne tient qu'à moi d'être toujours avec vous, de vous rencontrer ou de vous porter partout ; d'agir, de travailler, de peiner, de lutter, de souffrir, de vivre et de mourir en société intime et, j'ose le dire, en collaboration étroite avec vous. Est-il donc possible ? — Oui, Seigneur, puisque vous l'avez ainsi voulu, puisque vous m'en avez informé vous-même. Je le crois, je le crois sans pouvoir le comprendre assez : mais quoi d'étrange ? Il est dans l'ordre que vos bienfaits dépassent ma raison, que votre amour accable mon esprit, tout en relevant et consolant mon cœur.

1° Ce que fait le Verbe incarné, la Sagesse éternelle, pour être avec moi :

...l'Incarnation même.

Et que n'a-t-il pas fait, cet amour ? Ce n'est pas pour moi que l'Ecclesiaste a écrit : *Væ soli!* (Eccl. 4, 10) Je ne serai jamais seul, et quand je crois l'être, c'est que je vous oublie, ô Jésus. Inutile, en un sens, de crier encore à Dieu votre Père : *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam... Mitte illam de cælis sanctis tuis, et a sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit et mecum labore* (Sap. 9, 4, 10). Il me l'a déjà donnée ; elle est venue du ciel, elle est là, qui me tient compagnie, qui travaille avec moi. O Sagesse éternelle, qui vous suffisez à vous-même ; Verbe incréé, qui trouvez d'inépuisables joies dans la société des deux autres Personnes divines, votre Bonté toute pure, toute désintéressée, vous fait donc un délice d'être avec les enfants des hommes ! Et n'est-ce pas là une des fins de votre Incarnation, comme c'en est le résultat le plus immédiat ? *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* (Joan. 1, 14). Dans votre éternel désir et votre éternel dessein, vous étiez



déjà « le Dieu approchant » (Saint Grégoire de Nazianze), le Dieu avec nous, *Emmanuel, quod est interpretatum, Nobiscum Deus* (Mat. 1, 23). Dès que s'accomplit le mystère, ce désir de la société humaine s'est emparé de votre âme d'homme, de votre cœur d'homme; il l'a saisi tout entier, il a commencé de s'affirmer en actes splendides; il n'a pas cessé de le faire, il ne cessera jamais. Aujourd'hui, après dix-neuf siècles, vous êtes et restez avec moi de toutes manières. Vous êtes avec moi physiquement, sacramentellement, dans le Tabernacle domestique. Vous êtes avec moi moralement, par regard, intérêt, assistance effective, dans toute ma vie de communauté, puisque si deux ou trois des vôtres sont rassemblés en votre nom, vous vous engagez à être là, au milieu d'eux. Vous êtes avec moi dans mon office d'apôtre, puisque vous promettez d'être, jusqu'à la consommation des siècles, avec ceux que vous envoyez instruire les âmes. Vous êtes avec moi, par équivalence réelle, dans mes Supérieurs, en qui je vous entends vous-même; dans mes frères, à qui je ne fais rien en bien ou en mal, sans que vous le teniez pour fait à vous-même. Vous êtes avec moi, par influence intime et continue, ô Docteur, ô Modèle, ô Guide, ô Ami, ô Cep divin, d'où la sève surnaturelle coule aux veines de mon âme. Et par tout cet effort pour m'approcher, pour vous tenir et vous fixer près de moi, que voulez-vous, que prétendez-vous finalement? M'avoir près de vous au ciel, comme si, à votre béatitude infinie, quelque chose pouvait manquer sans moi. *Pater, quos dedisti mihi, volo ut, ubi sum ego, et illi, sint mecum* (Joan. 17, 24). Eh bien! oui, je le confesse avec stupeur, mais de toute ma foi, de toute mon âme : vous vous complaisez, vous vous délectez dans ma compagnie.

— Et que demandez-vous en retour? De vouloir être, habiter et vivre avec vous, comme vous êtes, habitez, et vivez avec moi. Verbe, Dieu, Sagesse toujours impassible, Bonté toujours sereine, vous

... ses conséquences actuelles :

Jésus-Christ avec moi, Jésus-Christ présent,

... au Tabernacle,

... dans la vie commune,

... dans mes Supérieurs, ... dans mes frères,

... dans mon âme;

... le tout, pour m'avoir avec lui dans le Ciel.

20 Ce qu'il veut en retour? Que je vive pratiquement avec lui.

me le demandez, vous me le commandez, parce que c'est l'ordre et parce que c'est mon bonheur. Homme, vous me le demandez avec toute la chaude tendresse d'un vrai cœur d'homme; et, quand ce cœur pouvait souffrir, par avance, à travers dix-neuf siècles, vous me le demandiez en souffrant et en pleurant de mon indolence, de mes inconcevables refus. Vous le désirez de tout homme, Seigneur; vous le demandez à tout chrétien; mais combien plus à moi, puisque par une grâce absolument imméritée, je m'appelle et suis compagnon de Jésus?

Le fais-je  
assez?

A mon tour de pleurer sur l'oubli, disons plus, sur le mépris, inconscient mais réel, que j'ai fait de votre divin voisinage, de votre société toujours offerte, partout présente; sur la légèreté, sur l'entraînement, sur l'éblouissement du sensible, sur la fascination de la bagatelle, sur le manque pratique de foi, qui m'ont rendu si grand ennemi de moi-même et pis encore, discourtois à votre égard, insolent, grossier, ingrat.

Mais comment  
le faire?

Mais n'en restons pas aux larmes; agissons, réparons, hâtons-nous. Revenons, de ma part, à cette vie sociale, à cette vie à deux, que vous daignez m'offrir encore. Et que faire pour cela?

a) Me souve-  
nir du voisina-  
ge constant de  
Jésus-Christ.

M'en souvenir, tout d'abord; m'en souvenir devant le Tabernacle, m'en souvenir dans mes exercices de piété, dans ces rencontres amicales, dans ces entretiens directs que vous daignez m'accorder plusieurs fois le jour. Ah! Seigneur, je parle ici comme je devrais penser, comme je pense, de fait, à cette heure de réflexion et de justice. Mais à voir ma conduite, ne dirait-on pas le contraire : que c'est vous qui sollicitez mon entretien comme une faveur; que je m'y prête de mauvaise grâce; que je trouve bien long ces moments de tête à tête, de cœur à cœur avec vous? La routine les affadit, mille divagations les traversent et les dévorent. Hélas! ô Jésus, vous êtes là, et moi je suis loin de vous par la pensée, par l'affection; je vous réduis trop souvent au rôle d'un ami penché sur son ami malade

et attendant patiemment un mot lucide, un signe de connaissance, parmi les aberrations et les incohérences du délire.

Non, non; qu'il n'en soit plus ainsi, ni dans ma prière, ni dans tout le reste. Je ne veux plus oublier que vous êtes là moralement mais réellement et activement présent dans la communauté, dans chacun de mes frères, dans mes Supérieurs. Je veux me souvenir que vous êtes là, de compte à demi dans tout ce que j'entreprends par votre ordre et pour votre gloire : œuvre intime de ma perfection, études, travaux, ministère. Que de fois, en présence de l'obstacle, de la résistance que je trouve en moi, dans les hommes, dans les choses, je me prends à dire : « C'est impossible; c'est trop fort pour moi ! » — Malheureux, tu te crois donc seul ! Et Jésus !... — Ah ! oui, c'est vrai, je l'oublie. — Eh bien ! non, je ne veux plus l'oublier; je veux, Seigneur, non pas vous sentir, mais vous croire là, tout près de moi, avec moi, en collaboration avec moi. Non, devant l'obstacle, je ne veux plus dire : « C'est trop pour mes forces; » je dirai : « O tout puissant Maître, à nous deux ! »

Qui n'oublie pas votre présence, votre assistance fidèle, celui-là, Seigneur, commence d'en jouir, au moins à la cime de l'âme; il commence de la mettre à profit, de l'exploiter saintement. Et que veut autre chose votre amour qui vous fixe à mes côtés? Cette pensée, cette assurance paisible d'être avec vous, mais c'est le courage, la sainte audace à entreprendre, l'énergie calme à poursuivre, à endurer, à recommencer sans relâche. Alors devient possible ce glorieux échange qui substitue à mes forces débiles, votre propre force, ô mon Dieu. *Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem* (Isaï. 40, 31). Alors il ne tient qu'à moi de puiser la vigueur à la source même, en vous, mon Créateur et Seigneur, qui êtes à ma portée, qui êtes, j'ose le

b) Par suite,  
en tirer parti,

... force,

dire, sous ma main : *Sumendo vires in Creatore ac Domino suo (ad Spir. dignosc., I, 11).*

... joie,

résignation,

... désir  
de souffrir.

Penser, me souvenir que vous êtes là, c'est encore la joie, si je vous aime, et la joie toujours croissante à proportion de mon amour. Vicissitudes, complications, épreuves : choses accessoires, secondaires, indifférentes ; car aucune d'elles ne peut m'empêcher d'être avec vous ; car les plus dures au sens humain sont précisément celles qui m'unissent le mieux à vous, qui me serrent le plus étroitement contre vous. Quand saint Ignace, en votre nom, réclame de moi une réaction généreuse contre les sens et l'orgueil ; quand il m'enjoint de vous demander positivement les privations, l'opprobre, la croix ; quel prix immédiat m'offre-t-il, quel appât, quel charme ? La gloire et la joie d'être avec vous, de vous ressembler effectivement, actuellement : c'est-à-dire, de partager vos états, d'être où vous vous êtes mis pour mon amour ; c'est-à-dire, d'être excellemment avec vous. Et vienne la mort, dépouillement et humiliation suprême : qui me l'embellira ? L'espoir d'être bientôt avec vous : *Dissolvi et esse cum Christo* (Philipp. 1, 23). Ah ! que je vivrais, que je mourrais plus fort et plus heureux, si je n'oubliais pas votre présence, votre assistance d'ami ; si, ayant plus de foi, je vous aimais davantage !

c) Par suite,  
m'encontenter.

Plus de soli-  
tude pour moi,

Alors je ne perdrais pas de vue l'honneur et la joie de votre société ; je n'en perdrais, ni pour moi, ni pour autrui, l'incalculable bénéfice ; alors enfin je m'en contenterais, je ne me plaindrais jamais d'être seul, je ne vous ferais jamais l'injure naïve de crier, comme le paralytique de la piscine : *Hominem non habeo* (Joan. 5, 7). Non, vraiment, plus de solitude pour moi ; plus de solitude que pour mes sens, et en cela, comme dans le mystère eucharistique, mes sens me trompent, sauf celui qui reçoit et garde votre parole infaillible ; plus de solitude réelle pour mon cœur, pour son invisible désir d'être assisté, entouré, aimé. O Jésus, vous l'avez



senti vous-même ce désir, puisqu'il est de l'homme; vous l'avez avoué : *Tristis est anima mea usque ad mortem; Sustinete hic et vigilate mecum* (Mat. 26, 33); vous en avez souffert : *Sic non potuistis una hora vigilare mecum* (ibid. 40); mais vous aviez déclaré que votre solitude ne serait jamais complète : *Ecce venit hora... ut... me solum relinquatis... et non sum solus, quia Pater mecum est* (Joan. 16, 32). Ainsi de moi, Seigneur. Perdu, abandonné dans un désert, mis au secret dans un cachot, je vous y verrais avec moi; et s'il fallait y agoniser, y mourir sans aucune assistance humaine, je serais sûr d'agoniser entre vos bras, de mourir sur votre Cœur. Que les hommes les plus chers s'éloignent de moi; qu'ils me délaissent, qu'ils repoussent avec dédain l'affection que je leur offre : j'en souffrirai, comme vous en avez souffert au Jardin; mais je ne serai jamais complètement seul; vous serez là, d'autant plus là qu'il n'y en aura pas d'autre; que, mort à tous les cœurs ici-bas, ma vie sera cachée avec vous en Dieu. *Oblivioni datus sum, tanquam mortuus a corde* (Ps. 30, 13). *Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss. 3, 3). Augmentez donc ma foi, Seigneur; imprimez au plus profond de mon âme la certitude que vous êtes avec moi; faites croître en moi jusqu'à l'infini le besoin, le désir, la passion d'être avec vous!

III. *In Ipso!* — Or, la formule sacrée que je veux prendre comme devise pratique, m'avertit d'être, non seulement avec vous, mais en vous. Il y a donc là quelque chose de plus? Oui, sans doute. *Avec vous*, dit proximité, contact, adhérence, association; — *en vous*, dit pénétration, chose plus intime encore.

III. *In ipso.*  
Non plus seulement société, mais pénétration, compénétration.

Et cette pénétration ne saurait être que réciproque; entre vous et moi; il y aura compénétration mutuelle. Si vous me pressez d'entrer en vous, de m'y établir à demeure et pour jamais, en même temps, ou plutôt tout d'abord, vous entrez en moi.

1<sup>o</sup> Jésus-Christ en moi.

vous vous y établissez, vous souhaitez d'y être toujours : *Ego in eis*, dites-vous à votre Père, et cette parole vaut pour les Apôtres, pour nous tous, pour moi par conséquent (Joan. 17, 23). Je ne pouvais entrer sciemment, librement et méritoirement en vous, si vous, le premier, vous n'étiez entré en moi par votre grâce. Et voilà que la compénétration commence. Vous la voulez durable et vous m'avertissez que cela dépend de moi : *Manete in me, et ego in vobis* (Joan. 15, 4) ; restez en moi et je resterai en vous. Oh ! non, ce n'est pas vous, Seigneur, qui sortirez de moi, si je ne suis pas assez malheureux pour vous exclure ; c'est moi, l'inconstant, l'infidèle, que vous pressez de rester en vous. Autrement, ô Cep divin, plus de fruit pour moi, plus de sève, plus de vie. *Sicut palmes non potest fructum facere a semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis* (Joan. 15, 4). Si je sors de vous, ou si, ce qui revient au même, je vous force à sortir de moi, je ne suis plus que la branche détachée, bientôt morte, propre à rien, bonne au feu. Restez donc en moi, nous dites-vous ; restez, ce qui est tout un, dans mon amour : *Manete in dilectione mea* (Joan. 15, 9). Vous voulez notre compénétration durable ; mais encore est-il manifeste que vous la voulez croissante, progressive. Si j'entre en vous toujours plus avant, par un amour plus pratique et plus fidèle ; vous aussi, ô Jésus, vous, entré tout d'abord en moi par votre grâce prévenante, vous y viendrez à nouveau, c'est-à-dire, vous m'envahirez plus complètement, vous vous y installerez, vous vous y établirez plus fermement, et, du même coup, le Père, votre inséparable. *Si quis diligit me, sermonem meum serrabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus* (Joan. 14, 23). Ainsi vivrons-nous toujours et de plus en plus, l'un dans l'autre. O dessein merveilleux du plus désintéressé des amours !

Mais comme, en tout ceci, je ne crains rien de

votre part et tout de la mienne, je m'attache à considérer devant vous ce que j'ai à faire, ce que signifie pratiquement, pour votre pauvre créature, cet honneur, ce bonheur, ce devoir, d'entrer, de rester, de vivre en vous.

— Etre en vous, Seigneur Jésus, c'est tout d'abord appartenir au corps de votre Eglise, de cette Eglise qui est bien, ô tête divine, votre corps mystique mais réel. Or, c'est chose déjà faite; vous m'y avez introduit par le baptême; il ne s'agit plus que d'y rester, et je vous demande avec tremblement et avec larmes. Hélas! n'ai-je pas vu d'autres en sortir?

— Etre en vous, rester en vous, c'est être et rester dans l'âme de votre Eglise, dans la grâce sanctifiante. Vous m'y avez mis au baptême; jusqu'à la fin vous serez toujours prêt à m'y remettre par votre sacrement de pénitence. Oh! donnez-moi d'y être à la dernière heure, à l'heure qui décide de l'éternité! Que cette heure me trouve *en vous*, comme le désirait, pour lui-même, saint Paul : *Ut Christum crucifaciam et inveniar in Illo* (Philip. 3, 9), comme y furent trouvés les grands croyants de l'ancienne loi, bien qu'ils n'eussent pas vu l'accomplissement des promesses et la naissance du corps de votre Eglise : *Et hi omnes, testimonio fidei probati, inventi sunt in Christo Jesu Domino nostro* (Hebr. 11, 39). — Y suis-je à cette heure? Volontiers je dirais, comme sainte Jeanne-d'Arc : « Si je n'y suis pas, que Dieu m'y mette; si j'y suis, que Dieu m'y garde! » Pour moi, je ne le sais pas de science absolue, et pourtant je l'espère assez pour approcher de votre autel, de votre tabernacle. Donnez-moi, Seigneur Jésus, de mourir sans illusion, dans la paix et l'humilité de cet espoir.

Mais quoi! Me suffira-t-il d'être dans le corps et dans l'âme de votre Eglise? Combien d'autres douces et saintes choses comprises dans ce mot : Vivre en vous!

2<sup>o</sup> Moi en Jésus-Christ. Etre en Jésus-Christ, qu'est-ce à dire?

a) Etre dans le corps de l'Eglise,

b) Etre dans l'âme de l'Eglise,

c) Plus encore

... mieux con-  
naître Jésus-  
Christ :

Entrer en vous, pénétrer en vous : cela veut dire prendre de vous une connaissance toujours plus intime et, dès lors, toujours plus amoureuse, plus agissante : *Cognitionem intimam*.

... centraliser,  
enfermer en  
lui toutes mes  
connaissances,  
vues, pensées,  
jugements ;

Être en vous, habiter en vous, m'enfermer en vous, cela veut dire orienter vers vous, arrêter et terminer finalement en vous toutes mes connaissances, mes vues, mes jugements ; cela veut dire faire de vous le centre et, du même coup, la limite de mes pensées ; le centre, en les faisant converger toutes vers vous ; la limite, en ne cherchant rien en dehors de vous ; au delà de vous, en ne m'intéressant à rien, en n'étudiant rien, en ne voyant rien que dans son rapport, lointaine ou proche, avec vous. Centre posé par Dieu même, puisque en vous tout a renouvellement, cohésion, consistance. *Instaurare omnia in Christo* (Ephes. 1, 10). — *Omnia in Ipso constant* (Coloss. 1, 17). Limite sans limite, puisque vos richesses sont insondables, puisque aussi bien, vous êtes Dieu. Un pauvre lettré incrédule estime qu'on a vite fait le tour des idées d'un Bossuet. Sans me comparer à ce grand homme, ah ! que l'on fasse aussi vite le tour des miennes ! Qu'elles tiennent toutes dans votre seul nom, ô Jésus ! Mais fera-t-on jamais le tour des idées que ce nom renferme ? Du moins veux-je travailler à élargir sans relâche mon petit cercle de vues personnelles, toutes centralisées en vous. Par vous, Seigneur, que ma pensée soit une : qu'elle tende à se faire immense, comme la vôtre, comme celle de Dieu.

... centraliser,  
terminer, enfer-  
mer en lui tou-  
tes mes affec-  
tions.

Aspirons à mieux encore, à être, à vivre, à m'enfermer en vous, non plus seulement par l'esprit, mais par le cœur. Qu'est-ce à dire ? Unir et fixer en vous toutes mes affections volontaires ; ne rien aimer pratiquement que vous, que Dieu, visible, autant qu'il peut l'être ici-bas, dans votre Humanité sainte ; aimer par vous et en vous tout ce que vous aimez vous-même : Dieu, par-dessus toutes choses, puis toute créature en vous, vous, Seigneur, en toute créature ; concentrer, comme vous-



même, tout mon cœur sur un objet unique, et du même coup, le dilater à la mesure de votre Cœur, à la mesure de l'objet divin, à l'infini.

Etre en vous, m'abîmer, m'absorber, disparaître en vous : qu'est-ce enfin sinon me transformer, autant que possible, en vous, le nouvel Adam, l'homme selon Dieu, l'Homme-Dieu ; sinon tendre sans relâche vers cet idéal où touchait votre Apôtre, qu'il déclarait même avoir atteint, comme il est donné à l'homme d'y atteindre par grâce et par fidélité ? O idéal magnifique et délicieux ! Vivre de votre vie, vivre personnellement et tout juste assez pour ne plus vivre que par vous, de vous, selon vous, pour vous ! Penser vos pensées, sentir vos sentiments, reproduire vos actes ; n'avoir plus de moi que pour le confondre volontairement, amoureusement, avec le vôtre. O manière sublime — et pratiquement l'unique — de perdre mon âme et de la retrouver en la perdant !

Cet idéal, vous me l'avez marqué, assigné, imposé par mon baptême, par ma vocation plus encore ; par elle vous me l'avez éclairé, surélevé, facilité de toutes manières. Et moi?... Que j'en suis loin, hélas ! C'est que, pour vivre ainsi avec vous, en vous, il fallait me dépren dre, me séparer de tout le reste ; il fallait « sortir de mon amour propre, de ma volonté propre, de mon intérêt propre, » tel que le conçoit à faux ma pauvre nature (*De Reformatione vite*). Et combien le courage m'a manqué pour le faire ! Me manquera-t-il donc toujours ?

Non, non ; et que tel soit le fruit béni de cette retraite ! Au fond, y a-t-il été question d'autre chose que de me dépouiller de moi pour me revêtir de vous, que de me quitter moi-même pour être avec vous, que de sortir de moi pour entrer et m'établir en vous ? Eh bien ! ce que j'ai trop peu fait, je sais que, par vous, je puis le faire, et je veux le faire moyennant votre grâce qui me presse encore de vivre avec vous, en vous, *Per ipsum, et cum Ipso, et in Ipso. Amen !*

... m'assimiler,  
m'identifier à  
Jésus-Christ,  
me perdre en  
lui.

Ideal pour moi  
obligatoire,

... supposant  
la mort  
de l'égoïsme.

Aidez-moi, Sei-  
gneur, à le faire  
enfin mourir.



## APPENDICE



### L'Esprit de foi.



*Huit conférences, pouvant, ou s'ajouter aux quatre méditations  
quotidiennes, ou suppléer celle de l'après-midi, si tel est  
l'usage local.*





# L'ESPRIT DE FOI

## I

### VUE GÉNÉRALE

#### I. Qu'est-ce que l'esprit de foi?

En toute vertu, il y a un écart immense, indéfini, entre l'élémentaire et le parfait, entre le nécessaire et le possible, entre l'obligatoire et le conseillé, entre les réalités suffisantes et l'idéal. Par ailleurs, notre vocation privilégiée nous fait une loi de tendre sans relâche vers cet idéal, bien qu'avec l'assurance de ne l'atteindre jamais tout à fait. L'esprit de toute vertu se confond avec sa perfection même; chez nous il devient pratiquement la tendance effective et soutenue vers cette perfection.

Tel est donc l'esprit de foi, comparé à la foi essentielle qui nous fait catholiques. Par son fonds et son objet, il n'en diffère assurément pas; mais il en est l'exercice habituel, perpétuel, universel, impliquant l'aspiration vers un gros progrès continu. Il est, il veut être de plus en plus, la plénitude de cette vie de foi que doit vivre le juste : *Iustus autem meus ex fide vivit* (Hebr. 10, 38).

C'est donc la foi catholique, la foi essentielle, mais toujours présente, actuelle, active; on dirait volontiers : c'est la présence surnaturelle d'esprit, *la présence d'esprit de la foi*. La foi est descendue au profond de la substance de l'âme; habitude toujours en éveil et prompte à passer en acte; sorte de seconde et surnaturelle nature; parfois, chez les Saints, assez spontanée pour prévenir même les mouvements, pourtant si prompts, de la nature naturelle; au moins et chez tous les poursuivants

#### I. Notion.

En toute vertu, écart entre l'essentiel et le parfait.

Esprit de foi  
1) en général, perfection de la foi;

2) dans l'âme, foi toujours présente, actuelle, active;

de la perfection, habitude assez vive pour se ressaisir tout de suite et dominer l'impression humaine. Foi toujours présente, actuelle, active : en trois mots, tel est l'esprit de foi, telle est, en nous, la perfection de la foi.

3) quant aux  
objets, la foi ap-  
pliquée à tout ;  
réglant tous  
les jugements :

Et nécessairement, cet esprit est universel quant aux objets. C'est la foi appliquée, non plus seulement au dogme, qui est son objet propre, mais à toutes choses sous la lumière du dogme ; c'est la foi inspirant tous les jugements, déterminant toutes les démarches ; foi spéculative et pratique tout ensemble, devenue le constant et suprême criterium.

... sur  
les doctrines,

Criterium quant aux doctrines. Dès qu'un système, une opinion, une proposition touchent de plus ou moins près aux intérêts de l'âme, la foi intervient de plein droit, comme lumière supérieure, et juge en dernier ressort. Excluons les mathématiques pures ; mais qu'exclurons-nous hors de là ? Philosophie, morale, politique, histoire, sciences naturelles — au moins quant à l'origine des choses. — esthétique, hauts principes littéraires : la foi doit connaître et juger de tout ; partout elle a son mot à dire, et ce mot est le dernier, le décisif.

... sur les  
personnes,

Criterium quant aux personnes. La foi les apprécie et les juge elles aussi. La foi est, de droit, la règle, la mesure définitive de notre estime, de notre affection pour elles.

... sur les objets  
et événements ;

Criterium quant aux objets, aux situations, aux événements. Les uns et les autres valent, aux yeux du chrétien sérieux que je dois être, ce qu'ils valent de fait, pour son salut, pour la glorification de Dieu, en lui ; et c'est la foi qui leur assigne leur valeur.

... réglant toutes les résolutions et démarches ;

Criterium pratique de toutes mes démarches réfléchies — et laquelle est dispensée de l'être ? — Toute détermination, au moins de quelque importance, doit être précédée d'une rapide élection, et de cette élection préalable, c'est la foi qui sera la lumière, le principe. Autrement je vis au hasard des impressions naturelles, je cesse d'être le juste que veut saint Paul.

S'il faut conclure d'un mot, l'esprit de foi n'est pas autre chose que la pratique de la règle qui nous enjoint de voir Dieu dans toutes les créatures et toutes les créatures en Dieu.

4) en somme, habitude de voir Dieu dans toutes les créatures, etc...

-- Or, cet esprit une fois nettement remis devant nos yeux, qui nous donnera d'en estimer assez haut les avantages, la nécessité universelle, absolue? On peut bien dire qu'il est le tout de notre vie religieuse, en ce sens du moins, qu'il y est la base de tout. Oui, à la base, l'esprit de foi; au sommet, l'esprit d'amour; entre deux, partant de l'un, montant vers l'autre et remplissant tout l'intervalle pratique, l'esprit d'humilité : voilà l'édifice de notre perfection d'état; voilà le chrétien complet, le religieux, le Jésuite. Mon Dieu! Mon Dieu! Nous le savons, nous n'en doutons pas; mais donnons-nous de le mieux comprendre, de nous en pénétrer jusqu'au fond de l'âme!

II. Avantages. L'esprit de foi, essentiel à notre vie religieuse.

Oui, l'esprit de foi est nécessairement le tout de notre vie religieuse.

Il en fait la raison d'être. Pourquoi sommes-nous ici? Qu'est notre vocation, sinon un mystère de foi? Quand le Maître nous appelait, à qui parlait-il? A notre foi. Quand nous entrons dans la Compagnie, que faisons-nous? Un acte solennel de foi.

Il en fait : 1) la raison d'être

Comme il a fait la raison d'être de notre vie religieuse, il en fait toute la logique, tout le sens. Otez l'esprit de foi : comme notre vocation n'a été qu'une chimère, notre vie, depuis lors, devient un non-sens, une longue absurdité. Par nature, elle est notre vocation continuée, soutenue, développée, épanouie, comme la tige, la fleur, le fruit, sont le produit normal et nécessaire de la racine, comme ils sont, peut-on dire, la racine même. Tout manque d'esprit de foi me met en contradiction avec l'essence de ma vocation et de ma vie. Sans l'esprit de foi, je ne suis qu'une inconséquence vivante, un contre-sens ou un non-sens incarné.

2) la logique,

Avec la logique de ma vie religieuse, l'esprit de

3) la dignité,

foi en assure la dignité. Tout manque d'esprit de foi me ravale au-dessous de ma vocation, de ma profession, de mon état. Comment ne serait-ce pas une déchéance? N'est-ce pas déchoir que d'être inconséquent?

4) l'ordre,

Par suite, l'esprit de foi met l'ordre dans ma vie de Religieux, car il en est la loi première. Chose évidente. Manque d'esprit de foi : désordre, désordre dans l'intelligence, dans la volonté, dans l'action; jugements faux ou ravalés, vains désirs, vaines démarches, imperfections, péchés. Ma loi d'état, c'est de tendre à la perfection; or, on cesse d'y tendre dans la mesure où l'on perd de vue le désir, l'idée même de la perfection, et on les perd de vue dès qu'on ne s'inspire plus de l'esprit de foi. Quand on me demande, au compte de conscience, quelle est mon ardeur de volonté à l'égard de la vie parfaite (*Ad aperiendam conscientiam*, 9); on me demande, par là même, où en est, dans ma vie, l'esprit de foi. Ma loi d'état, ma loi première, universelle, c'est de faire la vérité dans l'amour. Or, comment faire habituellement la vérité, si elle ne m'est habituellement présente? Et qui me la rend habituellement présente, sinon l'esprit de foi?

5) la paix,

La paix est la tranquillité de l'ordre, le repos dans l'ordre. Si donc l'esprit de foi peut seul maintenir le Religieux dans l'ordre, il peut seul lui garantir la paix. Si je manque notablement d'esprit de foi, ou je glisse peu à peu vers l'inadvertance absolue, le sommeil de l'âme, la fausse paix de la conscience aveuglée; ou ma vie religieuse n'est que trouble et malaise. *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?* (Ps. 42, 5) L'inquiétude vient le plus souvent de mes affections mal ordonnées, mal satisfaites, ou craignant de l'être. Qui les ferait taire, qui les amoindrirait peu à peu? Avant tout, l'esprit de foi. Mais en outre, qui maintiendrait mon égalité d'âme parmi les impressions et agitations inévitables? Avant tout, l'esprit de foi. Napoléon, le sceptique, disait



durement à un père affligé de la mort de sa fille : « Soumettez cela au calcul mathématique, et vous verrez que c'est peu de chose. » (Chuquet. Jeunesse de Napoléon). Combien mieux me dirait-on, à propos de mes troubles intérieurs : « Soumettez cela à l'esprit de foi ! »

Logique, dignité, ordre, paix : si l'esprit de foi met tout cela dans ma vie religieuse, il y met encore la force, puisqu'il m'empêche d'oublier, et la grandeur du but à poursuivre, et la continuelle assistance de Dieu. Force à entreprendre, à résister, à endurer; force pour ma sanctification personnelle, force pour mon apostolat : où les trouverai-je que dans l'esprit de foi?

Or, j'y trouve encore la joie, la joie du cœur, la joie d'aimer, qui est la plus belle de toutes, qui domine ou supplée toutes les autres. Où peut-elle être pour nous? Dans l'amour de Dieu, de Jésus-Christ. Voilà bien la seule joie du cœur où il nous soit permis de prétendre, la seule, du reste, où nous soyons toujours assurés d'atteindre. Mais cet amour, notre joie unique, le conçoit-on sans la foi présente, actuelle, active, sans l'esprit de foi? *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos?* (Ps. 33, 13) Qui de nous ne veut être heureux dans sa vie de Jésuite, n'y comporter que des jours vraiment bons et pleins, vivre content selon sa vocation (*Ad aper. consc. I*)? Eh bien! de toute la force de ce désir légitime, nécessaire, et qui n'a rien de commun avec l'égoïsme, attachons-nous à l'esprit de foi, cultivons-le, exerçons-le, augmentons-le sans relâche. Lui seul me donnera la joie d'aimer, car l'unique objet de mon amour est invisible; il me faut donc vivre *invisibilem tanquam videns* (Hebr. 11, 27). Qui me le rendra comme visible? La foi. Comme continuellement visible? La foi continuelle, l'esprit de foi. Hors de cet esprit, rien qu'angoisse ou douleur. Sans une mesure au moins suffisante de cet esprit, nous Religieux, nous Jésuite, nous serions bien, comme disait saint Paul,

6) la force,

7) la joie.

*misericabiliores omnibus hominibus* (1 Cor. 15, 19).

III. L'esprit de foi, excellente garantie de persévérance dans la foi essentielle.

Mais voici une considération dernière et plus grave en un sens. L'esprit de foi constamment pratiqué est la meilleure garantie, le rempart le plus sûr de la foi essentielle, de la vertu théologale qui précède, introduit et soutient toutes les autres. Il y faut insister.

1) Elle est notre premier trésor.

Cette foi essentielle, cette ferme adhésion de toute l'âme aux vérités que Dieu nous a révélées et que l'Eglise nous conserve, c'est notre premier trésor, c'est le commencement normal du salut. Sans elle, sans cette foi explicite, il est normalement impossible de plaire à Dieu. Qui la refuse sciemment n'a pas même à être jugé : il l'est déjà par le fait même. *Qui non credit jam judicatus est* (Joan. 3, 18). La foi conservée est la dernière circonstance atténuante que plaidera pour nous, au lit de la mort, l'Eglise avocate et mère. *Licet enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non negavit sed credidit* (*Ordo commendationis animæ*). Oui, la foi est bien notre trésor, le premier capital, le premier fonds de notre fortune spirituelle, éternelle : capital cent fois plus précieux que la vie corporelle : témoins des millions de martyrs.

2) Nous pouvons toujours le perdre.

Or, nous le portons, ce trésor, dans des vases bien fragiles : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* (2 Cor. 4, 7) ; nous pouvons toujours le perdre et nous perdre du même coup. Notre-Seigneur dit à Pierre : *Ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* (Luc. 22, 32). Elle pouvait donc défaillir. Saint Paul s'écrie avec l'accent du triomphe : *Cursum consummavi, fidem servavi* (2 Tim. 4, 7). Il aurait donc pu ne pas la garder jusqu'au bout. Chaque matin, dit-on, saint Philippe de Néri suppliait Dieu de ne point permettre qu'il se fît musulman dans la journée. Hélas ! oui, on peut toujours perdre la foi essentielle ; on le peut dans le clergé, on le peut dans l'état religieux, on le peut dans la Compagnie, et même avant la

perte extérieure de la vocation. Cela s'est vu, donc cela est possible. Et n'est-ce pas une tradition fondée sur l'expérience, que le mourant est bien souvent tenté contre la foi même? Connaissions donc notre péril et regardons-le en face.

Péril constant, universel. Un poète a dit :

Péril en  
tout temps.

... Hélas! tout homme en soi  
Porte un obscur repli qui refuse la foi

(V. Hugo. *Voix intérieures*, 28).

Tout homme porte en soi le cœur mauvais qui fait les incrédules, qui éloigne du Dieu vivant, *cor malum incredulitatis discedendi a Deo vivo* (Hebr. 3, 12). Qu'est-ce à dire? La superbe intellectuelle, protestant sourdement contre des vérités dont on ne peut se donner à soi-même l'évidence directe; — le sensualisme, non pas même le sensualisme grossier, charnel, qui ferme les yeux de l'âme, lui coupe les ailes et la noie dans la boue; mais l'instinct si profond, l'habitude si facile, de ne juger que par les sens, car c'est tout un; le poids énorme, non seulement de la nature corrompue; mais de la nature *simpliciter*, de la nature naturelle, pourrait-on dire, de cette pauvre nature qu'il faut soulever au-dessus d'elle-même pour la hausser jusqu'à la foi; — bref, l'homme animal dont parle saint Paul, *animalis homo* (1 Cor. 2, 14); c'est-à-dire, non pas seulement l'homme qui vit en brute et plus mal que la brute, mais l'homme naturel, éternellement inférieur, sinon réfractaire, à l'esprit de foi, à l'esprit de Dieu. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei; stultitia enim est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur.* (Loc. cit.) Religieux, prêtre, théologien, maître ès-sciences divines, qui de nous ne porte en soi cet homme? Qui n'est, au moins partiellement cet homme? Donc, pour tous et toujours, il y a péril de perdre la foi.

Péril universel, péril constant; mais péril actuel

Péril en temps  
actuel surtout.

aussi et, de nos jours, particulièrement grave. Ne nous aveuglons pas, ne nous flattons pas. C'est chose rare que l'indépendance, la parfaite indépendance d'esprit : j'entends la bonne, la vraie, non celle qui défend son orgueil contre l'autorité, contre la vérité même, mais celle qui, en nous, défend la vérité contre l'opinion régnante. Quand c'est la foi qui règne, on a, certes, bien moins de peine à la garder ; par suite, on est plus coupable de la perdre. Mais quand elle est de toutes parts combattue, abandonnée ou près de l'être ; quand elle s'en va des foules ; quand elle vacille même en plus d'une âme de prêtre ; quand souffle en tempête le vent froid du scandale ; quand le spectacle des défections nous désole, nous atterre et tend à nous déconcerter ; alors la tâche devient ardue, alors il faut résister, se raidir. Et n'en sommes-nous pas là ? Contre toutes ces impressions navrantes et débilitantes, la foi est notre refuge, sans doute : mais n'y a-t-il pas dans ces impressions un péril sérieux pour la foi même ?

Disons vite que ce péril n'a pas de quoi nous abattre, qu'il a, au contraire, de quoi nous exciter et nous animer. Disons que, même à part la grâce particulière que Dieu mesure à l'épreuve, il est un sentiment chevaleresque, bien fait pour des hommes de notre sorte, qui pousse les braves à se serrer avec une tristesse fière autour du drapeau déserté. Mais qui nous répond que nous resterons toujours braves ? Ne cherchons pas dans l'imagination et le sentiment je ne sais quelle illusion de courage. Ne nions pas le danger, ne l'oublions pas ; regardons-le d'un œil ferme. Oui, danger pour notre foi essentielle : danger de tous les temps, à quoi suffit notre pauvre nature d'hommes ; danger du temps actuel, et qui tient au désarroi général des intelligences, des âmes. Il y a deux siècles et demi, par exemple, pour garder la foi, nous n'aurions eu qu'à suivre le courant ; il faut aujourd'hui se mettre en travers. Que faire pour cela, pour nous assurer de



pouvoir dire en mourant : *fidem servari*? (2 Tim. 4, 7)

Trois choses. Prier d'abord, crier à Dieu, comme faisaient bien des martyrs, d'après leurs actes authentiques : *Ut non confundar*! Que je ne laisse pas ébranler ma foi! Seigneur Jésus, priez avec moi, priez pour moi comme pour saint Pierre, *ut non deficiat fides mea*.

3) Contre ce péril, trois sauvegardes :

... la prière,

Il faut encore méditer sans relâche ma foi, l'objet de ma foi; non le discuter, comme en théologie, pour l'établir et le défendre, mais le méditer en y appliquant toutes les puissances conjurées de mon âme; avec les raisons de la raison, invoquer, au bénéfice de ma foi, ces raisons du cœur que la raison n'entend pas, selon Pascal, ou plus exactement, qu'elle peut et doit contrôler après coup, mais qu'elle ne saurait prévenir. Méditation, contemplation assidue, affectueuse, des vérités de la foi; empreinte constamment dégagée, rajeunie, creusée plus profonde au vif de l'âme chrétienne; ravissement volontaire, continu, progressif, devant cette splendeur du vrai qui éclate dans les choses de la foi. Et je ne parle pas de la beauté, de la splendeur tout extérieure et de surface à la manière de Chateaubriand par exemple. Je parle de la beauté, de la splendeur intime de nos dogmes; je parle de leur merveilleuse cohésion, de leur parfaite harmonie avec le meilleur de notre âme; de ce qu'ils font pour la satisfaire, dirai-je pour la dépasser? — non, disons plutôt pour l'ennobler, pour la surélever, en comblant ses besoins premiers, natifs, mais aussi en lui en créant d'autres plus hauts, plus vastes, afin de les combler encore. L'étude nous a faits théologiens : que la méditation, appliquant aux données théologiques notre âme tout entière, nous fasse, dans le vrai sens et dans la juste mesure, artistes, poètes et, si je l'ose dire, *moralistes* du dogme; qu'elle crée en nous, qu'elle y augmente sans relâche le très juste, très scientifique et très saint enthousiasme de la foi!

... la méditation fréquente des vérités de la foi,

... l'exercice  
continu de la  
foi, c'est-à-dire,  
l'esprit de foi.

Dans cet effort continu pour munir de toutes parts notre foi essentielle, avec la prière, avec la méditation, appelons à notre aide l'action. Et qu'est-ce à dire, sinon l'exercice constant de cette foi même, lequel se confond pratiquement avec l'esprit de foi? C'est la loi de toute habitude. Née de la répétition des actes, de l'exercice fréquent, ce même exercice la maintient, l'affermir, l'enracine, la rend comme spontanée, en fait une seconde nature, une manière d'instinct, de nécessité intime, selon le sens philosophique du mot. Voulons-nous enraciner en nous la foi élémentaire, indispensable? Voulons-nous la rendre moralement invincible à tous les ouragans du dehors, à tous les tremblements de terre qui peuvent secouer le fond de l'âme? Exerçons-la, pratiquons-la sans relâche, éclairons-en toutes nos pensées, tous nos jugements, tous nos desseins, tous nos actes. Aspirons-la par la prière et la méditation : respirons-la par nos paroles, par nos démarches ; communiquons-la, répandons-la bien largement autour de nous. Outre que nous y sommes tenus par vocation apostolique, c'est un excellent moyen de la fortifier en nous-mêmes. *Quam sine fictione didici et sine invidia communico*, dit le Sage (Sap. 7, 13). La foi est de ces biens qui ne se partagent pas, qui ne s'épuisent pas à mesure qu'on les donne, comme l'or ou le pain, par exemple. Or, de ces biens-là, saint Augustin dit excellemment que, tant qu'on ne les donne pas, on ne les a pas encore, on ne les possède pas encore avec l'honneur et la joie d'une pleine et entière possession ; d'où nous concluons de plein droit que plus on les répand, mieux on les possède. C'est le cas de toute doctrine : plus on l'enseigne, mieux on la connaît ; et il n'en est pas autrement de la foi. Augmentons-la donc en nous, et par l'exercice personnel, et par l'apostolat simple, discret, joyeux, de la communauté, par l'apostolat officiel et du dehors. Vivons constamment de la foi, travaillons constamment à en faire vivre

tout ce qui nous approche. A ce compte, nous aurons fait tout ce qui est humainement possible pour nous assurer une inconfusable persévérance dans la foi, pour autoriser la sainte Eglise à dire hardiment, quand notre heure sera venue : « Il a péché, sans doute, mais au moins n'a-t-il pas déserté la foi. »

Finissons par un dernier mot, tout pratique, sur cet exercice continuels de la foi, lequel est, en somme, l'esprit de foi se traduisant en actes et grandissant par là même.

IV. Dernier mot pratique.

Disons-nous : « Mais je ne l'ai pas, cet esprit de foi ; je ne l'ai pas assez, du moins ? » Eh ! oui, dans une mesure que Dieu connaît, voilà qui est vrai pour tous. Nous n'avancerons pas dans ces entretiens sans prendre bien des fois pour nous-mêmes le reproche de Notre-Seigneur aux Apôtres : « Hommes de peu de foi », *modicæ fidei* ! Qui que nous soyons, il est trop vrai, l'esprit de foi nous manque plus ou moins, et c'est précisément la raison de l'exercer sans relâche. Comment ? En faisant comme si nous l'avions. Quelle que soit l'habitude que l'on poursuit, on ne l'exerce pas d'une autre manière. Multiplions donc les actes de détail, les efforts quotidiens pour juger d'après les lumières de la foi, pour agir d'après ses dictées, pour vaincre, à mesure que nous les prenons sur le fait, les ennemis de l'esprit de foi. Et quels sont-ils ? Ceux même de la foi essentielle, différents de proportion, identiques de nature, toujours le *cor malum incredulitatis*, en ses deux ou trois éléments : sourde frayeur des conséquences, de la vie plus sérieuse, plus énergique, tranchons le mot, plus mortifiée, où l'esprit de foi nous engagerait. Oh ! courage ! Rappelons-nous les avantages incalculables de cet esprit, et passons outre aux pusillanimités de la nature. — Quels ennemis vaincre encore ? — Un diminutif, une sorte de petite monnaie, de la superbe intellectuelle qui fait les incrédules ; j'entends une humeur plus ou moins indocile, qui porterait à restreindre

la vérité, à la considérer d'instinct comme un joug, à l'alléger autant que possible, à nous faire, sous prétexte de largeur et de sens pratique, je ne sais quelles théories d'amoindrissement. — Quoi encore et surtout peut-être? Légèreté, frivolité, dissipation, effusion habituelle de l'âme sur les choses extérieures, sensibles, celles même du ministère ou de l'emploi; l'instinct, l'habitude de ne voir guère que ces choses mêmes, de juger et de nous conduire d'après les impressions qu'elles nous donnent. — Quoi enfin? La nature, toute la nature mauvaise ou seulement légère, tout ce qui en nous, s'oppose au surnaturel. Voilà les ennemis de l'esprit de foi, de la vie de foi.

Courage donc! Il vaut bien un pareil effort, cet esprit qui est la raison d'être de notre vie religieuse, qui en fera la logique, la dignité, l'ordre, la paix, la joie; cet esprit qui, mieux que tout le reste, nous garantit moralement la conservation de la foi essentielle, notre premier trésor.

Confiance! L'esprit de foi tenant à l'essence de notre vocation, est dans la grâce propre de notre vocation, dans cette grâce d'état où la fidélité de Dieu même est engagée.

Prière! Le Maître nous dit comme au père du possédé : *Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti*. Répondons, nous aussi, avec le même cri de désir, les mêmes larmes du cœur : *Credo Domine. Adjura incredulitatem meam!* (Marc. 9. 22, 23)

## II

### L'ESPRIT DE FOI DANS NOS RELATIONS DIRECTES AVEC DIEU

L'esprit de foi :  
raison d'être,  
mesure, âme de  
notre commerce  
direct avec  
Dieu.

Manifestement l'esprit de foi doit régler toutes nos relations pratiques, et tout d'abord celles qu'il nous faut soutenir avec Dieu; ce commerce direct et de personne à personne, que nous avons le besoin,



le devoir, l'honneur, la joie, d'entretenir avec le monde céleste, les Saints, la Très Sainte Vierge, Jésus-Christ Dieu-Homme, enfin l'adorable Trinité.

Or, ces relations glorieuses, ce commerce magnifique, cette familiarité, cette intimité où Dieu nous convie, le moyen d'y atteindre, de les concevoir même en toute vérité, sans la foi? Qui nous en donne l'idée suffisamment exacte et complète? La foi essentielle. Qui donne à cette idée sa continuité morale, son influence pleinement réelle et pratique? La foi présente, actuelle, active, c'est-à-dire, précisément l'esprit de foi.

Nécessité de la foi pour approcher de Dieu : ... à l'origine de ce commerce,

*Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est* (Hebr. 11, 6). Cela est vrai de la première approche, de celle par laquelle nous commençons de répondre aux avances de Dieu, par laquelle se noue, de fait, le commerce entre lui et nous. Cela n'est pas moins vrai de ces approches de détail, par où s'exerce, par où se soutient et se continue le même commerce. La foi l'a nécessairement inaugurée; s'il dure en se renouvelant sans relâche, ce ne peut être qu'en vertu d'actes de foi au moins implicites et fréquemment répétés, en vertu de la foi présente, actuelle, active, c'est-à-dire, de l'esprit de foi.

... dans toutes les suites et ses détails.

L'esprit de ce commerce direct avec Dieu, le sentiment qui l'anime, s'appelle de son propre nom la piété. Or, la foi, l'esprit de foi, est le supposé, la condition, l'âme première, si on peut parler ainsi, de la piété même. Au début de nos entretiens religieux avec Dieu, que nous demande saint Ignace par ce qu'il appelle la troisième addition? Un renouvellement de foi, un effort de notre foi pour se rendre présente, actuelle, active. Et n'est-ce point d'ailleurs le préliminaire naturel et moralement indispensable à toute prière, à toute démarche directe que nous faisons vers Dieu?

Nom propre de ce commerce : la piété.

Oui, la foi, la foi essentielle, précède, éclaire, féconde et engendre la piété, la charité même. Oui. L'esprit de foi conserve et soutient la piété, en en

Or, la piété vit tout entière de foi.

réveillant l'habitude, en la provoquant sans relâche à passer en acte; et si notre piété languit, si nos relations directes avec Dieu répondent trop imparfaitement à ce qu'il mérite, à ce qu'il daigne souhaiter comme s'il y gagnait quelque chose, à ce que nous désirons nous-mêmes, nous qui avons tout à y gagner, nous qui devons et voudrions en vivre; accusons, avant tout, de ce déficit la somnolence de notre foi, notre manque relatif d'esprit de foi.

Pour rentrer, en ce point capital, dans la pleine possession de la vérité pratique, remontons à l'origine, à ces principes évidents, qu'il fait si bon repasser, méditer et comme découvrir à nouveau, puisqu'il est malheureusement si facile de les perdre de vue.

I. La foi, base de la piété.

— I. Qu'est-ce donc que la piété? Que doit être ce légitime commerce avec Dieu, qui fait notre premier devoir, notre premier honneur, qui devrait faire notre première joie?

La piété : esprit de famille avec Dieu.

Un mot dit tout. La piété, c'est l'esprit de famille appliqué à Dieu et, par suite, à toutes les personnes qui, sous Dieu et de par Dieu, constituent notre famille surnaturelle.

Or, notre vie de famille avec Dieu est une réalité de pure foi.

Mais cette famille, aussi réelle que la famille terrestre et plus aimable, qui nous la fait connaître, qui nous la garantit? La foi seule. Que nous soyons en relations de famille avec Dieu, avec Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec la Très Sainte Vierge, avec les Anges, avec les Saints : voilà qui, tout comme, l'Eucharistie, est mystère de foi, *mysterium fidei*. Mais la foi étant donnée, quoi de plus réel, quoi de moins conjectural, de moins métaphorique ou figuratif, que ce commerce familial avec Dieu, commerce ébauché, pourrait-on dire, au Paradis terrestre, réparé, complété, consommé en Jésus-Christ Rédempteur? Et telle est bien la base de notre piété, base inébranlable, pur granit. Qui pose, encore un coup, cette première pierre? La foi.

1<sup>o</sup> De par la foi, Dieu le

— La foi nous dit que la première Personne de la

Sainte Trinité, Dieu, le Père éternel du Verbe co-éternel, le Père unique de Notre-Seigneur, est notre Père à nous aussi. *Sic ergo vos orabitur : Pater noster* (Math. 6, 9). *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (Joan. 20, 5). Nous sommes donc ses fils, ses vrais fils. *Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus* (1 Joan. 3, 1). Paternité adoptive, sans doute, filiation adoptive, Jésus-Christ étant l'unique Fils par nature; mais c'est ici une adoption à part, bien autrement effective que les adoptions terrestres et plus engageante d'autant. Les adoptions terrestres peuvent transmettre le nom, le blason, l'héritage; elles peuvent supposer une tendresse quasi paternelle; mais peuvent-elles communiquer le sang? Peuvent-elles être, chez l'enfant, un prolongement, un écoulement de la vie individuelle du père adoptif? Ici, Dieu se fait réellement notre Père, jusqu'à commencer en nous par la grâce, pour la consommer au ciel, par la goire, une réelle participation de sa vie, de l'acte, à Lui naturel, par lequel il se voit, se possède et se béatifie lui-même; par suite, une réelle participation à sa nature propre : *Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (2 Petr. 1, 4). Simples adoptifs, nous voilà pourtant de sa vraie famille, de sa race, de son sang.

— La foi nous dit que Jésus-Christ est notre frère, et à la lettre; non seulement pour avoir pris, dans le sein virginal de Marie, le sang naturel d'Adam; mais bien plus encore parce qu'il nous apporte et nous communique ce sang divin de l'âme, si l'on peut ainsi dire, cette participation de la vie divine, laquelle vie est en lui de droit, plénière, surabondante, et qu'il fait déborder sur nous par grâce pure : *Ego sum... vita* (Joan. 14, 6). *Ego veni ut vitam habeant* (Joan. 10, 10). *Qui habet Filium habet vitam* (1 Joan. 5, 12). Etc., etc... Bref, en prenant notre humanité, le Verbe se fait notre frère selon la nature; mais, du même coup, le Verbe incarné, Jésus-Christ, nous fait ses frères dans la

Père, Père du Verbe, de Jésus-Christ, est aussi notre Père à nous.

... par adoption,

... mais supérieure aux adoptions terrestres, impliquant communication de la vie propre de Dieu.

2<sup>o</sup> De par la foi, Jésus-Christ est notre frère.

Il se fait notre frère en Adam; ... mais surtout il nous fait ses frères en Dieu.

Jésus-Christ,  
notre aîné,  
... mais un aîné,  
sans égal,

À qui nous  
devons le Père,  
... tout comme  
nous le devons  
lui-même au  
Père.

grâce et, si nous le voulons, dans la gloire. C'est par là surtout qu'il est notre frère, notre aîné : *Primogenitus in multis fratribus* (Rom. 8, 29), mais encore un aîné dont le rôle n'a point d'égal dans la famille humaine. Est-ce le Père qui, en nous adoptant, nous a faits frères de l'unique Fils par nature? Oui, sans doute, car tout don parfait descend du Père des lumières (Joan. 1, 17); car Jésus-Christ même nous le dit : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3, 16). Mais par contre, n'est-il pas également vrai que ce Fils aîné nous donne, ou plutôt nous rend le commun Père; qu'en se faisant notre frère, disons mieux, en nous faisant ses frères, il nous regagne l'adoption divine, il nous rétablit dans la situation d'enfants de Dieu? N'est-ce pas lui qui rétablit Dieu même dans la gloire de la Paternité divine; qui ouvre passage au Saint-Esprit, qui, par indivis avec le Père, envoie le Saint-Esprit achever l'œuvre de notre adoption, répandre en nous l'esprit filial, *Spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba, Pater?* (Rom. 8, 15) Prêtres, nous n'osons, ou n'oserons appeler solennellement Dieu du nom de Père que, les yeux fixés sur l'Hostie. Attitude expressive; elle nous rappelle que, si Dieu nous a donné l'Aîné en qui nous redevenons fils, l'Aîné seul a pu nous rendre le Père; le Père n'est redevenu notre Père que par l'entremise de l'Aîné. Mais encore, pour nous donner le Fils, l'Unique par nature, il n'en a rien coûté au Père, tandis que, pour nous rendre le Père, il en a coûté au Fils, tout son sang. — O Père à qui je dois le Fils, ô Fils à qui je dois le Père, donnez-moi, par la grâce de votre commun Esprit, de vous unir à jamais dans l'adoration, dans l'amour vraiment filial et fraternel!

3<sup>e</sup> De par la  
foi, la Mère de  
Jésus-Christ  
est aussi notre  
Mère;

La foi nous dit encore que, pour achever de se faire notre frère, pour fermer sur lui-même et sur nous le cercle de la famille surnaturelle, le grand Aîné a voulu que nous eussions avec lui une Mère



commune aussi bien qu'un Père commun. A la croix, Marie est instituée, sacrée, faite, à la lettre, notre Mère. Mère adoptive, mais qui nous aime d'un cœur vraiment maternel; mais qui, en nous donnant Jésus, nous communique même son propre sang.

Et si la Très Sainte Vierge nous est une Mère individuelle, personnelle, Jésus-Christ, le glorieux Aîné, nous donne en plus et, pour ainsi dire, sur un autre degré généalogique, une autre Mère, mère collective, mais véritablement mère, puisque c'est par elle qu'il nous communique régulièrement la vie divine surabondante en lui-même. Il nous donne la sainte Eglise, son Epouse, son Corps, vrai Corps du Christ mystique, dont le Christ individuel est la tête; l'Eglise en qui le Christ individuel s'étend, s'achève, atteint sa magnifique plénitude; l'Eglise à laquelle nous devons, nous, la joie de vivre et l'espérance de mourir dans le Christ, *in Christo* (Eph. 1, 23).

— La foi nous dit que nous avons pour frères, tous ceux qui sont, comme nous-mêmes, les frères, les puînés de l'Aîné divin, tous les Saints du Ciel, tous ceux du Purgatoire, ici-bas, tous les baptisés, fussent-ils hérétiques ou schismatiques, voire même tous les rachetés, frères en aptitude et en puissance, qu'il nous faut, par vocation, amener à la fraternité actuelle et formelle, qu'il nous faut tâcher d'introduire dans le cercle familial, où, ayant le Fils, ils auront la vie, la vie de Dieu. *Qui habet Filium habet vitam* (1 Joan. 5, 12).

Voilà donc notre famille surnaturelle. Et du même coup, voilà notre piété, voilà ce commerce infiniment glorieux et doux qu'il nous faut soutenir; voilà cette *conversation* moralement perpétuelle, cette familiarité sublime et charmante, qu'il faut établir entre nous et le monde invisible, le monde céleste et divin, plus réel, en un sens, que la figure mouvante et changeante du monde d'ici-bas. *Præterit enim figura hujus mundi* (1 Cor. 7, 31).

... de même, à un autre titre, l'Eglise, Epouse de Jésus-Christ.

4° De par la foi et en Jésus-Christ, l'Aîné commun, tous les baptisés sont nos frères, voire tous les rachetés, mais tout spécialement ici, les Saints du Ciel.

Voilà notre famille surnaturelle; voilà notre piété.

Qui nous garantit cet honneur? La foi.

*Nostra autem conversatio in cælis est* (Phil. 3, 20). Qui nous apprend, qui nous garantit ces grandes choses? La foi, fondement, solidité substantielle, lumière, preuve convaincante, argument triomphal de tout ce qui dépasse nos yeux : *Spe-randarum substantia rerum, argumentum non apparentium* (Hebr. 11, 1).

Qui doit nous le rappeler?  
L'esprit de foi.

Qui devrait nous les rappeler sans cesse pour en illuminer notre vie d'âme? La foi présente, actuelle, active, l'esprit de foi. Otons la foi : tout cela est chimère. Oublions la foi, manquons d'esprit de foi : tout cela se décolore, s'efface et se perd, comme les beautés d'un paysage sans astres. Mais que ne perdons-nous pas en le perdant! Au contraire, entretenons l'esprit de foi, cultivons-le, augmentons-le en l'exerçant toujours; quelle lumière alors, quelle force, quelle joie dans notre commerce avec Dieu! Comme nous serons, comme nous resterons dans la vérité, comme il nous deviendra autrement aisé de la faire par amour!

## II. Résultats pratiques.

— II. Descendons maintenant au détail pratique, pour nous avouer, hélas! gens de peu de foi, mais surtout pour nous animer à ne plus l'être.

Dans ce commerce familial, l'esprit de foi met trois choses :

Dans notre piété, dans nos relations directes avec Dieu et tout le monde céleste, l'esprit de foi mettra principalement trois choses : l'assiduité empressée, le respect souverain, la confiance filiale.

### 1<sup>o</sup> L'assiduité empressée.

— Selon la pauvre nature, que deviendraient ces relations, que deviendraient nos exercices de piété? Effort pénible, fatigue, dégoût, ennui; tâche ingrate et toujours trop longue, sujétion toujours pesante, contrainte subie de mauvaise grâce, obligation avec laquelle on voudrait ruser, tricher plus ou moins, peut-être même — qui sait? — dans l'impression, par moments, avec une demi-conscience, prélèvement importun, fâcheux, sur la journée si courte, sur des occupations, sinon plus importantes — on ne se l'avouerait pas — au moins et certainement plus agréables. Osons le dire : qui n'a senti cela une fois ou l'autre, souvent peut-être? De vrai,

Les exercices de piété selon la nature :  
... tâche pesante.

le sentir, le sentir même souvent, le sentir même vivement, n'est pas encore une faute. C'est la pauvre nature, si lourde toujours, si paresseuse à bondir ou plutôt à grimper laborieusement au-dessus d'elle-même, jusqu'à ces régions supérieures où les sens n'atteignent pas. La faute commencerait avec la connivence volontaire à ces basses impressions, avec la négligence, la mollesse — disons le mot — la lâcheté consentie, dans nos relations de famille surnaturelle. Sont-ils nombreux, ceux qui n'ont jamais eu rien de semblable à se reprocher?

Au reste, voici quelque chose de moins fâcheux en soi, de moins honteux pour l'âme, que cette torpeur, que ce dégoût à l'endroit de la prière; mais encore quelque chose de bien redoutable à notre commerce avec notre céleste parenté. C'est l'accoutumance, la routine engendrée par la répétition des mêmes actes, des mêmes exercices. Triste et bien humiliante condition de notre nature, pour laquelle tout pâlit, tout languit, tout s'use, dès là qu'il cesse d'être nouveau. Toujours la méditation, toujours la Messe entendue ou même célébrée, toujours la visite au Saint-Sacrement, toujours le chapelet!... Si nous n'y prenons garde, tout cela devient machinal, tout cela en vient à s'accomplir matériellement, par habitude, par entraînement d'usage, par une sorte de vitesse acquise et qu'on ne songe guère à renouveler. Il est trop vrai : parce que nous sommes, par vocation, les familiers des choses saintes, de Dieu même, *domestici Dei* (Eph. 2, 19), les choses saintes et Dieu même perdent pour nous l'attrait du nouveau, du rare. La Sainte Communion que les récentes directions de l'Eglise tendent à rendre quotidienne, par là même et si nous n'y veillons, risque de nous devenir moins savoureuse, de s'affadir. Le prêtre, parce qu'il célèbre tous les jours, doit se surveiller et se travailler pour monter à l'autel de Dieu avec une jeunesse de cœur toujours égale ou, du moins, incessamment ravivée. O in-

... routine et  
machinisme.

constance de la nature, du sens humain, qui se lasse de tout, même du bonheur!

En tout cela,  
manque d'es-  
prit de foi.

Or, quel déficit accusent en nous ces tiédeurs, ces langueurs, ces fautes? Qu'est-ce qui manque à nos relations avec Dieu? L'amour, sans doute la charité vive, ardente; mais avant tout, la foi présente, actuelle, active, l'esprit de foi. Est-elle présente, notre foi, est-elle agissante, au moment où nous nous abandonnons ainsi? Nous nous oublions, disons-nous quelquefois, comme si cette expression adoucie pouvait amoindrir nos torts envers Dieu. Mais qu'est-ce à dire, sinon que nous oublions alors notre foi? Et si notre amour languit, n'est-ce pas tout d'abord parce que notre foi s'éclipse? *Deficiente fide, caritas refrigescet*, dit Notre-Seigneur (Mat. 24, 12). Si nous avons froid dans l'âme, n'est-ce point parce qu'un nuage a voilé le soleil?

Les exercices  
de piété selon  
cet esprit :  
... entretien  
familial.

Par un effort de mémoire et de réflexion, ramenons le soleil, la foi. Rappelons-nous le caractère familial de notre commerce avec Dieu. Dès lors, et dans la mesure même où nous revient cette pensée, tout change. Ce commerce nous devient plus cher; la prière ne nous est plus un fardeau : les heures à lui donner ne sont pas trop longues, nous sommes avides de n'en rien perdre. Loin qu'elles nous semblent prélevées sur des occupations plus attrayantes, ce sont, tout au rebours, ces occupations mêmes, études, emploi, ministère, qui nous semblent bien plutôt des entr'actes à la prière, à la prière que nous voudrions perpétuelle, s'il se pouvait. Encore, dans ces entr'actes nécessaires où l'homme de foi ne quitte Dieu que pour Dieu, éprouvera-t-il le besoin de faire passer et circuler de rapides courants de prière, qui traverseront tout sans rien interrompre, mais, bien au contraire, pour tout animer, tout vivifier. Prier, c'est vivre actuellement et activement en famille, en commerce direct avec le Père, avec l'Aîné par excellence, avec la Mère, avec les aînés de second rang qui sont les Saints. Prier, c'est vivre *chez soi* : et voilà pourquoi le

Prier, c'est vi-  
vre en famille.



croquant, conséquent avec lui-même, tend à prier sans cesse parmi les occupations extérieures : manière d'emporter dans son cœur sa famille, son chez soi, lorsqu'on est contraint de s'en séparer à demi.

Non certes que tout cela doive être sensible. Il n'est ici question que de croire, de vouloir, d'agir, de se rappeler sa foi, de se conduire d'après elle. Si la consolation sensible doit venir, elle sera le prix naturel et régulier de ce patient effort pour soulever la nature jusqu'aux saintes hauteurs de la foi. Si l'âme reste aride, la même foi lui dira que le devoir est accompli, que Dieu est content, qu'il y a mérite et progrès. Ah ! la chose en vaut la peine. Conquérons donc de haute lutte, je dis mal, acquérons par une lutte patiente, constante, cette familiarité aisée avec Dieu, cet honneur et cette douceur de vivre avec lui, comme de bons fils avec un père.

Et que faire pour cela ? D'abord, prions notre bon Ange de nous rappeler, quand vient l'heure des exercices spirituels, ces grandes réalités de foi dont nous perdons trop facilement la vue. Faisons nous-mêmes le léger effort de nous les remettre alors en mémoire. Appliquons à tous nos actes de piété, même les plus courts, à nos Visites, à ces Litanies du soir où la routine est si facile, aux prières de table, au *Veni Sancte* qui précède la classe ou le travail personnel, appliquons, dis-je, à tous ces retours directs vers Dieu, l'esprit au moins — et pourquoi pas la formule même ? — des Additions ou de certains Préludes : *Quomodo Deus Dominus noster me respiciat* (Add. III.) ; *Quomodo consisto coram Deo, Domino nostro, Angelis et sanctis interpellantibus pro me* (Ad amorem, præamb. 1). Ne nous jetons pas dans la prière à l'étourdie, comme l'écolier dissipé passe de la récréation à l'étude, riant encore et regardant derrière soi dans la cour. Disons-nous à nous-mêmes : *Sursum corda* ! — ou bien, en détournant un peu le mot : *Surgam*

Peu importe  
de sentir.  
Croyons,  
voulons,

... demandons,

... exerçons-  
nous.

*et ibo ad Patrem meum* (Luc. 15, 18). Je me lèverai, non de la fange, non de la litière immonde des pourceaux, mais des occupations et préoccupations terrestres, naturelles, humaines, et j'irai à mon Père céleste. Je vais entrer dans sa demeure privilégiée, la chapelle; je vais, du moins, entrer en conversation avec lui. — Est-ce vérité pure? — Oui, répond la foi. Eh bien! que l'esprit de foi me le rappelle! Dès lors, en tout temps et occasion, j'irai avec beaucoup d'empressement à la prière, *cum multa diligentia ad orationem*, comme l'enjoint saint Ignace après l'Election faite. Dès lors, je penserai, avec le Psalmiste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi; In domum Domini ibimus* (Ps. 121, 1). Empressement, joie, non de la sensibilité émue, et qu'importe? mais de la volonté résolue sous la lumière de l'esprit de foi.

2<sup>o</sup> Le respect.

— Or, ce Père est Dieu; ce Frère aîné est Dieu; cette Mère est la Mère de Dieu; ces Anges, ces Saints, que j'ai l'honneur d'entretenir, sont les favoris, les couronnés de Dieu. L'esprit de foi m'impose donc le respect et, pour le garder, il suffit de me souvenir à qui je parle, devant qui je suis admis à paraître. C'est évident : n'insistons pas.

Oubli facile.  
manque d'es-  
prit de foi.

Mais qu'il est aisé de l'oublier! « Le respect est : incommodez-vous, » a dit Pascal; c'est une gêne, et, d'instinct, la nature fuit la gêne. De là, en présence et dans l'entretien de Dieu même, tant d'irrégularités de détail! Irrégularités intérieures : inapplication de l'esprit, dissipation, divagation, distraction quelque peu volontaire. De là, tant de menues irrégularités extérieures; genuflexions écourtées, signes de croix ébauchés, informes, hâtifs et nerveux; regards égarés, tenue molle, nonchalante.

Irrégularités  
intérieures,

... extérieures.

Quoi donc! Devant un évêque, un supérieur, un étranger quelconque, je me surveillerais, je me composerais, je me *tiendrais*. Et devant Dieu?... Est-ce qu'il n'en vaudrait pas la peine? N'ai-je donc pas la foi?... Oh! si, je l'ai au fond de l'âme;

mais j'oublie de l'en faire sortir. J'ai la foi, mais je n'ai pas assez la foi présente, actuelle, active, l'esprit de foi.

Le respect extérieur ! Insistons-y, et d'abord parce qu'il dépend entièrement de nous. Je ne puis pas commander à mon âme la consolation, la ferveur sensible, l'abondance même et la liaison des pensées pieuses. Mais, quelles que soient, aujourd'hui ou demain, la lourdeur de mon esprit, la torpeur de ma sensibilité, je puis toujours *plier la machine*, comme dit Pascal, commander à toute ma personne la dignité, le respect, les attitudes même et les gestes de la dévotion que je ne sens pas. Serait-ce comédie, hypocrisie ? Non. Ce serait l'effort loyal et rationnel d'une âme qui croit et qui veut, qui s'impose à elle-même la traduction visible de sentiments dont elle voudrait tressaillir tout entière, mais qui, du moins, sont bien réellement dans la volonté déterminée par la foi. Respect extérieur : signe de la foi, mais aussi prédication de la foi. Et combien tristes les effets du contraire ! Quels menus scandales un prêtre, un religieux, un Jésuite peut donner sans y prendre garde ! A le voir entrer à la chapelle, s'y tenir, faire sa génuflexion, son signe de croix ; quelquefois même à le voir dire la sainte messe, l'incrédule sera tenté de penser : « Cet homme ne croit pas à ce qu'il fait, il n'a pas la foi. » — Pardon ! Vous vous trompez, vous le calomniez ; mais j'avoue qu'il y donne prétexte. Il a la foi, mais dormante, stagnante et comme absente au moment où vous le prenez en flagrant délit de nonchalance et de sans gêne ; il n'a pas assez l'esprit de foi... Oh ! comme, à ce propos, on voudrait pouvoir adjurer tous les prêtres, pour l'honneur de Dieu ; pour celui de leurs âmes, pour celui de beaucoup d'autres ! De quelle insistence respectueuse on voudrait pouvoir leur dire à tous : « Portez et gardez à l'autel des habitudes, non pas scrupuleuses, mais sévèrement exactes, mais, oserais-je

Le respect  
extérieur :

... toujours en  
notre pouvoir :

... signe de foi.

... prédication  
muette de la  
foi.

dire, minutieuses, de convenance, de révérence, de dignité. Que tout, dans votre façon de célébrer, lenteur voulue, articulation nette, génuflexions réelles et profondes, gestes graves et bien formés, que tout, sans affectation aucune, mais avec la simplicité qui est la fleur des véritables bonnes manières et le cachet des véritables gens comme il faut, que tout traduise, que tout respire, que tout prêche, que tout rayonne la foi, votre foi ! »

3<sup>e</sup> La confiance,  
l'aisance  
familiale  
(simple rappel)

— *Surgam et ibo ad Patrem*. Si, quand nous allons prier, l'esprit de foi nous avertissait toujours que nous abordons un Père, le plus Père de tous les pères, ne serions-nous pas inclinés à la confiance, à l'aisance filiale du cœur ? Où serait la contrainte, où la pusillanimité, où la dépression triste, où le resserrement douloureux ? Où serait l'embarras de trouver une pensée, une parole ? Quoi ! n'aurais-je rien à dire à un père, à une mère, à un frère aîné ? Réfléchissons, de grâce : voyons de quoi nous prive le manque d'esprit de foi. Toute cette gloire, toute cette aisance, toute cette dilatation, toute cette force, toute cette joie du commerce direct avec Dieu, toute cette familiarité vraie, charmante et sainte, qui nous ferait converser bonnement, deviser, *causer* avec les Saints, les Anges, la Très Sainte Vierge, avec Notre-Seigneur et la Sainte Trinité : voilà ce que nous laissons perdre ou s'amoinrir, faute de nous remémorer patiemment, vingt ou trente fois le jour, des vérités dont nous sommes pourtant remplis et pénétrés jusqu'au fond de l'âme ! Quelle langueur dans notre vie de famille, dans notre vraie vie !

Conclusion.  
Que l'esprit de  
foi nous assure  
toutes les joies  
de la commu-  
nion des saints.

— Eh bien ! qui veut la vie ? Qui veut le bonheur ? *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos ?* (Ps. 33, 13) Qui pourrait en faire son deuil ? Mais c'est trop peu de désirer ; il faut vouloir dans toute la force pratique du terme ; il faut agir ; il faut nous rehausser constamment au-dessus de nous-mêmes, au-dessus de l'impression sensible, au-dessus de la nature ; il faut remonter sans



relâche à la sphère de la foi. A force de monter ainsi, nous nous y établirons peu à peu comme à demeure, comme chez nous. Et, en vérité, la sphère de la foi, la sphère divine, le monde céleste, n'est-ce pas notre lieu propre, notre pays d'origine et de séjour final, notre maison de famille, notre véritable *chez nous*? Le Verbe incarné en est descendu pour nous en apporter des nouvelles; *Unigenitus, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (Joan. 1, 18); pour nous le reconquérir et nous en remettre dans les mains les titres de possession. Il y est remonté pour nous y préparer notre place. Et quel *chez nous* que celui-là! Plus de changements, de déménagements, d'expulsion à craindre; une éternelle stabilité qui ne sera pas monotonie. Et quelle compagnie! Quel monde enchanté! notre vrai monde, à nous qui sommes tous princes du Sang divin. Ce monde du Ciel, ce monde princier et plus que princier, royal et plus que royal, nous est-il assez familier? Y vivons-nous déjà par les préoccupations dominantes de l'esprit, du cœur? Y montons-nous, y rentrons-nous volontiers par la prière? Non pas assez, peut-être. Et pourquoi donc? Manque d'esprit de foi.

### III

#### L'ESPRIT DE FOI DANS NOS RELATIONS AVEC NOUS-MÊMES

— Relations avec moi-même, devoirs envers moi-même; à quelques égards, et par l'espèce de déboulement qu'elles supposent dans l'indivisible unité du *moi*; — d'ailleurs parfaitement rationnelles, puisque Dieu m'a donné la conscience et le gouvernement de mon être; — enfin très pratiques et très graves, puisque ce gouvernement fait, pour moi, partie de l'ordre essentiel; puisqu'il est une des conditions nécessaires de mon salut, de ma perfection d'état, de mon apostolat d'office.

Ces relations doivent traduire l'idée même que j'ai de ma nature,

... idée que la  
foi m'impose,  
que l'esprit de  
foi me garde  
présente.

Ces justes relations avec moi-même, ce sage gouvernement de moi-même, auront évidemment pour principe et pour mesure l'idée vraie que je dois avoir de moi-même. Or, qui me la donne, cette idée vraie? La foi. Qui me la rend présente, actuelle, utile? L'esprit de foi.

Or, la foi me  
dit ma bassesse  
et ma grandeur;  
d'où, mépris et respect  
de moi. Elle  
m'apprend ce  
que j'ai de bon  
et de mauvais;  
d'où, haine et  
amour de moi.

Et que m'apprennent et me rappellent sur mon propre compte la foi, l'esprit de foi? Deux choses surtout : que je suis vil et grand tout ensemble; que je suis mauvais et bon. C'est m'apprendre ou me rappeler à la fois le mépris et le respect, la haine et l'amour que je me dois à moi-même. C'est préparer et commencer en moi deux de ces alliances étonnantes, contradictoires en apparence, inintelligibles au pur sens humain, parfaitement vraies cependant et qui font la glorieuse originalité de l'âme chrétienne : alliance de l'humilité à la fierté, alliance de la sainte haine de moi au juste, au noble, au saint amour de moi.

I. Mépris et  
respect de moi,  
humilité et fierté.

Leur réunion  
est nécessaire;

... elle est  
rationnelle,

... fondée et  
justifiée par la  
foi.

— I. Qu'il me faille tout d'abord unir l'humilité à la fierté, le mépris et l'estime de moi-même, c'est chose évidente. Isolez ces deux sentiments : vous les gâtez l'un et l'autre, vous les dénaturez, vous les rendez pernicieux. Sans le juste mépris de moi-même, l'estime, le respect de moi-même deviennent orgueil, égoïsme, idolâtrie. Sans la juste estime, sans le juste respect de moi-même, le mépris de moi-même devient pusillanimité, bassesse de courage, abandon, désespoir peut-être, voire cynisme. L'humilité et la fierté sont donc pratiquement nécessaires l'une à l'autre. Encore sont-elles connexes, en dépit de leur opposition apparente. Qu'est-ce que l'humilité? Le sentiment vrai de ma misère. Qu'est-ce que la fierté? Le sentiment vrai de ma grandeur. Elles s'unissent donc et s'harmonisent dans la vérité, comme s'unissent et s'harmonisent dans le faux, la bassesse et l'orgueil.

Humilité, fierté, mépris de moi, estime de moi : ces deux sentiments à mener de front, ces deux aspects de la vérité sur moi-même, voyons la foi les

justifier l'une et l'autre et les marier l'un à l'autre, en nous établissant dans le vrai pur et total. Et comme la foi m'y établit, la foi présente, l'esprit de foi m'y ramène, au besoin, et m'y fixe, en maintenant habituellement sous mes yeux ces deux pôles de la vérité.

En veut-on la formule exacte, brève, complète? Qu'on la demande à la Très Sainte Vierge. *Respexit (Deus) humilitatem ancillæ suæ... Fecit mihi magna qui potens est. O Marie, vous la plus humble et la plus fière des créatures, parce que vous êtes la plus vraie, obtenez-nous, en ce point comme dans tout le reste, la foi qui voit la vérité, l'esprit de foi qui ne la perd jamais de vue.*

— Considérons dans cet esprit mon être naturel, ma vie, mes puissances physiques, intellectuelles, morales. Tout y est chétif : les forces plus ou moins débiles, l'intelligence toujours plus ou moins étroite et courte, la volonté toujours plus ou moins faible et inconstante. — Tout y est gratuit, pur don de Dieu, et tout d'abord ma vie, mon être même, premier don et support de tous les autres. — Tout y est précaire et comme branlant. Mes forces : Dieu, qui me les donne, peut les amoindrir, voire me les ôter. Mon intelligence : Dieu peut la resserrer, l'éteindre. Ma volonté : il le pourrait de même; il peut du moins en contrarier, en entraver l'exercice. Ma vie, mon être humain : il pourrait l'anéantir; il le dissoudra, du moins, à la mort, dont il a seul fixé l'heure. En tout, faiblesse, inconstance, dépendance absolue, entre deux néants, celui d'où je sors et celui où Dieu pourrait me replonger. Voilà le vrai.

Et je m'enorgueillis peut-être de ma santé, de ma vigueur corporelle; j'en fais peut-être parade et gageure, au risque de la compromettre elle-même. Plus souvent encore je suis vain de mon esprit, de mes talents, des succès et applaudissements qu'ils m'attirent; je m'en prévaux, je m'en pavane; j'en humilie peut-être, au moins dans ma pensée intime,

... bien formulée par la T. Ste Vierge : *Fecit mihi magna qui potens est.*

1° La foi me rend humble.  
a) Quant à mon être naturel : Tout y est borné, gratuit, précaire;

...m'y complaire, c'est manquer de foi.

l'infériorité, réelle ou supposée, de mes frères; je compte sur ma raison, sur mes lumières, sur mon habileté. Je me complais dans ma volonté en exercice, dans mon activité sentie; j'en joue, au gré de mon caprice, comme d'un instrument qui serait tout à moi, qui serait presque de moi.

La foi rabattrait toutes ces enflures, en me ramenant au vrai. Mais où est-elle? Oubliée, absente et comme non avenue. Du même coup, j'oublie l'humilité, la vérité sur moi-même; je suis vain et faux jusqu'au ridicule. Pourquoi? Parce que je n'ai point l'esprit de foi, le bon sens habituel de la foi.

b) Quant à mon être surnaturel lui-même, ... tout y est gratuit, chétif par ma faute, précaire.

Envisageons maintenant mon être surnaturel, ma vie de grâce préparant ma vie de gloire; et que la foi me ramène à la vérité, à l'humilité. Ici encore, de la part de Dieu, tout est gratuit : *Quid autem habes quod non accepisti?* (1 Cor. 4, 7) Dieu me devait-il mon baptême, mon éducation toute chrétienne, ma vocation, mon sacerdoce acquis ou espéré, toutes les grâces particulières de ma vie? *Unde hoc mihi?* (Luc. 1, 43) — De mon côté et par ma faute, tout n'est-il pas chétif, à demi avorté, à demi stérile? Par là même tout n'est-il pas précaire? Si je laisse trop languir en moi la vie de la grâce, ne risqué-je pas de l'atrophier, de la perdre?

En détail, que penser de mon corps, ... de mon esprit,

Que dit de mon corps l'esprit de foi? *Ergastulum* : un cachot, un bagne, des chaînes alourdies par mes complaisances, un foyer de corruption, *fomes peccati... ulcus et apostema*. Que dit-il de mon intelligence telle que je l'ai faite? Est-elle assez vigoureusement développée pour le service de Dieu, assez riche de connaissances acquises pour la gloire de Dieu, assez pleine de Dieu, des pensées de Dieu? Que dit-il de ma volonté? Où sont mes combats, mes victoires, mes vertus, que dans le compte de conscience, je dois énumérer toutes (Summar. Const. 41). Quoi! toutes! Le mot fait frissonner.

... de ma volonté,

... de mes aptitudes apostoliques?

Je suis apôtre par vocation; mais la foi m'enseigne et l'esprit de foi me rappellerait qu'à l'égard



de cet emploi magnifique, de cette œuvre surhumaine, je ne suis et ne saurais être qu'impuissance. Eussé-je tous les talents, tout le savoir, tout le savoir-faire qui me manquent, eussé-je même toutes les vertus que Dieu cherche vainement en moi comme les fruits dans la vigne stérile, encore serait-il vrai que je ne puis rien par moi-même, rien sans lui. *Sine me nihil potestis facere* (Joan. 15, 5).

Nature ou grâce, perfection ou apostolat, fonds de mon être ou emploi obligé de ma vie : sous tous les aspects où je me considère moi-même, je ne vois qu'indigence, impuissance, néant. Mais non, je ne le vois pas assez, je le perds quasi habituellement de vue. Suis-je assez reconnaissant à Dieu pour sa grâce prodiguée, assez humblement attentif à ménager, à utiliser cette grâce même? Ne semblé-je pas quelquefois jouer avec elle comme un prodigue avec sa fortune? En tout, ne suis-je pas trop content de moi-même, trop enclin à compter sur moi-même et pratiquement sur moi seul? C'est avouer que je m'ignore moi-même, que je m'oublie moi-même, que je m'aveugle trop aisément sur moi-même. Et qu'est-ce à dire, sinon que je ne suis pas assez humble? Et qui me prive de l'être? Avant tout, l'oubli de ma foi, le manque d'esprit de foi.

M'y complaire,  
c'est oublier  
ma foi.

— Mais en même temps, du même coup, la foi m'apprend et l'esprit de foi me rappelle ma grandeur vraie, ma réelle noblesse. Ils m'empêchent de la méconnaître, de la ravalier par mille petites déchéances, de la chercher peut-être où elle n'est pas, peut-être bien loin de son lieu véritable. En un mot, ils m'enjoignent d'être fier, de vivre fier, tout comme d'être humble, de vivre dans une entière et parfaite humilité.

2° La foi  
me rend fier.  
Elle me montre  
ma vraie  
noblesse.

Et pourquoi, de quoi être fier? Où est cette noblesse qui me défend de ne pas l'être? Avant tout, dans l'état surnaturel où Dieu m'élève, dans ma vie de grâce préparant ma vie de gloire, dans ma par-

a) De quoi  
serai-je fier?

De mon être  
surnaturel

tipication à la nature divine : *Divinæ consortes naturæ* (2 Petr. 1, 4). Elle est dans mon titre de baptisé, d'enfant de Dieu, de sujet des sacrements; mieux encore dans ma vocation proprement dite, dans mes vœux, dans ma qualité de Compagnon de Jésus, dans mon sacerdoce en exercice ou en expectative : toutes choses qui achèvent de me sacrer, de mē diviniser, en m'unissant plus étroitement à celui qui est homme et Dieu en une seule et même Personne. Voilà ma grandeur vraie : voilà qui fait éminemment de mes pareils et de moi-même ce que saint Pierre disait de tous les fidèles : *Genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis* (1 Petr. 2, 9).

... et, par suite,  
de mon être natu-  
rel lui-même :

... corps,

... esprit,

... volonté,

... cœur.

Il y a plus. En moi, la grâce est superposée et, pour ainsi dire, incorporée à la nature dans un même sujet. Par là même, voilà mon être naturel rehaussé, lui aussi, ennobli, glorifié à miracle. Mon pauvre corps devient le Temple du Saint-Esprit, le tabernacle de la présence Eucharistique, un membre de Jésus-Christ. *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi* (1 Cor. 6, 15 seqq.)? Mon intelligence est pleine des lumières de Dieu; sur toutes les vérités qui m'importent, elle est en communion avec la pensée même de Dieu. Ma volonté est élevée au-dessus d'elle-même, capable, avec la grâce, de tout effort, de toute vertu : *Omnia possum in eo confortat* (Phil. 4, 13). Mon cœur est désormais trop haut, trop sacré, trop divinisé, pour s'arrêter à l'amour d'une créature; il appartient sans réserve ni partage, à l'amitié réelle et jalouse de Jésus-Christ, de Dieu. Toutes mes puissances, qualités et aptitudes naturelles, toutes mes énergies natives ou acquises, toutes mes activités d'homme, si parfaitement disproportionnées, en elles-mêmes, à l'œuvre de l'apostolat, en deviennent, malgré tout, l'instrument normal, et moi-même, le collaborateur de l'Evangile, le coadjuteur de Dieu : *Collabora Evangelio* (2 Tim. 1, 8). *Dei enim sumus adjutores* (1 Cor. 3, 9).

Et voilà ma grandeur, ma noblesse, telles que la foi me les montre et que l'esprit de foi les maintient présentes à ma vue. Oui certes, voilà de quoi être fier et le rester toujours.

Mais de qui et pour qui le serai-je? De Dieu et pour Dieu tout d'abord, car ma grandeur vient toute de lui; car, à le bien prendre, elle n'est que la sienne dont il daigne me faire part. Je serai fier de sa vérité que je possède et qui m'élève par delà tous les doctes, tous les sages, tous les intellectuels du monde. *Super senes intellexi, quia mandata tua quaesivi... Super omnes docentes me intellexi, quia testimonia tua meditatio mea sunt* (Ps. 118. 100, 99). Je serai fier de la force morale qu'il me prête pour me combattre et me gouverner moi-même, de la délégation apostolique dont il m'honore et, par suite, de la puissance conquérante qu'il veut mettre en moi. Je serai fier de son amour, de sa bonté incompréhensible. Mais encore ne puis-je être fier de mon Dieu avant tout, sans l'être secondairement et bien réellement, de moi-même. Car enfin, si aucun de ces privilèges n'est de moi, ne sort du fond de ma nature, si aucun d'entre eux ne m'est dû; ils sont bien en moi, ils sont bien à moi, puisque c'est à moi que Dieu les donne; c'est moi, c'est ma chétive personnalité humaine, qu'ils affectent, qu'ils qualifient, qu'ils distinguent. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, dit la Très Sainte Vierge; c'est donc bien moi qui grandis d'autant sous sa main. Je puis tout en Celui qui me fortifie, dit saint Paul; à moi seul, je ne pourrais rien; mais avec lui et par lui, c'est bien moi-même qui peux tout; c'est bien mon impuissance personnelle qui devient toute-puissance.

Soyons donc fier comme la foi m'apprend à l'être. Mais combien? mais jusqu'où? Si c'est moi-même que je regarde, point d'autre limite à cette exaltation généreuse, que le sentiment profond de la gratuité des dons célestes, *Gratia Dei sum, id quod sum* (1 Cor. 15, 5), avec celui de mes infidélités, de

b) De qui  
serai-je fier?  
De Dieu.

...de moi-même  
en Dieu et pour  
Dieu.

c) Combien  
serai-je fier?

De Dieu en  
moi, sans limi-  
tes.

mon ingratitude. Et qui suis-je pour oser m'appliquer la suite du texte : *Et gratia ejus in me vacua non fuit?* (Ibid.) Mais si ma fierté porte directement sur le don même de Dieu, sur le divin Donateur en personne; oh! alors, point de limite : *Quantum potes tantum aude!* S'il se pouvait, ma fierté devrait être infinie comme son objet même, et certes une de mes grandes faiblesses, un de mes grands malheurs, c'est de ne pas être assez fier de Dieu, assez fier de moi-même selon Dieu, en Dieu. Il m'est enjoint de le voir dans toutes les créatures et toutes les créatures en lui, selon sa très sainte et divine volonté (*Summar. Const.* 17). Mais quoi! ne suis-je pas moi-même la première des créatures qu'il me faut voir, estimer et aimer ainsi? Qui m'empêche de le voir assez bien? La langueur de ma foi. Qui me fait l'oublier si souvent? L'éclipse trop fréquente de ma foi, le manque de foi présente, actuelle, active, le manque d'esprit de foi.

d) Comment  
serai-je et me  
montrerai-je  
fier?

Enfin comment traduire en action, comment réaliser, comment *faire* cette *vérité* de ma grandeur surnaturelle? Rien de spéculatif ici; tout est pratique. Eh bien! comment, en quoi dois-je me montrer fier?

α) A l'égard de  
Dieu, profes-  
sion et confes-  
sion franches.

A l'égard de Dieu, ma fierté pratique sera de porter haut, de prêcher nettement, hardiment, intégralement, sans réticence ou atténuation lâche, son nom, ses droits, sa parole, son Verbe incarné, son Jésus-Christ notre Jésus-Christ. Ah! l'on dit les chrétiens attardés dans une mentalité inférieure, et parmi eux-mêmes, quelques-uns sembleraient parfois enclins à le croire un peu. Eh bien! j'userai ma voix et ma vie à leur crier le contraire : « Vous êtes, de par Dieu, l'élite de l'humanité, *genus electum.* »

β) A l'égard de  
moi-même, res-  
pect pratique,

A l'égard de moi-même, fierté signifie respect. Noblesse oblige : ma noblesse divine m'oblige à me respecter, à respecter Dieu en moi. Que d'autres s'adorent, qu'ils se dégradent en se surfaissant! Moi, je ne me surfais pas, je ne m'adore pas; je reste



moi, je reste vrai, parce que la même foi, qui me rend fier, me rend humble; mais je me respecterai souverainement, parce que la même foi qui me rend humble, me rend fier. Donc, respect à mon corps. Je me vois, je me sais gardien et responsable de ce temple, et je ne le souffrirai jamais sale, ou simplement en désordre et négligé. Je me vois, je me sais membre de Jésus-Christ : *Corpora vestra membra sunt Christi* (1 Cor. 6, 15). Quoi donc alors? *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis?* *Absit!* Oui, loin de moi, les grandes ignominies; plutôt mourir sur-le-champ! Mais loin de moi aussi toutes les formes ou degrés de sensualisme, le culte des aises, la mollesse, le sans-gêne, la vulgarité dans la tenue, le geste, les manières! Autant d'irrévérances envers le temple de Jésus-Christ, envers Jésus-Christ même; autant d'oublis de ma foi, de manques d'esprit de foi. Au contraire, garde des sens, modestie, fermeté digne, modération grave et simple dans la tenue ou allure : autant de marques de respect envers le porte-Christ, envers le Christ, que j'ai l'honneur d'être; autant d'actes pratiques de foi. Et quel appoint à ma valeur apostolique!

... de mon  
corps,

De même, respecterai-je mon esprit. Détendons-le, délassons-le, à la bonne heure! Mais pas de légèreté, de frivolité, de curiosité vaine. Je ne l'ai pas pour l'amuser, pour m'en amuser; je l'ai pour l'emplir de Dieu, pour répandre Dieu. Lectures, conversations, emploi des heures : que de choses à examiner de ce point de vue! Et qu'il se respecterait peu, le religieux qui donnerait une large part de son temps au babillage, au reportage, au commérage! Où serait en lui l'esprit de foi?

... de mon  
esprit,

Respect à ma volonté. Comment? Non pas, certes, en suivant ces caprices, mais bien au contraire, en l'exerçant contre elle-même, en la domptant pour la rendre souple et forte, souple à s'ajuster à la volonté divine, forte à l'accomplir malgré tout.

... de ma  
volonté,

Respect à mon cœur, à ma puissance d'aimer. Ne la ravalons pas à la créature, ne la dispersons pas

... de mon  
cœur.

sur la créature; concentrons-la, recueillons-la, pour la porter et la fixer tout entière sur le seul objet qui soit digne d'elle, sur Jésus-Christ, sur Dieu.

Cette fierté pratique s'accorde avec l'humilité;

... elle est elle-même humilité, étant abnégation, mortification.

Voilà être fier, fier de Dieu en moi, fier de moi en Dieu. Qui ne le voit, du reste? Être fier de cette manière-là, qui est la bonne, cela n'empêche pas d'être humble; disons bien plus : c'est être humble réellement, pratiquement, actuellement. « Le respect est : incommodez-vous, » disait justement Pascal. Or, s'incommoder, se gêner, se contraindre, n'est-ce pas déjà *déprimer* et *humilier*, selon le mot de notre bienheureux Père, ce moi infime qui ne mérite que de l'être? *Ita me demittam et humiliem...* (*Prim. mod. humilitatis*) Toutes ces formes du respect que je me dois sont-elles autre chose que des formes d'abnégation, de mortification, d'humiliation par conséquent? — Non, la foi ne se contredit pas en m'enjoignant du même coup l'humilité et la fierté; ou plutôt elle ne m'enjoint qu'une seule et même chose : la vérité de mes relations avec moi-même, la vérité comprise, acceptée, réalisée sur mon être de nature et mon être surnaturel. Je n'y contredis, par la pensée ou les actes, que parce que je m'oublie moi-même, j'oublie ma foi, je manque d'esprit de foi.

Y manquer, c'est manquer d'esprit de foi.

Appendice ou corollaire :

... défiance de moi sans Dieu, confiance en Dieu, en moi-même avec Dieu.

— N'en manqué-je point quand je m'abandonne, soit à la présomption, soit au découragement? Présomptueux, je ne regarde évidemment que mes forces naturelles, je me flatte qu'elles me suffisent, et j'en oublie Dieu, le besoin que j'ai de Dieu, le recours à Dieu. Découragé, pourquoi le suis-je? Parce que j'éprouve mon insuffisance. Mais n'est-ce pas me convaincre aussi de ne regarder que moi-même, d'oublier Dieu, la toute-puissance que me prêterait Dieu? Étude, professorat, surveillance, œuvres apostoliques, épreuves et difficultés inévitables : en face de tout cela, combien de fois il m'arrive de me dire : « C'est trop fort pour moi ! » Belle découverte vraiment, étrange naïveté ! Quoi ! j'en suis à m'aviser que tout est trop fort pour

moi seul ! Mais suis-je seul ? Où donc est Dieu ? Hélas ! il est loin de ma pensée, de mon souvenir ; autrement, ni présomption, ni abattement volontaire ne seraient possibles. Présomption, abattement : ces deux écueils entre lesquels j'oscille quasi toujours et dont l'un me renvoie quasi fatalement sur l'autre, ces deux causes d'impuissance en tout, ces deux erreurs instinctives sur moi-même : que j'en serais bien gardé par une foi plus présente, plus actuelle, plus active, par l'esprit de foi ! Il me rappellerait constamment et tout ensemble ces deux oracles déjà cités plus haut : *Sine me nihil potestis facere... Omnia possum in eo qui me confortat.*

Présomption  
et décourage-  
ment : manques  
d'esprit et de  
foi.

O mon Dieu, que je me connaisse enfin dans toute la vérité de ma situation, de mon être ! Que je cesse de m'oublier ainsi en vous oubliant vous-même ! Que je n'en vienne plus si fréquemment, si continuellement, à me regarder sous un jour incomplet, illusoire ! Que je ne sois plus un enfant ballotté à tout vent, non de doctrine, mais d'impression ! J'ai la foi et je me prends bien des fois le jour à sentir, à penser, à me conduire en incrédule. Donnez-moi l'esprit de foi, donnez-moi le patient courage de le rappeler aussi souvent qu'il m'échappe, de l'exercer pour l'acquérir ! *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.*

— II. L'homme de foi, le juste qui vit vraiment de la foi, se méprise et s'estime tout ensemble, mais encore il se hait et il s'aime. Seconde et admirable alliance que la foi établit dans l'âme, que l'esprit de foi maintient et assure, en y ramenant constamment la pensée, le sentiment, les actes.

II. Haine et  
amour de moi-  
même, mortifi-  
cation et soin  
légitime de  
mon bonheur.

Haine de moi, sainte haine de moi, comme disent les ascètes : Pascal excède, à son ordinaire, quand il en fait, absolument parlant, une condition préalable de la foi ; car elle en est bien plutôt le résultat, le couronnement, le triomphe. Amour de moi, juste, saint et nécessaire amour de moi : le quiétisme s'égare en voulant me hausser à un désintéressement plus absolu ; la sophistique mo-

Ni quiétisme,  
ni stoïcisme, ni  
égoïsme ;

derne s'égare et me calomnie, moi chrétien, quand elle prétend voir dans cet amour un égoïsme, dans mes vertus, un calcul, un marché, parce que j'en espère une récompense éternelle, une éternelle béatitude. Amour de Dieu jusqu'à je ne sais quel désintéressement de sa possession, amour de la vertu pour elle-même et sans espoir personnel du bonheur : de part et d'autre, chimère, mensonge à la nature humaine, à la vérité de mon être et des rapports que je dois soutenir avec lui ; de part et d'autre, orgueil, mais inconscient peut-être chez le quiétiste et formel chez le stoïcien ou pharisien moderne, car il veut être vertueux pour jouir de l'être, car il s'adore lui-même en se targuant d'adorer une abstraction de vertu. Mais encore le quiétiste et le stoïcien font, qu'ils le sachent ou non, injure à Notre-Seigneur lui-même. Jésus-Christ a-t-il enseigné une religion basse et mercenaire ? Est-il un professeur de médiocrité morale et d'égoïsme ? Or, au début du sermon sur la montagne, il me promet huit fois de suite le bonheur ; huit fois de suite, il fait appel à l'invincible amour que j'ai pour moi. N'est-ce pas dire que cet amour est mon droit et mon devoir ? Ailleurs, dans un texte célèbre et que répètent presque identiquement les quatre Evangélistes, il m'avertit que, si je perds mon âme, je la sauve, et que, si je la cherche en ce monde, je la perds. N'est-ce pas m'enjoindre, tout à la fois, la haine et l'amour de moi-même, puisqu'il ne m'enjoint la haine que, tout d'abord au moins, dans l'intérêt bien compris de l'amour.

... mais vérité de foi, enseignement de Jésus-Christ.

Aimer son âme, c'est la perdre ; la perdre, c'est la sauver.

L'âme, physiquement une ; moralement quasi triple :

Etudions de plus près cette leçon du Maître, du Maître de la charité parfaite, mais aussi de l'espérance, de l'espérance légitime et commandée. Me perdre pour me trouver, ne pas me chercher sous peine de me perdre : qu'est-ce à dire ?

En soi, physiquement et rigoureusement, l'âme est une et simple ; mais en pratique et moralement, elle est quasi triple. Il y a l'âme de péché, la mauvaise nature, les convoitises. Il y a l'âme surnatu-

(1) l'âme du péché (convoitises)



ralisée, divinisée par la grâce et en voie de la gloire. Entre deux et comme sous toutes les deux, il y a l'âme purement naturelle, avec ses aptitudes, ses énergies, ses désirs, l'âme première, pourrait-on dire, laquelle n'est ni mauvaise, ni sainte. De ces trois âmes, laquelle dois-je haïr et perdre, laquelle aimer et sauver en haïssant et perdant l'autre? Evidemment je dois haïr et perdre la première des trois, l'âme de péché; je dois aimer et sauver à ce prix, c'est-à-dire, à tout prix, la seconde, l'âme de grâce. Quant à la troisième, à l'âme purement naturelle, je dois, en toute réalité pratique, la haïr et l'aimer, la perdre et la sauver tout ensemble. Je dois, moi surtout, Religieux, Jésuite, prendre sur elle, la contrarier, la sacrifier, réagir contre elle dans une large mesure et en lui refusant même le licite. A ce prix, je m'assure de perdre entièrement la première, l'âme de péché, de sauver glorieusement la seconde, l'âme de grâce; mais encore et du même coup, je m'assure de sauver la troisième, l'âme de pure nature; je m'assure de la retrouver au centuple, et là-haut, et même ici-bas.

Il suffit : tout se tient et s'éclaire; avec la foi pour maîtresse, je sais dans quel sens, dans quelle mesure, je dois tout ensemble me haïr et m'aimer. Il faut haïr en moi ce que Dieu même y trouve haïssable; il faut aimer ce qu'il y aime : telle est la vérité, la loi de mes sentiments volontaires et surtout de ma conduite à mon propre égard. Et ne sais-je pas ce que cela veut dire en pratique? N'accorder rien à ma mauvaise nature, à mon amour-propre, à mon sensualisme; prélever sur ma nature propre et simple bien des sacrifices de surrogation, agir contre elle en bien des cas, pour réagir d'autant plus victorieusement contre la mauvaise dont elle se ferait si volontiers la complice; me comporter enfin comme un malade qui s'opérerait lui-même, qui entamerait vigoureusement sa chair vive, pour retrancher plus sûrement la chair gangrenée et, finalement, sauver sa vie. A se traiter

(2) l'âme  
du baptême,

(3) l'âme purement naturelle.

En pratique,  
haïr la première,

... aimer  
la seconde,  
... aimer et haïr  
à la fois la troisième,  
savoir  
lui refuser,  
prendre sur elle.

de la sorte, penserons-nous qu'il se haïsse en fin de compte, ou qu'il s'aime d'un sage et viril amour?

Est-ce tous-  
jours ainsi que  
je me traite?

Est-ce donc toujours ainsi que je m'aime, que je cherche mon bonheur, mon *âme*, selon le mot divin? Hélas! combien souvent je m'aime à faux et à tort, comme un père faible pense aimer son enfant quand il le gâte! N'y a-t-il point, de ma part, bien des complaisances, des caresses, des cajoleries, légères sans doute, mais périlleuses, accordées à la nature, à la mauvaise nature elle-même? Tout ce que je concède à mon amour-propre en matière d'obéissance parfaite ou de charité, tout ce que je fais pour mes aises aux dépens de la régularité religieuse, de la dignité religieuse, du devoir religieux sous toutes ses formes, est-ce donc autre chose qu'une caresse à l'ennemi, une avance sympathique envers ce que je devrais haïr? Et cette nature mitoyenne entre la bonne et la mauvaise, cette nature naturelle, pour ainsi dire, comme je la ménage! comme je la flatte! comme je la suis! N'est-elle pas en mille détails, innocents peut-être, mais dangereux à la longue, n'est-elle pas la plus habituelle inspiratrice et conductrice de ma vie? Est-ce là bien me haïr? Est-ce là me bien aimer?

Et pourquoi  
non?  
Oubli de la  
foi, manque  
d'esprit de foi.

Et en me laissant ainsi conduire, que n'oublié-je pas? J'oublie que chercher mon *âme*, c'est la perdre; que la perdre, serait la trouver. En somme et toujours j'oublie ma foi, je la laisse dormir aux profondeurs, comme si elle ne devait pas continuellement paraître, parler, commander, être obéie. En somme et toujours, c'est l'esprit de foi qui me manque. Il m'apprendrait la sagesse et le courage de m'aimer en me haïssant. Il me rappellerait Jésus-Christ. Jésus-Christ que je connais pourtant, que je sers, que j'aime dans l'âme. Jésus-Christ s'est-il aimé comme je m'aime? Ne s'est-il pas haï comme je devrais me haïr, haï dans sa chair, dans ses aises, dans son repos, dans son honneur? Et pour qui? A quel bénéfice? *Et omnia hæc propter me*. Ah! si j'y pensais toujours!

Divin Maître, inspirez-moi donc le courage d'augmenter, par l'exercice, le peu que j'ai d'esprit de foi ! *Credo, Domine. Adjuva incredulitatem meam.*

— III. Une part considérable, essentielle, de mes justes relations envers moi-même, c'est le gouvernement, et, par suite, la formation de ma conscience. Là encore, la foi sera mon guide, mon étoile, et l'esprit de foi l'empêchera de tomber sous l'horizon. Il fera un troisième chef-d'œuvre, une troisième alliance et de haute valeur : sévérité envers moi-même et sage patience avec moi-même ; autrement, délicatesse envers Dieu et confiance en Dieu.

Qui nous rendrait, qui nous rend parfois trop insoucians de la pureté de notre vie ? Qui amoindrirait en nous l'horreur du péché, au moins du péché véniel volontaire ? Qui nous rendrait nonchalants à l'éviter, lourds et paresseux à nous en repentir ? Qui nous ferait peu à peu avaler comme de l'eau ces mêmes iniquités, qui peuvent foisonner même dans une âme religieuse ? Soyons pratiques et concrets : qui menacerait nos confessions de nullité par une accusation trop routinière, mais surtout par une contrition vague et molle ? Sans doute trop d'amour pour nous-mêmes et trop peu pour Dieu. Mais cet excès, d'une part, et ce déficit, de l'autre, d'où viennent-ils ? Du manque de foi présente, actuelle, active, du manque d'esprit de foi. Chose manifeste : quand je suis si facile au péché véniel, quand je fais avec lui une manière de pacte tacite ; quand je traite Dieu si nonchalamment ou si cavalièrement ; c'est que j'oublie ; j'oublie Dieu, sa sainteté, ses bienfaits, ses avances d'amour qui m'engagent à lui si étroitement, moi Religieux, moi le Compagnon de Jésus-Christ, son familier, son intime. Encore un coup, où est ma foi ? Réveillons-la, ravivons-la, et tout change. Sur ce péché véniel d'habitude je reprends les pensées des Saints, les pensées de Dieu même ; je recommence à le voir tel qu'il est : mal pire que tous les maux terrestres, mal unique de ma vie. Pour le juger, pour me juger

III. Un aspect spécial :  
gouvernement de ma conscience :  
... sévérité et douceur envers moi-même ;  
... délicatesse et aisance confiante envers Dieu.

Laxisme, indécatesse :  
manques d'esprit de foi.

moi-même, je retrouve toute mon équité, toute ma délicatesse, toute ma générosité, toutes les noblesses de mon âme. Je ne me pardonne plus de tenir le bon plaisir de Dieu pour chose négligeable ou, du moins, à laquelle je n'ai guère le temps de songer. Je ne me résigne plus à traiter Jésus-Christ, mon Roi, mon ami, mon Aîné divin, avec un sans-gêne dont j'aurais honte dans mes relations terrestres. Rendons-nous la foi présente, et voilà que se rouvre, même à l'endroit des faiblesses légères, la source d'une contrition sérieuse, parfaite en son motif et qui a toute chance d'être efficace. Ah ! pensons donc à nos communions quotidiennes et, pour y porter une âme plus pure, avivons en nous l'esprit de foi.

Défiance, étroitesse, trouble volontaire : manque d'esprit de foi.

Au contraire, cette âme est-elle inquiète, méticuleuse, prompte au scrupule ? C'est encore l'esprit de foi qui la relève, l'affermir, la dilate. Pauvre âme ! Sans y prendre garde, sans songer à mal, comme elle calomnie Dieu ! Elle en fait un maître austère, osons le dire, un maître taquin, sournois, qu'on ne sait comment satisfaire, avec lequel on n'est jamais sûr de soi ni de rien. Sans doute, je ne suis jamais absolument sûr de moi ; et voilà pour me rendre humble, attentif, défiant de moi-même, au sens que j'ai médité plus haut, mais rien de plus. Eh ! quoi ? si je n'ai pas de mon état de grâce, de mon amitié actuelle avec Dieu, la certitude physique ou métaphysique, n'en suis-je pas moralement assez sûr pour m'approcher de l'autel ou de la sainte table ? N'en serai-je pas assez sûr pour mourir et me laisser aller en paix dans les bras de mon Père céleste ? A marcher ainsi devant lui, tremblant, courbé, pusillanime, quelle injure je lui fais ! Injure inconsciente, injure formellement innocente peut-être, mais injure quand même, et, pour moi, l'insulteur involontaire, angoisse, tourment, faiblesse, péril. Rappelle donc ta foi, pauvre âme ! Souviens-toi que Dieu t'aime plus que tu ne sauras jamais t'aimer ; qu'il veut ton salut plus



que tu ne le voudras jamais toi-même. Souviens-toi du Sang de Jésus-Christ, de son Sacré-Cœur. Souviens-toi que si tu te repens de tes fautes, Dieu les jette derrière son dos pour ne plus les voir : *Projecisti post tergum tuum omnia peccata mea* (Isaïe. 33, 17) ; qu'il t'en détache et t'en sépare de toute la distance qui sépare l'Orient de l'Occident : *Quantum distat Ortus ab Occidente, longe fecit a nobis iniquitates nostras* (Ps. 102, 12) ; que ce repentir même, sans lequel il ne peut t'absoudre, il fait tout pour le provoquer ; qu'il va de ci de là cherchant des prétextes par où il puisse te sauver de l'enfer ; que si tu donnes un soupir, une larme de contrition vraie, il s'en saisit promptement et s'en empare lui-même, pour en faire le point de départ de ton salut (Saint Jean Chrysostome : *In Matthæum. Homel. III, n<sup>os</sup> 4 et 5*) ; que si ton repentir est trop justement indispensable, encore n'est-ce pas lui qui, finalement, détermine Dieu à te pardonner, mais bien sa propre miséricorde, plus grande que ne sera jamais ton repentir : *Ego sum, ego sum ipse, qui deleo iniquitates tuas propter me, et peccatorum tuorum non recordabor* (Isaï. 43, 25) ; que, la condition une fois posée, le péché disparaît dans cette miséricorde comme une étincelle dans l'océan (Saint Chrysostome : *De pœnitentia. Homel. VIII, n<sup>o</sup> 1*). Ainsi, pauvre âme, toute défiance, toute angoisse disparaîtrait dans l'esprit de foi. Avec lui, la conscience trouve le calme ; toujours délicate mais paisible et à l'aise, elle ne se traîne pas dans l'anxiété, elle marche, elle court, elle a des ailes : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum* (Ps. 118, 32).

— Pour tout résumer et conclure, quelle belle attitude nous fait devant nous-mêmes l'esprit de foi ! Attitude singulière, originale, peut-on dire, mais vraie, belle, admirable, au point de devenir, pour la foi même qui nous la fait, une présomption, au moins, de vérité, de divinité. Si j'ai l'esprit de foi, si je me souviens de Dieu et de moi-même ; je

— Conclusion.  
Attitude que moi  
fait prendre en-  
vers moi-même  
l'esprit de foi,  
... singulière  
en apparence,  
... mais  
toute vraie,

... préparant,  
commençant  
presque, l'atti-  
tude éternelle  
de là-haut.

me trouve établi, à mon propre égard, dans un merveilleux équilibre de mépris et d'estime, de haine et d'amour, de crainte et de paix. Rien qui réponde mieux à ma condition d'homme, à ce dualisme que font, dans l'unité de ma nature, le péché originel, d'une part, et, de l'autre, mon élévation au surnaturel; à cette rencontre, à cette coexistence, étranges mais pourtant réelles, dans le même homme, d'un être moral au-dessous de l'homme et d'un être moral supérieur à l'homme... Rien, d'ailleurs, que cet équilibre pratique, ne saurait préparer, assurer, l'élévation suprême où j'aspire, l'état final, éternel, où je n'aurai plus à me mépriser, à me haïr, à me contraindre; ou, ma nature étant pour jamais unifiée, harmonisée, divinisée, mes relations avec moi-même ne seront plus qu'estime, amour, confiance et paix.

#### IV

##### L'ESPRIT DE FOI DANS NOS RELATIONS AVEC LES PERSONNES

Trois classes  
de personnes :  
mes supérieurs,  
mes frères, les  
âmes du de-  
hors.

— A mon égard, les personnes se partagent en trois groupes ou catégories : mes supérieurs, mes frères dans la vie religieuse, les âmes auxquelles Dieu m'envoie d'office ou qu'il met sur mon chemin.

Trois ver-  
tus correspon-  
dantes : obéis-  
sance, charité,  
zèle.

Et rien de plus certain ni de plus clair que mes relations légitimes avec ces trois sortes de personnes. A mes supérieurs je dois surtout l'obéissance; à mes frères, la charité; aux âmes du dehors, le zèle. Obéissance, charité, zèle : vertus essentielles au Religieux que j'ai le bonheur d'être, vertus d'état.

A la base de  
chacune, la foi,  
l'esprit de foi.

Or, c'est la foi seule qui les fait naître; c'est l'esprit de foi qui peut seul les faire vivre, durer, se soutenir. Dans la mesure où elles me manquent, c'est que ma foi languit ou s'éclipse; ici comme ailleurs, toute faute accuse l'absence actuelle de la

foi, le manque d'esprit de foi. Obéissance, charité, zèle : considérons-les uniquement dans leur rapport avec la foi; efforçons-nous de mettre ce rapport en pleine lumière.

— I. Voici d'abord et au-dessus de moi les supérieurs, mes supérieurs dans la Compagnie.

— Que sont-ils? Si j'écoute la nature, si je vis d'apparences et d'impressions, ce sont des hommes, de purs hommes, qui se superposent en hiérarchie, qui se succèdent et se remplacent, divers, inégaux, ayant plus ou moins la bonne fortune de m'agréer. Je les mesure à leur taille d'hommes; je les apprécie à leur valeur d'hommes; je tâche de vivre et de m'arranger avec eux comme un homme avec d'autres hommes, rien de plus.

Si j'écoute la foi, si j'ai l'esprit de foi, tout change. Plus de diversité, d'inégalité entre eux, plus même de succession, de pluralité. Sous tous ces noms et visages différents, je n'ai et n'aurai jamais qu'un Supérieur unique, Jésus-Christ même : *Magister vester unus est Christus* (Mat. 23, 10). Dans leur sphère et la limite de leur juridiction, tous ces hommes, Généraux, Provinciaux, Recteurs, subdélégués de rang quelconque, me seront un seul et même homme, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ.

Mais est-ce bien vrai? N'y aurait-il pas là une fiction bienveillante de mon esprit, un libre caprice de ma volonté? Me plairait-il simplement, à moi, de les identifier en idée avec Jésus-Christ et de me comporter en conséquence? — Non certes. J'étais libre assurément d'entrer dans la Compagnie; mais une fois entré, il devient vrai, sans que j'y puisse ou y fasse rien de ma part, que tous les supérieurs qu'elle me donne ou me donnera sont et seront pour moi Jésus-Christ même. C'est un fait, un fait qui n'est pas du tout mon œuvre, un fait que je n'ai qu'à reconnaître et à subir.

Mais que dis-je un fait à subir? N'est-ce pas un bienfait, et la foi ne m'apprend-elle pas à en jouir

I. Mes Supérieurs.  
1<sup>o</sup> Que sont-ils? D'après le sens humain, des hommes.

D'après la foi, Jésus-Christ même.

Fait absolument vrai.

Bienfait plutôt et admirable.

avec amour? Oui, soyez béni, ô Jésus, mon unique Maître, mon unique Supérieur, de vous rendre ainsi présent et sensible, de vous incarner, pour ainsi dire, dans ces hommes changeants et divers! Je leur devrai, je vous devrai par leur entremise, de connaître à coup sûr votre sainte et sanctifiante et bien-aimée volonté.

Preuve  
détaillée.

Il est donc vrai : le supérieur que la Compagnie me donne est, pratiquement, Jésus-Christ même... Ne passons pas légèrement sur cette évidence de foi, pénétrons-la, pénétrons-nous-en, acquérons-en la connaissance deux fois intime, *cognitionem intimam*; pour cela, suivons de haut en bas la chaîne entière des autorités et des dépendances.

Le pouvoir  
communiqué  
par Dieu  
à Jésus-Christ,

Tout pouvoir est en Dieu comme dans sa source unique : *Non est enim potestas nisi a Deo* (Rom. 13, 1). Mais ce pouvoir, Dieu le communique tout entier à son Fils, à Jésus-Christ Dieu-Homme : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra* (Mat. 28, 18). Ainsi, entendre et voir Jésus-Christ, c'est entendre et voir le Père. *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite* (Mat. 17, 5). *Qui videt me, videt et Patrem* (Joan. 14, 9). Donc Jésus-Christ est, pratiquement, le Père même. Mais encore, ce pouvoir universel sur les âmes, Jésus-Christ le délègue aux Apôtres, à l'Eglise de tous les temps. *Data est mihi omnis potestas... Euntes ergo docete... vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* (Mat. 28, 18-20). *Qui vos audit me audit* (Luc. 10, 16). Ainsi donc, pratiquement et dans l'ordre de l'autorité, l'Eglise est Jésus-Christ, lequel est le Père.

... par  
Jésus-Christ  
à l'Eglise,

... par l'Eglise  
aux supérieurs  
religieux.

Enfin l'Eglise, en approuvant les Instituts religieux, sanctionne, ratifie, consacre par avance et virtuellement toutes les élections ou nominations de supérieurs qui se feront dans ces Instituts et selon ces Instituts. Elle s'identifie à elle-même tous ces supérieurs à venir, comme Jésus-Christ se l'est identifiée elle-même à lui. Donc, dans la sphère et les limites de leur juridiction consacrée une fois



pour toutes par l'Eglise, mes supérieurs sont, pour moi, l'Eglise même, donc Jésus-Christ même, donc le Père même. A tous mes supérieurs, selon leur rang, Jésus-Christ dit, en fait, par l'intermédiaire de l'Eglise : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous voit me voit moi-même et, du même coup, mon Père. » Mes supérieurs ne sont rien que par là, mais ils sont tout par là. De deux choses l'une : ou ma foi est chimère, ou cette identité pratique de mes supérieurs à Jésus-Christ est l'exacte et rigoureuse vérité.

Les écouter, c'est écouter l'Eglise, Jésus-Christ, Dieu.

— Comment, d'ailleurs, ne pas voir qu'elle fait le tout de l'obéissance religieuse, de mon obéissance à moi, Jésuite?

2<sup>e</sup> Cette identité morale (supérieurs et Jésus-Christ) :

Elle seule en fait le motif, selon les termes exprès de l'Institut (*Summar.* 31, 34, 36; — *Epist. de Obed.* 3. 4. etc.). Tout autre, sagesse, mérite, vertu personnelle du supérieur, est insuffisant, quasi nul.

...raison d'être de mon obéissance,

Elle seule en fait le mérite surnaturel. Chose évidente. Si j'obéis à l'homme, en vue de l'homme, que l'homme me récompense! Je n'ai rien fait pour Dieu; Dieu ne me doit rien.

... mérite de mon obéissance,

Elle seule en fait l'égalité, la constance, la durée. Qu'importe que mes supérieurs passent et changent? C'est Jésus-Christ qui change de nom, de visage; mais c'est toujours Jésus-Christ. *Ipsi peribunt, tu autem permanes, et omnes sicut vestimentum veterascent, et sicut opertorium mutabis eos et mutabuntur. Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (Ps. 101, 27, 28). Salut d'avance à tous mes supérieurs futurs, à tous ces prête-noms de Jésus-Christ! Salut à Jésus-Christ, mon Supérieur unique, toujours le même en eux tous!

La foi seule fait la dignité, la fierté de mon obéissance; et combien cela est vrai! Si je fais la volonté d'un autre à raison de ses qualités humaines, je ne suis qu'un homme s'inclinant, s'humiliant devant un autre homme, s'avouant moindre et surtout dépendant. Si je fais la volonté de mon supérieur parce que mon Supérieur est Jésus-Christ même, je

...dignité, fierté de mon obéissance,

ne m'incline, de fait, que devant Jésus-Christ même, devant Dieu; je n'avoue d'autre dépendance que celle de Dieu; je ne reconnais, je ne veux, je n'ai d'autre maître que Jésus-Christ, que Dieu. Dira-t-on que c'est orgueil? Non, certes, puisque c'est Jésus-Christ qui me l'enseigne : *Magister vester unus est Christus* (Mat. 23, 8). Dira-t-on que c'est chimère, fiction bienveillante, direction illusoire d'intention s'essayant à changer la réalité des choses? Mais quoi! C'est cette réalité même; car mon supérieur n'est mon Supérieur que par une investiture d'en haut qui l'identifie à Jésus-Christ.

... essence même de mon obéissance.

Obéissance, autorité : notions corrélatives, inséparables.

Il y a plus : la foi fait l'essence même de l'obéissance, et voilà ce qu'il faut entendre par-dessus tout.

Obéissance, autorité : deux notions corrélatives, inséparables. L'obéissance est, proprement l'hommage conscient et voulu à l'autorité. Hors de là, il peut y avoir soumission effective, exécution matérielle, mais pure et haute obéissance, non pas. Or, à vrai dire, il n'existe d'autorité que celle de Dieu, soit personnelle, soit déléguée. Donc, il ne saurait y avoir d'obéissance proprement dite, qu'à l'égard de Dieu, qu'en égard à Dieu.

Or, l'autorité n'est qu'en Dieu ou dans le représentant de Dieu.

Que Dieu seul ait, en soi-même et par soi-même, l'autorité proprement dite, c'est chose évidente à qui entend la notion. Qu'est l'autorité, sinon le droit d'être cru ou obéi sur parole, sans autre motif que son dire ou son vouloir? Telle est la notion pure et plénière de l'autorité prise en soi, prise en rigueur d'exactitude. Or, quel autre que l'Infaillible peut imposer ainsi sa parole parce que c'est sa parole? Quel autre que le Sage et l'Impeccable par essence peut imposer ainsi sa volonté parce que c'est sa volonté? Dieu seul a donc, en lui-même et par lui-même, l'autorité proprement dite; l'homme ne saurait l'avoir que par délégation de Dieu. Donc, en rigueur de vérité, on n'obéit qu'à Dieu; la soumission rendue à l'homme ne devient proprement obéissance que si, dans l'homme, elle voit et vise Dieu. Moi, religieux,

Donc la soumission n'est obéissance que si elle vise Dieu

moi, Jésuite, je ne commence réellement d'obéir que si, dans ma pensée au moins habituelle, dans mon intention au moins virtuelle, j'identifie, comme la vérité l'exige, mon supérieur à Jésus-Christ, à Dieu.

en lui-même ou en son représentant.

Obéissance, autorité : deux notions qui s'en vont du monde avec la foi chrétienne, avec la croyance, même naturelle, en Dieu, ou du moins avec le sens et le souvenir de Dieu. Et qui doit les garder ou les rendre au monde, sinon le Religieux, le Jésuite, sinon moi? Notre vieux roi Jean II, captif des Anglais, disait : « Si l'honneur était banni de la terre, on devrait le retrouver dans le cœur d'un roi de France. » De même, si ces deux notions d'obéissance et d'autorité avaient disparu de partout, saint Ignace ne voudrait-il pas qu'on les retrouvât dans le cœur des siens?

— Mon supérieur est Jésus-Christ même : voilà le tout de mon obéissance. Mais cette identité, qui me la montre? La foi. Qui m'empêche de l'oublier, d'y contredire en pratique? L'esprit de foi. Ah! s'il était là toujours, ne me garderait-il pas de toute faute contre la pleine et pure obéissance? Ne couperait-il pas court à toutes les tentations en pareil sujet? Refuse-t-on de se soumettre à Jésus-Christ? Juge-t-on, blâme-t-on, critique-t-on Jésus-Christ? Voudrais-je sciemment et formellement me cacher, m'isoler de Jésus-Christ pour me soustraire à son influence, à sa discrétion? Voudrais-je boudier Jésus-Christ? Voudrais-je ruser et politiquer avec Jésus-Christ, pour l'amener à mes fins, pour lui faire autoriser, sanctionner mes petites passions humaines? Voudrais-je essayer d'exploiter Jésus-Christ au profit de mes aises ou de mon amour-propre?

3<sup>e</sup> Cette identité (supérieurs et Jésus-Christ) n'est enseignée par la foi, rappelée par l'esprit de foi.

Si donc j'ai commis çà et là quelqu'une de ces fautes, comme j'oubliais Jésus-Christ présent dans mon supérieur! Que j'étais loin de l'esprit de foi, de l'esprit de vérité!

Je ne manque à l'obéissance que par oubli de ma foi.

La chose est pratique, elle est de conséquence.

Ma persévérance garantie par mon obéissance, par mon esprit de foi.

Je considère justement comme un gage de prédestination la persévérance dans la vocation que Dieu m'a donnée. Eh bien ! persévérerai-je ? Mourrai-je dans la Compagnie ? Oui, certes, si j'obéis jusqu'à la fin ; car il est d'expérience que presque toutes les défections viennent, soit médiatement d'un refus d'obéir, soit médiatement de la négligence habituelle à obéir. Mais obéirai-je toujours ? Oui, si je vois habituellement Jésus-Christ dans mon supérieur. Mais enfin l'y verrai-je toujours ? Oui, si j'ai l'esprit de foi, si je vis assez de la foi.

Oh ! exerçons-nous donc sans relâche à l'esprit de foi ; ramenons doucement et constamment mes yeux sur Jésus-Christ présent dans mon supérieur. — Le supérieur me mande ? C'est Jésus-Christ : *Magister adest et vocat te* (Joan. 11, 28). — J'attends à la porte de mon supérieur ? Je vais être admis à l'audience de Jésus-Christ. — La chambre de mon supérieur est un sanctuaire et sa personne un ostensor, mais non pas un ostensor vide : Jésus-Christ est là. Mon supérieur me parle, m'avertit, me dirige, me reprend, me commande ? Je vous écoute, Seigneur Jésus : *Loquere Domine, quia audit servus tuus* (1 Reg. 3, 9). Fermons les yeux de la nature, ouvrons ceux de la foi ; comme les Apôtres à la fin de la Transfiguration, ne voyons que Jésus-Christ : *Neminem viderunt nisi solum Jesum* (Mat. 17, 9). Alors, alors seulement, l'obéissance m'est assurée et la persévérance et la prédestination même, rien que cela !

II. Mes frères.

— II. Regardons maintenant autour de moi, sur le même plan hiérarchique. Voici mes frères en religion, et toutes mes relations normales avec eux se résument en un mot : charité. Oui, charité aussi plénière que possible, charité privilégiée, puisqu'ils sont mon premier prochain. Mais là encore, il n'est que la foi pour fonder, que l'esprit de foi pour maintenir cette vertu, seule capable de réaliser le mot de saint Louis de Gonzague : *Testor Societatem Jesu esse beatitudinem terrestrem*. Pour m'en



convaincre, je n'ai guère qu'à répéter ce que je me suis dit de l'obéissance; mais il importe de me convaincre à fond.

— Que sont mes frères? Si je m'en tiens aux vues et impressions naturelles, ce sont des hommes comme moi, des hommes avec lesquels j'ai à vivre. Arrangeons-nous donc pour vivre avec eux sans trop de heurts et d'ennuis. Ménageons-les pour qu'ils me ménagent; respectons-les pour qu'ils me respectent; supportons-les pour qu'ils me supportent; cédon's-leur juste assez, pour qu'ils me cèdent à leur tour; aidons-les juste assez pour qu'ils m'aident. Jusqu'ici rien que solidarité bien comprise, politique sage, habile marché; la nature ne saurait m'élever plus haut.

1° Que sont-ils? — D'après les sens humains: des hommes,

Que sont-ils encore? Des égaux. Devant eux, il n'est que juste de me soutenir, de tenir mon rang, de réclamer mon droit, mon dû. Qu'ils me l'accordent et je ne leur marchanderai pas le leur; sinon, non. Ici encore, politique, habile égoïsme, rien de plus; des intérêts, des amours-propres, qui se surveillent mutuellement, se tiennent sur leurs gardes, se balancent et négocient entre eux; quelque chose comme un équilibre européen en miniature. Et voilà tout l'horizon naturel.

... égaux à moi,

Que vois-je encore dans mes frères? Des hommes assez dissemblables, inégaux entre eux par l'esprit, le caractère, l'âme, des natures sympathiques ou antipathiques à la mienne. Dès lors, je choisis, je préfère, j'attire, j'écarte; je n'ai plus de frères, j'ai des amis, des indifférents, des rivaux, des adversaires, et plaise à Dieu qu'on ne puisse jamais dire des ennemis!

... inégaux entre eux,

Que vois-je enfin dans la communauté ou je vis? Des hommes, toujours des hommes, et toujours moins intéressants pour moi que moi-même. D'instinct, je les apprécie et les traite par rapport à moi-même, en fonction de moi-même; d'instinct, je me les sacrifie en détail, au lieu de me sacrifier

... moins intéressants pour moi que moi-même.

à eux, d'ailleurs trouvant simple et juste qu'ils se sacrifient à moi.

Egoïsme en tout cela, car la nature est égoïste. Egoïsme ! N'est-ce pas le fonds vrai de toutes mes omissions et de toutes mes offenses à l'égard de mes frères, la cause prochaine, l'âme de toutes mes fautes négatives ou positives contre la charité ? Mais quoi ! qui me rend ou me laisse égoïste ! Le manque de foi présente, actuelle, vivante, le manque d'esprit de foi. Donnons-lui, rendons-lui ses droits, sa place. Encore une fois, tout change, nous entrons dans un monde nouveau.

— D'après  
la foi :  
mes frères en  
Jésus-Christ.

Selon cet esprit de vérité, tous les Religieux qui m'entourent sont mes frères dans toute la force du terme, dans toute sa douceur. Ne le sont-ils pas, comme moi-même, du grand Aîné, centre et nœud vivant de la famille surnaturelle ? Tout est là. Point de fraternité que dans le Père commun qui est Dieu ; point de Père commun, sinon par l'Aîné qui nous a reconquis à tous le titre et la qualité réelle d'enfants de Dieu. Mais qui se souvient du Père et de l'Aîné, retrouve seul, du même coup, l'idée, la joie forte et suave de cette fraternité religieuse.

... ou mieux,  
Jésus-Christ en  
personne.

Il y a plus : tous ces hommes, sans distinction, me sont pratiquement et réellement Jésus-Christ même. — Pieuse croyance peut-être, direction d'intention quelque peu gratuite et problématique, rêve d'une belle âme ? — Non ; c'est vérité pure, écrite de main divine dans des considérants de la dernière sentence. *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis... Quamdiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis* (Mat. 25, 40, 45). O parole d'or ! Est-elle assez claire, assez universelle ? Mais en même temps, n'est-elle pas tout particulièrement vraie de ceux que Dieu a faits mon prochain par excellence, en les faisant, comme moi, les familiers, les compagnons du grand Aîné, Jésus-Christ ! Oui, je le confesse : tous ceux-là, sans exception ni différence,

Identité morale absolue  
ment vraie.

me sont Jésus-Christ : non Jésus-Christ Maître et Roi, mais Jésus-Christ compagnon de route, de vie. Ils me sont Jésus-Christ, non par autorité, non par égalité ou similitude absolue — et que ne peuvent-ils l'être ! — mais par une identité morale que lui-même atteste : *mihi fecistis... nec mihi fecistis*. Ainsi tous mes procédés à leur égard sont mes procédés envers Jésus lui-même ; tout ce que je leur donne, c'est à lui que je le donne ; tout ce que je leur refuse de plaisir légitime, c'est à lui que je le refuse ; tout ce qui, venant de moi, serre ou dilate leur cœur, tout cela va directement à serrer ou à dilater le sien : *Mihi fecistis... nec mihi fecistis*. C'est ma foi. *Credo*.

Et c'est, du même coup, la raison d'être, la règle, la mesure, le tout de ma charité. *Qui vos audit me audit... Mihi fecistis* : ces deux mots, ces deux germes divins, portent en eux et au grand complet, l'un mon obéissance, l'autre ma charité religieuse dans la Compagnie, puisque je ne m'occupe ici que de celle-là.

— Oui, le *mihi fecistis*, l'identité pratique entre mon frère en religion et Jésus-Christ même : voilà ce qui fait l'essence même de ma charité ; voilà par où mes instincts altruistes, pour parler la jargon moderne, ma sympathie, là où elle existe, mes services, mon dévouement, ma générosité, tout ce qu'il y a de naturellement bon dans mon âme, devient proprement charité. Pas d'autre alchimie pour produire cet or, mais aussi le produit-elle à coup sûr. Ne laissons pas l'Égypte s'enrichir des dépouilles d'Israël, ni Balthasar profaner les vases du Temple. Qu'est-ce à dire ? Ne laissons pas, au moins sans protestation intérieure, les incroyants se targuer encore d'être charitables. Usurpation inconsciente, mensonge inconscient. Aux mieux nés, aux mieux conservés, aux plus inconséquents d'entre eux, la bonté de cœur, la philanthropie, la bienfaisance, beaux restes de la saine nature, beaux restes du christianisme qu'ils rejettent, mais dont

2<sup>e</sup> Cette identité morale (mes frères et Jésus-Christ)

...fait l'essence même de ma charité ;

ils parlent encore la langue et subissent l'influence malgré qu'ils en aient; mais à nous seuls, chrétiens, la vraie charité. Elle est l'amour de Dieu et, par suite, l'amour du prochain à cause de Dieu; elle ne commence en moi que si, dans l'homme à qui je m'intéresse, je commence de voir Dieu, Jésus-Christ même : *Mihi fecistis*; si, dans cet homme, j'aime Dieu, Jésus-Christ. Osera-t-on dire que je n'aime pas cet homme, parce que, de mon propre aveu, c'est un autre que j'aime en lui? On ne l'ose que trop; mais c'est pur sophisme, pur mensonge. Aimer et adorer sont deux. Quoi! parce que ma charité ne se termine pas à l'homme, en est-il moins vrai qu'elle le vise, qu'elle se pose sur lui, qu'elle l'affecte, réellement, pratiquement, délicieusement? Aimer quelqu'un en considération d'un autre, est-ce donc ne pas l'aimer? Oui, c'est Jésus-Christ que j'aime dans mon frère; mais c'est aussi mon frère même; il n'est ni frustré ni trompé parce que je n'en fais pas mon Dieu.

... fait le mérite  
de ma charité;

*Mihi fecistis.* Comme là est l'essence de la charité, là en est aussi le mérite. Si j'aime mon frère pour lui-même, que mon frère me récompense! Jésus-Christ ne me doit rien.

... rend ma cha-  
rité universel-  
le,

*Mihi fecistis.* La même vérité, la même intention de ma part, donnent à ma charité fraternelle ses plus nobles caractères. — Elle doit être universelle. Eh bien! lequel de mes frères ne m'est pas Jésus-Christ? Qui d'entre eux dois-je exclure du *mihi fecistis*? O mes frères actuels, je vous aime tous dans la charité de Jésus-Christ. O mes frères futurs, âmes inconnues qui appartiendrez un jour à la Compagnie, ma Mère, je vous salue et vous aime d'avance, parce que vous me serez un jour Jésus-Christ. — Ma charité doit être égale pour tous, non pas peut-être dans toutes ses formes et applications détaillées, mais dans son fond au moins. Eh bien! le *mihi fecistis* n'est-il pas également vrai pour tous mes frères! Tous ne me sont-ils pas également Jésus-Christ? A vrai dire, cette

... égale  
pour tous,



identité ne brille pas chez tous d'un même éclat ; ou plutôt, la ressemblance visible avec Jésus-Christ ne rend pas également chez tous cette identité manifeste. — Hélas ! L'est-elle chez moi ? — Dans tel de mes frères, j'ai la joie de voir un Jésus-Christ déjà formé, transparent, rayonnant, splendide. Cet autre peut m'apparaître comme un Jésus-Christ à l'état d'ébauche, de formation laborieuse et combattue, un Jésus-Christ encore trop enveloppé de sa gangue humaine. — Et comment donc apparaît-il en moi ? — Je puis avoir des préférences surnaturelles, voire des préférences naturelles et de sympathie, dans une mesure de discrétion que ce n'est point ici le lieu de marquer. Du moins ne puis-je délaissier ni surtout dédaigner personne ; je ne puis exclure personne, excommunier personne de cette charité fondamentale ; car il n'est personne, entre mes frères, qui n'ait fait part au *mihi fecistis*, qui ne me soit Jésus-Christ. Mieux encore : si ma charité grandit avec ma foi, elle aura de plus nobles et plus saintes préférences. Elle portera volontiers son intention, ses soins, ses prédilections respectueuses et actives, sur ceux de mes frères en qui Jésus-Christ m'apparaît plus ou moins tel qu'il se montre dans l'Evangile, encore pauvre, nu et faible, encore emprisonné de liens terrestres, encore voilé ou caché. Oh ! la belle charité que d'aider mes frères à dégager, à compléter en eux-mêmes la ressemblance encore imparfaite avec le divin Archétype ! Oh ! la belle œuvre que d'affranchir, de nourrir, de parer, dans la mesure du possible, le Jésus-Christ qui se forme en eux ! C'est bien alors que le divin Modèle pourrait me dire avec plus d'amour et de reconnaissance : *Mihi fecistis*.

Ma charité fraternelle doit être constante, à l'épreuve des mille accidents qui relâchent, dénouent, brisent les affections purement terrestres et naturelles. Et qui lui garantira cette constance ? Rien autre chose que l'identité persistante de mon

... constante, à l'épreuve de tout,

frère avec Jésus-Christ. Je cesserai de l'aimer, ce frère, quand il cessera d'être Jésus-Christ pour moi, quand il ne sera plus vrai que mes procédés à son égard sont mes procédés envers Jésus-Christ même.

et même de  
la défection de  
plusieurs,

Et pour le dire en passant, ont-ils cessé tout-à-fait, d'être pour moi Jésus-Christ, ceux-là même qui ont voulu n'être plus mes frères dans la Compagnie, ceux dont la défection m'a serré le cœur? Saint Augustin veut que nous gardions une âme fraternelle, et pour les païens, et surtout pour les baptisés que l'hérésie sépare du corps de l'Eglise. Pleurons sur eux, dit-il, mais comme sur des frères; demeurons leurs frères par le cœur, et malgré eux, s'il le faut. *Doleamus illos, fratres, tanquam fratres nostros. Velint, nolint, fratres nostri sunt. Tunc esse desinunt fratres nostri, si desierunt dicere : Pater noster* (In Psalm. XXXII, Enarratio II, Sermo II, n. 29). — Toute la suite du passage est admirable. — Eh bien! ceux qui ont malheureusement quitté la Compagnie ont-ils, pour cela, cessé de dire : Notre Père? Ont-ils rompu tout commerce avec Jésus-Christ? Ont-ils perdu tout le bénéfice du *mihi fecistis*? Et quand ils auraient tout fait pour le perdre, quand ils auraient jeté au vent la foi même avec leur vocation; ne devrais-je pas, moi, par la prière au moins, travailler à leur rendre ce dont ils n'ont plus souci? Aux yeux de la charité, de la foi, c'est-à-dire, dans la stricte vérité des choses, le réprouvé seul n'a plus rien de Jésus-Christ, n'est plus du tout Jésus-Christ. Eh bien! ceux dont je parle sont-ils des réprouvés, ou voudrais-je, de mon chef, les réprouver d'avance? Non, non; aimons-les encore, ceux-là. C'est trop peu de les ménager dans nos discours; prions pour eux, si nous ne pouvons autre chose. Devant Dieu, au moins, poursuivons-les d'une charité fraternelle dont, peut-être, ils nous tiendraient volontiers quittes. Excellent moyen, entre autres, d'assurer notre persévérance personnelle, de n'avoir jamais

à souhaiter pour nous-mêmes cette dernière et triste forme de charité.

Mais revenons avec bonheur à ceux qui restent et veulent rester jusqu'au bout dans la famille intime, dans la Compagnie. A leur égard, si ma charité doit être universelle, égale, constante, elle est inconditionnelle aussi. Je ne suis pas chrétien, Jésuite, aspirant de fait à la perfection, en vertu de je ne sais quel contrat synallagmatique avec ceux qui m'entourent. Je n'ai point posé devant ma conscience et devant Dieu cette clause résolutoire : « L'infidélité d'autrui me dispensera d'être fidèle, et ses conséquences d'être moi-même conséquent. Je reconnaitrai Jésus-Christ dans eux pour autant qu'ils voudront bien le reconnaître en moi. » Non certes, comme toutes mes autres vertus d'état, ma charité est et demeure inconditionnelle. Et par où? Par le *Mihi fecistis* toujours vrai, toujours valable, par l'identité permanente entre mes frères et Jésus-Christ. Ni eux ni moi ne l'avons faite; ni eux ni moi ne pouvons la défaire. Par là, par là seulement, ma charité brave tous les accidents, tous les mécomptes, tous les dégoûts. Que mes frères me traitent comme ils voudront : cela les regarde et Dieu. Ce qui me regarde, moi, c'est de me conduire selon la vérité. S'ils s'oublient et l'oublient, la vérité demeure et rien ne me dispense de me souvenir.

*Mihi fecistis*. Je ne me laisserai pas de faire sonner ce mot à mon oreille, pour qu'il m'entre aux profondeurs de l'âme. Il est le tout de ma charité, et je n'ai pas encore fini de m'en rendre compte. Où va-t-elle, de soi, comme à son terme pratique? Au dévouement, à l'abnégation habituelle, au sacrifice habituel du *moi* en faveur de mes frères : pas de charité vraie sans cela. « Prendre sur moi et penser beaucoup aux autres, » disait une noble chrétienne (M<sup>me</sup> de Maintenon). Déferer aux autres la meilleure part, dit la vingt-neuvième règle du sommaire. Nous prévenir mutuellement d'honneur,

... inconditionnelle, indépendante de la charité qu'on aurait ou non pour moi;

... allant au sacrifice de moi-même.

dit saint Paul (Rom. 12, 10). Déposer notre âme pour nos frères, dit saint Jean, comme Jésus-Christ a déposé la sienne pour nous tous (1 Joan. 3, 16). Et le Maître en personne ne se rend-il pas le témoignage d'avoir été parmi les Apôtres, comme le serviteur de tous? (Mat. 20, 28. Luc. 22, 27) Voilà être charitable; voilà aimer, non en paroles, mais de fait et de vrai amour (1 Joan. 3, 18).

Mon frère m'est  
supérieur,  
étant Jésus-  
Christ.

Quoi donc! Mon frère doit-il constamment prévaloir devant moi contre moi-même? Sans doute, puisqu'il me faut lui céder en tout la meilleure part. — A ce compte, je suis tenu de le considérer comme supérieur à moi-même? — Parfaitement, et du fond du cœur; c'est le mot de la règle : *Omnes in animo suo tanquam sibi superiores ducendo* (Summar. 29). — Et par où donc l'est-il? — Par le fait d'être pour moi Jésus-Christ. *Mihi fecistis* : tel est son titre de supériorité, titre décisif, indéniable, divin. S'il n'était, comme moi, qu'un frère du grand Aîné, il resterait mon égal; mais il est pour moi l'Aîné même, et cette identité le met au-dessus de ma tête, à moins que je ne me targue d'être égal à Jésus-Christ. *Mihi fecistis* : voilà bien la raison d'être, nécessaire et suffisante, de mon dévouement à mon frère, de mon humiliation pratique devant mon frère; voilà le principe, le mobile, le soutien de ma charité; en voilà l'efficacité, l'énergie.

Cette identité  
fait la douceur  
de la charité, et  
cela pour tous  
et pour chacun.

Mais encore c'est ce qui en fait la douceur. Douceur pour moi, pour chacun; n'est-ce pas chose suave et charmante que de voir, de saluer, d'aimer, de servir dans mon frère, le grand Aîné, l'ami suprême? Douceur souveraine de la vie commune. Oh! oui, quelle « béatitude terrestre, » quel Paradis anticipé serait-elle, si tous et toujours nous avions présent à la pensée le mot d'ordre, l'axiome pratique de la charité fraternelle : *Mihi fecistis*! A vrai dire, cela ne dépend de chacun que pour sa part individuelle. Eh bien! travaillons-y chacun pour la nôtre. Ce sera faire, autant



qu'il est en nous, la joie, la sainte joie de tous. Et notre exemple personnel sera nécessairement contagieux. Si je me souviens visiblement que mes frères sont Jésus-Christ même, ne seront-ils pas doucement avertis de s'en souvenir pour leur part?

Mais c'est où il faut revenir pour conclure. Cette identité, sans laquelle notre vie fraternelle serait non-sens et chimère, qui me l'apprend? La foi. Qui me la garde présente? La foi présente, l'esprit de foi. D'où viennent mes fautes contre la charité, fautes positives ou négatives, fautes nombreuses, peut-être, fautes légères, mais peut-être aussi moins légères quelquefois que je ne me figure? De l'oubli de ma foi, de mon manque d'esprit de foi.

Faisons une hypothèse, un rêve. Jésus-Christ est ici, présent, visible, il fait partie de la communauté, il suit nos exercices, il partage nos travaux, nos récréations; il est parmi nous comme notre égal, ou plutôt, à sa manière préférée, comme le serviteur de tous, *sicut qui ministrat*. — Et moi, comment le traiterai-je? Estimerai-je tout naturel de recevoir ses services et de lui marchander les miens? Voudrai-je me gêner pour lui complaire, ou, d'instinct, prendrai-je avec lui mes aises, sans me demander même si je ne le gêne pas? Lui céderai-je en tout la meilleure part, ou me ferai-je, à ses dépens, la part du lion? Manœuvrerai-je pour attirer à moi les tâches commodes, les emplois brillants, et pour détourner sur lui les ministères ingrats, les corvées? Me comporterai-je à son égard en indifférent, indifférent à ses joies, à ses épreuves, à ses peines, à ses œuvres, à ses travaux? Ses œuvres, ses travaux, n'en ferai-je paraître qu'une froide estime, ou, çà et là, moins encore? Ses succès personnels me réjouiront-ils comme un bien de famille, ou me feront-ils ombrage, comme offusquant les miens? Coopérateur de Jésus présent et visible, me considérerai-je comme son très humble auxiliaire, ou le redouterai-je lui-même quelque peu, à titre de concurrent, de rival? Dans le com-

3<sup>e</sup> Or, que mon frère soit pour moi Jésus-Christ même, la foi seule me le dit, l'esprit de foi me le rappelle.

merce domestique, serai-je, à son égard, aimable, gracieux, discrètement attentif et prévenant, ou, tout au contraire, froid, taciturne, morose, daignant à peine faire l'effort de lui parler ou de l'écouter quand il parle, semblant le compter pour peu de chose et subir plutôt qu'agréer sa compagnie? Vivrai-je avec lui, à peu près comme on vit dans un hôtel avec des compagnons de rencontre? Etrange questionnaire : il me choque peut-être, il me fait mal. Et pourtant!...

Je n'oublie la charité que par oubli de la foi.

Aussi bien, qu'ai-je parlé d'hypothèse, de rêve? O Jésus, c'est réalité pure, vous êtes présent dans la communauté autant de fois qu'elle compte de membres; c'est à côté de vous que je m'assieds à la table commune, avec vous que je me récrée ou me promène, avec vous que je travaille; c'est à vous que je parle; c'est vous qui me parlez. En doute-je? Doute-je de votre parole formelle : *Mihi fecistis... nec mihi fecistis?* Non certes; mais comme je l'oublie! Mes yeux de chair ne vous voient pas, c'est vrai, mais pourquoi les yeux de ma foi sont-ils souvent distraits ou fermés? Et quel droit n'avez-vous pas de me dire : *Modicæ fidei?*

Une industrie pratique: dévotion aux Anges gardiens de mes frères.

Eh bien! pour m'aider à l'être moins, je veux me rendre dévot aux Anges gardiens de mes frères. Au début d'une récréation, d'une promenade, d'un travail commun, d'un entretien qui peut avoir quelque durée, quelque valeur, je veux prendre la gracieuse et sainte habitude de saluer les gardiens invisibles de mes interlocuteurs ou collaborateurs. Ces bienheureux Esprits me rappelleront que c'est avec vous-même, Seigneur Jésus, que je me trouve et que je traite. Mes allures fraternelles n'en deviendront certes pas guindées, gourmées, compassées. Votre souvenir, le sentiment surnaturel de votre présence, ne m'ôtera ni l'aisance, ni la joie, ni même la simple gaieté. Par ailleurs, il me fera rentrer dans le vrai de mes relations avec nos communs frères. Parce qu'ils sont hommes, il restera vrai que ces relations doivent avoir leurs petites

épreuves; mais parce que je n'oublierai pas qu'ils sont vous-même, ces relations commenceront de ressembler à celles de votre Sainte Famille ici-bas, à celles de vos Elus entre eux.

— III. Après mes Supérieurs, après mes frères, qui sont mon premier prochain, restent les âmes étrangères à la Compagnie, celles auxquelles Dieu m'envoie, élèves, auditeurs, pénitents; celles qu'il met accidentellement sur mon chemin. Envers toutes, plus ou moins, je suis débiteur : *Græcis, ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum* (Rom. 1, 14). Et ce que je leur dois, c'est Jésus-Christ. Le zèle : voilà le premier et le dernier mot de mes justes relations au dehors; le zèle, part essentielle de ma vocation, nécessité d'office et qui charge gravement ma conscience. *Necessitas enim mihi incumbit; væ enim mihi est si non evangelizavero* (I Cor. 9, 16); le zèle poussé jusqu'à une loyale et intégrale dépense de toutes mes ressources, de tout moi-même. *Impendam et superimpendar ipse*, disait saint Paul (2 Cor. 12, 15), et ce mot est devenu ma loi : *Impense in salutem et perfectionem proximorum incumbere* (Summar. 2).

III. Les âmes étrangères à la Compagnie (Bref rappel).

Je leur dois le zèle.

Mais cette loi, je l'ai méditée ou la méditerai au cours de la retraite, en contemplant la vie publique de mon Seigneur. Rappelons-nous seulement ici que le zèle est impossible, inconvenable même, sans la foi; qu'il est impraticable, insoutenable sans la foi actuelle et active, sans l'esprit de foi.

Par essence, le zèle est justice et charité : justice animée d'une passion ardente, expansive, indignée; charité, amour de Dieu et des âmes en vue de Dieu; amour assez fort pour achever la défaite, l'anéantissement pratique de l'amour de moi : *Amor Dei usque ad contemptum mei*. J'aime Dieu, j'aime sa gloire, sa gloire préférée, celle qui lui revient, non de l'hommage contraint des réprouvés, mais de l'hosanna spontané des Elus; j'aime Jésus-Christ le Dieu-Homme, je n'aspire qu'à poursuivre son œuvre et à réjouir son cœur; j'ai aimé les

Le zèle (justice, charité de Dieu et du prochain jusqu'au dévouement absolu),

âmes en vue de Dieu, de Jésus-Christ; je veux les donner à Jésus-Christ, leur donner Jésus-Christ, leur épargner l'effroyable malheur de perdre et de maudire éternellement Jésus-Christ. A ce compte, j'ai le zèle; autrement, saurais-je même le comprendre, même le concevoir?

... n'est concevable, et praticable que moyennant la foi,

Mais qui me le donne, qui m'en donne même l'idée, sinon la foi tout d'abord? Droits de Dieu, amour de Dieu, prix d'une âme : qui m'apprend ces grandes et saintes choses? La foi. Qui me les garde présentes? L'esprit de foi. Qui me passionne pour elles jusqu'au sacrifice de moi-même? La foi, mère de la charité : *Fides quæ per caritatem operatur* (Gal. 5, 6). La foi est donc la raison d'être de mon zèle; seule, elle en fera la mesure, la souplesse, l'universalité, l'ardeur, la constance, la générosité, la pureté. Homme de zèle, glorieusement condamné, à un zèle sans autres limites que celles de mes forces et de ma vie, je dois être tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ (1. Cor. 9, 22); c'est-à-dire ne me rien réserver de moi-même; je suis de ces gens qui se livrent et se perdent pour l'Evangile, pour le nom de Jésus-Christ : *Qui tradiderunt animas suas pro nomine Domini Nostri Jesu Christi*. (Act. 15, 26...) Et le moyen de le faire autrement que par la foi?

... n'est soutenable et durable que moyennant l'esprit de foi.

Toute faute, négative ou positive, contre le zèle est manque de foi.

Inversement ou par suite, tout ce qui manque à mon zèle, accuse un manque de foi présente, d'esprit de foi.

Apôtre, je puis pécher par défaut : par indolence, langueur, crainte de la peine et de la gêne, timidité, pusillanimité, respect humain, découragement. Mais combien mieux serais-je assuré contre toutes ces misères, si je n'oubliais parfois à quoi je travaille et pour qui?

Apôtre, je puis pécher par excès : par impétuosité mal réfléchie, brusquerie, hauteur, amertume, dureté, irritation instinctive contre toute résistance. Et qu'est-ce là, sinon retour sur moi-même,



sur mes intérêts d'amour-propre; donc, oubli de Jésus-Christ, de la foi?

Apôtre, mon zèle peut pécher par simple alliage tout au moins; par entraînement de métier, goût d'action personnelle, d'influence, de domination, gloriole, humeur indépendante, que sais-je? Toujours le *moi* usurpant plus ou moins la place de Jésus-Christ; toujours les vues naturelles, humaines, personnelles, offusquant celles de la foi.

Ah! Seigneur Jésus, il est bien vrai : grandes ou légères, les fautes de votre indigne collaborateur, ces trop faciles reprises de mon égoïsme sur vos droits, sur celui des âmes, impliquent toujours un oubli de ma foi. Si je pensais à vous, pourrais-je bien être tiède, lâche ou, tout au contraire, emporté? Voudrais-je être sérieusement personnel, susceptible, vaniteux? Et quel malheur d'amoindrir votre gloire, de frustrer votre amour, de compromettre les âmes, pour n'avoir pas su me hausser et me tenir au-dessus des impressions naturelles, pour n'avoir pas su vivre de la foi?

— La foi, la foi présente, actuelle, active, l'esprit de foi! Qu'il s'agisse de zèle, de charité, d'obéissance, de tout le reste, là est mon premier besoin, ma première indigence; là doit porter mon premier effort, là ma première et infatigable prière. *Credo, Domine : Adjuva incredulitatem meam!* (Marc. 9, 23)

## V

### L'ESPRIT DE FOI DANS MES RELATIONS AVEC LA SAINTE ÉGLISE

Qui dit l'Eglise dit, pour le croyant, deux choses qui n'en font qu'une, ou mieux, une seule et même chose sous deux aspects : une société, un corps, dont je suis membre; une autorité, une hiérarchie dont je suis le sujet. A ce corps, à cette société, je dois me tenir uni : à cette hiérar-

L'Eglise selon la foi, selon l'esprit de foi.

chie, à cette autorité, Dieu me veut soumis, docile. Union à l'Eglise, obéissance à l'Eglise; double injonction que la foi m'intime, que l'esprit de moi me garde toujours présente et me presse d'accomplir parfaitement. C'est toute la matière de cette considération.

I. L'Eglise  
comme société,  
comme corps.

— I. Sous le nom et dans la notion même d'Eglise, je vois toujours tout d'abord un corps moral, surnaturel, la société de tous les catholiques, depuis le Pape jusqu'au dernier des plus humbles.

1° Ce qu'elle  
est :

Et de cette société que me dit la foi, la foi essentielle?

a) la maison  
de Dieu,

L'Eglise est la maison de Dieu, la porte, le vestibule régulier du ciel : *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cæli* (Gen. 28, 17). Dès ce monde, *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis* (Apoc. 21, 3). Pourquoi? Parce qu'elle est le lieu normal de Jésus-Christ, le lieu normal où l'on trouve Jésus-Christ, tout Jésus-Christ, sa doctrine, ses exemples, sa loi, ses sacrements, sa grâce, toute sa puissance effective de Docteur, de Rédempteur, de Sanctificateur, toute la vie surnaturelle qu'on ne possède qu'en le possédant lui-même : *Qui habet Filium, habet vitam*, dit admirablement saint Jean (1 Joan. 5, 12). L'Eglise, considérée d'ensemble et comme société, est, dès ce monde et dans tous ceux qui la composent, le sacerdoce royal, la race élue, la nation sainte, le peuple racheté pour annoncer les merveilles du Dieu qui l'a fait passer des ténèbres à son admirable lumière (1 Petr. 2, 9).

b) la famille  
adoptive  
de Dieu,

L'Eglise est la famille de Dieu, famille surnaturelle et pourtant visible ici-bas dans toutes les manifestations extérieures qui font ce qu'on appelle son corps.

c) l'Epouse de  
Jésus-Christ,

Elle est l'épouse de Jésus-Christ, non par métaphore, non par assimilation aux épousailles humaines, mais en toute réalité, mais si bien que cette union vraiment conjugale de Jésus-Christ

avec l'Eglise est le type antécédent et supérieur des unions conjugales d'ici-bas. *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico, in Christo et in Ecclesia* (Ephes. 5, 32). Elle est la bien-aimée de Jésus-Christ, à telles enseignes que l'amour de Jésus-Christ pour elle est le prototype et l'exemplaire de celui que l'époux terrestre doit à l'épouse. *Viri, diligite urores vestras sicut et Christus dilexit Ecclesiam* (Ephes. 5, 25, 31).

L'Eglise est donc notre Mère, moralement, sans doute, comme peut l'être une personnalité collective, morale; mais bien réellement toutefoix, puisque c'est par elle que nous vient la vie surnaturelle, par elle que nous vient le Fils en qui seul on a cette vie : *Qui habet Filium, habet vitam*.

L'Eglise est, en un sens vrai, plus que l'Epouse de Jésus-Christ; elle lui appartient comme le corps à la tête, et, si on l'ose dire, il lui appartient comme la tête au corps : *Ipse est caput corporis Ecclesiae* (Colos. 1, 18). Elle est son corps et, par suite, sa plénitude, son complément, son achèvement à lui-même; en sorte que, sans elle, quelque chose lui manquerait à lui-même, qu'il serait, à un certain égard comme une tête coupée, une tête sans corps. *Et ipsum dedit (Deus) caput supra omnem Ecclesiam, quæ est corpus ipsius et plenitudo ejus qui omnia in omnibus adimpletur* (Ephes. 1, 22). Ainsi, par une union plus que conjugale avec le Christ, individuel, autonome et complet en soi, avec le Christ, unique Fils de Dieu et de Marie, l'Eglise devient partie intégrante d'une sorte de second Christ, d'un Christ collectif, universel, étendant et parachevant le premier, lui donnant la gloire d'être tout en tous, d'englober dans sa personnalité morale l'humanité tout entière, *qui omnia in omnibus adimpletur*. Ainsi, dans son être individuel, Jésus-Christ, Fils de Dieu et de Marie, soutient avec nous des relations de frère, d'Aîné; dans cet être collectif, qu'il doit à l'Eglise instituée par lui-même, ses relations avec nous

... notre Mère;

d) le Corps de Jésus-Christ,

... le Christ mystique, universel, dont le Christ individuel est la tête.

deviennent quasi paternelles, puisque par l'Eglise, son Epouse, il influe en nous, il fait déborder sur nous la vie surnaturelle qui est en lui nécessaire et plénière. *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus* (Joan. 1, 16). *Qui habet Filium, habet vitam*. Ainsi, dans l'Eglise et par l'Eglise, arrivons-nous à lui être plus que des frères, plus que des fils. Quoi donc? Des membres de son corps : *Quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus* (Ephes. 5, 30).

Voilà ce que la foi nous enseigne de l'Eglise envisagée, dans son ensemble, à titre de société et de corps.

2° Conséquence générale :

Et si je suis homme de foi, si je vis de la foi, si j'ai réellement l'esprit de foi, quelles seront mes justes relations avec l'Epouse de Jésus-Christ, ma Mère? quelle attitude me convient devant elle, à moi, non pas simple chrétien, mais religieux, prêtre, compagnon de Jésus?

... union à l'Eglise,

... et pour moi surtout, union parfaite,

Avant tout, je veux et dois lui être uni. Et je n'entends pas seulement ici l'union essentielle, nécessaire au salut, celle qui fait le catholique, celle qu'on ne peut rompre sans se retrancher de la vie, sans cesser d'avoir le Fils, comme disait saint Jean, d'être membre du Christ mystique, d'être dans le Christ, *in Christo*, comme dit si volontiers saint Paul. J'entends l'union la plus étroite, la plus intime, la plus parfaite, la plus indissoluble, celle qui m'assure, non pas seulement la vie, mais la vie surabondante que Jésus-Christ offre à tous et qu'il m'a fait la grâce de me destiner particulièrement à moi-même : l'union qui me promet d'être, au Jugement, trouvé en Jésus-Christ comme tous les grands athlètes de la foi : *Et hi omnes, testimonio fidei probati, inventi sunt in Christo Jesu, Domino nostro* (Hebr. 11, 39) : d'être trouvé, fixé pour jamais, non seulement dans son corps mystique, mais dans son intime, dans son cœur.

... au prix de tous les sacrifices.

A pareille gloire, à pareille joie, l'esprit de foi m'avertit de sacrifier allègrement toutes les peti-



tesses, les étroitesse, les mesquineries d'esprit et de cœur, toutes les formes de ce particularisme, de cet individualisme, de cet égoïsme, pour tout dire, qui me renfermerait dans mon chétif et misérable moi-même. Il m'avertit de me jeter à corps perdu, de m'abîmer, de me perdre, dans cet être collectif qui est l'Eglise. Et quelle meilleure manière de me retrouver, en me perdant, suivant le mot de l'Evangile? Quelle meilleure garantie d'être finalement trouvé en Jésus-Christ Notre-Seigneur?

Entendons mieux, entendons plus en détail, ce que doit être mon union à la sainte Eglise. 30 Conséquences de détail.

Union d'estime tout d'abord. Apprécions l'Eglise à sa vraie valeur; mais n'est-ce pas chose déjà dite? Il suffit de croire et de me souvenir. — Que faire encore? M'estimer, m'apprécier moi-même avant tout et à tous égards, par mon rapport et mon union à l'Eglise, en fonction de l'Eglise, dirait-on bien; me voir, non pas en moi-même, dans ma solitude et ma petitesse individuelles, mais dans l'Eglise, où j'ai l'honneur de devenir « quelqu'un du peuple chrétien, » *Aliquis de plebe christiana*; m'y voir grand, ne me voir grand que là et par là; car c'est la vérité pure. Chrétien, mais encore prêtre, Religieux, Jésuite, je ne fais rien, je ne puis rien, ne vaud rien, ne suis rien, que dans l'Eglise et par l'Eglise : par la lumière qui me vient d'elle, par la grâce qu'elle me procure, par la formation qu'elle me donne, par la mission et les pouvoirs dont elle m'investit. L'Eglise est mon tout, puisqu'elle est pour moi Jésus-Christ même, Dieu même. Proportion gardée, j'en pourrais dire autant de la Compagnie; mais que peut, que vaut, qu'est même la Compagnie, sinon dans l'Eglise et par l'Eglise? Que suis-je donc, moi?

Me voir ainsi dans l'Eglise, c'est ma gloire. Si je me considère en moi-même, quelles étroites limites! quel néant! Si, en esprit de foi, je me vois dans l'Eglise, comme membre de l'Eglise, tout change. Me voilà « quelqu'un du peuple chrétien, » me ... gloire,

a) union d'estime. Estimer l'Eglise à sa vraie valeur; ... ne m'estimer moi-même, ne me voir que dans l'Eglise et en fonction de l'Eglise, que dans la Communion des Saints.

A me voir ainsi,

. vérité,

voilà quelqu'un et quelque chose. Par là je sors de ma chétive individualité; je deviens légion, je deviens élite, *genus electum* (1 Petr. 2, 9); je deviens, par une sorte d'identité morale, toute l'humanité baptisée, je deviens Jésus-Christ même : *Christianus alter Christus*. Et c'est par l'Eglise que je deviens tout cela, et c'est par l'esprit de foi que je prends conscience de tout cela.

... force et joie.

Me voir ainsi dans l'Eglise, c'est ma force, ma consolation, ma joie. Perdu au fond d'un désert, mis au secret dans un cachot, je n'aurais qu'à me rappeler l'Eglise pour cesser d'être isolé par le cœur. De là, de ma solitude humainement si amère, je pourrais, en toute réalité de foi, passer la revue de ma famille surnaturelle en ce monde. Je verrais toute la Compagnie, toute l'Eglise, le Pape dans sa prison dorée du Vatican, tous les évêques dans leurs cathédrales, tous les prêtres à l'autel, tous les religieux dans leurs cloîtres ou à leurs ministères; tous les fidèles qui croient, qui prient, qui se sanctifient. Ignoré d'eux, oublié d'eux — qu'importe? — je ne les ignorerais ni ne les oublierais, moi; je m'unirais par le cœur à leurs personnes, à leurs prières, à leurs mérites; et, sans qu'ils eussent besoin de le vouloir ou de le savoir, Dieu ferait rejaillir sur moi, dans ma peine, quelque chose de leurs prières et de leurs mérites. Ah! la Communion des Saints! Pourquoi la connaître si peu, en profiter si peu, en jouir si peu? Où es-tu donc, esprit de foi, qui me donnerais la gloire, la force, la joie fière, de me sentir vivre, me mouvoir, être dans la Communion des Saints, c'est-à-dire, dans le Christ mystique, c'est-à-dire, en Dieu?

b) union de pensées (infra, docilité).

Union de pensées avec la Sainte Eglise. Mais nous y reviendrons tout à l'heure en parlant de la docilité.

c) union de cœur, sympathie,

Union, union parfaite, de cœur, d'intérêts, de sympathie, de zèle.

... pour toutes ses pratiques et dévotions,

Si j'ai l'esprit de foi, je m'intéresserai à tout ce qui intéresse l'Eglise, à tout ce qu'elle aime, à tout

ce qu'elle fait, à sa liturgie, à ses méthodes et pratiques, à ses dévotions, aux vraies et solides dévotions qui portent sa marque, son sceau. Je les aimerai dès lors, je les pratiquerai, je les propagerai, ce qui m'ôtera l'ambition d'en inventer d'autres. Sur les dix-huit règles d'orthodoxie, saint Ignace en consacre dix à cet objet, que d'aucuns jugeraient mesquin peut-être. Mais ceux-là auraient-ils l'esprit de foi?

Si je l'ai, moi, je sympathiserai de cœur et de fait avec toutes les parties de l'Eglise. Laquelle donc me serait étrangère? Les nations différentes de la mienne? Les missions en terre infidèle? Le clergé séculier? Les autres ordres religieux? Aimons la Compagnie d'un amour immédiat et privilégié, puisqu'elle est mon premier prochain, ma mère. Mais aimons-la dans l'Eglise, pour l'Eglise, en fonction de l'Eglise, et alors j'aimerai tout le reste. La Compagnie est mon régiment, mais l'Eglise est l'armée; la Compagnie est ma famille immédiate, mais l'Eglise est ma patrie, ou plutôt non, elle est mieux encore : la grande famille surnaturelle, le tronc familial d'où coule la sève divine et dont la Compagnie n'est qu'un rameau. Arrière les étroitesse, l'exclusivisme, les menues jalousies, les petites malignités à l'endroit de ceux dont nous sommes les frères d'armes ou simplement les humbles auxiliaires! Ayons l'esprit et le cœur larges comme le monde; ayons l'esprit et le cœur catholiques : c'est avoir l'esprit de foi.

... pour toutes  
ses parties,

Sympathisons à toutes les situations de l'Eglise, qui sont les états mêmes de Jésus-Christ continué sur terre. S'il est écrit : *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus* (Rom. 12, 15); à fortiori devons-nous espérer ou trembler, nous conjurer ou nous affliger avec l'Eglise. Il nous faut cette *sollicitudo omnium ecclesiarum*, qui faisait dire à saint Paul : *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur et ego non uror?* (2 Cor. 11, 29) Il nous faut avoir souci, non de son gouvernement

... pour toutes  
les situations,

qui ne nous est pas confié, mais de toutes ses fortunes qui sont les nôtres; il faut qu'on ne puisse la blesser en un point quelconque, sans que nous en souffrions comme d'une blessure personnelle. Autrement, où serait l'esprit de foi?

... pour toutes  
ses époques,

son histoire,  
ses Saints,

Qu'il nous rende également sympathiques à toutes les époques de l'Eglise, à son passé comme à son présent. N'est-elle pas toujours elle-même, toujours Jésus-Christ? Donc, intérêt passionné pour son histoire, qui est notre histoire de famille, l'histoire de la sainteté, du surnaturel en doctrine et en action, l'histoire continuée de Jésus-Christ en ce monde; intérêt passionné pour les Saints, qui sont la fleur de son histoire, ses joyaux, sa couronne, les témoins authentiques de sa divine efficacité et, par là même, de sa divine institution. Nous qui marchons sous le regard de cette magnifique nuée de témoins (Hebr. 12, 1), connaissons-les, aimons-les, conversons avec eux. Ce sera converser avec ce qu'il y a jamais eu de plus grand sur terre; ce sera déjà converser et vivre avec le ciel, dans le ciel : *Nostra autem conversatio in caelis est* (Phil. 3, 20). L'histoire de l'Eglise! Les Saints de l'Eglise! A l'endroit de ces admirables choses, de ces choses de famille, supposez l'incuriosité, la négligence, le dégoût, et dites où serait alors l'esprit de foi.

... pour tout ce  
qui est tradition  
ecclésiastique.

Mais l'union parfaite à la Sainte Eglise n'implique pas seulement un vif et respectueux intérêt pour son histoire. Il suppose encore, et plus encore, un réel attachement à ses traditions en tout genre; il s'accorde bien mal avec le goût frivole et présomptueux d'innover. Sans exclure les modifications nécessaires, le progrès, là où le progrès serait possible et jugé tel par l'Eglise même, il condamne et réproouve l'appétit du changement, l'affectation de modernité. Que la tradition ne nous pèse pas; qu'elle nous soutienne, au contraire, et nous porte! N'oublions pas que ce qui est immortel en soi est toujours jeune. Aimons à toucher, à tenir, à sentir dans notre main cette chaîne qui, de siècle en siècle,



de sacre en sacre, de Pontife en Pontife, remonte à Jésus-Christ, à l'origine des choses, à Dieu. N'est-ce point ici la dictée manifeste, l'esprit authentique, l'instinct spontané de la foi?

Et pour conclure, n'est-ce point elle qui maintient et resserre notre union à la Sainte Eglise? Et tout ce qui, de près ou de loin, tendrait à faire cette union moins étroite, n'est-il point réprouvé d'avance par l'esprit de foi?

L'union à l'Eglise, conséquence de la foi, œuvre de l'esprit de foi.

— II. L'Eglise est un corps, le corps même de Jésus-Christ; donc il faut que j'y reste uni pour vivre en Jésus-Christ. Mais l'Eglise est aussi, en un sens même elle est surtout, une autorité. Autorité organisée, hiérarchique, infaillible, réellement infaillible par assistance divine; autorité instituée d'en haut pour nous instruire, nous régir, nous conduire à notre fin. Jésus-Christ est avec elle, lui, la voie, la vérité, la vie. *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* (Matth. 28, 20). Elle est, par identité morale, Jésus-Christ même, notre unique Docteur, Pasteur et Roi. Ecouter l'Eglise, c'est écouter Jésus-Christ : *Qui vos audit me audit* (Luc. 10, 16); c'est écouter l'Esprit-Saint, l'Esprit de l'Epouse, puisqu'il est celui de l'Epoux, l'Esprit du Père aussi, l'Esprit de vérité, dont l'Eglise est inséparable : *Et ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis* (Joan. 14, 16, 17). Infaillibilité de l'Eglise : gêne, fardeau, joug, selon la nature superbe, le cœur mauvais qui fait l'incrédulité, *cor malum incredulitatis* (Hebr. 3, 12); mais tout au contraire, bienfait inestimable selon la foi. Car enfin, pourquoi cette infaillibilité? *Ut in omnibus veritatem assequamur*, dit saint Ignace (*Regul. ad sent. cum Ecclesia*, 13); *Ut non simus parvuli fluctantes et circumferamur omni vento doctrinæ*, dit saint Paul (Eph. 4, 14). — Oh! merci, mon Dieu, pour cette lumière, pour ce phare seul capable de me montrer, à coup sûr, l'écueil et le port!

II. L'Eglise comme autorité, comme hiérarchie.  
1° Ce qu'elle est sous cet aspect

2<sup>o</sup> Conséquence pour tous : soumission, docilité, au moins *in necessariis*.

Pour moi, pour tout chrétien, à n'écouter que la foi élémentaire, normalement essentielle au salut, une conséquence immédiate s'impose : la soumission parfaite, la docilité absolue à l'autorité enseignante de l'Eglise, fallût-il faire litière de toutes mes idées personnelles, opinions et systèmes. Et quoi de plus rationnel, de plus naturel, de plus impérieusement obligatoire, que les fortes paroles de saint Ignace dans la première et la troisième règles d'orthodoxie? Le véritable honneur de mon esprit n'est-il pas d'atteindre en tout la vérité, *ut in omnibus veritatem assequamur*? Et qui m'assure mieux de l'atteindre, que la disposition ferme et prompte d'obéir en tout à l'Epouse de Jésus-Christ, à notre Mère la Sainte Eglise hiérarchique, dont l'esprit est l'Esprit même de l'Epoux, l'Esprit de vérité, le Saint-Esprit? Mon jugement n'est que mon jugement; celui de l'Eglise est celui de Dieu même. Oserai-je lui opposer une prétendue évidence? Evidance illusoire, puisque le Saint-Esprit se prononce en sens contraire. Je vois blanc, mais le Saint-Esprit voit noir : qui se trompe? J'ai les yeux malades, voilà tout. Au fond, l'orgueil prétend ne rien devoir qu'à lui-même : plutôt l'erreur ou l'ignorance que la vérité reçue d'autrui. Le bon sens veut la vérité d'où qu'elle vienne et l'accepte avec reconnaissance de qui a qualité pour la lui donner. Qui des deux entend bien le véritable intérêt, la véritable dignité de l'intelligence? Et comme le bon sens est ici d'accord avec la foi!

3<sup>o</sup> Conséquence pour moi, Jésuite : soumission absolue, docilité universelle, par delà les limites de la stricte infailibilité.

Mais à moi, Jésuite et qui suis éminemment l'homme de l'Eglise, l'esprit de foi demande plus que cette soumission dont le déni fait le révolté, le sectaire. Pour mon repos, pour mon bonheur, pour ma joie, la joie d'être en tout avec Jésus-Christ, il me demande, à l'égard de l'Eglise, une soumission universelle, étendue à tout, par delà même les limites rigoureuses, théologiques, de l'infailibilité proprement dite, *animum paratum et promptum ad obediendum in omnibus*.

Théologien, j'ai appris de l'Eglise même la mesure exacte de son infaillibilité rigoureuse, de celle à laquelle on ne résiste pas sans rompre et s'excommunier. Mais l'esprit de foi, d'ailleurs appuyé, comme toujours, sur la plus saine théologie, me presse de passer outre. Et certes, s'il m'enjoint l'obéissance au moindre signe de la volonté de mes supérieurs religieux, lesquels ne sont rien que par l'Eglise, combien plus au moindre signe des désirs et préférences de l'Eglise même : *Animus paratus et promptus ad obediendum in omnibus*.

Rappel de la vérité théologique en ce point :

Par institution expresse, l'Eglise est directement et rigoureusement infaillible à définir le dogme, la loi, à fixer la discipline générale.

... où, jusqu'où, l'Eglise est strictement infaillible :

Par conséquence immédiate, par nécessité d'office, de mission, l'Eglise, gardienne de la foi dans les âmes, est, indirectement mais réellement et strictement, infaillible à juger, à noter d'erreur, à condamner, toute doctrine humaine, explicite ou implicite, qui serait en opposition avec le dogme ou la morale. Et comment protéger en nous la foi nécessaire, essentielle, à moins de pouvoir nous dire à coup sûr : « Telle doctrine, telle proposition, soi-disant philosophique, historique, scientifique, sociale, est en contradiction explicite ou implicite, immédiate ou médiante, avec le dogme ou la morale de l'Evangile ; elle est donc fausse, puisque l'œuvre de Dieu est une, et qu'il n'y a pas de vérité contre la vérité? » Ainsi l'Eglise, maîtresse immédiate et infaillible des sciences divines, a nécessairement, quant aux sciences humaines, une compétence, une surintendance, une autorité, une maîtrise indirectes, mais réelles et infaillibles. Hélas ! on voit des chrétiens, des prêtres, des religieux même, trembler naïvement devant cette conséquence élémentaire. Pensez donc ! L'indépendance scientifique serait en péril ! Singulier mirage pour un croyant. En ce cas, dans cette hypothèse où l'indépendance prétendue scientifique irait se heurter au dogme, que serait-

... directement, dogme, morale, discipline générale :

... indirectement, toute science humaine où le dogme est intéressé.

elle autre chose que le droit à l'erreur? Dès là que le dogme est directement ou indirectement en cause, l'Eglise infaillible ne peut pas plus contredire le vrai qu'elle ne peut enseigner le faux. Craindre que l'infailibilité de l'Eglise n'entrave le libre mouvement de l'intelligence dans le vrai, c'est, ou entendre bien mal les choses, ou manquer d'esprit de foi, oublier la logique de la foi, le bons sens de la foi.

Où cesse l'infailibilité stricte, reste l'autorité divinement instituée, l'infailibilité légale. Donc, obéissance, ou principe d'anarchie.

Enfin, là même où l'Eglise n'a plus, rigoureusement parlant, infailibilité directe ou indirecte, dans les questions d'opportunité pratique, dans ses directions accidentelles, temporaires, politiques, par exemple, que ferai-je, moi Jésuite, que penserai-je? Me redresserai-je en face de l'Eglise, un volume de théologie à la main? Lui dirai-je : « Très Sainte Mère, halte là! Permettez-moi de vous ramener respectueusement à vos limites : *Huc usque venies, et non procedes amplius* (Job. 38, 11)? Sur ce point, sur cet autre, vous n'êtes plus infaillible, et je réserve ma liberté? » Ainsi fit Lamennais en son temps, et il y perdit peu à peu jusqu'à la foi essentielle. L'esprit de foi lui eût dit que, dans ces cas même, à défaut de la stricte infailibilité, l'Eglise a pour elle la grâce d'état, l'assurance d'une Providence particulière. L'esprit de foi lui eût dit que quand même — hypothèse toujours problématique — cette Providence permettrait que l'Eglise se trompât absolument parlant, cette même Providence voudrait qu'on se trompât avec elle; ou plutôt que, s'il y avait erreur de sa part à nous diriger à droite ou à gauche, de notre part, à nous sujets, il n'y aura jamais erreur à obéir. Il en va de même pour toute autorité régulière, si peu infaillible soit-elle, et se comporter comme si elle avait raison, c'est la grande loi de stabilité sociale, c'est notre unique sauvegarde contre l'anarchie. Serais-je donc jamais anarchiste, moi qui ai fait vœu d'obéissance? Prenons-y garde; pour m'engager sur cette pente, il suffirait d'écou-



ter à tel moment la nature, le sens propre, l'amour-propre; il suffirait d'oublier l'esprit de foi.

On dit que la Compagnie mène l'Eglise, et il faut un étrange manque de foi pour oser le dire. Est-ce que l'infailibilité se laisse mener? Mais cette calomnie implique un aveu. Prétendre que nous conduisons l'Eglise, n'est-ce pas reconnaître que nous marchons avec elle, que nous la suivons fidèlement? Et pourquoi cette fidélité? Parce que la Compagnie voit en l'Eglise Jésus-Christ même, l'esprit même de Jésus-Christ, le Saint-Esprit; parce que la Compagnie, par un insigne bienfait de Dieu, n'a pas encore cessé de garder pour elle-même et de rayonner sur tout ce qui l'approche, l'esprit de foi. Il en est ainsi depuis trois siècles, et le jour où elle changerait en ce point, elle ne serait plus la Compagnie, elle serait morte et d'une mort pire que la suppression.

La Compagnie  
fidèle en tout à  
l'Eglise par es-  
prit de foi.

Ayons l'esprit de foi; ne nous arrêtons pas à l'envers humain des choses, aux scandales possibles d'un conclave, d'un concile, aux intrigues qui peuvent assiéger un Pape et s'efforcer de peser sur ses décisions, aux oscillations qui, en matière d'opportunisme pratique, se produisent d'un Pontife à l'autre, voire au cours d'un même pontificat. L'esprit de foi nous dit que ce n'est pas merveille, puisque l'Eglise est composée d'hommes. Il nous dit que la Providence étant donnée, de ces nuages sortira la lumière, de cette poussière jaillira la vérité divine soit absolue, soit au moins pratique; il nous dit qu'à obéir toujours, on ne se trompe jamais.

## VI

### L'ESPRIT DE FOI ET MES RELATIONS AVEC LA SCIENCE

Relations nécessaires, quelle que doive être finalement notre valeur scientifique, mais relations périlleuses à plus d'un égard. Ici comme ailleurs, c'est à l'esprit de foi d'assurer nos jugements et de

fixer notre conduite. Dans cette causerie, appliquons-le d'abord à la science en général, puis, à nos études personnelles, j'entends nos études de toute la vie.

I. L'esprit de foi, lumière de nos jugements sur la science même.

I. Pour un grand nombre, aujourd'hui, la science est une idole. Pour quelques croyants mal éclairés ou pusillanimes, elle serait facilement un épouvantail. L'esprit de foi nous préserve de cette double erreur, mais encore il nous montre dans la science, et dans le travail par où on l'achète, une condition indispensable à notre vocation d'apôtre, une loi de notre état.

1° Il nous apprend à l'estimer

Oui, grâce à l'esprit de foi, nous n'adorons pas la science, mais nous l'estimons au vrai, ce qui est l'honorer beaucoup mieux. Il nous apprend à motiver cette estime, à la graduer, à la limiter, à la refuser dans certains cas, parfois même à la changer en mépris. Mais qui ne le voit? Ce mépris ne portera jamais sur la science proprement et justement dite; il n'atteindra que tel savant de métier et d'étiquette, ce que l'ennemi de Dieu appelle la science et qui n'en est que l'abus, le détournement, la contrefaçon, la ruine.

...comme chose noble : dans son sujet humain,

La science, nous dit l'esprit de foi, est chose noble si on la considère dans le sujet humain, puisqu'elle est un développement régulier de ses puissances naturelles. Activité vaut mieux qu'inertie; rien de plus clair.

... dans son objet : la vérité;

La science est chose plus noble encore dans son objet qui est la vérité, le bien propre de l'intelligence et son honneur. La science est plus estimable encore par le résultat que par l'effort, par la vérité conquise que par l'activité déployée. Aussi bien, la science même existe-t-elle quand la vérité reste à conquérir? Donc, bien méprisable le prévaricateur qui retourne la science contre elle-même, qui fait servir à une conclusion fausse des vérités de détail. Donc, et à plus forte raison peut-être, bien méprisable, bien odieux quelquefois, le dilettante à la façon de Renan, par exemple, qui se complairait

surtout à « caresser sa petite pensée » (*sic*) ; qui se délecterait dans le jeu senti de son habileté, de sa puissance ; qui en viendrait à goûter le plaisir de la recherche plus que celui de la trouvaille ; bref, le vaniteux égoïste qui se convaincrerait de s'adorer lui-même plus qu'il n'aimerait la vérité. Non, pour celui-là qu'on n'attende pas notre estime ; eût-il des connaissances infinies, qu'on ne prétende pas nous faire avouer en lui le vrai savant.

La science a toute sa noblesse naturelle si elle atteint et conquiert son objet suprême : Dieu, Dieu connu en lui-même et éclairant tout le reste. Donc, bien peu estimable, donc, méprisable d'autant, la science, ou soi-disant telle, qui, riche par ailleurs de mille notions sur le monde physique et sur l'homme, nierait Dieu, ou l'omettrait comme hypothèse superflue, ou en désespérerait comme de l'inconnaissable. Qui ne le voit ? Ce serait désespérer d'elle-même, se décapiter elle-même en se privant de son objet par excellence. Du même coup, ce serait amoindrir et comme aveugler tout ce qu'elle peut savoir de l'homme et de la nature. Qu'elle s'y résigne : voilà s'humilier étrangement, se condamner, confesser sa banqueroute. Qu'elle en fasse gloire : voilà bien la suprême aberration de l'orgueil. D'ailleurs, aberration qui n'a pas de quoi nous surprendre ; naturel et nécessaire châtement de l'orgueil même. Il faut qu'il se soufflette de ses propres mains, qu'il vérifie par lui-même et sur lui-même la parole du Maître : *Qui se exaltat humiliabitur* (Luc. 14, 11).

... noble dans son objet suprême : Dieu ;

La science est noble, en tout cas, à la condition de ne pas s'enfermer et se terminer en elle-même, de pousser finalement à mieux que la contemplation stérile, c'est-à-dire, à la direction pratique et régulière de la vie morale. Savoir ordonner sa vie : science des sciences, et où doivent se rapporter, où doivent concourir, toutes les autres. A quoi bon savoir, sinon pour agir ? La valeur définitive de l'homme est-elle dans l'intelligence ou dans la

... noble, à condition d'être utile, et à la vie morale surtout :

volonté? Donc, bien peu estimables en ce point, les purs spéculatifs, les « intellectuels » de profession et de pose. Dire qu'une belle pensée vaut une bonne action (Renan) : paradoxe immoral. Dédaigner les hommes d'action pour n'estimer que les hommes d'intelligence : paradoxe insolent et contre nature. Atrophier en soi-même, avec plus ou moins d'intention et de conscience, l'imagination, le cœur surtout, au bénéfice prétendu de l'intelligence pure : déformation et amoindrissement de l'humanité. Qui prétendrait devenir par là un « sur-homme », tomberait au-dessous de l'homme tout simplement. — A un autre égard, prétendre philosopher librement, sans souci des conséquences morales (Taine. Philosophes français); se figurer qu'il peut y avoir des vérités contradictoires au bon ordre et au bonheur de la vie : paradoxe odieux, anti-humain, anti-scientifique au premier chef. En vérité, tout cela est-il digne d'honneur ou de mépris?

... noble dans son rôle suprême : introduire, élucider, affermir, défendre la foi.

Enfin, le surnaturel et la révélation étant donnés, la science atteint sa meilleure gloire si elle comprend et accepte son rôle suprême. Lequel? Celui d'introduire la foi, de l'aider à se mieux réfléchir et posséder elle-même, de la défendre contre les oppositions d'une science de mauvais aloi : *Oppositiones falsi nominis scientiar* (1 Tim. 6, 20). De ce chef, la théologie est bien manifestement la reine des sciences. De ce chef aussi, quelle estime vraie, quelle sympathie de cœur et d'esprit tout ensemble, mérite cette science de faux aloi qui s'emploie à rejeter, à contester la lumière surnaturelle, ou qui, tout au moins, s'en désintéresse et n'en tient compte, sous prétexte de réserver sa propre indépendance? Chez le rationaliste, chez l'incrédule militant lui-même, je puis, je dois reconnaître, s'il y a lieu, le talent supérieur, les connaissances, l'érudition. Qu'il soit linguiste philologue, archéologue, écrivain : à la bonne heure! Estime platonique, estime de tête, estime froide, qui n'est pas, encore un coup, l'estime vraie, la confiance du



cœur et de l'esprit. Non, je ne puis — l'esprit de foi me le défend — saluer, honorer la vraie science dans cette hauteur d'orgueil qui s'élève contre la science de Dieu : *Altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei* (2 Cor. 10, 5).

Et tout se résume, semble-t-il, dans ces quatre propositions, dont le bon sens et l'esprit de foi nous font comme autant d'axiomes :

1° N'étant pas la fin dernière, la science n'est qu'un moyen à l'égard de la fin dernière; elle ne vaut définitivement que comme appoint, médiat ou immédiat aux intérêts de la fin dernière.

2° L'ordre surnaturel étant donné, la fin dernière étant, de fait, surnaturelle, la science naturelle ne vaut définitivement que par son rapport, direct ou indirect, à l'établissement, à l'éclaircissement, à la défense de la vérité surnaturelle révélée.

3° L'activité, la puissance intellectuelle, le talent, ne valent définitivement que par leur emploi.

4° La spéculation ne vaut définitivement que par son influence, directe ou indirecte, sur la pratique.

Voilà ce que la foi nous dit, ce que l'esprit de foi nous rappelle. Ainsi défend-il la rectitude, l'indépendance, la fierté de notre jugement, contre la fascination du talent, de la force brute de l'esprit, de la science entendue au sens vulgaire, des connaissances, de l'érudition. Au reste, ces choses ne sont pas encore la vraie science, mais plutôt des matériaux ou instruments offerts indifféremment à la vraie science et à la fausse.

Mon Dieu gardez-nous de cette fascination, de ces prestiges, de cette faiblesse idolâtrique, où tant de pauvres âmes se laissent aller! Maintenez en nous, faites grandir en nous, l'esprit de foi qui, par cela même qu'il sépare ce qui est précieux de ce qui est vil (Jerem. 15, 19), la science véritable de sa contrefaçon, est en définitive, non l'adversaire de la science, mais son gardien le meilleur.

Grâce à lui, nous ne serons pas éblouis par la science; mais, d'autre part, nous n'en serons pas

Résumé de ces observations.

Fermeté contre l'idolâtrie courante de la science, du talent.

2° L'esprit de foi nous apprend à ne pas

craindre la science incrédule, hostile.

effrayés, effrayés pour notre intérêt suprême, unique, c'est-à-dire, pour notre foi même. La science égarée, la fausse science, a fait et pourra faire bien des apostats; elle n'ébranlera jamais les bases rationnelles de notre foi. Vivons en paix dans cette assurance : elle nous vient de deux côtés.

De fait, elle n'a jamais contredit la foi (chose d'expérience).

De l'expérience, tout d'abord, de l'histoire des doctrines et controverses humaines. Depuis saint Paul dénonçant déjà les oppositions de la fausse science (1 Tim. 6, 20), cette science d'étiquette menteuse s'est acharnée, soit contre le dogme, soit contre les faits qui établissent le grand fait de la révélation. A-t-elle établi une certitude qui ruine certainement, ou ce fait décisif, ou quelqu'un de nos dogmes en particulier? Et, à ne parler qu'humainement, les dix-neuf siècles d'expérience ne nous autoriseraient-ils pas à conclure qu'elle ne fera jamais ce qu'elle n'a pu faire jusqu'ici?

Elle ne la contredira jamais (chose de foietderaison),

A cette assurance fondée en expérience humaine, la foi même en ajoute une autre et plus péremptoire encore. Chrétiens instruits, théologiens de profession et de fait, nous sommes, Dieu merci, en pleine et paisible possession de croire, et nous en savons les motifs rationnels. Or, le bon sens nous l'atteste : il n'y a pas de vérité contre la vérité. Donc on n'en trouvera jamais une qui contredise nos vérités révélées. Nous en sommes sûrs dès cette heure comme nous le serions au jour du Jugement, et le doute en ce point serait pour nous, soit une prodigieuse inconséquence, soit une tentation contre la foi même. Dira-t-on que c'est là un *a priori*? Tout au contraire ce n'est que la conséquence d'un fait, conséquence légitime, nécessaire, immédiate, que le bon sens tire d'un fait historique, indéniable, du fait de la révélation consommée en Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

Donc, n'ayons pas peur de la science, de ses progrès. Travaillez, savants hétérodoxes ou incrédules! Quoi que vous fassiez, vous n'aurez rien fait contre nous; et dans tout ce que vous ferez de légitime,

vous n'aurez finalement travaillé que pour nous. Tout ce que vous penserez établir contre notre foi, par avance et en attendant la réfutation directe, nous le savons caduc et illusoire, en vertu de cette même foi, si bien fondée par ailleurs. Quant aux vérités que vous pourriez mettre en lumière, nous vous en savons gré par avance, comme d'un appoint à la vérité suprême que nous possédons déjà et que nous vous souhaitons de posséder un jour avec nous. Au gré de saint Augustin, les Juifs étaient les bibliothécaires et les archivistes du christianisme : *librarii et capsarii nostri*. Vous êtes, vous, les collaborateurs inconscients de cette religion que vous pensez combattre. Travaillez donc : nous vous regardons faire et nous attendons sans peur.

Mais regarderons-nous et attendrons-nous les bras croisés? Loin de là, certes; et le premier service que nous rend la science incrédule, c'est de nous obliger à compléter la nôtre, à la rajeunir dans tel détail de ses procédés ou de ses formes; c'est de nous prémunir contre la somnolence et la routine; c'est de nous imposer le travail. Et qui le veut? L'intérêt de la foi, l'esprit de foi. Il nous l'imposerait déjà, il nous y condamnerait pour notre bien et notre gloire, quand même nous vivrions en un temps de croyance universelle, indiscutée. Qu'est-ce donc aujourd'hui?

Je le vois, je le confesse. Il me faut être, moi Jésuite du vingtième siècle, ce qu'était, pour ses naïfs diocésains, le docte Huet, évêque d'Avranches, « un homme qui n'a jamais fini ses classes. » Tout m'interdit de ressembler, si peu que ce soit, à l'écolier paresseux qui, ses examens passés vaille que vaille, ferme à jamais ses livres classiques, fuit les livres simplement sérieux et ne veut plus d'autre lecture que le roman et le journal. Se figure-t-on le Religieux apôtre, le Jésuite officiellement complet et formé, s'attribuant, de ce chef, le droit de ne plus rien étudier, de ne plus rien apprendre? Le voit-on, sauf les exigences immédiates de l'emploi,

3<sup>o</sup> L'esprit de foi nous enjoint d'y opposer la science, donc, desavoir, d'étudier, de travailler, et toujours.

L'oisiveté, la flânerie chez le Jésuite;

demander le pain quotidien de son esprit à un journal religieux, quand ce n'est pas à d'autres qui ne le sont guère, à la brochure courante ou à moins encore? Le Français, dit-on, ne lit que pour pouvoir causer, pour se montrer au courant des choses et à la mode. Mais ne faudrait-il pas plaindre le Jésuite qui se résignerait au rôle de ce Français-là? Se l'imagine-t-on occupé quasi uniquement de la chasse aux nouvelles, du reportage, du bavardage, du commérage? Conçoit-on le Jésuite amusé — ou ennuyé — cherchant à tuer les heures; — ayons le courage du mot propre — le Jésuite flâneur, paresseux, fainéant d'esprit, dans la mesure, au moins, qui lui reste matériellement possible? On l'entend du reste : point ne s'agit-il de blâmer la détente légitime, le délassement, le divertissement parfois nécessaires. Mais quoi! Passer une large part de ses journées à se délasser d'une activité intellectuelle qu'on n'exerce pas, bref, à se reposer de ne rien faire; se divertir du sérieux jusqu'à en perdre le goût et le courage; se détendre jusqu'à ne plus se tendre jamais, voire à s'attribuer confusément je ne sais quel droit de vivre ainsi! Que penser de tout cela? Quelle étrange façon d'entendre pratiquement la seconde fin de notre vocation, voire, du même coup, la première? Et d'où viendrait le mal, sinon d'un trop facile oubli de la foi?

... oublié  
déplorable  
de la foi.

Car si j'avais assez la foi présente, actuelle, active, si j'avais assez l'esprit de foi, oserais-je me dire jamais : « J'en sais bien assez; je n'ai plus rien à apprendre? » Quoi! Plus rien à apprendre sur Dieu, l'Immense, plus rien sur les insondables richesses du Christ (Ephes. 3, 8); plus rien sur l'histoire de l'Eglise, sur les Saints, fleurs de cette histoire et types éminents de cette vie; plus rien sur toutes les choses et sciences humaines, qu'on suborne contre Dieu comme de faux témoins, et qu'il m'incombe, à moi, de faire parler pour sa gloire! Non vraiment, si, par impossible, j'étais tenté de me dire pareille chose, la foi qui me reste



me ferait rougir de moi-même; elle m'avertirait que c'est folie, folie presque blasphématoire. O mon Dieu, ce que je n'oserais jamais avouer formellement, ne permettez pas que j'en vienne à le dire plus ou moins par mes actes, par mon inaction plutôt!

Jusqu'à la mort ou, tout au moins, jusqu'à l'affaiblissement irrémédiable de mes facultés intellectuelles, l'esprit de foi m'enjoindra toujours de travailler, d'étudier, d'apprendre. — Quoi? — Tout ce qui pourra, de près ou de loin, me servir à mieux connaître Jésus-Christ, à le faire mieux connaître. Quoi donc? l'Écriture, les Pères, l'histoire de l'Eglise, les Saints, la vie chrétienne et et parfaite, la vie morale sous toutes ses faces, en tant que témoin et moyen de cette vie supérieure, de cette « vie vraie, que montre en sa Personne le chef suprême des gens de bien, Jésus-Christ Notre-Seigneur ».

Elle lui montrera l'étude nécessaire à la double fin de la vocation.

L'esprit de foi me dira que cette étude incessante est indispensable aux deux fins de ma vocation. — Indispensable à ma perfection même, à ma pleine culture surnaturelle et même naturelle, aux magnifiques avances de lumière que Dieu m'a faites et dont il me demandera compte. M'a-t-il mis, oui ou non, en situation de le connaître plus et mieux que l'immense majorité des hommes? Et je lui répondrais en pratique, par mon inertie et mon indolence : « Je n'en demandais pas tant; j'aime mieux en prendre et en laisser! » — Indispensable à mon apostolat, au bien des âmes. En présence de leur désarroi, de leur débilitation, de leur docte et superbe ignorance, l'esprit de foi me permettra-t-il jamais de croire que j'ai pleinement acquis ce qu'il faut pour leur venir en aide? Je ne sais quel critique rationaliste écrivait un jour : « Notre devise à nous, ce n'est point : *pœnitentiam agite*; c'est *laboremus*. » Eh bien! pour nous Jésuites, c'est l'un et l'autre, de par l'esprit élémentaire de notre vocation, de notre foi. Travail-

lons donc ; aimons le travail par devoir au moins, et il est presque inévitable que le goût suive. Travaillons, et quand viendra l'impuissance, nous aurons, pour nous en consoler, ce même esprit de foi qui nous aura stimulés, soutenus, dirigés dans le travail.

— II. L'esprit de foi dirigeant notre étude personnelle. — Ses avantages.

— II. Cette continuité de labeur intellectuel qu'il nous impose, c'est bien encore à lui de l'embellir en la réglant, en l'élevant, en l'enrichissant d'avantages vraiment magnifiques. Ne pouvant les nommer tous, envisageons du moins les principaux.

1<sup>o</sup> Au regard de l'ordre surnaturel, trois avantages positifs :

Dans l'ordre surtout moral et surnaturel, en voici trois qu'il est seul capable de nous donner : la hauteur sainte de l'intention, la persévérance, le mérite.

... hauteur et pureté d'intention,

(Les quatre classes de savants, d'après S. Bernard.)

Et d'abord, l'esprit de foi élève notre volonté laborieuse à sa vraie hauteur, seule digne de Dieu et de nous-mêmes. Saint Bernard partage les savants en quatre classes, dont une seule est la bonne, celle qu'inspire l'esprit de foi. « D'aucuns, dit-il, savent pour savoir : *Sunt qui scire volunt ut sciant.* » Et que pense-t-il de cette intention dominante ? Que c'est une curiosité dépravée. *Et hæc turpis curiositas est.* Oui, ce que l'ignorance et la superbe rengorgée de quelques modernes exalte sous le nom de science désintéressée, n'est, au fond, que le plaisir égoïste de la curiosité satisfaite, parfois même de la curiosité simplement exercée. Renan n'avoue-t-il pas naïvement qu'il craindrait de tout connaître, parce qu'il y perdrait le plaisir de chercher ? D'où nous sommes bien maîtres de conclure que Dieu n'a rien à faire et doit s'ennuyer beaucoup dans son omniscience éternelle. Ah ! nous du moins, chez qui le bon sens est gardé par la foi, ne soyons jamais des dilettantes d'esprit. Jouissons, sans nous y arrêter, du plaisir naturel de la science, comme de celui de la nourriture, par exemple ; mais ne nous rabaissons pas à n'être que des gourmets ou des gourmands de savoir. S'il est donné à un Jésuite de faire,

comme on dit, avancer la science, à la bonne heure ! Mais, en le faisant, qu'il vise plus haut ; car ce progrès même, si noble soit-il, ne saurait être le but et l'honneur de notre vie ; car l'unique science que nous ayons, nous, à faire progresser par le monde, c'est la science de Dieu.

D'autres, poursuit saint Bernard, veulent savoir pour qu'on sache leur nom : *ut sciantur* ; et c'est vanité : *et vanitas est*. Mais quel autre que l'esprit de foi nous fera monter plus haut que ce misérable esprit de jactance, d'étalage, de pédantisme, plus haut que le mesquin plaisir de nous pavaner, de faire la roue ? L'amour de nous-mêmes ne peut céder qu'à l'amour de Dieu, et le moyen d'aimer Dieu quand on l'oublie ?

D'autres encore entendent faire de la science métier et marchandise : *ut scientiam vendant* ; et c'est là, au gré du saint Docteur, un calcul sordide : *et quæstus turpis est*. Qu'un savant vive de son travail, rien de plus juste, puisque le prêtre même peut vivre de l'autel et l'apôtre vivre de l'Evangile (1 Cor. 9, 13, 14) ; mais spéculer sur la doctrine comme sur un effet négociable, mais n'en user que pour s'enrichir, voilà, certes, un but peu glorieux, même devant l'opinion humaine. Sachons gré à notre vocation de nous épargner au moins cette mesquinerie.

Sachons-lui gré surtout de nous rendre plus facile et plus familier l'esprit de foi ; car c'est lui qui va ramener la science à la juste idée de sa mission, partant à sa dignité vraie. Grâce à Dieu, il est enfin des hommes qui veulent savoir pour édifier autrui, et c'est charité ; qui veulent savoir pour s'édifier eux-mêmes, et c'est sagesse : *ut ædificent, et charitas est ; ... ut ædificentur, et prudentia est*. Intention d'apostolat, intention de sanctification personnelle : double sentiment, double mobile essentiel au Jésuite, double devoir d'état. Et qui nous le maintiendra devant les yeux, au cours de notre travail, parmi des études quelque-

fois arides, quelquefois profanes, toujours absorbantes? La foi actuelle et active, l'esprit de foi.

... persévérance dans le travail,

Faut-il ajouter que nous lui devons la persévérance? En elle-même, dans la variété de ses objets, parmi les circonstances mobiles et nos dispositions changeantes, l'étude peut être çà et là un plaisir, un délice même, plus souvent un effort, quelquefois un dégoût, une nausée. Qu'importe? Si j'en crois l'esprit de foi, elle m'apparaîtra toujours embellie et sanctifiée par son double et immuable motif : perfection personnelle, apostolat. C'est de quoi soutenir en moi la persévérance, la seule que Dieu me demande, la seule qui compte, celle de la volonté, non de l'attrait.

... mérite devant Dieu.

Enfin, sans l'esprit de foi, mon travail est stérile pour le ciel; avec l'esprit de foi, il devient fécond, méritoire. Et en comparaison de cet avantage, que vaudrait le succès direct, immédiat, humain, de mes efforts? Si, au regard de la doctrine, du talent, de la parole, je réussis médiocrement parmi les hommes, la couronne de justice reste assurée, d'autant plus assurée peut-être, à mon intention, c'est-à-dire, à mon esprit de foi. Et si j'éblouissais le monde de ma supériorité, de ma transcendence intellectuelle, que m'en resterait-il devant Dieu, que mon intention, c'est-à-dire mon esprit de foi toujours? *Si linguis hominum loquar et Angelorum; si habuero prophetiam et noverim mysteria omnia et omnem scientiam..., caritatem autem non habuero, nihil sum* (1 Cor. 13. 1, 2). Soyons donc quelque chose par l'esprit de charité, par l'esprit de foi qui en est inséparable. Tout me commande le travail, mais ne travaillons pas en pure perte : *Tantus labor non sit cassus!*

Deux avantages négatifs, deux périls évités :

Intention surnaturelle, persévérance, mérite : voilà au moins trois avantages positifs. Encore faudrait-il mettre en compte les avantages négatifs, les périls dont l'esprit de foi gardera ma vie



intellectuelle. Nommons-en deux : l'orgueil d'esprit et l'*intellectualisme* (*sit venia verbo*).

L'orgueil d'abord, l'orgueil de savoir : chose haïe de Dieu, chose terrible à qui s'y laisse prendre, chose entre toutes périlleuse à la foi même, au salut. Mais que cet orgueil est facile aux travailleurs de la pensée, aux gens que la nature même de leur labeur amène à prendre ou à croire prendre conscience de leur habileté, de leur subtilité, de leur puissance, de leur supériorité intellectuelle ! Dans le monde, et mieux que tout le reste, il fait nombre d'incrédules. Dans l'Eglise même, il fait ou prépare, sinon des hérétiques — y a-t-il encore assez de foi pour arrêter les esprits dans une hérésie pure et simple ? — au moins des apostats ; mais que dis-je au moins ? c'est pis encore. Chez nous, en nous, Religieux, Jésuites, sous quelles formes peut-il apparaître, formes initiales, rudimentaires, germes inquiétants, qui ne demanderaient qu'à pousser, qu'à fructifier pour la ruine ? Ce serait la curiosité inquiète, intempérante, impatiente, le surmenage ambitieux, la présomption de tout comprendre, de tout pénétrer au plus vite. Ce serait le dilettantisme jouisseur, épris de lui-même, plus amoureux de son activité consciente que de la vérité. Ce serait — chose plus grave, — l'indocilité, une secrète et redoutable passion de l'objection pour elle-même, de l'escrime d'esprit pour le plaisir d'escrimer et de vaincre, de « paraître l'emporter en cela sur les autres » ; une sourde prédisposition à estimer l'objection toujours forte et la solution toujours faible. Ce serait l'entêtement des systèmes, la préférence accordée pratiquement aux opinions, qui sont à nous, sur les certitudes qui sont de Dieu et qui sont à tout le monde.

Ce serait la lassitude, le dégoût, le dédain même, à l'endroit de tout ce qui est ancien, traditionnel ; l'engouement du nouveau par cela seul qu'il est nouveau ; c'est-à-dire, au fond, la préten-

... l'orgueil  
d'esprit,  
le pire fléau  
du savant ;

... ses  
symptômes :

... curiosité in-  
tempérante,  
impatiente,

... dilettan-  
tisme,

... indocilité,  
passion précon-  
cue pour l'ob-  
jection, dédain  
préconçu pour  
la réponse,

... entêtement  
des opinions,  
des systèmes,

... dégoût de  
tout ce qui est  
ancien, tradi-  
tionnel.

tion inavouée de l'emporter sur tout ce qui nous précède. Hélas ! oui, c'est un fait moralement universel : les jeunes générations vivent tout d'abord sur l'acquit des anciennes, elles vivent de leurs lumières, de leur dévouement ; mais elles sont bien des fois tentées de payer par tout cela autrement que par le respect et la reconnaissance. A ce mépris instinctif du passé les prétextes honnêtes ne manquent pas : progrès, zèle intelligent, rajeunissement nécessaire des procédés d'investigation et de combat. Mais prenons garde, surveillons-nous, soyons sincères, équitables à nous-mêmes ! Dans ces idées, où tout n'est pas faux, n'y a-t-il pas bien souvent un orgueil qui s'ignore ? Qu'y manque-t-il, par contre ? L'esprit de foi. Il garderait mieux en nous l'humilité, la simple modestie humaine, le bon sens même. Comment ? En nous remémorant trois choses : — nos limites personnelles d'abord, et que, si brillante qu'on la suppose, notre raison est « toujours courte par quelque endroit » (Bossuet) ; — en second lieu, l'incertitude, l'inconsistance de tout ce qui est de pure opinion, fût-ce notre opinion à nous ; — enfin la sagesse de Dieu qui, en nous révélant gratuitement des merveilles, nous laisse, par ailleurs, tant d'obscurités, tant d'ignorances, offrant, par cette double conduite, une manière infinie à notre gratitude et une matière continuelle à notre humilité. L'esprit de foi nous dirait, avec saint Jean Chrysostôme : « Reçois ce que Dieu te découvre et ne t'évertue pas autour de ce qu'il te cache ». L'esprit de foi, tout en nous rendant splendidement fiers de la vérité possédée, nous ferait dire avec Bossuet : « J'ignore de tout mon cœur » (Méd. sur l'Evangile, Dernière semaine, 78<sup>e</sup> journée), ou encore, avec Gratry parlant de l'étoile des Mages : « Je l'ignore pleinement. Mais, pauvre ignorant que je suis, je sais attendre, je comprendrai plus tard » (Commentaire sur saint Matthieu, ch. II).

L'esprit de  
foi, antidote à  
tout cela.

O Jésus doux et humble de cœur, donnez-nous d'étudier toute la vie en esprit de foi !

Un autre péril, dont cet esprit nous sauve, c'est l'*intellectualisme*, si l'on peut user de ce mot ; c'est la prétention deux fois folle, ou le malheur très réel, d'être tout esprit, tout cerveau ; l'hypertrophie monstrueuse de l'intelligence, avec atrophie proportionnelle du cœur, de ce qui est l'âme. finalement, excellemment ; difformité analogue à celle d'un homme qui aurait une tête énorme sur un corps nain, malingre, chétif. Pour se rendre plus apte à l'abstraction métaphysique, le cardinal Alphonse Tostat, se serait, dit-on, volontairement desséché la cervelle au voisinage habituel d'un poêle brûlant. Légende peut-être, et plaise à Dieu ! A ce compte, la puissance d'abstraction coûterait trop cher. Oui, deux ou trois fois folle, la prétention d'être tout cerveau ; folle, parce qu'elle est irréalisable dans l'absolu ; folle, parce que, dans la mesure où elle se réaliserait, elle tendrait à nous rendre incapables de recevoir la parole de Dieu, la révélation, la foi ; folle, parce qu'elle nous pousserait sur la pente de l'agnosticisme pur ; folle et humiliante, comme étant une déformation, un amoindrissement de la nature humaine, comme subversive de notre être moral, où gît précisément notre suprême valeur. Ne voit-on pas tel homme qui pose pour l'intellectuel pur, négliger, dédaigner toute une moitié de son âme, s'interdire à lui-même, comme faiblesses et préjugés, ces « raisons du cœur que la raison n'entend pas » (Pascal), je veux dire ces intuitions ou impulsions spontanées de la conscience, impuissantes, il est vrai, à conclure, à prouver définitivement, si la raison ne les met en valeur, mais sans lesquelles, par contre, la raison est, au moins partiellement, démunie et désarmée ? N'en vient-il pas à suspecter, à mépriser toute certitude morale, celle de l'histoire, par exemple. Et alors, comment lui faire admettre le fait de la révélation, comment l'amener à la foi ?

Autre péril :  
l'Intellectualisme.

...la prétention  
folle d'être tout  
cerveau.

N'exige-t-il point çà et là qu'on lui démontre tout, et jusqu'aux premiers principes? comme si toute démonstration ne portait pas nécessairement d'une évidence immédiate qui n'a pas à être démontrée, qui ne saurait l'être. Ainsi, l'intellectualisme, s'il va jusqu'au bout de lui-même, se perd dans l'agnosticisme, dans le scepticisme pur. Au fond, il est orgueil, lui aussi, et l'orgueil, encore un coup, excelle à se châtier lui-même.

L'esprit de foi,  
remède à cette  
hypertrophie  
monstrueuse,

Nous avons la foi, Dieu merci. Mais qu'elle soit toujours présente, actuelle, active; que l'esprit de foi anime et domine tous nos labeurs scientifiques! Ce n'est pas lui qui nous empêchera d'être intelligents, on le prouverait sans peine; mais il nous préservera d'être des intellectuels. Comment? Je réponds d'un mot. Au lieu d'atrophier, de dessécher notre cœur, nous le développerons par l'étude même, et par l'étude la plus loyale, la plus critique, si l'on veut, dans le sens légitime du mot. Comment encore? En faisant de Dieu, de Jésus-Christ, l'objet préféré de nos investigations directes, la lumière initiale et finale de toutes les autres; c'est-à-dire, en attachant, de près ou de loin, toutes nos pensées à l'Être souverainement aimable et qui nous aime et dont nous lirons partout l'amour. Aimons-nous réellement un théorème de géométrie, une spéculation métaphysique, une expérience de laboratoire? Nous aimons la vérité, dira-t-on. Regardons-y d'un peu près. Nous aimons bien plutôt l'effort victorieux de notre esprit pour saisir la vérité; nous aimons l'équation sentie, l'unisson manifeste, qui s'établit entre notre intelligence et la vérité; bref, nous nous aimons nous-mêmes, et si, dans le cas présent, cet amour n'est pas coupable, encore le plaisir qu'il nous donne est-il insuffisant et périlleux. Et cette thèse, cette expérience, cette vérité quelconque, nous aiment-elles en retour?

... par l'étude  
dominante, cor-  
diale, affectu-  
euse de Jésus-  
Christ.

Étudions donc en esprit de foi; étudions avant tout, sans relâche, Dieu et Jésus-Christ; étudions



tout le reste, non seulement dans l'intention de plaire à Dieu, à Jésus-Christ, mais à la lumière de Dieu, de Jésus-Christ mais en cherchant toujours le rapport, prochain ou lointain, de toutes ces choses à Dieu, à Jésus-Christ. Voyons Dieu dans toutes les sciences et toutes les sciences en Dieu. Ne savons-nous pas par ailleurs que c'est la plus exacte, la plus profonde, la plus noblement scientifique, de toutes les vues? Et n'est-ce pas aussi voir en tout l'amabilité suprême, l'amour suprême? N'est-ce pas nourrir notre cœur en même temps que notre esprit? N'est-ce pas dégager, analyser, contrôler et finalement mettre en pleine valeur et lumière, ces raisons du cœur, moins intelligibles à la raison que Pascal ne veut bien le dire? N'est-ce pas exploiter de concert et en harmonie toutes nos puissances connais-santes, les pousser toutes ensemble vers Celui qui est tout lumière et tout amour?

Avouons-le donc : dans l'ordre moral et surnaturel, le seul qui importe après tout, l'esprit de foi est, pour notre vie intellectuelle et scientifique, un merveilleux préservatif, un merveilleux bienfait. Descendons maintenant au secondaire, à l'accessoire, à l'ordre purement naturel. Ici encore, ce même esprit de foi va bien servir le développement normal de notre intelligence. Esprit de mesure, esprit pratique, il la rendra plus forte, en l'empêchant de s'éparpiller, de se dissiper, de se perdre. Esprit de synthèse, il lui donnera cette vigueur qui résulte de l'unité. Double service, et combien précieux, soit au scolasticat, soit plus tard, dans ces études plus largement spontanées qui ne doivent finir qu'avec la vie du Jésuite, avec ses forces du moins!

L'esprit de foi circonscrira tout d'abord, et de la façon la plus heureuse, le champ de notre labeur. Serait-ce là nous amoindrir? Au contraire, car c'est nous garder à la fois de l'ambition présomptueuse et du caprice. Ambition de tout savoir : impossibilité, chimère, folie. Caprice, dilettantisme de fan-

2° Dans l'ordre naturel même, double avantage à étudier en esprit de foi :

... le travail circonscrit, fixé, unié.

taisie, papillonnage d'un esprit qui s'amuse à tout et ne se fixe à rien : agitation, dissipation nécessairement stériles, indignes de l'homme qui se respecte et plus encore du Religieux. La foi présente nous rappellera qu'on ne peut rêver d'absorber pour son plaisir l'océan des connaissances humaines; que, par ailleurs, les hommes de notre sorte doivent moins que tous autres, y canoter de droite et de gauche en simples amateurs. La foi nous avertira de nous fixer, de nous borner, de choisir. Et que choisir, dans l'impuissance de tout atteindre? Le plus utile à notre double fin professionnelle : perfection, apostolat. Quoi encore? La science de Dieu, de Jésus-Christ, la science de l'âme, de la vie selon Jésus-Christ, selon Dieu. Voilà qui vaut, qui prévaut sur tout le reste, par son rapport immédiat à la fin. Et dès lors, tout le reste ne vaut que par son rapport à cela même. Dès lors, et quand même l'obéissance m'engagerait dans quelque spécialité étrangère ou quasi étrangère, les mathématiques pures, par exemple, l'esprit de foi ramènera toujours mon regard, mes préférences, l'emploi de mon temps libre, à cette science vraiment maîtresse et directrice de la vie. Aussi bien cette science même de Dieu, de Jésus-Christ, du monde moral et surnaturel, cette science, dis-je, est assez vaste, dans son unité magnifique, pour donner place, en elle-même et dans sa propre enceinte, à bien des spécialités. Que le Jésuite soit plutôt théologien, plutôt exégète, plutôt philosophe, plutôt historien, plutôt moraliste, plutôt ascète : à la bonne heure! Qu'il prêche, qu'il professe, qu'il écrive : n'importe. S'il veut se tenir dans les limites possibles et obligatoires à tout homme de sa robe, s'il veut être vrai Jésuite dans la direction et l'emploi de son activité intellectuelle, il étudiera de préférence l'âme, la vie morale, Jésus-Christ, Dieu. De tout le reste, il prendra ce qu'il pourra, ce qu'il devra quelquefois par office; mais il ne s'y appliquera qu'à la lumière de Jésus-Christ, que pour l'intérêt final de Jésus-

... la science de Jésus-Christ avant tout, en tout, au défaut de tout.

Christ, qu'en fonction de Jésus-Christ. La foi le lui commande, l'esprit de foi n'empêche de l'oublier.

C'est dire déjà que l'esprit de foi est éminemment synthétique. Qui peut ignorer, d'autre part, que la synthèse, la vraie et légitime synthèse, est la visée naturelle, l'effort instinctif de l'esprit humain, mais encore sa meilleure force, sa plus haute gloire? N'est-ce point par là qu'il reproduit, dans la mesure de sa faiblesse, l'unité, la simplicité incommunicables de la pensée divine, laquelle, embrassant tout, tient tout réuni comme en un seul point.

Aussi bien, quelle synthèse que celle qui groupe et rallie toutes choses autour de Dieu, de Jésus-Christ! Du premier coup d'œil, on y reconnaît la synthèse même de Dieu.

Synthèse assurée tout d'abord, et dont l'esprit de système, le déplorable esprit de système, ne représente que la contrefaçon, la parodie. Le systématique attache tout, suspend tout, jusqu'aux vérités indispensables, à une opinion, à une probabilité, qu'il érige témérairement en certitude et en certitude première, comme l'homme qui se suspendrait au-dessus d'un gouffre à un clou branlant. Ici, au contraire, l'homme de foi ne risque rien; il est, de par sa foi même, assuré de se tenir dans le vrai immuable, éternel. La foi lui dit que sa pensée centrale, sa pensée mère, est celle de la Vérité par essence; que voir toutes choses en Dieu, en Jésus-Christ, c'est les voir comme Dieu les voit. Dieu rapporte tout à soi, comme tout en procède; mais encore Dieu a voulu tout restaurer, tout reconstituer en Jésus-Christ (Ephes. 1, 10); Jésus-Christ est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le point de départ, le milieu et le terme des divins conseils (Apoc. 22, 13); tout a en Jésus-Christ sa cohésion, sa consistance (Coloss. 1, 17); tout, c'est-à-dire, non pas seulement les deux Testaments, mais le tout de l'humanité, de ses destinées surnaturelles, et naturelles par contre-coup. Donc si, dans tout l'effort scientifique de ma vie, je travaille

L'esprit  
de synthèse.

Sa valeur,  
sa puissance.  
Ici, tout rap-  
porter à Jésus-  
Christ.

Synthèse lé-  
gitime, infail-  
lible, celle de  
Dieu même.

à faire en Jésus-Christ l'unité, la synthèse de mes vues, je suis dans le vrai pur, puisque je rencontre les vues de Dieu même. Et voilà ce que je gagne à étudier en esprit de foi.

Synthèse  
vraiment  
universelle,  
.. embrassant,  
ralliant à coup  
sûr, et toutes  
nos connais-  
sances acqui-  
ses, et toutes  
nos acquisi-  
tions à venir.

Synthèse assurée, mais, en outre, synthèse glorieuse, magnifique; synthèse bien réellement universelle. Prenons garde, en effet, qu'elle a ce privilège singulier, presque magique, d'éclairer, par avance et à coup sûr, tout ce que nous ne savons pas encore et que nous pourrions jamais apprendre, on oserait presque dire, de nous faire savoir, dès maintenant, tout ce que nous ne saurons que dans l'avenir. En 1869, après une conversation politique avec Thiers, Louis Veillot écrivait à sa sœur Elise : « Nous savons, nous chrétiens, certaines choses qui dominent absolument la quantité de choses qu'il sait; par suite de quoi, nous savons, en réalité, mieux que lui cette quantité de choses que nous ne savons pas. Pendant qu'il les raconte, il nous les apprend, et nous voyons du même coup leurs causes qu'il ignore et leurs bornes qu'il n'aperçoit pas... Ah! ma sœur, quelle supériorité de savoir seulement un peu de Jésus-Christ! » (*Correspondance*, tome III, p. 96) Paraphrase inconsciente, mais juste, du Psaume CXVIII : *Super omnes docentes me intellexi, quia testimonia tua meditatio mea est. Super senes intellexi, quia mandata tua quæsi* (v. 99, 100). N'en concluons pas follement à je ne sais quelle dispense d'étudier, d'apprendre, d'augmenter autant que possible mes connaissances naturelles, humaines, profanes. Ce serait trahir mon devoir d'apôtre et la gloire de Dieu à laquelle tous peuvent servir. Mais voici qui demeure strictement vrai. Ce que j'ignore présentement des choses humaines, des sciences humaines, je puis l'apprendre, sinon intégralement, au moins en partie; rien de tout cela ne m'est inaccessible par nature et dans l'absolu; mais de plus j'en ai par avance la raison suprême, la clef. A mesure que ces objets nouveaux entreront dans mon esprit,



ils y trouveront leur place déjà prête, la lumière déjà faite sur leur origine, leur valeur vraie, leur emploi légitime, leur fin.

L'esprit du chrétien sérieux, du prêtre instruit, du Jésuite, peut et doit ressembler à un vaste domaine comprenant deux enceintes concentriques. L'enceinte extérieure est le lieu de toutes les connaissances profanes; l'enceinte intérieure, celui de la science sacrée. Erigeons au centre commun, soit un grand Calvaire, soit une grande et belle statue du divin Maître montrant son Sacré-Cœur. Faisons partir et rayonner de là des avenues droites qui s'étendent jusqu'aux limites du domaine. Ainsi, de l'enceinte extérieure, on aura jour et vue sur l'intérieure: de partout, le regard sera guidé vers le centre divin. Qu'est-ce à dire? Que l'œil de l'esprit, tout en jouissant des spectacles terrestres, des connaissances naturelles, cherchera avidement et verra sans peine leur rapport aux vérités, aux beautés révélées; qu'au terme de toutes ces perspectives, profanes ou saintes, il cherchera, par le plus réfléchi et le plus volontaire des instincts, il rencontrera sans effort et dans la joie de l'amour, l'image tout aimable et tout aimante de Celui qui est, pour tout homme venant en ce monde, la suprême lumière, surnaturelle et naturelle tout ensemble, le nœud vivant de toutes choses, le centre des divins conseils. Et voilà l'intelligence du Jésuite, telle que la fait l'esprit de foi. Si, dans ce magnifique domaine, surtout dans l'enceinte extérieure, profane, il lui faut laisser quelques espaces vides et comme en friche; du moins le cadre est-il tracé, les alignements pris, les perspectives ouvertes. Ce qui viendra, ce qui peut toujours venir, trouvera sa place utile dans l'ensemble. Ce qui manquera sans qu'il y ait faute de notre part, ne nous sera ni un déficit imputable, ni une indigence douloureuse, puisque nous aurons toujours la science des sciences, qui importe seule par elle-même, qui fait

Ce que doit être l'esprit du Jésuite morale-ment complet :

... les sciences humaines groupées autour de la religion,

... la religion groupée et concentrée autour de Jésus-Christ.

les saints, les sauveurs, les apôtres, la science de Dieu, de Jésus-Christ.

— Conclusion :  
étudier en esprit de foi.

Soyons donc gens de foi ; étudions en esprit de foi, par esprit de foi. Dès lors, nous ne serons jamais, ni des oisifs, des flâneurs, ni, par contre, des ambitieux, des intempérants de savoir, des curieux, des dilettantes, des intellectuels desséchés et superbes. Étudions avant tout et en tout Jésus-Christ. A ce compte, nous ne serons jamais des écumeurs de doctrines ; nous aurons la légitime et divine synthèse, avec toute sa vérité, sa vigueur pratique, sa gloire, sa joie. Dès ce monde, nous aurons donné à nos connaissances l'ordre, la direction qu'elles garderont au ciel malgré un splendide accroissement de lumières. Qui en pourrait douter ? Ne les aurons-nous pas mises par avance en accord exact, en union étroite avec la pensée même de Dieu ?

## VII

### L'ESPRIT DE FOI ET L'ESPRIT DU TEMPS ACTUEL

*S'il faut être de notre temps.*

On nous dit :  
« Soyez de votre  
temps. »

Depuis la renaissance de la Compagnie en 1814, combien de fois ne nous a-t-on pas crié : « Marchez donc avec votre temps, soyez donc de votre temps ! » A ces cris du dehors, cris de colère ou même parfois de bienveillance alarmée, n'avons-nous jamais senti en nous quelque chose répondre et faire écho ? Était-ce l'esprit de foi ? En était-ce un autre ? Question grave et pratique au premier chef. Question immense et pourtant simple peut-être. Question délicate, et qui pourrait même être irritante. Envisageons-la brièvement, de sang-froid, l'œil sur

— Qu'en pense  
l'esprit de foi ?

Dieu, dans les sentiments de sagesse ferme, large et douce qui sont proprement ceux du Sacré-Cœur.

— I. Avant de la résoudre, de la poser même, l'esprit de foi, qui est un esprit de lumière et de prudence, nous enjoint de chercher à entendre, en toute exactitude et précision, cette formule qui, pour plusieurs, vaut un axiome : « Il faut être de son temps. »

I. Etre  
de son temps :

— Etre de son temps : maxime séduisante au premier aspect ; séduisante pour notre faiblesse qu'elle dispense de lutter ; séduisante pour notre curiosité, du nouveau, séduisante pour notre amour-propre, qu'elle affranchit quelque peu de la tradition, qu'elle caresse par l'opinion d'être plus forts et plus habiles que nos devanciers. Maxime séduisante encore, par une certaine apparence de bon sens pratique, de largeur d'esprit, voire même de zèle. Comment agir sur notre temps si nous n'en sommes pas ?

1<sup>o</sup> Maxime  
séduisante.

Et toutes ces séductions avertissent précisément l'homme sérieux, le croyant, le Jésuite, non de rejeter à priori la formule, mais de l'examiner de très près, de lui demander compte d'elle-même.

— Formule élastique, susceptible de bien des sens. L'esprit de foi se demande avant tout : « Que veut-elle dire ? »

2<sup>o</sup> Maxime  
équivoque.  
Veut-elle dire :  
a) connaître  
son temps ?

Etre de son temps ne signifie-t-il autre chose que le bien connaître ? — A la bonne heure ! Nous devons le connaître, et mieux qu'il ne se connaît. Nous en avons besoin, et pour nous garder de ce qu'il aurait de moins bon, et pour le bien servir lui-même.

Etre de son temps ne signifie-t-il autre chose que le comprendre ? Mais prenons garde ! Le mot *comprendre* a aujourd'hui deux sens. Pour les plus exacts en parole, comprendre, c'est connaître à fond, c'est voir au juste les faits, les causes, les périls, les ressources, les remèdes. Et n'est-il pas clair que l'apôtre doit comprendre son temps, comme le médecin doit comprendre son malade ?

b) le  
comprendre ?

Mais souvent, dans la langue actuelle et courante, comprendre veut dire approuver, et dès lors la question change, elle recule plutôt.

c) lui être  
équitable?

Quand on nous presse d'être de notre temps, nous demanderait-on seulement de lui être équitables? Rien de plus légitime; nous le devons, nous le voulons.

d) le voir  
en beau?

Qu'est-ce à dire encore? Nous demande-t-on de le voir en beau? — Ici, une distinction s'impose entre nos jugements définitifs et nos dispositions antécédentes. Après examen, dans notre appréciation réfléchie et volontaire, efforçons-nous de le voir tel qu'il est, de l'estimer au juste, selon l'esprit de foi, selon Dieu. Avant l'examen et le prononcé de la sentence intime, oui, certes, mieux vaut, pour nous, apôtres, voir notre temps en beau. Et qu'entendre par là? Souhaiter d'y trouver encore du bien, des ressources; nous réjouir quand nous les trouvons; ne pas les oublier quand nous sommes réduits par l'évidence à constater des éléments tout contraires; bref, entretenir volontiers en nous l'espoir, l'espoir indispensable, et à notre courage, et à nos chances d'apostolat, indispensable, et pour ne pas perdre cœur nous-mêmes, et pour gagner les cœurs. Que ferons-nous, qu'essaierons-nous même de faire, si nous désespérons? Qu'obtiendrons-nous de l'âme contemporaine, si nous lui laissons voir que nous désespérons d'elle? Or, nous ne lui cachons pas longtemps, si c'est vrai.

e) l'aimer?

Etre de son temps! Cela ne voudrait-il dire que l'aimer? Oh! alors point de doute. Aimons notre temps, comme on aime son poste, son pays, sa famille. Aimons notre temps, non pour lui-même, car idolâtrie n'est pas amour, aimons-le pour Dieu, pour lui rendre Dieu, pour le rendre à Dieu. Aimons-le d'un amour de sympathie ou de compassion, suivant le cas, mais de dévouement toujours. Aimons-le assez généreusement pour nous dépenser à son vrai service, pour le contredire au besoin,



pour le contrarier et affronter ses colères. Aimons-le comme un père sage aime son enfant.

Mais descendrions-nous à le flatter, sans doute pour en être flattés nous-mêmes? Hélas! ne serait-ce point là ce qu'on réclame quand on nous presse d'être de notre temps? Eh bien! non; jamais nous n'en serons à ce compte et de cette manière. Ce serait n'aimer ni Dieu, ni lui; ce serait n'aimer que nous-mêmes, et bien mal, puisque nous y perdriions Jésus-Christ. *Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem* (Gal. 1, 10).

f) le flatter?

Etre de notre temps! Cela veut-il dire enfin nous y conformer, nous mettre à son ton, à son allure, partager ses idées favorites, ses tendances caractéristiques, son esprit? Oui, sans aucun doute: voilà bien le nœud, le cœur de la question. La voilà précisée, mais encore faut-il la circonscrire avant de demander la réponse à notre oracle, à l'esprit de foi.

g) nous y conformer, en prenant l'esprit?

— Ecartons, avant tout, et absolument, la politique. Homme de Dieu, séparé de tout pour n'appartenir qu'à l'Evangile de Dieu (Rom. 1, 1), si je suis maître d'avoir et de garder, en pareille matière, mes préférences traditionnelles ou spontanées, il reste vrai que cette matière est, de droit, étrangère à ma vocation. Elle me fait éminemment sujet et soldat du Roi du Règne et des *Etendards*, du Roi immortel des siècles, du Roi sans déchéance possible, auquel on n'arrachera jamais une constitution, une charte, un acte additionnel quelconque, portant limitation de son pouvoir. Là est toute ma politique d'office; les politiques terrestres n'ont, pour moi, de valeur pratique et définitive que par rapport à celle-là, en fonction de celle-là.

3<sup>e</sup> Question à circonscrire  
a) Ici, point de politique,

— Ecartons encore de la discussion présente les questions dites sociales, bien qu'elles aient avec la religion un lien plus étroit, plus intime. En elles-mêmes, elles ne semblent guère être immédiatement de notre ressort. Ne pouvant tout dire ici, notons seulement que la clef de ces délicats problèmes est

b) point de théories sociales, économiques, etc.

dans les principes de la justice éternelle et de la charité chrétienne; que par là seulement et dans cette mesure, ils peuvent tomber sous notre compétence. Par état, nous ne pouvons être sociologues ou économistes que pour être apôtres et comme par accident de métier. Cela dit, tenons-nous-en à ce qui est l'essentiel du métier même, à la glorieuse profession de ministres du Christ et de dispensateurs des mystères de Dieu (1 Cor. 4, 1).

c) rien que les doctrines et lois vraiment directrices de la vie : religion, philosophie, morale et ce qui en dépend immédiatement.

— Après la politique résolument exclue, après les questions sociales omises, que reste-t-il? Le principal, l'essentiel, les vérités et lois vraiment directrices de la vie : religion, philosophie, morale, façon d'entendre théoriquement l'existence humaine et de la mener pratiquement. C'est là surtout qu'on nous somme d'être de notre temps, qu'on nous blâme ou qu'on nous soupçonne de n'en être pas assez; c'est donc là surtout que nous devons prendre conseil de l'esprit de foi. Voici donc bien la question dernière, l'unique pour nous à cette heure. Sur ces trois points capitaux, religion, philosophie, morale, pouvons-nous être de notre temps, prendre plus ou moins ce qu'il y a de plus nettement saisissable dans ce mot complexe et vague : l'esprit de notre temps?

En tout cela, pouvons-nous être de notre temps?

— II. Ce qu'est l'esprit du temps.

— II. Quel est donc, cet esprit, à en juger par ce qui se dit, s'écrit, se fait, d'un mot, par l'évidence expérimentale?

1° En général, à première vue :

... jouir (sensualisme);  
... ne pas dépendre (individualisme, orgueil);  
... suivre indistinctement les appétits naturels (naturalisme).

En général et à première vue, ne serait-ce point : d'une part, un immense appétit de jouir, admirablement servi par les chefs-d'œuvre de la science appliquée; d'autre part, un violent désir de secouer tout ce qui pèse à l'intelligence et au vouloir, doctrines établies, traditions, lois, gouvernements; en fin de compte, une tendance, plus ou moins accusée, à émanciper, à diviniser pratiquement, la nature, ses énergies physiques ou intellectuelles, ses passions, son indépendance prétendue? Bref, sensualisme, rationalisme, naturalisme : n'est-ce pas là ce

qui s'affiche avec le plus d'éclat et de bruit, comme l'esprit propre du temps?

— Esprit de tous les temps, dira-t-on peut-être.

— Oui, par son fonds, qui est l'immortelle concupiscence; mais esprit vraiment caractéristique de notre époque, et non seulement par une diffusion plus large, quasi universelle, mais surtout par son caractère doctrinal, théorique, par l'audace à s'ériger en système, à se donner pour le vrai, le bien, le droit. Et qu'est donc l'esprit révolutionnaire, sinon l'orgueil des droits de l'homme substitués au droit de Dieu, l'orgueil de l'homme usurpant la place de Dieu? « L'humanité se substitue définitivement à Dieu, » disait Auguste Comte. Etrange ressemblance avec le portrait que saint Paul nous fait de l'Antéchrist : *Homo peccati, filius perditionis, qui adversatur et extollitur supra omne quod dicitur Deus aut quod colitur, ita ut in templo Dei sedeat, tanquam ipse sit Deus* (2 Thess. 2. 3, 4). Si tel est bien l'esprit du temps, la question est déjà close.

Esprit de tous les temps, — mais surtout du nôtre (par l'audace à s'ériger en système).

Mais ne nous contentons pas de cette vue sommaire. Envisageons de plus près les hommes qui se targuent d'être de leur temps, de marcher avec leur temps, de représenter leur temps. Écoutons les rumeurs de ce grand parlement confus, mais unanime en un point : fidélité à l'esprit moderne, à l'esprit du temps.

2° En détail et d'après les personnes qui se piquent le plus d'être de leur temps.

Voici la gauche, les ultras de l'antichristianisme, du naturalisme poussé jusqu'à la négation de Dieu. Leurs prétentions sont claires. En philosophie, tout, pourvu que Dieu n'y soit pas. En morale, rien de consistant, puisque Dieu manque. Pour dernier refuge, l'agnosticisme, l'ignorance systématique à l'endroit des seules choses qu'il importe de savoir. Et qui donc se vante plus haut d'incarner la *mentalité* nouvelle, l'esprit du temps? Qui fait plus pour l'imposer à la foule, à l'avenir? Si ces hommes ne se surfont pas outre mesure, s'ils sont bien les plus authentiques échantillons de l'esprit moderne;

a) A gauche, les impies, le naturalisme radical.

la situation est nette : le chrétien ne saurait être de son temps.

b) Au centre, les gens sans religion, le naturalisme modéré.

Au centre de la tumultueuse assemblée, je vois les modérés du naturalisme, ceux qui l'amalgament tant bien que mal avec certains débris de philosophie spiritualiste et de christianisme inconscient. Ils ne croient pas au surnaturel, cela va sans dire ; mais encore, par mille aveux ou démarches, ils se convainquent de le redouter plus que le pire nihilisme philosophique, de redouter finalement et pratiquement l'Eglise plus que la Révolution. Gens du centre, encore un coup, gens du juste milieu ; mais qui, à choisir, voteront avec la gauche plus volontiers qu'avec la droite, pour Satan plutôt que pour Jésus-Christ. Et pourquoi ? Parce que l'Eglise, parce que Jésus-Christ leur demanderait peut-être de renoncer à l'esprit moderne tel qu'ils le conçoivent. Or, ils y tiennent par le fond des entrailles ; ils disputent aux radicaux d'impiété l'honneur de représenter leur temps ; ils font gloire d'en être l'expression la plus parfaite, étant la plus adoucie et la plus sage. Ici encore, même conclusion que tout à l'heure : si ces hommes ne s'abusent pas sur eux-mêmes, nous sommes tout résignés à n'être pas de notre temps.

c) A droite, un certain nombre de croyants ; le christianisme plus ou moins teinté de naturalisme.

Regardons enfin la droite. Là siègent ou s'agitent des amis, des frères à nous, des catholiques de profession et — n'en doutons pas — de cœur : laïques, prêtres, Religieux même, qui se montrent fort préoccupés d'être de leur temps, qui nous blâment volontiers d'en être moins qu'eux. Mais comment l'entendent-ils ? Serait-ce assez, d'après eux, de calculer nos moyens d'action sur l'état commun de l'âme contemporaine, de rajeunir tel procédé apostolique ou apologétique ? Plût à Dieu ! Mais ne vont-ils pas plus loin ?

Chez eux, quelles que soient les intentions, dans leurs discours, écrits, etc., cinq cho-

Ne l'oublions pas, du reste. Les personnes sont hors de cause, les intentions ne relèvent que de Dieu ; il ne s'agit que des écrits, des discours, des idées émises, des influences exercées. Eh bien ! sous



la plume ou dans la parole de ces catholiques si jaloux d'être de leur temps, n'est-il pas vrai qu'il faut reconnaître çà et là une étrange diminution du sens catholique, c'est-à-dire, en somme, de l'esprit de foi? A prendre d'ensemble ces écrivains, ces discoureurs, cinq choses leur font plus ou moins défaut.

Par moments, c'est la docilité de la foi. Rome a-t-elle parlé? La soumission est discutée, chicanée, voire même éludée avec une singulière illusion ou une audace plus singulière encore. On n'est pas condamné, on n'a jamais eu d'autres sentiments que ceux de l'Eglise; on y applaudit bruyamment. Et avec tout cela, on continue d'insinuer, sinon de professer, les opinions qu'elle réprouve.

α) docilité  
de la foi,

— Où est d'ailleurs, ce que nous pouvons nommer la modestie de la foi, l'humble attention à ne rien hasarder, à marcher avec l'autorité, avec l'antiquité, à suivre le courant séculaire de la tradition catholique! On est hardi, aventureux, téméraire, jaloux d'être original, d'être neuf.

β) la modestie  
de la foi,

— Où est, trop souvent, l'intransigeance de la foi, l'intolérance doctrinale, et cela, bien entendu, *in necessariis*? Ici, combien de fâcheux symptômes! En matière de croyance, *minimisme*, frayeur étrange des définitions nouvelles, des certitudes nouvelles; sens bizarre, sens perversi, qui les redoute comme un poids, comme un joug, alors qu'elles sont un gain, une conquête sur le doute, c'est-à-dire, sur l'ignorance; dégoût de l'orthodoxie, cette chose froide, rigide, surannée, ennemie du caprice intellectuel. A l'égard des errants, des incrédules, des apostats même, çà et là, exagération énorme, insoutenable, de l'hypothèse de loyauté, de bonne foi. Ne semblerait-il pas que, devant la mort et le jugement, assez peu importe la croyance, parfois même que les seuls orthodoxes ont à craindre pour leur salut? A l'égard de l'erreur même, oui, de l'erreur même, de la doctrine fausse, et non plus seulement des personnes qui la suivent, quel luxe de ménage-

γ) l'intransi-  
geance de la foi,

ments, de courtoisie, de respect! On vantera *con amore* les religions séparées et les vertus qui s'y conservent; on s'émerveillera de la science hérétique ou rationaliste; à l'endroit de la science catholique, on aura, on nourrira je ne sais quel préjugé, défiance, dégoût, dédain.

δ) la fierté  
de la foi,

— Chez certains catholiques fort épris de leur temps et jaloux d'en être, voici un quatrième défi, et pénible à voir : ils semblent bien avoir perdu, si même ils la conçoivent encore, la sainte et humble fierté de la foi. Non certes qu'ils rougissent formellement de l'Evangile, de la foi même. Du moins la présentent-ils timidement, comme une opinion inoffensive, parfois comme une sorte de faiblesse chère, qu'on serait cruel d'ôter aux âmes qui en ont gardé le besoin. Du moins semblent-ils embarrassés du surnaturel, du mystère, du miracle, tâchant de les réduire, de les *naturaliser* autant que possible, afin de les rendre moins inacceptables à la superbe de la raison.

ε) la logique  
de la foi.

Que manque-t-il enfin à ces complaisants de l'esprit moderne? Presque toujours, la logique de la foi. Ils oublieront volontiers ses contacts nécessaires avec toutes les sciences humaines, sauf peut-être les mathématiques pures; son droit évident et souverain de leur signifier qu'elles s'égarent quand elles entrent en contradiction avec le dogme, puisqu'il n'y a pas de vérité contre la vérité. De là, chez le même homme, je ne sais quel séparatisme contre nature, entre le savant et le croyant. De là, tel catholique, tel prêtre, enseignant, en philosophie ou ailleurs, des propositions inconciliables avec le dogme, et donnant bravement pour excuse : « Nous parlons en philosophes, non en théologiens. »

Autres sym-  
tômes (en dog-  
matique, en mo-  
rale, en ascé-  
tisme, etc.)

— A ces cinq amoindrissements de la foi, que ne pourrions-nous ajouter encore! Criticisme à outrance qui met l'Ecriture Sainte en lambeaux; théologie fantaisiste qui amoindrit les dogmes, qui les volatilise en les vidant de leur substance, de leur réalité objective, pour n'en garder que je ne sais

quelle influence ou insinuation sentimentale, en quoi consisterait finalement toute la religion. N'est-ce pas là, principalement du moins, ce qui s'appelle aujourd'hui le *modernisme*? Et en dépit de toutes les illusions qui peuvent hanter une conscience humaine, qu'est-ce autre chose que la ruine de toute foi, préparant d'ailleurs, en bonne logique, la ruine de toute certitude? — Du même esprit est née cette morale nouvelle, allégée de certaines vertus que l'on estime surannées, passives : deux absurdités, deux impossibilités dans les termes. Et quelles vertus encore ! L'humilité, l'obéissance, tout ce qui restreint le *moi* superbe, tout ce qui maintient l'homme dans sa condition vraie de créature, de convoiteux, de pécheur. N'a-t-on pas ouï parler d'un ascétisme sans pénitence, sans direction, sans résolutions même, en sorte que la liberté se retrouve à chaque instant tout entière ; sans vœux surtout, ce qui mène à honnir l'état religieux, et Dieu sait si l'on s'en fait faute. Reconnaissons la même inspiration fondamentale dans cette pédagogie étrange, sans contrainte, sans discipline, sans surveillance, même au regard des mœurs ; bref, dans cette éducation sans éducation, proche parente des insanités de l'*Emile*.

Mais brisons-là et, d'après tout ce qui précède, reconnaissons trois choses, trois faits.

Trois faits  
à noter :

— Rien, en cela, de chimérique. Toutes ces idées sont émises, toutes ces attitudes sont professées et soutenues par des catholiques, depuis un demi-siècle surtout.

(1) tout cela,  
bien réel :

En elles-mêmes, ces idées et attitudes accusent manifestement un germe, un commencement, un premier degré, de cet esprit inquiet et superbe, de cet élargissement instinctif du *moi* humain, de ce *naturalisme* qui, plus complet et plus logique, fait les incrédules et même les sectaires. C'est, dans des âmes encore croyantes, le *naturalisme* essayant d'entrer en composition, en concordat avec le surnaturel. — « Procès de tendance, » pensera quel-

(2) tout cela,  
fortement em-  
preint de natu-  
ralisme ;

qu'un. — Non vraiment. Nous faisons procès, non pas aux personnes, mais aux idées prises dans leur sens naturel et dans leurs conséquences évidentes. Il y a plus, et si des personnes étaient en cause, cette fin de non-recevoir demeurerait sans valeur. Il serait odieux et fou de punir un homme pour ses tendances; mais, quand elles sont périlleuses, il n'est que charitable et sage de l'en avertir, de ne point le suivre sur la pente, voire d'en écarter autrui.

(3) tout cela, joint à une préoccupation visible d'être de son temps.

— Enfin les catholiques assez malavisés pour afficher ou insinuer des idées de cette nature, sont précisément ceux qui tiennent le plus à être de leur temps, qui en font profession et gloire, ceux qui nous blâment de n'en être pas.

Et nous voilà donc nettement renseignés sur le sens de la formule dans l'opinion quasi universelle. Nous voilà donc en mesure d'écouter la réponse, la sentence de l'esprit de foi sur la question pratique. Nous, catholiques instruits et conséquents, nous Religieux, Jésuites, devons-nous, pouvons-nous être de notre temps, c'est-à-dire nous conformer à son esprit tel qu'il l'entend lui-même?

III. En ce sens, dans ces limites, dans ces conjonctures, nous ne pouvons être de notre temps, prendre son esprit.

1<sup>o</sup> Preuve générale et manifeste : antagonisme irréductible entre cet esprit et celui de l'Eglise, de Jésus-Christ, de Dieu.

— III. Eh bien ! il est trop clair que non. Non certes, en religion, en philosophie, en morale, en tout ce qui touche de près à ces trois choses, nous, les tenants, les chevaliers du surnaturel, nous ne pouvons pactiser avec le naturalisme; nous, les champions du droit de Dieu, nous ne pouvons rien concéder à l'homme contre Dieu; nous, les Compagnons de Jésus, nous ne pouvons conspirer, si peu que ce soit, à cette idolâtrie humanitaire qui est, en son fond et d'après saint Paul, l'esprit authentique de l'Antéchrist (2 Thess. 2, 4). A nous s'appliquent, et plus qu'à personne, les pressantes injonctions des Apôtres. Identifiant pratiquement et visiblement ces trois termes : le temps, le siècle, le monde, les Apôtres mettaient les premiers fidèles en demeure de choisir entre le temps et Dieu, comme entre choses incompatibles. *Nemo se seducat : si quis*



*videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens. Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum (1 Cor. 3. 18, 19).*

Il est bien vrai : l'esprit du temps, du siècle, du monde, et l'esprit de Dieu, sont folie l'un à l'égard de l'autre, et une troisième folie serait de prétendre les accorder. Ne cherchons, ne rêvons pas entre eux une conciliation, une alliance qui serait, ni plus ni moins, un adultère. *Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei? Quicumque ergo voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur (Jac. 4, 4).* Quoi de plus explicite? Oui, nous sommes engagés, mis en demeure, il faut prendre parti. S'y dérobera-t-on en imaginant que les Apôtres parlaient pour leur temps, non pour le nôtre? Pauvre sophisme. A leur gré, dans leurs paroles même, leur temps, c'était le monde, le monde condamné par Jésus-Christ; l'esprit de leur temps, c'était l'esprit du monde, inconciliable avec celui de Jésus-Christ. Eh bien! les choses ont-elles changé depuis lors? L'esprit de notre temps n'est-il pas celui du monde, ou bien l'accord s'est-il fait entre Dieu et le monde, y a-t-il eu convention entre le Christ et Bélial (2 Cor. 6, 15)?

Non, point de faux-fuyant, point d'issue. Dans les termes vrais où le problème se pose, pour être à Dieu, il faut ne pas être de notre temps; pour garder l'amitié de Dieu, il faut renoncer à la faveur de notre temps; pour plaire à Dieu, il faut déplaire à notre temps; pour être avoués par Dieu, confessés par Jésus-Christ devant son Père, il nous faut être désavoués, reniés, honnis, par l'esprit du monde, du siècle, du temps.

Entendons-le bien : il le faut. La force même des choses coupe court à tous les rêves de conciliation, de rapprochement, de tolérance même, entre l'esprit du temps et l'esprit de l'Eglise, de Jésus-Christ, de Dieu. Or, de quel côté sommes-nous et voulons-nous être? Que prétendons-nous? Prendre les idées courantes, populaires, habiller notre intelligence à la

Pas de concordat possible.

L'Ecriture identifiant, condamnant ensemble le siècle et le monde.

Il faut donc opter.

Nous l'avons déjà fait.

mode, ou atteindre en tout la vérité (*Reg. ad. sent. cum Ecclesia* 13), prendre les pensées de Dieu même, les livrées intellectuelles de Jésus-Christ? Par qui et d'après quoi serons-nous jugés à la mort? Sur les idées en vogue, par un jury composé de journalistes et d'ecclésiastiques *avancés*, ou sur l'Evangile immuable, et par Jésus-Christ qui ne change pas? On prétend avoir et nous donner le vrai mot d'ordre du présent, voire de l'avenir; mais vous, ô Jésus, vous avez le mot de la vie éternelle. *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes* (Joan. 6, 69).

2° Objections courantes et impressions possibles.

— Là-dessus, on se récrie, on nous condamne, on nous plaint peut-être, comme gens qui se paralysent, qui se perdent, qui se suicident. Ecoutons encore un moment ces voix confuses.

a) Tout évolue. — Quoi donc? Le fond des choses, la nature, l'Eglise, Jésus-Christ, Dieu?

— Quoi! vous seriez immobiles, immuables! Mais autour de vous, tout se meut, tout marche, tout *évolue*. — Tout évolue! Quel est ce terme équivoque? L'entendez-vous au pur sens originel, comme développement normal et progressif d'un être qui reste le même en son fond, du gland qui devient chêne, de la chenille qui devient papillon, de l'enfant qui devient homme? Alors soit : bien des choses évoluent. Mais dans notre Babel moderne, *évolution* ne dit-il pas souvent, n'insinue-t-il pas quasi toujours, une transformation radicale, plus encore, une transsubstantiation réelle, l'objet changeant d'essence, la doctrine cessant d'être vraie? A ce compte, dans ce sens, non, tout n'évolue pas, ou plutôt rien n'évolue que les surfaces; le fond des choses demeure, les essences ne varient pas. En vérité, qui donc évolue? La nature physique? Adieu donc, la permanence des phénomènes, adieu leurs lois, adieu votre science, qui n'a pas d'autre fondement, d'autre raison d'être. Est-ce la nature de l'homme? Que de choses périraient du même coup! La morale tout d'abord, et — les mots mêmes le disent — le sens commun. Est-ce Dieu qui évolue? Mais il est écrit : *Ipsi peribunt, tu autem perma-*

*nes; et omnes sicut vestimentum veterascent, et sicut opertorium mutabis eos et mutabuntur; tu autem idem ipse es et anni tui non deficient* (Ps. 101, 27, 28). Est-ce Jésus-Christ? Non, sans doute : *Jesus Christus heri, hodie, ipse et in sæcula* (Hebr. 13, 8). Est-ce l'Eglise? Mais alors Jésus-Christ, l'immuable, ne serait pas avec elle jusqu'à la consommation des temps; alors les portes de l'enfer auraient prévalu contre elle. Est-ce le dogme, avec les raisons décisives d'y croire? Est-ce la morale, préceptes et conseils? — Non, tout n'évolue pas, la vérité n'évolue pas; l'erreur seule est une manière de Protée, un serpent qui fait peau neuve, qui s'y efforce plutôt, n'arrivant guère qu'à rhabiller quelques grands sophismes vieux comme la convoitise. Mettons donc notre honneur où il est : à rester immobiles comme Dieu, à regarder comme lui, avec compassion mais sans complaisance, passer ce défilé de théâtre, ce carnaval bariolé des fantaisies humaines. Soyons vrais, soyons fiers, soyons forts.

— On nous dit : « Vous vous ôtez par là même toute action sur votre temps. » Mais, de bonne foi, quelle action doit et veut être la nôtre? Nombre d'incrédules, je le sais, nous imputent de ne viser qu'à dominer notre temps, à tout prix, par tous moyens et pour le seul plaisir de la chose.

Erreur, calomnie. Oui certes, nous ambitionnons d'agir sur notre temps; mais dans quel sens, mais pourquoi? Pour le ramener à l'immuable, à la foi, à l'Eglise, à Jésus-Christ, à Dieu. Eh bien! le ramènerons-nous là en nous en écartant pour le suivre? Changerons-nous l'esprit moderne en le prenant nous-mêmes? Sauve-t-on un noyé en se noyant avec lui? Qui ne le voit? Pour agir sur notre temps nous devons précisément et tout d'abord, ne pas en être, au sens où il le voudrait. Nous l'aimons, ce temps, et dès lors, dans la mesure même où nous l'aimons, nous devons le contrarier, comme le médecin contrarie les caprices de son malade, comme un père sérieux et vraiment dévoué combat

b) Vous vous ôtez toute action sur votre temps.

— Au contraire, nous sauvegardons notre seule action normale qui est de ramener notre temps à Jésus-Christ.

les défauts de son enfant. Qu'on l'entende bien, et commençons par le bien entendre nous-mêmes : si nous refusons de complaire à notre temps, d'être de notre temps comme on nous le demande ; ce n'est point seulement pour la gloire de Dieu, que nous ne voulons pas trahir ; ce n'est point seulement pour nos âmes, que nous ne voulons pas perdre : c'est pour l'amour même de notre temps, de nos contemporains, que nous voulons sauver avec nous.

En temps de peste, un médecin peut et doit risquer de prendre le mal et d'en mourir après avoir sauvé quelques malades ; mais ici, le cas est autre : il s'agit d'une peste intellectuelle et morale ; or, de cette peste-là on ne guérit pas les autres en se l'inoculant à soi-même ; on en meurt avec eux tout simplement.

c) Vous vous condamnez à une lutte sans trêve. — Accepté.

d) Vous ne vaincrez pas. — Peut-être, et qu'importe ?

— Répliquera-t-on : « Mais alors, vous vous condamnez à une lutte sans merci ni trêve ? » — Belle découverte ! N'est-ce pas le métier qui veut cela ?

— « Du moins est-ce une lutte sans espoir. Vous êtes vaincus d'avance ; vous ne ferez pas remonter le fleuve à sa source ; vous ne ferez pas rétrograder l'humanité. » — Qu'est-ce à dire ? Que nous ne réussirons pas, que nous ne changerons pas l'esprit moderne, que nous ne ramènerons pas la foi qui s'en va ? Mais d'abord en êtes-vous sûrs ? Qui vous dit que Dieu, après avoir donné à son Fils la gloire de conquérir le monde, ne lui donnera pas celle de le reconquérir, et plus d'une fois peut-être, avant l'Antéchrist et la consommation des siècles ? Qu'importe que nous n'en soyons pas témoins, si nos efforts y ont servi pour leur humble part ? Aussi bien, quand même l'immense majorité de nos contemporains s'obstinerait contre la lumière, ne pourrions-nous maintenir ou regagner quelques âmes, et le ferons-nous en mettant plus ou moins la lumière sous le boisseau ? — Vous ne réussirez pas. — Eh quoi ! Jésus-Christ nous commande-t-il de réussir ? A-t-il si bien réussi lui-même, avant le Calvaire ? Jusqu'à l'heure sanglante où, élevé de terre, il attire tout à



lui, combien chétifs les fruits de son zèle ! Suis-je en droit et en mesure d'obtenir mieux ? Me comporterai-je d'après la triste, l'orgueilleuse, la lâche maxime : « Tout ou rien » ?

— Enfin d'aucuns nous adjureraient volontiers dans l'intérêt de la Compagnie elle-même. « Si vous persistez à vous mettre en travers des grands courants modernes, ces courants vous submergeront, vous, Jésuites. Avec votre orthodoxie rigide, avec votre intransigeance doctrinale et morale, n'êtes-vous pas déjà, même aux yeux de plus d'un catholique, de plus d'un prêtre, n'êtes-vous pas gens surannés, rétrogrades, aujourd'hui plus nuisibles qu'utiles ? Ne travaillez-vous pas à devenir impossibles ? Votre Compagnie ne risque-t-elle pas de périr sous l'animadversion universelle ? » — Eh bien ! si, ce qu'à Dieu ne plaise, elle doit périr avant la fin des temps, qu'elle périsse ainsi, pour n'avoir pas voulu pactiser avec le naturalisme des derniers siècles ! Qu'elle périsse pour n'avoir pas voulu être d'un temps qui renie Dieu et toute vérité ! Ce serait là un martyr collectif et bien authentique. Cette Compagnie, morte pour avoir trop bien confessé Jésus-Christ, Jésus-Christ l'avouerait, la « confesserait » devant son Père. Il lui dirait, comme Dieu à Ezéchiel : *Nolunt audire te, quia nolunt audire me* (Ezech. 3, 7), ou, comme à Samuel : *Non enim te abjecerunt, sed me, ne regnarem super eos* (1 Reg. 8, 7). Aussi bien l'hypothèse est-elle, Dieu merci, peu vraisemblable. Que les puissants de la terre, que les premiers esclaves de l'esprit du temps, rendent à la Compagnie l'existence étrangement difficile, presque impossible, à la bonne heure ! Mais que l'Eglise, qu'un autre Clément XIV, la détruise pour le crime de ne vouloir pas être de son temps, Dieu permettra-t-il jamais que le monde voie ce phénomène ?

e) Vous, Jésuites, vous périrez sous l'impopularité universelle.

— Peut-être, comme Jésus-Christ même.

Quant à l'impopularité que nous vaut notre orthodoxie, notre intransigeance doctrinale ou morale, nous n'en saurions avoir ni honte ni peur.

— Conclusion : *Exeamusigitur ad Eum extra castra, impro-*

*perium Ejus  
portantes*  
Hebr. 13, 13).

L'esprit de foi nous avertit que cette impopularité même nous est une gloire, un certificat de fidélité au vrai, à l'Eglise, à Jésus-Christ, à Dieu. Il nous y fait voir une participation magnifique à cet *improperium Christi*, que Moïse estimait, selon saint Paul, une bien autre richesse que tous les trésors de l'Egypte (Hebr. 11, 26). Le même saint Paul, après avoir rappelé que Jésus-Christ souffrit hors des portes de la ville, conclut ainsi : *Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes* (Hebr. 13, 13). Et certes, nous ne ferons pas violence au texte, de l'interpréter, ou plutôt de l'appliquer, à ce qui nous occupe. Une première fois et par le fait de notre vocation même, nous sommes sortis de ce camp tumultueux, de cette cité turbulente, de cette Babylone des convoitises, qui est le monde et qui a pour prince Lucifer. Pourquoi en sortir? Pour joindre et rallier de plus près Jésus-Christ. A quelles conditions? A condition de revêtir, pour notre part, son impopularité, son ridicule, sa robe, ses livrées, son *improperium*. Or, cette première sortie engageait et commandait toute la suite; car que peut bien être la suite de notre vie religieuse, sinon la continuation, le développement, l'épanouissement, de notre vocation? *Exeamus igitur ad eum extra castra*. Sortons donc sans relâche, démêlons-nous constamment, c'est-à-dire, tenons-nous en dehors, du monde, du siècle, du temps; car l'expérience, d'accord avec l'Ecriture, identifie pratiquement ces trois choses. Vivons absolument et rigoureusement étrangers au naturalisme, aux deux idées régnautes, à la double passion de jouir et de ne pas dépendre, aux deux grands courants du siècle : déification de l'homme, amoindrissement, sinon anéantissement de Dieu. Sortons de tout cela, *Exeamus*.

Nous ne sommes pas ermites, Chartreux, Trapistes; par état, nous vivons mêlés au monde, au siècle, au temps, dans son atmosphère, dans sa contagion. Raison de plus pour nous en défendre, pour

nous en dégager, pour en sortir sans relâche par l'esprit et par le cœur, par l'esprit de foi, par l'amour dominant de Jésus-Christ : *Exeamus*. Sortir ainsi de notre temps, trancher résolument sur notre temps, serait-ce donc lui faire tort? Serait-ce le délaisser, le désertier, nous en désintéresser par égoïsme? Serait-ce ne l'aimer pas, voire même le haïr, comme d'aucuns nous en soupçonnent? Mais nous le savons, c'est tout le contraire, c'est la bonne, l'unique façon de l'aimer, de le servir.

Aussi bien et par-dessus tout, c'est l'unique manière de joindre Jésus-Christ, d'être et de rester avec Jésus-Christ : *Exeamus igitur ad eum*. — Non, Jésus-Christ n'est pas avec les inconséquents, les flottants, les imprécis, les indécis. Jésus-Christ, si doux, si indulgent aux hommes, Jésus-Christ, mort pour eux tous, est, en fait de doctrine et de morale, absolument net, catégorique, tranché, tranchant, intolérant, intransigeant, intraitable. *Verba mea non transibunt* (Luc. 21, 23). *Qui non est mecum, contra me est, et qui non colligit mecum, dispergit* (Luc. 11, 23). C'est que Jésus-Christ, l'ami, le Sauveur de notre nature qu'il a daigné faire sienne, ne peut rien concéder à la nature convoiteuse et révoltée, au naturalisme. Si donc le naturalisme, à des degrés divers, est bien l'esprit caractéristique de notre temps, il en faut prendre notre parti : Jésus-Christ n'est pas avec notre temps; nous ne pouvons, nous, être à la fois avec Jésus-Christ et avec notre temps. Dès lors, tout est dit. *Exeamus igitur ad eum extra castra*. Portons, comme une parure et un trophée, notre part de son impopularité, de son opprobre parmi les hommes : *Exeamus igitur ad eum extra castra, improprium ejus portantes*. Pour aller à lui, pour le joindre, il faudrait passer le feu. Qui hésiterait donc à passer parmi les huées et les colères du monde, du siècle, du temps? Qui hésiterait à passer par-dessus les faiblesses, les illusions, les menues lâchetés de notre pauvre nature?

L'esprit de foi nous montre ici le terme et la route; l'esprit de foi nous inspirera le courage de marcher droit et ferme, pour l'amour même de ce pauvre temps que nous ne pouvons pas autrement servir; pour l'amour de nos âmes que nous ne pouvons pas autrement sauver; pour l'amour souverain de Jésus-Christ que nous ne pouvons pas autrement joindre.

## VIII

## L'ESPRIT DE FOI ET LES ÉVÉNEMENTS

Les événements, ceux que nous ne faisons pas, sur lesquels nous ne pouvons rien.

Considérons enfin les événements, ces modifications perpétuelles qui affectent et ballottent notre vie, cette agitation sans trêve des *reliqua super faciem terræ sita*. Envisageons seulement ceux à l'égard desquels nous sommes passifs, ceux où nous ne pouvons rien. Parmi eux, regardons surtout ceux qui répugnent à la nature : la souffrance, la persécution. Qu'ici encore, la foi soit notre lumière et que l'esprit de foi nous garde cette lumière toujours présente aux yeux!

I. Les événements en général.  
L'esprit de foi m'apprend :

— I. Quant aux événements en général, l'esprit de foi nous apprendra trois choses : à les bien juger, à les attendre sans angoisse, à les accepter sans murmure. O esprit de foi, que tu es bien ma lumière, ma paix, ma résignation, la force et la douceur de ma vie!

— 1° à les bien juger.  
Événements personnels ou généraux.

Critérium de la nature, et critérium surnaturel.

— 1° A l'égard des événements présents ou possibles, la nature a son critérium, et ce critérium, c'est mon intérêt, mon plaisir personnel. Ce qui arrive ou menace est-il pour flatter ou pour gêner mes sens, mon amour-propre, mes affections? Question instinctive, immédiate; et j'en fais volontiers la question unique, décisive. L'esprit de foi en pose une autre. Cet événement, présent ou possible, vaudrait-il à servir ou à contrarier l'intérêt de mon salut, de ma perfection? Et si l'événement ne touche de



près ni ma personne, ni celles qui me sont chères, c'est-à-dire, en qui je m'aime encore moi-même; pour un peu, la nature dirait : « Qu'importe? » — L'esprit de foi dit : « Cela importe-t-il au bien général des âmes, à la gloire de Dieu? »

Critérium de la nature, critérium de la foi : lequel des deux est le bon? Lequel est habituellement le mien?

— 2° Si j'écoute la nature, les événements, entre-vus comme possibles, soulèvent par avance toutes mes passions; l'avenir me sourit, m'enchanté, ou bien m'inquiète, m'épouvante, me désole. En tout cas, il m'agite, me trouble; je me travaille à le conjecturer, à le scruter d'avance et avec angoisse. Moi, scolastique de la Compagnie, que m'arrivera-t-il après la prêtrise, après le troisième an? Où vivrai-je? Que fera-t-on de moi? Qu'en pourra-t-on faire dans les circonstances présentes, si peu favorables à la liberté d'action des supérieurs? J'ai des connaissances acquises; j'ai des goûts précis, peut-être ardents; j'ai une spécialité déjà dessinée. Qu'en sera-t-il de tout cela? N'aurai-je pas travaillé en pure perte? — Et la question personnelle se lie à la question générale. Qu'advient-il de la Compagnie en France? Combien durera la persécution, la dispersion? Partout, obscurité, trouble, anxiété sans réponse et sans repos.

— 2° à les attendre paisiblement. Si j'écoute la nature, agitation, trouble.

Mais si j'écoute l'esprit de foi; si, par avance, j'applique aux événements son critérium propre; tout change. Comme saint Laurent, dans la liturgie de sa fête, je puis dire : *Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt*. J'ai une certitude, et elle me suffit. *Dominus regit me, et nihil mihi deerit* (Ps. 21, 1). *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio mea* (vestra, 1 Thess. 4, 3). Dès lors, me voilà calme, du moins à la cime de l'âme. Je laisse à Dieu ses secrets. J'entends Notre-Seigneur me dire : *Nolite solliciti esse in crastinum... sufficit diei malitia sua* (Mat. 6, 34). *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua po-*

Si j'écoute la foi, repos, confiance.

*testate* (Act. 1, 7). C'est sagesse et humilité : je me tiens à ma place, je ne veux point faire le prophète, le petit Dieu. C'est repos et force pour mon âme : à quoi me servirait le travail inquiet de ma pensée? *Quis autem vestrum cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum* (Mat. 6, 27)? C'est l'esprit de la règle qui m'interdit les conjectures. Cette règle pourquoi ne l'appliquer pas à Dieu? N'est-il pas mon premier Supérieur? Ses secrets sont-ils moins respectables que ceux d'un P. Recteur ou d'un P. Provincial? En présence de l'avenir et de ses mystères, anxiété présomptueuse ou humble abandon, trouble stérile ou paix féconde, esprit de la nature ou esprit de foi : lequel est le bon? Lequel est, d'ordinaire, le mien?

— 3° à les  
bien prendre.  
Si j'écoute la  
nature, ils me  
dominent

— 3° Si je m'inspire habituellement de la nature, de mon intérêt humain ; alors, quand les événements arrivent, j'en jouis ou j'en souffre d'une façon tout instinctive, inutile, à tout le moins, et imparfaite, parfois coupable ; je dépends de l'événement, j'en suis l'esclave, puisqu'il m'agite à son gré. D'ailleurs, je ne vois que l'événement lui-même et ses causes apparentes, immédiates, humaines ; je m'en prends de l'événement, chétif ou grave, aux hommes qui ont dit ceci ou fait cela. Ne ressemblé-je pas, hélas ! au chien qui mord la pierre lancée contre lui?

Si j'écoute la  
foi, je les domi-  
ne, je les ex-  
ploite pour ma  
fin.

Si au contraire, j'ai l'esprit de foi, tout se transforme : vues, action, résultats pratiques. Alors j'use de l'événement joyeux ou triste, important ou léger ; j'en fais l'auxiliaire de mon salut, de ma perfection ; donc je m'élève au-dessus de lui, je le domine, je l'exploite, je m'en fais servir. C'est que je vois plus loin et plus haut que l'événement lui-même, que ses causes immédiates, humaines. Je vois la Cause des causes, la cause suprême, superposant son action à celle des causes secondes. Derrière les éléments, derrière les hommes, je vois Dieu, Dieu mon Père, qui commande ou permet, et toujours dans un dessein tout paternel. Je le sais,

je le crois, je le répète de bouche : rien n'arrive, rien ne m'arrive, sans l'ordre ou la permission de Dieu. Mais quoi ! Je l'oublie. O esprit de foi, esprit de foi, où es-tu ?

Ah ! méditons, méditons souvent, rappelons-nous sans relâche ce dogme éblouissant, ce dogme si fort, si glorieux, si suave, de la Providence. Non Providence générale, entraînant toutes choses, d'après des lois rigides et fixes, dans un branle universel où je serais emporté comme un atome à peine connu du suprême Législateur ; mais Providence particulière qui me voit, me suit, me porte, me berce, comme si elle n'avait autre chose à faire, comme s'il n'y avait qu'elle et moi. « Il est rigoureusement vrai, de par la foi et la raison : du même acte indivisible, du même regard sans distraction ni confusion, du même amour sans partage qui l'amoindrisse, Dieu voit et fait, en qualité de Cause première, tous les événements de ma chétive existence, comme la marche universelle des choses et les destinées de la sainte Eglise. Oui, c'est bien le même acte, un et simple en soi, bien que s'épanouissant en effets extérieurs innombrables, qui dirige tout à la glorification de Dieu par Jésus-Christ, par son Eglise, par ses élus, et qui, tout ensemble, soutient le passereau près de tomber et compte les cheveux de ma tête. Ignoré sur terre, n'y comptant pas, à peine y trouverais-je cent ou même dix personnes pour s'intéresser à mon sort. Eh bien ! Dieu s'y intéresse ; Dieu est appliqué tout entier à me suivre, à me conduire ; car, encore une fois, cette application sans effort ne se divise pas plus que l'Essence divine elle-même. Vérités élémentaires autant que sublimes. » (La *Prédication* 2<sup>e</sup> partie, Livre II, chap. III, § III). Mais surtout quelle lumière, quelle force, quelle douceur infinie dans cette pensée ! Voilà pourquoi les saints tressaillaient d'aise dans leurs épreuves ; pourquoi saint Ignace, au milieu d'une tempête, s'enthousiasmait de sentir qu'entre lui et la mort il n'y

Méditons sans relâche le dogme de la Providence particulière.

avait qu'une planche et la volonté de Dieu. Rendons-nous donc plus familier le dogme de la Providence, et ni l'avenir ne pourra plus nous inquiéter ni le présent nous abattre. Souvenons-nous de nos plus intimes croyances, ayons l'esprit de foi.

II. La souffrance. Instinct de nature qui s'en irriterait comme d'une injustice.

— II. Or, il nous est plus que jamais nécessaire quand ces événements sont pénibles, quand c'est la souffrance qui nous vient. Souffrance du corps, de l'âme, privations, maladie; impuissance de l'esprit, mécomptes et isolement du cœur : autant de choses cruelles à notre sensibilité physique ou morale, mais aussi et toujours plus ou moins cruelles à notre amour-propre instinctif, même quand la souffrance qui nous arrive n'est point, de soi, humiliation. Oui, étudions-nous, connaissons-nous, et nous aurons vite fait de prendre en flagrant délit je ne sais quelle présomption sourde, je ne sais quelle opinion, confuse mais tenace, de notre droit au succès, au bonheur en tout genre. Aussi toute contrariété, toute peine qui se présente nous étonne, nous choque, nous irrite parfois. Pour un peu, nous dirions que les événements nous offensent, nous manquent de respect. C'est le premier cri de la nature à la fois douillette et naïvement superbe. Qui saura lui répondre? L'esprit de foi.

1° L'esprit de foi me rappelle que la souffrance m'est due :

— Tout d'abord il rabat ma secrète enflure, ma présomption de je ne sais quel droit au bonheur humain. Il me rappelle que la souffrance m'est due en toute justice et à trois titres.

a) en vertu du péché originel,

Elle m'est due en vertu du péché originel. Oui, fussé-je sans péché actuel comme la Très Sainte Vierge en personne, n'étant point immaculé dans ma conception, je serais déjà solidaire du premier pécheur, mon premier ancêtre, et, de ce chef, je devrais m'attendre à souffrir. Je ne l'ai pas formellement et actuellement mérité, soit ; mais je porte la douleur dans ma constitution, dans mon sang, comme une maladie héréditaire. Vais-je quereller Dieu sur le mystère du péché originel?



Encore la souffrance n'est-elle due comme salaire du péché actuel, de ce péché qui n'est pas seulement en moi comme celui de notre premier père, mais qui est bien à moi, étant de moi. Oserons-nous prétendre que nous sommes sans péché? *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* (Joan. 1, 8). Mais alors, de quoi nous étonner? De quoi nous plaindre? De quoi murmurer, de quoi nous irriter peut-être? Quelle idée avons-nous donc de la sainteté de Dieu, de l'offense de Dieu? Oublions-nous l'enfer, le purgatoire? Oublions-nous que, en soi et dans l'absolue rigueur de la justice, le moindre de nos péchés véniels délibérés mériterait plus de peines temporelles que nous n'en souffririons jamais ici-bas? Qui nous autorise à nous flatter de la sorte? Qui nous fait amoindrir ainsi, à notre bénéfice, les données élémentaires de la religion? Souvenons-nous donc, ouvrons les yeux; disons avec le bon Larron : *Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus* (Luc. 23, 41) : disons avec L. Veuillot frappé dans ses affections les plus chères : « Je solde mon compte de pécheur. » (Correspondance, passim). Voilà le vrai, la foi, l'esprit de foi.

b) comme prix de mon péché actuel,

Il me rappelle encore, cet esprit, que la souffrance me serait due par le seul fait de la Passion de Notre-Seigneur. Fussé-je sans péché actuel et sans péché originel, il serait juste, rigoureusement juste, pour moi, de souffrir, dès là que mon Maître a souffert. Demandons à la Très Sainte Vierge, à la toute pure et innocente, à l'Immaculée, si elle n'a pas trouvé, non seulement bon, mais juste, de souffrir avec son divin Fils; si, à ne point souffrir avec Lui, elle ne se serait pas tenue pour frustrée d'un droit. *Non est discipulus super magistrum... Sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus* (Mat. 10, 24, 25). Ne parlons pas ici des exigences de l'amour : il n'est question que de justice pure. Quoi! la créature, même irréprochable, est-elle de meilleure condition que le Créateur incarné? Quoi!

c) en vertu des souffrances de Jésus-Christ.

Jésus-Christ s'est volontairement livré à la douleur, et je ne songerais qu'à me défendre contre elle; je m'estimerais trop grand seigneur pour qu'elle osât m'approcher! Encore une fois, cette considération vaudrait quand même je serais sans péché, sans tache d'aucune sorte; mais d'ailleurs comment oublier qu'il n'en va pas ainsi? Comment oublier cet *a fortiori* qui m'accable : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (Luc. 23, 31) Comment oublier que, si Jésus-Christ souffre, c'est à cause de moi, c'est à ma place, c'est pour l'amour de moi? Et je m'étonnerais, je m'irriterais, je m'indignerais presque, de souffrir! Est-ce donc la foi qui me manque? Non certes, mais combien me manque la foi présente, actuelle, active, l'esprit de foi! Rappelons-le, réveillons-le. Qu'il abatte, qu'il confonde, qu'il atterre, cet orgueil d'instinct qui se cabre follement sous la douleur!

2° L'esprit de foi peut seul me consoler de souffrir.

Selon lui,

Mais, ô esprit de foi, tu n'es pas seulement le juge infailible qui condamne mes illusions présomptueuses; tu es aussi le Paraclet, le consolateur excellent, unique, l'hôte suave, le doux rafraîchissement de mon âme blessée, enfiévrée par ses blessures, car tu n'es pas autre chose que l'écho de l'esprit de Jésus-Christ, de l'Esprit de Dieu, du Saint-Esprit. Écoutons-le donc, cet esprit qui a les paroles de la vie éternelle. Que me dira-t-il de la souffrance? Deux choses surtout :

a) La souffrance m'est un bienfait :  
... avertissement salutaire,

... moyen d'expiation, source de mérite,

La souffrance m'est un bienfait. Elle m'est un avertissement salutaire, nécessaire, indispensable. Sans elle, sans son aiguillon qui me réveille, sans son frein qui me redresse en me faisant saigner la bouche, où irais-je par nature? Au sensualisme, à l'orgueil fou; je l'ai appris en contemplant les *Etendards*. Elle est la forme régulière de mon expiation, la grande source de mes mérites. Moyennant la foi qui l'éclaire et la charité qui l'anime, elle est l'or pur, éprouvé à la fournaise, le trésor, la menue monnaie quotidienne dont j'achète le ciel. Mettons en balance l'objet et le prix qu'il coûte, le

ciel et les douleurs de la vie, mes douleurs à moi  
*Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom. 18, 8). *Id enim, quod in præsentī est, momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (2 Cor. 4, 17). Et qui se trompe? Est-ce mon impression humaine? Est-ce saint Paul, est-ce l'esprit de foi? Il me dit que, par suite, la souffrance est un gage manifeste de la prédilection divine. *Et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (Tob. 12, 13). Et je la prendrais pour une rigueur! Et peut-être serais-je tenté de me dire, moi : « Qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il me traite si durement? »

... gage  
de prédilection  
divine,

La souffrance est encore ma suprême puissance d'apôtre, le prix dont j'achèterai les âmes. Tout le reste, science, éloquence, savoir-faire, tout ce reste, dont je dois pourtant me munir autant que possible, ne vaut rien, n'est rien en comparaison. *Nisi granum frumenti, cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (Joan. 12, 24, 25). *Ergo mors in nobis (Apostolis) operatur, vita autem in vobis (fidelibus)* (2 Cor. 4, 12). C'est le dernier mot de l'apostolat pratique.

... puissance éminente d'apostolat.

L'esprit de foi m'apprendrait surtout que la douleur n'entrait pas dans le premier plan de Dieu sur l'homme; que, s'il l'a librement introduite dans le second, lui-même s'est fait homme pour la « goûter » en notre compagnie, *Ut pro omnibus gustaret mortem* (Hebr. 2, 9). L'esprit de foi m'empêcherait d'oublier que la douleur m'unit trois fois à Jésus-Christ : par similitude : *Configuratus morti ejus* (Philip. 3, 10); *Complantati similitudini mortis ejus* (Rom. 6, 5); — par réciprocité d'amour : sans la douleur, que rendrais-je au Dieu qui l'a soufferte pour moi? — par identité morale et presque physique : si je souffre en esprit de foi, c'est Jésus-Christ qui continue de souffrir en moi, qui se com-

b) La douleur absente du premier plan divin, introduite dans le second, mais partagée par Dieu même.

Elle m'unit à Jésus-Christ par similitude, réciprocité d'amour, identité morale.

plète, par là même, dans ma personne : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea* (Coloss. 1, 24). La douleur, soufferte en esprit de foi et de charité, c'est le lien le plus étroit qui m'unisse à Jésus-Christ ; c'est donc le gage éminent de ma béatitude à venir ; c'est donc le meilleur de la « béatitude terrestre » que me fait ici-bas la vocation ; c'est elle qui achève de me faire, de me sacrer compagnon de Jésus, puisque par elle surtout je tiens compagnie à Jésus.

L'oubli de la foi me rend ingrat envers la douleur ; il stérilise en moi ce capital magnifique.

Avec tout cela, qui est notre foi même, ne serait-il pas déplorable que l'oubli fréquent des vues surnaturelles, que le manque d'esprit de foi, nous rendît ingrats envers la douleur, envers Dieu qui nous l'envoie par amour, envers Jésus-Christ qui est venu s'en abreuver par amour ? La douleur, les larmes, les larmes du cœur au moins : trésor immense, capital magnifique, part éminente du *talent* que Dieu nous confie pour notre bien éternel. Qu'en faisons-nous ? Ne les gaspillons-nous pas, ces larmes inévitables, ces larmes béatifiées par avance et pour peu que nous le voulions ? Ne les rendons-nous jamais coupables par le murmure ? Et quoi de plus navrant que de se mettre dans le cas d'être puni pour avoir mal pleuré ? Du moins ne les rendons-nous pas stériles par l'oubli, par l'inadvertance, par le manque d'esprit de foi ?

### III. La persécution.

— III. Mais voici la persécution, douleur à part, douleur suprême, qui présage et contient virtuellement toutes les autres. La persécution ! elle ne nous menace pas de loin ; elle est venue, nous y sommes. Jusqu'où ira-t-elle ? Combien durera-t-elle ? Que me coûtera-t-elle à moi personnellement ? Mystères effrayants pour la nature. A qui recourir, sinon à Dieu, à la foi, à l'esprit de foi ?

1<sup>o</sup> Elle est la grande épreuve de la foi.

Et ce recours est, tout ensemble, d'autant plus nécessaire et d'autant plus laborieux, que la persécution va directement à combattre, à éteindre, s'il se peut, la foi ; qu'elle est, en elle-même et à tous égards, la grande épreuve de la foi.



Que veut le persécuteur? Que veulent Dioclétien, Taïcosama, Elisabeth, Robespierre ou tel autre plus moderne? Vaincre la foi, lasser, réduire les résistances de la foi, chasser du monde la foi. Où va présentement la législation scolaire? On ne se prive pas de le dire : « à changer la mentalité des générations futures, » entendez, à rendre la foi moralement impossible dans l'avenir. La persécution est un duel entre les persécuteurs et la foi.

a) Intention du persécuteur : éteindre la foi.

Chose plus grave que les intentions et agissements du dehors : en moi-même, dans mon âme, la persécution s'attaque à la foi et doublement : par les souffrances personnelles qu'elle inflige ou présage à ma persévérance dans la foi; bien plus encore, par le scandale qui tend à désoler, à déconcerter, à désespérer ma foi. Scandale donné par les hommes, défections dans le peuple chrétien, dans le clergé, dans l'état religieux même, hélas! Frisson glacial et contagieux de la solitude relative, du vide qui se fait autour de nous, autour de Jésus-Christ. Scandale donné par Dieu même, oui, par Dieu même : il faut bien nous l'avouer et le dire après le Maître en personne : *Omnes vos scandalum patiemini in me in nocte ista* (Mat. 26, 31). Il est trop vrai, dans ces heures de ténèbres, Dieu se cache; il fait plus que se cacher : on dirait qu'il ne tient plus à sa gloire, puisqu'il permet tout contre elle. Dieu semble livrer les siens, se livrer lui-même; Dieu semble se démentir, se combattre, se rendre auxiliaire et complice de ses propres ennemis, ruiner lui-même, et comme à plaisir, ses propres œuvres, ses intérêts, sa cause. C'était déjà le cri du Prophète. *Factus est Dominus velut inimicus; precipitavit Israel, precipitavit omnia mœnia ejus, dissipavit munitiones ejus et replevit* (multiplicavit) *in filia Juda humiliatum et humiliatam* (Thren. 2, 5). Les persécuteurs crient en riant : *Ubi est Deus eorum?* (Ps. 113, 2<sup>bis</sup>) Que n'ajoutent-ils : « Il est avec nous; vous le voyez bien? » Et nous, les persécutés, les délaissés, que répondre? Quelle angoisse!

b) Effet naturel de la persécution même : ébranler la foi.

... surtout par le scandale, ... scandale humain, défections, etc.

... scandale venant de Dieu même, osons le dire,

Dieu se cachant, Dieu semblant se contredire, se combattre.

Quel dégoût ! Quel nuage sur l'esprit ! Quel froid au cœur !

Où chercher  
duréconfort?..

(Espérances  
vaines ou su-  
perstitieuses).

Où donc chercherons-nous du réconfort ? Dans un optimisme d'illusion, d'aveuglement ? Pitoyable faiblesse commune aux vaincus, aux exilés, aux émigrés. — Dans un calcul anxieux des chances humaines ? Vivrons-nous courbés sur un journal, pointant les voix, calculant les probabilités politiques ? Rien assurément ne nous oblige de les ignorer ; mais si nous y attachions notre espoir, il faudrait dire : pitié encore ! — A quoi donc nous attacher, nous suspendre ? A un surnaturel discutable, aux prophéties ou révélations privées, aux aveux et prédictions diaboliques ? En principe, tout cela peut être vrai, nous le savons ; mais en fait, en pratique, en détail, tout cela est bien incertain, bien sujet à déceptions amères, bien faible pour soutenir et consoler. Se nourrir, se repaître de ces chétifs espoirs, ce n'est certes pas l'esprit de foi ; c'en est la parodie, la *maladie*, toujours plus ou moins endémique aux époques de persécution.

Recourons à  
l'esprit de foi.

Non, non, persécutés, membres souffrants de Jésus-Christ, soyons mieux avisés, toujours plus fiers ; cherchons le certain et le solide ; contre ces assauts livrés à notre foi, demandons des armes à la foi même, à la foi surtout, à la foi seule. Et qui ne le voit de prime abord ? En temps de persécution, ceux-là sont les mieux préparés, les plus forts, qui se sont fait par avance une longue habitude de la foi toujours présente, actuelle, active, de l'esprit de foi. Quant aux autres, qu'ils se hâtent de rajuster, de retremper leur armure ! Contre les périls de leur foi, qu'ils rappellent toutes les données, qu'ils bandent tous les ressorts de leur foi !

2<sup>e</sup> La foi ra-  
fermira notre  
raison.

a) La persé-  
cution est pré-  
dite ; elle con-  
firme donc no-  
tre foi (prédic-  
tion accom-  
plie).

Eh bien ! que nous dira-t-elle ?

Elle nous montrera la persécution dix fois prédite, ensemble et détails : *In mundo pressuram habebitis* (Joan. 15, 20). Dans l'Evangile, rien ne manque au programme prophétique, à ce bouquet de myrrhe dont le Maître nous fait savourer par

avance l'âcreté : haine, injures, calomnies, trahisons, flétrissures juridiques, exil, dispersion, excommunication civile, prisons, tourments, mort, peines intérieures. Donc, pas de surprise; donc, dans le fait même de la persécution, point d'échec à notre foi; tout au contraire, appoint à notre foi, puisque c'est une prophétie qui se réalise, et une prophétie faite exprès pour rassurer notre foi. *Hæc locutus sum vobis ut non scandalizemini* (Joan. 16, 1). *Et nunc dixi, vobis priusquam fiat ut, cum factum fuerit, credatis* (Joan. 14, 29). Oh! si je m'en souvenais à propos! Si j'avais un plus grand esprit de foi!

Je verrais, alors, la persécution, non seulement prédite, mais naturelle, inévitable, sortant de la force des choses. Et par où? D'abord par la haine instinctive, nécessaire, de l'erreur contre la vérité, du vice contre la vertu; haine qui rend impossible un pacte de tolérance, un concordat sérieux et viable. Relisons plutôt le chapitre deuxième de la Sagesse. — En second lieu, la persécution est l'infaillible conséquence de notre union à Jésus-Christ. *Si me persecuti sunt, et vos persequentur* (Joan. 15, 20). *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat (esset) diligeret; quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus* (Joan. 15, 18, 19). C'est donc à prendre ou à laisser. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur* (2 Tim. 3, 12). Et qui donc, plus que moi, veut vivre pieusement en Jésus-Christ? C'est donc chose prévue et conclue : j'accepte d'être persécuté, je veux être persécuté.

Mais surtout l'esprit de foi me rappellerait le jeu spécial et vraiment admirable de la Providence dans la persécution.

Providence sur la persécution même. Dieu permet : ne voyons que lui. Dieu mesure et empêche, comptons sur lui. Les persécuteurs font-ils jamais

b) La persécution est, de soi, inévitable : ... conséquence de la haine du mal pour le bien,

... conséquence de notre union à Jésus-Christ.

c) La Providence est plus admirable que jamais.

Providence sur la persécution même : Dieu permet,

empêche, mesure, dirige.

ce qu'ils voudraient, tout ce qu'ils pourraient faire? — Dieu *dirige* la persécution. Où donc? A sa gloire, au contraire de ce que veut le persécuteur. Rappelons-nous la Passion du grand persécuté, Jésus-Christ. Est-ce que lui-même n'en a pas, en qualité de Verbe, tracé le programme éternel? Est-ce qu'il ne la conduit pas quand il ne semble que la subir? Est-ce qu'elle n'aboutit pas à son triomphe? *Admissit in se impias manus furentium, quæ, dum proprio incumbunt sceleri, famulatæ sunt Redemptori* (Saint Léon. Matines des Rameaux. Leçon vi).

Providence sur le persécuté : Dieu me punit, me purifie, me fait mériter, m'unit à Jésus-Christ.

Providence sur le persécuté, Providence toute d'amour. Au moyen de la persécution, par la main du persécuteur, elle le punit en ce monde et le purifie. *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas* (Ps. 118, 71). Et voilà, sans doute, pourquoi, dans les temps de révolution, de crise générale, les amis de Dieu pâtissent les premiers. *Tempus est ut iudicium incipiat a domo Dei* (1 Petr. 4, 17). Par la main du persécuteur, la Providence nous éprouve, non pour son instruction personnelle, mais pour la nôtre ; non pas, certes, pour nous faire tomber, mais pour nous aguerrir, pour nous faire mériter et vaincre. *Quoniam probasti nos, Deus; igne nos examinasti, sicut examinatur argentum* (Ps. 65, 9). *Certamen forte dedit illi ut vinceret* (Sap. 10, 12). Par la main du persécuteur, Dieu resserre, Dieu atteste et contresigne notre union à Jésus-Christ, le Roi des Persécutés, à Jésus-Christ, notre salut et notre amour. *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* (Luc. 24, 26). Point d'autre route pour y entrer après lui. *Vos scitis quo ego vado, et viam scitis* (Joan. 14, 4). Quand donc la Providence nous envoie la persécution, elle nous certifie à nous-mêmes notre union avec Jésus-Christ ; elle nous pousse, avec Jésus-Christ, dans la voie royale de la croix, de la gloire. Quel honneur ! Quel gage ! Quel bienfait !

Voilà en bref, de par la foi, de par Dieu même,



la vraie théorie de la persécution, théorie toute pratique d'ailleurs. Voilà le phare qui brille sur le chaos des événements, parmi les ténèbres du présent et de l'avenir, parmi les contradictions apparentes de Dieu et les scandales qu'il semble nous donner lui-même. Ayons la foi et tout s'illumine. *Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt.* Ayons la foi présente, actuelle, active, l'esprit de foi, et cette lumière ne saurait pâlir ni vaciller.

La foi, phare éblouissant parmi ces ténèbres.

Il y a plus. En affermissant notre intelligence, la foi soutient, console, échauffe, exalte notre cœur, notre âme entière. La persécution a beau faire rage; avec la foi présente, voici venir la paix intrépide. *Non turbetur cor vestrum neque formidet. Creditis in Deum et in me credite* (Joan. 14, 1). Voici la force; car la foi se tourne immédiatement en confiance, et c'est la confiance qui fait les forts. Ceux qui se confient échangent leur faiblesse contre la force même de Dieu : *Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem* (Isaï. 40, 31); à pleines mains, à plein cœur, ils puisent la force dans le sein même de Dieu : *sumendo vires in suo Creatore et Domino* (Reg. ad spir. dignosc. 2, 11). Voici la patience, la constance, la longanimité. Pourquoi me lasser, pourquoi défaillir? La foi cessera-t-elle jamais d'être la foi, la vérité d'être la vérité? Voici la joie fière. C'est par la persécution, je le sais, que Dieu me met le plus sensiblement, le plus étroitement avec Jésus-Christ, avec son Fils, comme il y a mis notre bienheureux Père dans la célèbre vision sur le chemin de Rome. *Nunc incipio esse Christi discipulus*, disait saint Ignace d'Antioche allant au martyre. Et moi, quand la persécution m'enveloppe ou seulement m'éclabousse, ne puis-je dire : « C'est maintenant que je commence d'être compagnon de Jésus? » Avec l'esprit de foi, je comprends que la persécution compte au nombre des Béatitudes, qu'elle soit célébrée comme telle par saint Jacques (Jac. 1, 1; 2, 3), par saint Pierre (1 Petr. 4, 15, 16);

3° La foi soutiendra, consolera notre cœur,

... surtout par l'union à Jésus-Christ,

... laquelle en fait bien réellement une béatitude.

je comprends que les Apôtres flagellés, s'en aillent joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir et d'être humiliés pour Jésus-Christ (Act. 5, 41); que saint Paul surabonde de joie parmi ses tribulations (2 Cor. 7, 4). Etre persécuté, c'est être avec Jésus-Christ. Que faut-il de meilleur à un disciple des Exercices, du *Règne*, des *Etendards*, du *troisième degré d'humilité*?

Dernier mot de la foi sur la matière,

Essayons encore de fixer, de préciser, de résumer, pour les rendre plus saillantes, ces données de l'esprit de foi à l'égard de la persécution.

... plus opportun que jamais.

A coup sûr elles sont opportunes. Aujourd'hui la persécution règne, et rien d'humain n'est là pour l'empêcher de durer et de grandir. On a pu, à tel ou tel moment, se figurer que sa marche allait être suspendue par une diversion extraordinaire, par une crise sociale, par une législation un peu moins mauvaise. Non, rien de tout cela, nulle digue humaine, contre cette marée qui monte toujours, qui monte lentement, sûrement et, en apparence, invinciblement. De par ses lois, la France n'est plus catholique. L'est-elle encore de profession et de pratique individuelle? La religion catholique est-elle encore de fait, selon le mot officiel de 1830, la religion de la majorité des Français? Combien de Français ne sont déjà plus baptisés? Combien le seront dans quelques années? Que restera-t-il des œuvres du XIX<sup>e</sup> siècle, ce grand siècle de rénovation religieuse? Que restera-t-il, en particulier, des œuvres d'éducation catholique, primaire, secondaire, supérieure? Que deviendra le recrutement du clergé? Quel sera son esprit, son esprit déjà compromis par les témérités doctrinales, d'une part, et les jalousies démocratiques, de l'autre? La France ne sera-t-elle pas bientôt, n'est-elle pas déjà, en grande partie, une terre païenne à reconquérir? Et n'est-il pas plus malaisé de ressaisir, de rendre à Dieu un peuple apostat, que de saisir, pour le gagner une première fois, un peuple neuf, un peuple sauvage ou même barbare? Questions redou-

Questions d'avenir.

tables. Elles donnent le frisson; elles donneraient aisément le vertige. Mais qui ne les voit posées? Quel chrétien sérieux, quel Jésuite, affecterait de fermer les yeux pour ne pas les voir? Ayons du moins le courage de la vérité. Au sens courant des mots, l'esprit de foi, notre grand maître, n'est ni optimiste, ni pessimiste; il est vrai, il nous établit et nous maintient dans le vrai. Or, cette situation désolante, que nous venons d'esquisser, est-elle, oui ou non, le vrai?

L'esprit de  
foi n'est ni opti-  
miste ni pessi-  
miste.

Certitudes  
de foi :

Disons mieux : elle n'est qu'une partie du vrai, la partie apparente, sensible, où nos impressions de nature vont buter tout d'abord, où elles s'arrêteraient d'instinct, ou plutôt par impuissance de passer outre. Il y a donc une contre-partie; mais ici ne l'allons pas chercher dans les faits humains envisagés sous un autre aspect. Faute de temps, ne supputons pas ce qui reste de vie catholique en France; montons vite et droit à cette sphère supérieure de vérité où l'esprit de foi se tient et habite comme chez lui : vérité immuable, consolante, triomphale, dont il faudra toujours nous souvenir, comme, sous le nuage, on se souvient du soleil. Nous posons tout à l'heure des questions terribles, insolubles à notre pauvre intelligence humaine. En voici d'autres, et toutes résolues, celles-là, et qui dominent les premières, comme le soleil domine le nuage. Elles sont pour nous affermir et nous consoler bien autrement que ne peut faire la pensée du soleil pendant la tempête. Après tout, la tempête pourrait bien, en nous submergeant, nous empêcher de revoir jamais le soleil; mais, si nous gardons l'esprit de foi, nulle persécution ne nous ôtera le bénéfice éternel, ni même la joie actuelle, de ces vérités toutes divines.

Y a-t-il un Dieu, oui ou non, une Providence, une Toute-Puissance aimante, qui conduit tout, qui me conduit, moi, comme si j'étais l'univers entier, qui me porte dans ses bras comme une mère? Et quand la persécution serait cent fois pire, quand je devrais

Dieu,  
sa Providence,

mourir sans en voir la fin, cela ferait-il que cette Providence n'existe plus ou que moi-même je n'existe plus pour elle?

... faisant tout pour sa gloire, pour les âmes, pour lamienne,

Cette Providence fait-elle, oui ou non, tout pour sa gloire, pour Jésus-Christ, pour l'Eglise, pour les élus, qui sont le prolongement, le complément de Jésus-Christ? Et pour ce qui me touche personnellement, cette Providence ne va-t-elle point, par toutes ses voies, à consommer, si je le veux, ma prédestination, mon élection en Jésus-Christ?

... m'appelant, moi, à la vierre-ligieuse, à la persécution même, à l'apostolat dans la persécution.

Suis-je ou non, Jésuite, appelé par spéciale vocation à la ressemblance de Jésus-Christ, à sa société intime? Et quand la persécution fait rage précisément pour me séparer de Jésus-Christ, est-ce que, par ailleurs, ou mieux, par là même, elle ne rend point entre lui et moi l'union plus étroite? Est-ce que je ne me sens pas alors, plus que jamais, proche de Jésus-Christ, coude à coude et cœur à cœur avec Jésus-Christ? Quand la persécution me fait combattre et souffrir pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, est-ce qu'elle ne m'assure pas, du même coup, la protection du divin Maître, sa collaboration, toute sa force, tout son amour? N'est-ce pas Jésus-Christ même qui combat, qui souffre, qui veut vaincre en ma débile personne? Tandis que, à ma droite ou à ma gauche, la persécution lui enlève de pauvres âmes, est-ce qu'il ne me dit pas, à moi, avec une tristesse pleine d'amour : « Veux-tu me quitter toi aussi? » Est-ce qu'il ne me députe pas vers ces âmes infidèles? Est-ce qu'il ne vient pas à elles avec moi, la main dans ma main, pour travailler ensemble à les ressaisir?

Mais les âmes que Dieu semble abandonner à Satan!

Ici pourtant est la grande angoisse, la douleur des douleurs; ici doit donc porter le grand effort de la foi. Les âmes qui se perdent en masse et que Dieu semble abandonner!... Les âmes des enfants, de la génération future, que l'on pousse plus loin, plus bas que le paganisme, et contre lesquelles Dieu laisse tout faire! Ces âmes des simples, des humbles, des petits, que Jésus-Christ voulait tout pro-



ches de sa personne, et qu'il laisse écarter, refouler, par une législation plus qu'infanticide ! Voilà bien, n'est-il pas vrai, la tristesse qui navre et le scandale qui déconcerte. Que dire ? que penser ? Que peut répondre l'esprit de foi ?

Deux choses : l'une sublime, sévère, effrayante, si l'on veut, pour notre faiblesse, mais à laquelle il faut pourtant prêter l'oreille et hausser le cœur ; l'autre plus consolante et plus suave. Entendons-les toutes les deux.

La gloire normale de Dieu, sa gloire préférée, est liée au salut des âmes, du plus grand nombre des âmes, de toutes les âmes si elles le voulaient. Et pourtant, à certaines heures, aux heures de persécution, par exemple, en un sens vrai, la gloire de Dieu peut se détacher de cet intérêt normal et le dominer. Alors, parmi nos tristesses d'apôtres, l'esprit de foi nous rappelle que notre devise, notre but n'est pas, finalement et absolument, le plus grand bien des âmes, mais la plus grande gloire de Dieu. Alors il nous donne l'austère consolation de penser que Dieu peut être plus glorifié par l'héroïsme des persévérants, fussent-ils rares, qu'il n'est déshonoré par la défaillance du grand nombre. Alors il nous avertit et nous presse d'être nous-mêmes parmi ces persévérants inconfusibles, de ne pas nous perdre avec les pauvres âmes par la douleur de ne pouvoir les sauver. Alors et plus que jamais, il nous enjoint, il nous adjure de rendre à Dieu, par une vie plus parfaite, par des sacrifices plus généreux, toute la gloire que lui ôtent et les fureurs des uns et la faiblesse des autres. Leçon sublime, encore un coup, leçon redoutable. Eh bien ! l'esprit de foi doit savoir monter à cette hauteur ; et chez qui le saura-t-il, sinon chez nous, les privilégiés de la foi ? Après tout, nous n'aimons les âmes que pour Dieu ; nous aimons Dieu plus que les âmes, et l'esprit de foi nous empêchera de l'oublier.

Mais s'il dépasse et domine ainsi l'amour même des âmes, il ne l'éteint pas, certes ; il nous permet

Deux réponses de l'esprit de foi :

(1) Nous ne sommes pas absolument pour les âmes, mais pour la gloire de Dieu.

(2) Aimons-nous les âmes plus que Dieu

ne les aime?  
Savons-nous  
les ressources  
qu'il a pour les  
ressaisir?

de leur redire, en un sens légitime et avec les réserves voulues, le beau mot de saint Augustin : *Nolo salvus esse sine vobis* (*Sermones ad populum*, sermo XVII, n° 2, fin) ; il ne nous défendrait pas de répéter, en l'entendant bien, le cri étrange de saint Paul : *Optabam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis* (Rom. 9, 3). Aussi, à ne regarder que les âmes contemporaines et l'affreux péril où on les met, ma douleur, mon effroi restent immenses. Or, ici comme partout, l'esprit de foi nous relève, il nous console, il est seul à le pouvoir. Il nous dit : « Les aimes-tu, ces âmes, plus que Jésus-Christ ne les a aimées? As-tu donné ton sang pour elles? Connais-tu les ressources cachées, infinies, dont il dispose pour les ressaisir, pendant qu'il semble tout permettre à qui veut les lui arracher? Ne vois-tu pas qu'il les aime toujours? Ne le lis-tu pas dans le fait même de ta vocation, de ta mission d'apôtre? » Oui, certes, il les aime, puisqu'il te choisit et te députe pour les sauver. Ignores-tu que, dans cette œuvre de leur salut, qui te reste en partie confiée, rien ne vaudra jamais ta perfection personnelle, tes sacrifices offerts à leur intention, bref, l'intensité de ton esprit de foi et sa persévérance invincible?

Il est ainsi ; je le vois en toute certitude morale et surnaturelle : quoi que je devienne et que je fasse, où que je vive, que je travaille ou que je meure, le salut de bien des âmes dépend de mon esprit de foi. Quelle responsabilité ! Mais quel stimulant, quelle consolation, quelle joie ! Quelle gloire aussi ! Comme l'arche montait toujours, soulevée par les eaux du déluge, que ma foi monte et monte encore, soulevée par l'effort même de la persécution !

— Et voilà le vrai, le vrai absolu, le vrai immuable. Nous pouvons l'oublier, mais il demeure. Ah ! ne l'oublions pas ! Sans cesse ni relâche, rehaussons jusque là notre souvenir, notre pensée, notre cœur. A cela près, qu'importe le reste, mon avenir

d'homme et d'apôtre, l'avenir même, prochain ou éloigné, de l'Eglise et du monde ! Qu'ai-je besoin de le savoir ? Sachons seulement Jésus et Jésus crucifié. Sachons que, si la persécution est un effort de Satan pour m'arracher à Jésus, elle est un effort de Jésus pour m'approcher de lui, pour m'attacher à lui, pour me donner la gloire et la joie de lui en conserver et de lui en ramener d'autres. Donc, au lieu de me déconcerter comme un ignorant et de m'abattre comme un pusillanime, que la persécution me soit une lumière, un aiguillon, une fierté, une mâle et sainte joie ! Dans cet esprit de foi, disons humblement mais fermement, appuyé sur Dieu seul et non sur moi-même : *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes* (Joan. 6, 69). *Quis nos separabit a caritate Christi?... An persecutio?* (Rom. 8, 35) Osons même dire, moins la présomption de saint Pierre : *Etiam si omnes in te scandalizati fuerint, ego nunquam scandalizabor* (Mat. 26, 33). — *Amen!*

---





# TABLE DES MATIÈRES

Disposition à la retraite (Titre, Annotations I, V, XVI) . . . . .	7
Principe et fondement. I. Fin de l'homme . . . . .	12
II. Fin et usage des créatures . . . . .	22
III. Indifférence . . . . .	35
IV. Jésus-Christ, modèle en tout cela . . . . .	49
I. — Le Triple péché, d'après la lettre des Exercices . . . . .	58
Le Péché. Autre cadre d'après l'esprit des Exercices . . . . .	76
Le Péché personnel . . . . .	78
Le Triple colloque (Exerc. III), tourné en méditation complète . . . . .	93
L'enfer. — Application des sens (Exercices). . . . .	114
L'enfer. — Jésus-Christ et le réprouvé . . . . .	131
La Mort. — <i>Proficiscere</i> ... Ce qu'on laisse, ce qu'on va trouver . . . . .	142
Le Jugement particulier. — Simple esquisse . . . . .	156
Judas. Ravages de l'affection déréglée. — Désespoir. . . . .	161
Saint Pierre. — Triple présomption, chute, relèvement, pardon . . . . .	174
II. — Le Règne. . . . .	188
L'Incarnation . . . . .	206
Le troisième Prélude : connaître, aimer, suivre Jésus-Christ . . . . .	220
La Nativité . . . . .	233
Nazareth (Sujet à dédoubler, ou points à choisir). . . . .	245
Les deux Étendards. — Aspect premier : perfection personnelle . . . . .	276
Les deux Étendards. — Second aspect : apostolat moderne. . . . .	295
La vie publique de Notre-Seigneur. (A diviser en trois, ou points à choisir) . . . . .	310
<i>De Reformatione vite</i> . — Résolutions . . . . .	352
Les trois Classes . . . . .	357
Les trois degrés d'Humilité . . . . .	373
III. — La Cène, l'Eucharistie. — Ce que fait Notre Seigneur, ce qu'il en souffre . . . . .	397
Esquisse d'une action de grâces après la communion. . . . .	419
La troisième Semaine. — Note. . . . .	425
L'Agonie au Jardin. — Ce que Notre-Seigneur souffre, ce qu'il fait . . . . .	433

La Passion vue d'ensemble : les sens, l'honneur, le cœur . . .	454
La Compassion de la Très Sainte Vierge. . . . .	474
IV. — Résurrection, première apparition . . . . .	493
La quatrième Semaine : paix, joie, foi, espérance, charité . .	514
Emmaüs. — La foi. . . . .	521
Le Ciel. — L'espérance . . . . .	537
Contemplation <i>ad Amorem</i> . — La charité . . . . .	563
<i>Per ipsum, et cum ipso, et in ipso</i> . . . . .	594

## APPENDICE

## L'Esprit de foi.

*Huit conférences facultatives.*

I. — L'Esprit de foi. Vue générale. . . . .	611
II. — L'Esprit de foi et nos relations directes avec Dieu . . .	622
III. — L'Esprit de foi et nos relations avec nous-mêmes . . .	635
IV. — L'Esprit de foi et les personnes (obéissance, charité, zèle) .	652
V. — L'Esprit de foi et la Sainte Église . . . . .	671
VI. — L'Esprit de foi et la science . . . . .	683
VII. — L'Esprit de foi et l'esprit de notre temps . . . . .	704
VIII. — L'esprit de foi et les événements . . . . .	722





